Nº 3505

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-635558-p0004-4

OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-635558-p0005-0

OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.

TOME VINGT-CINQUIEME.

DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE-TYPOGRAPHIQUE.

1785.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-635558-p0007-1

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
Zentralstelle Aufstellung

Universitäts- u. Landesbibliothek
HALLE
(SAALE)

L 39

ANNALES
DE L'EMPIRE
DEPUIS
CHARLEMAGNE.

Regum, Pontificum, Populorum continet æstus.

AVERTISSEMENT.

Ces courtes annales renferment tous les événemens principaux, depuis le renouvellement de l'empire d'Occident. On y voit cinq ou six royaumes vaſſaux de cet empire ; cette longue querelle des papes avec les empereurs ; celle de Rome avec les uns & les autres, & cette lutte opiniâtre du droit féodal contre le pouvoir ſuprême; on y voit comment Rome, ſi ſouvent près d'être ſubjuguée, a échappé à un joug étranger, & comment le gouvernement qui ſubſiſte en Allemagne s'eſt établi. C'eſt à la fois l'hiſtoire de l'empire & du ſacerdoce, de l'Allemagne & de l'Italie. C'eſt en Allemagne que s'eſt formée cette religion qui a ôté tant d'Etats à l'Egliſe romaine. Ce même pays eſt devenu le rempart de la chrétienté contre les Ottomans. Ainſi ce qu'on appelle l'Empire eſt, depuis *Charlemagne*, le plus grand théâtre de l'Europe. On a mis au commencement du volume le catalogue des empereurs avec l'année de leur naiſſance, de leur avénement, & de leur mort, les noms de leurs femmes & de leurs enfans. Vis-à-vis eſt la liſte des papes preſque tous caractériſés par leurs actions principales ; on y trouve l'année de leur exaltation : de ſorte que le lecteur peut conſulter d'un coup-d'œil ce tableau, ſans aller chercher des fragmens de cette liſte à la tête du règne de chaque empereur.

On a placé à la fin du volume une autre liſte à colonnes contenant tous les électeurs. Le catalogue des rois de l'Europe & des empereurs ottomans, qu'on trouve ſi facilement par-tout ailleurs, eût trop groſſi

cet ouvrage, qu'on a voulu rendre court autant que plein. (1)

Pour le rendre plus utile aux jeunes gens, & pour les aider à retenir tant de noms & de dates qui échappent preſque toujours à la mémoire, on a reſſerré dans une centaine de vers techniques l'ordre de ſucceſſion de tous les empereurs depuis *Charlemagne*, les dates de leur couronnement & de leur mort, & leurs principales actions, autant que la briéveté & le genre de ces vers l'ont pu permettre. Quiconque aura appris ces cent vers aura toujours dans l'eſprit ſans héſiter tout le fond de l'hiſtoire de l'Empire. Les dates & les noms rappellent aiſément dans la mémoire les événemens qu'on a lus; c'eſt la méthode la plus ſure & la plus facile.

(1) Nous avons cru devoir mettre, immédiatement avant cette liſte des électeurs qui termine ce volume, les *Doutes ſur quelques points de l'hiſtoire de l'Empire*, qui, dans notre première édition, ont été inférés dans le tome III des *Mélanges littéraires*.

I.

CHARLEMAGNE, né, dit-on, le 10 avril 742, empereur en 800, mort en 814. SES FEMMES : *Hildegarde*, fille de *Childebrand* comte de Suabe ; *Irmengarde*, qu'on croit la même que *Deſiderate*, fille de *Didier* roi des Lombards ; *Faſtrade* de Franconie ; *Luitgarde* de Suabe. CONCUBINES OU FEMMES DU SECOND RANG : *Ilmetrude*, *Galienne*, *Matalgarde*, *Gerſinde*, *Regina*, *Adélaïde*, & pluſieurs autres. SES ENFANS : *Charles*, roi d'Allemagne, mort en 771 ; *Pepin*, roi d'Italie, mort en 810, père de *Bernard* roi d'Italie, tige de la maiſon de Vermandois, dépoſſédé, aveuglé, & mort en 818 ; *Louis le pieux*, *le débonnaire* ou *le faible*, empereur ; *Rotrude*, fiancée à *Conſtantin V* empereur d'Orient ; *Berthe*, mariée à un chancelier de *Charlemagne* ; *Giſelde*, *Tétrarde*, *Hiltrude*, enclоîtrées par *Louis le débonnaire*. Il eut des femmes du ſecond rang : *Drogon*, évêque de Metz ; *Hugo* ou *Hugues* l'abbé, *Thierri* l'abbé, *Pepin le boſſu*, *Rothilde*, *Gertrude*. Les romanciers ajoutent la belle *Emma*, dont ils diſent que le ſecrétaire *Eginhard*, & même *Charlemagne* furent amoureux.

ZACHARIE, exalté en 741 ; c'eſt lui qu'on prétend avoir décidé *que celui-là ſeul était roi qui en avait le pouvoir*. Il anathématiſa ceux qui démontraient qu'il y a des antipodes : l'ignorance de cet homme infaillible était au point qu'il affirmait que pour qu'il y eût des antipodes, il fallait néceſſairement deux ſoleils & deux lunes.

ETIENNE II ou III, 752 ; le premier qui ſe fit porter ſur les épaules des hommes.

PAUL I, 757 ; de ſon temps la grande querelle des images diviſait l'Egliſe.

ETIENNE III ou IV, 768 ; il diſputa le ſiége à *Conſtantin*, qui était ſéculier, & à *Philippe*. Il y eut beaucoup de ſang répandu. Ce n'était pas le premier ſchiſme ; on en a vu plus de quarante : il faut remarquer ici que cet *Etienne IV* dépoſa, dégrada *Conſtantin* ſon prédéceſſeur, & lui fit crever les yeux.

ADRIEN I, 772 ; ſes légats eurent la première place au ſecond concile de Nicée.

LEON III, 795 ; il nomma *Charlemagne* empereur le jour de Noël en 800. Il ne voulut point ajouter *filioque* au ſymbole. On prétend que ce fut lui qui introduiſit l'uſage de baiſer les pieds des papes. La cour romaine dit qu'il donna l'empire à *Charlemagne* ; la vérité dit qu'il fut l'organe du peuple, gagné par l'or, & intimidé par le fer.

2.

LOUIS LE FAIBLE, né en 778, empereur en 814, mort en 840, le 20 juin. SES FEMMES : *Irmengarde*, fille d'un comte de Habsbanie ; *Judith*, fille d'un comte de Suabe. SES ENFANS : *Lothaire*, empereur ; *Pepin*, roi d'Aquitaine, mort en 838 ; *Giſelle*, femme d'un comte de Bourgogne ; *Louis* roi de Germanie, mort en 876 ; *Adélaïde*, femme d'un comte de Bourgogne ; *Alpaïde*, femme d'un comte de Paris ; *Charles le chauve*, roi de France & empereur.

ETIENNE IV ou V, 816.

PASCAL I, 817, accuſé d'avoir fait aſſaſſiner le primicier *Théodore*, & obligé de ſe purger par ſerment devant les commiſſaires de l'empereur *Louis*. Il forgea ou laiſſa forger le faux acte par lequel l'empereur *Louis le débonnaire* lui donnait la Sicile & à tous ſes ſucceſſeurs.

EUGENE II, 824, ſurnommé le père des pauvres.

VALENTIN, 827.

GREGOIRE IV, 828, qui trompa *Louis le faible*, dans un champ entre Baſle & Colmar, qu'on appela depuis *le champ du menſonge*, & qu'on va voir par curioſité.

3.

LOTHAIRE I, né en 796, empereur en 840, mort en 855. SA FEMME : *Hermengarde*, fille d'un comte de Thionville. SES ENFANS : *Louis ſecond*, empereur ; *Lothaire*, roi de Lorraine, mort en 868 ; *Charles*, roi de Bourgogne ; *Hermengarde*, femme d'un duc ſur la Moſelle.

SERGIUS II, 844, qui ſe fit ſacrer ſans attendre la permiſſion de l'empereur, pour établir la grandeur de l'Egliſe romaine.

LEON IV, 847 ; il ſauva Rome des mahométans par ſon courage & ſa vigilance.

4.

LOUIS II, né en 825, empereur en 855, mort en 875, le 13 août. SA FEMME : *Ingelberthe*, fille de *Louis* roi de Germanie. SA FILLE : *Hermengarde*, mariée à *Bozon* roi de Bourgogne.

BENOIT III, 855, a l'aide des Francs malgré le peuple romain. Sous lui le *Denier de St Pierre* s'établit en Angleterre.

NICOLAS I, 858 ; de ſon temps commence le grand ſchiſme entre Conſtantinople & Rome.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-635558-p0014-0

5.

CHARLES LE CHAUVE, né en 823, empereur en 875, mort en 877, le 6 octobre. SES FEMMES : *Hirmentrude*, fille d'*Odon* duc d'Orléans ; *Richilde*, fille d'un comte de Bovines. SES ENFANS : *Louis le bégue ; Charles*, tué en 866 ; *Carloman*, aveuglé en 873 ; *Judith*, femme en premières noces d'*Etheldred* roi d'Angleterre, & en secondes noces de *Baudouin I* comte de Flandre.

6.

LOUIS LE BEGUE, né en 843, le premier novembre, empereur en 878, mort en 879, le 10 avril. SES FEMMES : *Ansgarde*, *Adelaïde*. SES ENFANS : *Louis*, *Carloman*, & *Charles le simple*, rois de France ; *Egiselle*, mariée à *Rolon* ou *Raoul* premier duc de Normandie.

7.

CHARLES LE GROS, empereur en 880, dépossédé en 887, mort en 888, le 13 janvier, SANS ENFANS.

ADRIEN II, 867 ; il fit le premier porter la croix devant lui. Le patriarche *Photius* l'excommunia par représailles.

JEAN VIII, 872 ; il reconnut le patriarche *Photius*. On dit qu'il fut assassiné à coups de marteau. Cela n'est pas plus vrai que l'histoire de la papesse *Jeanne*. On lui attribua le rôle de cette papesse, parce que les Romains disaient qu'il n'avait pas montré plus de courage qu'une femme contre *Photius*.

MARINI, ou MARTINII, suivant un usage qui a prévalu, 882.

ADRIEN III, 884.

ETIENNE VI, 884 ; il défendit les épreuves par l'eau & par le feu.

8.

ARNOLPHE ou ARNOUD, né en 863, empereur en 887, mort en 899. Il eut de SA MAITRESSE *Elengarde*, *Louis l'enfant* ou *Louis IV*, empereur; *Zwentilbolde*, roi de Lorraine; *Rapolde*, tige des comtes d'*Andeck* & de *Tirol*.

FORMOSE, 891.

ETIENNE VII, 896, fils d'un prêtre; il fit déterrer le corps de son prédécesseur *Formose*, lui trancha la tête, & le jeta dans le Tibre; il fut ensuite mis en prison & étranglé.

JEAN IX, 897; de son temps les Mahométans vinrent dans la Calabre.

9.

LOUIS IV ou LOUIS L'ENFANT, né en 893, empereur vers 900, mort en 912 sans postérité.

BENOIT IV, 900.

LEON V, 904.

SERGIUS III, 905; homme cruel, amant de *Marosie*, fille de la première *Théodora*; dont il eut le pape *Jean XI*.

10.

CONRAD I, empereur en 911 ou 912, mort en 918, le 23 décembre. SA FEMME: *Cunégonde* de Bavière, dont il eut *Arnolphe le mauvais*, tige de la maison de *Bavière*.

ANASTASE III, 913.

LANDON, 914.

JEAN X, 915; amant de la jeune *Théodora* qui lui procura le St Siége, & dont il eut *Crescence* premier consul de ce nom. Il mourut étranglé dans son lit.

11.

HENRI L'OISELEUR, duc de Saxe, né en 876, empereur en 919, mort en 936. SES FEMMES: *Hatbourge*, fille d'un comte de Mersbourg; *Mechtilde*, fille d'un comte de Ringelheim. SES ENFANS: *Tancard*, tué à Mersbourg en 939; l'empereur *Othon le grand*; *Gerberge*, mariée à *Giselberg* duc de Lorraine; *Aduide*, mariée à *Hugues* comte de Paris; *Henri*, duc de Bavière; *Brunon*, évêque de Cologne.

LEON VI, 928.

ETIENNE VIII, 929, qu'on croit encore fils de *Marosie*, enfermé au château qu'on nomme aujourd'hui Saint-Ange.

JEAN XI, 931; fils du pape *Sergius* & de *Marosie*, sous qui sa mère gouverna despotiquement.

12.

OTHONI ou LE GRAND, né le 22 novembre 916, empereur en 936, mort en 973, le 7 mai. SES FEMMES : *Edithe*, fille d'*Edouard* roi d'Angleterre ; *Adélaïde*, fille de *Rodolphe II* roi de Bourgogne. SES ENFANS : *Lutholf*, duc de Suabe, *Luitgarde*, femme d'un duc de Lorraine & de Franconie ; *Othon second*, dit *le Roux*, empereur ; *Mathilde*, abbesse de Quedlimbourg ; *Adélaïde*, mariée à un marquis de Montferrat ; *Richilde*, à un comte d'Enninguen ; *Guillaume*, archevêque de Mayence.

LEON VII, 936.

ETIENNE IX, 939, allemand de naissance, fabré au visage par les Romains.

MARIN II ou MARTIN III, 943.

AGAPET II, 946.

JEAN XII, 956, fils de *Marosie* & du patrice *Albéric* ; patrice lui-même. Fait pape à l'âge de dix-huit ans. Il s'opposa à l'empereur *Othon I.* Il fut assassiné en allant chez sa maîtresse.

LEON VIII, 963, nommé par un petit concile à Rome par les ordres d'*Othon*.

BENOIT V, 964, chassé immédiatement après par l'empereur *Othon I*, & mort en exil à Hambourg.

JEAN XIII, 965, chassé de Rome, & puis rétabli.

BENOIT VI, 972, étranglé par le consul *Crescence*, fils du pape *Jean X*.

13.

OTHON II ou LE ROUX, né en 955, empereur en 973, mort en 983. SA FEMME : *Théophanie*, belle-fille de l'empereur *Nicéphore*. SES ENFANS : *Othon*, depuis empereur ; *Sophie*, abbesse de Gannecheim ; *Mathilde*, femme d'un comte palatin ; *Vithilde*, fille naturelle, femme d'un comte de Hollande.

BONIFACE VII, 974 ; il voulut rendre Rome aux empereurs d'Orient.

DOMUS, 974.

BENOIT VII, 975.

14.

OTHON III, né en 973, empereur en 983, mort en 1002 : on prétend qu'il épousa *Marie* d'Arragon. Mort sans postérité.

JEAN XIV, 984 ; du temps de *Boniface VII*, mort en prison au château Saint-Ange.

BONIFACE VII, rétabli ; assassiné à coups de poignard.

JEAN XV ou XVI, 986, chaſſé de Rome par le conſul *Creſcence*, & rétabli.

GREGOIRE V, 996, à la nomination de l'empereur *Othon III.*

SILVESTRE II, 999; c'eſt le fameux *Gerbert Auvergnac*, archevêque de Reims, prodige d'érudition pour ſon temps.

15.

HENRI II, ſurnommé *le ſaint*, *le chaſte & le boiteux*, duc de Bavière, petit-fils d'*Othon le grand*, empereur en 1002, mort en 1024. SA FEMME: *Cunégonde*, fille de *Sigéfroi* comte de Luxembourg. Sans poſtérité.

JEAN XVII, 1003.

JEAN XVIII, 1004.

SERGIUS IV, 1009, regardé comme un ornement de l'Egliſe.

BENOIT VIII, 1012; il repouſſa les Sarrazins.

16.

CONRAD II, *le ſalique*, de la maiſon de Franconie, empereur en 1024, mort en 1039, le 4 juin. SA FEMME: *Giſelle* de Suabe. SES ENFANS: *Henri*, depuis empereur; *Béatrix*, abbeſſe de Gandersheim; *Judith*, mariée, à ce qu'on prétend, à *Azon d'Eſt* en Italie.

JEAN XIX ou XX, 1024; chaſſé & rétabli.

BENOIT IX, 1033, qui acheta le pontificat, lui troiſième, & qui revendit ſa part.

17.

HENRI III, dit *le noir*, né le 28 octobre 1017, empereur en 1039, mort en 1056. SES FEMMES: *Cunégonde*, fille de *Canut* roi d'Angleterre; *Agnès*, fille de *Guillaume* duc d'Aquitaine. SES ENFANS DE LA SECONDE FEMME: *Mathilde*, mariée à *Rodolphe* duc de Suabe; l'empereur *Henri IV*; *Conrad*, duc de Bavière; *Sophie*, mariée à *Salomon* roi de Hongrie, & depuis à *Uladislas* roi de pologne;

GREGOIRE VI, 1045, dépoſé.

CLEMENT II, évêque de Bamberg, en 1046; nommé par l'empereur *Henri III.*

DAMASE II, 1048, nommé encore par l'empereur.

LEON IX, 1048, pape vertueux.

VICTOR II, 1055, grand réformateur, inſpiré & gouverné par *Hildebrand*, depuis *Grégoire VII.*

Itha, femme de *Léopold*, marquis d'Autriche; *Adélaïde*, abbesse de Gandersheim.

18.

HENRI IV, né le 11 novembre en 1050, empereur en 1056, mort en 1106. SES FEMMES : *Berthe*, fille d'*Othon* de Savoie, qu'on appelait marquis d'Italie; *Adélaïde* de Russie, veuve d'un margrave de Brandebourg. SES ENFANS DE BERTHE : *Conrad*, duc de Lorraine; l'empereur *Henri V*; *Agnès*, femme de *Fréderic* de Suabe; *Berthe*, mariée à un duc de Carinthie; *Adélaïde* à *Boleslas III* roi de Pologne; *Sophie* à *Godefroi* duc de Brabant.

ETIENNE X, 1057, frère de *Godefroi* duc de Lorraine.

NICOLAS II, exalté à main armée en 1058, chassa son compétiteur *Benoit*. Il soumit le premier la Pouille & la Calabre au Saint-Siége.

ALEXANDRE II, élu par le parti d'*Hildebrand*, sans consentement de la cour impériale en 1061; de son temps est l'étonnante aventure de l'épreuve de *Pierre Igneus*, vraie ou fausse, ou exagérée.

GREGOIRE VII, 1073; c'est le fameux *Hildebrand*, qui le premier rendit l'Eglise romaine redoutable; il fut la victime de son zèle.

VICTOR III, 1086; *Grégoire VII* l'avait recommandé à sa mort.

URBAIN II, de Châtillon sur Marne, 1087; il publia les croisades imaginées par *Grégoire VII*.

PASCAL II, 1099; il marcha sur les traces de *Grégoire VII*.

19.

HENRI V, né en 1081, empereur en 1106, mort en 1125, le 23 mai. SA FEMME : *Mathilde*, fille de *Henri I* roi d'Angleterre. SA FILLE : *Christine*, femme de *Ladislas* duc de Silésie.

GELASE II, 1118, traîné immédiatement après en prison par la faction opposée.

CALIXTE II, 1119, finit le grand procès des investitures.

HONORIUS II, 1124.

20.

LOTHAIRE II, duc de Saxe, empereur en 1125, mort en 1137. SA FEMME: *Richeze*, fille de *Henri le gros* duc de Saxe.

INNOCENT II, 1130: presque toutes les élections étaient doubles dans ce siècle; tout était schisme dans l'Eglise; tout s'obtenait par brigue, par simonie ou par violence; & les papes n'étaient point maîtres dans Rome.

21.

CONRAD III, né en 1092, empereur en 1138, mort en 1152, le 15 février. SA FEMME: *Gertrude*, fille d'un comte de Sultzbach. SES ENFANS: *Henri*, mort en bas âge; *Fréderic*, comte de Rothembourg.

CELESTIN II, 1143.
LUCIUS II, 1144, tué d'un coup de pierre en combattant contre les Romains.
EUGENE III, 1145, maltraité par les Romains, & réfugié en France.

22.

FREDERIC I, surnommé *Barberousse*, duc de Suabe, né en 1121, empereur en 1152, mort en 1190. SES FEMMES: *Adélaïde*, fille du marquis de Vohenbourg, répudiée; *Béatrix*, fille de *Renaud*, comte de Bourgogne. SES ENFANS: *Henri*, depuis empereur; *Fréderic*, duc de Suabe; *Conrad*, duc de Spolète; *Philippe*, depuis empereur; *Othon*, comte de Bourgogne; *Sophie*, mariée au marquis de Montferrat; *Béatrix*, abbesse de Quedlimbourg.

ANASTASE IV, 1153.
ADRIEN IV, 1154, anglais, fils d'un mendiant, mendiant lui-même, & devenu un grand-homme.
ALEXANDRE III, 1159, qui humilia l'empereur *Fréderic Barberousse*, & le roi d'Angleterre *Henri II.*
LUCIUS III, 1181, chassé encore & poursuivi par les Romains qui, en reconnaissant l'évêque, ne voulaient pas reconnaître le prince.
URBAIN III, 1185.
GREGOIRE VIII, 1187; passe pour savant, éloquent, & honnête homme.
CLEMENT III, 1188, voulut réformer le clergé.

23.

HENRI VI, né en 1165, empereur en 1190, mort en 1197. SA FEMME: *Constance*,

CELESTIN III, 1191, qui défendit qu'on enterrât l'empereur *Henri VI.*

fille de *Roger* roi de Sicile. SES ENFANS : *Frédéric*, depuis empereur ; *Marie*, femme de *Conrad* marquis de Mâhren.

24.

PHILIPPE, duc de Suabe, fils puîné de *Frédéric Barberouſſe*, tuteur de *Frédéric II*, né en 1181, empereur en 1198, mort en 1208, le 21 juin. SA FEMME : *Irène*, fille d'*Iſaac* empereur de Conſtantinople. SES ENFANS : *Béatrix*, épouſe de *Ferdinand III* roi de Caſtille ; *Cunégonde*, épouſe de *Venceslas III* roi de Bohème ; *Marie*, épouſe de *Henri* duc de Brabant ; *Béatrix*, morte immédiatement après ſon mariage avec *Othon IV* duc de Brunſvick, depuis empereur.

25.

OTHON IV, duc de Brunſvick, empereur en 1198, mort en 1218. SA SECONDE FEMME : *Marie*, fille de *Henri le vertueux* duc de Brabant. Mort ſans poſtérité.

26.

FREDERIC II, duc de Suabe, roi des deux Siciles, né le 26 décembre 1139, empereur en 1212, mort en 1250, le 13 décembre. SES FEMMES : *Conſtance*, fille d'*Alfonſe II* roi d'Arragon ; *Violente*, fille de *Jean de Brienne*, roi de Jéruſalem ; *Iſabelle*, fille de *Jean* roi d'Angleterre. SES ENFANS : *Henri*, roi des Romains, mort en priſon en 1236 ; *Conrad*, depuis empereur, père de *Conradin*, en qui finit la maiſon de Suabe ; *Henri*, gouverneur de

INNOCENT III, 1198, qui jeta un interdit ſur la France ; ſous lui la croiſade contre les Albigeois.

HONORIUS III, 1216, commença à s'élever contre *Frédéric II*.

GREGOIRE IX, 1227, chaſſé encore par les Romains, excommunia & crut dépoſer *Frédéric II*.

CELESTIN IV, 1241.

INNOCENT IV, 1243, excommunia encore *Frédéric II*, & crut le dépoſer au concile de Lyon.

Sicile ; *Marguerite*, épouse d'*Albert le dépravé*, landgrave de Thuringe & marquis de Misnie. De ses maitresses, il eut *Enzio*, roi de Sardaigne ; *Manfredo*, roi de Sicile ; *Fréderic*, prince d'Antioche.

27.

CONRAD IV, empereur en 1250, mort en 1254. Sa femme : *Elisabeth*, fille d'*Othon* comte palatin. Son fils : *Conradin*, duc de Suabe, héritier du royaume de Sicile, à qui *Charles d'Anjou* fit couper la tête à l'âge de dix-sept ans, le 29 octobre 1268.

(Alfonse X, roi d'Espagne, & Richard, duc de Cornouaille, fils de *Jean sans terre*, tous deux élus en 1257 ; mais ils ne sont pas comptés parmi les empereurs.)

28.

RODOLPHE, comte de Habsbourg en Suisse, tige de la maison d'Autriche, né en 1218, empereur en 1273, mort en 1291. Ses femmes : *Anne Gertrude* de Bohenberg ; *Agnès*, fille d'*Othon*, comte de Bourgogne. Ses enfans : *Albert*, duc d'Autriche, depuis empereur ; *Rodolphe*, qu'on a cru duc de Suabe ; *Hermann*, qui se noya dans le Rhin à l'âge de dix-huit ans ; *Fréderic*, mort sans lignée ; *Charles*, mort en bas-âge ; *Rodolphe*, mort aussi dans l'enfance ; *Mechtilde*, mariée à *Louis le Sévère* duc de Bavière, *Agnès*, qui épousa

ALEXANDRE IV, 1254, qui protégea les moines mendians contre l'université de Paris.

URBAIN IV, 1261 ; il fut d'abord savetier à Troies en Champagne ; il appela le premier *Charles d'Anjou* à Naples.

CLEMENT IV, 1264 ; on prétend qu'il conseilla l'assassinat de *Conradin* & du duc *d'Autriche* par la main d'un bourreau.

GREGOIRE X, 1271 ; il donna des règles sévères pour la tenue des conclaves.

INNOCENT V, 1276.

ADRIEN V, 1276.

JEAN XXI, 1276 ; on dit qu'il était assez bon médecin.

NICOLAS III, 1277, de la maison des Ursins : on dit qu'avant de mourir il conseilla les vêpres siciliennes.

MARIN III ou MARTIN IV, 1281 ; dès qu'il fut pape, il se fit élire sénateur de Rome pour y avoir plus d'autorité.

HONORIUS IV, 1285, de la maison de Savelli, prit le parti des Français en Sicile.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-635558-p0022-4

Albert II duc de Saxe ; *Hedvige*, femme d'*Othon* marquis de Brandebourg ; *Gutha*, mariée à *Venceslas* roi de Bohème, fils d'*Ottocare* ; *Clémence*, épouse de *Charles-Martel* roi de Hongrie, petit-fils de *Charles I* roi de Naples & de Sicile ; *Marguerite*, femme de *Théodoric* comte de Clèves ; *Catherine*, mariée à *Othon* duc de la Bavière inférieure, fils de *Henri* frère de *Louis le sévère* ; *Euphémie*, religieuse.

29.

ADOLPHE DE NASSAU, empereur en 1292, mort en 1298, le 2 juillet. SA FEMME : *Imagine*, fille de *Jerlach* comte de Limbourg. SES ENFANS : *Henri*, mort jeune ; *Robert* de Naſſau ; *Jerlach* de Naſſau ; *Valdrame*, *Adolphe* ; *Adélaïde*, *Imagine*, *Mathilde*, *Philippe*.

30.

ALBERT I, d'Autriche, empereur en 1298, mort en 1308. SA FEMME : *Eliſabeth*, fille de *Menard* duc de Carinthie & comte de Tirol. SES ENFANS : *Fréderic* le beau, depuis empereur ; *Albert* le ſage, duc d'Autriche.

31.

HENRI VII de la maiſon de Luxembourg, empereur en 1308, mort en 1313. SES FEMMES ; *Marguerite*, fille d'un duc de Brabant ; *Catherine*, fille d'*Albert* d'Autriche, fiancée ſeulement avant ſa mort. SON FILS : *Jean*, roi de Bohème.

NICOLAS IV, 1288, ſous lui les chrétiens entièrement chaſſés de la Syrie.

CELESTIN V, 1292, *Benoît Caïetan* lui perſuada d'abdiquer.

BONIFACE VIII, (*Benoît Caïetan*) 1294 ; il enferma ſon prédéceſſeur, excommunia *Philippe le bel*, s'intitula maître de tous les rois, fit porter deux épées devant lui, mit deux couronnes ſur ſa tête, & inſtitua le jubilé.

CLEMENT V, (*Bertrand de Gott*) *Bordelois*, 1308, pourſuivit les templiers. Il eſt dit qu'on vendait à ſa cour tous les bénéfices.

32.

LOUIS V, de Bavière, empereur en 1314, mort en 1347. SES FEMMES : *Béatrix* de Glaugau ; *Marguerite*, comtesse de Hollande. SES ENFANS : *Louis* l'ancien, margrave de Brandebourg ; *Etienne* le bouclé, duc de Bavière ; *Mechtilde*, femme de *Fréderic* le sévère, marquis de Misnie ; *Elisabeth*, mariée à *Jean* duc de la Basse-Bavière ; *Guillaume*, comte de Hollande par sa mère, devenu furieux ; *Albert*, comte de Hollande ; *Louis* le romain, marquis de Brandebourg ; *Othon*, marquis de Brandebourg.

33.

CHARLES IV, de la maison de Luxembourg, né en 1316, empereur en 1347, mort en 1378. SES FEMMES : *Blanche* de Valois ; *Anne* Palatine ; *Anne* de Silésie ; *Elisabeth* de Poméranie. SES ENFANS : *Venceslas*, depuis empereur ; *Sigismond*, depuis empereur ; *Jean*, marquis de Brandebourg.

34.

VENCESLAS, né en 1361, empereur en 1378, dépose en 1400, mort en 1419. SES FEMMES : *Jeanne* & *Sophie* de la maison de Bavière. Sans postérité.

JEAN XXII, 1316, fils d'un savetier de Cahors, nommé d'*Euse*, qui passa pour avoir vendu encore plus de bénéfices que son prédécesseur, & qui eut un grand crédit dans l'Europe, sans pouvoir en avoir dans Rome. Il résida toujours vers le Rhône. Il écrivit sur la pierre philosophale, mais il l'avait véritablement en argent comptant. Ce fut lui qui ajouta une troisième couronne à la tiare. On l'accusa d'hérésie ; ce fut lui qui taxa la rémission des péchés : cette taxe fut imprimée depuis.

BENOIT XII, (*Jacques Fournier*) 1334, réside à Avignon.

CLEMENT VI, (*Pierre Roger*) 1342, réside à Avignon, qu'il acheta de la reine *Jeanne*.

INNOCENT VI, (*Etienne Aubert*) 1352, réside à Avignon.

URBAIN V, (*Guillaume Grimaud*) 1362, réside à Avignon. Il fit un voyage à Rome, mais il n'osa s'y établir.

GREGOIRE XI, (*Roger de Momon*) 1370, remit le Saint-Siége à Rome, où il fut reçu comme seigneur de la ville.

Grand schisme qui commence en 1378, entre *Prignano*, URBAIN VI, & *Robert* de Genève, CLEMENT VII. Ce schisme continue de compétiteur en compétiteur jusqu'à 1417. Jamais on ne vit plus de troubles & plus de crimes dans l'Eglise chrétienne.

35.

35.

ROBERT, comte Palatin du Rhin, empereur en 1400, mort en 1410. SA FEMME : *Elisabeth*, fille d'un burgrave de Nuremberg. SES ENFANS : *Robert*, mort avant lui ; *Louis* le barbu & l'aveugle, électeur ; *Fréderic*, comte de Hamberg ; *Elisabeth*, mariée à un duc d'Autriche ; *Agnès* à un comte de Clèves ; *Marguerite* à un duc de Lorraine ; *Jean*, comte Palatin Zimmeren.

36.

JOSSE, marquis de Brandebourg & de Moravie, empereur en 1410, mort trois mois après.

37.

SIGISMOND, frère de *Venceslas*, né en 1368, empereur en 1411, mort en 1437. SES FEMMES : *Marie*, héritière de Hongrie & de Bohème ; *Barba*, comtesse de Sillé. SA FILLE : *Elisabeth*, fille de *Marie* héritière de Hongrie & de Bohème, mariée à l'empereur *Albert second* d'Autriche.

38.

ALBERT II, d'Autriche, né en 1399, empereur en 1438, mort en 1439. SA FEMME : *Elisabeth*, fille de *Sigismond*, héritière de Bohème & de Hongrie. SES ENFANS : *George*, mort jeune ; *Anne*, mariée à un duc de *Saxe* ; *Elisabeth* à un prince de Pologne ; *Ladislas Posthume*, roi de Bohème & de Hongrie.

MARTIN V, (*Colonna*) 1417, élu par le concile de *Constance*. Il pacifia Rome & recouvra beaucoup de domaines du Saint-Siége.

EUGENE IV, (*Gondelmère*) 1431. On l'a cru fils de *Grégoire XII*, l'un des papes du grand schisme. Il triompha du concile de Basle qui le déposa vainement.

39.

FREDERIC D'AUTRICHE, né en 1415, empereur en 1440, mort en 1493. SA FEMME: *Eléonore*, fille du roi de Portugal. SES ENFANS: *Maximilien*, depuis empereur; *Cunégonde*, mariée à un duc de Bavière.

NICOLAS V, (*Sarzane*) 1447; c'eſt lui qui fit le concordat avec l'Empire.

CALIXTE III, (*Borgia*) 1455; il envoya le premier des galères contre les Ottomans.

PIE II, (*Enéas Silvius Picolomini*) 1458; il écrivit dans le temps du concile de Baſle contre le pouvoir du Saint Siége, & ſe rétracta étant pape.

PAUL II, (*Barbo*) *Vénitien*, 1464; il augmenta le nombre & les honneurs des cardinaux, inſtitua des jeux publics & des frères minimes.

SIXTE IV, (*de la Rovère*) 1471; il encouragea la conjuration des *Pazzi* contre les *Médicis*; il fit réparer le pont Antonin, & mit un impôt ſur les courtiſanes.

INNOCENT VIII, (*Cibo*) 1484, marié avant d'être prêtre, & ayant beaucoup d'enfans.

40.

MAXIMILIEN I, d'Autriche, né en 1459, roi des Romains en 1486, empereur en 1493, mort en 1519, le 12 janvier. SES FEMMES: *Marie*, héritière de Bourgogne & des Pays-bas; *Blanche-Marie Sforze*. SES ENFANS: *Philippe le beau* d'Autriche, roi d'Eſpagne par ſa femme; *François*, mort au berceau; *Marguerite*, promiſe à *Charles VIII* roi de France, gouvernante des Pays-bas, mariée à *Jean* fils de *Ferdinand* roi d'Eſpagne, & depuis à *Philibert* duc de Savoie: il n'eut

ALEXANDRE VI, (*Borgia*) 1492; on connaît aſſez ſa maîtreſſe *Vanoſia*, ſa fille *Lucrèce*, ſon fils le duc de *Valentinois*, & les voies dont il ſe ſervit pour l'agrandiſſement de ce fils, dont le Saint-Siége profita. On l'a mal à propos comparé à *Néron*; il eſt vrai qu'il en eut la cruauté; mais il ne fut point parricide, & il eut une politique auſſi adroite que la conduite de *Néron* fut inſenſée.

PIE III, (*Picolomini*) 1503; on trompa, pour l'élire, le cardinal d'*Amboiſe*, premier

point d'enfans de *Blanche Sforze*, mais il eut six bâtards de ses maîtresses.

41.

CHARLES-QUINT, né le 24 février 1500, roi d'Espagne en 1516, empereur en 1519; abdique le 2 juin 1556, mort le 21 septembre 1558. SA FEMME: *Isabelle*, fille d'*Emmanuel* roi de Portugal. SES ENFANS: *Philippe II*, roi d'Espagne, Naples & Sicile, duc de Milan, souverain des Pays-bas; *Jeanne*, mariée à *Jean* infant de Portugal; *Marie*, épouse de l'empereur *Maximilien II* son cousin germain. SES BATARDS RECONNUS SONT: *dom Juan* d'Autriche, célèbre dans la guerre, & *Marguerite* d'Autriche, mariée à *Alexandre* duc de Florence, & ensuite à *Octave* duc de Parme. On a soupçonné ces deux enfans d'être nés d'une princesse qui tenait de près à *Charles-Quint*.

ministre de France qui se croyait assuré de la tiare.

JULES II, (*de la Rovère*) 1503; il augmenta l'Etat ecclésiastique; guerrier auquel il ne manqua qu'une grande armée.

LEON X, (*Médicis*) 1513, amateur des arts, magnifique, voluptueux. Sous lui la religion chrétienne est partagée en plusieurs sectes.

ADRIEN VI, (*Florent Boyens d'Utrecht*) 1521, précepteur de *Charles-Quint*; haï des Romains comme étranger. A sa mort on écrivit sur la porte de son médecin: *Au libérateur de la patrie.*

CLEMENT VII, (*Médicis*) 1523; de son temps Rome est saccagée, & l'Angleterre se détache de l'Eglise romaine. On lui reprocha d'être bâtard, & d'avoir acheté le pontificat; ces deux reproches étaient très-fondés.

PAUL III, (*Farnèse*) 1534; il donna Parme & Plaisance, & ce fut un sujet de troubles; il croyait à l'astrologie judiciaire plus que tous les princes de son temps.

JULES III, (*Ghiocchi*) 1550; c'est lui qui fit cardinal son porte-singe, qu'on appela le cardinal *Simia*: il passait pour fort voluptueux.

MARCEL II, (*Cervin*) 1555, ne siége que douze jours.

PAUL IV, (*Caraffa*) 1555, élu à près de quatre-vingts ans;

ſes neveux gouvernèrent. L'inquiſition fut violente à Rome, & le peuple après ſa mort brûla les priſons de ce tribunal.

42.

FERDINAND I, frère de *Charles-Quint*, né le 10 mars 1503, roi des Romains en 1531, empereur en 1556, mort le 25 juillet 1564. SA FEMME: *Anne*, ſœur de *Louis* roi de Hongrie & de Bohème; IL EN EUT QUINZE ENFANS: *Maximilien*, depuis empereur; *Eliſabeth*, mariée à *Sigiſmond-Auguſte* roi de Pologne; *Anne* au duc de Bavière, *Albert V; Marie* à *Guillaume* duc de Juliers; *Magdelène*, religieuſe; *Catherine*, qui épouſa en premières noces *François* duc de Mantoue, & en ſecondes *Sigiſmond-Auguſte* roi de Pologne, après la mort de ſa ſœur; *Eléonore*, mariée à *Guillaume* duc de Mantoue; *Marguerite*, religieuſe; *Barbe*, épouſe d'*Alfonſe II* duc de Ferrare; *Hélène*, religieuſe; *Jeanne*, épouſe de *François* duc de Florence; *Ferdinand*, duc de Tirol; *Charles*, duc de Stirie; *Jeanne* & *Urſule*, mortes dans l'enfance.

PIE IV, (*Medequino*) 1559; il fit étrangler le cardinal *Caraffa* neveu de *Paul IV*, & le népotiſme ſous lui domina comme ſous ſon prédéceſſeur.

43.

MAXIMILIEN II, d'Autriche, né le premier août 1527, empereur en 1564, mort le 12 octobre 1576. SA FEMME: *Marie*, fille de *Charles-Quint*; IL EN EUT QUINZE ENFANS: *Rodolphe*, depuis empereur; l'archiduc *Erneſt*; *Mathias*, depuis empereur; l'archiduc *Maximilien*; *Albert*, mari

PIE V, (*Ghisleri*) *dominicain*, 1566; il fit brûler *Zoannetti Carneſeccli*, & *Palearius*; il eut de grands démêlés avec la reine *Eliſabeth*.

GREGOIRE XIII, (*Buoncompagno*) 1572; la première année de ſon pontificat eſt fameuſe par le maſſacre de la

de l'infante *Claire-Eugénie ; Venceslas*, mort à dix-sept ans ; *Anne*, épouse de *Philippe II* roi d'Espagne ; *Elisabeth*, épouse de *Charles IX* roi de France ; *Marguerite*, religieuse ; & six enfans morts au berceau.

44.

RODOLPHE II, né le 18 juillet 1552, empereur en 1576, mort en 1612, le 10 janvier SANS FEMMES ; mais il eut cinq enfans naturels.

45.

MATHIAS, frère de *Rodolphe*, né en 1557, le 24 février, empereur en 1612, mort en 1619, le 20 mars. SA FEMME : *Anne*, fille de *Ferdinand* du Tirol ; sans postérité.

Saint-Barthelemi ; on en fit à Rome des feux de joie. Il donna à *Jacques Buoncompagno*, son bâtard, beaucoup de biens & de dignités, mais il ne démembra pas l'Etat ecclésiastique en sa faveur.

SIXTE V, fils d'un pauvre vigneron nommé *Peretti*, 1585, acheva l'église de Saint-Pierre, embellit Rome, laissa cinq millions d'écus dans le château Saint-Ange en cinq années de gouvernement.

URBAIN VII, (*Castagna*) 1590.

GREGOIRE XIV, (*Sfondrate*) 1590, envoya du secours à la ligue en France.

INNOCENT IX, (*Santiquatro*) 1591.

CLEMENT VIII, (*Aldobrandin*) 1592 ; il donna l'absolution & la discipline au roi de France *Henri IV*, sur le dos des cardinaux *du Perron* & *d'Ossat ;* il s'empara du duché de Ferrare.

PAUL V, (*Borghèse*) 1605 ; il excommunia Venise, & s'en repentit. Il éleva le palais Borghèse, & embellit Rome.

46.

FERDINAND II, fils de *Charles* archiduc de Stirie & de Carinthie, & petit-fils de l'empereur *Ferdinand I*, né en 1578, le 9 juillet, empereur en 1619, mort en 1637, le 15 février. SES FEMMES : *Marie-Anne*, fille de *Guillaume* duc de Bavière; *Eléonore*, fille de *Vincent* duc de Mantoue. SES ENFANS D'ANNE : *Jean-Charles*, mort à quatorze ans; *Ferdinand*, depuis empereur; *Marie-Anne*, épouse de *Maximilien* duc de Bavière; *Cecile-Renée*, mariée à *Uladislas* roi de Pologne; *Léopold-Guillaume*, qui eut plusieurs évêchés; *Christine*, morte jeune.

GREGOIRE XV, (*Ludovisio*) 1621; il aida à pacifier les troubles de la Valteline.

URBAIN VIII, (*Barberino*) *Florentin*, 1623; il passa pour un bon poëte latin; tant qu'il régna, ses neveux gouvernèrent, & firent la guerre au duc de Parme.

47.

FERDINAND III, né en 1608, le 13 juillet, empereur en 1637, mort en 1657. SES FEMMES : *Marie-Anne*, fille de *Philippe III* roi d'Espagne, *Marie Léopoldine*, fille de *Léopold* archiduc du Tirol; *Eléonore*, fille de *Charles II* duc de Mantoue. SES ENFANS : *Ferdinand*, roi des Romains, mort à vingt & un ans; *Marie-Anne*, épouse de *Philippe IV* roi d'Espagne; *Philippe-Augustin*, & *Maximilien-Thomas*, morts dans l'enfance; *Léopold*, depuis empereur; *Marie*, morte au berceau; *Charles-Joseph*, évêque de Passau; *Thérèse-Marie*, morte jeune; *Eléonore-Marie*, qui étant veuve de *Michel* roi de Pologne, épousa *Charles* duc de Lorraine; *Marie-Anne*, femme de l'électeur Palatin; *Ferdinand-Joseph* mort dans l'enfance.

INNOCENT X, (*Pamphili*) 1644; son pontificat fut longtemps gouverné par *Dona Olimpia* sa belle-sœur.

ALEXANDRE VII, (*Chigi*) 1655; il fit de nouveaux embellissemens à Rome.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-635558-p0030-8

48.

LEOPOLD, né en 1640, le 9 juin, empereur en 1658, mort en 1705, le 5 mai. SES FEMMES : *Marguerite-Thérèse*, fille de *Philippe IV* roi d'Espagne ; *Claude-Félicité*, fille de *Ferdinand-Charles* duc de Tirol ; *Eléonore-Magdelène*, fille de *Philippe-Guillaume* comte Palatin, duc de Neubourg. SES ENFANS DE MARGUERITE THERESE : *Ferdinand-Venceslas*, mort au berceau ; *Marie-Antoinette*, épouse de *Maximilien-Marie* électeur de Bavière ; trois autres filles mortes dans l'enfance. ENFANS D'ELEONORE-MAGDELEINE DE NEUBOURG : *Joseph*, depuis empereur ; *Marie-Elisabeth*, gouvernante des Pays-bas ; *Léopold-Joseph*, mort dans l'enfance ; *Marie-Anne*, épouse de *Jean V*, roi de Portugal ; *Marie-Thérèse*, morte à douze ans ; *Charles*, depuis empereur ; & trois filles mortes jeunes.

49.

JOSEPH I, né en 1678, le 26 juillet, roi des Romains en 1690, à l'âge de douze ans, empereur en 1705, mort en 1711, le 17 avril. SA FEMME : *Amélie*, fille du duc *Jean-Fréderic* de Hanovre. SES ENFANS : *Marie-Josephine*, mariée à *Fréderic-Auguste* roi de Pologne, électeur de Saxe ; *Léopold-Joseph*, mort au berceau ; *Marie-Amélie*, mariée au prince électoral de Bavière.

CLEMENT IX, (*Rospigliosi*) 1667 ; il voulut rétablir à Rome l'ordre dans les finances.

CLEMENT X, (*Altieri*) 1670 ; de son temps commença la querelle de la régale en France.

INNOCENT XI, (*Odescalchi*) 1676 ; il fut toujours l'ennemi de *Louis XIV*, & prit le parti de l'empereur *Léopold*.

ALEXANDRE VIII, (*Ottoboni*) 1689.

INNOCENT XII, (*Pignatelli*) 1691 ; il conseilla au roi d'Espagne *Charles II*, son testament en faveur de la maison de France.

CLEMENT XI, (*Albano*) 1700 ; il reconnut malgré lui *Charles VI* roi d'Espagne ; c'est lui qui fulmina, selon l'expression italienne, cette fameuse bulle *Unigenitus*, qui a couvert le Saint-Siége d'opprobre & de ridicule, suivant l'opinion d'une grande partie de l'Europe.

50.

CHARLES VI, né en 1685, le premier octobre, empereur en 1711, mort en 1740. SA FEMME : *Elisabeth-Chrisline*, fille de *Louis-Rodolphe* duc de Brunsvick. SES ENFANS : *Léopold*, mort dans l'enfance ; *Marie-Thérèse*, qui épousa *François* de Lorraine le 12 février 1736 ; *Marie-Anne*, mariée à *Charles* de Lorraine ; *Marie-Amélie*, morte dans l'enfance. CHARLES VI fut le dernier prince de la maison d'Autriche.

VERS TECHNIQUES

QUI CONTIENNENT LA SUITE CHRONOLOGIQUE DES EMPEREURS, ET LES PRINCIPAUX EVENEMENS DEPUIS CHARLEMAGNE.

Neuvième siècle.

CHARLEMAGNE en huit cent renouvelle l'Empire,
Fait couronner son fils ; en quatorze il expire.
Louis en trente-trois par des prêtres jugé,
D'un sac de pénitent dans Soissons est chargé :
Rétabli, toujours faible, il expire en quarante.
Lothaire est moine à Prum cinq ans après cinquante.
On perd après vingt ans le second des Louis :
Le Chauve lui succède, & meurt au mont Cénis.
Le Bègue, fils du Chauve, a l'Empire une année.
Le Gros soumis au pape ; ô dure destinée !
En l'an quatre-vingt-sept dans Tribur dépose,
Cède au bâtard Arnoud son trône mépriſé.
Arnoud sacré dans Rome, ainsi qu'en Lombardie,
Finit avec le siècle en quittant l'Italie.

Dixième siècle.

LOUIS, le fils d'Arnoud, quatrième du nom,
Du sang de Charlemagne avorté rejeton,
Termine en neuf cent douze une inutile vie.
On élit en plein champ Conrad de Franconie.
On voit en neuf cent vingt le Saxon l'oiseleur,
Henri, roi des Germains bien plutôt qu'empereur.
Othon, que ses succès font grand prince & grand-homme,
En l'an soixante-deux se rend maître de Rome.
Rome, au dixième siècle en proie à trois Othons,
Gémit dans le scandale & dans les factions.

Onzième siècle.

SAINT Henri de Bavière, en l'an trois après mille,
Puis Conrad le salique, Henri trois dit le noir.
Henri quatre, pieds nus, sans sceptre, sans pouvoir
Demande au fier Grégoire un pardon inutile :
Meurt en l'an mil cent six à Liége son asile,
Détrôné par son fils & par lui déterré.

Douzième siècle.

LE cinquième Henri, ce fils dénaturé,
Sur le trône soutient la cause de son père.
Le pape en l'an vingt deux soumet cet adversaire.
Lothaire le Saxon, en vingt-cinq couronné,
Baise les pieds du pape, à genoux prosterné,
Tient l'étrier sacré, conduit la sainte mule.
L'empereur Conrad trois, par un autre scrupule,
Va combattre en Syrie, & s'en revient battu;
Et l'empire romain pour son fils est perdu.
C'est en cinquante-deux que Barberousse règne;
Il veut que l'Italie, & le serve, & le craigne,
Détruit Milan, prend Rome, & cède au pape enfin:
Il court dans les saints lieux combattre Saladin;
Meurt en quatre-vingt-dix: sa tombe est ignorée.
Par Henri six son fils Naple au meurtre est livrée:
Il fait périr le sang de ses illustres rois,
Et huit ans à l'Empire il impose des lois.

Treizième siècle.

PHILIPPE le régent se fait bientôt élire,
Mais en douze cent huit il meurt assassiné.
Othon quatre à Bovine est vaincu, détrôné:
C'est en douze cent quinze. Il fuit & perd l'Empire.
De Fréderic second les jours trop agités,
Par deux papes hardis long-temps persécutés,
Finissent au milieu de ce siècle treizième.
Après lui Conrad quatre a la grandeur suprême.
C'est en soixante-huit que la main d'un bourreau
Dans Conradin son fils éteint un sang si beau.
Après les dix-huit ans qu'on nomme d'anarchie,
Dans l'an soixante & treize Habsbourg plein de vertu,
Du bandeau des Césars a le front revêtu:
Il défait Ottocare, il venge la patrie,
Et de sa race auguste il fonde la grandeur.
Adolphe de Nassau devient son successeur:
En quatre-vingt-dix-huit une main ennemie
Finit dans un combat son empire & sa vie.

Quatorzième siècle.

ALBERT, fils de Habsbourg, est cet heureux vainqueur.
Il meurt en trois cent huit, & par un parricide.
On dit qu'en trois cent treize une main plus perfide,
Au vin de Jésus-Christ mêlant des sucs mortels,
Fit périr Henri sept aux pieds des saints autels.
Déposant, déposé, Louis cinq de Bavière,
Fait contre Jean vingt-deux l'anti-pape Corbière;
Meurt en quarante-sept. Charles quatre après lui
Fait cette bulle d'or qu'on observe aujourd'hui.
De l'an cinquante-six elle est l'époque heureuse:
De ce père si sage héritier insensé,
Venceslas est connu par une vie affreuse;
Mais en quatorze cent il se voit déposé.

Quinzième siècle.

ROBERT règne dix ans, Josse moins d'une année.
Venceslas traîne encor sa vie infortunée.
Son frère Sigismond moins guerrier que prudent,
Dans l'an quinze finit le schisme d'Occident.
Son gendre Albert second, sage, puissant, & riche,
Fixe le trône enfin dans la maison d'Autriche.
Fréderic son parent en quarante est élu;
Mort en quatre-vingt-treize, & jamais absolu.

Seizième siècle.

DE Maximilien le riche mariage,
Et de Jeanne à la fin l'Espagne en héritage,
Font du grand Charles-Quint un empereur puissant;
Vainqueur heureux des Lis, de Rome, & du Croissant.
Il meurt en cinquante-huit, las des grandeurs suprêmes.
Son frère Ferdinand porte trois diadèmes:
Et l'an soixante-quatre il les laisse à son fils.
Rodolphe en quitta deux.

Dix-septième siécle.

MATHIAS fut assis
En douze après six cent au trône de l'Empire.
Gustave, Richelieu, la fortune conspire
Contre le puissant roi second des Ferdinands,
Qui laisse en trente-sept ses Etats chancelans.
Munster donne la paix à Ferdinand troisième.
Léopold, délivré du fer des Ottomans,
Expire en sept cent cinq ; & Joseph l'an onzième.
Charles six en quarante : & le sang des Lorrains
S'unit au sang d'Autriche, au trône des Germains.

A MADAME

LA DUCHESSE

DE SAXE-GOTHA.

MADAME,

JE n'ai fait qu'obéir aux ordres de votre Alteſſe Séréniſſime, en écrivant cet abrégé de l'hiſtoire de l'Empire. Il aurait un grand avantage ſi j'étais reſté plus long-temps dans votre cour. J'aurais mieux peint la vertu, ſurtout cette vertu humaine & ſociable, à qui l'eſprit & les grâces donnent un nouveau prix; mais elle eſt peu du reſſort de l'hiſtoire. L'ambition qu'on maſque du grand nom de l'intérêt des Etats, & qui ne fait que le malheur des Etats; les paſſions féroces, qui ont conduit preſque toujours la politique, laiſſent peu de place à ces vertus douces qu'on ne cultive guère que dans la tranquillité. Partout où il y a des troubles, il y a des crimes; & l'hiſtoire n'eſt que le tableau des troubles du monde.

Il eſt important pour toutes les nations de l'Europe de s'inſtruire des révolutions de l'Empire. Les hiſtoires de France, d'Angleterre, d'Eſpagne, de Pologne, ſe renferment dans leurs bornes. L'Empire eſt un théâtre plus vaſte; ſes prééminences, ſes droits ſur Rome & ſur l'Italie, tant de rois, tant de ſouverains qu'il a créés, tant de dignités qu'il a

conférées dans d'autres Etats, ces assemblées presque continuelles de tant de princes, tout cela forme une scène auguste, même dans les siècles les moins policés. Mais le détail en est immense; & il reste aux hommes occupés trop peu de temps pour lire ce prodigieux amas de faits qui se précipitent les uns sur les autres, & ces recueils de lois presque toujours contredites à force d'être expliquées. La justesse de votre esprit vous a fait désirer des annales qui ne fussent ni sèches ni prolixes, & qui donnassent une idée générale de l'Empire dans une langue que parlent toutes les nations, & qui est embellie dans votre bouche. On aurait pu sans doute obéir aux ordres de votre Altesse Séréniſſime avec plus de succès, mais non avec plus de zèle & plus de respect.

ANNALES
DE L'EMPIRE
DEPUIS
CHARLEMAGNE.

INTRODUCTION.

DE toutes les révolutions qui ont changé la face de la terre, celle qui transféra l'empire des Romains à *Charlemagne* pourrait paraître la seule juste, si le mot de *juste* peut être prononcé dans les choses où la force a tant de part, & si les Romains furent en droit de donner ce qu'ils ne possédaient pas.

Charlemagne fut en effet appelé à l'Empire par la voix du peuple romain même, qu'il avait sauvé à la fois de la tyrannie des Lombards & de la négligence des empereurs d'Occident.

C'est la grande époque des nations occidentales. C'est à ces temps que commence un nouvel ordre de gouvernement. C'est le fondement de la puissance temporelle ecclésiastique ; car aucun évêque dans l'Orient n'avait jamais été prince, & n'avait eu aucun des droits qu'on nomme régaliens. Ce nouvel empire romain ne ressemble en rien à celui des premiers césars.

On verra dans ces annales ce que fut en effet cet empire; comment les pontifes romains acquirent leur puissance

temporelle qu'on leur a tant reprochée, pendant que tant d'évêques occidentaux & surtout ceux d'Allemagne se faisaient souverains ; & comment le peuple romain voulut long-temps conserver sa liberté entre les empereurs & les papes qui se sont disputés la domination de Rome.

Tout l'Occident depuis le cinquième siècle était ou désolé ou barbare. Tant de nations, subjuguées autrefois par les anciens Romains, avaient du moins vécu jusqu'à ce cinquième siècle dans une sujétion heureuse. C'est un exemple unique dans tous les âges, que des vainqueurs aient bâti pour des vaincus ces vastes thermes, ces amphithéâtres, aient construit ces grands chemins qu'aucune nation n'a osé depuis tenter, même d'imiter. Il n'y avait qu'un peuple. La langue latine du temps de *Théodose* se parlait de Cadix à l'Euphrate. On commerçait de Rome à Trèves & à Alexandrie, avec plus de facilité que beaucoup de provinces ne trafiquent aujourd'hui avec leurs voisins. Les tributs mêmes, quoiqu'onéreux, l'étaient bien moins que quand il fallut payer depuis, le luxe & la violence de tant de seigneurs particuliers. Que l'on compare seulement l'état de Paris, quand *Julien le philosophe* la gouvernait, à l'état où il fut cent cinquante ans après. Qu'on voie ce qu'était Trèves la plus grande ville des Gaules, appelée du temps de *Théodose* une seconde Rome, & ce qu'elle devint après l'inondation des barbares. Autun sous *Constantin* avait dans sa banlieue vingt-cinq mille chefs de famille. Arles était encore plus peuplée. Les barbares apportèrent avec eux la dévastation, la pauvreté, & l'ignorance. Les Francs étaient au nombre de ces peuples affamés & féroces qui couraient au pillage de l'Empire. Ils subsistaient de brigandage, quoique la contrée où ils s'étaient établis fût très belle & très-fertile. Ils ne savaient pas la cultiver. Ce pays est marqué dans l'ancienne carte conservée à Vienne. On y voit les Francs établis depuis l'embouchure du Mein jusqu'à la Frise, & dans une partie de la Vestphalie ; *franci* ceu *chamavi*. Ce n'est

que

que par les anciens Romains mêmes que les Français, quand ils furent lire, connurent un peu leur origine.

Les Francs étaient donc une partie de ces peuples nommés Saxons qui habitaient la Veſtphalie ; & quand *Charlemagne* leur fit la guerre trois cents ans après, il extermina les deſcendans de ſes pères.

Ces tribus de Francs, dont les Saliens étaient les plus illuſtres, s'étaient peu-à-peu établis dans les Gaules, non pas en alliés du peuple romain, comme on l'a prétendu, mais après avoir pillé les colonies romaines, Trèves, Cologne, Maïence, Tongres, Tournai, Cambrai : battus à la vérité par le célèbre *Aétius* un des derniers ſoutiens de la grandeur romaine, mais unis depuis avec lui par néceſſité contre *Attila ;* profitant enſuite de l'anarchie où ces irruptions des Huns, des Goths & des Vandales, des Lombards & des Bourguignons réduiſaient l'Empire, & ſe ſervant contre les empereurs mêmes des droits & des titres de maîtres de la milice & de patrice, qu'ils obtenaient d'eux. Cet empire fut déchiré en lambeaux, chaque horde de ces fiers ſauvages ſaiſit ſa proie. Une preuve inconteſtable que ces peuples furent long-temps barbares, c'eſt qu'ils détruiſirent beaucoup de villes, & qu'ils n'en fondèrent aucune.

Toutes ces dominations furent peu de choſe juſqu'à la fin du huitième ſiècle devant la puiſſance des caliſes, qui menaçait toute la terre.

Plus l'empire de *Mahomet* floriſſait, plus Conſtantinople & Rome étaient avilies. Rome ne s'était jamais relevée du coup fatal que lui porta *Conſtantin*, en transférant le ſiége de l'Empire. La gloire, l'amour de la patrie n'animèrent plus les Romains : il n'y eut plus de fortune à eſpérer pour les habitans de l'ancienne capitale. Le courage s'énerva ; les arts tombèrent ; on ne vit plus dans le ſéjour des *Scipions* & des *Céſars* que des conteſtations entre les juges ſéculiers & l'évêque. Priſe, repriſe, ſaccagée tant de fois par les barbares, elle obéiſſait

encore aux empereurs ; depuis *Juſtinien*, un vice-roi ſous le nom d'exarque la gouvernait, mais ne daignait plus la regarder comme la capitale de l'Italie. Il demeurait à Ravenne, & de là il envoyait ſes ordres au préfet de Rome. Il ne reſtait aux empereurs en Italie que le pays qui s'étend des bornes de la Toſcane juſqu'aux extrémités de la Calabre. Les Lombards poſſédaient le Piémont, le Milanais, Mantoue, Gènes, Parme, Modène, la Toſcane, Bologne. Ces Etats compoſaient le royaume de Lombardie. Ces Lombards étaient venus, à ce qu'on dit, de la Pannonie, & ils y avaient embraſſé l'eſpèce de chriſtianiſme qui avait prévalu avant *Conſtantin*, & qui fut la religion dominante ſous la plupart de ſes ſucceſſeurs ; c'eſt ce qu'on nomme l'arianiſme. Les barbares lombards avaient pénétré en Italie par le Tirol. Leurs chefs ſe firent alors catholiques romains pour affermir leur domination à l'aide du clergé, ainſi que *Clovis* en uſa dans la Gaule celtique. Rome dont les murailles étaient abattues, & qui n'était défendue que par des troupes de l'exarque, était ſouvent menacée de tomber au pouvoir des Lombards. Elle était alors ſi pauvre que l'exarque n'en retirait pour toute impoſition annuelle qu'un ſou d'or par chaque homme domicilié ; & ce tribut paraiſſait un fardeau peſant. Elle était au rang de ces terres ſtériles & éloignées qui ſont à charge à leurs maîtres.

Le diurnal romain des ſeptième & huitième ſiècles, monument précieux dont une partie eſt imprimée, fait voir d'une manière authentique ce que le ſouverain pontife était alors. On l'appelait le *vicaire de Pierre*, *évêque de la ville de Rome*, quoiqu'il ſoit démontré que *Simon Barjone* (*Pierre*) ne vint jamais dans cette capitale. Dès que l'évêque était élu par les citoyens, le clergé en corps en donnait avis à l'exarque, & la formule était : *Nous vous ſupplions, vous chargé du miniſtère impérial, d'ordonner la conſécration de notre père & paſteur.* Ils donnaient part auſſi

de la nouvelle élection au métropolitain de Ravenne, & ils lui écrivaient : *Saint-Père, nous supplions votre béatitude d'obtenir du seigneur exarque l'ordination dont il s'agit.* Ils devaient aussi en écrire aux juges de Ravenne, qu'ils appelaient *Vos Eminences.*

Le nouveau pontife alors était obligé, avant d'être ordonné, de prononcer deux professions de foi ; & dans la seconde il condamnait parmi les hérétiques le pape *Honorius I*, parce qu'à Constantinople cet évêque de Rome passait pour n'avoir reconnu qu'une volonté dans JESUS-CHRIST.

Il y a loin de-là à la tiare ; mais il y a loin aussi du premier moine qui prêcha sur les bords du Rhin au bonnet électoral, & du premier chef des Saliens errans à un empereur romain : toute grandeur s'est formée peu-à-peu, & toute origine est petite.

Le pontife de Rome, dans l'avilissement de la ville, établissait insensiblement sa grandeur. Les Romains étaient pauvres, mais l'Eglise ne l'était pas. *Constantin* avait donné à la seule basilique de Latran plus de mille marcs d'or, & environ trente mille d'argent, & lui avait assigné quatorze mille sous de rente. Les papes qui nourrissaient les pauvres, & qui envoyaient des missions dans tout l'Occident, ayant eu besoin de secours plus considérables, les avaient obtenus sans peine. Les empereurs & les rois lombards même leur avaient accordé des terres. Ils possédaient auprès de Rome des revenus & des châteaux qu'on appelait *les justices de St Pierre.* Plusieurs citoyens s'étaient empressés d'enrichir par donation ou par testament une église dont l'évêque était regardé comme le père de la patrie. Le crédit des papes était très-supérieur à leurs richesses : il était impossible de ne pas révérer une suite presque non interrompue de pontifes, qui avaient consolé l'Eglise, étendu la religion, adouci les mœurs de Hérules, des Goths, des Vandales, des Lombards, & des Francs.

Quoique les pontifes romains n'étendiſſent du temps des exarques leur droit de métropolitain que ſur les villes ſuburbicaires, c'eſt-à-dire ſur les villes ſoumiſes au gouvernement du préfet de Rome, cependant on leur donnait ſouvent le nom de *pape univerſel*, à cauſe de la primauté & de la dignité de leur ſiége. *Grégoire*, ſurnommé *le grand*, refuſa ce titre, mais le mérita par ſes vertus; & ſes ſucceſſeurs étendirent leur crédit dans l'Occident. On ne doit donc pas s'étonner de voir au huitième ſiècle *Boniface* archevêque de Maïence, le même qui ſacra *Pepin*, s'exprimer ainſi dans la formule de ſon ſerment: *Je promets à St Pierre & à ſon vicaire le bienheureux Grégoire*, &c.

Enfin le temps vint où les papes conçurent le deſſein de délivrer à la fois Rome, & des Lombards qui la menaçaient ſans ceſſe, & des empereurs grecs qui la défendaient mal. Les papes virent donc alors que ce qui dans d'autres temps n'eût été qu'une révolte & une ſédition impuiſſante & puniſſable, pouvait devenir une révolution excuſable par la néceſſité, & reſpectable par le ſuccès. C'eſt cette révolution qui fut commencée ſous le ſecond *Pepin* uſurpateur du royaume de France, & conſommée par *Charlemagne* ſon fils, dans un temps où tout était en confuſion, & où il fallait néceſſairement que la face de l'Europe changeât.

Le royaume de France s'étendait alors des Pyrénées & des Alpes au Rhin, au Mein, & à la Sâle. La Bavière dépendait de ce vaſte royaume: c'était le roi des Francs qui donnait ce duché quand il était aſſez fort pour le donner. Ce royaume des Francs, preſque toujours partagé depuis *Clovis*, déchiré par des guerres inteſtines, n'était qu'une vaſte province barbare de l'ancien empire romain, laquelle n'était regardée par les empereurs de Conſtantinople que comme une province rebelle, mais avec qui elle traitait comme avec un royaume puiſſant.

CHARLEMAGNE.

PREMIER EMPEREUR.

NAISSANCE de *Charlemagne* près d'Aix-la-Chapelle, le 10 avril. Il était fils de *Pepin* maire du palais, duc des Francs, & petit-fils de *Charles-Martel*. Tout ce qu'on connaît de sa mère, c'est qu'elle s'appelait *Berthe*. On ne sait pas même précisément le lieu de sa naissance. Il naquit pendant la tenue du concile de Germanie ; & grâce à l'ignorance de ces siècles, on ne sait pas où ce fameux concile s'est tenu. 742.

La moitié du pays qu'on nomme aujourd'hui Allemagne était idolâtre, des bords du Vesер, & même du Mein & du Rhin jusqu'à la mer Baltique, l'autre demi-chrétienne.

Il y avait déjà des évêques à Trèves, à Cologne, à Maïence, villes frontières fondées par les Romains & instruites par les papes. Mais ce pays s'appelait alors l'Austrasie, & était du royaume des Francs.

Un anglais nommé *Villebrod*, du temps du père de *Charles-Martel*, était allé prêcher aux idolâtres de la Frise le peu de christianisme qu'il savait. Il y eut vers la fin du septième siècle un évêque titulaire de Vestphalie qui ressuscitait les petis enfans morts. *Villebrod* prit le vain titre d'évêque d'Utrecht. Il y bâtit une petite église que les Frisons païens détruisirent. Enfin, au commencement du huitième siècle un autre anglais, qu'on appela depuis *Boniface*, alla prêcher en Allemagne : on l'en regarde comme l'apôtre. Les Anglais étaient alors les précepteurs des Allemands ; & c'était aux papes que tous ces peuples, ainsi que les Gaulois, devaient le peu de lettres & de christianisme qu'ils connaissaient.

743. Un synode à Lestine en Hainaut sert à faire connaître les mœurs du temps ; on y règle que ceux qui ont pris les biens de l'Eglise pour soutenir la guerre, donneront un écu à l'Eglise par métairie : ce réglement regardait les officiers de *Charles-Martel* & de *Pepin* son fils, qui jouirent jusqu'à leur mort des abbayes dont ils s'étaient emparés. Il était alors également ordinaire de donner aux moines & de leur ôter.

Boniface, cet apôtre de l'Allemagne, fonde l'abbaye de Fulde dans le pays de Hesse. Ce ne fut d'abord qu'une église couverte de chaume, environnée de cabanes, habitées par quelques moines qui défrichaient une terre ingrate ; c'est aujourd'hui une principauté ; il faut être gentilhomme pour être moine ; l'abbé est souverain depuis long-temps, & évêque depuis 1753.

744. *Carloman* oncle de *Charlemagne*, duc d'Austrasie, réduit les Bavarois vassaux rebelles du roi de France, & bat les Saxons dont il veut faire aussi des vassaux. On voit par-là évidemment qu'il y avait déjà de grands vassaux ; & il est constant que le royaume des Lombards en Italie était composé de fiefs, & même de fiefs héréditaires.

745. En ce temps *Boniface* était évêque de Maïence. La dignité de métropole, attachée jusque-là au siége de Vorms, passe à Maïence.

Carloman, frère de *Pepin*, abdique le duché de l'Autrasie ; c'était un puissant royaume qu'il gouvernait sous le nom de maire du palais, tandis que son frère *Pepin* dominait dans la France occidentale, & que *Childeric* roi de toute la France pouvait à peine commander aux domestiques de sa maison. *Carloman* renonce à sa souveraineté pour aller se faire moine au mont-Cassin. Les historiens disent encore que *Pepin* l'aimait tendrement, mais il est vraisemblable que *Pepin* aimait encore davantage à dominer seul. Le

cloître était l'asile de ceux qui avaient des concurrens trop puissans dans le monde.

On renouvelle dans la plupart des villes de France l'usage des anciens Romains, connu sous le nom de *patronage* ou de *clientelle*. Les bourgeois se choisissaient des patrons parmi les seigneurs, & cela seul prouve que les peuples n'étaient point partagés dans les Gaules, comme on l'a prétendu, en maîtres & en esclaves. 747. 748.

Pepin entreprend enfin ce que *Charles-Martel* son père n'avait pu faire. Il veut ôter la couronne à la race de *Mérovée*. Il mit d'abord l'apôtre *Boniface* dans son parti, avec plusieurs évêques, & enfin le pape *Zacharie*. 749.

Pepin fait déposer son roi *Hilderic* ou *Childeric III*; il le fait moine à Saint-Bertin, & se met sur le trône des Francs. 750.

Comme cette usurpation atroce irritait plusieurs seigneurs, il attire le clergé dans son parti, il fonde le riche évêché de Vurtzbourg dont le prélat se prétend duc de Franconie : il appelle aux états-généraux, nommés *parliamens*, les évêques & les abbés qui auparavant n'y venaient que très-rarement, & quand on les consultait.

Pepin veut subjuguer les peuples nommés alors *Saxons*, qui s'étendaient depuis les environs du Mein jusqu'à la Chersonèse cimbrique, & qui avaient conquis l'Angleterre. Le pape *Etienne III* demande la protection de *Pepin* contre *Luitprand* roi de Lombardie, qui voulait se rendre maître de Rome. L'empereur de Constantinople était trop éloigné & trop faible pour le secourir; & le premier domestique du roi de France, devenu usurpateur, pouvait seul le protéger. 751.

La première action connue de *Charlemagne* est d'aller, de la part de *Pepin* son père, au-devant du pape *Etienne* à Saint-Maurice en Valais, & de se prosterner devant lui. 754.

C'était un usage d'Orient : on s'y mettait souvent à genoux devant les évêques, & ces évêques fléchissaient les genoux non-seulement devant les empereurs, mais devant les gouverneurs de provinces, quand ceux-ci venaient prendre possession.

Pour la coutume de baiser les pieds, elle n'était point encore introduite dans l'Occident. *Dioclétien* avait le premier exigé, dit-on, cette marque de respect ; en quoi il ne fut que trop imité par *Constantin*. Les papes *Adrien I* & *Léon III* furent ceux qui attirèrent au pontificat cet honneur que *Dioclétien* avait arrogé à l'Empire ; après quoi les rois & les empereurs se soumirent comme les autres à cette cérémonie, qu'ils ne regardèrent que comme un acte de piété indifférent, quoique ridicule, & que les papes voulurent faire passer comme un acte de sujétion.

Pepin se fait sacrer roi de France par le pape au mois d'août dans l'abbaye de Saint-Denis ; il l'avait été déjà par *Boniface ;* mais la main d'un pape rendait aux yeux des peuples son usurpation plus respectable. *Eginhard*, secrétaire de *Charlemagne*, dit en termes exprès qu'*Hilderic fut déposé par ordre du pape Etienne*. *Pepin* n'est pas le premier roi de l'Europe qui se soit fait sacrer avec de l'huile à la manière juive : les rois lombards avaient pris cette coutume des empereurs grecs ; les ducs de Bénévent même se fesaient sacrer : ces cérémonies imposaient à la populace. *Pepin* eut soin de faire sacrer en même temps ses deux fils, *Charles* & *Carloman*. Le pape, avant de le sacrer roi, l'absout de son parjure envers *Hilderic* son souverain ; & après le sacre il fulmina une excommunication contre quiconque voudrait un jour entreprendre d'ôter la couronne à la famille de *Pepin*. C'est ainsi que les princes & les prêtres se sont souvent joués de Dieu & des hommes. Ni cet *Hugues-Capet*, ni *Conrad* n'ont pas eu un grand respect pour cette excommunication. Le nouveau roi, pour prix de la complaisance du pape, passe

les Alpes avec *Taſſillon*, duc de Bavière ſon vaſſal. Il aſſiége *Aſtolphe* dans Pavie, & s'en retourne la même année ſans avoir bien fait ni la guerre ni la paix.

A peine *Pepin* a-t-il repaſſé les Alpes qu'*Aſtolphe* aſſiége 755.
Rome. Le pape *Etienne* conjure le nouveau roi de France de venir le délivrer. Rien ne marque mieux la ſimplicité de ces temps groſſiers, qu'une lettre que le pape fait écrire au roi de France par *St Pierre*, comme ſi elle était deſcendue du ciel; ſimplicité pourtant qui n'excluait jamais ni les fraudes de la politique, ni les attentats de l'ambition.

Pepin délivre Rome, aſſiége encore Pavie, ſe rend maître de l'exarchat, & le donne, dit-on, au pape. C'eſt le premier titre de la puiſſance temporelle du St Siége. Par-là *Pepin* affaibliſſait également les rois lombards & les empereurs d'Orient. Cette donation eſt bien douteuſe, car les archevêques de Ravenne prirent alors le titre d'exarques. Il réſulte que les évêques de Rome & de Ravenne voulaient s'agrandir. Il eſt très-probable que *Pepin* donna quelques terres aux papes, & qu'il favoriſait en Italie ceux qui affermiſſaient en France ſa domination. S'il eſt vrai qu'il ait fait ce préſent aux papes, il eſt clair qu'il donna ce qui ne lui appartenait pas; mais auſſi il avait pris ce qui ne lui appartenait pas. On ne trouve guère d'autre ſource des premiers droits: le temps les rend légitimes. Il faut avouer qu'en fait de donations comme de décrétales, la cour de Rome eſt un peu décriée; témoin la fameuſe donation de *Conſtantin*, rapportée dans l'*Eſſai ſur les mœurs & l'eſprit des nations*.

Boniface archevêque de Maïence fait une miſſion 756.
chez les Friſons idolâtres. Il y reçoit le martyre. Mais comme les hiſtoriens diſent qu'il fut martyriſé dans ſon camp, & qu'il y eut beaucoup de Friſons tués, il eſt à croire que les miſſionnaires étaient des ſoldats. *Taſſillon* duc de Bavière fait un hommage de ſon duché au roi de

France dans la forme des hommages qu'on a depuis appelés *liges*. Il y avait déjà de grands fiefs héréditaires, & la Bavière en était un.

Pepin défait encore les Saxons. Il paraît que toutes les guerres de ces peuples contre les Francs n'étaient guère que des incursions de barbares qui venaient tour-à-tour enlever des troupeaux & ravager des moissons. Point de place forte, point de politique, point de dessein formé; cette partie du monde était encore sauvage.

Pepin après ses victoires ne gagna que le payement d'un ancien tribut de 300 chevaux, auquel on ajouta 500 vaches: ce n'était pas la peine d'égorger tant de milliers d'hommes.

758. 759. 760. *Didier*, successeur du roi *Astolphe*, reprend les villes données par *Pepin* à *St Pierre*; mais *Pepin* était si redoutable que *Didier* les rendit, à ce qu'on prétend, sur ses seules menaces. Le vasselage héréditaire commençait si bien à s'introduire, que les rois de France prétendaient être seigneurs suzerains du duché d'Aquitaine. *Pepin* force, les armes à la main, *Gaïfre* duc d'Aquitaine à lui prêter serment de fidélité en présence du duc de Bavière; de sorte qu'il eut deux grands souverains à ses genoux. On sent bien que ces hommages n'étaient que ceux de la faiblesse à la force.

762. 763. Le duc de Bavière, qui se croit assez puissant & qui voit *Pepin* loin de lui, révoque son hommage. On est prêt à lui faire la guerre, & il renouvelle son serment de fidélité.

766. 767. Erection de l'évêché de Saltzbourg. Le pape *Paul I* envoie au roi des livres, des chantres, & une horloge à roues. *Constantin Copronyme* lui envoie aussi un orgue & quelques musiciens. Ce ne serait pas un fait digne de l'histoire, s'il ne fesait voir combien les arts étaient

étrangers dans cette partie du monde. Les Francs ne connaissaient alors que la guerre, la chasse, & la table.

Les années précédentes sont stériles en événemens, & par conséquent heureuses pour les peuples ; car presque tous les grands traits de l'histoire sont des malheurs publics. Le duc d'Aquitaine révoque son hommage, à l'exemple du duc de Bavière. *Pepin* vole à lui, & réunit l'Aquitaine à la couronne. 768.

Pepin surnommé *le bref* meurt à Saintes le 24 septembre, âgé de cinquante-quatre ans. Avant sa mort il fait son testament de bouche, & non par écrit, en présence des grands-officiers de sa maison, de ses généraux, & des possesseurs à vie des grandes terres. Il partage tous ses Etats entre ses deux enfans, *Charles* & *Carloman*. Après la mort de *Pepin*, les seigneurs modifient ses volontés On donne à *Carl*, que nous avons depuis appelé *Charlemagne*, la Bourgogne, l'Aquitaine, la Provence, avec la Neustrie, qui s'étendait alors depuis la Meuse jusqu'à la Loire & à l'Océan. *Carloman* eut l'Austrasie, depuis Reims jusqu'aux derniers confins de la Thuringe. Il est évident que le royaume de France comprenait alors près de la moitié de la Germanie.

Didier roi des Lombards offre en mariage sa fille *Désiderate* à *Charles :* il était déjà marié. Il épouse *Désiderate ;* ainsi il paraît qu'il eut deux femmes à la fois. La chose n'était pas rare : *Grégoire* de Tours dit que les rois *Gontran*, *Caribert*, *Sigebert*, *Chilperic*, avaient plusieurs femmes. 770.

Son frère *Carloman* meurt soudainement à l'âge de vingt ans. Sa veuve s'enfuit en Italie avec deux princes ses enfans. Cette mort & cette fuite ne prouvent pas absolument que *Charlemagne* ait voulu régner seul, & ait eu de mauvais desseins contre ses neveux ; mais elles ne 771.

prouvent pas aussi qu'il méritât qu'on célébrât sa fête, comme on a fait en Allemagne.

772. *Charles* se fait couronner roi d'Austrasie, & réunit tout le vaste royaume des Francs sans rien laisser à ses neveux. La postérité, éblouie par l'éclat de sa gloire, semble avoir oublié cette injustice. Il répudie sa femme, fille de *Didier*, pour se venger de l'asile que le roi lombard donnait à la veuve de *Carloman* son frère.

Il va attaquer les Saxons, & trouve à leur tête un homme digne de le combattre; c'était *Vitikind*, le plus grand défenseur de la liberté germanique après *Hermann* que nous nommons *Arminius*.

Le roi de France l'attaque dans le pays qu'on nomme aujourd'hui le comté de la Lippe. Ces peuples étaient très-mal armés; car dans les capitulaires de *Charlemagne* on voit une défense rigoureuse de vendre des cuirasses & des casques aux Saxons. Les armes & la discipline des Francs devaient donc être victorieuses d'un courage féroce. *Charles* taille l'armée de *Vitikind* en pièces, il prend la capitale nommée Erresbourgh. Cette capitale était un assemblage de cabanes entourées d'un fossé. On égorgea les habitans; mais comme on força le peu qui restait à recevoir le baptême, ce fut un grand gain pour ce malheureux pays de sauvages, à ce que les prêtres de ce temps ont assuré.

773. Tandis que le roi des Francs contient les Saxons sur le bord du Veser, l'Italie le rappelle. Les querelles des Lombards & du pape subsistaient toujours; & le roi en secourant l'Eglise, pouvait envahir l'Italie qui valait mieux que les pays de Brème, d'Hanover, & de Brunsvick. Il marche donc contre son beau-père *Didier*, qui était devant Rome. Il ne s'agissait pas de venger Rome, mais il s'agissait d'empêcher *Didier* de s'accommoder avec le pape, pour rendre aux deux fils de *Carloman* le royaume

qui leur appartenait. Il court attaquer son beau-père, & se sert de la piété pour son usurpation. Il est suivi de soixante & dix mille hommes de troupes réglées; chose inouïe dans ces temps-là On assemblait auparavant des armées de cent & de deux cents mille hommes; mais c'étaient des payſans qui allaient faire leurs moissons après une bataille perdue ou gagnée. *Charlemagne* les retenait plus long-temps sous le drapeau, & c'est ce qui contribua à ses victoires.

L'armée française assiége Pavie. Le roi va à Rome, renouvelle, à ce qu'on dit, la donation de *Pépin*, & l'augmente: il en met lui-même une copie sur le tombeau qu'on prétend renfermer les cendres de *St Pierre*. Le pape *Adrien* le remercie par des vers qu'il fait pour lui. 774.

La tradition de Rome est que *Charles* donna la Corse, la Sardaigne, & la Sicile. Il ne donna sans doute aucun de ces pays qu'il ne possédait pas; mais il existe une lettre d'*Adrien* à l'impératrice *Irène*, qui prouve que *Charles* donna des terres que cette lettre ne spécifie pas. *Charles duc des Francs & patrice nous a*, dit-il, *donné des provinces & restitué les villes que les perfides Lombards retenaient à l'Eglise*, &c.

On sent qu'*Adrien* ménage encore l'Empire en ne donnant que le titre de duc & de patrice à *Charles*, & qu'il veut fortifier sa possession du nom de restitution.

Le roi retourne devant Pavie. *Didier* se rend à lui. Le roi le fait moine, & l'envoie en France dans l'abbaye de Corbie. Ainsi finit ce royaume des Lombards, qui avaient en Italie détruit la puissance romaine, & substitué leurs lois à celles des empereurs. Tout roi détrôné devient moine dans ces temps-là, ou est assassiné.

Charlemagne se fait couronner roi d'Italie à Pavie d'une couronne où il y avait un cercle de fer, qu'on garde encore dans la petite ville de Monza.

La justice était administrée toujours dans Rome au nom de l'empereur grec. Les papes mêmes recevaient de lui la confirmation de leur élection. On avait ôté à l'empereur le vrai pouvoir; on lui laissait quelques apparences. *Charlemagne* prenait seulement, ainsi que *Pepin*, le titre de *patrice*.

Cependant on frappait alors de la monnaie à Rome au nom d'*Adrien*. Que peut-on en conclure sinon que le pape, délivré des Lombards, & n'obéissant plus aux empereurs, était le maître dans Rome? Il est indubitable que les pontifes romains se saisirent des droits régaliens dès qu'ils le purent, comme ont fait les évêques francs & germains; toute autorité veut toujours croître: & par cette raison-là même on ne mit plus que le nom de *Charlemagne* sur les nouvelles monnaies de Rome, lorsqu'en 800 le pape & le peuple romain l'eurent nommé empereur. Quelques critiques prétendent que les monnaies frappées au nom d'*Adrien I* n'étaient que des médailles en l'honneur de cet évêque: cette remarque est d'une très-grande vraisemblance, puisqu'*Adrien* n'était pas certainement souverain de Rome.

775. Second effort des Saxons contre *Charlemagne*, pour leur liberté, qu'on appelle révolte. Ils sont encore vaincus dans la Vestphalie: & après beaucoup de sang répandu, ils donnent des bœufs & des otages, n'ayant autre chose à donner.

776. Tentative du fils de *Didier*, nommé *Adalgise*, pour recouvrer le royaume de Lombardie. Le pape *Adrien* la qualifie horrible conspiration. *Charles* court la punir. Il revole d'Allemagne en Italie, fait couper la tête à un duc de Frioul assez courageux pour s'opposer aux invasions du conquérant, & trop faible pour ne pas succomber.

Pendant ce temps-là même les Saxons reviennent encore en Vestphalie; il revient les battre. Ils se soumettent, & promettent encore de se faire chrétiens.

Charles bâtit des forts dans leur pays avant d'y bâtir des égliſes.

Il donne des lois aux Saxons, & leur fait jurer qu'ils 777.
ſeront eſclaves, s'ils ceſſent d'être chrétiens & ſoumis. Dans une grande diète tenue à Paderborn ſous des tentes, un émir muſulman, qui commandait à Sarragoſſe vint conjurer *Charles* d'appuyer ſa rebellion contre *Abdérame* roi d'Eſpagne.

Charles marche de Paderborn en Eſpagne, prend le 778.
parti de cet émir, aſſiége Pampelune, & s'en rend maître. Il eſt à remarquer que les dépouilles des Sarrazins furent partagées entre le roi, les officiers, & les ſoldats, ſelon l'ancienne coutume de ne faire la guerre que pour du butin, & de le partager également entre tous ceux qui avaient une égale part au danger. Mais tout ce butin eſt perdu en repaſſant les Pyrénées. L'arrière-garde de *Charlemagne* eſt taillée en pièces à Roncevaux par les Arabes & par les Gaſcons. C'eſt là que périt, dit-on, *Roland* ſon neveu, ſi célébre par ſon courage & par ſa force incroyable.

Comme les Saxons avaient repris les armes pendant que *Charles* était en Italie, ils les reprennent tandis qu'il eſt en Eſpagne. *Vitikind*, retiré chez le duc de Danemarck ſon beau-père, revient ranimer ſes compatriotes. Il les raſſemble, il trouve dans Brême, capitale du pays qui porte ce nom, un évêque, une égliſe, & ſes Saxons déſeſpérés qu'on traîne à des autels nouveaux; il chaſſe l'évêque qui a le temps de fuir & de s'embarquer. *Charlemagne* accourt, & bat encore *Vitikind*.

Vainqueur de tous côtés, il part pour Rome avec une 780.
de ſes femmes nommée *Hildegarde*, & deux enfans puînés, *Pepin* & *Louis*. Le pape *Adrien* baptiſe ces deux enfans, ſacre *Pepin* roi de Lombardie, & *Louis* roi d'Aquitaine; ainſi l'Aquitaine fut érigée en royaume pour quelque temps.

781. Le roi de France tient sa cour à Vorms, à Ratisbonne,
782. à Cuierci. *Alcuin* archevêque d'Yorck vient l'y trouver. Le roi, qui à peine savait signer son nom, voulait faire fleurir les sciences, parce qu'il voulait être grand en tout. *Pierre de Pise* lui enseignait un peu de grammaire. Il n'était pas étonnant que des Italiens instruisissent des Gaulois & des Germains, mais il l'était qu'on eût toujours besoin des Anglais pour apprendre ce qui n'est pas même honoré aujourd'hui du nom de science.

On tient devant le roi des conférences qui peuvent être l'origine des académies, & surtout de celles d'Italie, dans lesquelles chaque académicien prend un nouveau nom. *Charlemagne* se nommait *David ; Alcuin*, *Albinus ;* & un jeune homme nommé *Ilgebert*, qui faisait des vers en langue romance, prenait hardiment le nom d'*Homère*.

783. Cependant *Vitikind*, qui n'apprenait point la grammaire, soulève encore les Saxons. Il bat les généraux de *Charles* sur le bord du Véser. *Charles* vient réparer cette défaite. Il est encore vainqueur des Saxons ; ils mettent bas les armes devant lui. Il leur ordonne de livrer *Vitikind*. Les Saxons lui répondent qu'il s'est sauvé en Danemarck. *Ses complices sont encore ici*, répondit *Charlemagne :* & il en fit massacrer quatre mille cinq cents à ses yeux. C'est ainsi qu'il disposait la Saxe au christianisme. Cette action ressemble à celle de *Sylla ;* les Romains n'ont pas du moins été assez lâches pour louer *Sylla*. Les barbares qui ont écrit les faits & gestes de *Charlemagne* ont eu la bassesse de le louer, & même d'en faire un homme juste : ils ont servi de modèles à presque tous les compilateurs de l'histoire de France.

784. Ce massacre fit le même effet, que fit long-temps après la Saint-Barthelemi en France. Tous les Saxons reprennent les armes avec une fureur désespérée. Les Danois & les peuples voisins se joignent à eux.

Charles

Charles marche avec ſon fils, du même nom que lui, contre cette multitude. Il remporte une victoire nouvelle, & donne encore des lois inutiles. Il établit des marquis, c'eſt-à-dire des commandans des milices ſur les frontières de ſes royaumes. 785.

Vitikind cede enfin. Il vient avec un duc de Friſe ſe ſoumettre à *Charlemagne* dans Attigni ſur l'Aîne. Alors le royaume de France s'étend juſqu'au Holſtein. Le roi de France repaſſe en Italie, & rebâtit Florence. C'eſt une choſe ſingulière que dès qu'il eſt au bout de ſes royaumes, il y a toujours des révoltes à l'autre bout; c'eſt une preuve que le roi n'avait pas ſur toutes les frontières de puiſſans corps d'armée. Les anciens Saxons ſe joignent aux Bavarois : le roi repaſſe les Alpes. 786.

L'impératrice *Irène* qui gouvernait encore l'empire grec, alors le ſeul empire, avait formé une puiſſante ligue contre le roi des Francs. Elle était compoſée de ces mêmes Saxons, & de ces Bavarois, des Huns, ſi fameux autrefois ſous *Attila*, & qui occupaient comme aujourd'hui les bords du Danube & de la Drave; une partie même de l'Italie y était entrée. *Charles* vainquit les Huns vers le Danube, & tout fut diſſipé. 787.

Pendant ces quatre années paiſibles, il inſtitue des écoles chez les évêques & dans les monaſtères. Le chant romain s'établit dans les égliſes de France. Il fait dans la diète d'Aix-la-chapelle des lois qu'on nomme *Capitulaires*. Ces lois tenaient beaucoup de la barbarie dont on voulait ſortir, & dans laquelle on fut long-temps plongé. La plus barbare de toutes fut cette loi de Veſtphalie, cet établiſſement de la cour vémique, dont il eſt bien étrange qu'il ne ſoit pas dit un ſeul mot dans l'*Eſprit des lois* ni dans la *Chronologie raiſonnée* du préſident *Hénault*. L'inquiſition, le conſeil des dix n'égalèrent pas la cruauté de ce tribunal ſecret établi par *Charlemagne* en 803 : il Depuis 788. juſqu'à 792.

fut d'abord inſtitué principalement pour retenir les Saxons dans le chriſtianiſme & dans l'obéiſſance ; bientôt après, cette inquiſition militaire s'étendit dans toute l'Allemagne. Les juges étaient nommés ſecrétement par l'empereur, enſuite ils choiſirent eux-mêmes leurs aſſociés ſous le ſerment d'un ſecret inviolable : on ne les connaiſſait point ; des eſpions liés auſſi par le ſerment feſaient les informations. Les juges prononçaient ſans jamais confronter l'accuſé & les témoins, ſouvent ſans les interroger ; le plus jeune des juges feſait l'office de bourreau. Qui croirait que ce tribunal d'aſſaſſins ait duré juſqu'à la fin du règne de *Fréderic III* ! cependant rien n'eſt plus vrai ; & nous regardons *Tibère* comme un méchant homme ! & nous prodiguons des éloges à *Charlemagne* !

Si l'on veut ſavoir les coutumes du temps de *Charlemagne* dans le civil, le militaire, & l'eccléſiaſtique, on les trouve dans l'*Eſſai ſur les mœurs & l'eſprit des nations.*

793. *Charles* devenu voiſin des Huns devient par conſéquent leur ennemi naturel. Il leve des troupes contre eux, & ceint l'épée à ſon fils *Louis* qui n'avait que quatorze ans. Il le fait ce qu'on appelait alors *miles*, c'eſt-à-dire, il lui fait apprendre la guerre ; mais ce n'eſt pas le créer chevalier, comme quelques auteurs l'ont cru. La chevalerie ne s'établit que long-temps après. Il défait encore les Huns ſur le Danube & ſur le Raab.

Charles aſſemble des évêques pour juger la doctrine d'*Elipand*, que les hiſtoriens diſent archevêque de Tolede : il n'y avait point d'archevêque encore : ce titre n'eſt que du dixième ſiècle. Mais il faut ſavoir que les muſulmans vainqueurs laiſſèrent leur religion aux vaincus ; qu'ils ne croyaient pas les chrétiens dignes d'être muſulmans, & qu'ils ſe contentaient de leur impoſer un léger tribut.

Cet évêque *Elipand* imaginait, avec un *Felix d'Urgel*, que JESUS-CHRIST, en tant qu'homme, était fils adoptif

de DIEU, & en tant que DIEU, fils naturel : il eſt difficile de ſavoir par ſoi-même ce qui en eſt. Il faut s'en rapporter aux juges, & les juges le condamnèrent.

Pendant que *Charles* remporte des victoires, fait des lois, aſſemble des évêques, on conſpire contre lui. Il avait un fils d'une de ſes femmes ou concubines, qu'on nommait *Pepin le boſſu*, pour le diſtinguer de ſon autre fils *Pepin* roi d'Italie. Les enfans qu'on nomme aujourd'hui bâtards, & qui n'héritent point, pouvaient hériter alors, & n'étaient point réputés bâtards. Le *boſſu*, qui était l'aîné de tous, n'avait point d'apanage ; & voilà l'origine de la conſpiration. Il eſt arrêté à Ratisbonne avec ſes complices, jugé par un parlement, tondu, & mis dans le monaſtère de Prum dans les Ardennes. On creve les yeux à quelques-uns de ſes adhérens, & on coupe la tête à d'autres.

Les Saxons ſe révoltent encore, & ſont encore facile- 794.
ment battus. *Vitikind* n'était plus à leur tête.

Célèbre concile de Francfort. On y condamne le ſecond concile de Nicée, dans lequel l'impératrice *Irène* venait de rétablir le culte des images.

Charlemagne fait écrire les livres carolins contre ce culte des images. Rome ne penſait pas comme le royaume des Francs ; & cette différence d'opinion ne brouilla point *Charlemagne* avec le pape, qui avait beſoin de lui. Obſervez que les livres carolins & le concile de Francfort traitent les pères du concile de Nicée d'*impies*, d'*inſolens*, & d'*impertinens* : les Gaulois, les Francs, les Germains, encore barbares, n'ayant ni peintres ni ſculpteurs, ne pouvaient aimer le culte des images.

Obſervez encore que la religion de preſque tous les chrétiens occidentaux, différait beaucoup de celle des orientaux.

Claude, évêque de Turin, conſerva ſurtout dans les montagnes & dans les vallées de ſon diocèſe la croyance

& les rites de son église : c'est l'origine des réformes prêchées & soutenues presque de siecle en siecle par ceux qu'on appela vaudois, albigeois, lollards, luthériens, calvinistes, dans la suite des temps.

795. Le duc de *Frioul*, vassal de *Charles*, est envoyé contre les Huns, & s'empare de leurs trésors, supposé qu'ils en eussent. Mort du pape *Adrien* le 25 décembre. On prétend que *Charlemagne* lui fit une épitaphe en vers latins. Il n'est guère croyable que ce roi franc, qui ne savait pas écrire couramment, fût faire des vers latins.

796. *Léon III* succède à *Adrien*. *Charles* lui écrit : » Nous » nous réjouissons de votre élection, & de ce qu'on nous » rend l'obéissance & la fidélité qui nous est due. » Il parlait ainsi en patrice de Rome, comme son père avait parlé aux Francs en maire du palais.

797. 798. *Pepin* roi d'Italie est envoyé par son père contre les Huns ; preuve qu'on n'avait remporté que de faibles victoires. Il en remporte une nouvelle. La célébre impératrice *Irène* est mise dans un cloître par son fils *Constantin V.* Elle remonte sur le trône, fait crever les yeux à son fils ; il en meurt ; elle pleure sa mort. C'est cette *Irène* l'ennemie naturelle de *Charlemagne*, & qui avait voulu s'allier avec lui.

799. Dans ce temps-là les Normands, c'est-à-dire les *hommes du nord*, les habitans des côtes de la mer Baltique étaient des pirates. *Charles* équipe une flotte contre eux, & en purge les mers.

Le nouveau pape *Léon III* irrite contre lui les Romains. Ses chanoines veulent lui crever les yeux, & lui couper la langue. On le met en sang, mais il guérit. Il vient à Paderborn demander justice à *Charles*, qui le renvoie à Rome avec une escorte. *Charles* le suit bientôt. Il envoie son fils *Pepin* se saisir du duché de Bénévent, qui relevait encore de l'empereur de Constantinople.

Il arrive à Rome. Il déclare le pape innocent des crimes qu'on lui imputait, & le pape le déclare empereur aux acclamations de tout le peuple. *Charlemagne* affecta de cacher la joie ſous la modeſtie, & de paraître étonné de ſa gloire. Il agit en ſouverain de Rome, & renouvelle l'empire des céſars. Mais pour rendre cet empire durable, il fallait reſter à Rome. On demande quelle autorité il y fit exercer en ſon nom: celle d'un juge ſuprême qui laiſſait à l'Egliſe tous ſes priviléges, & au peuple tous ſes droits. Les hiſtoriens ne nous marquent pas s'il entretenait un préfet, un gouverneur à Rome, s'il y avait des troupes, s'il donnait les emplois: ce ſilence pourrait preſque faire ſoupçonner qu'il fut plutôt le protecteur que le ſouverain effectif de la ville dans laquelle il ne revint jamais. 800.

Les hiſtoriens diſent que dès qu'il fut empereur, *Irène* voulut l'épouſer. Le mariage eût été entre les deux empires plutôt qu'entre *Charlemagne* & la vieille *Irène*. 801.

Charlemagne exerce toute l'autorité des anciens empereurs par-tout ailleurs que dans Rome même. Nul pays depuis Bénévent juſqu'à Baïonne, & de Baïonne juſqu'en Bavière, exempt de ſa puiſſance légiſlative. Le duc de Veniſe *Jean*, ayant aſſaſſiné un évêque, eſt accuſé devant *Charles*, & ne le récuſe pas pour juge. 802.

Nicéphore, ſucceſſeur d'*Irène*, reconnaît *Charles* pour empereur, ſans convenir expreſſément des limites des deux empires.

L'empereur s'applique à policer ſes Etats, autant qu'on le pouvait alors. Il diſſipe encore des factions de Saxons, & tranſporte enfin une partie de ce peuple dans la Flandre, dans la Provence, en Italie, à Rome même. 803. 804.

Il dicte ſon teſtament qui commence ainſi: *Charles empereur céſar, roi très-invincible des Francs*, &c. Il donne à *Louis* tout le pays depuis l'Eſpagne juſqu'au Rhin. Il laiſſe à *Pepin* l'Italie & la Bavière, à *Charles* la France 805.

depuis la Loire jusqu'à Ingolstadt, & toute l'Austrasie depuis l'Escaut jusqu'aux confins du Brandebourg. Il y avait dans ces trois lots de quoi exciter des divisions éternelles. *Charlemagne* crut y pourvoir en ordonnant que s'il arrivait un différend sur les limites des royaumes, qui ne pût être décidé par témoins, le jugement *de la croix* en déciderait. Ce jugement *de la croix* consistait à faire tenir aux avocats les bras étendus, & le plutôt las perdait sa cause. Le bon sens naturel d'un si grand conquérant ne pouvait prévaloir sur les coutumes de son siecle.

Charlemagne retint toujours l'empire & la souveraineté ; & il était le roi des rois ses enfans. C'est à Thionville que se fit ce fameux testament avec l'approbation d'un parlement. Ce parlement était composé d'évêques, d'abbés, d'officiers du palais & de l'armée, qui n'étaient là que pour attester ce que voulait un maître absolu. Les dietes n'étaient pas ce qu'elles sont aujourd'hui ; & cette vaste république de princes, de seigneurs, & de villes libres, sous un chef, n'était pas établie.

806. Le fameux *Aaron*, calife de Bagdad, nouvelle Babylone, envoie des ambassadeurs & des présens à *Charlemagne*. Les nations donnèrent à cet *Aaron* un titre supérieur à celui de *Charlemagne*. L'empereur d'Occident était surnommé *le grand*, mais le calife était surnommé *le juste*.

Il n'est pas étonnant qu'*Aaron-al-Raschild* envoyât des ambassadeurs à l'empereur français ; ils étaient tous deux ennemis de l'empereur d'Orient : mais ce qui serait étonnant, c'est qu'un calife eût, comme disent nos historiens, proposé de céder Jérusalem à *Charlemagne*. C'eût été dans le calife une profanation, de céder à des chrétiens une ville remplie de mosquées, & cette profanation lui aurait coûté le trône & la vie. De plus, l'enthousiasme n'appelait point alors les chrétiens d'Occident à Jérusalem.

Charles convoque un concile à Aix-la-chapelle. Ce concile ajoute au symbole que le *Saint-Esprit procede du*

Père & du Fils. Cette addition n'était point encore reçue à Rome ; elle le fut bientôt après : ainſi pluſieurs dogmes ſe ſont établis peu-à-peu. C'eſt ainſi qu'on avait donné deux natures & une perſonne à JESUS ; ainſi on avait donné à *Marie* le titre de *theotocos ;* ainſi le terme de tranſſubſtantiation ne s'établit que vers le douzième ſiècle.

Dans ce temps les peuples appelés Normands, Danois, & Scandinaves, fortifiés d'anciens Saxons retirés chez eux, oſaient menacer les côtes du nouvel empire. *Charles* traverſe l'Elbe ; & *Godefroi* le chef de tous ces barbares, pour ſe mettre à couvert, tire un large foſſé entre l'Océan & la mer Baltique, aux confins du Holſtein, l'ancienne Cherſonèſe cimbrique. Il revêtit ce foſſé d'une forte paliſſade. C'eſt ainſi que les Romains avaient tiré un retranchement entre l'Angleterre & l'Ecoſſe ; faibles imitations de la fameuſe muraille de la Chine.

Traités avec les Danois. Lois pour les Saxons. Police dans l'Empire. Petites flottes établies à l'embouchure des fleuves. 807. 808. 809.

Pepin ce fils de *Charlemagne*, à qui ſon père avait donné le royaume d'Italie, meurt de maladie au mois de juillet : il laiſſe un bâtard, nommé *Bernard.* L'empereur donne ſans difficulté l'Italie à ce bâtard, comme à l'héritier naturel, ſelon l'uſage de ce temps-là. 810.

Flotte établie à Boulogne ſur la Manche. Fare de Boulogne relevé. Vurtzbourg bâti. Mort du prince *Charles* deſtiné à l'empire. 811.

L'empereur aſſocie à l'empire ſon fils *Louis* au mois de mars à Aix-la-chapelle. Il fait donner à tous les aſſiſtans leurs voix pour cette aſſociation. Il donne la ville d'Ulm à des moines qui traitent les habitans en eſclaves. Il donne des terres à *Eginhard* qu'on a dit l'amant de ſa fille *Emma.* Les légendes ſont pleines de fables dignes de l'archevêque 813.

Turpin, sur cet *Eginhard* & cette prétendue fille de l'empereur ; mais par malheur jamais *Charlemagne* n'eut de fille qui s'appelât *Emma*.

814. Il meurt d'une pleurésie après sept jours de fievre, le 28 janvier à trois heures du matin. Il n'avait point de médecin auprès de lui qui sût ce que c'était qu'une pleurésie. La médecine, ainsi que la plupart des arts, n'était connue alors que des Arabes & des Grecs de Constantinople. Cette année 814 est en effet l'année 813 ; car alors elle commençait à Pâque.

Ce monarque, par lequel commença le nouvel empire, est revendiqué par les Allemands, parce qu'il naquit près d'Aix-la-chapelle. *Golstad* cite une constitution de *Fréderic Barberousse*, dans laquelle est rapporté un édit de *Charlemagne* en faveur de cette ville : voici un passage de cet édit. *Vous saurez que passant un jour auprès de cette cité, je trouvai les thermes & le palais que Granus, frère de Néron & d'Agrippa, avait autrefois bâtis.* Il faut croire que si *Charlemagne* ne savait pas bien signer son nom, son chancelier était bien savant.

Ce monarque, au fond, était, comme tous les autres conquérans, un usurpateur : son père n'avait été qu'un rebelle, & tous les historiens appellent rebelles ceux qui ne veulent pas plier sous le nouveau joug. Il usurpa la moitié de la France sur son frère *Carloman*, qui mourut trop subitement pour ne pas laisser des soupçons d'une mort violente : il usurpa l'héritage de ses neveux & la subsistance de leur mère : il usurpa le royaume de Lombardie sur son beau-père. On connaît ses bâtards, sa bigamie, ses divorces, ses concubines ; on sait qu'il fit assassiner des milliers de Saxons ; & on en a fait un saint.

LOUIS LE DEBONNAIRE OU LE FAIBLE,

SECOND EMPEREUR.

LOUIS accourt de l'Aquitaine à Aix-la-chapelle, & se met de plein droit en possession de l'Empire. Il était né en 778 de *Charlemagne* & d'une de ses femmes nommée *Hildegarde*, fille d'un duc allemand. On dit qu'il avait de la beauté, de la force, de la santé, de l'adresse à tous les exercices, qu'il savait le latin & le grec; mais il était faible, & il fut malheureux. Son empire avait pour bornes, au septentrion la mer Baltique & le Danemarck; l'Océan au couchant; les Pyrénées, la Méditerranée & la mer Adriatique au midi; à l'orient la Vistule & la Taisse. Le duc de Bénévent était son feudataire, & lui payait sept mille écus d'or tous les ans pour son duché: c'était une somme très-considérable alors. Le territoire de Bénévent s'étendait beaucoup plus loin qu'aujourd'hui, & il fesait les bornes des deux empires. 814.

La première chose que fit *Louis* fut de mettre au couvent toutes ses sœurs, & en prison tous leurs amans; ce qui ne le fit aimer ni dans sa famille ni dans l'Etat; la seconde, d'augmenter les priviléges de toutes les églises; & la troisième, d'irriter *Bernard* roi d'Italie son neveu, qui vint lui prêter serment de fidélité, & dont il exila les amis. 815.

Etienne IV est élu évêque de Rome, & pape par le peuple romain, sans consulter l'empereur: mais il fait jurer obéissance & fidélité par le peuple à *Louis*, & apporte lui-même ce serment à Reims. Il y couronne l'empereur & sa femme *Irmengarde*. Il retourne à Rome au mois d'octobre, avec un décret que dorénavant les élections des papes se feraient en présence des ambassadeurs de l'empereur. 816.

817. *Louis* associe à l'empire son fils aîné *Lothaire*. C'était bien se presser. Il fait son second fils *Pepin* roi d'Aquitaine, & érige la Bavière avec quelques pays voisins en royaume, pour son dernier fils *Louis*. Tous trois sont mécontens ; *Lothaire* d'être empereur sans pouvoir ; les deux autres d'avoir de si petits Etats ; & *Bernard* roi d'Italie, neveu de l'empereur, plus mécontent qu'eux tous.

818. L'empereur *Louis* se croyait empereur de Rome, & *Bernard* petit-fils de *Charlemagne* ne voulait point de maître en Italie. Il est évident que *Charlemagne* dans tant de partages avait agi en père plus qu'en homme d'Etat, & qu'il avait préparé des guerres civiles à sa famille. L'empereur & *Bernard* lèvent des armées l'un contre l'autre. Ils se rencontrent à Châlons-sur-Saône. *Bernard*, plus ambitieux apparemment que guerrier, perd une partie de son armée sans combattre. Il se remet à la clémence de *Louis* son oncle. Ce prince fait crever les yeux à *Bernard* son neveu, & à ses partisans. L'opération fut mal faite sur *Bernard*; il en mourut au bout de trois jours. Cet usage de crever les yeux aux princes était fort pratiqué par les empereurs grecs, ignoré chez les califes, & défendu par *Charlemagne*. *Louis* était faible & dur; & on l'a nommé débonnaire.

819. L'empereur perd sa femme *Irmengarde*. Il ne sait s'il se fera moine ou s'il se remariera. Il épouse la fille d'un comte bavarois, nommée *Judith* ; il apaise quelques troubles en Pannonie, & tient des diètes à Aix-la-chapelle.

820. Ses généraux reprennent la Carniole & la Carinthie sur des barbares qui s'en étaient emparés.

821. Plusieurs ecclésiastiques donnent des remords à l'empereur *Louis* sur le supplice du roi *Bernard* son neveu, & sur la captivité monacale où il avait réduit trois de ses propres frères nommés *Drogon*, *Thierri*, & *Hugues*, malgré la parole

donnée à *Charlemagne* d'avoir soin d'eux. Ces ecclésiastiques avaient raison. C'est une consolation pour le genre-humain qu'il y ait par-tout des hommes qui puissent au nom de la Divinité inspirer des remords aux princes: mais il faudrait s'en tenir là, & ne les poursuivre ni les avilir, parce qu'une guerre civile produit cent fois plus de crimes qu'un prince n'en peut commettre.

Les évêques & les abbés imposent une pénitence publique à l'empereur. Il paraît dans l'assemblée d'Attigni couvert d'un cilice. Il donne des évêchés & des abbayes à ses frères, qu'il avait fait moines malgré eux. Il demande pardon à DIEU de la mort de *Bernard*: cela pouvait se faire sans le cilice, & sans la pénitence publique qui rendait l'empereur ridicule. 822.

Ce qui était plus dangereux, c'est que *Lothaire* était associé à l'empire, qu'il se fesait couronner à Rome par le pape *Pascal*, que l'impératrice *Judith* sa belle-mère lui donnait un frère, & que les Romains n'aimaient ni n'estimaient l'empereur. Une des grandes fautes de *Louis* était de ne point établir le siége de son empire à Rome. Le pape *Pascal* fesait crever les yeux sans rémission à ceux qui prêchaient l'obéissance aux empereurs; ensuite il jurait devant DIEU qu'il n'avait point de part à ces exécutions, & l'empereur ne disait mot. 823.

L'impératrice *Judith* accouche à Compiegne d'un fils qu'on nomme *Charles*. *Lothaire* était revenu alors de Rome: l'empereur *Louis* son père exige de lui un serment, qu'il consentira à laisser donner quelque royaume à cet enfant; espèce de serment dont on devait prévoir la violation.

Le pape *Pascal* meurt; les Romains ne veulent pas l'enterrer. *Lothaire* de retour à Rome fait informer contre sa mémoire. Le procès n'est pas poursuivi. *Lothaire*, comme empereur souverain de Rome, fait des ordonnances pour protéger les papes; mais dans ces ordonnances mêmes il nomme le pape avant lui, inattention bien dangereuse. 824.

Le pape *Etienne II* fait ſerment de fidélité aux deux empereurs, mais il y eſt dit que c'eſt de ſon plein gré. Le clergé & le peuple romain jurent de ne jamais ſouffrir qu'un pape ſoit élu ſans le conſentement de l'empereur. Ils jurent fidélité aux ſeigneurs *Louis* & *Lothaire :* mais ils y ajoutent, *ſauf la foi promiſe au ſeigneur pape.*

Il ſemble que dans tous les ſermens de ce temps-là il y ait toujours des clauſes qui les annullent. Tout annonce la guerre éternelle de l'empire & du ſacerdoce.

L'Armorique ou la Bretagne ne voulait pas alors reconnaître l'Empire. Ce peuple n'avait d'autre droit, comme tous les hommes, que celui d'être libre; mais en moins de quarante jours il fallut céder au plus fort.

825. Un *Heriolt* duc des Danois vient à la cour de *Louis* embraſſer la religion chrétienne ; mais c'eſt qu'il était chaſſé de ſes Etats. L'empereur envoie *Anſchaire* moine de Corbie, prêcher le chriſtianiſme dans les déſerts où Stockholm eſt actuellement bâti. Il fonde l'évêché de Hambourg pour cet *Anſchaire* ; & c'eſt de Hambourg que doivent partir des miſſionnaires pour aller convertir le Nord.

La nouvelle Corbie eſt fondée en Veſtphalie pour le même uſage. Son abbé, au lieu d'être miſſionnaire, eſt aujourd'hui prince de l'Empire.

826. Pendant que *Louis* s'occupait à Aix-la-chapelle des miſſions du Nord, les rois maures d'Eſpagne envoient des troupes en Aquitaine, & la guerre ſe fait vers les Pyrénées entre les muſulmans & les chrétiens : mais elle eſt bientôt terminée par un accord.

827. L'empereur *Louis* fait tenir des conciles à Maïence, à Paris, & à Toulouſe. Il s'en trouve mal. Le concile de Paris lui écrit à lui & à ſon fils *Lothaire* : » Nous prions vos » excellences de vous ſouvenir, à l'exemple de *Conſtantin*, » que les évêques ont droit de vous juger, & que les

„ évêques ne peuvent être jugés par les hommes. „ Ils avaient tort de citer l'exemple de *Conſtantin* qui fut toujours le maître abſolu des évêques, & qui en châtia un grand nombre.

Louis donne à ſon jeune fils *Charles* au berceau ce qu'on appelait alors l'Allemagne ; c'eſt-à-dire ce qui eſt ſitué entre le Mein, le Rhin, le Necker, & le Danube. Il y ajoute la Bourgogne transjurane ; c'eſt le pays de Genève, de Suiſſe, & de Savoie.

Les trois autres enfans de *Louis* ſont indignés de ce partage, & excitent d'abord les cris de tout l'empire.

Judith mère de *Charles*, cet enfant nouveau roi d'Alle- 828.
magne, gouvernait l'empereur ſon mari, & était gouvernée par un comte de Barcelone ſon amant, nommé *Bernard*, qu'elle avait mis à la tête des affaires.

Tant de faibleſſes forment des factions. Un abbé nommé 829.
Vala, parent de *Louis*, commence la conjuration contre l'empereur. Les trois enfans de *Louis*, *Lothaire* aſſocié par lui à l'empire, *Pepin* à qui il a donné l'Aquitaine, *Louis* qui lui doit la Bavière, ſe déclarent tous contre leur père.

Un abbé de Saint-Denis, qui avait à la fois Saint-Médard de Soiſſons, & Saint-Germain, promet de lever des troupes pour eux. Les évêques de Vienne, d'Amiens, & de Lyon déclarent *rebelles à eux & à l'Egliſe ceux qui ne ſe joindront pas à eux.* Ce n'était pas la première fois qu'on avait vu la guerre civile ordonnée au nom de DIEU ; mais c'était la première fois qu'un père avait vu trois enfans ſoulevés à la fois & dénaturés au nom de DIEU.

Chacun des enfans rebelles a une armée ; & le père n'a 830.
que peu de troupes, avec leſquelles il fuit d'Aix-la-chapelle à Boulogne en Picardie. Il part le mercredi des cendres ; circonſtance inutile par elle-même, devenue

éternellement mémorable, parce qu'on lui en fit un crime, comme si c'eût été un sacrilége.

D'abord un reste de respect pour l'autorité paternelle impériale, mêlé avec la révolte, fait qu'on écoute *Louis le faible* dans une assemblée à Compiegne. Il y promet au roi *Pepin* son fils de se conduire par son conseil & par celui des prêtres, & de faire sa femme religieuse. En attendant qu'on prenne une résolution décisive, *Pepin* fait crever les yeux, selon la méthode ordinaire, à *Bernard* cet amant de *Judith*, laquelle se croyait en sureté, & au frère de cet amant.

Les amateurs des recherches de l'antiquité croient que *Bernard* conserva ses yeux, que son frère paya pour lui, & qu'il fut condamné à mort sous *Charles le chauve*. La vraie science ne consiste pas à savoir ces choses, mais à savoir quels usages barbares régnaient alors, combien le gouvernement était faible, les nations malheureuses, le clergé puissant.

Lothaire arrive d'Italie. Il met l'empereur son père en prison entre les mains des moines. Un moine plus adroit que les autres, nommé *Gombaud*, sert adroitement l'empereur; il le fait délivrer. *Lothaire* demande enfin pardon à son père à Nimegue. Les trois frères sont divisés; & l'empereur, à la merci de ceux qui le gouvernent, laisse tout l'Empire dans la confusion.

831. On assemble des diètes, & on leve de toutes parts des armées. L'Empire devient une anarchie. *Louis de Bavière* entre dans le pays nommé Allemagne, & fait sa paix à main armée.

Pepin est fait prisonnier. *Lothaire* rentre en grâce, & dans chaque traité on médite une révolte nouvelle.

832. L'impératrice *Judith* profite d'un moment de bonheur pour faire dépouiller *Pepin* du royaume d'Aquitaine, & le donner à son fils *Charles*, c'est-à-dire à elle-même sous le

nom de son fils. Si l'empereur *Louis le faible* n'eût pas donné tant de royaumes, il eût gardé le sien.

Lothaire prend le prétexte du détrônement de *Pepin* son frère pour arriver d'Italie avec une armée ; & avec cette armée il amène le pape *Grégoire IV* pour inspirer plus de respect & plus de trouble.

Quelques évêques attachés à l'empereur *Louis*, & surtout 833.
les évêques de Germanie, écrivent au pape : *Si tu es venu pour excommunier, tu t'en retouneras excommunié.* Mais le parti de *Lothaire*, des autres enfans rebelles, & du pape, prévaut. L'armée rebelle & papale s'avance auprès de Basle contre l'armée impériale. Le pape écrit aux évêques : *Sachez que l'autorité de ma chaire est au-dessus de celle du trône de Louis.* Pour le prouver, il négocie avec cet empereur, & le trompe. Le champ où il négocia s'appela le *champ du mensonge.* Il séduit les officiers & les soldats de l'empereur. Ce malheureux père se rend à *Lothaire* & à *Louis de Bavière*, ses enfans rebelles, à cette seule condition qu'on ne crèvera pas les yeux à sa femme, & à son fils *Charles*, qui était avec lui.

Il faut remarquer que ce champ du mensonge où le pape usa de tant de perfidie envers l'empereur, est auprès de Rouffac dans la haute Alsace, à quelques lieues de Basle : il a conservé le nom de *champ du mensonge.* Si nos campagnes avaient été désignées par les crimes qui s'y sont commis, la terre entière serait un monument de scélératesse.

Le rebelle *Lothaire* envoie sa belle-mère *Judith* prisonnière à Tortonne, son père dans l'abbaye de Saint-Médard, & son frère *Charles* dans le monastère de Prum. Il assemble une diete à Compiègne, & de là à Soissons.

Un archevêque de Reims nommé *Ebbon*, tiré de la condition servile malgré les lois, élevé à cette dignité par *Louis* même, dépose son souverain & son bienfaiteur. On fait comparaître le monarque devant ce prélat, entouré de trente évêques, de chanoines, de moines, dans l'église de

Notre-Dame de Soiſſons. *Lothaire* ſon fils eſt préſent à l'humiliation de ſon père. On fait étendre un cilice devant l'autel. L'archevêque ordonne à l'empereur d'ôter ſon baudrier, ſon épée, ſon habit, & de ſe proſterner ſur ce cilice. *Louis*, le viſage contre terre, demande lui-même la pénitence publique, qu'il ne méritait que trop en s'y ſoumettant. L'archevêque le force de lire à haute voix la liſte de ſes crimes, parmi leſquels il eſt ſpécifié qu'il avait fait marcher ſes troupes le mercredi des cendres & indiqué un parlement un jeudi ſaint. On dreſſe un procès verbal de toute cette action, monument encore ſubſiſtant d'inſolence & de baſſeſſe. Dans ce procès verbal on ne daigne pas ſeulement nommer *Louis* du nom d'empereur.

Louis le faible reſte enfermé un an dans une cellule du couvent de Saint-Médard de Soiſſons, vêtu d'un ſac de pénitent, ſans domeſtiques. Si des prêtres appelés *évêques* (ſe diſant ſucceſſeurs de JESUS, qui n'inſtitua jamais d'évêques) traitaient ainſi leur empereur, leur maître, le fils de *Charlemagne*, dans quel horrible eſclavage n'avaient-ils pas plongé les citoyens! à quel excès la nature humaine n'était-elle pas dégradée! mais, & empereurs & peuples méritaient des fers ſi honteux, puiſqu'ils s'y ſoumettaient.

Dans ce temps d'anarchie, les Normands, c'eſt-à-dire ce ramas de Norvégiens, de Suédois, de Danois, de Poméraniens, de Livoniens, infeſtaient les côtes de l'Empire. Ils brûlaient le nouvel évêché de Hambourg; ils ſaccageaient la Friſe; ils feſaient prévoir les malheurs qu'ils devaient cauſer un jour: & on ne put les chaſſer qu'avec de l'argent, ce qui les invitait à revenir encore.

834. *Louis* roi de Bavière, *Pepin* roi d'Aquitaine veulent délivrer leur père parce qu'ils ſont mécontens de *Lothaire* leur frère. *Lothaire* eſt forcé d'y conſentir. On réhabilite l'empereur dans Saint-Denis auprès de Paris; mais il n'oſe reprendre la couronne qu'après avoir été abſous par les évêques.

Dès

Dès qu'il eſt abſous, il peut lever des armées. *Lothaire* 835.
lui rend ſa femme *Judith*, & ſon fils *Charles*. Une aſſemblée à Thionville anathématiſe celle de Soiſſons. Il n'en coûte à l'archevêque *Ebbon* que la perte de ſon ſiége ; encore ne fut-il dépoſé que dans la ſacriſtie. L'empereur l'avait été aux pieds de l'autel.

Toute cette année ſe paſſe en vaines négociations, & eſt 836.
marquée par des calamités publiques.

Louis le faible eſt malade. Une comète paraît : *Ne* 837.
manquez pas, dit l'empereur à ſon aſtrologue, *de me dire ce que cette comète ſignifie.* L'aſtrologue répondit qu'elle annonçait la mort d'un grand prince. L'empereur ne douta pas que ce ne fût la ſienne. Il ſe prépara à la mort, & guérit. Dans la même année la comète eut ſon effet ſur le roi *Pepin* ſon fils : ce fut un nouveau ſujet de trouble.

L'empereur *Louis* n'a plus que deux enfans à craindre 838.
au lieu de trois. *Louis de Bavière* ſe révolte encore, & lui demande encore pardon.

Lothaire demande auſſi pardon afin d'avoir l'Aquitaine. 839.
L'empereur fait un nouveau partage de ſes Etats. Il ôte tout aux enfans de *Pepin* dernier mort. Il ajoute à l'Italie, que poſſédait le rebelle *Lothaire*, la Bourgogne, Lyon, la Franche-Comté, une partie de la Lorraine, du Palatinat, Trèves, Cologne, l'Alſace, la Franconie, Nuremberg, la Thuringe, la Saxe, & la Friſe. Il donne à ſon bien-aimé *Charles*, le fils de *Judith*, tout ce qui eſt entre la Loire, le Rhône, la Meuſe & l'Océan. Il trouve encore par ce partage le ſecret de mécontenter ſes enfans & ſes petits-enfans. *Louis de Bavière* arme contre lui.

L'empereur *Louis* meurt enfin de chagrin. Il fait avant 840.
ſa mort des préſens à ſes enfans. Quelques partiſans de

Louis de Bavière lui feſant un ſcrupule de ce qu'il ne donnait rien à ce fils dénaturé : *Je lui pardonne*, dit-il, *mais qu'il ſache qu'il me fait mourir.*

Son teſtament vrai ou faux confirme la donation de *Pepin* & de *Charlemagne* à l'Egliſe de Rome, laquelle doit tout aux rois des Francs. On eſt étonné, en liſant la charte appelée *Carta diviſionis*, qu'il ajoute à ces préſens, la Corſe, la Sardaigne, & la Sicile. La Sardaigne & la Corſe étaient diſputées entre les Muſulmans & quelques aventuriers chrétiens. Ces aventuriers avaient recours aux papes qui leur donnaient des bulles & des aumônes. Ils conſentaient à relever des papes ; mais alors pour acquérir ce droit de mouvance, il fallait que les papes le demandaſſent aux empereurs. Reſte à ſavoir ſi *Louis le faible* leur céda en effet le domaine ſuprême de la Sardaigne & de la Corſe. Pour la Sicile, elle appartenait aux empereurs d'Orient.

Louis expire le 20 juin 840.

LOTHAIRE,

TROISIEME EMPEREUR.

841. BIENTOT après la mort du fils de *Charlemagne*, ſon empire éprouva la deſtinée de celui d'*Alexandre*, & de la grandeur des califes. Fondé avec précipitation, il s'écroula de même ; & les guerres inteſtines le diviſèrent.

Il n'eſt pas ſurprenant que des princes qui avaient détrôné leur père ſe vouluſſent exterminer l'un l'autre. C'était à qui dépouillerait ſon frère. L'empereur *Lothaire* voulait tout. *Louis de Bavière* & *Charles* fils de *Judith* s'uniſſent contre lui. Ils déſolent l'Empire, ils l'épuiſent de ſoldats. Les deux rois livrent à Fontenay dans l'Auxerrois une bataille ſanglante à leur frère. On a écrit qu'il y périt cent mille hommes. *Lothaire* fut vaincu. Il donne alors

au monde l'exemple d'une politique toute contraire à celle de *Charlemagne*. Le vainqueur des Saxons & des Frisons les avait assujettis au christianisme, comme à un frein nécessaire. *Lothaire*, pour les attacher à son parti, leur donne une liberté entière de conscience; & la moitié du pays redevient idolâtre.

Les deux frères *Louis de Bavière*, & *Charles d'Aquitaine*, 842.
s'unissent par ce fameux serment, qui est presque le seul monument que nous ayons de la langue romance.

Pro Deo amur & pro christian poblo, & nostro commun salvament dinst di in avant, in quant Deos savir & podir me dunat &c..... On parle encore cette langue chez les Grisons dans la vallée d'Engadina.

On s'assemble à Verdun pour un traité de partage 843.
entre les trois frères. On se bat & on négocie depuis le 844.
Rhin jusqu'aux Alpes. L'Italie tranquille attend que le sort des armes lui donne un maître.

Pendant que les trois frères déchirent le sein de l'Em- 845.
pire, les Normands continuent à désoler ses frontières impunément. Les trois frères signent enfin le fameux traité de partage, terminé à Coblentz par cent vingt députés. *Lothaire* reste empereur: il possede l'Italie, une partie de la Bourgogne, le cours du Rhin, de l'Escaut & de la Meuse. *Louis de Bavière* a tout le reste de la Germanie. *Charles*, surnommé depuis le *chauve*, est roi de France. L'empereur renonce à toute autorité sur ses deux frères. Ainsi il n'est plus qu'empereur d'Italie, sans être le maître de Rome. Tous les grands officiers & seigneurs des trois royaumes reconnaissent par un acte authentique le partage des trois frères, & l'hérédité assurée à leurs enfans.

Le pape *Sergius II* est élu par le peuple romain, & prend possession sans attendre la confirmation de l'empereur *Lothaire*. Ce prince n'est pas assez puissant pour se venger, mais il l'est assez pour envoyer son fils *Louis*

confirmer à Rome l'élection du pape, afin de conserver son droit, & pour le couronner roi des Lombards ou d'Italie. Il fait encore régler à Rome dans une assemblée d'évêques, que jamais les papes ne pourront être consacrés sans la confirmation des empereurs.

Cependant *Louis* en Germanie est obligé de combattre tantôt les Huns, tantôt les Normands, tantôt les Bohèmes. Ces Bohèmes avec les Siléſiens & les Moraves étaient des idolâtres barbares qui couraient sur des chrétiens barbares avec des succès divers.

L'empereur *Lothaire* & *Charles le chauve* ont encore plus à souffrir dans leurs Etats. Les provinces depuis les Alpes jusqu'au Rhin ne savent plus à qui elles doivent obéir.

Il s'élève un parti en faveur d'un fils de ce malheureux *Pepin*, roi d'Aquitaine, que *Louis le faible* son père avait dépouillé. Plusieurs tyrans s'emparent de plusieurs villes. On donne par-tout de petits combats, dans lesquels il y a toujours des moines, des abbés, des évêques, tués les armes à la main. *Hugues* l'un des bâtards de *Charlemagne*, forcé à être moine, & depuis abbé de Saint-Quentin, est tué devant Toulouse avec l'abbé de *Ferrière*. Deux évêques y sont prisonniers. Les Normands ravagent les côtes de France. *Charles le chauve* ne s'oppose à eux qu'en s'obligeant à leur payer quatorze mille marcs d'argent, ce qui était encore les inviter à revenir.

847. L'empereur *Lothaire*, non moins malheureux, cède la Frise aux Normands à condition d'hommage. Cette funeste coutume d'avoir ses ennemis pour vassaux prépare l'établissement de ces pirates dans la Normandie.

848. Pendant que les Normands ravagent les côtes de la France, les Sarrazins entraient en Italie. Ils s'étaient emparés de la Sicile. Ils s'avancent vers Rome par l'embouchure du Tibre. Ils pillent la riche église de Saint-Pierre hors des murs.

Le pape *Léon IV*, prenant dans ces dangers une autorité que les généraux de l'empereur *Lothaire* paraiſſaient abandonner, ſe montra digne, en défendant Rome, d'y commander en ſouverain. Il avait employé les richeſſes de l'Egliſe à réparer les murailles, à élever des tours, à tendre des chaînes ſur le Tibre. Il arma les milices à ſes dépens, engagea les habitans de Naples & de Gaïette à venir défendre les côtes & le port d'Oſtie, ſans manquer à la ſage précaution de prendre d'eux les otages; ſachant bien que ceux qui ſont aſſez puiſſans pour nous ſecourir, le ſont aſſez pour nous nuire. Il viſita lui-même tous les poſtes, & reçut les Sarrazins à leur deſcente, non pas en équipage de guerrier, ainſi qu'en uſa *Goſlin*, évêque de Paris, dans une occaſion encore plus preſſante, mais comme un pontife qui exhortait un peuple chrétien, & comme un roi qui veillait à la ſureté de ſes ſujets. Il était né romain: on doit répéter ici les paroles qui ſe trouvent dans l'Eſſai ſur les mœurs & l'eſprit des nations: *Le courage des premiers âges de la république revivait en lui dans un temps de lâcheté & de corruption; tel qu'un beau monument de l'ancienne Rome, qu'on trouve quelquefois dans les ruines de la nouvelle.*

Les Arabes ſont défaits, & les priſonniers employés à bâtir la nouvelle enceinte autour de Saint-Pierre, & à agrandir la ville qu'ils venaient détruire.

Lothaire fait aſſocier ſon fils *Louis* à ſon faible empire. Les muſulmans ſont chaſſés de Bénévent; mais ils reſtent dans le Garillan & dans la Calabre.

Nouvelles diſcordes entre les trois frères, entre les 849.
évêques & les ſeigneurs. Les peuples n'en ſont que plus malheureux. Quelques évêques francs & germains déclarent l'empereur *Lothaire* déchu de l'Empire. Ils n'en avaient le droit, ni comme évêques, ni comme germains & francs, puiſque l'empereur n'était qu'empereur d'Italie. Ce ne fut

qu'un attentat inutile : *Lothaire* fut plus heureux que son père.

850. Raccommodement des trois frères. Nouvelles incursions
851. de tous les barbares voisins de la Germanie.
852. Au milieu de ces horreurs, le missionnaire *Anschaire*, évêque de Hambourg, persuade un *Eric* chef ou duc ou roi du Danemarck, de souffrir la religion chrétienne dans ses Etats. Il obtient la même permission en Suède. Les Suédois & les Danois n'en vont pas moins en course contre les chrétiens.

853. Dans ces désolations de la France & de la Germanie, dans
854. la faiblesse de l'Italie menacée par les musulmans, dans le mauvais gouvernement de *Louis d'Italie*, fils de *Lothaire*, livré aux débauches à Pavie, & mépriſé dans Rome, l'empereur de Constantinople négocie avec le pape pour recouvrer Rome : mais cet empereur était *Michel*, plus débauché encore, & plus mépriſé que *Louis d'Italie*, & tout cela ne contribue qu'à rendre le pape plus puissant.

855. L'empereur *Lothaire*, qui avait fait moine l'empereur *Louis le faible* son père, se fait moine à son tour, par lassitude des troubles de son empire, par crainte de la mort, & par superstition. Il prend le froc dans l'abbaye de Prum ; & meurt imbécille le 28 septembre, après avoir vécu en tyran, comme il est dit dans l'*Essai sur les mœurs & l'esprit des nations.*

LOUIS II,

QUATRIEME EMPEREUR.

856. APRÈS la mort de ce troisième empereur d'Occident, il s'élève de nouveaux royaumes en Europe. *Louis l'italique*, son fils aîné, reste à Pavie avec le vain titre d'empereur d'Occident. Le second fils, nommé *Lothaire*, comme son

père, a le royaume de Lotharinge appelé enſuite Lorraine: ce royaume s'étendait depuis Genève juſqu'à Strasbourg & juſqu'à Utrecht. Le troiſième, nommé *Charles*, eut la Savoie, le Dauphiné, une partie du Lyonnais, de la Provence, & du Languedoc. Cet Etat compoſa le royaume d'Arles, du nom de la capitale, ville autrefois opulente & embellie par les Romains, mais alors petite & pauvre, ainſi que toutes les villes en-deçà des Alpes. Dans les temps floriſſans de la république & des Céſars, les Romains avaient agrandi & décoré les villes qu'ils avaient ſoumiſes; mais rendues à elles-mêmes ou aux barbares, elles dépérirent toutes, atteſtant par leurs ruines la ſupériorité du génie des Romains.

Un barbare, nommé *Salomon*, ſe fit bientôt après roi de la Bretagne, dont une partie était encore païenne; mais tous ces royaumes tombèrent preſqu'auſſi promptement qu'ils furent élevés.

Louis le germanique commence par enlever l'Alſace au nouveau roi de Lorraine. Il donne des priviléges à Strasbourg, ville déjà puiſſante, lorſqu'il n'y avait que des bourgades dans cette partie du monde au-delà du Rhin. Les Normands déſolent la France. *Louis le germanique* prend ce temps pour venir accabler ſon frère au lieu de le ſecourir contre les barbares. Il le défait vers Orléans. Les évêques de France ont beau l'excommunier, il veut s'emparer de la France. Des reſtes des Saxons & d'autres barbares, qui ſe jettent ſur la Germanie, le contraignent de venir défendre ſes propres Etats. 857.

Louis II, fantôme d'empereur en Italie, ne prend point de part à tous ces troubles, laiſſe les papes s'affermir, & n'oſe réſider à Rome. Depuis 858 juſqu'à 865.

Charles le chauve de France, & *Louis le germanique*, font la paix, parce qu'ils ne peuvent ſe faire la guerre. L'événement de ces temps-là, qui eſt le plus demeuré dans la mémoire des hommes, concerne les amours du roi de Lorraine,

Lothaire : ce prince voulut imiter *Charlemagne*, qui répudiait ſes femmes & épouſait ſes maîtreſſes. Il fait divorce avec ſa femme nommée *Teutberge*, fille d'un ſeigneur de Bourgogne. Il l'accuſe d'adultère. Elle s'avoue coupable. Il épouſe ſa maîtreſſe nommée *Valrade*, qui lui avait été auparavant promiſe pour femme. Il obtient qu'on aſſemble un concile à Aix-la-chapelle, dans lequel on approuve ſon divorce avec *Teutberge*. Le décret de ce concile eſt confirmé dans un autre à Metz, en préſence des légats du pape. Le pape *Nicolas I* caſſe les conciles de Metz & d'Aix-la-chapelle, & exerce une autorité juſqu'alors inouïe. Il excommunie & dépoſe quelques évêques, qui ont pris le parti du roi de Lorraine. Et enfin ce roi fut obligé de quitter la femme qu'il aimait, & de reprendre celle qu'il n'aimait pas.

Il eſt à ſouhaiter ſans doute qu'il y ait un tribunal ſacré qui avertiſſe les ſouverains de leurs devoirs, & les faſſe rougir de leurs violences : mais il paraît que le ſecret du lit d'un monarque pouvait n'être pas ſoumis à un évêque étranger, & que les Orientaux ont toujours eu des uſages plus conformes à la nature, & plus favorables au repos intérieur des familles, en regardant tous les fruits de l'amour comme légitimes, & en rendant ces amours impénétrables aux yeux du public.

Pendant ce temps les deſcendans de *Charlemagne* ſont toujours aux priſes les uns contre les autres. Leurs royaumes toujours attaqués par les Barbares.

Le jeune *Pepin* arrière-petit-fils de *Charlemagne*, fils de ce *Pepin* roi d'Aquitaine dépoſé & mort ſans États, ayant quelque temps traîné une vie errante & malheureuſe, ſe joignit aux Normands, & renonça à la religion chrétienne; il finit par être pris & enfermé dans un couvent où il mourut.

866. C'eſt principalement à cette année qu'on peut fixer le ſchiſme qui dure encore entre les Egliſes grecque &

romaine. La Germanie ni la France n'y prirent aucun intérêt. Les peuples étaient trop malheureux pour s'occuper de ces disputes, qui sont si intéressantes dans le loisir de la paix.

Charles roi d'Arles meurt sans enfans. L'empereur *Louis*, & *Lothaire* partagent ses Etats.

C'est la destinée de la maison de *Charlemagne* que les enfans s'arment contre leurs pères. *Louis le germanique* avait deux enfans. *Louis* le plus jeune, mécontent de son apanage, veut le détrôner: sa révolte n'aboutit qu'à demander grâce.

Louis roi de Germanie bat les Moraves & les Bohèmes par les mains de ses enfans. Ce ne sont pas là des victoires qui augmentent un Etat, & qui le fassent fleurir. Ce n'était que repousser des sauvages dans leurs montagnes & dans leurs forêts. 867. 868.

L'excommunié roi de Lorraine va voir le nouveau pape *Adrien* à Rome, dîne avec lui, lui promet de ne plus vivre avec sa maîtresse; il meurt à Plaisance à son retour. 869.

Charles le chauve s'empare de la Lorraine & même de l'Alsace, au mépris des droits d'un bâtard de *Lothaire*, à qui son père l'avait donnée. *Louis le germanique* avait pris l'Alsace à *Lothaire*, mais il la rendit; *Charles le chauve* la prit, & ne la rendit point.

Louis de Germanie veut avoir la Lorraine. *Louis d'Italie* empereur veut l'avoir aussi, & met le pape *Adrien* dans ses intérêts. On n'a égard ni à l'empereur ni au pape. *Louis de Germanie*, & *Charles le chauve* partagent tous les Etats compris sous le nom de Lorraine en deux parts égales. L'Occident est pour le roi de France, l'Orient pour le roi de Germanie. Le pape *Adrien* menace d'excommunication. On commençait déjà à se servir de ces armes, mais elles furent méprisées. L'empereur d'Italie n'était pas assez puissant pour les rendre terribles. 870.

871. Cet empereur d'Italie pouvait à peine prévaloir contre un duc de Bénévent, qui, étant à la fois vaſſal des empires d'Orient & d'Occident, ne l'était en effet ni de l'un ni de l'autre, & tenait entre eux la balance égale.

L'empereur *Louis* ſe haſarde d'aller à Bénévent, & le duc le fait mettre en priſon. C'eſt préciſément l'aventure de *Louis XI* avec le duc de Bourgogne.

872. 873. Le pape *Jean VIII*, ſucceſſeur d'*Adrien II*, voyant la ſanté de l'empereur *Louis II* chancelante, promet en ſecret la couronne impériale à *Charles le chauve* roi de France, & lui vend cette promeſſe. C'eſt ce même *Jean VIII* qui ménagea tant le patriarche *Photius*, & qui ſouffrit qu'on nommât *Photius* avant lui, dans un concile à Conſtantinople.

Les Moraves, les Huns, les Danois, continuent d'inquiéter la Germanie; & ce vaſte Etat ne peut encore avoir de bonnes lois.

874. La France n'était pas plus heureuſe. *Charles le chauve* avait un fils nommé *Carloman*, qu'il avait fait tonſurer dans ſon enfance, & qu'on avait ordonné diacre malgré lui. Il ſe réfugia enfin à Metz dans les Etats de *Louis de Germanie* ſon oncle. Il lève des troupes, mais ayant été pris, ſon père lui fit crever les yeux, ſuivant la nouvelle coutume.

875. L'empereur *Louis II* meurt à Milan. Le roi de France *Charles le chauve* ſon frère paſſe les Alpes, ferme les paſſages à ſon frère *Louis de Germanie*, court à Rome, répand de l'argent, ſe fait proclamer par le peuple roi des Romains, & couronner par le pape.

Si la loi ſalique avait été en vigueur dans la maiſon de *Charlemagne*, c'était à l'aîné de la maiſon, à *Louis le germanique*, qu'appartenait l'Empire; mais quelques troupes, de la célérité, de la condeſcendance, & de l'argent, firent les droits de *Charles le chauve*. Il avilit ſa dignité pour en

jouir. Le pape *Jean VIII* donna la couronne en souverain, *le chauve* la reçut en vassal, confessant qu'il tenait tout du pape, laissant aux successeurs de ce pontife le pouvoir de conférer l'Empire, & promettant d'avoir toujours près de lui un vicaire du saint Siége pour juger toutes les grandes affaires ecclésiastiques. L'archevêque de Sens fut en cette qualité primat de Gaule & de Germanie : titre devenu inutile.

Certes les papes eurent raison de se croire en droit de donner l'Empire & même de le vendre, puisqu'on le leur demandait & qu'on l'achetait, & puisque *Charlemagne* lui-même avait reçu le titre d'empereur du pape *Léon III.* Mais aussi on avait raison de dire que *Léon III*, en déclarant *Charlemagne* empereur, l'avait déclaré son maître ; que ce prince avait pris les droits attachés à sa dignité ; que c'était à ses successeurs à confirmer les papes, & non à être choisis par eux. Le temps, l'occasion, l'usage, la prescription, la force, font tous les droits.

On a conservé, & on garde peut-être encore à Rome un diplôme de *Charles le chauve*, dans lequel il confirme les donations de *Pepin :* mais *Othon III* déclara que toutes ces donations étaient aussi fausses que celles de *Constantin.*

CHARLES LE CHAUVE,

CINQUIEME EMPEREUR.

CHARLES se fait couronner à Pavie roi de Lombardie par les évêques, les comtes, & les abbés de ce pays. *Nous vous élisons*, est-il dit dans cet acte, *d'un commun consentement, puisque vous avez été élevé au trône impérial par l'intercession des apôtres St Pierre & St Paul, & par leur vicaire Jean souverain pontife*, &c.

876. *Louis de Germanie* se jette sur la France, pour se venger d'avoir été prévenu par son frère dans l'achat de l'Empire. La mort le surprend dans sa vengeance.

La coutume, qui gouverne les hommes, était alors d'affaiblir ses Etats en les partageant entre ses enfans. Trois fils de *Louis le germanique* partagent ses Etats. *Carloman* a la Bavière, la Carinthie, la Pannonie; *Louis* la Frise, la Saxe, la Thuringe, la Franconie; *Charles le gros* depuis empereur, la moitié de la Lorraine, avec la Suabe & les pays circonvoisins, qu'on appelait alors l'Allemagne.

877. Ce partage rend l'empereur *Charles le chauve* plus puissant. Il veut saisir la moitié de la Lorraine qui lui manque. Voici un grand exemple de l'extrême superstition qu'on joignait alors à la rapacité & à la fourberie. *Louis de Germanie & de Lorraine* envoie trente hommes au camp de *Charles le chauve*, pour lui prouver au nom de DIEU que sa partie de la Lorraine lui appartient. Dix de ces trente confesseurs ramassent dix bagues & dix cailloux dans une chaudière d'eau bouillante sans s'échauder; dix autres portent chacun un fer rouge l'espace de neuf pieds sans se brûler; dix autres, liés avec des cordes, sont jetés dans de l'eau froide & tombent au fond, ce qui marquait la bonne cause; car l'eau repoussait en-haut les parjures.

L'histoire est si pleine de ces épreuves qu'on ne peut guère les nier toutes. L'usage qui les rendait communes, rendait aussi communs les secrets à l'aide desquels la peau devient insensible pour quelque temps à l'action du feu, comme l'huile de vitriol & d'autres corrosifs. A l'égard du miracle d'aller au fond de l'eau quand on y est jeté, ce serait un plus grand miracle de surnager.

Louis ne s'en tint pas à cette cérémonie. Il battit auprès de Cologne l'empereur son oncle. L'empereur battu repasse en Italie, poursuivi par les vainqueurs.

Rome alors était menacée par les musulmans toujours cantonnés dans la Calabre. *Carloman*, ce roi de Bavière, ligué avec son frère *le Lorrain*, poursuit en Italie son oncle *le chauve*, qui se trouve pressé à la fois par son neveu, par les mahométans, par les intrigues du pape, & qui meurt au mois d'octobre dans un village près du mont Cénis.

Les historiens disent qu'il fut empoisonné par son médecin, un juif nommé *Sédécias*. Il est seulement constant que l'Europe chrétienne était alors si ignorante, que les rois étaient obligés de prendre pour leurs médecins des juifs ou des arabes.

C'est à l'empire de *Charles le chauve* que commence le grand gouvernement féodal, & la décadence de toutes choses. C'est sous lui que plusieurs possesseurs des grands offices militaires, des duchés, des marquisats, des comtés, veulent les rendre héréditaires : ils faisaient très-bien. L'empire romain avait été fondé par d'illustres brigands d'Italie ; des brigands du Nord en avaient élevé un autre sur ses débris. Pourquoi les sous-brigands ne se feraient-ils pas procuré des domaines ? le genre-humain en souffrait, mais il a toujours été traité ainsi.

LOUIS III OU LE BEGUE,

SIXIEME EMPEREUR.

LE pape *Jean VIII*, qui se croit en droit de nommer un empereur, se soutient à peine dans Rome. Il promet l'Empire à *Louis le bégue* roi de France, fils du *chauve*. Il le promet à *Carloman* de Bavière. Il s'engage avec un *Lambert* duc de Spolète, vassal de l'Empire. 878.

Ce *Lambert* de Spolète, joué par le pape, se joint à un marquis de Toscane, entre dans Rome, & se saisit

du pape ; mais il eſt enſuite obligé de le relâcher. Un *Bozon* duc d'Arles prétend auſſi à l'Empire.

Les mahométans étaient plus près de ſubjuguer Rome que tous ces compétiteurs. Le pape ſe ſoumet à leur payer un tribut annuel de vingt-cinq mille marcs d'argent. L'anarchie eſt extrême dans la Germanie, dans la France, & dans l'Italie.

Louis le bégue meurt à Compiègne le 10 avril. On ne l'a mis au rang des empereurs que parce qu'il était fils d'un prince qui l'était.

CHARLES III OU LE GROS,

SEPTIEME EMPEREUR.

879. IL s'agit alors de faire un empereur & un roi de France. *Louis le bégue* laiſſa deux enfans de quatorze à quinze ans. Il n'était pas alors décidé ſi un enfant pouvait être roi. Pluſieurs nouveaux ſeigneurs de France offrent la couronne à *Louis de Germanie*. Il ne prit que la partie occidentale de la Lorraine qu'avait eue *Charles le chauve* en partage. Les deux enfans du *bégue*, *Louis* & *Carloman*, ſont reconnus rois de France, quoiqu'ils ne ſoient pas reconnus unanimement pour enfans légitimes ; mais *Bozon* ſe fait ſacrer roi d'Arles, augmente ſon territoire, & demande l'Empire. *Charles le gros*, roi du pays qu'on nommait encore l'Allemagne, preſſe le pape de le couronner empereur. Le pape répond qu'il donnera la couronne impériale à celui qui viendra le ſecourir le premier contre les chrétiens & contre les mahométans.

880. *Charles le gros* roi d'Allemagne, *Louis* roi de Bavière & de Lorraine, s'uniſſent avec le roi de France contre ce *Bozon* nouveau roi d'Arles, & lui font la guerre. Ils aſſiégent Vienne en Dauphiné ; mais *Charles le gros* va de Vienne à Rome.

Charles eſt couronné & ſacré empereur par le pape *Jean VIII*, dans l'égliſe de Saint-Pierre, le jour de Noël. 881.

Le pape lui envoie une palme ſelon l'uſage; mais ce fut la ſeule que *Charles* remporta.

Son frère *Louis* roi de Bavière, de la Pannonie, de ce qu'on nommait la France orientale, & des deux Lorraines, meurt le 20 janvier de la même année. Il ne laiſſait point d'enfans. L'empereur *Charles le gros* était l'héritier naturel de ſes Etats; mais les Normands ſe préſentaient pour les partager. Ces fréquens troubles du Nord achevaient de rendre la puiſſance impériale très-problématique dans Rome, où l'ancienne liberté repouſſait toujours des racines. On ne ſavait qui dominerait dans cette ancienne capitale de l'Europe, ſi ce ſerait ou un évêque, ou le peuple, ou un empereur étranger. 882.

Les Normands pénètrent juſqu'à Metz; ils vont brûler Aix-la-chapelle, & détruire tous les ouvrages de *Charlemagne*. *Charles le gros* ne ſe délivre d'eux qu'en prenant toute l'argenterie des égliſes, & en leur donnant quatre mille cent ſoixante marcs d'argent, avec leſquels ils allèrent préparer des armemens nouveaux.

L'Empire était devenu ſi faible que le pape *Martin II*, ſucceſſeur de *Jean VIII*, commence par faire un décret ſolemnel, par lequel on n'attendra plus les ordres de l'empereur pour l'élection des papes. L'empereur ſe plaint en vain de ce décret. Il avait ailleurs aſſez d'affaires. 883.

Un duc de *Zventilbold*, à la tête des païens moraves, dévaſtait la Germanie. L'empereur s'accommoda avec lui comme avec les Normands. On ne ſait pas s'il avait de l'argent à lui donner, mais il le reconnut prince & vaſſal de l'Empire.

Une grande partie de l'Italie eſt toujours dévaſtée par le duc de Spolete & par les Sarrazins. Ceux-ci pillent 884.

la riche abbaye de Mont-Caſſin, & enlèvent tous ſes tréſors ; mais un duc de Bénévent les avait déjà prévenus.

Charles le gros marche en Italie pour arrêter tous ces déſordres. A peine était-il arrivé que les deux rois de France ſes neveux étant morts, il repaſſe les Alpes pour leur ſuccéder.

885. Voilà donc *Charles le gros* qui réunit ſur ſa tête toutes les couronnes de *Charlemagne ;* mais elle ne fut pas aſſez forte pour les porter.

Un bâtard de *Lothaire*, nommé *Hugues*, abbé de Saint-Denis, s'était depuis long-temps mis en tête d'avoir la Lorraine pour ſon partage. Il ſe ligue avec un normand auquel on avait cédé la Friſe, & qui épouſa ſa ſœur. Il appelle d'autres normands.

L'empereur étouffa cette conſpiration. Un comte de Saxe nommé *Henri*, & un archevêque de Cologne ſe chargèrent d'aſſaſſiner ce normand duc de Friſe dans une conférence. On ſe ſaiſit de l'abbé *Hugues*, ſous le même prétexte, en Lorraine ; & l'uſage de crever les yeux ſe renouvela pour lui.

Il eût mieux valu combattre les Normands avec de bonnes armées. Ceux-ci, voyant qu'on ne les attaquait que par des trahiſons, pénètrent de la Hollande en Flandre ; ils paſſent la Somme & l'Oiſe ſans réſiſtance, prennent & brûlent Pontoiſe, & arrivent par eau & par terre à Paris. Cette ville, aujourd'hui immenſe, n'était ni forte ni grande ni peuplée. La tour du grand châtelet n'était pas encore entièrement élevée quand les Normands parurent. Il fallut ſe hâter de l'achever avec du bois ; de ſorte que le bas de la tour était de pierre & le haut de charpente.

Les Pariſiens, qui s'attendaient alors à l'irruption des barbares, n'abandonnèrent point la ville, comme autrefois. Le comte de Paris *Odon*, ou *Eudes*, que ſa valeur éleva

depuis

depuis sur le trône de France, mit dans la ville un ordre qui anima les courages, & qui leur tint lieu de tours & de remparts. *Sigefroi* chef des Normands pressa le siége avec une fureur opiniâtre, mais non destituée d'art. Les Normands se servirent du bélier pour battre les murs. Ils firent brèche, & donnèrent trois assauts. Les Parisiens les soutinrent avec un courage inébranlable. Ils avaient à leur tête le comte *Eudes*, & leur évêque *Goslin*, qui fit à la fois les fonctions de prêtre & de guerrier dans cette petite ville : il bénissait le peuple & combattait avec lui ; il mourut de ses fatigues au milieu du siége : le véritable martyr est celui qui meurt pour sa patrie.

Les Normands tinrent la petite ville de Paris bloquée un an & demi, après quoi ils allèrent piller la Bourgogne & les frontières de l'Allemagne, tandis que *Charles le gros* assemblait des diètes.

Il ne manquait à *Charles le gros* que d'être malheureux 887.
dans sa maison : méprisé dans l'Empire, il passa pour l'être de sa femme l'impératrice *Richarde*. Elle fut accusée d'infidélité. Il la répudia quoiqu'elle offrît de se justifier par le jugement de DIEU. Il l'envoya dans l'abbaye d'Andelau qu'elle avait fondée en Alsace.

On fit ensuite adopter à *Charles* pour son fils (ce qui était alors absolument hors d'usage) le fils de *Bozon*, ce roi d'Arles son ennemi. On dit qu'alors son cerveau était affaibli. Il l'était sans doute, puisque possédant autant d'Etats que *Charlemagne* il se mit au point de tout perdre sans résistance. Il est détrôné dans une diète auprès de Maïence.

La déposition de *Charles le gros* est un spectacle qui 888.
mérite une grande attention. Fut-il déposé par ceux qui l'avaient élu ? quelques seigneurs thuringiens, saxons, bavarois, pouvaient-ils dans un village appelé Tribur, disposer de l'empire romain & du royaume de France ?

non ; mais ils pouvaient renoncer à reconnaître un chef indigne de l'être. Ils abandonnent donc le petit-fils de *Charlemagne* pour un bâtard de *Carloman* fils de *Louis le germanique :* ils déclarent ce bâtard nommé *Arnould*, roi de Germanie. *Charles le gros* meurt sans secours, auprès de Constance, le 8 janvier 888.

Le sort de l'Italie, de la France, & de tant d'Etats, était alors incertain.

Le droit de la succession était par-tout très peu reconnu. *Charles le gros* lui-même avait été couronné roi de France au préjudice d'un fils posthume de *Louis le bégue :* & au mépris des droits de ce même enfant, les seigneurs Français élisent pour roi *Eudes* comte de Paris.

Un *Rodolphe*, fils d'un autre comte de Paris, se fait roi de la Bourgogne transjurane.

Ce fils de *Bozon* roi d'Arles, adopté par *Charles le gros*, devient roi d'Arles par les intrigues de sa mère.

L'empire n'était plus qu'un fantôme, mais on ne voulait pas moins saisir ce fantôme, que le nom de *Charlemagne* rendait encore vénérable. Ce prétendu empire qui s'appelait romain devait être donné à Rome. Un *Gui* duc de Spolète, un *Bérenger* duc de Frioul, se disputaient le nom & le rang des Césars. *Gui* de Spolète se fait couronner à Rome. *Bérenger* prend le vain titre de roi d'Italie ; & par une singularité digne de la confusion de ces temps-là, il vient à Langres, se faire couronner roi d'Italie, en Champagne.

C'est dans ces troubles que tous les seigneurs se cantonnent, que chacun se fortifie dans son château, que la plupart des villes sont sans police, que des troupes de brigands courent d'un bout de l'Europe à l'autre, & que la chevalerie s'établit pour réprimer ces brigands, & pour défendre les dames, ou pour les enlever.

Plusieurs évêques de France, & surtout l'archevêque de Reims, offrent le royaume de France au bâtard *Arnould*, parce qu'il descendait de *Charlemagne*, & qu'ils haïssaient *Eudes*, qui n'était du sang de *Charlemagne* que par les femmes. 889.

Le roi de France *Eudes* va trouver *Arnould* à Vorms, lui cède une partie de la Lorraine dont *Arnould* était déjà en possession, lui promet de le reconnaître empereur, & lui remet dans les mains le sceptre & la couronne de France, qu'il avait apportés avec lui. *Arnould* les lui rend & le reconnaît roi de France. Cette soumission prouve que les rois se regardaient encore comme vassaux de l'empire romain. Elle prouve encore plus combien *Eudes* craignait le parti qu'*Arnould* avait en France.

Le règne d'*Arnould* en Germanie est marqué par des événemens sinistres. Des restes de Saxons mêlés aux Slaves nommés Abodrites, cantonnés vers la mer Baltique, entre l'Elbe & l'Oder, ravagent le nord de la Germanie; les Bohèmes, les Moraves, d'autres Slaves désolent le midi & battent les troupes d'*Arnould*; les Huns font des incursions; les Normands recommencent leurs ravages: tant d'invasions n'établissent pourtant aucune conquête. Ce sont des dévastations passagères, mais qui laissent la Germanie dans un état très-pauvre & très-malheureux. 890. 891.

A la fin *Arnould* défait en personne les Normands auprès de Louvain; & l'Allemagne respire.

La décadence de l'empire de *Charlemagne* enhardit le faible empire d'Orient. Un patrice de Constantinople reprend le duché de Bénévent avec quelques troupes, & menace Rome: mais comme les Grecs ont à se défendre des Sarrazins, le vainqueur de Bénévent ne peut aller jusqu'à l'ancienne capitale de l'Empire. 892.

On voit combien *Eudes* roi de France avait eu raison de mettre sa couronne aux pieds d'*Arnould*. Il avait besoin

de ménager tout le monde. Les seigneurs & les évêques de France rendent la couronne à *Charles le simple*, ce fils posthume de *Louis le bégue*, qu'on fit alors revenir d'Angleterre où il était réfugié.

893. Comme dans ces divisions le roi *Eudes* avait imploré la protection d'*Arnould*, *Charles le simple* vient l'implorer à son tour à la diète de Vorms. *Arnould* ne fait rien pour lui; il le laisse disputer le royaume de France, & marche en Italie, pour y disputer le nom d'empereur à *Gui* de Spolète, la Lombardie à *Bérenger*, & Rome au pape.

894. Il assiége Pavie où était cet empereur de Spolète, qui fuit. Il s'assure de la Lombardie. *Bérenger* se cache; mais on voit dès-lors combien il est difficile aux empereurs de se rendre maîtres de Rome. *Arnould*, au lieu de marcher vers Rome, va tenir un concile auprès de Maïence.

895. *Arnould* après son concile, tenu pour s'attacher les évêques, tient une diète à Vorms pour avoir de nouvelles troupes & de l'argent, & pour faire couronner son fils *Zventibold* roi de Lorraine.

896. Alors il retourne vers Rome. Les Romains ne voulaient plus d'empereur: mais ils ne savaient pas se défendre. *Arnould* attaque la partie de la ville appelée Léonine, du nom du célèbre pontife *Léon IV* qui l'avait fait entourer de murailles. Il la force. Le reste de la ville au-delà du Tibre se rend; & le pape *Formose* sacre *Arnould* empereur dans l'église de Saint-Pierre. Les sénateurs (car il y avait encore un sénat) lui font le lendemain serment de fidélité dans l'église de Saint-Paul. C'est l'ancien serment équivoque: *Je jure que je serai fidelle à l'empereur, sauf ma fidélité pour le pape.*

ARNOULD,

HUITIEME EMPEREUR.

UNE femme d'un grand courage, nommée *Agiltrude*, 896.
mère de ce prétendu empereur *Gui* de Spolète, laquelle avait en vain armé Rome contre *Arnould*, se défend encore contre lui. *Arnould* l'assiége dans la ville de Fermo. Les auteurs prétendent que cette héroïne lui envoya un breuvage empoisonné, pour adoucir son esprit, & disent que l'empereur fut assez imbécille pour le prendre. Ce qui est incontestable, c'est qu'il leva le siége, qu'il était malade, qu'il repassa les Alpes avec une armée délabrée, qu'il laissa l'Italie dans une plus grande confusion que jamais, & qu'il retourna dans la Germanie où il avait perdu toute son autorité pendant son absence.

La Germanie est alors dans la même anarchie que la 897.
France. Les seigneurs s'étaient cantonnés dans la Lorraine, 898.
dans l'Alsace, dans le pays appelé aujourd'hui la Saxe, 899.
dans la Bavière, dans la Franconie. Les évêques & les abbés s'emparent des droits régaliens: ils ont des avoués, c'est-à-dire des capitaines, qui leur prêtent serment, auxquels ils donnent des terres, & qui tantôt combattent pour eux, & tantôt les pillent. Ces avoués étaient auparavant les avocats des monastères; & les couvens étant devenus des principautés, les avoués devinrent des seigneurs.

Les évêques & les abbés d'Italie ne furent jamais sur le même pied: premièrement, parce que les seigneurs italiens étaient plus habiles, les villes plus puissantes & plus riches que les bourgades de Germanie & de France; & enfin parce que l'Eglise de Rome, quoique très-mal conduite, ne souffrait pas que les autres Eglises d'Italie fussent puissantes.

La chevalerie & l'esprit de chevalerie s'étendent dans tout l'Occident. On ne décide presque plus de procès que par des champions. Les prêtres béniſſent leurs armes, & on leur fait toujours jurer avant le combat que leurs armes ne ſont point enchantées, & qu'ils n'ont point fait de pacte avec le diable.

Arnould, empereur ſans pouvoir, meurt en Bavière en 899. Des auteurs le font mourir de poiſon, d'autres d'une maladie pédiculaire : mais la maladie pédiculaire eſt une chimère ; & le poiſon en eſt ſouvent une autre.

900. La confuſion augmente. *Bérenger* regne en Lombardie, mais au milieu des factions. Ce fils de *Bozon*, roi d'Arles par les intrigues de ſa mère, eſt par les mêmes intrigues reconnu empereur à Rome. Les femmes alors diſpoſaient de tout ; elles feſaient des empereurs & des papes, mais qui n'en avaient que le nom.

Louis IV eſt reconnu roi de Germanie. Il y joint la Lorraine après la mort de *Zventibold* ſon frère, & n'en eſt guère plus puiſſant.

Depuis 901 juſqu'à 907. Les Huns & les Hongrois réunis viennent ravager la Bavière, la Suabe, & la Franconie, où il ſemblait qu'il n'y eût plus rien à prendre.

Un *Moimir*, qui s'était fait duc de Moravie & chrétien, va à Rome demander des évêques.

Un marquis de Toſcane, *Adelbert*, célebre par ſa femme *Théodora*, eſt deſpotique dans Rome. *Bérenger* s'affermit dans la Lombardie, fait alliance avec les Huns afin d'empêcher le nouveau roi germain de venir en Italie ; fait la guerre au prétendu empereur d'Arles ; le prend priſonnier & lui fait crever les yeux ; entre dans Rome, & force le pape *Jean IX* à le couronner empereur. Le pape après l'avoir ſacré s'enfuit à Ravenne, & ſacre un autre empereur nommé *Lambert*, fils du duc de Spolète errant & pauvre, qui prend le titre d'*invincible & toujours auguſte*.

Cependant *Louis IV*, roi de Germanie, s'intitule auſſi empereur; pluſieurs auteurs lui donnent ce titre; mais *Sigebert* dit qu'à cauſe des maux qui de ſon temps déſolèrent l'Italie il ne mérita pas la bénédiction impériale: la véritable raiſon eſt qu'il ne fut pas aſſez puiſſant pour ſe faire reconnaître empereur. Il n'eut aucune part aux troubles qui agitèrent l'Italie de ſon temps. 908. 909. 910. 911.

LOUIS IV,

NEUVIEME EMPEREUR.

Sous cet étrange empereur, l'Allemagne eſt dans la dernière déſolation. Les Huns, payés par *Bérenger* pour venir ravager la Germanie, ſont enſuite payés par *Louis IV* pour s'en retourner. Deux factions, celle d'un duc de Saxe & d'un duc de Franconie, s'élèvent, & font plus de mal que les Huns. On pille toutes les égliſes; les Hongrois reviennent pour y avoir part. L'empereur *Louis IV* s'enfuit à Ratisbonne où il meurt à l'âge de vingt ans. C'eſt ainſi que finit la race de *Charlemagne* en Germanie. 912.

CONRAD PREMIER,

DIXIEME EMPEREUR.

Les ſeigneurs germains s'aſſemblent à Vorms pour élire un roi. Ces ſeigneurs étaient tous ceux qui, ayant le plus d'intérêt à choiſir un prince ſelon leur goût, avaient aſſez de pouvoir & aſſez de crédit pour ſe mettre au rang des électeurs. On ne reconnaiſſait guère dans ce ſiècle le droit d'hérédité en Europe. Les élections ou libres ou forcées prévalaient preſque par-tout; témoin celles d'*Arnould* en Germanie, de *Gui* de Spolete & de *Bérenger* en Italie, de dom *Sanche* en Arragon, d'*Eudes*,

de *Robert*, de *Raoul*, de *Hugues-Capet*, en France, & des empereurs de Conſtantinople : car tant de vaſſaux, tant de princes voulaient avoir le droit de choiſir un chef, & l'eſpérance de pouvoir l'être.

On prétend qu'*Othon*, duc de la nouvelle Saxe, fut choiſi par la diète, mais que ſe voyant trop vieux, il propoſa lui-même *Conrad* duc de Franconie ſon ennemi, parce qu'il le croyait digne du trône. Cette action n'eſt guère dans l'eſprit de ces temps preſque ſauvages. On y voit de l'ambition, de la fourberie, du courage, comme dans tous les autres ſiècles : mais à commencer par *Clovis*, on ne voit pas une action de magnanimité.

Conrad ne fut jamais reconnu empereur ni en Italie ni en France. Les Germains ſeuls, accoutumés à voir des empereurs dans leurs rois depuis *Charlemagne*, lui donnèrent, dit-on, ce titre.

Depuis 913 juſqu'à 919. Le règne de *Conrad* ne change rien à l'état où il a trouvé l'Allemagne. Il a des guerres contre ſes vaſſaux, & particulièrement contre le fils de ce duc de Saxe, auquel on a dit qu'il devait la couronne.

Les Hongrois ſont toujours la guerre à l'Allemagne, & on n'eſt occupé qu'à les repouſſer. Les Français pendant ce temps s'emparent de la Lorraine. Si *Charles le ſimple* avait fait cette conquête, il ne méritait pas le nom de *ſimple ;* mais il avait des miniſtres & des généraux qui ne l'étaient pas. Il crée un duc de Lorraine.

Les évêques d'Allemagne s'affermiſſent dans la poſſeſſion de leurs fiefs. *Conrad* meurt en 919 dans la petite ville de Veilbourg. On prétend qu'avant ſa mort il déſigna *Henri* duc de Saxe pour ſon ſucceſſeur, au préjudice de ſon propre frère. Il n'eſt guère vraiſemblable qu'il eût cru être en droit de ſe choiſir un ſucceſſeur, ni qu'il eût choiſi ſon ennemi.

Le nom de ce prétendu empereur fut ignoré en Italie pendant ſon règne. La Lombardie était en proie aux

divisions, Rome aux plus horribles scandales, & Naples & Sicile aux dévastations des Sarrazins.

C'est dans ce temps que la prostituée *Théodora* plaçait à Rome sur le trône de l'Eglise *Jean X*, non moins prostitué qu'elle.

HENRI L'OISELEUR,

ONZIEME EMPEREUR.

IL est important d'observer que dans ces temps d'anar- 920.
chie plusieurs bourgades d'Allemagne commencèrent à jouir des droits de la liberté naturelle, à l'exemple des villes d'Italie. Les unes achetèrent ces droits de leurs seigneurs ; les autres les avaient soutenus les armes à la main. Les députés de ces villes concoururent, dit-on, avec les évêques & les seigneurs, pour choisir un empereur, & sont, cette fois, au rang des électeurs. Ainsi *Henri I* dit l'*oiseleur*, duc de Saxe, est élu par une assemblée qui ressemble aux trois états établis long-temps après en France. Rien n'est plus conforme à la nature, que tous ceux qui ont intérêt d'être bien gouvernés concourent à établir le gouvernement.

Ce n'est pas qu'il y eût alors en Allemagne trois états distincts, trois ordres distinctement reconnus. Ces trois ordres, noblesse, clergé, communes, n'existent qu'en France : jamais dans aucun autre pays le clergé n'a fait une nation à part. Les évêques & les abbés comme grands terriens, comme barons, comtes, princes, eurent de la puissance, & prévalurent souvent dans les élections des empereurs, jusqu'à ce qu'enfin les sept principaux officiers & chapelains de l'Empire s'emparèrent du droit exclusif d'élire l'empereur. Il ne faut pas croire qu'il y ait aucune vérité fondamentale dans la science de l'histoire, comme il en est dans les mathématiques.

Depuis 921 jusqu'à 930.

Un des droits des rois de Germanie, comme des rois de France, fut toujours de nommer à tous les évêchés vacans.

L'empereur *Henri* a une courte guerre avec le duc de Bavière, & la termine en lui cédant ce droit de nommer les évêques dans la Bavière.

Il y a dans ces années peu d'événemens qui intéressent le sort de la Germanie. Le plus important est l'affaire de la Lorraine. Il était toujours indécis si elle resterait à l'Allemagne ou à la France.

Henri l'oiseleur soumet toute la haute & basse Lorraine en 925, & l'enlève au duc *Giselbert*, à qui les rois de France l'avaient donnée. Il la rend ensuite à ce duc, pour le mettre dans la dépendance de la Germanie. Cette Lorraine n'était plus qu'un démembrement du royaume de Lotharinge. C'était le Brabant, c'était une partie du pays de Liége, disputée ensuite par l'évêque de Liége; c'était les terres entre Metz & la Franche-Comté, disputées aussi par l'évêque de Metz. Ce pays revint après à la France; il en fut ensuite séparé.

Henri fait des lois plus intéressantes que les événemens & les révolutions dont se surcharge l'histoire. Il tire de l'anarchie féodale ce qu'on peut en tirer. Les vassaux, les arrière-vassaux, se soumettent à fournir des milices, & des grains pour les faire subsister. Il change en villes les bourgs dépeuplés que les Huns, les Bohêmes, les Moraves, les Normands, avaient dévastés. Il bâtit Brandebourg, Misnie, Slesvick. Il y établit des marquis pour garder les marches de l'Allemagne. Il rétablit les abbayes d'Herfort & de Corbie ruinées. Il construit quelques villes, comme Gotha, Herfort, Goslar.

Les anciens Saxons, les Slaves-Abrodites, les Vandales leurs voisins, sont repoussés. Son prédécesseur *Conrad* s'était soumis à payer un tribut aux Hongrois, & *Henri l'oiseleur* le payait encore. Il affranchit l'Allemagne de cette honte.

On dit que les députés des Hongrois étant venus demander leur tribut, *Henri* leur donna un chien galeux. C'était une punition des chevaliers allemands, quand ils avaient commis des crimes, de porter un chien l'espace d'une lieue. Cette grossiéreté digne de ces temps-là, n'ôte rien à la grandeur du courage. Il est vrai que les Hongrois viennent faire plus de dégât que le tribut n'eût coûté : mais enfin ils sont repoussés & vaincus. Depuis 930 jusqu'à 936.

Alors il fait fortifier des villes pour tenir en bride les barbares. Il lève le neuvième homme dans quelques provinces, & les met en garnison dans ces villes. Il exerce la noblesse par des joûtes & des espèces de tournois : il en fait un, à ce qu'on dit, où près de mille gentilshommes entrent en lice.

Ces tournois avaient été inventés en Italie par les rois lombards, & s'appelaient *battagliole*.

Ayant pourvu à la défense de l'Allemagne, il veut enfin passer en Italie à l'exemple de ses prédécesseurs, pour avoir la couronne impériale.

Les troubles & les scandales de Rome étaient augmentés. *Marozie*, fille de *Théodora*, avait placé sur la chaire de *St Pierre* le jeune *Jean XI*, né de son adultère avec *Sergius III*, & gouvernait l'Eglise sous le nom de son fils. Les vicaires de JESUS étaient alors les plus scandaleux & les plus impies de tous les hommes : mais l'ignorance des peuples était si profonde, leur imbécillité si grande, leur superstition si enracinée, qu'on respectait toujours la place quand la personne était en horreur. Quelques tyrans qui accablaient l'Italie, les Allemands étaient ce que Rome haïssait le plus.

Henri l'oiseleur, comptant sur ses forces, crut profiter de ces troubles ; mais il mourut en chemin dans la Thuringe en 936. On ne l'a appelé empereur que parce qu'il avait eu envie de l'être, & l'usage de le nommer ainsi a prévalu.

OTHON PREMIER, surnommé LE GRAND,

DOUZIEME EMPEREUR.

936. VOICI enfin un empereur véritable. Les ducs & les comtes, les évêques, les abbés, & tous les seigneurs puissans qui se trouvent à Aix-la-chapelle, élisent *Othon* fils de *Henri l'oiseleur*. Il n'est pas dit que les députés des bourgs aient donné leurs voix. Il se peut faire que les grands seigneurs, devenus plus puissans sous *Henri l'oiseleur*, leur eussent ravi ce droit naturel : il se peut encore que les communes, à l'élection de *Henri l'oiseleur*, eussent donné leurs acclamations & non pas leurs suffrages; & c'est ce qui est plus vraisemblable.

L'archevêque de Maïence annonce au peuple cette élection, le sacre, & lui met la couronne sur la tête. Ce qu'on peut remarquer, c'est que les prélats dînent à la table de l'empereur, & que les ducs de Franconie, de Suabe, de Bavière, & de Lorraine, servirent à table : le duc de Franconie, par exemple, en qualité de maître d'hôtel, & le duc de Suabe en qualité d'échanson. Cette cérémonie se fit dans une galerie de bois, au milieu des ruines d'Aix-la-chapelle brûlée par les Huns, & non encore rebâtie.

Les Huns & les Hongrois viennent encore troubler la fête. Ils s'avancent jusqu'en Vestphalie, mais on les repousse.

937. La Bohème était alors entièrement barbare, & à moitié chrétienne. Heureusement pour *Othon*, elle est troublée par des guerres civiles. Il en profite aussitôt. Il rend la Bohème tributaire de la Germanie, & y rétablit le christianisme.

938. 939. 940. *Othon* tâche de se rendre despotique, & les seigneurs des grands fiefs, de se rendre indépendans. Cette grande querelle, tantôt ouverte, tantôt cachée, subsiste dans les

esprits depuis plus de huit cents années, ainsi que la querelle de Rome & de l'Empire.

Cette lutte du pouvoir royal qui veut toujours croître, & de la liberté qui ne veut point céder, a long-temps agité toute l'Europe chrétienne. Elle subsista en Espagne tant que les chrétiens y eurent les Maures à combattre; après quoi l'autorité souveraine prit le dessus. C'est ce qui troubla la France jusqu'au milieu du règne de *Louis XI*; ce qui a enfin établi en Angleterre le gouvernement mixte auquel elle doit sa grandeur; ce qui a cimenté en Pologne la liberté du noble & l'esclavage du peuple. Ce même esprit a troublé la Suède & le Danemarck, a fondé les républiques de Suisse & de Hollande. La même cause a produit par-tout différens effets. Mais dans les plus grands Etats la nation a presque toujours été sacrifiée aux intérêts d'un seul homme ou de quelques hommes; la raison en est que la multitude, obligée de travailler pour gagner sa vie, n'a ni le temps ni le pouvoir d'être ambitieuse.

Le duc de Bavière refuse de faire hommage. *Othon* entre en Bavière avec une armée. Il réduit le duc à quelques terres allodiales. Il crée un des frères du duc, comte palatin en Bavière, & un autre, comte palatin vers le Rhin. Cette dignité de *comte palatin* est renouvelée des comtes du palais des empereurs romains, & des comtes du palais des rois francs.

Il donne la même dignité à un duc de Franconie. Ces palatins sont d'abord des juges suprêmes. Ils jugent en dernier ressort au nom de l'empereur. Ce ressort suprême de justice est, après une armée, le plus grand appui de la souveraineté.

Othon dispose à son gré des dignités & des terres. Le premier marquis de Brandebourg étant mort sans enfans, il donne le marquisat à un comte *Gérard*, qui n'était point parent du mort.

Plus *Othon* affecte le pouvoir absolu, plus les seigneurs des grands fiefs s'y opposent : & dès-lors s'établit la coutume d'avoir recours à la France pour soutenir le gouvernement féodal en Germanie contre l'autorité des rois allemands.

Les ducs de Franconie, de Lorraine, le prince de Brunsvick s'adressent à *Louis d'outremer*, roi de France. *Louis d'outremer* entre dans la Lorraine & dans l'Alsace, & se joint aux alliés. *Othon* prévient le roi de France, il défait vers le Rhin, auprès de Brisach, les ducs de Franconie & de Lorraine qui sont tués.

Il ôte le titre de *palatin* à la maison de Franconie. Il en pourvoit la maison de Bavière : il attache à ce titre des terres & des châteaux. C'est de-là que se forme le palatinat du Rhin d'aujourd'hui. C'était d'abord un juge, à présent c'est un prince électeur, un souverain. Le contraire est arrivé en France.

941. Comme les seigneurs des grands fiefs germains avaient appelé le roi de France à leur secours, les seigneurs de France appellent pareillement *Othon*. Il poursuit *Louis d'outremer* dans toute la Champagne : mais des conspirations le rappelent en Allemagne.

942. 943. 944. Le despotisme d'*Othon* aliénait tellement les esprits que son propre frère *Henri*, duc dans une partie de la Lorraine, s'était uni avec plusieurs seigneurs pour lui ôter le trône & la vie. Il repasse donc en Allemagne, étouffe la conspiration, & pardonne à son frère qui apparemment était assez puissant pour se faire pardonner.

Il augmente les priviléges des évêques & des abbés, pour les opposer aux seigneurs. Il donne à l'évêque de Trèves le titre de prince, & tous les droits régaliens. Il donne le duché de Bavière à son frère *Henri* qui avait conspiré contre lui, & l'ôte aux héritiers naturels. C'est la plus grande preuve de son autorité absolue.

En ce temps la race de *Charlemagne*, qui régnait encore en France, était dans le dernier aviliſſement. On avait cédé en 912 la Neuſtrie proprement dite aux Normands, & même la Bretagne, devenue alors arrière-fief de la France. 945. 946.

Hugues duc de l'île de France, du ſang de *Charlemagne*, par les femmes, père de *Hugues Capet*, gendre en premières noces d'*Edouard I* roi d'Angleterre, beau-frère *d'Othon* par un ſecond mariage, était un des plus puiſſans ſeigneurs de l'Europe, & le roi de France alors un des plus petits. Ce *Hugues* avait rappelé *Louis d'outremer* pour le couronner & pour l'aſſervir, & on l'appelait *Hugues le grand*, parce qu'il s'était rendu puiſſant aux dépens de ſon maître.

Il s'était lié avec les Normands qui avaient fait le malheureux *Louis d'outremer* priſonnier. Ce roi, délivré de priſon, reſtait preſque ſans villes & ſans domaine. Il était auſſi beau-frère d'*Othon*, dont il avait épouſé la ſœur. Il lui demande ſa protection, en cédant tous ſes droits ſur la Lorraine.

Othon marche juſqu'auprès de Paris. Il aſſiége Rouen; mais étant abandonné par le comte de Flandre, il s'en retourne dans ſes Etats, après une expédition inutile.

Othon n'ayant pu battre *Hugues le grand*, le fait excommunier. Il convoque un concile à Trèves, où un légat du pape prononce la ſentence, à la réquiſition de l'aumônier d'*Othon*. *Hugues* n'en eſt pas moins le maître en France. 947. 948.

Il y avait, comme on a vu, un margrave à Sleſwick dans la Cherſonèſe cimbrique, pour arrêter les courſes des Danois. Ils tuent le margrave. *Othon* y court en perſonne, reprend la ville, aſſure les frontières. Il fait la paix avec le Danemarck, à condition qu'on y prêchera le chriſtianiſme.

De là *Othon* va tenir un concile auprès de Maïence à Ingelheim. *Louis d'outremer*, qui n'avait point d'armée, avait demandé au pape *Agapet* ce concile, faible reſſource contre *Hugues le grand*. 949.

Des évêques germains & *Marin* le légat du pape y parurent comme juges, *Othon* comme protecteur, & *Louis* roi de France en suppliant. Le roi *Louis* y demanda justice, & dit : » J'ai été reconnu roi par les suffrages de » tous les seigneurs. Si on prétend que j'aie commis quelque » crime qui mérite les traitemens que je souffre, je suis » prêt à m'en purger au jugement du concile, suivant » l'ordre d'*Othon*, ou par un combat singulier. »

Ce triste discours prouve l'usage des duels, l'état déplorable du roi de France, la puissance d'*Othon* & les élections des rois. Le droit du sang semblait n'être alors qu'une recommandation pour obtenir des suffrages. *Hugues le grand* est cité à ce vain concile : on se doute bien qu'il n'y comparut point.

Ce qui n'est pas moins prouvé, c'est que l'empereur regardait tous les rois de l'Europe comme dépendans de sa couronne impériale ; c'est l'ancienne prétention de sa chancellerie, & on faisait valoir cette chimère, quand il se trouvait quelque malheureux roi assez faible pour s'y soumettre.

950. *Othon* donne l'investiture de la Suabe, d'Augsbourg, de Constance, du Virtemberg, à son fils *Ludolphe*, *sauf les droits des évêques.*

951. *Othon* retourne en Bohème, bat le duc *Bol*, qu'on appelle *Boleslas*. Le mot de *slas* chez ces peuples désignait un chef. C'est de-là qu'on leur donna d'abord le nom de *slaves*, & qu'ensuite on appela esclaves ceux qui furent conquis par eux. L'empereur confirme le vasselage de la Bohème, & y établit la religion chrétienne. Tout ce qui était au-delà était encore païen, excepté quelques marches de la Germanie. La religion chrétienne, exterminée en Syrie où elle était née, & en Afrique où elle s'était transplantée, s'établit encore dans le nord de l'Europe. *Othon* pensait dès-lors à renouveler l'empire de *Charlemagne* : une femme lui en fraya les chemins.

Adélaïde

Adélaïde sœur d'un petit roi de la Bourgogne transjurane, veuve d'un roi ou d'un usurpateur du royaume d'Italie, opprimée par un autre usurpateur, *Berenger II*, assiégée dans Canosse, appelle *Othon* à son secours. Il y marche, la délivre; & étant veuf alors, il l'épouse. Il entre dans Pavie en triomphe avec *Adélaïde*. Mais il fallait du temps & des soins pour assujettir le reste du royaume, & surtout Rome qui ne voulait point de lui.

Il laisse son armée à un prince nommé *Conrad*, qu'il a 952.
fait duc de Lorraine, & son gendre: & ce qui est assez commun dans ces temps-là, il va tenir un concile à Augsbourg, au lieu de poursuivre ses conquêtes. Il y avait des évêques italiens à ce concile: il est vraisemblable qu'il ne le tint que pour disposer les esprits à le recevoir en Italie.

Son mariage avec *Adélaïde*, qui semblait devoir lui 953.
assurer l'Italie, semble bientôt la lui faire perdre.

Son fils *Ludolphe* auquel il avait donné tant d'Etats, mais qui craignait qu'*Adélaïde* sa belle-mère ne lui donnât un maître; son gendre *Conrad* à qui il avait donné la Lorraine, mais à qui il ôte le commandement d'Italie, conspirent contre lui; un archevêque de Maïence, un évêque d'Augsbourg, se joignent à son fils & à son gendre: il marche contre son fils; & au lieu de se faire empereur à Rome, il soutient une guerre civile en Allemagne.

Son fils dénaturé appelle les Hongrois à son secours, 954.
& on a bien de la peine à les repousser des bords du Rhin & des environs de Cologne, où ils s'avancent.

Othon avait un frère ecclésiastique nommé *Brunon;* il le fait élire archevêque de Cologne, & lui donne la Lorraine.

Les armes d'*Othon* prévalent. Ses enfans & les conjurés 955.
viennent demander pardon; l'archevêque de Maïence

rentre dans le devoir. Le fils du roi en fort encore. Il vient enfin pieds nus se jeter aux genoux de son père.

Les Hongrois appelés par lui ne demandent point grâce comme lui ; ils désolent l'Allemagne. *Othon* leur livre bataille dans Augsbourg, & les défait. Il paraît qu'il était assez fort pour les battre, non pas assez pour les poursuivre & les détruire, quoique son armée fût composée de légions à-peu-près selon le modèle des anciennes légions romaines.

Ce que craignait le fils d'*Othon* arrive. *Adélaïde* accouche d'un prince, c'est *Othon II.*

Depuis 956 jusqu'à 960.

Les desseins sur Rome se mûrissent, mais les affaires d'Allemagne les empêchent encore d'éclore. Les Slaves & d'autres barbares inondent le nord de l'Allemagne, encore très-mal assurée, malgré tous les soins d'*Othon*. De petites guerres, vers le Luxembourg & le Hainaut, qui étaient de la basse Lorraine, ne laissent pas de l'occuper encore.

Ludolphe, ce fils d'*Othon* envoyé en Italie contre *Bérenger*, y meurt ou de maladie, ou de débauche, ou de poison.

Bérenger alors est maître absolu de l'ancien royaume de Lombardie, & non de Rome ; mais il avait nécessairement mille différends avec elle comme les anciens rois lombards.

Un petit-fils de *Marozie*, nommé *Octavien Sporco*, fut élu pape à l'âge de dix-huit ans par le crédit de sa famille. Il prit le nom de *Jean XII* en mémoire de *Jean XI* son oncle. C'est le premier pape qui ait changé son nom à son avénement au pontificat. Il n'était point dans les ordres quand sa famille le fit pontife. C'était un jeune homme, qui vivait en prince, aimant les armes & les plaisirs.

On s'étonne que sous tant de papes scandaleux, l'Eglise romaine ne perdit ni ses prérogatives ni ses prétentions ; mais alors presque toutes les autres églises étaient ainsi

gouvernées; les évêques, ayant toujours à demander à Rome ou des ordres ou des grâces, n'abandonnaient pas leurs intérêts pour quelques scandales de plus; & leur intérêt était d'être toujours unis à l'Eglise romaine, parce que cette union les rendait plus respectables aux peuples, & plus considérables aux yeux des souverains. Le clergé d'Italie pouvait alors mépriser les papes; mais il révérait la papauté, d'autant plus qu'il y aspirait : enfin dans l'opinion des hommes, la place était toujours sacrée quoique souillée.

Les Italiens appellent enfin *Othon* à leur secours. Ils voulaient, comme dit *Luitprand* contemporain, avoir deux maîtres pour n'en avoir réellement aucun. C'est-là une des principales causes des longs malheurs de l'Italie.

Othon, avant de partir pour l'Italie, a soin de faire élire son fils *Othon* né d'*Adélaïde*, roi de Germanie à l'âge de sept ans : nouvelle preuve que le droit de succession n'existait pas. Il prend la précaution de le faire couronner à Aix-la-chapelle par les archevêques de Cologne, de Maïence, & de Trèves, à la fois. L'archevêque de Cologne fait la première fonction : c'était *Brunon* frère d'*Othon*. 960.

Il passe les Alpes du Tirol, entre dans Pavie, qui est toujours au premier occupant. Il reçoit à Monza la couronne de Lombardie. 961.

Pendant que *Bérenger* fuit avec sa famille, *Othon* marche à Rome; on lui ouvre les portes. Il se fait couronner empereur par le jeune *Jean XII*, auquel il confirme quelques prétendues donations qu'on disait faites au pontificat par *Pepin le bref*, par *Charlemagne*, & par *Louis le faible*. Mais il se fait prêter serment de fidélité par le pape sur le corps de *St Pierre*, qui n'a pas été plus enterré à Rome que *Pepin*, *Charles*, & *Louis*, n'ont donné des royaumes aux papes. Il ordonne qu'il y ait toujours des commissaires impériaux à Rome. 962.

Cet inſtrument écrit en lettres d'or, ſouſcrit par ſept évêques d'Allemagne, cinq comtes, deux abbés, & pluſieurs prélats italiens, eſt gardé encore au château Saint-Ange. La date eſt du 13 février 962. On dit que *Lothaire*, roi de France, & *Hugues-Capet*, depuis roi, aſſiſtèrent à ce couronnement. Les rois de France étaient en effet ſi faibles qu'ils pouvaient ſervir d'ornement au ſacre d'un empereur : mais les noms de *Lothaire* & de *Hugues-Capet* ne ſe trouvent pas dans les ſignatures de cet acte, ſi on en croit ceux qui en ont tant parlé ſans l'avoir vu.

Tout ce qu'on fait alors à Rome concernant les égliſes d'Allemagne, c'eſt d'ériger Magdebourg en archevêché, Merſebourg en évêché, pour convertir, dit-on, les Slaves, c'eſt-à-dire ces peuples Scythes & Sarmates qui habitaient la Moravie, une partie du Brandebourg, de la Siléſie &c.

A peine le pape s'était donné un maître qu'il s'en repentit. Il ſe ligue avec ce même *Bérenger*, réfugié chez des mahométans cantonnés ſur les côtes de Provence. Il ſollicite les Hongrois d'entrer en Allemagne; c'eſt ce qu'il fallait faire auparavant.

963. L'empereur *Othon*, qui a achevé de ſoumettre la Lombardie, retourne à Rome. Il aſſemble un concile. Le pape *Jean XII* ſe cache. On l'accuſe en plein concile dans l'égliſe de Saint-Pierre d'avoir joui de pluſieurs femmes, & ſurtout d'une nommée *Etiennette*, concubine de ſon père; d'avoir fait évêque de Lodi un enfant de dix ans, d'avoir vendu les ordinations & les bénéfices, d'avoir crevé les yeux à ſon parrain, d'avoir châtré un cardinal, & enſuite de l'avoir fait mourir, enfin de ne pas croire en JESUS-CHRIST, & d'avoir invoqué le diable : deux choſes qui ſemblent ſe contredire.

Ce jeune pontife, qui avait alors vingt-ſept ans, parut être dépoſé pour ſes inceſtes & pour ſes ſcandales, & le

fut en effet pour avoir voulu, ainsi que tous les Romains, détruire la puissance allemande dans Rome.

On élit à sa place un nouveau pape nommé *Léon VIII*. *Othon* ne peut se rendre maître de la personne de *Jean XII*, ou s'il le put, il fit une grande faute.

Le nouveau pape *Léon VIII*, si l'on en croit le discours d'*Arnoud*, évêque d'Orléans, n'était ni ecclésiastique, ni même chrétien. 964.

Jean XII, pape débauché, mais prince entreprenant, soulève les Romains du fond de sa retraite; & tandis qu'*Othon* va faire le siége de Camerino, le pontife, aidé de sa maîtresse, rentre dans Rome. Il dépose son compétiteur, fait couper la main droite au cardinal *Jean*, qui avait écrit la déposition contre lui, oppose concile à concile, & fait statuer *que jamais l'inférieur ne pourra ôter le rang au supérieur*; cela veut dire que jamais empereur ne pourra déposer un pape. Il se promet de chasser les Allemands d'Italie; mais au milieu de ce grand dessein, il est assassiné dans les bras d'une de ses maîtresses.

Il avait tellement animé les Romains & relevé leur courage qu'ils osèrent, même après sa mort, soutenir un siége, & ne se rendirent à *Othon* qu'à l'extrémité.

Othon deux fois vainqueur de Rome fait déclarer dans un concile *qu'à l'exemple du bienheureux Adrien qui donna à Charlemagne le droit d'élire les papes & d'investir tous les évêques, on donne les mêmes droits à l'empereur Othon.* Ce titre, qui existe dans le recueil de *Gratien*, est suspect; mais ce qui ne l'est pas, c'est le soin qu'eut l'empereur victorieux de se faire assurer tous ses droits.

Après tant de sermens, il fallait que les empereurs résidassent à Rome pour les faire garder.

Il retourne en Allemagne. Il trouve toute la Lorraine soulevée contre son frère *Brunon*, archevêque de Cologne, qui gouvernait la Lorraine alors. Il est obligé d'abandonner Trèves, Metz, Toul, Verdun, à leurs évêques. 965.

La haute Lorraine paſſe dans la main d'un comte de Bar, & c'eſt ce ſeul pays qu'on appelle aujourd'hui toujours Lorraine. *Brunon* ne ſe réſerve que les provinces du Rhin, de la Meuſe, & de l'Eſcaut. Ce *Brunon* était, dit-on, un ſavant auſſi détaché de la grandeur que l'empereur *Othon* ſon frère était ambitieux.

La maiſon de *Luxembourg* prend ce nom du château de Luxembourg, dont un abbé de Saint-Maximin de Trèves fait un échange avec elle.

Les Polonais commencent à devenir chrétiens.

966. A peine l'empereur *Othon* était-il en Allemagne que les Romains voulurent être libres. Ils chaſſent le pape *Jean XIII* attaché à l'empereur. Le préfet de Rome, les tribuns, le ſénat, penſent faire revivre l'ancienne république. Mais ce qui dans un temps eſt une entrepriſe de héros, devient dans d'autres une révolte de ſéditieux. *Othon* revole en Italie, fait pendre une partie du ſénat. Le préfet de Rome, qui avait voulu être un *Brutus*, fut fouetté dans les carrefours, promené nu ſur un âne, & jeté dans un cachot où il mourut de miſère. Ces exécutions ne rendent pas la domination allemande chère aux Italiens.

967. L'empereur fait venir ſon jeune fils *Othon* à Rome, & l'aſſocie à l'Empire.

968. Il négocie avec *Nicéphore Phocas*, empereur des Grecs, le mariage de ſon fils avec la fille de cet empereur. Le grec le trompe. *Othon* lui prend la Pouille & la Calabre pour dot de la jeune princeſſe *Théophanie* qu'il n'a point.

969. C'eſt à cette année que preſque tous les chronologiſtes placent l'aventure d'*Othon*, archevêque de Maïence, aſſiégé dans une tour au milieu du Rhin par une armée de ſouris qui paſſent le Rhin à la nage, & viennent le dévorer. Apparemment que ceux qui chargent encore

l'hiſtoire de ces inepties, veulent ſeulement laiſſer ſubſiſter ces anciens monumens d'une ſuperſtition imbécille, pour montrer de quelles ténèbres l'Europe eſt à peine ſortie.

Jean Zimiſcès, qui détrône l'empereur *Nicéphore*, envoie enfin la princeſſe *Théophanie* à *Othon* pour ſon fils; tous les auteurs ont écrit qu'*Othon*, avec cette princeſſe, eut la Pouille & la Calabre. Le ſavant & exact *Giannone* a prouvé que cette riche dot ne fut point donnée. 970.

Othon retourne victorieux dans la Saxe ſa patrie. 971.

Le duc de Bohème, vaſſal de l'Empire, envahit la Moravie, qui devient une annexe de la Bohème. 972. 973.

On établit un évêque de Prague. C'eſt le duc de Bohème qui le nomme, & l'archevêque de Maïence qui le ſacre.

Othon déclare l'archevêque de Maïence archi-chancelier de l'Empire. Il fait de ce prélat un prince. Il en fait autant de pluſieurs évêques d'Allemagne, & même de quelques moines. Par-là il affaiblit l'autorité impériale chez lui, après l'avoir établie à Rome.

Ce n'eſt que ſous *Henri IV* que l'archevêque de Cologne fut chancelier d'Italie.

C'eſt après la mort de *Fréderic II* que la dignité de chancelier des Gaules fut attachée à l'évêché de Trèves. Il ne s'agit que d'avoir des forces ſuffiſantes pour exercer cette charge.

Du temps d'*Othon I*, les archevêques de Magdebourg fondaient leur puiſſance. Le titre de métropolitains du nord, avec de grandes terres, en devait faire un jour de grands princes.

Othon meurt à Minleben le 7 mai 973, avec la gloire d'avoir rétabli l'empire de *Charlemagne* en Italie: mais *Charles* fut le vengeur de Rome; *Othon* en fut le vainqueur & l'oppreſſeur; & ſon empire n'eut pas des fondemens auſſi vaſtes & auſſi fermes que celui de *Charlemagne*.

OTHON II,

TREIZIEME EMPEREUR.

974. IL eſt clair que les empereurs & les rois l'étaient alors par élection. *Othon II* ayant été déjà élu empereur & roi de Germanie, ſe contente de ſe faire proclamer à Magdebourg par le clergé & la nobleſſe du pays ; ce qui compoſait une médiocre aſſemblée.

Le deſpotiſme du père, la crainte du pouvoir abſolu perpétué dans une famille, mais ſurtout l'ambition du duc de Bavière *Henri*, couſin d'*Othon*, ſoulèvent le tiers de l'Allemagne.

Henri de Bavière ſe fait couronner empereur par l'évêque de Freiſingen. La Pologne, le Danemarck, entrent dans ſon parti, non comme membres de l'Allemagne & de l'Empire, mais comme voiſins qui ont intérêt à le troubler.

975. Le parti d'*Othon II* arme le premier, & c'eſt ce qui lui conſerve l'Empire. Ses troupes franchiſſent ces retranchemens qui ſéparaient le Danemarck de l'Allemagne, & qui ne ſervaient qu'à montrer que le Danemarck était devenu faible.

On entre dans la Bohème, qui s'était déclarée pour *Henri de Bavière*. On marche au duc de Pologne. On prétend qu'il fit ſerment de fidélité à *Othon* comme vaſſal.

Il eſt à remarquer que tous ces ſermens ſe feſaient à genoux, les mains jointes, & que c'eſt ainſi que les évêques prêtaient ſerment aux rois.

976. *Henri de Bavière*, abandonné, eſt mis en priſon à Quedlimbourg, de là envoyé en exil à Elrick avec un évêque d'Augsbourg ſon partiſan.

Les limites de l'Allemagne & de la France étaient alors fort incertaines. Il n'était plus queſtion de France orientale & occidentale. Les rois d'Allemagne étendaient leur ſupériorité territoriale juſqu'aux confins de la Champagne & de la Picardie. On doit entendre par ſupériorité territoriale, non le domaine direct, non la poſſeſſion des terres, mais la ſupériorité des terres, droit de paramont, droit de ſuzeraineté, droit de relief. On a enſuite, uniquement par ignorance des termes, appliqué cette expreſſion de ſupériorité territoriale à la poſſeſſion des domaines mêmes qui relèvent de l'Empire, ce qui eſt au contraire une infériorité territoriale. 977.

Les ducs de Lorraine, de Brabant, de Hainaut, avaient fait hommage de leurs terres aux derniers rois d'Allemagne. *Lothaire*, roi de France, fait revivre ſes prétentions ſur ces pays. L'autorité royale prenait alors un peu de vigueur en France; & *Lothaire* profitait de ces momens pour attaquer à la fois la haute & la baſſe Lorraine.

Othon aſſemble près de ſoixante mille hommes, déſole toute la Champagne, & va juſqu'à Paris. On ne ſavait alors ni fortifier les frontières, ni faire la guerre dans le plat pays. Les expéditions militaires n'étaient que des ravages. 978.

Othon eſt battu à ſon retour au paſſage de la rivière d'Aine. *Geoffroi* comte d'Anjou, ſurnommé *Griſegonelle*, le pourſuit ſans relâche dans la forêt des Ardennes, & lui propoſe, ſelon les règles de la chevalerie, de vider la querelle par un duel. L'empereur refuſa le défi, ſoit qu'il crût ſa dignité au-deſſus d'un combat avec *Griſegonelle*, ſoit qu'étant cruel il ne fût point courageux.

L'empereur & le roi de France ſont la paix, & par cette paix *Charles*, frère de *Lothaire*, reçoit la baſſe Lorraine de l'empereur, avec quelque partie de la haute. Il lui fait hommage à genoux; & c'eſt, dit-on, ce qui a coûté le 979.

royaume de France à sa race; du moins *Hugues-Capet* se servit de ce prétexte pour le rendre odieux.

980. Pendant qu'*Othon II* s'affermissait en Allemagne, les Romains avaient voulu soustraire l'Italie au joug allemand. Un nommé *Cencius* s'était fait déclarer consul. Lui & son parti avaient fait un pape qui s'appelait *Boniface VII*. Un comte de *Toscanelle*, ennemi de sa faction, avait fait un autre pape; & *Boniface VII* était allé à Constantinople inviter les empereurs grecs, *Basile* & *Constantin*, à venir reprendre Rome. Les empereurs grecs n'étaient pas assez puissans. Le pape leur joignit les Arabes d'Afrique, aimant mieux rendre Rome mahométane qu'allemande. Les chrétiens grecs & les musulmans africains unissent leurs flottes, & s'emparent ensemble du pays de Naples.

Othon II passe en Italie, & marche à Rome.

981. Comme Rome était divisée, il y fut reçu. Il se loge dans le palais du pape; il invite à dîner plusieurs sénateurs & des partisans de *Cencius*. Des soldats entrent pendant le repas, & massacrent les convives. C'était renouveler les temps des *Marius*, & c'était tout ce qui restait de l'ancienne Rome. Mais le fait est-il bien vrai? *Geoffroi de Viterbe* le rapporte deux cents ans après.

982. Au sortir de ce repas sanglant, il faut aller combattre dans la Pouille les Grecs & les Sarrazins, qui venaient venger Rome & l'asservir. Il avait beaucoup de troupes italiennes dans son armée; elles ne savaient alors que trahir.

Les Allemands sont entièrement défaits. L'évêque d'Augsbourg & l'abbé de Fulde sont tués les armes à la main. L'empereur s'enfuit déguisé; il se fait recevoir comme un passager dans un vaisseau grec. Ce vaisseau passe près de Capoue. L'empereur se jette à la nage, gagne le bord, & se réfugie dans Capoue.

On touchait au moment d'une grande révolution. Les Allemands étaient près de perdre l'Italie. Les Grecs & les musulmans allaient se disputer Rome : mais Capoue est toujours fatale aux vainqueurs des Romains. Les Grecs & les Arabes ne pouvaient être unis ; leur armée était peu nombreuse ; ils donnent le temps à *Othon* de rassembler les débris de la sienne, de faire déclarer empereur à Vérone son fils *Othon* qui n'avait pas dix ans. 983.

Un *Othon*, duc de Bavière, avait été tué dans la bataille. On donne la Bavière à son fils. L'empereur repasse par Rome avec sa nouvelle armée.

Après avoir saccagé Bénévent infidelle, il fait élire pape son chancelier d'Italie. On croirait qu'il va marcher contre les Arabes & contre les Grecs ; mais point. Il tient un concile. Tout cela fait voir évidemment que son armée était faible, que les vainqueurs l'étaient aussi, & les Romains davantage. Au lieu donc d'aller combattre, il fait confirmer l'érection de Hambourg & de Brême en archevêché. Il fait des réglemens pour la Saxe, & il meurt dans Rome, le 7 décembre, sans gloire ; mais il laisse son fils empereur. Les Grecs & les Sarrazins s'en retournent après avoir ruiné la Pouille & la Calabre, ayant aussi mal fait la guerre qu'*Othon*, & ayant soulevé contre eux tout le pays.

OTHON III,

QUATORZIEME EMPEREUR.

Comment reconnaître en Allemagne un empereur & un roi de Germanie âgé de dix ans, qui n'avait été reconnu qu'à Vérone, & dont le père venait d'être vaincu par les Sarrazins ? Ce même *Henri de Bavière* qui avait disputé la couronne au père, sort de la prison de Maestricht où il était 983.

renfermé ; & ſous prétexte de ſervir de tuteur au jeune empereur *Othon III* ſon petit-neveu, qu'on avait ramené en Allemagne, il ſe ſaiſit de ſa perſonne, & il le conduit à Magdebourg.

984. L'Allemagne ſe diviſe en deux factions. *Henri de Bavière* a dans ſon parti la Bohème & la Pologne ; mais la plupart des ſeigneurs de grands fiefs & des évêques, eſpérant être plus maîtres ſous un prince de dix ans, obligent *Henri* à mettre le jeune *Othon* en liberté & à le reconnaître, moyennant quoi on lui rend enfin la Bavière.

Othon III eſt donc ſolemnellement proclamé à Veiſſemſtadt.

Il eſt ſervi à dîner par les grands officiers de l'Empire. *Henri de Bavière* fait les fonctions de maître d'hôtel, le comte palatin de grand-échanſon, le duc de Saxe de grand-écuyer, le duc de Franconie de grand-chambellan. Les ducs de Bohème & de Pologne y aſſiſtent comme grands vaſſaux.

L'éducation de l'empereur eſt confiée à l'archevêque de Maïence & à l'évêque d'Ildesheim.

Pendant ces troubles, le roi de France *Lothaire* eſſaie de reprendre la haute Lorraine. Il ſe rend maître de Verdun.

986. Après la mort de *Lothaire*, Verdun eſt rendu à l'Allemagne.

987. *Louis V*, dernier roi en France de la race de *Charlemagne*, étant mort après un an de règne, *Charles*, duc de Lorraine, ſon oncle & ſon héritier naturel, prétend en vain à la couronne de France. *Hugues-Capet* prouve par l'adreſſe & par la force que le droit d'élire était alors en vigueur.

988. L'abbé de Verdun obtient à Cologne la permiſſion de ne point porter l'épée, & de ne point commander en perſonne les ſoldats qu'il doit, quand l'empereur lève des troupes.

Othon III confirme tous les priviléges des évêques & des abbés. Leur privilége & leur devoir étaient donc de porter l'épée, puisqu'il fallut une dispense particulière à cet abbé de Verdun.

Les Danois prennent ce temps pour entrer par l'Elbe & par le Veser. On commence alors à sentir en Allemagne qu'il faut négocier avec la Suède contre le Danemarck ; & l'évêque de Slesvick est chargé de cette négociation. 989.

Les Suédois battent les Danois sur mer. Le nord de l'Allemagne respire.

Le reste de l'Allemagne, ainsi que la France, est en proie aux guerres particulières des seigneurs ; & ces guerres que les souverains ne peuvent apaiser montrent qu'ils avaient plus de droits que de puissance. C'était bien pis en Italie. 990.

Le pape *Jean XV*, fils d'un prêtre, tenait alors le Saint-Siége, & était favorable à l'empereur. *Crescence* nouveau consul, fils du consul *Crescence* dont *Jean X* fut le père, voulait maintenir l'ombre de l'ancienne république ; il avait chassé le pape de Rome. L'impératrice *Théophanie*, mère d'*Othon III*, était venue avec des troupes commandées par le marquis de Brandebourg soutenir dans l'Italie l'autorité impériale.

Pendant que le marquis de Brandebourg est à Rome, les Slaves s'emparent de son marquisat.

Les Slaves avec un ramas d'autres barbares assiégent Magdebourg. On les repousse avec peine. Ils se retirent dans la Poméranie, & cèdent quelques villages du Brandebourg qui arrondissent le marquisat. Depuis 991 jusqu'à 996.

L'Autriche était alors un marquisat aussi, & non moins malheureux que le Brandebourg, étant frontière des Hongrois.

La mère de l'empereur était revenue d'Italie sans avoir beaucoup remédié aux troubles de ce pays, & était morte

à Nimegue. Les villes de Lombardie ne reconnaiſſaient point l'empereur.

Othon III lève des troupes, fait le ſiége de Milan, s'y fait couronner, fait élire pape *Grégoire V* ſon parent, comme il aurait fait un évêque de Spire, & eſt ſacré dans Rome par ſon parent avec ſa femme l'impératrice *Marie*, fille de dom *Garcie*, roi d'Arragon & de Navarre.

997. Il eſt étrange que des auteurs de nos jours, & *Maimbourg*, & tant d'autres, rapportent encore la fable des amours de cette impératrice avec un comte de Modène, & du ſupplice de l'amant & de la maîtreſſe. On prétend que l'empereur, plus irrité contre la maîtreſſe, que contre l'amant, fit brûler ſa femme toute vive, & condamna ſeulement ſon rival à perdre la tête; que la veuve du comte ayant prouvé l'innocence de ſon mari, eut quatre beaux châteaux en dédommagement. Cette fable avait déjà été imaginée ſur une *Andaberte*, femme de l'empereur *Louis II*. Ce ſont des romans dont le ſage & ſavant *Muratori* prouve la fauſſeté.

L'empereur reconnu à Rome retourne en Allemagne; il trouve les Slaves maîtres de Bernbourg; & on ôte à l'archevêque de Magdebourg le gouvernement de ce pays pour s'être laiſſé battre par les Slaves.

998. Tandis qu'*Othon III* eſt occupé contre les barbares du Nord, le conſul *Creſcence* chaſſe de Rome *Grégoire V*, qui va l'excommunier à Pavie; & *Othon* repaſſe en Italie pour le punir.

Creſcence ſoutient un ſiége dans Rome; & il rend la ville au bout de quelques jours, & ſe retire dans le môle d'*Adrien*, appelé alors le môle de *Creſcence*, & depuis le château Saint-Ange. Il y meurt en combattant, ſans qu'on ſache le genre de ſa mort; mais il ſemblait mériter le nom de conſul qu'il portait. L'empereur prend ſa veuve pour maîtreſſe, & fait couper la langue & arracher les yeux au pape de la nomination de *Creſcence*. Mais auſſi

on dit qu'*Othon* & sa maîtresse firent pénitence, qu'ils allèrent en pélérinage à un monastère, qu'ils couchèrent même sur une natte de jonc.

Il fait un décret par lequel les Allemands seuls auront le droit d'élire l'empereur romain, & les papes seront obligés de le couronner. *Grégoire V* son parent ne manqua pas de signer le décret ; & les papes suivans de le réprouver. 999.

Othon retourne en Saxe, & passe en Pologne. Il donne au duc le titre de roi, mais non à ses descendans. On verra dans la suite que les empereurs créaient des ducs & des rois à brevet. *Boleslas* reçoit de lui la couronne, fait hommage à l'Empire, & s'oblige à une légère redevance annuelle. 1000.

Le pape *Silvestre II*, quelques années après, lui conféra aussi le titre de roi, prétendant qu'il n'appartenait qu'au pape de le donner. Il est étrange que des souverains demandent des titres à d'autres souverains ; mais l'usage est le maître de tout. Les historiens disent qu'*Othon*, allant ensuite à Aix-la-chapelle, fit ouvrir le tombeau de *Charlemagne*, & qu'on trouva cet empereur encore tout frais, assis sur un trône d'or, une couronne de pierreries sur la tête, & un grand sceptre d'or à la main. Si l'on avait enterré ainsi *Charlemagne*, les Normands qui détruisirent Aix-la-chapelle ne l'auraient pas laissé sur son trône d'or.

Les Grecs alors abandonnaient le pays de Naples, mais les Sarrazins y revenaient souvent. L'empereur repasse les Alpes pour arrêter leurs progrès, & ceux des défenseurs de la liberté italique, plus dangereux que les Sarrazins. 1001.

Les Romains assiégent son palais dans Rome, & tout ce qu'il peut faire, c'est de s'enfuir avec le pape & avec sa maîtresse la veuve de *Crescence*. Il meurt à Paterno, 1002.

petite ville de la campagne de Rome, à l'âge de près de trente ans. Plusieurs auteurs disent que sa maîtresse l'empoisonna, parce qu'il n'avait pas voulu la faire impératrice; d'autres qu'il fut empoisonné par les Romains, qui ne voulaient point d'empereur. Ce fait est peut-être vraisemblable, mais n'est nullement prouvé. Sa mort laissa plus indécis que jamais ce long combat de la papauté contre l'Empire, des Romains contre l'un & l'autre, & de la liberté italienne contre la puissance allemande. C'est ce qui tient l'Europe toujours attentive; c'est-là le fil qui conduit dans le labyrinthe de l'histoire de l'Allemagne.

Ces trois *Othons*, qui ont rétabli l'Empire, ont tous trois assiégé Rome, & y ont fait couler le sang: & *Arnould* avant eux l'avait saccagée.

1003. *Othon III* ne laissait point d'enfans. Vingt seigneurs prétendirent à l'Empire; un des plus puissans était *Henri*, duc de Bavière: le plus opiniâtre de ses rivaux était *Ekard*, marquis de Thuringe. On assassine le marquis pour faciliter l'élection du Bavarois, qui, à la tête d'une armée, se fait sacrer à Maïence le 19 juillet.

HENRI II,

QUINZIEME EMPEREUR.

A peine *Henri de Bavière* est-il couronné qu'il fait déclarer *Hermann*, duc de Suabe & d'Alsace, son compétiteur, ennemi de l'Empire. Il met Strasbourg dans ses interêts: c'était déjà une ville puissante. Il ravage la Suabe. Il marche en Saxe; il se fait prêter serment par le duc de Saxe, par les archevêques de Magdebourg & de Brême, par les comtes palatins, & même par *Boleslas*, roi de Pologne. Les Slaves, habitans de la Poméranie, le reconnurent.

Il

Il épouse *Cunégonde*, fille du premier comte de Luxembourg. Il parcourt des provinces; il reçoit des hommages des évêques de Liége & de Cambrai, qui lui font ſerment à genoux. Enfin le duc de Saxe le reconnaît, & lui prête ſerment comme les autres.

Les efforts de la faibleſſe italienne contre la domination allemande ſe renouvellent ſans ceſſe. Un marquis d'Ivrée, nommé *Ardouin*, entreprend de ſe faire roi d'Italie. Il ſe fait élire par les ſeigneurs, & prend le titre de *Céſar*. Alors les archevêques de Milan commençaient à prétendre qu'on ne pouvait faire un roi de Lombardie ſans leur conſentement, comme les papes prétendaient qu'on ne pouvait faire un empereur ſans eux. *Arnolphe*, archevêque de Milan, s'adreſſe au roi *Henri*; car ce ſont toujours les Italiens qui appellent les Allemands dont ils ne peuvent ſe paſſer, & qu'ils ne peuvent ſouffrir.

Henri envoie des troupes en Italie ſous un *Othon*, duc de Carinthie. Le roi *Ardouin* bat ces troupes vers le Tirol. L'empereur *Henri* ne pouvait quitter l'Allemagne, où d'autres troubles l'arrêtaient.

Le nouveau roi de Pologne chrétien profite de la faibleſſe d'un *Boleſlas*, duc de Bohème, ſe rend maître de ſes Etats, & lui fait crever les yeux, en ſe conformant à la méthode des empereurs chrétiens d'Orient & d'Occident. Il prend toute la Bohème, la Miſnie, & la Luſace. *Henri II* ſe contente de le prier de lui faire hommage des Etats qu'il a envahis. Le roi de Pologne rit de la demande, & ſe ligue contre *Henri* avec pluſieurs princes de l'Allemagne. *Henri II* ſonge donc à conſerver l'Allemagne, avant d'aller s'oppoſer au nouveau céſar d'Italie. 1004.

Il regagne des évêques; il négocie avec des ſeigneurs; il lève des milices; il déconcerte la ligue. 1005.

Les Hongrois commencent à embraſſer le chriſtianiſme par les ſoins des miſſionnaires qui ne cherchent qu'à

étendre leur religion, pendant que les princes ne veulent étendre que leurs Etats.

Etienne, chef des Hongrois, qui avait épouſé la ſœur de l'empereur *Henri*, ſe fait chrétien en ce temps-là; & heureuſement pour l'Allemagne, il fait la guerre avec ſes Hongrois chrétiens contre les Hongrois idolâtres.

L'Egliſe de Rome, qui s'était laiſſé prévenir par les empereurs dans la nomination d'un roi de Pologne, prend les devants pour la Hongrie. Le pape *Jean XVIII* donne à *Etienne de Hongrie* le titre de roi & d'apôtre, avec le droit de faire porter la croix devant lui, comme les archevêques. D'autres hiſtoriens placent ce fait quelques années plutôt, ſous le pontificat de *Silveſtre II.* La Hongrie eſt diviſée en dix évêchés, beaucoup plus remplis alors d'idolâtres que de chrétiens.

L'archevêque de Milan preſſe *Henri II* de venir en Italie contre ſon roi *Ardouin*. *Henri* part pour l'Italie, il paſſe par la Bavière. Les Etats ou le parlement de Bavière y éliſent un duc: *Henri de Luxembourg*, beau-frère de l'empereur, a tous les ſuffrages. Fait important qui montre que les droits des peuples étaient comptés pour quelque choſe.

Henri, avant de paſſer les Alpes, laiſſe *Cunégonde* ſon épouſe entre les mains de l'archevêque de Magdebourg. On prétend qu'il avait fait vœu de chaſteté avec elle: vœu d'imbécillité dans un empereur.

A peine eſt-il vers Vérone que le céſar *Ardouin* s'enfuit. On voit toujours des rois d'Italie, quand les Allemands n'y ſont pas; & dès qu'ils y mettent les pieds, on n'en voit plus.

Henri eſt couronné à Pavie. On y conſpire contre ſa vie. Il étouffe la conſpiration; & après beaucoup de ſang répandu, il pardonne.

Il ne va point à Rome, & ſelon l'uſage de ſes prédéceſſeurs, il quitte l'Italie le plutôt qu'il peut.

C'eſt toujours le ſort des princes allemands, que des troubles les rappellent chez eux, quand ils pourraient affermir en Italie leur domination. Il va défendre les Bohémiens contre les Polonais. Reçu dans Prague, il donne l'inveſtiture du duché de Bohème à *Jaromire*. Il paſſe l'Oder, pourſuit les Polonais juſque dans leur pays, & fait la paix avec eux. 1006.

Il bâtit Bamberg, & y fonde un évêché; mais il donne au pape la ſeigneurie féodale : on dit qu'il ſe réſerva ſeulement le droit d'habiter dans le château.

Il aſſemble un concile à Francfort ſur le Mein, uniquement à l'occaſion de ce nouvel évêché de Bamberg, auquel s'oppoſait l'évêque de Vurtzbourg, comme à un démembrement de ſon évêché. L'empereur ſe proſterne devant les évêques. On diſcute les droits de Bamberg & de Vurtzbourg ſans s'accorder.

On commence à entendre parler des Pruſſiens, ou des Boruſſiens. C'étaient des barbares qui ſe nourriſſaient de ſang de cheval. Ils habitaient depuis peu des déſerts entre la Pologne & la mer Baltique. On dit qu'ils adoraient des ſerpens. Ils pillaient ſouvent les terres de la Pologne. Il faut bien qu'il y eût enfin quelque choſe à gagner chez eux, puiſque les Polonais y allaient auſſi faire des incurſions : mais dans ces pays ſauvages, on envahiſſait des terres ſtériles avec la même fureur qu'on uſurpait alors des terres fécondes. 1007.

Othon, duc de la baſſe Lorraine, le dernier qu'on connaiſſe de la race de *Charlemagne*, étant mort, *Henri II* donne ce duché à *Godefroi*, comte des Ardennes. Cette donation cauſe des troubles. Le duc de Bavière en profite pour inquiéter *Henri*, mais il eſt chaſſé de la Bavière. 1008, 1009.

Hermann, fils d'*Ekard de Thuringe*, reçoit de *Henri II* le marquiſat de Miſnie. 1010.

1011. Encore des guerres contre la Pologne. Ce n'eſt que depuis qu'elle eſt feudataire de l'Allemagne, que l'Allemagne a des guerres avec elle.

Glogau exiſtait déjà en Siléſie. On l'aſſiége. Les Siléſiens étaient joints aux Polonais.

1012. *Henri*, fatigué de tous ces troubles, veut ſe faire chanoine de Strasbourg. Il en fait vœu; & pour accomplir ce vœu il fonde un canonicat, dont le poſſeſſeur eſt appelé *le roi du chœur*. Ayant renoncé à être chanoine, il va combattre les Polonais, & calmer des troubles en Bohème.

On place dans ce temps-là l'aventure de *Cunégonde*, qui, accuſée d'adultère après avoir fait vœu de chaſteté, montre ſon innocence en maniant un fer ardent. Il faut mettre ce conte avec le bûcher de l'impératrice *Marie d'Arragon*.

1013. Depuis que l'empereur avait quitté l'Italie, *Ardouin* s'en était reſaiſi, & l'archevêque de Milan ne ceſſait de prier *Henri II* de venir régner.

Henri repaſſe les Alpes du Tirol une ſeconde fois; & les Slaves prennent juſtement ce temps-là pour renoncer au peu de chriſtianiſme qu'ils connaiſſaient, & pour ravager tout le territoire de Hambourg.

1014. Dès que l'empereur eſt dans le Véronais, *Ardouin* prend la fuite. Les Romains ſont prêts à recevoir *Henri*. Il vient à Rome ſe faire couronner avec *Cunegonde*. Le pape *Benoit VIII* change la formule. Il lui demande d'abord ſur les degrés de Saint-Pierre : *Voulez-vous garder à moi & à mes ſucceſſeurs la fidélité en toute choſe ?* C'était une eſpèce d'hommage que l'adreſſe du pape extorquait de la ſimplicité de l'empereur.

L'empereur va ſoumettre la Lombardie. Il paſſe par la Bourgogne, va voir l'abbaye de Cluni & ſe fait aſſocier à la communauté. Il paſſe enſuite à Verdun, & veut ſe

faire moine dans l'abbaye de Saint-Vall. On prétend que l'abbé, plus sage que *Henri*, lui dit : *Les moines doivent obéissance à leur abbé : je vous ordonne de rester empereur.*

Ces années ne sont remplies que de petites guerres en Bohème & sur les frontières de la Pologne. Toute cette partie de l'Allemagne depuis l'Elbe est plus barbare & plus malheureuse que jamais. Tout seigneur qui pouvait armer quelques paysans *serfs* faisait la guerre à son voisin ; & quand les possesseurs des grands fiefs avaient eux-mêmes des guerres à soutenir, ils obligeaient leurs vassaux de laisser là leur querelle, pour revenir les servir : cela s'appelait le *droit de trève.* 1015. 1016. 1017. 1018.

Comment les empereurs restaient-ils au milieu de cette barbarie, au lieu d'aller résider à Rome ? c'est qu'ils avaient besoin d'être puissans chez les Allemands, pour être reconnus des Romains.

L'autorité de l'empereur était affermie dans la Lombardie par ses lieutenans : mais les Sarrazins venaient toujours dans la Sicile, dans la Pouille, dans la Calabre, & se jetèrent cette année sur la Toscane ; mais leurs incursions en Italie étaient semblables à celles des Slaves & des Hongrois en Allemagne. Ils ne pouvaient plus faire de grandes conquêtes, parce qu'en Espagne ils étaient divisés & affaiblis. Les Grecs possédaient toujours une grande partie de la Pouille & de la Calabre, gouvernées par un catapan. Un *Mello* prince de Bari & un prince de Salerne s'élevèrent contre ce catapan. 1019. 1020. 1021.

C'est alors que parurent, pour la première fois, ces aventuriers de Normandie, qui fondèrent depuis le royaume de Naples. Ils servirent *Mello* contre les Grecs. Le pape *Benoit VIII* & *Mello*, craignant également les Grecs & les Sarrazins, vont à Bamberg demander du secours à l'empereur.

Henri II confirme les donations de ſes prédéceſſeurs au ſiége de Rome, ſe réſervant le pouvoir ſouverain. Il confirme un décret fait à Pavie, par lequel les clercs ne doivent avoir ni femmes ni concubines.

1022. Il fallait en Italie s'oppoſer aux Grecs & aux mahométans : il y va au printemps. Son armée eſt principalement compoſée d'évêques qui ſont à la tête de leurs troupes. Ce ſaint empereur qui ne permettait pas qu'un ſous-diacre eût une femme, permettait que les évêques verſaſſent le ſang humain : contradictions trop ordinaires chez les hommes.

Il envoie des troupes vers Capoue & vers la Pouille, mais il ne ſe rend point maître du pays ; & c'eſt une médiocre conquête que de ſe ſaiſir d'un abbé du Mont-Caſſin déclaré contre lui, & d'en faire élire un autre.

1023. Il repaſſe bien vîte les Alpes, ſelon la maxime de ſes prédéceſſeurs, de ne ſe pas éloigner long-temps de l'Allemagne. Il convient avec *Robert*, roi de France, d'avoir une entrevue avec lui dans un bateau ſur la Meuſe, entre Sedan & Mouſon. L'empereur prévient le roi de France, & va le trouver dans ſon camp avec franchiſe. C'était plutôt une viſite d'amis qu'une conférence de rois; exemple peu imité.

1024. L'empereur fait enſuite le tour d'une grande partie de l'Allemagne dans une profonde paix, laiſſant par-tout des marques de généroſité & de juſtice.

Il ſentait que ſa fin approchait, quoiqu'il n'eût que cinquante-deux ans. On a écrit qu'avant ſa mort il dit aux parens de ſa femme : *Vous me l'avez donnée vierge, je vous la rends vierge ;* diſcours étrange dans un mari, encore plus dans un mari couronné. C'était ſe déclarer impuiſſant ou fanatique. Il meurt le 14 juillet; ſon corps eſt porté à Bamberg, ſa ville favorite. Les chanoines de Bamberg le firent canoniſer cent ans après. On ne ſait s'il a mieux figuré ſur un autel que ſur le trône.

CONRAD II DIT LE SALIQUE.

SEIZIEME EMPEREUR.

ON ne peut assez s'étonner du nombre prodigieux de 1024.
dissertations sur les prétendus sept électeurs qu'on a cru institués dans ce temps-là. Jamais pourtant il n'y eut de plus grande assemblée que celle où *Conrad II* fut élu. On fut obligé de la tenir en plein champ entre Vorms & Maïence. Les ducs de Saxe, de Bohème, de Bavière, de Carinthie, de la Suabe, de la Franconie, de la haute, de la basse Lorraine; un nombre prodigieux de comtes, d'évêques, d'abbés; tous donnèrent leurs voix. Il faut remarquer que les magistrats des villes y assistèrent, mais qu'ils ne donnèrent point leurs suffrages. On fut campé six semaines dans le champ d'élection avant de se déterminer.

Enfin le choix tomba sur *Conrad*, surnommé *le salique*, parce qu'il était né sur la rivière de la Sâle. C'était un seigneur de Franconie, qu'on fait descendre d'*Othon le grand* par les femmes. Il y a grande apparence qu'il fut choisi comme le moins dangereux de tous les prétendans; en effet, on ne voit point de grandes villes qui lui appartiennent, & il n'est que le chef de puissans vassaux, dont chacun est aussi fort que lui.

L'Allemagne se regardait toujours comme le centre de 1025.
l'Empire; & le nom d'empereur paraissait confondu avec 1026.
celui de roi de Germanie. Les Italiens saisissaient toutes les occasions de séparer ces deux titres.

Les députés des grands fiefs d'Italie vont offrir l'Empire à *Robert*, roi de France; c'était offrir alors un titre fort vain, & des guerres réelles. *Robert* le refuse sagement. On s'adresse à un duc de Guienne pair de France: il l'accepte, ayant moins à risquer. Mais le pape *Jean XX*

& l'archevêque de Milan font venir *Conrad le ſalique* en Italie. Il fait auparavant élire & couronner ſon fils *Henri* roi de Germanie; c'était la coutume alors en France, & par-tout ailleurs.

Il eſt obligé d'aſſiéger Pavie. Il eſſuie des ſéditions à Ravenne. Tout empereur allemand appelé en Italie y eſt toujours mal reçu.

1027. A peine *Conrad* eſt couronné à Rome qu'il n'y eſt plus en ſûreté. Il repaſſe en Allemagne, & il y trouve un parti contre lui. Ce ſont-là les cauſes de ces fréquens voyages des empereurs.

1028. *Henri* duc de Bavière étant mort, le roi de Hongrie
1029. *Etienne*, parent par ſa mère, demande la Bavière, au
1030. préjudice du fils du dernier duc; preuve que les droits du ſang n'étaient pas encore bien établis: & en effet, rien ne l'était. L'empereur donne la Bavière au fils. Le hongrois veut l'avoir les armes à la main. On ſe bat, & on l'apaiſe. Et après la mort de cet *Etienne*, l'empereur a le crédit de faire placer ſur le trône de Hongrie un parent d'*Etienne*, nommé *Pierre :* il a de plus le pouvoir de ſe faire rendre hommage & de ſe faire payer un tribut par ce roi *Pierre*, que les Hongrois irrités appelèrent *Pierre l'allemand*. Les papes, qui croyaient toujours avoir érigé la Hongrie en royaume, auraient voulu qu'on l'appelât *Pierre le romain*.

Erneſt, duc de Suabe, qui avait armé contre l'empereur, eſt mis au ban de l'Empire. *Ban* ſignifiait d'abord bannière; enſuite édit, publication; il ſignifia auſſi depuis *banniſſement*. C'eſt un des premiers exemples de cette proſcription. La formule était : *Nous déclarons ta femme veuve, tes enfans orphelins, & nous t'envoyons au nom du diable aux quatre coins du monde.*

1031. On commence alors à connaître des ſouverains de Siléſie,
1032. qui ne ſont ſous le joug ni de la Bohème, ni de la Pologne:

la Pologne se détache insensiblement de l'Empire, & ne veut plus le reconnaître.

Si l'Empire perd un vassal dans la Pologne, il en acquiert cent dans le royaume de Bourgogne. 1032. 1033.

Le dernier roi *Rodolphe*, qui n'avait point d'enfans, laisse en mourant ses Etats à *Conrad le salique*. C'était très-peu de domaine, avec la supériorité territoriale, ou du moins des prétentions de supériorité, c'est-à-dire de suzeraineté, de domaine suprême, sur les Suisses, les Grisons, la Provence, la Franche-Comté, la Savoie, Genève, le Dauphiné. C'est de-là que les terres au-delà du Rhône sont encore appelées terres d'Empire. Tous les seigneurs de ces cantons, qui relevaient auparavant de *Rodolphe*, relèvent de l'empereur. 1034

Quelques évêques s'étaient érigés aussi en princes feudataires. *Conrad* leur donna à tous les mêmes droits. Les empereurs élevèrent toujours les évêques pour les opposer aux seigneurs; ils s'en trouvèrent bien quand ces deux corps étaient divisés, & mal quand ils s'uniffaient.

Les siéges de Lyon, de Besançon, d'Embrun, de Vienne, de Lausanne, de Genève, de Basle, de Grenoble, de Valence, de Gap, de Die, furent des fiefs impériaux.

De tous les feudataires de la Bourgogne, un seul jette les fondemens d'une puissance durable. C'est *Humbert aux blanches mains*, tige des ducs de Savoie. Il n'avait que la Maurienne, l'empereur lui donne le Chablais, le Valais, & Saint-Maurice; ainsi de la Pologne jusqu'à l'Escaut, & de la Saône au Garillan, les empereurs fesaient par-tout des princes, & se regardaient comme les seigneurs suzerains de presque toute l'Europe.

L'Italie encore troublée rappelle encore *Conrad*. Ce même archevêque de Milan qui avait couronné l'empereur était par cette raison-là même contre lui. Ses droits & ses prétentions en avaient augmenté. *Conrad* le fait arrêter Depuis 1035 jusqu'à 1039.

avec trois autres évêques. Il eſt enſuite obligé d'aſſiéger Milan, & il ne peut le prendre. Il y perd une partie de ſon armée, & il perd par conſéquent tout ſon crédit dans Rome.

Il va faire des lois à Bénévent & à Capoue ; mais pendant ce temps les aventuriers normands y font des conquêtes.

Enfin il rentre dans Milan par des négociations, & il s'en retourne ſelon l'uſage ordinaire.

Une maladie le fait mourir à Utrecht le 4 juin 1039.

HENRI III.

DIX-SEPTIEME EMPEREUR.

Depuis 1039 juſqu'à 1042.

HENRI III, ſurnommé *le noir*, fils de *Conrad*, déjà couronné du vivant de ſon père, eſt reconnu ſans difficulté. Il eſt couronné, & ſacré une ſeconde fois par l'archevêque de Cologne. Les premières années de ſon règne ſont ſignalées par des guerres contre la Bohême, la Pologne, la Hongrie, mais qui n'opèrent aucun grand événement.

Il donne l'archevêché de Lyon, & inveſtit l'archevêque, par la croſſe & par l'anneau, ſans aucune contradiction ; deux choſes très-remarquables. Elles prouvent que Lyon était ville impériale, & que les rois étaient en poſſeſſion d'inveſtir les évêques.

Depuis 1042 juſqu'à 1046.

La confuſion ordinaire bouleverſait Rome & l'Italie.

La maiſon de *Toſcanelle* avait toujours dans Rome la principale autorité. Elle avait acheté le pontificat pour un enfant de douze ans de cette maiſon. Deux autres l'ayant acheté auſſi, ces trois pontifes partagèrent en trois les revenus, & s'accordèrent à vivre paiſiblement, abandonnant les affaires politiques au chef de la maiſon de *Toſcanelle*.

Ce triumvirat singulier dura tant qu'ils eurent de l'argent pour fournir à leurs plaisirs, & quand ils n'en eurent plus, chacun vendit sa part de la papauté au diacre *Gratien*, que le père *Maimbourg* appelle *un saint prêtre*, homme de qualité, fort riche: mais comme le jeune *Benoît IX* avait été élu long-temps avant les deux autres, on lui laissa par un accord solemnel la jouissance du tribut que l'Angleterre payait alors à Rome, & qu'on appelait le *denier de St Pierre*; à quoi les rois d'Angleterre s'étaient soumis depuis long-temps.

Ce *Gratien*, qui prit le nom de *Grégoire VI*, qui passe pour s'être conduit sagement, jouissait paisiblement du pontificat, lorsque l'empereur *Henri III* vint à Rome.

Jamais empereur n'y exerça plus d'autorité. Il déposa *Grégoire VI* comme simoniaque, & nomma pape *Suidger* son chancelier, évêque de Bamberg, sans qu'on osât murmurer.

Le chancelier devenu pape sacre l'empereur & sa femme, & promet tout ce que les papes ont promis aux empereurs, quand ceux-ci ont été les plus forts.

Henri III donne l'investiture de la Pouille, de la Calabre, & de presque tout le Bénéventin, excepté la ville de Bénévent & son territoire, aux princes normands qui avaient conquis ces pays sur les Grecs, & sur les Sarrazins. Les papes ne prétendaient pas alors donner ces Etats. La ville de Bénévent appartenait encore aux *Pandolfes* de Toscanelle. 1047.

L'empereur repasse en Allemagne, & confère tous les évêchés vacans.

Le duché de la Lorraine mosellaniqne est donné à *Gérard d'Alsace*, & la basse Lorraine à la maison de *Luxembourg*. La maison d'*Alsace* depuis ce temps n'est connue que sous le titre de marquis & ducs de Lorraine. 1048.

Le pape étant mort, on voit encore l'empereur donner un pape à Rome, comme on donnait un autre bénéfice.

Henri III envoie un bavarois nommé *Popon*, qui sur le champ est reconnu pape sous le nom de *Damase II.*

1049. *Damase* mort, l'empereur dans l'assemblée de Vorms nomme l'évêque de Toul, *Brunon*, pape ; & l'envoie prendre possession : c'est le pape *Léon IX.* Il est le premier pape qui ait gardé son évêché avec celui de Rome. Il n'est pas surprenant que les empereurs disposent ainsi du Saint-Siége. *Théodora*, & *Marozie* y avaient accoutumé les Romains ; & sans *Nicolas II* & *Grégoire VII*, le pontificat eût toujours été dépendant. On leur eût baisé les pieds, & ils eussent été esclaves.

1050. 1051. 1052. Les Hongrois tuent leur roi *Pierre*, renoncent à la religion chrétienne, & à l'hommage qu'ils avaient fait à l'Empire. *Henri III* leur fait une guerre malheureuse : il ne peut la finir qu'en donnant sa fille au nouveau roi de Hongrie *André*, qui était chrétien, quoique ses peuples ne le fussent pas.

1053. Le pape *Léon IX* vient dans Vorms se plaindre à l'empereur que les princes Normands deviennent trop puissans.

Henri III reprend les droits féodaux de Bamberg, & donne au pape la ville de Bénévent en échange. On ne pouvait donner au pape que la ville, les princes normands ayant fait hommage à l'Empire pour le reste du duché : mais l'empereur donna au pape une armée, avec laquelle il pourrait chasser ces nouveaux conquérants devenus trop voisins de Rome.

Léon IX mène contr'eux cette armée, dont la moitié est commandée par des ecclésiastiques.

Humfroi, *Richard*, & *Robert Guiscard* ou *Guichard*, ces normands si fameux dans l'histoire, taillent en pièces l'armée du pape, trois fois plus forte que la leur. Ils prennent le pape prisonnier, se jettent à ses pieds, lui demandent sa bénédiction, & le mènent prisonnier dans la ville de Bénévent.

L'empereur affecte la puissance absolue. Le duc de Bavière ayant la guerre avec l'évêque de Ratisbonne, *Henri III* prend le parti de l'évêque, cite le duc de Bavière devant son conseil privé, dépouille le duc, & donne la Bavière à son propre fils *Henri*, âgé de trois ans : c'est le célèbre empereur *Henri IV*. 1054.

Le duc de Bavière se réfugie chez les Hongrois, & veut en vain les intéresser à sa vengeance.

L'empereur propose aux seigneurs qui lui sont attachés d'assurer l'Empire à son fils presqu'au berceau. Il le fait déclarer roi des Romains dans le château de Tribur, près de Maïence. Ce titre n'était pas nouveau; il avait été pris par *Ludolphe*, fils d'*Othon I*.

Il fait un traité d'alliance avec *Contarini*, duc de Venise. 1055.
Cette république était déjà puissante & riche, quoiqu'elle ne battît monnaie que depuis l'an 950, & qu'elle ne fût affranchie que depuis 998 d'une redevance d'un manteau de drap d'or, seul tribut qu'elle avait payé aux empereurs d'Occident.

Gènes était la rivale de sa puissance & de son commerce. Elle avait déjà la Corse, qu'elle avait prise sur les Arabes; mais son négoce valait plus que la Corse, que les Pisans lui disputèrent.

Il n'y avait point de telles villes en Allemagne; & tout ce qui était au-delà du Rhin était pauvre & grossier. Les peuples du Nord, & de l'Est, plus pauvres encore, ravageaient toujours ces pays.

Les Slaves font encore une irruption, & désolent le 1056
duché de Saxe.

Henri III meurt auprès de Paderborn entre les bras du pape *Victor II*, qui avant sa mort sacre l'empereur son fils *Henri IV*, âgé de près de six ans.

HENRI IV,

DIX-HUITIEME EMPEREUR.

1056. UNE femme gouverne l'Empire : c'était une françaiſe, fille d'un duc de Guienne, pair de France, nommée *Agnès*, mère du jeune *Henri IV*; & *Agnès*, qui avait de droit la tutelle des biens patrimoniaux de ſon fils, n'eut celle de l'Empire que parce qu'elle fut habile & courageuſe.

Depuis 1057 jusqu'à 1069. Les premières années du règne de *Henri IV* ſont des temps de trouble obſcurs.

Des ſeigneurs particuliers ſe ſont la guerre en Allemagne. Le duc de Bohème, toujours vaſſal de l'Empire, eſt attaqué par la Pologne, qui ne veut plus en être membre.

Les Hongrois, ſi long-temps redoutables à l'Allemagne, ſont obligés de demander enfin du ſecours aux Allemands contre les Polonais, devenus dangereux ; & malgré ce ſecours, ils ſont battus. Le roi *André* & ſa femme ſe réfugient à Ratisbonne.

Il paraît qu'aucune politique, aucun grand deſſein n'entrent dans ces guerres. Les ſujets les plus légers les produiſent : quelquefois elles ont leur ſource dans l'eſprit de chevalerie, introduit alors en Allemagne. Un comte de Hollande, par exemple, fait la guerre contre les évêques de Cologne & de Liége pour une querelle dans un tournois.

Le reſte de l'Europe ne prend nulle part aux affaires de l'Allemagne. Point de guerre avec la France, nulle influence en Angleterre ni dans le Nord, & alors même très-peu en Italie, quoique *Henri IV* en fût roi & empereur.

L'impératrice *Agnès* maintient sa régence avec beaucoup de peine.

Enfin en 1061, les ducs de Saxe & de Bavière, oncles de *Henri IV*, un archevêque de Cologne, & d'autres princes, enlèvent l'empereur à sa mère, qu'on accusait de tout sacrifier à l'évêque d'Augsbourg son ministre, & son amant. Elle fuit à Rome, & y prend le voile. Les seigneurs restent maîtres de l'empereur, & de l'Allemagne jusqu'à sa majorité.

Cependant en Italie, après bien des troubles toujours excités au sujet du pontificat, le pape *Nicolas II* en 1059 avait statué dans un concile de cent treize évêques, que désormais les cardinaux seuls éliraient le pape, qu'il serait ensuite présenté au peuple pour faire confirmer l'élection, *sauf*, ajoute-t-il, *l'honneur & le respect dus à notre cher fils Henri, maintenant roi; qui, s'il plaît à* DIEU, *sera empereur, selon le droit que nous lui en avons déjà donné.*

On se prévalait ainsi de la minorité de *Henri IV* pour accréditer des droits & des prétentions que les pontifes de Rome soutinrent toujours quand ils le purent.

Il s'établissait alors une coutume que la crainte des rapacités de mille petits tyrans d'Italie avait introduite. On donnait ses biens à l'Eglise sous le titre d'*oblata;* & on en restait possesseur feudataire avec une légère redevance. Voilà l'origine de la suzeraineté de Rome sur le royaume de Naples.

Ce même pape *Nicolas II*, après avoir inutilement excommunié les conquérans normands, s'en fait des protecteurs, & des vassaux; & ceux-ci qui étaient feudataires de l'Empire, & qui craignaient bien moins les papes que les empereurs, font hommage de leurs terres au pape *Nicolas* dans le concile de Melphi en 1059. Les papes dans ces commencemens de leur puissance étaient comme les califes dans la décadence de la leur; ils donnaient l'investiture au plus fort qui la demandait.

Robert reçoit du pape la couronne ducale de la Pouille, & de la Calabre, & eſt inveſti par l'étendard. *Richard* eſt confirmé prince de Capoue, & le pape leur donne encore la Sicile, *en cas qu'ils en chaſſent les Sarrazins.*

En effet, *Robert* & ſes frères s'emparèrent de la Sicile en 1061, & par-là rendirent le plus grand ſervice à l'Italie.

Les papes n'eurent que long-temps après Bénévent, laiſſé par les princes normands aux *Pandolfes* de la maiſon de *Toſcanelle.*

1069. *Henri IV*, devenu majeur, ſort de la captivité où le retenaient les ducs de Saxe & de Bavière.

Tout était alors dans la plus horrible confuſion. Qu'on en juge par le droit de rançonner les voyageurs ; droit que tous les ſeigneurs, depuis le Mein & le Veſer juſqu'au pays des Slaves, comptaient parmi les prérogatives féodales.

Le droit de dépouiller l'empereur, paraiſſait auſſi fort naturel aux ducs de Bavière, de Saxe, au marquis de Thuringe. Ils forment une ligue contre lui.

1070. *Henri IV*, aidé du reſte de l'Empire, diſſipe la ligue.

Othon de Bavière eſt mis au ban de l'Empire. C'eſt le ſecond ſouverain de ce duché qui eſſuie cette diſgrace. L'empereur donne la Bavière à *Guelphe*, fils d'*Azon* marquis d'Italie.

1071. 1072. L'empereur, quoique jeune, & livré aux plaiſirs, parcourt l'Allemagne pour y mettre quelqu'ordre.

L'année 1072 eſt la première époque des fameuſes querelles pour les inveſtitures.

Alexandre II avait été élu pape ſans conſulter la cour impériale, & était reſté pape malgré elle. *Hildebrand*, né à Soane en Toſcane de parens inconnus, moine de Cluni ſous l'abbé *Odilon*, & depuis cardinal, gouvernait le pontificat. Il eſt aſſez connu ſous le nom de *Grégoire VII;* eſprit vaſte, inquiet, ardent, mais artificieux juſque dans l'impétuoſité : le plus fier des hommes, le plus zélé des

prêtres

prêtres. *Alexandre* avait déjà, par ses conseils, raffermi l'autorité du sacerdoce.

Il engage le pape *Alexandre* à citer l'empereur à son tribunal. Cette témérité paraît ridicule; mais si l'on songe à l'état où se trouvait alors l'empereur, elle ne l'est point. La Saxe, la Thuringe, une partie de l'Allemagne, étaient alors déclarées contre *Henri IV*.

Alexandre II étant mort, *Hildebrand* a le crédit de se faire élire par le peuple sans demander les voix des cardinaux, & sans attendre le consentement de l'empereur. Il écrit à ce prince qu'il a été élu malgré lui, & qu'il est prêt à se démettre. *Henri IV* envoie son chancelier confirmer l'élection du pape qui alors, n'ayant plus rien à craindre, lève le masque. 1073.

Henri continue à faire la guerre aux Saxons, & à la ligue établie contre lui. *Henri IV* est vainqueur.

Les Russes commençaient alors à être chrétiens, & connus dans l'Occident. 1075.

Un *Démétrius*, (car les noms grecs étaient parvenus jusque dans cette partie du monde,) chassé de ses Etats par son frère, vient à Maïence implorer l'assistance de l'empereur; & ce qui est plus remarquable, il envoie son fils à Rome aux pieds de *Grégoire VII* comme au juge des chrétiens. L'empereur passait pour le chef temporel, & le pape pour le chef spirituel de l'Europe.

Henri achève de dissiper la ligue, & rend la paix à l'Empire.

Il paraît qu'il redoutait de nouvelles révolutions; car il écrivit une lettre très-soumise au pape, dans laquelle il s'accuse de débauche & de simonie; il faut l'en croire sur sa parole. Son aveu donnait à *Grégoire VII* le droit de le reprendre; c'est le plus beau des droits; mais il ne donne pas celui de disposer des couronnes.

Grégoire VII écrit aux évêques de Brême, de Constance, à l'archevêque de Maïence, & à d'autres; & leur ordonne

de venir à Rome. *Vous avez permis aux clercs*, dit-il, *de garder leurs concubines, même d'en prendre de nouvelles ; nous vous ordonnons de venir à Rome au premier concile.*

Il s'agissait aussi de dixmes ecclésiastiques, que les évêques & les abbés d'Allemagne se disputaient.

Grégoire VII propose le premier une croisade ; il en écrit à *Henri IV*. Il prétend qu'il ira délivrer le saint sépulcre à la tête de cinquante mille hommes, & veut que l'empereur vienne servir sous lui. L'esprit qui régnait alors ôte à cette idée du pape l'air de la démence, & n'y laisse que celui de la grandeur.

Le dessein de commander à l'empereur & à tous les rois ne paraissait pas moins chimérique ; c'est cependant ce qu'il entreprit, & non sans quelques succès.

Salomon roi de Hongrie, chassé d'une partie de ses Etats, & n'étant plus maître que de Presbourg jusqu'à l'Autriche, vient à Vorms renouveler l'hommage de la Hongrie à l'Empire.

Grégoire VII lui écrit : *Vous devez savoir que le royaume de Hongrie appartient à l'Eglise romaine. Apprenez que vous éprouverez l'indignation du Saint-Siége, si vous ne reconnaissez que vous tenez vos Etats de lui & non du roi de Germanie.*

Le pape exige du duc de Bohême cent marcs d'argent en tribut annuel, & lui donne en récompense le droit de porter la mitre.

1076. *Henri IV* jouissait toujours du droit de nommer les évêques & les abbés, & de donner l'investiture par la crosse & par l'anneau ; ce droit lui était commun avec presque tous les princes. Il appartient naturellement aux peuples de choisir ses pontifes & ses magistrats. Il est juste que l'autorité royale y concoure : mais cette autorité avait tout envahi. Les empereurs nommaient aux évêchés, & *Henri IV* les vendait. *Grégoire*, en s'opposant à l'abus, soutenait la liberté naturelle des hommes ; mais en s'opposant au concours de l'autorité impériale,

il introduisait un abus plus grand encore. C'est alors qu'éclatèrent les divisions entre l'Empire & le sacerdoce.

Les prédécesseurs de *Grégoire VII* n'avaient envoyé des légats aux empereurs, que pour les prier de venir les secourir & de se faire couronner dans Rome. *Grégoire* envoie deux légats à *Henri*, pour le citer à venir comparaître devant lui comme un accusé.

Les légats arrivés à Goslar sont abandonnés aux insultes des valets. On assemble pour réponse une diète dans Vorms, où se trouvent presque tous les seigneurs, les évêques, & les abbés, d'Allemagne.

Un cardinal, nommé *Hugues*, y demande justice de tous les crimes qu'il impute au pape. *Grégoire* y est dépose à la pluralité des voix, mais il fallait avoir une armée pour aller à Rome soutenir ce jugement.

Le pape, de son côté, dépose l'empereur par une bulle : *Je lui défends*, dit-il, *de gouverner le royaume teutonique & l'Italie; & je délivre ses sujets du serment de fidélité.*

Grégoire, plus habile que l'empereur, savait bien que ces excommunications seraient secondées par des guerres civiles. Il met les évêques allemands dans son parti. Ces évêques gagnent des seigneurs. Les Saxons, anciens ennemis de *Henri*, se joignent à eux. L'excommunication de *Henri IV* leur sert de prétexte.

Ce même *Guelphe* à qui l'empereur avait donné la Bavière, s'arme contre lui de ses bienfaits, & soutient les mécontens.

Enfin la plupart des mêmes évêques & des mêmes princes qui avaient dépose *Grégoire VII*, soumettent leur empereur au jugement de ce pape. Ils décrètent que le pape viendra juger définitivement l'empereur dans Augsbourg.

1077. L'empereur veut prévenir ce jugement fatal d'Augsbourg; & par une réſolution inouïe, il va, ſuivi de peu de domeſtiques, demander au pape l'abſolution.

Le pape était alors dans la fortereſſe de Canoſſe ſur l'Apennin avec la comteſſe *Mathilde*, propre couſine de l'empereur.

Cette comteſſe *Mathilde* eſt la véritable cauſe de toutes les guerres entre les empereurs & les papes, qui ont ſi long-temps déſolé l'Italie. Elle poſſédait de ſon chef une grande partie de la Toſcane, Mantoue, Parme, Reggio, Plaiſance, Ferrare, Modène, Vérone, preſque tout ce qu'on appelle aujourd'hui le patrimoine de Saint-Pierre de Viterbe juſqu'à Orviette, une partie de l'Ombrie, de Spolète, de la marche d'Ancone. On l'appelait la grande comteſſe, quelquefois ducheſſe; il n'y avait alors aucune formule de titres uſitée en Europe; on diſait aux rois votre excellence, votre ſérénité, votre grandeur, votre grâce, indifféremment. Le titre de majeſté était rarement donné aux empereurs; & c'était plutôt une épithète qu'un nom d'honneur affecté à la dignité impériale. Il y a encore un diplome d'une donation de *Mathilde* à l'évêque de Modène, qui commence ainſi: *En préſence de Mathilde, par la grâce de* DIEU, *ducheſſe & comteſſe*. Sa mère, ſœur de *Henri III*, & très-maltraitée par ſon frère, avait nourri cette puiſſante princeſſe dans une haine implacable contre la maiſon de *Henri*. Elle était ſoumiſe au pape, qui était ſon directeur, & que ſes ennemis accuſaient d'être ſon amant. Son attachement à *Grégoire* & ſa haine contre les Allemands allèrent au point qu'elle fit une donation de toutes ſes terres au pape; du moins à ce qu'on prétend.

C'eſt en préſence de cette comteſſe *Mathilde* qu'au mois de janvier 1077 l'empereur pieds nus & couvert d'un cilice, ſe proſterne aux pieds du pape, en lui jurant qu'il lui ſera en tout parfaitement ſoumis, & qu'il ira attendre ſon arrêt à Augsbourg.

Tous les seigneurs lombards commençaient alors à être beaucoup plus mécontens du pape que de l'empereur. La donation de *Mathilde* leur donnait des alarmes. Ils promettent à *Henri IV* de le secourir, s'il casse le traité honteux qu'il vient de faire. Alors on voit ce qu'on n'avait point vu encore; un empereur allemand secouru par l'Italie, & abandonné par l'Allemagne.

Les seigneurs & les évêques assemblés à Forcheim en Franconie, animés par les légats du pape, déposent l'empereur, & réunissent leurs suffrages en faveur de *Rodolphe* de Reinfeld, duc de Suabe.

Grégoire se conduit alors en juge suprême des rois. Il a déposé *Henri IV*, mais il peut lui pardonner. Il trouve mauvais qu'on n'ait pas attendu son ordre précis pour sacrer le nouvel élu à Maïence. Il déclare de la forteresse de Canosse, où les seigneurs lombards le tiennent bloqué, qu'il reconnaîtra pour empereur & pour roi d'Allemagne celui des concurrens qui lui obéira le mieux. 1078.

Henri IV repasse en Allemagne, ranime son parti, lève une armée. Presque toute l'Allemagne est mise par les deux partis à feu & à sang.

On voit tous les évêques en arme dans cette guerre. 1079.
Un évêque de Strasbourg, partisan de *Henri*, va piller tous les couvens déclarés pour le pape.

Pendant qu'on se bat en Allemagne, *Grégoire VII* échappé aux Lombards excommunie de nouveau *Henri*; & par sa bulle du 7 mars, *Nous donnons*, dit-il, *le royaume teutonique à Rodolphe, & nous condamnons Henri à être vaincu.* 1080.

Il envoie à *Rodolphe* une couronne d'or avec ce mauvais vers si connu:

Petra dedit Petro, Petrus diadema Rodolpho.

Henri IV, de son côté, assemble trente évêques & quelques seigneurs allemands & lombards à Brixen, & dépose le pape pour la seconde fois aussi inutilement que la première.

Bertrand comte de Provence, se soustrait à l'obéissance des deux empereurs, & fait hommage au pape. La ville d'Arles reste fidelle à *Henri*.

Grégoire VII se fortifie de la protection des princes normands, & leur donne une nouvelle investiture, à condition qu'ils défendront toujours les papes.

Grégoire encourage *Rodolphe* & son parti, & leur promet que *Henri* mourra cette année. Mais dans la fameuse bataille de Mersbourg, *Henri IV*, assisté de *Godefroi de Bouillon*, fait retomber la prédiction du pape sur *Rodolphe* son compétiteur, blessé à mort par *Godefroi* même.

1081. *Henri* se venge sur la Saxe qui devient alors le pays le plus malheureux.

Avant de partir pour l'Italie, il donne sa fille *Agnès* au baron *Fréderic de Stauffen*, qui l'avait aidé, ainsi que *Godefroi de Bouillon*, à gagner la bataille décisive de Mersbourg. Le duché de Suabe est sa dot. C'est l'origine de l'illustre & malheureuse maison de Suabe.

Henri vainqueur passe en Italie. Les places de la comtesse *Mathilde* lui résistent. Il amenait avec lui un pape de sa façon, nommé *Guibert* : mais cela même l'empêche d'abord d'être reçu à Rome.

1082. Les Saxons se font un fantôme d'empereur : c'est un comte *Hermann* à peine connu.

1083. *Henri* assiége Rome. *Grégoire* lui propose de venir encore lui demander l'absolution, & lui promet de le couronner à ce prix. *Henri* pour réponse prend la ville ; le pape s'enferme dans le château Saint-Ange.

Robert Guiscard vient à son secours, quoiqu'il eût eu aussi quelques années auparavant sa part des excommunications que *Grégoire* avait prodiguées. On négocie : on fait promettre au pape de couronner *Henri*.

Grégoire, pour tenir sa promesse, propose de descendre la couronne du haut du château Saint-Ange avec une corde, & de couronner ainsi l'empereur.

Henri ne s'accommode point de cette plaisante cérémonie ; il fait introniser son anti-pape *Guibert*, & est couronné solemnellement par lui. 1084.

Cependant *Robert Guiscard* ayant reçu de nouvelles troupes, cet aventurier normand force l'empereur à s'éloigner, tire le pape du château Saint-Ange, devient à la fois son protecteur & son maître, & l'emmène à Salerne, où *Grégoire* demeura jusqu'à sa mort prisonnier de ses libérateurs, mais toujours parlant en maître des rois, & en martyr de l'Eglise.

L'empereur retourne à Rome, s'y fait reconnaître lui & son pape, & se hâte de retourner en Allemagne, comme tous ses prédécesseurs, qui paraissaient n'être venus prendre Rome que par cérémonie. Les divisions de l'Allemagne le rappelaient : il fallait écraser l'anti-empereur, & dompter les Saxons ; mais il ne peut jamais avoir de grandes armées, ni par conséquent de succès entiers. 1085.

Il soumet la Thuringe ; mais la Bavière soulevée par l'ingratitude de *Guelfe*, la moitié de la Suabe, qui ne veut point reconnaître son gendre, se déclarent contre lui ; & la guerre civile est dans toute l'Allemagne. 1086.

Grégoire VII étant mort, *Didier*, abbé du Mont-Cassin est pape sous le nom de *Victor III*. La comtesse *Mathilde*, fidelle à sa haine contre *Henri IV*, fournit des troupes à ce *Victor*, pour chasser de Rome la garnison de l'empereur, & son pape *Guibert*. *Victor* meurt, & Rome n'est pas moins soustraite à l'autorité impériale. 1087.

1088. L'anti-empereur *Hermann* n'ayant plus ni argent ni troupes, vient se jeter aux genoux de *Henri IV*, & meurt ensuite ignoré.

1089. *Henri IV* épouse une princesse russe, veuve d'un marquis de Brandebourg de la maison de *Stade ;* ce n'était pas un mariage de politique.

Il donne le marquisat de Misnie au comte de *Lanzberg*, l'un des plus anciens seigneurs saxons. C'est de ce marquis de *Misnie* que descend toute la maison de *Saxe.*

Ayant pacifié l'Allemagne, il repasse en Italie ; le plus grand obstacle qu'il y trouve est toujours cette comtesse *Mathilde*, remariée depuis peu avec le jeune *Guelfe*, fils de cet ingrat *Guelfe* à qui *Henri IV* avait donné la Bavière.

La comtesse soutient la guerre dans ses Etats contre l'empereur, qui retourne en Allemagne sans avoir presque rien fait.

Ce *Guelfe*, mari de la comtesse *Mathilde*, est, dit-on, la première origine de la faction des *Guelfes*, par laquelle on désigna depuis en Italie le parti des papes. Le mot de *Gibelin* fut long-temps depuis appliqué à la faction des empereurs, parce que *Henri*, fils de *Conrad III*, naquit à Ghibeling. Cette origine de ces deux mots de guerre est aussi probable & aussi incertaine que les autres.

1090. Le nouveau pape *Urbain II*, auteur des croisades, poursuit *Henri IV* avec non moins de vivacité que *Grégoire VII.*

Les évêques de Constance & de Passau soulèvent le peuple. Sa nouvelle femme *Adélaïde* de Russie, & son fils *Conrad*, né de *Berthe*, se révoltent contre lui ; jamais empereur, ni mari, ni père, ne fut plus malheureux que *Henri IV.*

1091. L'impératrice *Adélaïde* & *Conrad* son beau-fils passent en Italie. La comtesse *Mathilde* leur donne des troupes & de l'argent. *Roger*, duc de Calabre, marie sa fille à *Conrad.*

Le pape *Urbain*, ayant fait cette puiſſante ligue contre l'empereur, ne manque pas de l'excommunier.

L'empereur en partant d'Italie avait laiſſé une garniſon dans Rome; il était encore maître du palais de Latran, qui était aſſez fort, & où ſon pape *Guibert* était revenu. 1092.

Le commandant de la garniſon vend au pape la garniſon & le palais. *Géofroi*, abbé de Vendôme, qui était alors à Rome, prête à *Urbain II* l'argent qu'il faut pour ce marché; & *Urbain II* le rembourſe par le titre de cardinal qu'il lui donne, à lui & à ſes ſucceſſeurs. Ainſi dans tous les gouvernemens monarchiques, la vanité a toujours fait ſes marchés avec l'avarice. Le pape *Guibert* s'enfuit.

Les eſprits s'occupent pendant ces années en Europe de l'idée des croiſades, que le fameux ermite *Pierre* prêchait par-tout avec un enthouſiaſme qu'il communiquait de ville en ville. 1093. 1094. 1095.

Grand concile, ou plutôt aſſemblée prodigieuſe à Plaiſance en 1095. Il y avait plus de quarante mille hommes; & le concile ſe tenait en plein champ. Le pape y propoſe la croiſade.

L'impératrice *Adélaïde* & la comteſſe *Mathilde* y demandent ſolemnellement juſtice de l'empereur *Henri IV.*

Conrad vient baiſer les pieds d'*Urbain II*, lui prête ſerment de fidélité, & conduit ſon cheval par la bride. *Urbain* lui promet de le couronner empereur, à condition qu'il renoncera aux inveſtitures. Enſuite il le baiſe à la bouche, & mange avec lui dans Crémone.

La croiſade ayant été prêchée en France avec plus de ſuccès qu'à Plaiſance, *Gautier ſans avoir*, l'ermite *Pierre*, & un moine allemand nommé *Godeſcald*, prennent leur chemin par l'Allemagne, ſuivis d'une armée de vagabonds. 1096.

1097. Comme ces vagabonds portaient la croix & n'avaient point d'argent, & que les Juifs qui fesaient tout le commerce d'Allemagne en avaient beaucoup, les croisés commencèrent leurs expéditions par eux à Vorms, à Cologne, à Maïence, à Trèves, & dans plusieurs autres villes; on les égorge, on les brûle : presque toute la ville de Maïence est réduite en cendres par ces désordres.

L'empereur *Henri* réprime ces excès autant qu'il le peut, & laisse les croisés prendre leur chemin par la Hongrie, où ils sont presque tous massacrés.

Le jeune *Guelfe* se brouille avec sa femme *Mathilde;* il se sépare d'elle, & cette brouillerie rétablit un peu les affaires de l'empereur.

1098. *Henri* tient une diète à Aix-la-Chapelle, où il fait déclarer son fils *Conrad* indigne de jamais régner.

1099. Il fait élire & couronner son second fils *Henri*, ne se doutant pas qu'il aurait plus à se plaindre du cadet que de l'aîné.

1100. L'autorité de l'empereur est absolument détruite en Italie, mais rétablie en Allemagne.

1101. *Conrad* le rebelle meurt subitement à Florence. Le pape *Pascal II*, auquel les faibles lieutenans de l'empereur en Italie opposaient en vain des anti-papes, excommunie *Henri IV*, à l'exemple de ses prédécesseurs.

1102. La comtesse *Matkilde*, brouillée avec son mari, renouvelle sa donation à l'Eglise romaine.

Brunon, archevêque de Trèves, primat des Gaules de Germanie, investi par l'empereur, va à Rome, où il est obligé de demander pardon d'avoir reçu l'investiture.

1104. *Henri IV* promet d'aller à la Terre-sainte; c'était le seul moyen alors de gagner tous les esprits.

1105. Mais dans ce même temps, l'archevêque de Maïence & l'évêque de Constance, légats du pape, voyant que la croisade de l'empereur n'est qu'une feinte, excitent son

fils *Henri* contre lui ; ils le relèvent de l'excommunication qu'il a, disent-ils, encourue *pour avoir été fidelle à son père*. Le pape l'encourage; on gagne plusieurs seigneurs saxons & bavarois.

Les partisans du jeune *Henri* assemblent un concile & une armée. On ne laisse pas de faire dans ce concile des lois sages ; on y confirme ce qu'on appelle la *trève de* DIEU ; monument de l'horrible barbarie de ces temps-là. Cette trève était une défense aux seigneurs & aux barons, tous en guerre les uns contre les autres, de se tuer les dimanches & les fêtes.

Le jeune *Henri* proteste dans le concile qu'il est prêt de se soumettre à son père, si son père se soumet au pape. Tout le concile cria *Kyrie-eleyson ;* c'était la prière des armées & des conciles.

Cependant ce fils révolté met dans son parti le marquis d'Autriche & le duc de Bohème. Les ducs de Bohème prenaient alors quelquefois le titre de roi, depuis que le pape leur avait donné la mitre.

Son parti se fortifie; l'empereur écrit en vain au pape *Pascal*, qui ne l'écoute pas. On indique une diète à Maïence pour apaiser tant de troubles.

Le jeune *Henri* feint de se réconcilier avec son père ; il lui demande pardon les larmes aux yeux; & l'ayant attiré près de Maïence dans le château de Bingenheim, il l'y fait arrêter & le retient en prison.

La diète de Maïence se déclare pour le fils perfide contre le père malheureux. On signifie à l'empereur qu'il faut qu'il envoie les ornemens impériaux au jeune *Henri ;* on les lui prend de force, on les porte à Maïence. L'usurpateur dénaturé y est couronné; mais il assure en soupirant que c'est malgré lui, & qu'il rendra la couronne à son père, dès que *Henri IV* sera obéissant au pape. 1106.

On trouve dans les constitutions de Goldast une lettre de l'empereur à son fils, par laquelle il le conjure de

souffrir au moins que l'évêque de Liége lui donne un asile. *Laissez-moi*, dit-il, *rester à Liége, si non en empereur, du moins en réfugié; qu'il ne soit pas dit à ma honte, ou plutôt à la vôtre, que je sois forcé de mendier de nouveaux asiles dans le temps de pâques. Si vous m'accordez ce que je vous demande, je vous en aurai une grande obligation: si vous me refusez, j'irai plutôt vivre en villageois dans les pays étrangers que de marcher ainsi d'opprobre en opprobre dans un empire qui autrefois fut le mien.*

Quelle lettre d'un empereur à son fils! L'hypocrite & l'inflexible dureté de ce jeune prince rendit quelques partisans à *Henri IV.* Le nouvel élu voulant violer à Liége l'asile de son père fut repoussé. Il alla demander en Alsace le serment de fidélité, & les Alsaciens pour tout hommage battirent les troupes qui l'accompagnaient, & le contraignirent de prendre la fuite; mais ce léger échec ne fit que l'irriter & qu'aggraver les malheurs du père.

L'évêque de Liége, le duc de Limbourg, le duc de la basse Lorraine, protégeaient l'empereur. Le comte de Hainaut était contre lui. Le pape *Pascal* écrit au comte de Hainaut: *Poursuivez par-tout Henri, chef des hérétiques, & ses fauteurs; vous ne pouvez offrir à* DIEU *de sacrifices plus agréables.*

Henri IV enfin, presque sans secours, près d'être forcé dans Liége, écrit à l'abbé de Cluni; il semble qu'il méditât une retraite dans ce couvent. Il meurt à Liége le 7 août, accablé de douleur, & en s'écriant: DIEU *des vengeances, vous vengerez ce parricide;* c'était une opinion aussi ancienne que vaine, que DIEU exauçait les malédictions des mourans, & surtout des pères; erreur utile si elle eût pu effrayer ceux qui méritaient ces malédictions.

Le fils dénaturé de *Henri IV* vient à Liége, fait déterrer de l'église le corps de son père, comme celui d'un excommunié, & le fait porter à Spire dans une cave

HENRI V.

DIX-NEUVIEME EMPEREUR.

Les seigneurs des grands fiefs commençaient alors à s'affermir dans le droit de souveraineté. Ils s'appelaient *coimperantes*, se regardant comme des souverains dans leurs fiefs, & vassaux de l'Empire, non de l'empereur. Ils recevaient à la vérité de lui les fiefs vacans ; mais la même autorité qui les leur donnait ne pouvait les leur ôter. C'est ainsi qu'en Pologne le roi confère les palatinats, & la république seule a le droit de destitution. En effet, on peut recevoir par grâce, mais on ne doit être dépossédé que par justice. Plusieurs vassaux de l'Empire s'intitulaient déjà ducs & comtes *par la grâce de* DIEU.

Cette indépendance que les seigneurs s'assuraient, & que les empereurs voulaient réduire, contribua pour le moins autant que les papes au trouble de l'empire & à la révolte des enfans contre leurs pères.

La force des grands s'accroissait de la faiblesse du trône. Ce gouvernement féodal était à-peu-près le même en France & en Arragon. Il n'y avait plus de royaume en Italie ; tous les seigneurs s'y cantonnaient ; l'Europe était toute hérissée de châteaux, & couverte de brigands ; la barbarie & l'ignorance régnaient. Les habitans des campagnes étaient dans la servitude, les bourgeois des villes méprisés & rançonnés ; & à quelques villes commerçantes près en Italie, l'Europe n'était d'un bout à l'autre qu'un théâtre de misères.

La première chose que fait *Henri V*, dès qu'il s'est fait couronner, est de maintenir ce même droit des investitures, contre lequel il s'était élevé pour détrôner son père.

Le pape *Pascal* étant venu en France va jusqu'à Châlons en Champagne pour conférer avec les princes &

les évêques allemands, qui y viennent au nom de l'empereur.

Cette nombreuse ambassade refuse d'abord de faire la première visite au pape. Ils se rendent pourtant chez lui à la fin. *Brunon*, archevêque de Trèves, soutient le droit de l'empereur. Il était bien plus naturel qu'un archevêque réclamât contre ces investitures & ces hommages, dont les évêques se plaignaient tant; mais l'intérêt particulier combat dans toutes les occasions l'intérêt général.

1107. 1108. 1109. 1110. Ces quatre années ne sont guère employées qu'à des guerres contre la Hongrie & contre une partie de la Pologne; guerres sans sujet, sans grand succès de part ni d'autre, qui finissent par la lassitude de tous les partis, & qui laissent les choses comme elles étaient.

1111. 1112. L'empereur, à la fin de cette guerre, épouse la fille de *Henri I* roi d'Angleterre, fils & second successeur de *Guillaume le conquérant*. On prétend que sa femme eut pour dot une somme qui revient à environ neuf cents mille livres sterling. Cela composait plus de cinq millions d'écus d'Allemagne d'aujourd'hui, & de vingt millions de France. Les historiens manquent tous d'exactitude sur ces faits; & l'histoire de ces temps-là n'est que trop souvent un amas d'exagérations.

Enfin l'empereur pense à l'Italie & à la couronne impériale; & le pape *Pascal II*, pour l'inquiéter, renouvelle la querelle des investitures.

Henri V envoie à Rome des ambassadeurs, suivis d'une armée. Cependant il promet, par un écrit conservé encore au vatican, de renoncer aux investitures, de laisser aux papes tout ce que les empereurs leur ont donné; & ce qui est assez étrange, après de telles soumissions, il promet de ne tuer ni de mutiler le souverain pontife.

Pascal II, par le même acte, promet d'ordonner aux évêques d'abandonner à l'empereur tous leurs fiefs relevans

de l'Empire : par cet accord, les évêques perdaient beaucoup, le pape & l'empereur gagnaient.

Tous les évêques d'Italie & d'Allemagne qui étaient à Rome proteſtent contre cet accord ; *Henri V*, pour les apaiſer, leur propoſe d'être fermiers des terres dont ils étaient auparavant en poſſeſſion. Les évêques ne veulent point du tout être fermiers.

Henri V, laſſé de toutes ces conteſtations, dit qu'il veut être couronné & ſacré ſans aucune condition. Tout cela ſe paſſait dans l'égliſe de St Pierre pendant la meſſe ; & à la fin de la meſſe l'empereur fait arrêter le pape par ſes gardes.

Il ſe fait un ſoulèvement dans Rome en faveur du pape. L'empereur eſt obligé de ſe ſauver ; il revient ſur le champ avec des troupes ; donne dans Rome un ſanglant combat ; tue beaucoup de romains, & ſurtout de prêtres, & emmène le pape priſonnier avec quelques cardinaux.

Paſcal fut plus doux en priſon qu'à l'autel. Il fit tout ce que l'empereur voulut. *Henri V*, au bout de deux mois, reconduit à Rome le ſaint père à la tête de ſes troupes. Le pape le couronne empereur le 13 avril, & lui donne en même temps la bulle par laquelle il lui confirme le droit des inveſtitures. Il eſt remarquable qu'il ne lui donne dans cette bulle que le titre de *dilection*. Il l'eſt encore plus que l'empereur & le pape communièrent de la même hoſtie, & que le pape dit en donnant la moitié de l'hoſtie à l'empereur : *Comme cette partie du ſacrement eſt diviſée de l'autre, que le premier de nous deux qui rompra la paix ſoit ſéparé du royaume de* JESUS-CHRIST.

Henri V achève cette comédie, en demandant au pape la permiſſion de faire enterrer ſon père en terre ſainte, lui aſſurant qu'il eſt mort pénitent : & il retourne en Allemagne faire les obſèques de *Henri IV* ſans avoir affermi ſon pouvoir en Italie.

Paſcal II ne trouva pas mauvais que les cardinaux & ſes légats, dans tous les royaumes, déſavouaſſent ſa condeſcendance pour *Henri V.*

Il aſſemble un concile dans la baſilique de Saint-Jean de Latran. Là, en préſence de trois cents prélats, il demande pardon de ſa faibleſſe, offre de ſe démettre du pontificat, caſſe, annulle tout ce qu'il a fait, & s'avilit lui-même pour relever l'Egliſe.

1113. Il ſe peut que *Paſcal II* & ſon concile n'euſſent pas fait cette démarche, s'ils n'euſſent compté ſur quelqu'une de ces révolutions qui ont toujours ſuivi le ſacre des empereurs. En effet, il y avait des troubles en Allemagne au ſujet du fiſc impérial; autre ſource de guerres civiles.

1114. *Lothaire*, duc de Saxe, depuis empereur, eſt à la tête de la faction contre *Henri V.* Cet empereur ayant à combattre les Saxons, comme ſon père, eſt défendu comme lui par la maiſon de Suabe. *Fréderic de Stauffen*, duc de Suabe, père de l'empereur *Barberouſſe*, empêche *Henri V* de ſuccomber.

1115. Les ennemis les plus dangereux de *Henri V* ſont trois prêtres; le pape en Italie, l'archevêque de Maïence, qui bat quelquefois ſes troupes, & l'évêque de Vürtzbourg *Erlang*, qui, envoyé par lui aux ligueurs, le trahit & ſe range de leur côté.

1116. *Henri V* vainqueur met l'évêque de Vürtzbourg *Erlang* au ban de l'empire. Les évêques de Vürtzbourg ſe prétendaient ſeigneurs directs de toute la Franconie, quoiqu'il y eût des ducs, & que ce duché même appartînt à la maiſon impériale.

Le duché de Franconie eſt donné à *Conrad*, neveu de *Henri V.* Il n'y a plus aujourd'hui de duc de cette grande province, non plus que de Suabe.

L'évêque

L'évêque *Erlang* se défend long-temps dans Würtzbourg, dispute les remparts l'épée à la main, & s'échappe quand la ville est prise.

La fameuse comtesse *Mathilde meurt*, après avoir renouvelé la donation de tous ses biens à l'Eglise romaine.

L'empereur *Henri V*, déshérité par sa cousine & excommunié par le pape, va en Italie se mettre en possession des terres de *Mathilde*, & se venger du pape. Il entre dans Rome, & le pape s'enfuit chez les nouveaux vassaux & les nouveaux protecteurs de l'Eglise, les princes normands. 1117.

Le premier couronnement de l'empereur paraissant équivoque, on en fait un second qui l'est bien davantage. Un archevêque de Brague en Portugal, limousin de naissance, nommé *Bourdin*, s'avise de sacrer l'empereur.

Henri, après cette cérémonie, va s'assurer de la Toscane. *Pascal II* revient à Rome avec une petite armée des princes normands. Il meurt, & l'armée s'en retourne après s'être fait payer. 1118.

Les cardinaux seuls élisent *Goietan*, *Gelase II. Cincio*, consul de Rome, marquis de Frangipani, dévoué à l'empereur, entre dans le conclave l'épée à la main, saisit le pape à la gorge, l'accable de coups, le fait prisonnier. Cette férocité brutale met Rome en combustion. *Henri V* va à Rome; *Gelase* se retire en France; l'empereur donne le pontificat à son limousin *Bourdin*.

Gelase étant mort au concile de Vienne en Dauphiné, les cardinaux qui étaient à ce concile, élisent conjointement avec les évêques, & même avec des laïques romains qui s'y trouvaient, *Gui de Bourgogne*, archevêque de Vienne, fils d'un duc de Bourgogne, & du sang royal de France. Ce n'est pas le premier prince élu pape. Il prend le nom de *Calixte II.* 1119.

Louis le gros, roi de France, se rend médiateur dans cette grande affaire des investitures entre l'Empire & l'Eglise. On assemble un concile à Reims. L'archevêque de Maïence y arrive avec cinq cents gens d'armes à cheval, & le comte de Troyes va le recevoir à une demi-lieue avec un pareil nombre.

L'empereur & le pape se rendent à Mouzon. On est près de s'accommoder; & sur une dispute de mots, tout est plus brouillé que jamais. L'empereur quitte Mouzon, & le concile l'excommunie.

1120. 1121. Comme il y avait dans ce concile plusieurs évêques allemands qui avaient excommunié l'empereur, les autres évêques d'Allemagne ne veulent plus que l'empereur donne les investitures.

1122. Enfin, dans une diète de Vorms, la paix de l'Empire & de l'Eglise est faite. Il se trouve que dans cette longue querelle on ne s'était jamais entendu. Il ne s'agissait pas de savoir si les empereurs conféraient l'épiscopat, mais s'ils pouvaient investir de leurs fiefs impériaux des évêques canoniquement élus à leur recommandation. Il fut décidé que les investitures seraient dorénavant données par le sceptre, & non par un bâton recourbé & par un anneau. Mais ce qui fut bien plus important, l'empereur renonça en termes exprès à nommer aux bénéfices ceux qu'il devait investir. *Ego Henricus* DEI *gratiâ Romanorum imperator concedo in omnibus ecclesiis fieri electionem & liberam consecrationem.* Ce fut une brèche irréparable à l'autorité impériale.

1123. Troubles civils en Bohème, en Hongrie, en Alsace, en Hollande. Il n'y a dans ce temps malheureux que de la discorde dans l'Eglise, des guerres particulières entre tous les grands, & de la servitude dans les peuples.

1124. Voici la première fois que les affaires d'Angleterre se trouvent mêlées avec celles de l'Empire. Le roi d'Angleterre

Henri I, frère du duc de Normandie, a déjà des guerres avec la France au sujet de ce duché.

L'empereur lève des troupes, & s'avance vers le Rhin. On voit aussi que dès ces temps-là même tous les seigneurs allemands ne secondaient pas l'empereur dans de telles guerres. Plusieurs refusent de l'assister contre une puissance qui, par sa position, devait être naturellement la protectrice des seigneurs des grands fiefs allemands contre le dominateur suzerain; ainsi que les rois d'Angleterre s'unirent depuis avec les grands vassaux de la France.

Les malheurs de l'Europe étaient au comble par une maladie contagieuse. *Henri V* en est attaqué, & meurt à Utrecht le 22 mai, avec la réputation d'un fils dénaturé, d'un hypocrite sans religion, d'un voisin inquiet, & d'un mauvais maître. 1125.

LOTHAIRE II.

VINGTIEME EMPEREUR.

Voici une époque singulière. La France, pour la première fois, depuis la décadence de la maison de *Charlemagne*, se mêle en Allemagne de l'élection d'un empereur. Le célèbre moine *Suger*, abbé de St Denis, & ministre d'Etat sous *Louis le gros*, va à la diète de Maïence avec le cortége d'un souverain, pour s'opposer au moins à l'élection de *Fréderic*, duc de Suabe. Il y réussit, soit par bonheur, soit par intrigues. La diète partagée choisit dix électeurs. On ne nomme point ces dix princes. Ils élisent le duc de Saxe, *Lothaire*; & les seigneurs qui étaient présens l'élevèrent sur leurs épaules. 1125. 1126. 1127

Conrad, duc de Franconie, de la maison de Stauffen-Suabe, & *Fréderic* duc de Suabe protestent contre l'élection.

L'abbé *Suger* fut parmi les miniſtres de France le premier qui excita des guerres civiles en Allemagne. *Conrad* ſe fait proclamer roi à Spire ; mais au lieu de ſoutenir ſa faction, il va ſe faire roi de Lombardie à Milan. On lui prend ſes villes en Allemagne ; mais il en gagne en Lombardie.

1128. 1129. Sept ou huit guerres à la fois dans le Danemarck & dans le Holſtein, dans l'Allemagne & dans la Flandre.

1130. A Rome le peuple prétendait toujours élire les papes malgré les cardinaux, qui s'étaient réſervé ce droit, & perſiſtait à ne reconnaître l'élu que comme ſon évêque, & non comme ſon ſouverain. Rome entière ſe partage en deux factions. L'une élit *Innocent II*, l'autre élit le fils ou petit-fils d'un juif, nommé *Léon*, qui prend le nom d'*Anaclet*. Le fils du juif, comme plus riche, chaſſe ſon compétiteur de Rome. *Innocent II* ſe réfugie en France, devenue l'aſile des papes opprimés. Ce pape va à Liége, met *Lothaire II* dans ſes intérêts, le couronne empereur avec ſon épouſe, & excommunie ſes compétiteurs.

1131. 1132. 1133. L'anti-empereur *Conrad* de Franconie, & l'anti-pape *Anaclet* ont un grand parti en Italie. L'empereur *Lothaire* & le pape *Innocent* vont à Rome. Les deux papes ſe ſoumettent au jugement de *Lothaire* : il décide pour *Innocent*. L'anti-pape ſe retire dans le château Saint-Ange, dont il était encore maître. *Lothaire* ſe fait ſacrer par *Innocent II*, ſelon les uſages alors établis. L'un de ces uſages était que l'empereur feſait d'abord ſerment de conſerver au pape la vie & les membres : mais on en promettait autant à l'empereur.

Le pape cède l'uſufruit des terres de la comteſſe *Mathilde* à *Lothaire* & à ſon gendre le duc de Bavière, ſeulement leur vie durant, moyennant une redevance

annuelle au Saint-Siége. C'était une semence de guerres pour leurs successeurs.

Pour faciliter la donation de cet usufruit, *Lothaire II* baisa les pieds du pape, & conduisit sa mule quelques pas. On croit que *Lothaire* est le premier empereur qui ait fait cette double cérémonie.

Les deux rivaux de *Lothaire*, *Conrad* de Franconie & *Fréderic* de Suabe, abandonnés de leurs partis, se réconcilient avec l'empereur & le reconnaissent. 1134. 1135.

On tient à Magdebourg une diète célèbre. L'empereur grec, les Vénitiens y envoient des ambassadeurs pour demander justice contre *Roger*, roi de Sicile; des ambassadeurs du duc de Pologne y prêtent à l'Empire serment de fidélité, pour conserver apparemment la Poméranie, dont ils s'étaient emparés.

Police établie en Allemagne. Hérédités & coutumes des fiefs & des arrière-fiefs confirmées. Magistratures des bourgmestres, des maires, des prévôts, soumises aux seigneurs féodaux. Priviléges des églises, des évêchés, & des abbayes, confirmés. 1136.

Voyage de l'empereur en Italie. *Roger*, duc de la Pouille, & nouveau roi de Sicile, tenait le parti de l'antipape *Anaclet*, & menaçait Rome. On fait la guerre à *Roger*. 1137

La ville de Pise avait alors une grande considération dans l'Europe, & l'emportait même sur Venise & sur Gènes. Ces trois villes commerçantes fournissaient à presque tout l'Occident toutes les délicatesses de l'Asie. Elles s'étaient sourdement enrichies par le commerce & par la liberté, tandis que les désolations du gouvernement féodal répandaient presque par-tout ailleurs la servitude & la misère. Les Pisans seuls arment une flotte de quarante galères au secours de l'empereur; & sans eux l'empereur n'aurait pu résister. On dit qu'alors

on trouva dans la Pouille le premier exemplaire du Digeste, & que l'empereur en fit préſent à la ville de Piſe.

Lothaire II meurt en paſſant les Alpes du Tirol vers Trente.

CONRAD III.

VINGT-UNIEME EMPEREUR.

1138. HENRI, duc de Bavière, ſurnommé *le ſuperbe*, qui poſſédait la Saxe, la Miſnie, la Thuringe, en Italie Vérone & Spolète, & preſque tous les biens de la comteſſe *Mathilde*, ſe ſaiſit des ornemens impériaux, & crut que ſa grande puiſſance le ferait reconnaître empereur; mais ce fut préciſément ce qui lui ôta la couronne.

Tous les ſeigneurs ſe réuniſſent en faveur de *Conrad*, le même qui avait diſputé l'Empire à *Lothaire II. Henri de Bavière*, qui paraiſſait ſi puiſſant, eſt le troiſième de ce nom qui eſt mis au ban de l'Empire. Il faut qu'il ait été plus imprudent encore que ſuperbe, puiſqu'étant ſi puiſſant, il put à peine ſe défendre.

Comme le nom de la maiſon de ce prince était *Guelfe*, ceux qui tinrent ſon parti furent appelés les *Guelfes*, & on s'accoutuma à nommer ainſi les ennemis des empereurs.

1139. On donne à *Albert d'Anhalt*, ſurnommé l'*ours*, marquis de Brandebourg, la Saxe qui appartenait aux *Guelfes*; on donne la Bavière au marquis d'Autriche. Mais enfin, *Albert l'ours* ne pouvant ſe mettre en poſſeſſion de la Saxe, on s'accommode. La Saxe reſte à la maiſon des *Guelfes*, la Bavière à celle d'*Autriche*: tout a changé depuis.

1140. *Henri le ſuperbe* meurt, & laiſſe au berceau *Henri le lion*. Son frère *Guelfe* ſoutient la guerre. *Roger*, roi de Sicile,

lui donnait mille marcs d'argent pour la faire. On voit qu'à peine les princes normands sont puissans en Italie qu'ils songent à fermer le chemin de Rome aux empereurs par toutes sortes de moyens. *Fréderic Barberousse*, neveu de *Conrad*, & si célèbre depuis, se signale déjà dans cette guerre.

Jamais temps ne parut plus favorable aux empereurs pour venir établir dans Rome cette puissance qu'ils ambitionnèrent toujours, & qui fut toujours contestée. Depuis 1140 jusqu'à 1146.

Arnaud de Brescia, disciple d'*Abélard*, homme d'enthousiasme, prêchait dans toute l'Italie contre la puissance temporelle des papes & du clergé. Il persuadait tous ceux qui avaient intérêt d'être persuadés, & surtout les Romains.

En 1144, sous le court pontificat de *Lucius II*, les Romains veulent encore établir l'ancienne république; ils augmentent le sénat; ils élisent patrice un fils de l'antipape, *Pierre de Léon*, nommé *Jourdain*, & donnent au patrice le pouvoir tribunitial. Le pape *Lucius* marche contre eux, & est tué au pied du capitole.

Cependant *Conrad III* ne va point en Italie, soit qu'une guerre des Hongrois contre le marquis d'Autriche le retienne, soit que la passion épidémique des croisades ait déjà passé jusqu'à lui.

St Bernard, abbé de Clervaux, ayant prêché la croisade en France, la prêche en Allemagne. Mais en quelle langue prêchait-il donc? il n'entendait point le tudesque, il ne pouvait parler latin au peuple. Il y fit beaucoup de miracles; cela peut être: mais il ne joignit pas à ces miracles le don de prophétie; car il annonça de la part de DIEU les plus grands succès. 1146.

L'empereur se croise à Spire avec beaucoup de seigneurs.

Conrad III fait les préparatifs de sa croisade dans la diète de Francfort. Il fait, avant son départ, couronner 1147.

ſon fils *Henri* roi des Romains. On établit le conſeil impérial de Rotvell, pour juger les cauſes en dernier reſſort. Ce conſeil était compoſé de douze barons. La préſidence fut donnée comme un fief à la maiſon de *Schults*, c'eſt-à-dire, à condition de foi & hommage, & d'une redevance. Ces eſpèces de fiefs commençaient à s'introduire.

L'empereur s'embarque ſur le Danube avec le célèbre évêque de Freiſingen, qui a écrit l'hiſtoire de ce temps, avec ceux de Ratisbonne, de Paſſau, de Baſle, de Metz, de Toul. *Fréderic Barberouſſe*, le marquis d'Autriche, *Henri* duc de Bavière, le marquis de Montferrat ſont les principaux princes qui l'accompagnent.

Les Allemands étaient les derniers qui venaient à ces expéditions d'abord ſi brillantes, & bientôt après ſi malheureuſes. Déjà était érigé le petit royaume de Jéruſalem: les Etats d'Antioche, d'Edeſſe, de Tripoli, de Syrie, s'étaient formés. Il s'était élevé des comtes de Joppé, des marquis de Galilée & de Sidon; mais la plupart de ces conquêtes étaient perdues.

1148. L'intempérance fait périr une partie de l'armée allemande. De-là tous ces bruits que l'empereur grec a empoiſonné les fontaines pour faire périr les croiſés.

Conrad & *Louis le jeune*, roi de France, joignent leurs armées affaiblies vers Laodicée. Après quelques combats contre les muſulmans, il va en pélérinage à Jéruſalem, au lieu de ſe rendre maître de Damas, qu'il aſſiége enſuite inutilement. Il s'en retourne preſque ſans armée ſur les vaiſſeaux de ſon beau-frère *Manuel Comnène*; il aborde dans le golfe de Veniſe, n'oſant aller en Italie, encore moins ſe préſenter à Rome pour y être couronné.

1148. 1149. La perte de toutes ces prodigieuſes armées de croiſés, dans les pays où *Alexandre* avait ſubjugué avec quarante mille hommes un empire beaucoup plus puiſſant que

celui des Arabes & des Turcs, démontre que dans ces entrepriſes des chrétiens il y avait un vice radical qui devait néceſſairement les détruire : c'était le gouvernement féodal, l'indépendance des chefs ; & par conſéquent la déſunion, le déſordre, & l'imprudence.

La ſeule croiſade raiſonnable qu'on fit alors fut celle de quelques ſeigneurs flamands & anglais, mais principalement de pluſieurs allemands des bords du Rhin, du Mein, & du Veſer, qui s'embarquèrent pour aller ſecourir l'Eſpagne toujours envahie par les Maures. C'était-là un danger véritable qui demandait des ſecours ; & il valait mieux aſſiſter l'Eſpagne contre les uſurpateurs que d'aller à Jéruſalem, ſur laquelle on n'avait aucun droit à prétendre, & où il n'y avait rien à gagner. Les croiſés prirent Lisbonne, & la donnèrent au roi *Alfonſe*.

On en feſait une autre contre les païens du Nord ; car l'eſprit du temps chez les chrétiens était d'aller combattre ceux qui n'étaient pas de leur religion. Les évêques de Magdebourg, de Halberſtad, de Munſter, de Merſbourg, de Brandebourg, pluſieurs abbés, animent cette croiſade. On marche avec une armée de ſoixante mille hommes pour aller convertir les Slaves, les habitans de la Poméranie, de la Pruſſe, & des bords de la mer Baltique. Cette croiſade ſe fait ſans conſulter l'empereur, & elle tourne même contre lui.

Henri le lion, duc de Saxe, à qui *Conrad* avait ôté la Bavière, était à la tête de la croiſade contre les païens : il les laiſſa bientôt en repos, pour attaquer les chrétiens, & pour reprendre la Bavière.

L'empereur, pour tout fruit de ſon voyage en Paleſtine, ne retrouve donc en Allemagne qu'une guerre civile ſous le nom de *guerre ſainte*. Il a bien de la peine, avec le ſecours des Bavarois & du reſte de l'Allemagne, à contenir *Henri le lion* & les *Guelfes*. 1150. 1151.

1152. *Conrad III* meurt à Bamberg le 15 février, sans avoir pu être couronné en Italie, ni laiſſer le royaume d'Allemagne à ſon fils.

FREDERIC PREMIER, DIT BARBEROUSSE.

VINGT-DEUXIEME EMPEREUR.

1152. *FREDERIC I* eſt élu à Francfort par le conſentement de tous les princes. Son ſecrétaire *Amandus* rapporte dans ſes annales dont on a conſervé des extraits, que pluſieurs ſeigneurs de la Lombardie y donnèrent leur ſuffrage en ces termes : *O vous officiez*, officiati, *ſi vous y conſentez*, *Fréderic aura la force de ſon empire.*

Ces *officiati* étaient alors au nombre de ſix; les archevêques de Maïence, de Trèves, de Cologne, le grand-écuyer, le grand-maître d'hôtel, le grand-chambellan: on y ajouta depuis le grand-échanſon. Il paraît indubitable que ces *officiati* étaient les premiers qui reconnaiſſaient l'empereur élu, qui l'annonçaient au peuple, qui ſe chargeaient de la cérémonie.

Les ſeigneurs italiens aſſiſtèrent à cette élection de *Fréderic :* rien n'eſt plus naturel. On croyait à Francfort donner l'Empire romain en donnant la couronne d'Allemagne; quoique le roi ne fût nommé empereur qu'après avoir été couronné à Rome. Le prédéceſſeur de *Fréderic Barberouſſe* n'avait eu aucune autorité ni à Rome ni dans l'Italie; & il était de l'intérêt de l'élu que les grands vaſſaux de l'Empire romain joigniſſent leur ſuffrage aux voix des Allemands.

L'archevêque de Cologne le couronne à Aix-la-Chapelle; & tous les évêques l'avertiſſent qu'il n'a point l'Empire par droit d'hérédité. L'avertiſſement était inutile; le fils du dernier empereur, abandonné, en était une aſſez bonne preuve.

Son règne commence par l'action la plus imposante. Deux concurrens, *Svenon* & *Canut*, disputaient depuis long-temps le Danemarck : *Fréderic* se fait arbitre ; il force *Canut* à céder ses droits. *Svenon* soumet le Danemarck à l'Empire dans la ville de Mersbourg. Il prête serment de fidélité, il est investi par l'épée. Ainsi au milieu de tant de troubles, on voit des rois de Pologne, de Hongrie, de Danemarck, aux pieds du trône impérial.

Le marquisat d'Autriche est érigé en duché en faveur de *Henri Jasamergott*, qu'on ne connaît guère, & dont la postérité s'éteignit environ un siècle après. 1153.

Henri le lion, ce duc de Saxe de la maison *Guelfe*, obtient l'investiture de la Bavière, parce qu'il l'avait presque toute reconquise ; & il devient partisan de *Fréderic Barberousse*, autant qu'il avait été ennemi de *Conrad I.*

Le pape *Eugène III* envoie deux légats faire le procès à l'archevêque de Maïence, accusé d'avoir dissipé les biens de son église ; & l'empereur le permet.

En récompense *Fréderic Barberousse* répudie sa femme, *Marie de Vocbourg* ou *Vohenbourg*, sans que le pape *Adrien IV*, alors siégeant à Rome, le trouve mauvais. 1154.

Fréderic reprend sur l'Italie les desseins de ses prédécesseurs. Il réduit plusieurs villes de Lombardie qui voulaient se mettre en république ; mais Milan lui résiste. 1155.

Il se saisit au nom de *Henri*, son pupille, fils de *Conrad III*, des terres de la comtesse *Mathilde*, est couronné à Pavie & députe vers *Adrien IV*, pour le prier de le couronner empereur à Rome.

Ce pape est un des grands exemples de ce que peuvent le mérite personnel & la fortune. Né anglais, fils d'un mendiant, long-temps mendiant lui-même, errant de pays en pays avant de pouvoir être reçu valet chez des moines en Dauphiné, enfin porté au comble de la grandeur, il

avait d'autant plus d'élévation dans l'esprit qu'il était parvenu d'un état plus abject. Il voulait couronner un vassal, & craignait de se donner un maître. Les troubles précédens avaient introduit la coutume que, quand l'empereur venait se faire sacrer, le pape se fortifiait, le peuple se cantonnait; & l'empereur commençait par jurer que le pape ne serait ni tué, ni mutilé, ni dépouillé.

Le Saint-Siége était protégé, comme on l'a vu, par le roi de Sicile & de Naples, devenu voisin & vassal dangereux.

L'empereur & le pape se ménagent l'un l'autre. *Adrien*, enfermé dans la forteresse de Citta-di-Castello, s'accorde pour le couronnement, comme on capitule avec son ennemi. Un chevalier armé de toutes pièces vient lui jurer sur l'évangile que ses membres & sa vie seront en sûreté; & l'empereur lui livre ce fameux *Arnaud de Brescia* qui avait soulevé le peuple romain contre le pontificat, & qui avait été sur le point de rétablir la république romaine. *Arnaud* est brûlé à Rome comme un hérétique, & comme un républicain que deux souverains prétendans au despotisme s'immolaient.

Le pape va au-devant de l'empereur, qui devait, selon le nouveau cérémonial, lui baiser les pieds, lui tenir l'étrier, & conduire sa haquenée blanche l'espace de neuf pas romains. L'empereur ne fesait point de difficulté de baiser les pieds, mais il ne voulait point de la bride. Alors les cardinaux s'enfuient dans Citta-di-Castello, comme si *Fréderic Barberousse* avait donné le signal d'une guerre civile. On lui fit voir que *Lothaire II* avait accepté ce cérémonial d'humilité chrétienne, il s'y soumit enfin; & comme il se trompait d'étrier, il dit qu'il n'avait point appris le métier de palefrenier. C'était en effet un grand triomphe pour l'Eglise de voir un empereur servir de palefrenier à un mendiant, fils d'un mendiant, devenu évêque de cette Rome, où cet empereur devait commander.

Les députés du peuple romain, devenus aussi plus hardis depuis que tant de villes d'Italie avaient sonné le tocsin de la liberté, viennent dire à *Fréderic : nous vous avons fait notre citoyen & notre prince, d'étranger que vous étiez* &c. *Fréderic* leur impose le silence, & leur dit : *Charlemagne & Othon vous ont conquis; je suis votre maître*, &c.

Fréderic est sacré empereur le 18 juin dans Saint-Pierre.

On savait si peu ce que c'était que l'Empire, toutes les prétentions étaient si contradictoires, que d'un côté le peuple romain se souleva, & il y eut beaucoup de sang versé, parce que le pape avait couronné l'empereur sans l'ordre du sénat & du peuple ; & de l'autre côté le pape *Adrien* écrivait dans toutes ses lettres qu'il avait conféré à *Fréderic* le bénéfice de l'empire romain, *Beneficium imperii romani*. Ce mot de *beneficium* signifiait un fief alors.

Il fit de plus exposer en public un tableau qui représentait *Lothaire II* aux genoux du pape *Alexandre II*, tenant les mains jointes entre celles du pontife; ce qui était la marque distinctive de la vassalité. L'inscription du tableau était :

Rex venit ante fores jurans prius urbis honores ;
Post homo fit papæ, sumit quo dante coronam.

» Le roi jure à la porte le maintien des honneurs de » Rome, devient vassal du pape, qui lui donne la » couronne. »

On voit déjà *Fréderic* fort puissant en Allemagne; car il 1156.
fait condamner le comte palatin du Rhin à son retour dans une diète pour des malversations. La peine était, selon l'ancienne loi de Suabe, de porter un chien sur les épaules un mille d'Allemagne. L'archevêque de Maïence est condamné à la même peine ridicule. On la leur épargne. L'empereur fait détruire plusieurs petits châteaux de brigands. Il épouse à Würtzbourg la fille d'un comte de Bourgogne, c'est-à-dire de la Franche-Comté, & devient par-là seigneur direct de cette comté relevant de l'Empire.

Le comte son beau-père, nommé *Renaud*, ayant obtenu de grandes immunités en faveur de ce mariage, s'intitula le comte-franc; & c'est de-là qu'est venu le nom de Franche-Comté.

Les Polonais refusent de payer leur tribut, qui était alors fixé à cinq cents marcs d'argent. *Fréderic* marche vers la Pologne. Le duc de Pologne donne son frère en otage & se soumet au tribut, dont il paye les arrérages.

Fréderic passe à Besançon, devenu son domaine; il y reçoit des légats du pape avec les ambassadeurs de presque tous les princes. Il se plaint avec hauteur à ces légats du terme de *bénéfice* dont la cour de Rome usait en parlant de l'Empire, & du tableau où *Lothaire II* était représenté comme vassal du Saint-Siége. Sa gloire & sa puissance, ainsi que son droit, justifient cette hauteur. Un légat ayant dit: *Si l'empereur ne tient pas l'empire du pape, de qui le tient-il donc?* Le comte palatin pour réponse veut tuer les légats. L'empereur les renvoie à Rome.

Les droits régaliens sont confirmés à l'archevêque de Lyon, reconnu par l'empereur pour primat des Gaules. La juridiction de l'archevêque est par cet acte mémorable étendue sur tous les fiefs de la Savoie. L'original de ce diplome subsiste encore. Le sceau est dans une petite bulle ou boîte d'or. C'est de cette manière de sceller que le nom de bulle a été donné aux constitutions.

1158. L'empereur accorde le titre de roi au duc de Bohême *Uladislas* sa vie durant. Les empereurs donnaient alors des titres à vie, même celui de monarque; & on était roi par la grâce de l'empereur, sans que la province dont on devenait roi fût un royaume: de sorte que l'on voit dans les commencemens, tantôt des rois, tantôt des ducs, de Hongrie, de Pologne, de Bohême.

Il passe en Italie: d'abord le comte palatin & le chancelier de l'empereur, qu'il ne faut pas confondre avec le chancelier de l'empire, vont recevoir les sermens de

plusieurs villes; ces sermens étaient conçus en ces termes: *Je jure d'être toujours fidelle à monseigneur l'empereur Fréderic contre tous ses ennemis, &c.* Comme il était brouillé alors avec le pape à cause de l'aventure des légats à Besançon, il semblait que ces sermens fussent exigés contre le Saint-Siége.

Il ne paraît pas que les papes fussent alors souverains des terres données par *Pepin*, par *Charlemagne*, & par *Othon I.* Les commissaires de l'empereur exercent tous les droits de la souveraineté dans la Marche d'Ancone.

Adrien IV envoie de nouveaux légats à l'empereur dans Ausbourg, où il assemble son armée. *Fréderic* marche à Milan. Cette ville était déjà la plus puissante de la Lombardie; & Pavie & Ravenne étaient peu de chose en comparaison: elle s'était rendue libre dès le temps de l'empereur *Henri V;* la fertilité de son territoire, & surtout sa liberté l'avaient enrichie.

A l'approche de l'empereur elle envoie offrir de l'argent pour garder sa liberté; mais *Fréderic* veut l'argent & la sujétion. La ville est assiégée & se défend; bientôt ses consuls capitulent: on leur ôte le droit de battre monnaie & tous les droits régaliens. On condamne les Milanais à bâtir un palais pour l'empereur, à payer neuf mille marcs d'argent. Tous les habitans font serment de fidélité. Milan, sans duc & sans comte, fut gouvernée en ville sujette.

Fréderic fait commencer à bâtir le nouveau Lodi sur la rivière d'Adda; il donne de nouvelles lois en Italie, & commence par ordonner que toute ville qui transgressera ces lois payera cent marcs d'or; un marquis, cinquante; un comte, quarante; & un seigneur châtelain, vingt. Il ordonne qu'aucun fief ne pourra se partager; & comme les vassaux, en prêtant hommage aux seigneurs des grands fiefs, leur juraient de les servir indistinctement envers & contre tous, il ordonne que dans ces sermens on excepte toujours l'empereur; loi sagement contraire aux coutumes

féodales de France, par lesquelles un vassal était obligé de servir son seigneur en guerre contre le roi ; ce qui était, comme nous l'avons dit ailleurs, une jurisprudence de guerres civiles.

Les Génois & les Pisans avaient depuis long-temps enlevé la Corse & la Sardaigne aux Sarrasins, & s'en disputaient encore la possession : c'est une preuve qu'ils étaient très-puissans ; mais *Fréderic*, plus puissant qu'eux, envoie des commissaires dans ces deux villes ; & parce que les Génois le traversent, il leur fait payer une amende de mille marcs d'argent, & les empêche de continuer à fortifier Gènes.

Il remet l'ordre dans les fiefs de la comtesse *Mathilde*, dont les papes ne possédaient rien ; il les donne à un *Guelfe*, cousin du duc de Saxe & de Bavière. On oublie le neveu de cette comtesse, fils de l'empereur *Conrad*, lequel avait des droits sur ces fiefs. En ce temps l'université de Bologne, la première de toutes les universités de l'Europe, commençait à s'établir, & l'empereur lui donne des priviléges.

1159. *Fréderic I* commençait à être plus maître en Italie que *Charlemagne* & *Othon* ne l'avaient été : il affaiblit le pape en soutenant les prérogatives des sénateurs de Rome, & encore plus en mettant des troupes en quartier d'hiver dans ses terres.

Adrien IV, pour mieux conserver le temporel, attaque *Fréderic Barberousse* sur le spirituel. Il ne s'agit plus des investitures par un bâton courbé ou droit, mais du serment que les évêques prêtent à l'empereur : il traite cette cérémonie de sacrilége, & cependant sous main il excite les peuples.

Les Milanais prennent cette occasion de recouvrer un peu de liberté. *Fréderic* les fait déclarer *déserteurs & ennemis de l'Empire ;* & par l'arrêt leurs biens sont livrés au pillage, & leurs personnes à l'esclavage ; arrêt qui ressemble plutôt à un

à un ordre d'*Attila* qu'à une constitution d'un empereur chrétien.

Adrien IV saisit ce temps de troubles pour redemander tous les fiefs de la comtesse *Mathilde*, le duché de Spolète, la Sardaigne, & la Corse. L'empereur ne lui donne rien; il assiége Crême qui avait pris le parti de Milan, prend Crême, & la pille. Milan respira, & jouit quelque temps du bonheur de devoir sa liberté à son courage.

Après la mort du pape *Adrien IV*, les cardinaux se partagent; la moitié élit le cardinal *Roland*, qui prend le nom d'*Alexandre III*, ennemi déclaré de l'empereur: l'autre choisit *Octavien* son partisan, qui s'appelle *Victor*. *Fréderic Barberousse*, usant de ses droits d'empereur, indique un concile à Pavie pour juger entre les deux compétiteurs. *Alexandre* refuse de reconnaître ce concile; *Victor* s'y présente; le concile juge en sa faveur; l'empereur lui baise les pieds, & conduit son cheval comme celui d'*Adrien*. Il se soumettait à cette étrange cérémonie pour être réellement le maître. 1160.

Alexandre III, retiré dans Anagni, excommunie l'empereur, & absout ses sujets du serment de fidélité. On voit bien que le pape comptait sur le secours des rois de Naples & de Sicile. Jamais un pape n'excommunia un roi sans avoir un prince tout prêt à soutenir par les armes cette hardiesse ecclésiastique: le pape comptait sur le roi de Naples, & sur les plus grandes villes d'Italie.

Les Milanais profitent de ces divisions; ils osent attaquer l'armée impériale à Carentia, à quelques milles de Lodi, & remportent une grande victoire. Si les autres villes d'Italie avaient secondé Milan, c'était le moment pour délivrer à jamais ce beau pays du joug étranger. 1161.

L'empereur rétablit son armée & ses affaires: les Milanais bloqués manquent de vivres; ils capitulent. Les consuls 1162.

& huit chevaliers, chacun l'épée nue à la main, viennent mettre leurs épées aux pieds de l'empereur à Lodi. L'empereur révoque l'arrêt qui condamnait les citoyens à la ſervitude, & qui livrait leur ville au pillage ; mais à peine y eſt-il entré qu'il fait démolir les portes, les remparts, tous les édifices publics, & on ſème du ſel ſur leurs ruines, ſelon l'ancien préjugé, très-faux, que le ſel eſt l'emblême de la ſtérilité. Les Huns, les Goths, les Lombards, n'avaient pas ainſi traité l'Italie.

Le 27 mars.

Les Génois qui ſe prétendaient libres viennent prêter ſerment de fidélité ; & en proteſtant qu'ils ne donneront point de tribut annuel, ils donnent mille deux cents marcs d'argent ; ils promettent d'équiper une flotte pour aider l'empereur à conquérir la Sicile & la Pouille ; & *Fréderic* leur donne en fief ce qu'on appelle la rivière de Gènes, depuis Monaco juſqu'à Porto-Venère.

Il marche à Bologne qui était confédérée avec Milan ; il y protége les colléges, & fait démanteler les murailles : tout ſe ſoumet à ſa puiſſance.

Pendant ce temps l'Empire fait des conquêtes dans le Nord ; le duc de Saxe s'empare du Meklenbourg pays de Vandales, & y tranſplante des colonies d'allemands.

Pour rendre le triomphe de *Fréderic Barberouſſe* complet, le pape *Alexandre III*, ſon ennemi, fuit de l'Italie, & ſe retire en France. *Fréderic* va à Beſançon pour intimider le roi de France, & le détacher du parti d'*Alexandre*.

C'eſt dans ce temps de ſa puiſſance qu'il ſomme les rois de Danemarck, de Bohème & de Hongrie de venir à ſes ordres donner leurs voix dans une diète contre un pape. Le roi de Danemarck *Valdemar I* obéit ; il ſe rendit à Beſançon. On dit qu'il n'y fit ſerment de fidélité que pour le reſte de la Vandalie qu'on abandonnait à ſes conquêtes : d'autres diſent qu'il renouvela l'hommage pour le Danemarck : s'il eſt ainſi, c'eſt le dernier roi de Danemarck qui ait fait hommage de ſon royaume à

l'Empire ; & cette année 1162 devient par-là une grande époque.

L'empereur va à Maïence, dont le peuple, excité par des moines, avait massacré l'archevêque. Il fit raser les murailles de la ville, elles ne furent rétablies que longtemps après. 1163.

Erfort capitale de la Thuringe, ville dont les archevêques de Maïence ont prétendu la seigneurie depuis *Othon IV*, est ceinte de murailles, dans le temps qu'on détruit celles de Maïence. 1164.

Etablissement de la société des villes anséatiques. Cette union avait commencé par Hambourg & Lubeck, qui faisaient quelque négoce à l'exemple des villes maritimes de l'Italie. Elles se rendirent bientôt utiles & puissantes, en fournissant du moins le nécessaire au nord de l'Allemagne ; & depuis, lorsque Lubeck qui appartenait au fameux *Henri le lion*, & qu'il fortifia, fut déclarée ville impériale par *Fréderic Barberousse*, & fut la première des villes maritimes. Lorsqu'elle eut le droit de battre monnaie, cette monnaie fut la meilleure de toutes, dans ces pays où l'on n'en avait frappé jusqu'alors qu'à un très-bas titre. De-là vient, à ce qu'on a cru, l'argent *esterling* ; de-là vient que Londres compta par livres esterling, quand elle se fut associée aux villes anséatiques.

Il arrive à l'empereur ce qui était arrivé à tous ses prédécesseurs : on fait contre lui des ligues en Italie tandis qu'il est en Allemagne. Rome se ligue avec Venise par les soins du pape *Alexandre III* Venise, imprenable par sa situation, était redoutable par son opulence ; elle avait acquis de grandes richesses dans les croisades, auxquelles les Vénitiens n'avaient jusqu'alors pris part qu'en négocians habiles.

Fréderic retourne en Italie, & ravage le Véronais qui était de la ligue. Son pape *Victor* meurt. Il en fait sacrer

un autre, au mépris de toutes les lois, par un évêque de Liége. Cet uſurpateur prend le nom de *Paſcal*.

La Sardaigne était alors gouvernée par quatre baillis. Un d'eux qui s'était enrichi vient demander à *Fréderic* le titre de roi, & l'empereur le lui donne. Il triple par-tout les impôts, & retourne en Allemagne avec aſſez d'argent pour ſe faire craindre.

1165. Diète de Vürtzbourg contre le pape *Alexandre III.* L'empereur exige un ſerment de tous les princes & de tous les évêques de ne point reconnaître *Alexandre*. Cette diète eſt célèbre par les députés d'Angleterre qui viennent rendre compte des droits du roi & du peuple, contre les prétentions de l'Egliſe de Rome.

Fréderic, pour donner de la conſidération à ſon pape *Paſcal*, lui fait canoniſer *Charlemagne*. Quel ſaint, & quel feſeur de ſaints! Aix-la-chapelle prend le titre de la capitale de l'Empire, quoiqu'il n'y ait point en effet de capitale. Elle obtient le droit de battre monnaie.

1166. *Henri le lion* duc de Saxe & de Bavière, ayant augmenté prodigieuſement ſes domaines, l'empereur n'eſt pas fâché de voir une ligue en Allemagne contre ce prince. Un archevêque de Cologne, hardi & entreprenant, s'unit avec pluſieurs autres évêques, avec le comte palatin, le comte de Thuringe & le marquis de Brandebourg. On fait à *Henri le lion* une guerre ſanglante. L'empereur les laiſſe ſe battre, & paſſe en Italie.

1167. Les Piſans & les Génois plaident à Lodi devant l'empereur pour la poſſeſſion de la Sardaigne, & ne l'obtiennent ni les uns ni les autres.

Fréderic va mettre à contribution la Pentapole ſi ſolemnellement cédée aux papes par tant d'empereurs, & patrimoine inconteſtable de l'Egliſe.

La ligue de Veniſe & de Rome, & la haine que le pouvoir deſpotique de *Fréderic* inſpire, engagent Crémone,

Bergame, Breſcia, Mantoue, Ferrare & d'autres villes à s'unir avec les Milanais. Toutes ces villes & les Romains prennent en même temps les armes.

Les Romains attaquent vers Tuſculum une partie de l'armée impériale. Elle était commandée par un archevêque de Maïence très-célèbre alors, nommé *Chriſtiern*, & par un archevêque de Cologne. C'était un ſpectacle rare de voir ces deux prêtres entonner une chanſon allemande pour animer leurs troupes au combat.

Mais ce qui marquait bien la décadence de Rome, c'eſt que les Allemands, dix fois moins nombreux, défirent entièrement les Romains. *Fréderic* marche alors d'Ancone à Rome; il l'attaque; il brûle la ville Léonine; & l'égliſe de Saint-Pierre eſt preſque conſumée.

Le pape *Alexandre* s'enfuit à Bénévent. L'empereur ſe fait couronner avec l'impératrice *Béatrix* par ſon anti-pape *Paſcal* dans les ruines de Saint-Pierre.

De là *Fréderic* revole contre les villes confédérées. La contagion qui déſole ſon armée, les met pour quelque temps en ſureté. Les troupes allemandes, victorieuſes des Romains, étaient ſouvent vaincues par l'intempérance & par la chaleur du climat.

Alexandre III trouve le ſecret de mettre à la fois dans ſon parti *Emmanuel* empereur des Grecs, & *Guillaume* roi de Sicile, ennemi naturel des Grecs; tant on croyait l'intérêt commun de ſe réunir contre *Barberouſſe*. 1168.

En effet ces deux puiſſances envoient au pape de l'argent & quelques troupes. L'empereur, à la tête d'une armée très-diminuée, voit les Milanais relever leurs murailles ſous ſes yeux, & preſque toute la Lombardie conjurée contre lui. Il ſe retire vers le comté de Maurienne. Les Milanais enhardis le pourſuivent dans les montagnes. Il échappe à grande peine, & ſe retire en Alſace, tandis que le pape l'excommunie.

L'Italie reſpire par ſa retraite. Les Milanais ſe fortifient. Ils bâtiſſent aux pieds des Alpes la ville d'Alexandrie à

l'honneur du pape. C'eſt Alexandrie de la paille, ainſi nommée à cauſe de ſes maiſonnettes couvertes de chaume, qui la diſtinguent d'Alexandrie fondée par le véritable *Alexandre*.

En cette année Lunebourg commence à devenir une ville.

L'évêque de Vürtzbourg obtient la juriſdiction civile dans le duché de Franconie. C'eſt ce qui fait que ſes ſucceſſeurs ont eu la direction du cercle de ce nom.

Guelfe, couſin germain du fameux *Henri le lion* duc de Saxe & de Bavière, lègue en mourant à l'empereur le duché de Spolète, le marquiſat de Toſcane, avec ſes droits ſur la Sardaigne, pays réclamé par tant de compétiteurs, abandonné à lui-même et à ſes baillis, dont l'un ſe diſait roi.

1169. *Fréderic* fait élire *Henri* ſon fils aîné roi des Romains, tandis qu'il eſt prêt à perdre pour jamais Rome et l'Italie.

Quelques mois après il fait élire ſon ſecond fils *Fréderic* duc d'Allemagne, et lui aſſure le duché de Suabe : les auteurs étrangers ont cru que *Fréderic* avait donné l'Allemagne entière à ſon fils, mais ce n'était que l'ancienne Allemagne proprement dite. Il n'y avait d'autre roi de la Germanie, nommée Allemagne, que l'empereur.

1170. *Fréderic* n'eſt plus reconnaiſſable. Il négocie avec le pape au lieu d'aller combattre. Ses armées & ſon tréſor étaient donc diminués.

Les Danois prennent Stettin. *Henri le lion*, au lieu d'aider l'empereur à recouvrer l'Italie, ſe croiſe avec ſes chevaliers ſaxons pour aller ſe battre dans la Paleſtine.

1171. *Henri le lion*, trouvant une trève établie en Aſie, s'en retourne par l'Egypte. Le ſoudan voulut étonner l'Europe par ſa magnificence & par ſa généroſité : il accabla de préſens le duc de Saxe & de Bavière : & entre autres, il lui donne quinze cents chevaux arabes.

L'empereur assemble enfin une diète à Vorms, & demande du secours à l'Allemagne, pour ranger l'Italie sous sa puissance. 1172.

Il commence par envoyer une petite armée, commandée par ce même archevêque de Maïence qui avait battu les Romains.

Les villes de Lombardie étaient confédérées, mais jalouses les unes des autres. Lucques était ennemie mortelle de Pise; Gènes l'était de Pise & de Florence; & ce sont ces divisions qui ont perdu à la fin l'Italie.

L'archevêque de Maïence *Christiern* réussit habilement à détacher les Vénitiens de la ligue: mais Milan, Pavie, Florence, Crémone, Parme, Bologne, sont inébranlables, & Rome les soutient. 1173.

Pendant ce temps *Fréderic* est obligé d'aller apaiser des troubles dans la Bohème. Il y dépossede le roi *Ladislas*, & donne la régence au fils de ce roi. On ne peut être plus absolu qu'il l'était en Allemagne, & plus faible alors au-delà des Alpes.

Il passe enfin le mont Cenis. Il assiége cette Alexandrie bâtie pendant son absence, & dont le nom lui était odieux, et commence par faire dire aux habitans que s'ils osent se défendre, on ne pardonnera ni au sexe ni à l'enfance. 1174.

Les Alexandrins secourus par les villes confédérées sortent sur les impériaux, & les battent à l'exemple des Milanais. L'empereur, pour comble de disgrace, est abandonné par *Henri le lion*, qui se retire avec ses saxons, très-indisposé contre *Barberousse*, qui gardait pour lui les terres de *Mathilde*. 1175.

Il semblait que l'Italie allait être libre pour jamais.

Fréderic reçoit des renforts d'Allemagne. L'archevêque de Maïence est à l'autre bout de l'Italie, dans la Marche d'Ancone, avec ses troupes. 1176.

La guerre eſt pouſſée vivement de deux côtés. L'infanterie milanaiſe, toute armée de piques, défait toute la gendarmerie impériale. *Fréderic* échappe à peine pourſuivi par les vainqueurs. Il ſe cache, & ſe ſauve enfin dans Pavie.

Cette victoire fut le ſignal de la liberté des Italiens pendant pluſieurs années : eux ſeuls alors purent ſe nuire.

Le ſuperbe *Fréderic* prévient enfin & ſollicite le pape *Alexandre*, retiré dès long-temps dans Anagnia, craignant également les Romains qui ne voulaient point de maître, & l'empereur qui voulait l'être.

Fréderic lui offre de l'aider à dominer dans Rome, de lui reſtituer le patrimoine de Saint-Pierre, & de lui donner une partie des terres de la comteſſe *Mathilde*. On aſſemble un congrès à Bologne.

1177. Le pape fait transférer le congrès à Veniſe, où il ſe rend ſur les vaiſſeaux du roi de Sicile. Les ambaſſadeurs de Sicile & les députés des villes lombardes y arrivent les premiers. L'archevêque de Maïence *Chriſtiern* y vient conclure la paix.

Il eſt difficile de démêler comment cette paix qui devait aſſurer le repos des papes & la liberté des Italiens, ne fut qu'une trève de ſix ans avec les villes lombardes, & de quinze ans avec la Sicile. Il n'y fut pas queſtion des terres de la comteſſe *Mathilde*, qui avaient été la baſe du traité.

Tout étant conclu, l'empereur ſe rend à Veniſe. Le duc le conduit dans ſa gondole à Saint-Marc. Le pape l'attendait à la porte, la tiare ſur la tête. L'empereur ſans manteau le conduit au chœur, une baguette de bedeau à la main. Le pape prêcha en latin que *Fréderic* n'entendait pas. Après le ſermon, l'empereur vient baiſer les pieds du pape, communie de ſa main, conduit ſa mule dans la place Saint-Marc au ſortir de l'égliſe ; & *Alexandre III* s'écriait : DIEU *a voulu qu'un vieillard & un prêtre triomphât*

d'un empereur puissant & terrible. Toute l'Italie regarda *Alexandre III* comme son libérateur & son père.

La paix fut jurée sur les évangiles par douze princes de l'Empire. On n'écrivait guère alors ces traités. Il y avait peu de clauses ; les sermens suffisaient. Peu de princes allemands savaient lire & signer, & on ne se servait de la plume qu'à Rome. Cela ressemble aux temps sauvages qu'on appelle héroïques.

Cependant on exigea de l'empereur un acte particulier scellé de son sceau, par lequel il promit de n'inquiéter de six ans les villes d'Italie.

Comment *Fréderic Barberousse* osait-il après cela passer par Milan, dont le peuple traité par lui en esclave l'avait vaincu? Il y alla pourtant en retournant en Allemagne. 1178.

D'autres troubles agitaient ce vaste pays, guerrier, puissant & malheureux, dans lequel il n'y avait pas encore une seule ville comparable aux médiocres de l'Italie.

Henri le lion, maître de la Saxe & de la Bavière, faisait toujours la guerre à plusieurs évêques, comme l'empereur l'avait faite au pape. Il succomba comme lui, & par l'empereur même.

L'archevêque de Cologne, aidé de la moitié de la Vestphalie, l'archevêque de Magdebourg, un évêque d'Halberstadt, étaient opprimés par *Henri le lion*, & lui faisaient tout le mal qu'ils pouvaient. Presque toute l'Allemagne embrasse leur parti.

Henri le lion est le quatrième duc de Bavière mis au ban de l'Empire dans la diète de Goslar. Il fallait une puissante armée pour mettre l'arrêt à exécution. Ce prince était plus puissant que l'empereur. Il commandait alors depuis Lubeck jusqu'au milieu de la Vestphalie. Il avait, outre la Bavière, la Stirie & la Carinthie. L'archevêque de Cologne son ennemi est chargé de l'exécution du ban. 1179.

Parmi les vassaux de l'Empire qui amènent des troupes à l'archevêque de Cologne, on voit un *Philippe* comte de

Flandre, ainſi qu'un comte de Hainaut, & un duc du Brabant, &c. Cela pourrait faire croire que la Flandre proprement dite ſe regardait toujours comme membre de l'Empire, quoique pairie de la France; tant le droit féodal traînait après lui d'incertitudes.

Le duc *Henri* ſe défend dans la Saxe; il prend la Thuringe; il prend la Heſſe; il bat l'armée de l'archevêque de Cologne.

La plus grande partie de l'Allemagne eſt ravagée par cette guerre civile, effet naturel du gouvernement féodal. Il eſt même étrange que cet effet n'arrivât pas plus ſouvent.

1180. Après quelques ſuccès divers, l'empereur tient une diète dans le château de Gelnhauſen vers le Rhin. On y renouvelle, on y confirme la proſcription de *Henri le lion*. *Fréderic* y donne la Saxe à *Bernard d'Anhalt*, fils d'*Albert l'ours*, marquis de Brandebourg. On lui donne auſſi une partie de la Veſtphalie. La maiſon d'*Anhalt* parut alors devoir être la plus puiſſante de l'Allemagne.

La Bavière eſt accordée au comte *Othon de Vitelsbach*, chef de la cour de juſtice de l'empereur. C'eſt de cet *Othon Vitelsbach* que deſcendent les deux maiſons électorales de *Bavière* qui règnent de nos jours après tant de malheurs. Elles doivent leur grandeur à *Fréderic Barberouſſe*.

Dès que ces ſeigneurs furent inveſtis, chacun tombe ſur *Henri le lion*; & l'empereur ſe met lui-même à la tête de l'armée.

1181. On prend au duc *Henri* Lunebourg dont il était maître; on attaque Lubeck dont il était le protecteur; & le roi de Danemarck *Valdemar* aide l'empereur dans ce ſiége de Lubeck.

Lubeck déjà riche, & qui craignait de tomber au pouvoir du Danemarck, ſe donne à l'empereur, qui la déclare ville impériale, capitale des villes de la mer Baltique, avec la permiſſion de battre monnaie.

Le duc *Henri*, ne pouvant plus réſiſter, va ſe jeter aux pieds de l'empereur, qui lui promet de lui conſerver Brunſvick & Lunebourg, reſte de tant d'Etats qu'on lui enlève.

Henri le lion paſſe à Londres avec ſa femme, chez le roi *Henri II* ſon beau-père. Elle lui donne un fils nommé *Othon;* c'eſt le même qui fut depuis empereur ſous le nom d'*Othon IV;* & c'eſt d'un frère de cet *Othon IV* que deſcendent les princes qui règnent aujourd'hui en Angleterre : de ſorte que les ducs de Brunſvick, les rois d'Angleterre, les ducs de Modène ont tous une origine commune : & cette origine eſt italienne.

L'Allemagne eſt alors tranquille. *Fréderic* y abolit plu- 1182.
ſieurs coutumes barbares, entre autres, celle de piller le mobilier des morts ; droit horrible que tous les bourgeois des villes exerçaient au décès d'un bourgeois aux dépens des héritiers, & qui cauſait toujours des querelles ſanglantes, quoique le mobilier fût alors bien peu de choſe.

Toutes les villes de la Lombardie jouiſſent d'une profonde paix, & reprennent la vie.

Les Romains perſiſtent toujours dans l'idée de ſe ſouſtraire au pouvoir des papes, comme à celui des empereurs. Ils chaſſent de Rome le pape *Lucius III*, ſucceſſeur d'*Alexandre*.

Le ſénat eſt le maître dans Rome. Quelques clercs qu'on prend pour des eſpions du pape *Lucius III*, lui ſont renvoyés avec les yeux crevés; inhumanité trop indigne du nom romain.

Fréderic I déclare Ratisbonne ville impériale. Il détache 1183.
le Tirol de la Bavière; il en détache auſſi la Stirie, qu'il érige en duché.

Célèbre congrès à Plaiſance le 30 avril entre les commiſſaires de l'empereur & les députés de toutes les villes de Lombardie. Ceux de Veniſe même s'y trouvent. Ils

conviennent que l'empereur peut exiger de ſes vaſſaux d'Italie le ſerment de fidélité ; & qu'ils ſont obligés de marcher à ſon ſecours, en cas qu'on l'attaque dans ſon voyage à Rome, qu'on appelle l'expédition romaine.

Ils ſtipulent que les villes & les vaſſaux ne fourniront à l'empereur dans ſon paſſage que le fourrage ordinaire, les proviſions de bouche pour tout ſubſide.

L'empereur leur accorde le droit d'avoir des troupes, des fortifications, des tribunaux qui jugent en dernier reſſort, juſqu'à concurrence de cinquante marcs d'argent; & nulle cauſe ne doit être jamais évoquée en Allemagne.

Si dans ces villes l'évêque a le titre de comte, il y conſervera le droit de créer les conſuls de ſa ville épiſcopale; & ſi l'évêque n'eſt pas en poſſeſſion de ce droit, il eſt réſervé à l'empereur.

Ce traité, qui rendait l'Italie libre ſous un chef, a été regardé long-temps par les Italiens comme le fondement de leur droit public.

Les marquis de Malaſpina & les comtes de Crême y ſont ſpécialement nommés ; & l'empereur tranſige avec eux comme avec les autres villes. Tous les ſeigneurs des fiefs y ſont compris en général.

Les députés de Veniſe ne ſignèrent à ce traité que pour les fiefs qu'ils avaient dans le continent; car pour la ville de Veniſe, elle ne mettait pas ſa liberté & ſon indépendance en compromis.

1184. Grande diète à Maïence. L'empereur y fait encore reconnaître ſon fils *Henri* roi des Romains.

Il arme chevaliers ſes deux fils *Henri* & *Fréderic*. C'eſt le premier empereur qui ait fait ainſi ſes fils chevaliers avec les cérémonies alors en uſage. Le nouveau chevalier feſait la veille des armes, enſuite on le mettait au bain; il venait recevoir l'accollade et le baiſer en tunique; des chevaliers lui attachaient ſes éperons; il offrait ſon épée à DIEU & aux ſaints; on le revêtait d'une épitoge : mais ce

qu'il y avait de plus bizarre, c'eſt qu'on lui ſervait à dîner, ſans qu'il lui fût permis de manger & de boire. Il lui était auſſi défendu de rire.

L'empereur va à Vérone, où le pape *Lucius III*, toujours chaſſé de Rome, était retiré. On y tenait un petit concile. Il ne fut pas queſtion de rétablir *Lucius* à Rome. On y traita la grande querelle des terres de la comteſſe *Mathilde*, & on ne convint de rien : auſſi le pape refuſa-t-il de couronner empereur *Henri*, fils de *Fréderic*.

L'empereur alla le faire couronner roi d'Italie à Milan, & on y apporta la couronne de fer de *Monza*.

Le pape, brouillé avec les Romains, eſt aſſez imprudent 1185.
pour ſe brouiller avec l'empereur au ſujet de ce dangereux héritage de *Mathilde*.

Un roi de Sardaigne commande les troupes de *Fréderic*. Ce roi de Sardaigne eſt le fils de ce bailli qui avait acheté le titre de roi. Il ſe ſaiſit de quelques villes dont les papes étaient encore en poſſeſſion. *Lucius III*, preſque dépouillé de tout, meurt à Vérone ; & *Fréderic*, vainqueur du pape, ne peut pourtant être ſouverain dans Rome.

L'empereur marie à Milan, le 6 février, ſon fils le roi 1186.
Henri avec *Conſtance de Sicile*, fille de *Roger II* roi de Sicile & de Naples, et petite-fille de *Roger I* du nom. Elle était héritière préſomptive de ce beau royaume : ce mariage fut la ſource des plus grands & des plus longs malheurs.

Cette année doit être célèbre en Allemagne par l'uſage qu'introduiſit un évêque de Metz, nommé *Bertrand*, d'avoir des archives dans les villes, & d'y conſerver les actes dont dépendent les fortunes des particuliers. Avant ce temps-là tout ſe feſait par témoins ſeulement, & preſque toutes les conteſtations ſe décidaient par des combats.

La Poméranie qui, après avoir appartenu aux Polonais, 1187.
était vaſſale de l'Empire, & qui lui payait un léger tribut,

eſt ſubjuguée par *Canut* roi de Danemarck, & devient vaſſale des Danois. Sleſvick, auparavant relevant de l'Empire, devient un duché du Danemarck. Ainſi ce royaume, qui auparavant relevait lui-même de l'Allemagne, lui ôte tout d'un coup deux provinces.

Fréderic Barberouſſe, auparavant ſi grand & ſi puiſſant, n'avait plus qu'une ombre d'autorité en Italie, & voyait la puiſſance de l'Allemagne diminuée.

Il rétablit ſa réputation, en conſervant la couronne de Bohême à un duc ou à un roi que ſes ſujets venaient de dépoſer.

Les Génois bâtiſſent un fort à Monaco, & font l'acquiſition de Gavi.

Grands troubles dans la Savoie. L'empereur *Fréderic* ſe déclare contre le comte de Savoie, & détache pluſieurs fiefs de ce comté, entre autres, les évêchés de Turin & de Genève. Les évêques de ces villes deviennent ſeigneurs de l'Empire : de-là les querelles perpétuelles entre les évêques & les comtes de Genève.

1188. *Saladin*, le plus grand homme de ſon temps, ayant repris Jéruſalem ſur les chrétiens, le pape *Clément III* fait prêcher une nouvelle croiſade dans toute l'Europe.

Le zèle des Allemands s'alluma; on a peine à concevoir les motifs qui déterminèrent l'empereur *Fréderic* à marcher vers la Paleſtine, & à renouveler à l'âge de ſoixante-huit ans des entrepriſes dont un prince ſage devait être déſabuſé. Ce qui caractériſe ces temps-là, c'eſt qu'il envoie un comte de l'Empire à *Saladin*, pour lui demander en cérémonie Jéruſalem & la vraie croix. Cette vraie croix était inconteſtablement une très-fauſſe relique; & cette Jéruſalem était une très-miſérable ville : mais il fallait flatter le fanatiſme abſurde des peuples.

On voit ici un ſingulier exemple de l'eſprit du temps. Il était à craindre que *Henri le lion*, pendant l'abſence de l'empereur, ne tentât de rentrer dans les grands Etats

dont il était dépouillé. On lui fit jurer qu'il ne ferait aucune tentative pendant la guerre sainte. Il jura, & on se fia à son serment.

Fréderic Barberousse, avec son fils *Fréderic* duc de Suabe, passe par l'Autriche & par la Hongrie avec plus de cent mille croisés. S'il eût pu conduire à Rome cette armée de volontaires, il était empereur en effet. Les premiers ennemis qu'il trouve sont les chrétiens grecs de l'Empire de Constantinople. Les empereurs grecs & les croisés avaient eu à se plaindre en tout temps les uns des autres. 1189.

L'empereur de Constantinople était *Isaac l'Ange*. Il refuse de donner le titre d'empereur à *Fréderic*, qu'il ne regarde que comme un roi d'Allemagne; il lui fait dire que, s'il veut obtenir le passage, il faut qu'il donne des otages. On voit dans les constitutions de *Goldast* les lettres de ces empereurs. *Isaac l'Ange* n'y donne d'autre titre à *Fréderic* que celui d'avocat de l'Eglise romaine. *Fréderic* répond à *l'Ange* qu'il est un chien. Et après cela on s'étonne des épithètes que se donnent les héros d'*Homère* dans des temps encore plus héroïques!

Fréderic, s'étant frayé le passage à main armée, bat le sultan d'Iconium; il prend sa ville; il passe le mont Taurus, & meurt de maladie après sa victoire, laissant une réputation célèbre d'inégalité & de grandeur, & une mémoire chère à l'Allemagne plus qu'à l'Italie. 1190.

On dit qu'il fut enterré à Tyr. On ignore où est la cendre d'un empereur qui fit tant de bruit pendant sa vie. Il faut que ses succès dans l'Asie aient été beaucoup moins solides qu'éclatans; car il ne restait à son fils *Fréderic de Suabe* qu'une armée d'environ sept à huit mille combattans; de cent mille qu'elle était en arrivant.

Le fils mourut bientôt de maladie comme le père; & il ne demeura en Asie que *Léopold* duc d'Autriche, avec quelques chevaliers. C'est ainsi que se terminait chaque croisade.

HENRI VI,

VINGT-TROISIEME EMPEREUR.

1190. HENRI VI, déjà deux fois reconnu & couronné du vivant de son père, ne renouvelle point cet appareil, & règne de plein droit.

Cet ancien duc de Saxe & de Bavière, ce possesseur de tant de villes, *Henri le lion*, avait peu respecté son serment de ne pas chercher à reprendre son bien. Il était déjà entré dans le Holstein ; il avait des évêques, & surtout celui de Brème, dans son parti.

Henri VI lui livre bataille auprès de Verden, & est vainqueur. Enfin on fait la paix avec ce prince toujours proscrit & toujours armé. On lui laisse Brunsvick démantelé. Il partage avec le comte de Holstein le titre de seigneur de Lubeck, qui demeure toujours ville libre sous ses seigneurs.

L'empereur *Henri VI*, par cette victoire & par cette paix étant affermi en Allemagne, tourne ses pensées vers l'Italie. Il pouvait y être plus puissant que *Charlemagne* & les *Othons;* possesseur direct des terres de *Mathilde*, roi de Naples et de Sicile par sa femme, & suzerain de tout le reste.

1191. Il fallait recueillir cet héritage de Naples & Sicile. Les seigneurs du pays ne voulaient pas que ce royaume, devenu florissant en si peu de temps, fût une province soumise à l'Allemagne. Le sang de ces gentilshommes français, devenus par leur courage, leurs rois & leurs compatriotes, leur était cher. Ils élisent *Tancrède*, fils du prince *Roger*, & petit-fils de leur bon roi *Roger*. Ce prince *Tancrède* n'était pas né d'un mariage reconnu pour légitime : mais combien de bâtards avaient hérité avant lui de plus grands

grands royaumes ! la volonté des peuples & l'élection paraiſſaient d'ailleurs le premier de tous les droits.

L'empereur traite avec les Génois pour avoir une flotte avec laquelle il aille diſputer la Pouille & la Sicile. Des marchands pouvaient ce que l'empereur ne pouvait pas par lui-même. Il confirme les priviléges des villes de Lombardie pour les mettre dans ſon parti. Il ménage le pape *Céleſtin III;* c'était un vieillard de quatre-vingt-cinq ans, qui n'était pas prêtre. Il venait d'être élu.

Les cérémonies de l'introniſation des papes étaient alors de les revêtir d'une chappe rouge dès qu'ils étaient nommés. On les conduiſait dans une chaire de pierre qui était percée, & qu'on appelait *ſtercorarium;* enſuite dans une chaire de porphyre, ſur laquelle on leur donnait deux clefs, celle de l'égliſe de Latran, & celle du palais, origine des armes du pape : de-là dans une troiſième chaire, où on lui donnait une ceinture de ſoie, & une bourſe dans laquelle il y avait douze pierres ſemblables à celles de l'éphod du grand-prêtre des Juifs. On ne ſait pas quand tous ces uſages ont commencé. Ce fut ainſi que *Céleſtin* fut introniſé avant d'être prêtre.

L'empereur étant venu à Rome, le pape ſe fait ordonner prêtre la veille de pâques, le lendemain ſe fait ſacrer évêque, le ſurlendemain ſacre l'empereur *Henri VI* avec l'impératrice *Conſtance.*

Roger Hoved, anglais, eſt le ſeul qui rapporte que le pape pouſſa d'un coup de pied la couronne dont on devait orner l'empereur, & que les cardinaux la relevèrent. Il prend cet accident pour une cérémonie. On a cru auſſi que c'était une marque d'un orgueil auſſi brutal que ridicule. Ou le pape était en enfance ; ou l'aventure n'eſt pas vraie.

L'empereur, pour ſe rendre le pape favorable dans ſon expédition de Naples & de Sicile, lui rend l'ancienne ville de Tuſculum. Le pape la rend au peuple romain, dont le gouvernement municipal ſubſiſtait toujours. Les

Romains la détruisent de fond en comble. Il semble qu'en cela les Romains eussent pris le génie destructeur des Goths & des Hérules habitués chez eux.

Cependant le vieux *Célestin III*, comme suzerain de Naples & de Sicile, craignant un vassal puissant qui ne voudrait pas être vassal, défend à l'empereur cette conquête ; défense non moins ridicule que le coup de pied à la couronne, puisqu'il ne pouvait empêcher l'empereur de marcher à Naples.

Les maladies détruisent toujours les troupes allemandes dans les pays chauds & abondans. La moitié de l'armée impériale périt sur le chemin de Naples.

Constance, femme de l'empereur, est livrée dans Salerne au roi *Tancrède*, qui la renvoie généreusement à son époux.

1192. L'empereur diffère son entreprise sur Naples & Sicile, & va à Vorms. Il fait un de ses frères, *Conrad*, duc de Suabe. Il donne à *Philippe* son autre frère, depuis empereur, le duché de Spolète, qu'il ôte à la maison *des Guelfes*.

Etablissemens des chevaliers de l'ordre teutonique, destinés auparavant à servir les malades dans la Palestine, devenus depuis conquérans. La première maison, qu'ils ont en Allemagne, est bâtie à Coblentz.

Henri le lion renouvelle ses prétentions & ses guerres. Il ne poursuit rien sur la Saxe, rien sur la Bavière ; il se jette encore sur le Holstein, & perd tout ce qui lui restait d'ailleurs.

1193. En ce temps le grand *Saladin* chassait tous les chrétiens de la Syrie. *Richard cœur de lion*, roi d'Angleterre, après des exploits admirables & inutiles, s'en retourne comme les autres. Il était mal avec l'empereur ; il était plus mal avec *Léopold* duc d'Autriche pour une vaine querelle sur un prétendu point d'honneur qu'il avait eu avec *Léopold* dans les malheureuses guerres d'Orient. Il passe par les

terres du duc d'Autriche. Ce prince le fait mettre aux fers contre les sermens de tous les croisés, contre les égards dûs à un roi, contre les lois de l'honneur & des nations.

Le duc d'Autriche livre son prisonnier à l'empereur. La reine *Eléonore*, femme de *Richard cœur de lion*, ne pouvant venger son mari, offre sa rançon. On prétend que cette rançon fut de cent cinquante mille marcs d'argent. Cela serait environ deux millions d'écus d'Allemagne; &, attendu la rareté de l'argent & le prix des denrées, cette somme équivaudrait à quarante millions d'écus de ce temps-ci. Les historiens peut-être ont pris cent cinquante mille marques, *marcas*, pour cent cinquante mille marcs, demi-livres; ces méprises sont trop ordinaires. Quelle que fût la rançon, l'empereur *Henri VI*, qui n'avait sur *Richard* que le droit des brigands, la reçut avec autant de lâcheté qu'il retenait *Richard* avec injustice. On dit encore qu'il le força à lui faire hommage du royaume d'Angleterre, hommage très-vain. *Richard* eût été bien loin de mériter son surnom de *cœur de lion*, s'il eût consenti à cette bassesse.

Un évêque de Prague est fait duc ou roi de Bohème; il achète son investiture de *Henri VI* à prix d'argent.

Henri le lion, âgé de soixante & dix ans, marie son fils, qui porte le titre de comte de Brunsvick, avec *Agnès* fille de *Conrad* comte palatin, oncle de l'empereur. *Agnès* aimait le comte de Brunsvick: ce mariage, auquel l'empereur consent, le réconcilie avec le vieux duc qui meurt bientôt après, en laissant du moins le Brunsvick à ses descendans.

Il est à croire que l'empereur *Henri VI* ne rançonnait 1194.
le roi *Richard* & l'évêque de Bohème que pour avoir de quoi conquérir Naples & Sicile. *Tancrède*, son compétiteur, meurt. Les peuples mettent à sa place son fils *Guillaume* quoiqu'enfant: marque évidente que c'était

moins *Tancrède* que la nation qui disputait le trône de Naples à l'empereur.

Les Génois fournissent à *Henri* la flotte qu'ils lui ont promise ; les Pysans y ajoutent douze galères ; eux qui ne pourraient pas aujourd'hui fournir douze bateaux de pêcheurs. L'empereur, avec ces forces fournies par des italiens pour asservir l'Italie, se montre devant Naples qui se rend ; & tandis qu'il fait assiéger en Sicile Palerme & Catane, la veuve de *Tancrède*, enfermée dans Salerne, capitule, & cède les deux royaumes, à condition que son fils *Guillaume* aura du moins la principauté de Tarente. Ainsi, après cent ans que *Robert* & *Roger* avaient conquis la Sicile, ce fruit de tant de travaux des chevaliers français tombe dans les mains de la maison de Suabe.

Les Génois demandent à l'empereur l'exécution du traité qu'ils ont fait avec lui, la restitution stipulée de quelques terres, la confirmation de leurs priviléges en Sicile, accordés par leur roi *Roger*, *Henri VI* leur répond : *Quand vous m'aurez fait voir que vous êtes libres, & que vous ne me deviez pas une flotte en qualité de vassaux, je vous tiendrai ce que je vous ai promis.* Alors, joignant l'atrocité de la cruauté à l'ingratitude & à la perfidie, il fait exhumer le corps de *Tancrède*, et lui fait couper la tête par le bourreau. Il fait eunuque le jeune *Guillaume*, fils de *Tancrède*, l'envoie prisonnier à Coire, où il lui fait crever les yeux. La reine sa mère & ses filles sont conduites en Allemagne, & enfermées dans un couvent en Alsace. *Henri* fait emporter une partie des trésors amassés par les rois. Et les hommes souffrent à leur tête de tels hommes ! & on les appelle les oints du Seigneur !

1195. *Henri de Brunsvick*, fils du *lion*, obtient le Palatinat après la mort de son beau-père le palatin *Conrad*.

On publie une nouvelle croisade à Vorms ; *Henri VI* promet d'aller combattre pour JESUS-CHRIST.

Le zèle des voyages d'outremer croiſſait par les mal- 1196.
heurs, comme les religions s'affermiſſent par les martyres. Une ſœur du roi de France *Philippe-Auguſte*, veuve de *Béla* roi de Hongrie, ſe met à la tête d'une partie de l'armée croiſée allemande, & va en Paleſtine eſſuyer le ſort de tous ceux qui l'ont précédée. *Henri VI* fait marcher une autre partie des croiſés en Italie, où elle lui devait être plus utile qu'à Jéruſalem.

C'eſt un des points les plus curieux & les plus 1197.
intéreſſans de l'hiſtoire. La grande chronique belgique rapporte que non-ſeulement *Henri* fit élire ſon fils (*Frédéric II* encore au berceau) par cinquante-deux ſeigneurs ou évêques; mais qu'il fit déclarer l'Empire héréditaire, & qu'il ſtatua que Naples & Sicile ſeraient incorporées pour jamais à l'empire. Si *Henri VI* put faire ces lois, il les fit ſans doute, & était aſſez redouté pour ne pas trouver de contradiction. Il eſt certain que ſon épitaphe à Palerme, porte qu'il réunit la Sicile à l'Empire: mais les papes rendirent bientôt cette réunion inutile; & à ſa mort il parut bien que le droit d'élection était toujours cher aux ſeigneurs d'Allemagne.

Cependant *Henri VI* paſſe à Naples par terre; tous les ſeigneurs y étaient animés contre lui; un ſoulèvement général était à craindre: il les dépouille de leurs fiefs, & les donne aux allemands ou aux italiens de ſon parti. Le déſeſpoir forme la conjuration que l'empereur voulait prévenir. Un comte *Jourdan*, de la maiſon des princes normands, ſe met à la tête des peuples. Il eſt livré à l'empereur, qui le fait périr par un ſupplice qu'on croirait imité des tyrans fabuleux de l'antiquité: on l'attache nu ſur une chaiſe de fer brûlante; on le couronne d'un cercle de fer enflammé, qu'on lui attache avec des clous.

Alors l'empereur laiſſe partir le reſte de ſes allemands 1198.
croiſés; ils abordent en Chypre. L'évêque de Würtzbourg,

qui les conduit, donne la couronne de Chypre à *Emeri de Luſignan*, qui aimait mieux être vaſſal de l'Empire allemand que de l'Empire grec.

Ce même *Emeri de Luſignan*, roi de Chypre, épouſe *Iſabelle* fille du dernier roi de Jéruſalem; & de-là vient le vain titre de roi de Chypre & de Jéruſalem, que pluſieurs ſouverains ſe ſont diſputés en Europe.

Les allemands croiſés éprouvèrent des fortunes diverſes en Aſie. Pendant ce temps *Henri VI* reſte en Sicile avec peu de troupes. Sa ſécurité le perd; on conſpire à Naples & en Sicile contre le tyran. Sa propre femme *Conſtance* eſt l'ame de la conjuration. On prend les armes de tous côtés; *Conſtance* abandonne ſon cruel mari & ſe met à la tête des conjurés. On tue tout ce qu'on trouve d'allemands en Sicile. C'eſt le premier coup des vêpres ſiciliennes qui ſonnèrent depuis ſous *Charles de France*. *Henri* eſt obligé de capituler avec ſa femme; il meurt, & l'on prétend que c'eſt d'un poiſon que cette princeſſe lui donna : crime peut-être excuſable dans une femme qui vengeait ſa famille & ſa patrie, ſi l'empoiſonnement, & ſurtout l'empoiſonnement d'un mari, pouvait jamais être juſtifié.

PHILIPPE PREMIER,

VINGT-QUATRIEME EMPEREUR.

1198. D'ABORD les ſeigneurs & les évêques aſſemblés dans Arnsberg en Thuringe, accordent l'adminiſtration de l'Allemagne à *Philippe* duc de Suabe, oncle de *Fréderic II*, mineur, reconnu déjà roi des Romains. Ainſi le véritable empereur était *Fréderic II :* mais d'autres ſeigneurs, indignés de voir un Empire électif devenu héréditaire, choiſiſſent à Cologne un autre roi ; & ils éliſent le moins puiſſant pour être plus puiſſans ſous ſon nom. Ce prétendu roi ou empereur, nommé *Bertold*, duc d'une petite partie

de la Suiſſe, renonce bientôt à un vain honneur qu'il ne peut ſoutenir. Alors l'aſſemblée de Cologne élit le duc de Brunſvick, *Othon*, fils de *Henri le lion*. Les électeurs étaient le duc de Lorraine, un comte de Kuke, l'archevêque de Cologne, les évêques de Minden, de Paderborn, l'abbé de Corbie, & deux autres abbés moines bénédictins.

Philippe veut être auſſi nommé empereur; il eſt élu à Erfort: voilà quatre empereurs en une année, & aucun ne l'eſt véritablement.

Othon de Brunſvick était en Angleterre: & le roi d'Angleterre *Richard* ſi indignement traité par *Henri VI*, & juſte ennemi de la maiſon de Suabe, prenait le parti de *Brunſvick*. Par conſéquent le roi de France *Philippe-Auguſte* eſt pour l'autre empereur *Philippe*.

C'était encore une occaſion pour les villes d'Italie de ſecouer le joug allemand. Elles devenaient tous les jours plus puiſſantes: mais cette puiſſance même les diviſait. Les unes tenaient pour *Othon de Brunſvick*, les autres pour *Philippe de Suabe*. Le pape *Innocent III* reſtait neutre entre les compétiteurs. L'Allemagne ſouffre tous les fléaux d'une guerre civile.

Dans ces troubles inteſtins de l'Allemagne on ne voit 1199.
que changemens de parti, accords faits & rompus, faibleſſe 1200.
de tous les côtés. Et cependant l'Allemagne s'appelle toujours l'empire romain.

L'impératrice *Conſtance* reſtait en Sicile avec le prince *Fréderic* ſon fils: elle y était paiſible, elle y était régente: & rien ne prouvait mieux que c'était elle qui avait conſpiré contre ſon mari *Henri VI*. Elle retenait ſous l'obéiſſance du fils ceux qu'elle avait ſoulevés contre le père. Naples & Sicile aimaient dans le jeune *Fréderic* le fils de *Conſtance* & le ſang de leurs rois. Ils ne regardaient pas même ce *Fréderic II* comme le fils de *Henri VI*; & il y a très-grande apparence qu'il ne l'était pas, puiſque ſa mère, en demandant pour lui l'inveſtiture de Naples & de Sicile au pape

Céleſtin III, avait été obligée de jurer que *Henri VI* était ſon père.

Le fameux pape *Innocent III*, fils d'un comte de Segni, étant monté ſur le ſiége de Rome, il faut une nouvelle inveſtiture. Ici commence une querelle ſingulière qui dure encore depuis plus de cinq cents années.

On a vu ces chevaliers de Normandie, devenus princes & rois dans Naples & Sicile, relevant d'abord des empereurs, faire enſuite hommage aux papes. Lorſque *Roger*, encore comte de Sicile, donnait de nouvelles lois à cette île; lorſqu'il rendait tant d'égliſes à la communion romaine, qu'il enlevait à la fois aux mahométans & aux grecs, le pape *Urbain II* lui accorda ſolemnellement le pouvoir des légats *à latere* & des légats nés du ſaint-ſiége. Ces légats jugeaient en dernier reſſort toutes les cauſes eccléſiaſtiques, conféraient les bénéfices; levaient des décimes. Depuis ce temps les rois de Sicile étaient en effet légats, vicaires du ſaint-ſiége dans ce royaume, & vraiment papes chez eux. Ils avaient véritablement les deux glaives. Ce privilége unique, que tant de rois auraient pu s'arroger, n'était connu qu'en Sicile. Les ſucceſſeurs du pape *Urbain II* avaient confirmé cette prérogative ſoit de gré ſoit de force. *Céleſtin III* ne l'avait pas conteſtée. *Innocent III* s'y oppoſa, traita la légation des rois en Sicile de ſubreptice, exigea que *Conſtance* y renonçât pour ſon fils, & qu'elle fît un hommage-lige pur & ſimple de la Sicile.

Conſtance meurt avant d'obéir, & laiſſe au pape la tutelle du roi & du royaume.

1201. *Innocent III* ne reconnaît point l'empereur *Philippe*; il reconnaît *Othon*, & lui écrit : *Par l'autorité de* DIEU *à nous donnée, nous vous recevons roi des Romains, & nous ordonnons qu'on vous obéiſſe;* & après les préliminaires ordinaires *nous vous donnerons la couronne impériale.*

Le roi de France *Philippe-Auguſte*, partiſan de *Philippe de Suabe*, & ennemi d'*Othon*, écrit au pape en faveur de

Philippe. *Innocent III* lui répond : *Il faut que Philippe perde l'Empire, ou que je perde le pontificat.*

Innocent III publie une nouvelle croisade. Les Allemands n'y ont point de part. C'est dans cette croisade que les chrétiens d'Occident prennent Constantinople au lieu de secourir la terre-sainte. C'est elle qui étend le pouvoir & les domaines de Venise. 1202.

L'Allemagne s'affaiblit du côté du Nord dans ces troubles. Les Danois s'emparent de la Vandalie; c'est une partie de la Prusse & de la Poméranie. Il est difficile d'en marquer les limites. Y en avait-il alors dans ces pays barbares ? le Holstein, annexé au Danemarck, ne reconnaît plus alors l'Empire. 1203.

Le duc de Brabant reconnaît *Philippe* pour empereur, & fait hommage. 1204.

Plusieurs seigneurs suivent cet exemple. *Philippe* est sacré à Aix par l'archevêque de Cologne. La guerre civile continue en Allemagne. 1205.

Othon, battu par *Philippe* auprès de Cologne, se réfugie en Angleterre. Alors le pape consent à l'abandonner : il promet à *Philippe* de lever l'excommunication encourue par tout prince qui se dit empereur sans la permission du saint-siége. Il le reconnaîtra pour empereur légitime, s'il veut marier sa sœur à un neveu de sa sainteté, en donnant pour dot le duché de Spolète, la Toscane, la Marche d'Ancone. Voilà des propositions bien étranges; la Marche d'Ancone appartenait de droit au saint-siége. *Philippe* refuse le pape, & aime mieux être excommunié que de donner une telle dot. Cependant, en rendant un archevêque de Cologne qu'il retenait prisonnier, il a son absolution, & ne fait point le mariage. 1206.

1207. *Othon* revient d'Angleterre en Allemagne. Il y paraît sans partisans. Il faut bien pourtant qu'il en eût de secrets, puisqu'il revenait.

1208. Le comte *Othon*, qui était palatin dans la Bavière, assassine l'empereur *Philippe* à Bamberg, & se sauve aisément.

OTHON IV,

VINGT-CINQUIEME EMPEREUR.

OTHON, pour s'affermir & pour réunir les partis, épouse *Béatrix* fille de l'empereur assassiné.

Béatrix demande à Francfort vengeance de la mort de son père. La diète met l'assassin au ban de l'Empire. Le comte *Papenheim* fit plus, il assassina quelque temps après l'assassin de l'empereur.

1209. *Othon IV*, pour s'affermir mieux, confirme aux villes d'Italie tous leurs droits, & reconnaît ceux que les papes s'attribuent. Il écrit à *Innocent III*, *Nous vous rendrons l'obéissance que nos prédécesseurs ont rendue aux vôtres.* Il le laisse en possession des terres que le pontife a déjà recouvrées, comme Viterbe, Orviète, Pérouse. Il lui abandonne la supériorité territoriale, c'est-à-dire, le domaine suprême, le droit de mouvance sur Naples & Sicile.

On ne peut paraître plus d'accord; mais à peine est-il couronné à Rome, qu'il fait la guerre au pape pour ces mêmes villes.

1210. Il avait laissé au pape la suzeraineté & la garde de Naples & Sicile; il va s'emparer de la Pouille, héritage du jeune *Fréderic* roi des Romains, qu'on dépouillait à la fois de l'Empire & de l'héritage de sa mère.

Innocent III ne peut qu'excommunier *Othon*. Une excommunication n'eſt rien contre un prince affermi: c'eſt beaucoup contre un prince qui a des ennemis. 1211.

Les ducs de Bavière, celui d'Autriche, le landgrave de Thuringe veulent le détrôner. L'archevêque de Maïence l'excommunie, & tout le parti reconnaît le jeune *Fréderic II*.

L'Allemagne eſt encore diviſée. *Othon*, près de perdre l'Allemagne pour avoir voulu ravir la Pouille, repaſſe les Alpes.

L'empereur *Othon* aſſemble ſes partiſans à Nuremberg. Le jeune *Fréderic* paſſe les Alpes après lui: il s'empare de l'Alſace, dont les ſeigneurs ſe déclarent en ſa faveur. Il met dans ſon parti *Ferri* duc de Lorraine. L'Allemagne eſt d'un bout à l'autre le théâtre de la guerre civile. 1212.

Fréderic II reçoit enfin de l'archevêque de Maïence la couronne à Aix-la-Chapelle. 1213.

Cependant *Othon* ſe ſoutient, & il regagne preſque tout, lorſqu'il était près de tout perdre.

Il était toujours protégé par l'Angleterre. Son concurrent, *Fréderic II*, l'était par la France. *Othon* fortifie ſon parti en épouſant la fille du duc de Brabant, après la mort de ſa femme *Béatrix*. Le roi d'Angleterre, *Jean*, lui donne de l'argent pour attaquer le roi de France. Ce *Jean* n'était pas encore *Jean ſans terre;* mais il était deſtiné à l'être & à devenir, comme *Othon*, très-malheureux.

Il paraît ſingulier qu'*Othon* qui, un an auparavant, avait de la peine à ſe défendre en Allemagne, puiſſe faire la guerre à préſent à *Philippe-Auguſte*. Mais il était ſuivi du duc de Brabant, du duc de Limbourg, du duc de Lorraine, du comte de Hollande, de tous les ſeigneurs de ces pays, & du comte de Flandre, que le roi d'Angleterre avait gagnés. C'eſt toujours un problème, ſi les comtes de Flandre, qui alors feſaient toujours hommage 1214.

à la France, étaient regardés comme vaſſaux de l'Empire malgré cet hommage.

Othon marche vers Valenciennes avec une armée de plus de cent vingt mille combattans, tandis que *Fréderic II*, caché vers la Suiſſe, attendait l'iſſue de cette grande entrepriſe. *Philippe-Auguſte* était preſſé entre l'empereur & le roi d'Angleterre.

BATAILLE FAMEUSE DE BOUVINES.

L'empereur *Othon* la perdit. On tua, dit-on, trente mille allemands, nombre probablement exagéré. L'uſage était alors de charger de chaînes les priſonniers. Le comte de Flandre & le comte de Boulogne furent menés à Paris les fers aux pieds & aux mains. C'était une coutume barbare établie. Le roi *Richard* d'Angleterre, *cœur de lion*, diſait lui-même qu'étant arrêté en Allemagne contre le droit des gens, *on l'avait chargé de fers auſſi peſans qu'il avait pu en porter.*

Au reſte, on ne voit pas que le roi de France fît aucune conquête du côté de l'Allemagne après ſa victoire de Bouvines : mais il en eut bien plus d'autorité ſur ſes vaſſaux.

Philippe-Auguſte envoie à *Fréderic* en Suiſſe, où il était retiré, le char impérial qui portait l'aigle allemande; c'était un trophée & un gage de l'Empire.

FREDERIC II,

VINGT-SIXIEME EMPEREUR.

OTHON vaincu, abandonné de tout le monde, ſe retire à Brunſvick, où on le laiſſe en paix parce qu'il n'eſt plus à craindre. Il n'eſt pas dépoſſédé, mais il eſt oublié. On dit qu'il devint dévot; reſſource des malheureux, & paſſion des eſprits faibles. Sa pénitence était, à ce qu'on prétend,

de se faire fouler aux pieds par ses valets de cuisine, comme si les coups de pied d'un marmiton expiaient les fautes des princes. Mais doit-on croire ces inepties écrites par des moines?

Fréderic II, empereur par la victoire de Bouvines, se 1215.
fait par-tout reconnaître.

Pendant les troubles de l'Allemagne, on a vu que les Danois avaient conquis beaucoup de terres vers l'Elbe, au Nord & à l'Orient. *Fréderic II* commença par abandonner ces terres par un traité. Hambourg s'y trouvait comprise. Mais comme à la première occasion on revient contre un traité onéreux, il profite d'une petite guerre que le nouveau comte palatin du Rhin, frère d'*Othon*, fesait aux Danois; il reçoit Hambourg sous sa protection; il la rend ensuite: honteux commencement d'un règne illustre.

Second couronnement de l'empereur à Aix-la-chapelle. Il dépossède le comte palatin, & le palatinat retourne à la maison de Bavière-Vitelsbach.

Nouvelle croisade. L'empereur prend la croix: il fallait qu'il doutât encore de sa puissance, puisqu'il promet au pape *Innocent III* de ne point réunir Naples & Sicile à l'Empire, & de les donner à son fils dès qu'il aura été sacré à Rome.

Fréderic II reste en Allemagne avec sa croix, & a 1216.
plus de desseins sur l'Italie que sur la Palestine. Il disait hautement que la vraie terre de promission était Naples & Sicile, & non pas les déserts & les cavernes de Judée. La croisade est en vain prêchée à tous les rois. Il n'y a cette fois qu'*André II*, roi des Hongrois, qui parte. Ce peuple, qui à peine était chrétien, prend la croix contre les musulmans qu'on nomme infidèles.

Les Allemands croisés n'en partent pas moins, sous 1217.
divers chefs par terre & par mer. La flotte des Pays-Bas,

arrêtée par les vents contraires, fournit encore aux croisés l'occasion d'employer utilement leurs armes vers l'Espagne. Ils se joignent aux Portugais, & battent les Maures. On pouvait poursuivre cette victoire, & délivrer enfin l'Espagne entière : le pape *Honorius III*, successeur d'*Innocent*, ne veut pas le permettre. Les papes commandaient aux croisés comme aux milices de DIEU; mais ils ne pouvaient que les envoyer en Orient. On ne gouverne les hommes que suivant leurs préjugés; & ces soldats des papes n'eussent point obéi ailleurs.

1218. *Fréderic II* avait grande raison de n'être point du voyage. Les villes d'Italie, & surtout Milan, refusaient de reconnaître un souverain qui, maître de l'Allemagne & de Naples, pouvait asservir toute l'Italie. Elles tenaient encore le parti d'*Othon IV*, qui vivait obscurément dans un coin de l'Allemagne. Le reconnaître pour empereur, c'était en effet être entièrement libres.

Othon meurt auprès de Brunsvick; & la Lombardie n'a plus de prétexte.

1219. Grande diète à Francfort, où *Fréderic II* fait élire roi des Romains son fils *Henri*, âgé de neuf ans, né de *Constance d'Arragon*. Toutes ces diètes se tenaient en plein champ, comme aujourd'hui encore en Pologne.

L'empereur renonce au droit de la jouissance du mobilier des évêques défunts, & des revenus pendant la vacance. C'est ce qu'en France on appelle la régale. Il renonce au droit de juridiction dans les villes épiscopales où l'empereur se trouvera, sans y tenir sa cour. Presque tous les premiers actes de ce prince sont des renonciations.

1220. Il va en Italie chercher cet empire que *Fréderic Barberousse* n'avait pu saisir. Milan d'abord lui ferme ses portes comme à un petit-fils de *Barberousse*, dont les Milanais détestaient la mémoire. Il souffre cet affront, & va se faire couronner à Rome. *Honorius III* exige d'abord

que l'empereur lui confirme la poſſeſſion où il eſt de pluſieurs terres de la comteſſe *Mathilde*. *Fréderic* y ajoute encore le territoire de Fondi. Le pape veut qu'il renouvelle le ſerment d'aller à la Terre-ſainte, & l'empereur fait ce ſerment ; après quoi il eſt couronné avec toutes les cérémonies humbles ou humiliantes de ſes prédéceſſeurs. Il ſignale encore ſon couronnement par des édits ſanglans contre les hérétiques. Ce n'eſt pas qu'on en connût alors en Allemagne, où régnait l'ignorance avec le courage & le trouble : mais l'inquiſition venait d'être établie à l'occaſion des Albigeois ; & l'empereur, pour plaire au pape, fit ces édits cruels par leſquels les enfans des hérétiques ſont exclus de la ſucceſſion de leurs pères.

Ces lois, confirmées par le pape, étaient viſiblement dictées pour juſtifier le raviſſement des biens ôtés par l'Egliſe & par les armes à la maiſon de Toulouſe dans la guerre des Albigeois. Les comtes de Toulouſe avaient beaucoup de fiefs de l'Empire. *Fréderic* voulait donc abſolument complaire au pape. De telles lois n'étaient ni de ſon âge, ni de ſon caractère. Auraient-elles été de ſon chancelier *Pierre des Vignes*, tant accuſé d'avoir fait le prétendu livre des *Trois impoſteurs*, ou du moins d'avoir eu des ſentimens que le titre du livre ſuppoſe ?

Dans ces années *Fréderic II* fait des choſes plus dignes de mémoire. Il embellit Naples, il l'agrandit, il la fait la métropole du royaume, & elle devient bientôt la ville la plus peuplée de l'Italie. Il y avait encore beaucoup de Sarraſins en Sicile, & ſouvent ils prenaient les armes ; il les tranſporte à Lucera dans la Pouille. C'eſt ce qui donna à cette ville le nom de *Lucera* ou *Nocera de pagani* : car on déſignait du nom de païens les Sarraſins & les Turcs, ſoit excès d'ignorance, ſoit excès de haine ; & ces peuples, en voyant nos croix & nos images, nous appelaient idolâtres. 1221. 1222. 1223. 1224.

L'académie ou l'univerſité de Naples, eſt établie & floriſſante. On y enſeigne les lois; & peu-à-peu les lois lombardes cédèrent au droit romain.

Il paraît que le deſſein de *Fréderic II* était de reſter dans l'Italie. On s'attache au pays où l'on eſt né, & qu'on embellit; & ce pays était le plus beau de l'Europe. Il paſſe quinze ans ſans aller en Allemagne. Pourquoi eût-il tant flatté les papes, tant ménagé les villes d'Italie, s'il n'avait conçu l'idée d'établir enfin à Rome le ſiége de l'Empire? n'était-ce pas le ſeul moyen de ſortir de cette ſituation équivoque où étaient les empereurs; ſituation devenue encore plus embarraſſante depuis que l'empereur était à la fois roi de Naples & vaſſal du ſaint-ſiége, & depuis qu'il avait promis de ſéparer Naples & Sicile de l'Empire? tout ce chaos eût été enfin débrouillé, ſi l'empereur eût été le maître de l'Italie: mais la deſtinée en ordonna autrement.

Il paraît auſſi que le grand deſſein du pape était de ſe débarraſſer de *Fréderic*, & de l'envoyer dans la Terre-ſainte. Pour y réuſſir, il lui avait fait épouſer, après la mort de *Conſtance d'Arragon*, une des héritières prétendues du royaume de Jéruſalem, perdu depuis long-temps. *Jean de Brienne*, qui prenait ce vain titre de roi de Jéruſalem, fondé ſur la prétention de ſa mère, donna ſa fille *Jolanda* ou *Violanta* à *Fréderic*, avec Jéruſalem pour dot, c'eſt-à-dire, avec preſque rien: & *Fréderic* l'épouſa, parce que le pape le voulait, & qu'elle était belle. Les rois de Sicile ont toujours pris le titre de rois de Jéruſalem depuis ce temps-là. *Fréderic* ne s'empreſſait pas d'aller conquérir la dot de ſa femme, qui ne conſiſtait que dans des prétentions ſur un peu de terrain maritime, reſté encore aux chrétiens dans la Syrie.

1225. Pendant les années précédentes & dans les ſuivantes, le jeune *Henri* fils de l'empereur eſt toujours en Allemagne. Une grande révolution arrive en Danemarck & dans

dans toutes les provinces qui bordent la mer Baltique. Le roi danois *Valdemar* s'était emparé de ces provinces, où habitaient les Slaves occidentaux, les Vandales; de Hambourg à Dantzick, & de Dantzick à Revel, tout reconnaissait *Valdemar*.

Un comte de *Shverin*, dans le Melkelbourg, devenu vassal de ce roi, forme le dessein d'enlever *Valdemar* & le prince héréditaire son fils. Il l'exécute dans une partie de chasse le 23 mai 1223.

Le roi de Danemarck prisonnier implore *Honorius III.* Ce pape ordonne au comte de *Shverin*, & aux autres seigneurs allemands, qui étaient de l'entreprise, de remettre en liberté le roi & son fils. Les papes prétendaient avoir donné la couronne de Danemarck, comme celles de Hongrie, de Pologne, de Bohème. Les empereurs prétendaient aussi les avoir données. Les papes & les césars, qui n'étaient pas maîtres dans Rome, se disputaient toujours le droit de faire des rois au bout de l'Europe. On n'eut aucun égard aux ordres d'*Honorius*. Les chevaliers de l'ordre teutonique se joignent à l'évêque de Riga en Livonie, & se rendent maîtres d'une partie des côtes de la mer Baltique.

Lubeck, Hambourg reprennent leur liberté & leurs droits. *Valdemar* & son fils, dépouillés de presque tout ce qu'ils avaient dans ces pays, ne sont mis en liberté qu'en payant une grosse rançon.

On voit ici une nouvelle puissance s'établir insensiblement : c'est cet ordre teutonique ; il a déjà un grand-maître; il a des fiefs en Allemagne, & il conquiert des terres vers la mer Baltique.

Ce grand-maître de l'ordre teutonique sollicite en 1226
Allemagne de nouveaux secours pour la Palestine. Le pape *Honorius* presse en Italie l'empereur d'en sortir au plus vîte, & d'aller accomplir son vœu en Syrie. Il faut observer qu'alors il y avait une trève de neuf

ans entre le sultan d'Egypte & les croisés. *Fréderic II* n'avait donc point de vœu à remplir. Il promet d'entretenir des chevaliers en Palestine, & n'est point excommunié. Il devait s'établir en Lombardie, & ensuite à Rome, plutôt qu'à Jérusalem. Les villes lombardes avaient eu le temps de s'associer; on leur donnait le titre de villes confédérées. Milan & Bologne étaient à la tête; on ne les regardait plus comme sujettes, mais comme vassales de l'Empire. *Fréderic II* voulait au moins les attacher à lui; & cela était difficile. Il indique une diète à Crémone, & y appelle tous les seigneurs italiens & allemands.

Le pape, qui craint que l'empereur ne prenne trop d'autorité dans cette diète, lui suscite des affaires à Naples. Il nomme à cinq évêchés vacans dans ce royaume sans consulter *Fréderic;* il empêche plusieurs villes, plusieurs seigneurs de venir à l'assemblée de Crémone; il soutient les droits des villes associées, & se rend le défenseur de la liberté italique.

1227. Beau triomphe du pape *Honorius III.* L'empereur, ayant mis Milan au ban de l'Empire, ayant transféré à Naples l'université de Bologne, prend le pape pour juge. Toutes les villes se soumettent à sa décision. Le pape, arbitre entre l'empereur & l'Italie, donne son arrêt. *Nous ordonnons*, dit-il, *que l'empereur oublie son ressentiment contre toutes les villes; & nous ordonnons que les villes fournissent & entretiennent quatre cents chevaliers pour le secours de la Terre-sainte pendant deux ans.* C'était parler dignement à la fois en souverain & en pontife.

Ayant ainsi jugé l'Italie & l'empereur, il juge *Valdemar* roi de Danemarck, qui avait fait serment de payer aux seigneurs allemands le reste de sa rançon, & de ne jamais reprendre ce qu'il avait cédé. Le pape le relève d'un serment fait en prison, & par force; *Valdemar* rentre dans le Holstein, mais il est battu. Le seigneur de

Lunebourg & de Brunſvick, ſon neveu, qui combat pour lui, eſt fait priſonnier. Il n'eſt élargi qu'en cédant quelques terres. Toutes ces expéditions ſont toujours des guerres civiles. L'Allemagne alors eſt quelque temps tranquille.

Honorius III étant mort, & *Grégoire IX* frère d'*Innocent III* lui ayant ſuccédé, la politique du pontificat fut la même ; mais l'humeur du nouveau pontife fut plus altière : il preſſe la croiſade & le départ tant promis de *Fréderic II ;* il fallait envoyer ce prince à Jéruſalem pour l'empêcher d'aller à Rome. L'eſprit du temps feſait regarder le vœu de ce prince comme un devoir inviolable. Sur le premier délai de l'empereur, le pape l'excommunie. *Fréderic* diſſimule encore ſon reſſentiment ; il s'excuſe, il prépare ſa flotte, & exige de chaque fief de Naples & de Sicile huit onces d'or pour ſon voyage. Les eccléſiaſtiques même lui fourniſſent de l'argent, malgré la défenſe du pape. Enfin, il s'embarque à Brindiſi, mais ſans avoir fait lever ſon excommunication. 1228

Que fait *Grégoire IX* pendant que l'empereur va vers la Terre-ſainte ? il profite de la négligence de ce prince à ſe faire abſoudre, ou plutôt du mépris qu'il a fait de l'excommunication, & il ſe ligue avec les Milanais & les autres villes confédérées, pour lui ravir le royaume de Naples dont on craignait tant l'incorporation avec l'Empire. 1229.

Renaud, duc de Spolète & vicaire du royaume, prend au pape la Marche d'Ancone. Alors le pape fait prêcher une croiſade en Italie contre ce même *Fréderic II* qu'il avait envoyé à la croiſade de la Terre-ſainte.

Il envoie un ordre au patriarche titulaire de Jéruſalem, qui réſidait à Ptolémaïs, de ne point reconnaître l'empereur.

Fréderic, diſſimulant encore, conclut avec le ſoudan d'Egypte *Melecſala*, que nous appelons *Mélédin*, maître de la Syrie, un traité par lequel il paraît que l'objet de la croiſade eſt rempli. Le ſultan lui cède Jéruſalem, avec quelques petites villes maritimes dont les chrétiens étaient encore en poſſeſſion; mais c'eſt à condition qu'il ne réſidera pas à Jéruſalem; que les moſquées, bâties dans les ſaints lieux, ſubſiſteront; qu'il y aura toujours un émir dans la ville. *Fréderic* paſſa pour s'être entendu avec le ſoudan afin de tromper le pape. Il va à Jéruſalem avec une très-petite eſcorte; il s'y couronne lui-même: aucun prélat ne voulut couronner un excommunié. Il retourne bientôt au royaume de Naples qui exigeait ſa préſence.

1239. Il trouve dans le territoire de Capoue ſon beau-père *Jean de Brienne* à la tête de la croiſade papale.

Les croiſés du pape, qu'on appelait *Guelfes*, portaient le ſigne des deux clefs ſur l'épaule. Les croiſés de l'empereur, qu'on appelait *Gibelins*, portaient la croix. Les clefs s'enfuirent devant la croix.

Tout était en combuſtion en Italie. On avait beſoin de la paix; on la fait le 23 juillet à San-Germano. L'empereur n'y gagne que l'abſolution. Il conſent que déſormais les bénéfices ſe donnent par élection en Sicile; qu'aucun clerc, dans ces deux royaumes, ne puiſſe être traduit devant un juge laïque; que tous les biens eccléſiaſtiques ſoient exempts d'impôts; & enfin il donne de l'argent au pape.

1231. Il paraît juſqu'ici que ce *Fréderic II*, qu'on a peint comme le plus dangereux des hommes, était le plus patient; mais on prétend que ſon fils était déjà prêt à ſe révolter en Allemagne: & c'eſt ce qui rendait le père ſi facile en Italie.

Il eſt clair que l'empereur ne reſtait ſi long-temps en Italie que dans le deſſein d'y fonder un véritable empire romain. Maître de Naples & de Sicile, s'il eût pris ſur la Lombardie l'autorité des *Othons*, il était le maître de Rome. C'eſt-là ſon véritable crime aux yeux des papes; & ces papes, qui le pourſuivirent d'une manière violente, étaient toujours regardés d'une partie de l'Italie, comme les ſoutiens de la nation. Le parti des *Guelfes* était celui de la liberté. Il eût fallu, dans ces circonſtances, à *Fréderic* des tréſors & une grande armée bien diſciplinée, & toujours ſur pied. C'eſt ce qu'il n'eut jamais. *Othon IV*, bien moins puiſſant que lui, avait eu contre le roi de France une armée de près de cent trente mille hommes : mais il ne la ſoudoya pas, & c'était un effort paſſager de vaſſaux & d'alliés réunis pour un moment. 1232. 1233. 1234.

Fréderic pouvait faire marcher ſes vaſſaux d'Allemagne en Italie. On prétend que le pape *Grégoire IX* prévint ce coup en ſoulevant le roi des Romains *Henri* contre ſon père, ainſi que *Grégoire VII*, *Urbain II*, & *Paſcal II*, avaient armé les enfans de *Henri IV*.

Le roi des Romains met d'abord dans ſon parti pluſieurs villes le long du Rhin & du Danube. Le duc d'Autriche ſe déclare en ſa faveur. Milan, Bologne, & d'autres villes d'Italie, entrent dans ce parti contre l'empereur.

Fréderic II retourne enfin en Allemagne après quinze ans d'abſence. Le marquis de Bade défait les révoltés. Le jeune *Henri* vient ſe jeter aux genoux de ſon père à la grande diète de Maïence. C'eſt dans ces diètes célèbres, dans ces parlemens de princes, préſidés par les empereurs en perſonne, que ſe traitent toujours les plus importantes affaires de l'Europe avec la plus grande ſolemnité. L'empereur, dans cette mémorable diète de Maïence, dépoſe ſon fils *Henri*, roi des Romains; & craignant le 1235.

fort du faible *Louis*, nommé *le débonnaire*, & du courageux & trop facile *Henri IV*, il condamne son fils rebelle à une prison perpétuelle. Il assure dans cette diète le duché de Brunsvick à la maison *Guelfe*, qui le possède encore. Il reçoit solemnellement le droit canon, publié par *Grégoire IX*, & il fait publier pour la première fois des décrets de l'Empire en langue allemande, quoiqu'il n'aimât pas cette langue, & qu'il cultivât la romance, à laquelle succéda l'italienne.

1236. Il charge le roi de Bohème, le duc de Bavière, & quelques évêques ennemis du duc d'Autriche, de faire la guerre à ce duc, comme vassaux de l'Empire qui en soutiennent les droits contre des rebelles.

Il repasse en Lombardie, mais avec peu de troupes, & par conséquent n'y peut faire aucune expédition utile. Quelques villes, comme Vicence & Vérone, mises au pillage, le rendent plus odieux aux *Guelfes* sans le rendre plus puissant.

1237. Il vient dans l'Autriche défendue par les Hongrois. Il la subjugue, & fonde une université à Vienne. Cependant les papes ont toujours prétendu qu'il n'appartenait qu'à eux d'ériger des universités, sur quoi on leur a appliqué cet ancien mot d'une farce italienne, *Parce que tu sais lire & écrire, tu te crois plus savant que moi.*

Il confirme les priviléges de quelques villes impériales, comme de Ratisbonne & de Strasbourg; fait reconnaître son fils *Conrad* roi des Romains, à la place de *Henri*; & enfin, après ces succès en Allemagne, il se croit assez fort pour remplir son grand projet de subjuguer l'Italie. Il y revole, prend Mantoue, défait l'armée des confédérés.

Le pape, qui le voyait alors marcher à grands pas à l'exécution de son grand dessein, fait une diversion par

les affaires ecclésiastiques ; & sous prétexte que l'empereur fesait juger par des cours laïques les crimes des clercs, il excite toute l'Eglise contre lui ; l'Eglise excite les peuples.

Fréderic II avait un bâtard nommé *Enzius*, qu'il avait fait roi de Sardaigne ; autre prétexte pour le pontife qui prétendait que la Sardaigne relevait du saint-siége. 1238. 1239.

Ce pape était toujours *Grégoire IX.* Les différens noms des papes ne changent jamais rien aux affaires ; c'est toujours la même querelle & le même esprit. *Grégoire IX* excommunie solemnellement l'empereur deux fois pendant la semaine de la passion. Ils écrivent violemment l'un contre l'autre. Le pape accuse l'empereur de soutenir que le monde a été trompé par trois imposteurs *Moïse*, JESUS-CHRIST & *Mahomet. Fréderic* appelle *Grégoire Ante-Christ*, *Balaam* & *prince des ténèbres.* Peut-être le pape accusa faussement l'empereur qui, de son côté, calomnia le pape. C'est de cette querelle que naquit ce préjugé qui dure encore, que *Fréderic* composa ou fit composer en latin le livre des *Trois imposteurs :* on n'avait pas alors assez de science & de critique pour faire un tel ouvrage. Nous avons depuis peu quelques mauvaises brochures sur le même sujet ; mais personne n'a été assez sot pour les imputer à *Fréderic II*, ni à son chancelier *Desvignes.*

La patience de l'empereur était enfin poussée à bout, & il se croyait puissant. Les dominicains & les franciscains, milices spirituelles du pape, nouvellement établies, sont chassés de Naples & de Sicile. Les bénédictins du Mont-Cassin sont chassés aussi, & on n'en laisse que huit pour faire l'office. On défend, sous peine de mort, dans les deux royaumes de reçevoir des lettres du pape.

Tout cela anime davantage les factions des Guelses & des Gibelins. Venise & Gènes s'unissent aux villes de

Lombardie. L'empereur marche contre elles. Il eſt défait par les Milanais. C'eſt la troiſième victoire ſignalée, dans laquelle les Milanais ſoutiennent leur liberté contre les empereurs.

1240. Il n'y a plus alors à négocier, comme l'empereur avait toujours fait. Il augmente ſes troupes, & marche à Rome, où il y avait un grand parti de Gibelins.

Grégoire IX fait expoſer les têtes de *St Pierre* & de *St Paul*. Où les avait-on priſes? Il harangue le peuple en leur nom, échauffe tous les eſprits, & profite de ce moment d'enthouſiaſme pour faire une croiſade contre *Fréderic*.

Ce prince ne pouvant entrer dans Rome, va ravager le Bénéventin. Tel était le pouvoir des papes dans l'Europe; & le ſeul nom de croiſade était devenu ſi ſacré que le pape obtient le vingtième des revenus eccléſiaſtiques en France, & le cinquième en Angleterre pour ſa croiſade contre l'empereur.

Il offre par ſes légats la couronne impériale à *Robert d'Artois*, frère de *St Louis*. Il eſt dit dans ſa lettre au roi & au baronnage de France : *Nous avons condamné Fréderic ſoi-diſant empereur, & lui avons ôté l'Empire. Nous avons élu en ſa place le prince Robert, frère du roi : nous le ſoutiendrons de toutes nos forces, & par toutes ſortes de moyens.*

Cette offre indiſcrète fut refuſée. Quelques hiſtoriens diſent, en citant mal *Matthieu Pâris*, que les barons de France répondirent qu'il ſuffiſait à *Robert d'Artois* d'être frère d'un roi qui était au-deſſus de l'empereur. Ils prétendent même que les ambaſſadeurs de *St Louis* auprès de *Fréderic* lui dirent la même choſe dans les mêmes termes. Il n'eſt nullement vraiſemblable qu'on ait répondu une groſſièreté ſi indécente, ſi peu fondée & ſi inutile.

La réponſe des barons de France, que *Matthieu Pâris* rapporte, n'a pas plus de vraiſemblance. Les premiers de

ces barons étaient tous les évêques du royaume; or il eſt bien difficile que tous les barons & tous les évêques du temps de *St Louis* aient répondu au pape: *Tantùm religionis in papâ non invenimus, qui eum debuit promoviſſe, & DEO militantem protexiſſe, quem conatus eſt abſentem confundere & nequiter ſupplantare.* » Nous ne trouvons pas tant de » religion dans le pape que dans *Fréderic II;* dans ce pape » qui devait ſecourir un empereur combattant pour » DIEU, & qui profite de ſon abſence pour l'opprimer & » le ſupplanter méchamment. »

Pour peu qu'un lecteur ait de bon ſens, il verra bien qu'une nation en corps ne peut faire une réponſe inſultante au pape qui offre l'Empire à cette nation. Comment les évêques auraient-ils écrit au pape que *l'incrédule Fréderic II* avait plus de religion que lui? Que ce trait apprenne à ſe défier des hiſtoriens qui érigent leurs propres idées en monumens publics.

Dans ce temps, les peuples de la grande Tartarie mena- 1241.
çaient le reſte du monde. Ce vaſte réſervoir d'hommes groſſiers & belliqueux avait vomi ſes inondations ſur preſque tout notre hémiſphère, dès le cinquième ſiècle de l'ère chrétienne. Une partie de ces conquérans venait d'enlever la Paleſtine au ſoudan d'Egypte, & au peu de chrétiens qui reſtaient encore dans cette contrée. Des hordes plus conſidérables de tartares ſous *Batou-kan*, petit-fils de *Gengis-kan*, avaient été juſqu'en Pologne, & juſqu'en Hongrie.

Les Hongrois mêlés avec les Huns, anciens compatriotes de ces Tartares, venaient d'être vaincus par ces nouveaux brigands. Ce torrent s'était répandu en Dalmatie, & portait ainſi ſes ravages de Pékin aux frontières de l'Allemagne. Etait-ce là le temps pour un pape d'excommunier l'empereur, & d'aſſembler un concile pour le dépoſer?

Grégoire IX indique ce concile. On ne conçoit pas comment il peut propoſer à l'empereur de faire une

cession entière de l'Empire & de tous ses Etats au saint siége pour tout concilier. Le pape fait pourtant cette proposition. Quel était l'esprit du siècle où l'on pouvait proposer de pareilles choses !

1242. L'orient de l'Allemagne est délivré des Tartares, qui s'en retournent comme des bêtes féroces après avoir saisi quelque proie.

Grégoire IX & son successeur *Célestin IV* étant morts presque dans la même année, & le saint-siége ayant vaqué long-temps, il est surprenant que l'empereur presse les Romains de faire un pape, & même à main armée. Il paraît qu'il était de son intérêt que la chaire de ses ennemis ne fût pas remplie ; mais le fond de la politique de ces temps-là est bien peu connu. Ce qui est certain, c'est qu'il fallait que *Fréderic II* fût un prince sage, puisque, dans ces temps de troubles, l'Allemagne & son royaume de Naples & de Sicile étaient tranquilles.

1243. Les cardinaux, assemblés à Agnani, élisent le cardinal *Fiesque*, génois, de la maison des comtes de *Lavagna*, attaché à l'empereur. Ce prince dit, *Fiesque était mon ami, le pape sera mon ennemi.*

1244. *Fiesque*, connu sous le nom d'*Innocent IV*, ne va pas jusqu'à demander que *Fréderic II* lui cède l'Empire ; mais il veut la restitution de toutes les villes de l'Etat ecclésiastique & de la comtesse *Mathilde*, & demande à l'empereur l'hommage de Naples & de Sicile.

1245. *Innocent IV*, sur le refus de l'empereur, assemble à Lyon le concile indiqué par *Grégoire IX ;* c'est le treizième des conciles généraux.

On peut demander pourquoi ce concile se tint dans une ville impériale ? cette ville était protégée par la France ; l'archevêque était prince ; & l'empereur n'avait

plus dans ces provinces que le vain titre de seigneur suzerain.

Il n'y eut à ce concile général que cent quarante-quatre évêques; mais il était décoré de la présence de plusieurs princes, & surtout de l'empereur de Constantinople, *Baudouin de Courtenai*, placé à la droite du pape. Ce monarque était venu demander des secours qu'il n'obtint point.

Fréderic ne négligea pas d'envoyer à ce concile, où il devait être accusé, des ambassadeurs pour se défendre. *Innocent IV* prononça contre lui deux longues harangues dans les deux premières sessions. Un moine de l'ordre de Cîteaux, évêque de Carinola près du Garillan, chassé du royaume de Naples par *Fréderic*, l'accusa dans les formes.

Il n'y a aujourd'hui aucun tribunal réglé auquel les accusations intentées par ce moine fussent admises. *L'empereur*, dit-il, *ne croit ni à* DIEU *ni aux saints;* mais qui l'avait dit à ce moine? *l'empereur a plusieurs épouses à la fois;* mais quelles étaient ces épouses? *il a des correspondances avec le soudan de Babylone;* mais pourquoi le roi titulaire de Jérusalem ne pouvait-il traiter avec son voisin? *il pense comme Averroès que* JESUS-CHRIST *& Mahomet étaient des imposteurs;* mais où *Averroès* a-t-il écrit cela? & comment prouver que l'empereur pense comme *Averroès? il est hérétique;* mais quelle est son hérésie, & comment peut-il être hérétique sans être chrétien?

Thadée Sessa, ambassadeur de *Fréderic*, répond au moine évêque qu'il en a menti; que son maître est un fort bon chrétien, & qu'il ne tolère point la simonie. Il accusait assez par ces mots la cour de Rome.

L'ambassadeur d'Angleterre alla plus loin que celui de l'empereur. *Vous tirez*, dit-il, *par vos Italiens plus de soixante mille marcs par an du royaume d'Angleterre; vous taxez toutes nos églises; vous excommuniez quiconque se plaint: nous ne souffrirons pas plus long-temps de telles vexations.*

Tout cela ne fit que hâter la ſentence du pape. *Je déclare*, dit Innocent IV, *Fréderic convaincu de ſacrilége & d'héréſie, excommunié & déchu de l'Empire. J'ordonne aux électeurs d'élire un autre empereur, & je me réſerve la diſpoſition du royaume de Sicile.*

Après avoir prononcé cet arrêt, il entonne un *Te Deum*, comme on fait aujourd'hui après une victoire.

L'empereur était à Turin, qui appartenait alors au marquis de *Suze*. Il ſe fait donner la couronne impériale, (les empereurs la portaient toujours avec eux) & la mettant ſur ſa tête : *Le pape*, dit-il, *ne me l'a pas encore ravie; & avant qu'on me l'ôte, il y aura bien du ſang répandu.* Il envoie à tous les princes chrétiens une lettre circulaire. *Je ne ſuis pas le premier*, dit-il, *que le clergé ait auſſi indignement traité, & je ne ſerai pas le dernier. Vous en êtes la cauſe en obéiſſant à ces hypocrites dont vous connaiſſez l'ambition effrénée. Combien ne découvririez-vous pas d'infamies à Rome qui font frémir la nature?* &c.

1246. Le pape écrit au duc d'Autriche chaſſé de ſes Etats, aux ducs de Saxe, de Bavière & de Brabant, aux archevêques de Cologne, de Trèves & de Maïence, aux évêques de Strasbourg & de Spire, & leur ordonne d'élire pour empereur *Henri* landgrave de Thuringe.

Les ducs refuſent de ſe trouver à la diète indiquée à Vürtzbourg, & les évêques couronnent leur thuringien qu'on appelle *le roi des prêtres*.

Il y a ici deux choſes importantes à remarquer; la première, qu'il eſt évident que les électeurs n'étaient pas au nombre de ſept; la ſeconde, que *Conrad*, fils de l'empereur, roi des Romains, était compris dans l'excommunication de ſon père, & déchu de tous ſes droits, comme un hérétique, ſelon la loi des papes & ſelon celle de ſon propre père, qu'il avait publiée quand il voulait plaire aux papes.

Conrad soutient la cause de son père & la sienne. Il donne bataille au roi des prêtres près de Francfort : mais il a du désavantage.

Le landgrave de Thuringe ou l'anti-empereur meurt en assiégeant Ulm : mais le schisme impérial ne finit pas.

C'est apparemment cette année que *Fréderic II*, n'ayant que trop d'ennemis, se réconcilia avec le duc d'Autriche, & que, pour se l'attacher, il lui donna à lui & à ses descendans le titre de roi, par un diplome conservé à Vienne. Ce diplome est sans date. Il est bien étrange que les ducs d'Autriche n'en aient fait aucun usage. Il est vraisemblable que les princes de l'Empire s'opposèrent à ce nouveau titre, donné par un empereur excommunié, que la moitié de l'Allemagne commençait à ne plus reconnaître.

Innocent IV offre l'Empire à plusieurs princes. Tous refusent une dignité si orageuse. Un *Guillaume* comte de Hollande l'accepte. C'était un jeune seigneur de vingt ans. La plus grande partie de l'Allemagne ne le reconnait pas ; c'est le légat du pape qui le nomme empereur dans Cologne, & qui le fait chevalier. 1247.

Deux partis se forment en Allemagne aussi violens que les Guelfes & les Gibelins en Italie ; l'un tient pour *Fréderic* & son fils *Conrad*, l'autre pour le nouveau roi *Guillaume :* c'était ce que les papes voulaient. *Guillaume* est couronné à Aix-la-chapelle par l'archevêque de Cologne. Les fêtes de ce couronnement sont de tous côtés du sang répandu & des villes en cendre. 1248.

L'empereur n'est plus en Italie que le chef d'un parti dans une guerre civile. Son fils *Enzio*, que nous nommons *Enzius*, est battu par les Polonais, tombe captif entre leurs mains ; & son père ne peut pas même obtenir sa délivrance à prix d'argent. 1249.

Une autre aventure funeste trouble les derniers jours de *Fréderic II*, si pourtant cette aventure est telle qu'on la

raconte. Son fameux chancelier *Pierre Defvignes*, ou plutôt *de la Vigna*, ſon conſeil, ſon oracle, ſon ami depuis plus de trente années, le reſtaurateur des lois en Italie veut, dit-on, l'empoiſonner, & par les mains de ſon médecin. Les hiſtoriens varient ſur l'année de cet événement, & cette variété peut cauſer quelque ſoupçon. Eſt-il croyable que le premier des magiſtrats de l'Europe, vieillard vénérable, ait tramé un auſſi abominable complot? & pourquoi? pour plaire au pape ſon ennemi: où pouvait-il eſpérer une plus grande fortune? quel meilleur poſte le médecin pouvait-il avoir que celui de médecin de l'empereur?

Il eſt certain que *Pierre Defvignes* eut les yeux crevés; ce n'eſt pas-là le ſupplice de l'empoiſonneur de ſon maître. Pluſieurs auteurs italiens prétendent qu'une intrigue de cour fut cauſe de ſa diſgrace, & porta *Fréderic II* à cette cruauté; ce qui eſt bien plus vraiſemblable.

1250. Cependant *Fréderic* fait encore un effort dans la Lombardie; il fait même paſſer les Alpes à quelques troupes, & donne l'alarme au pape, qui était toujours dans Lyon ſous la protection de *St Louis;* car ce roi de France, en blâmant les excès du pape, reſpectait ſa perſonne & le concile.

Cette expédition eſt la dernière de *Fréderic*.

1251. Il meurt le 17 décembre. Quelques-uns croient qu'il eut des remords du traitement qu'il avait fait à *Pierre Defvignes:* mais par ſon teſtament il paraît qu'il ne ſe repent de rien. Sa vie & ſa mort ſont une époque importante dans l'hiſtoire. Ce fut de tous les empereurs celui qui chercha le plus à établir l'Empire en Italie, & qui y réuſſit le moins, ayant tout ce qu'il fallait pour y réuſſir.

Les papes, qui ne voulaient point de maîtres, & les villes de Lombardie, qui défendirent ſi ſouvent la liberté contre un maître, empêchèrent qu'il n'y eût en effet un empereur romain.

La Sicile, & surtout Naples, furent ses royaumes favoris. Il augmenta & embellit Naples & Capoue, bâtit Alitea, Monte-Leone, Flagelle, Dondona, Aquila, & plusieurs autres villes; fonda des universités, & cultiva les beaux arts dans ces climats où ces fruits semblent venir d'eux-mêmes; c'était encore une raison qui lui rendait cette partie plus chère; il en fut le législateur. Malgré son esprit, son courage, son application & ses travaux, il fut très-malheureux; & sa mort produisit de plus grands malheurs encore.

CONRAD IV,

VINGT-SEPTIEME EMPEREUR.

ON peut compter parmi les empereurs *Conrad IV*, fils de *Fréderic II*, à plus juste titre que ceux qu'on place entre les descendans de *Charlemagne* & les *Othons*. Il avait été couronné deux fois roi des Romains; il succédait à un père respectable: & *Guillaume* comte de Hollande, son concurrent, qu'on appelait aussi *le roi des prêtres* comme le landgrave de Thuringe, n'avait pour tout droit qu'un ordre du pape, & les suffrages de quelques évêques.

Conrad essuie d'abord une défaite auprès d'Oppenheim, mais il se soutient. Il force son compétiteur à quitter l'Allemagne. Il va à Lyon trouver le pape *Innocent IV*, qui le confirme roi des Romains, & qui lui promet de lui donner la couronne impériale à Rome.

Il était devenu ordinaire de prêcher des croisades contre les princes chrétiens. Le pape en fait prêcher une en Allemagne contre l'empereur *Conrad*, & une en Italie contre *Manfredo* ou *Mainfroi*, bâtard de *Fréderic II*, fidèle alors à son frère & aux dernières volontés de son père.

Ce *Mainfroi*, prince de Tarente, gouvernait Naples & Sicile au nom de *Conrad*. Le pape fesait révolter contre lui

Naples & Capoue. *Conrad* y marche & semble abandonner l'Allemagne à son rival *Guillaume*, pour aller seconder son frère *Mainfroi* contre les croisés du pape.

1252. *Guillaume de Hollande* s'établit pendant ce temps-là en Allemagne. On peut observer ici une aventure qui prouve combien tous les droits ont été long-temps incertains, & les limites confondues. Une comtesse de Flandre & du Hainaut a une guerre avec *Jean Davennes* son fils d'un premier lit, pour le droit de succession de ce fils même sur les Etats de sa mère. On prend *St Louis* pour arbitre. Il adjuge le Hainaut à *Davennes*, & la Flandre au fils du second lit. *Jean Davennes* dit au roi *Louis : Vous me donnez le Hainaut qui ne dépend pas de vous; il relève de l'évêque de Liége, & il est arrière-fief de l'Empire. La Flandre dépend de vous, & vous ne me la donnez pas.*

Il n'était donc pas décidé de qui le Hainaut relevait. La Flandre était encore un autre problème. Tout le pays d'Alost était fief de l'Empire; tout ce qui était sur l'Escaut l'était aussi: mais le reste de la Flandre depuis Gand, relevait des rois de France. Cependant *Guillaume*, en qualité de roi d'Allemagne, met la comtesse au ban de l'Empire, & confisque tout au profit de *Jean Davennes* en 1252. Cette affaire s'accommoda enfin; mais elle fait voir quels inconvéniens la féodalité entraînait. C'était encore bien pis en Italie, & surtout pour les royaumes de Naples & de Sicile.

1253. 1254. Ces années qu'on appelle, ainsi que les suivantes, les années d'interrègne, de confusion & d'anarchie, sont pourtant très-dignes d'attention.

La maison de *Maurienne* & de *Savoie*, qui prend le parti de *Guillaume de Hollande*, & qui le reconnaît empereur, en reçoit l'investiture de Turin, de Montcalier, d'Ivrée, & de plusieurs fiefs qui en font une maison puissante.

En

En Allemagne, les villes de Francfort, Maïence, Cologne, Vorms, Spire, s'associent pour leur commerce, & pour se défendre des seigneurs de châteaux qui étaient autant de brigands. Cette union des villes du Rhin est moins une imitation de la confédération des villes de Lombardie que des premières villes anséatiques, Lubeck, Hambourg, Brunswick.

Bientôt la plupart des villes d'Allemagne & de Flandre entrent dans la hanse. Le principal objet est d'entretenir des vaisseaux & des barques à frais communs pour la sureté du commerce. Un billet d'une de ces villes est payé sans difficulté dans les autres. La confiance du négoce s'établit. Des commerçans font, par cette alliance, plus de bien à la société que n'en avaient fait tant d'empereurs & de papes.

La ville de Lubeck seule est déjà si puissante que, dans une guerre intestine qui survint au Danemarck, elle arme une flotte.

Tandis que des villes commerçantes procurent ces avantages temporels, les chevaliers de l'ordre teutonique veulent procurer celui du christianisme à ces restes de Vandales qui vivaient dans la Prusse & aux environs. *Ottocare II*, roi de Bohème, se croise avec eux. Le nom d'*Ottocare* était devenu celui des rois de Bohème depuis qu'ils avaient pris le parti d'*Othon IV*. Ils battent les païens; les deux chefs des Prussiens reçoivent le baptême. *Ottocare* rebâtit Kœnigsberg.

D'autres scènes s'ouvrent en Italie. Le pape entretient toujours la guerre, & veut disposer du royaume de Naples & de Sicile, mais il ne peut recouvrer son propre domaine ni celui de la comtesse *Mathilde*. On voit toujours les papes puissans au-dehors par les excommunications qu'ils lancent, par les divisions qu'ils fomentent; très-faibles chez eux, & surtout dans Rome.

Les factions des Gibelins & des Guelfes partageaient & désolaient l'Italie. Elles avaient commencé par les

querelles des papes & des empereurs; ces noms avaient été par-tout un mot de ralliement du temps de *Fréderic II.* Ceux qui prétendaient acquérir des fiefs & des titres que les empereurs donnent, se déclaraient Gibelins. Les Guelfes paraissaient plus partisans de la liberté italique. Le parti guelfe à Rome était, à la vérité, pour le pape quand il s'agissait de se réunir contre l'empereur; mais ce même parti s'opposait au pape quand le pontife, délivré d'un maître, voulait l'être à son tour. Ces factions se subdivisaient encore en plusieurs parties différentes, & servaient d'aliment aux discordes des villes & des familles. Quelques anciens capitaines de *Fréderic II* employaient ces noms de faction qui échauffent les esprits pour attirer du monde sous leurs drapeaux, & autorisaient leurs brigandages du prétexte de soutenir les droits de l'Empire. Des brigands opposés feignaient de servir le pape qui ne les en chargeait pas, & ravageaient l'Italie en son nom.

Parmi ces brigands qui se rendirent illustres, il y eut surtout un partisan de *Fréderic II*, nommé *Ezzelino*, qui fut sur le point de s'établir une grande domination, & de changer la face des affaires. Il est encore fameux par ses ravages; d'abord il ramassa quelque butin à la tête d'une troupe de voleurs: avec ce butin il leva une petite armée. Si la fortune l'eût toujours secondé, il devenait un conquérant; mais enfin il fut pris dans une embuscade: & Rome, qui le craignait, en fut délivrée. Les factions guelfe & gibeline ne s'éteignirent pas avec lui. Elles subsistèrent long-temps, & furent violentes, même pendant que l'Allemagne, sans empereur véritable dans l'interrègne qui suivit la mort de *Conrad*, ne pouvait plus servir de prétexte à ces troubles.

Un pape, dans ces circonstances, avait une place bien difficile à remplir. Obligé, par sa qualité d'évêque, de prêcher la paix au milieu de la guerre, se trouvant à la tête du gouvernement romain sans pouvoir parvenir à l'autorité absolue, ayant à se défendre des Gibelins, à

ménager les Guelfes, craignant surtout une maison impériale qui possédait Naples & Sicile; tout était équivoque dans sa situation. Les papes, depuis *Grégoire VII*, eurent toujours avec les empereurs cette conformité, les titres de maîtres du monde, & la puissance la plus gênée. Et si on y fait attention, on verra que, dès le temps des premiers successeurs de *Charlemagne*, l'Empire & le Sacerdoce sont deux problèmes difficiles à résoudre.

Conrad fait venir un de ses frères, à qui *Fréderic II* avait donné le duché d'Autriche. Ce jeune prince meurt, & on soupçonne *Conrad* de l'avoir empoisonné : car, dans ce temps, il fallait qu'un prince mourût de vieillesse pour qu'on n'imputât pas sa mort au poison.

Conrad IV meurt bientôt après, & on accuse *Mainfroi* de l'avoir fait périr par le même crime.

L'empereur *Conrad IV*, mort à la fleur de son âge, laissait un enfant, ce malheureux *Conradin* dont *Mainfroi* prit la tutelle. Le pape *Innocent IV* poursuit sur cet enfant la mémoire de ses pères. Ne pouvant s'emparer du royaume de Naples, il l'offre au roi d'Angleterre, il l'offre à un frère de *St Louis*. Il meurt au milieu de ses projets dans Naples même que son parti avait conquis. On croirait, à voir les dernières entreprises d'*Innocent IV*, que c'était un guerrier; non, il passait pour un profond théologien.

Après la mort de *Conrad IV*, ce dernier empereur, & non le dernier prince de la maison de Suabe, il était vraisemblable que le jeune *Guillaume de Hollande*, qui commençait à régner sans contradiction en Allemagne, ferait une nouvelle maison impériale. Ce droit féodal, qui a causé tant de disputes & tant de guerres, le fait armer contre les Frisons. On prétendait qu'ils étaient vassaux des comtes de Hollande & arrière-vassaux de l'Empire; & les Frisons ne voulaient relever de personne. Il marche contre eux; il y est tué sur la fin de l'année 1255 ou au 1255.

commencement de l'autre : & c'eſt-là l'époque de la grande anarchie d'Allemagne.

La même anarchie eſt dans Rome, dans la Lombardie, dans le royaume de Naples & de Sicile.

Les Guelfes venaient d'être chaſſés de Naples par *Mainfroi*. Le nouveau pape *Alexandre IV*, mal affermi dans Rome, veut, comme ſon prédéceſſeur, ôter Naples & Sicile à la maiſon excommuniée de Suabe, & dépouiller à la fois le jeune *Conradin* à qui ce royaume appartient, & *Mainfroi* qui en eſt le tuteur.

Qui pourrait croire qu'*Alexandre IV* fait prêcher en Angleterre une croiſade contre *Conradin;* & qu'en offrant les Etats de cet enfant au roi d'Angleterre *Henri III*, il emprunte, au nom de ce roi anglais, aſſez d'argent pour lever lui-même une armée ? Quelles démarches d'un pontife pour dépouiller un orphelin ! Un légat du pape commande cette armée qu'on prétend être de près de cinquante mille hommes. L'armée du pape eſt battue & diſſipée.

Remarquons encore que le pape *Alexandre IV*, qui croyait pouvoir ſe rendre maître de deux royaumes aux portes de Rome, n'oſe pas rentrer dans cette ville ; & ſe retire dans Viterbe. Rome était toujours comme ces villes impériales qui diſputent à leurs archevêques les droits régaliens ; comme Cologne, par exemple, dont le gouvernement municipal eſt indépendant de l'électeur. Rome reſta dans cette ſituation équivoque juſqu'au temps d'*Alexandre VI.*

1256. On veut en Allemagne faire un empereur. Les princes
1257. allemands penſaient alors comme penſent aujourd'hui les
1258. palatins de Pologne ; ils ne voulaient point un compatriote pour roi. Une faction choiſit *Alfonſe X* roi de Caſtille ; une autre élit *Richard*, frère du roi d'Angleterre *Henri III.* Les deux élus envoient également au pape pour faire confirmer leur élection : le pape n'en confirme

aucune. *Richard* cependant va ſe faire couronner à Aix-la-chapelle le 17 mai 1257, ſans être pour cela plus obéi en Allemagne.

Alfonſe de Caſtille fait des actes de ſouverain d'Allemagne à Tolède. *Fréderic III*, duc de Lorraine, y va recevoir à genoux l'inveſtiture de ſon duché, & la dignité de grand ſénéchal de l'empereur ſur les bords du Rhin, avec le droit de mettre le premier plat ſur la table impériale dans les cours plénières.

Tous les hiſtoriens d'Allemagne, comme les plus modernes, diſent que *Richard* ne reparut plus dans l'Empire : mais c'eſt qu'ils n'avaient pas connaiſſance de la chronique d'Angleterre de *Thomas Wik*. Cette chronique nous apprend que *Richard* repaſſa trois fois en Allemagne; qu'il y exerça ſes droits d'empereur dans plus d'une occaſion; qu'en 1263 il donna l'inveſtiture de l'Autriche & de la Stirie à un *Ottocare* roi de Bohème, & qu'il ſe maria en 1269 à la fille d'un baron, nommée *Falkemorit*, avec laquelle il retourna à Londres. Ce long interrègne dont on parle tant, n'a donc pas véritablement ſubſiſté; mais on peut appeler ces années un temps d'interrègne, puiſque *Richard* était rarement en Allemagne. On ne voit, dans ces temps-là en Allemagne, que de petites guerres entre de petits ſouverains.

Le jeune *Conradin* était alors élevé en Bavière avec le 1259.
duc titulaire d'Autriche ſon couſin, de l'ancienne branche d'Autriche-Bavière, qui ne ſubſiſte plus. *Mainfroi*, plus ambitieux que fidele & laſſé d'être régent, ſe fait déclarer roi de Sicile & de Naples.

C'était donner au pape un juſte ſujet de chercher à le perdre. *Alexandre IV*, comme pontife, avait le droit d'excommunier un parjure; & comme ſeigneur ſuzerain de Naples, le droit de punir un uſurpateur; mais il ne pouvait, ni comme pape, ni comme ſeigneur, ôter au jeune & innocent *Conradin* ſon héritage.

Mainfroi, qui se croit affermi, insulte aux excommunications & aux entreprises du pape.

Depuis 1260 jusqu'à 1266. Tandis que l'Allemagne est ou désolée ou languissante dans son anarchie; que l'Italie est partagée en factions; que les guerres civiles troublent l'Angleterre; que *St Louis*, racheté de sa captivité en Egypte, médite encore une nouvelle croisade, qui fut plus malheureuse s'il est possible; le saint-siége persiste toujours dans le dessein d'arracher à *Mainfroi* Naples & Sicile, & de dépouiller à la fois le tuteur coupable & l'orphelin.

Quelque pape qui soit sur la chaire de *St Pierre*, c'est toujours le même génie, le même mélange de grandeur & de faiblesse, de religion & de crimes. Les Romains ne veulent ni reconnaître l'autorité temporelle des papes, ni avoir d'empereurs. Les papes sont à peine soufferts dans Rome, & ils ôtent ou donnent des royaumes. Rome élisait alors un seul sénateur, comme protecteur de sa liberté. *Mainfroi*, *Pierre d'Arragon* son gendre, le duc d'Anjou *Charles*, frère de *St Louis*, briguent tous trois cette dignité, qui était celle de patrice sous un autre nom.

Urbain IV, nouveau pontife, offre à *Charles d'Anjou* Naples & Sicile, mais il ne veut pas qu'il soit sénateur; ce serait trop de puissance.

Il propose à *St Louis* d'armer le duc d'Anjou pour lui faire conquérir le royaume de Naples. *St Louis* hésite. C'était manifestement ravir à un pupille l'héritage de tant d'aïeux qui avaient conquis cet Etat sur les Musulmans. Le pape calme ses scrupules. *Charles d'Anjou* accepte la donation du pape, & se fait élire sénateur de Rome malgré lui.

Urbain IV, trop engagé, fait promettre à *Charles d'Anjou* qu'il renoncera dans cinq ans au titre de sénateur; & comme ce prince doit faire serment aux Romains pour toute sa vie, le pape concilie ces deux sermens, & l'absout de l'un, pourvu qu'il lui fasse l'autre.

Il l'oblige auſſi de jurer entre les mains de ſon légat, qu'il ne poſſédera jamais l'Empire avec la couronne de Sicile. C'était la loi des papes ſes prédéceſſeurs; & cette loi montre combien on avait craint *Fréderic II.*

Le comte d'Anjou promet ſurtout d'aider le ſaint-ſiége à ſe remettre en poſſeſſion du patrimoine uſurpé par beaucoup de ſeigneurs, & des terres de la comteſſe *Mathilde.* Il s'engage à payer par an huit mille onces d'or de tribut; conſentant d'être excommunié ſi jamais ce paiement eſt différé de deux mois : il jure d'abolir tous les droits que les conquérans français & les princes de la maiſon de *Suabe* avaient eu ſur les eccléſiaſtiques, & par-là il renonce à la prérogative ſingulière de Sicile.

A ces conditions & à beaucoup d'autres, il s'embarque à Marſeille avec trente galères, & va recevoir à Rome, en juin 1265, l'inveſtiture de Naples & de Sicile qu'on lui vend ſi cher.

Une bataille dans les plaines de Bénévent, le 26 février 1266, décide de tout. *Mainfroi* y périt; ſa femme, ſes enfans, ſes tréſors ſont livrés au vainqueur.

Le légat du pape, qui était dans l'armée, prive le corps de *Mainfroi* de la ſépulture des chrétiens; vengeance lâche & mal-adroite, qui ne ſert qu'à irriter les peuples.

Dès que *Charles d'Anjou* eſt ſur le trône de Sicile, il eſt craint du pape & haï de ſes ſujets. Les conſpirations ſe forment. Les Gibelins, qui partageaient l'Italie, envoient en Bavière ſolliciter le jeune *Conradin* de venir prendre l'héritage de ſes pères. *Clement IV*, ſucceſſeur d'*Urbain*, lui défend de paſſer en Italie, comme un ſouverain donne un ordre à ſon ſujet. 1267. 1268.

Conradin part à l'âge de ſeize ans avec le duc de Bavière ſon oncle, le comte de Tirol, dont il vient d'épouſer la fille, & ſurtout avec le jeune duc d'Autriche ſon couſin, qui n'était pas plus maître de l'Autriche que *Conradin* ne

l'était de Naples. Les excommunications ne leur manquèrent pas. *Clément IV*, pour leur mieux réſiſter, nomme *Charles d'Anjou* vicaire impérial en Toſcane : car les papes, oſant prétendre qu'ils donnaient l'Empire, devaient à plus forte raiſon en donner le vicariat. La Toſcane, cette province illuſtre, devenue libre par ſon eſprit & par ſon courage, était partagée en Guelfes & en Gibelins ; & par-là les Guelfes y prennent toute l'autorité.

Charles d'Anjou, ſénateur de Rome & chef de la Toſcane, en devenait plus redoutable au pape : mais *Conradin* l'eût été davantage.

Tous les cœurs étaient à *Conradin ;* & par une deſtinée ſingulière, les Romains & les Muſulmans ſe déclarèrent en même temps pour lui. D'un côté, l'infant *Henri*, frère d'*Alfonſe X* roi de Caſtille, vrai chevalier errant, paſſe en Italie, & ſe fait déclarer ſénateur de Rome pour y ſoutenir les droits de *Conradin*. De l'autre, un roi de Tunis leur prête de l'argent & des galères ; & tous les Sarrazins qui étaient reſtés dans le royaume de Naples, prennent les armes en ſa faveur.

Conradin eſt reçu dans Rome au capitole comme un empereur. Ses galères abordent en Sicile : & preſque toute la nation y reçoit ſes troupes avec joie. Il marche de ſuccès en ſuccès juſqu'à Aquila dans l'Abruzze. Les chevaliers français aguerris défont entièrement en bataille rangée l'armée de *Conradin*, compoſée à la hâte de pluſieurs nations.

Conradin, le duc d'Autriche & *Henri de Caſtille* ſont faits priſonniers.

Les hiſtoriens *Villani*, *Guadelfiero*, *Fazelli*, aſſurent que le pape *Clément IV* demanda le ſupplice de *Conradin* à *Charles d'Anjou*. Ce fut ſa dernière volonté. Le pape mourut bientôt après. *Charles* fait prononcer une ſentence de mort par ſon protonotaire *Robert de Bari* contre les deux princes. Il envoie priſonnier *Henri de Caſtille* en

Provence; car la Provence lui appartenait du chef de sa femme.

Le 26 octobre 1268, *Conradin* & *Fréderic d'Autriche* sont exécutés dans le marché de Naples par la main du bourreau. C'est le premier exemple d'un pareil attentat contre des têtes couronnées. *Conradin*, avant de recevoir le coup, jeta son gant dans l'assemblée, en priant qu'il fût porté à *Pierre d'Arragon* son cousin, gendre de *Mainfroi*, qui vengera un jour sa mort. Le gant fut ramassé par le chevalier *Truchsés de Valbourg*, qui exécuta en effet sa volonté. Depuis ce temps la maison de *Valbourg* porte les armes de *Conradin*, qui sont celles de *Suabe*. Le jeune duc d'Autriche est exécuté le premier. *Conradin*, qui l'aimait tendrement, ramasse sa tête, & reçoit, en la baisant, le coup de la mort.

On tranche la tête à plusieurs seigneurs sur le même échafaud. Quelque temps après *Charles d'Anjou* fait périr en prison la veuve de *Mainfroi* avec le fils qui lui reste. Ce qui surprend, c'est qu'on ne voit point que *St Louis*, frère de *Charles d'Anjou*, ait jamais fait à ce barbare le moindre reproche de tant d'horreurs. Au contraire, ce fut en faveur de *Charles* qu'il entreprit en partie sa dernière malheureuse croisade contre le roi de Tunis, protecteur de *Conradin*.

Les petites guerres continuaient toujours entre les seigneurs d'Allemagne. *Rodolphe*, comte de Habsbourg en Suisse, se rendait déjà fameux dans ces guerres, & surtout dans celle qu'il fit à l'évêque de Bâle, en faveur de l'abbé de Saint-Gall. C'est à ces temps que commencent les traités de confraternité héréditaire entre les maisons allemandes. C'est une donation réciproque de terres d'une maison à une autre, au dernier survivant des mâles. 1269. 1270. 1271. 1272.

La première de ces confraternités avait été faite dans les dernières années de *Fréderic II*, entre les maisons de *Saxe* & de *Hesse*.

Les villes anséatiques augmentent dans ces années leurs priviléges & leur puissance. Elles établissent des consuls qui jugent toutes les affaires du commerce; car à quel tribunal aurait-on eu alors recours ?

La même nécessité qui fait inventer les consuls aux villes marchandes, fait inventer les *austregues* aux autres villes & aux seigneurs, qui ne veulent pas toujours vider leurs différens par le fer. Ces *austregues* sont, ou des seigneurs, ou des villes mêmes, que l'on choisit pour arbitres sans frais de justice.

Ces deux établissemens, si heureux & si sages, furent le fruit des malheurs des temps qui obligeaient d'y avoir recours.

L'Allemagne restait toujours sans chef, mais voulait enfin en avoir un.

Richard d'Angleterre était mort. *Alfonse de Castille* n'avait plus de parti. *Ottocare III* roi de Bohème, duc d'Autriche & de Stirie, fut proposé, & refusa, dit-on, l'Empire. Il avait alors une guerre avec *Béla*, roi de Hongrie, qui lui disputait la Stirie, la Carinthie & la Carniole. On pouvait lui contester la Stirie dépendante de l'Autriche, mais non la Carinthie & la Carniole, qu'il avait achetées.

La paix se fit. La Stirie & la Carinthie avec la Carniole restèrent à *Ottocare*. On ne conçoit pas comment, étant si puissant, il refusa l'Empire, lui qui depuis refusa l'hommage à l'empereur. Il est bien plus vraisemblable qu'on ne voulut pas de lui, par cela même qu'il était trop puissant.

RODOLPHE PREMIER DE HABSBOURG,

PREMIER EMPEREUR DE LA MAISON D'AUTRICHE,

VINGT-HUITIEME EMPEREUR.

ENFIN on s'assemble à Francfort pour élire un empereur, & cela sur les lettres de *Grégoire X*, qui menace d'en nommer un. C'était une chose nouvelle que ce fût un pape qui voulût un empereur. 1273.

On ne propose dans cette assemblée aucun prince possesseur de grands Etats. Ils étaient trop jaloux les uns des autres. Le comte de *Tirol*, qui était du nombre des électeurs, indique trois sujets ; un comte de *Goritz*, seigneur d'un petit pays dans le Frioul, & absolument inconnu ; un *Bernard*, non moins inconnu encore, qui n'avait pour tout bien que des prétentions sur le duché de Carinthie ; & *Rodolphe de Habsbourg*, capitaine célèbre, & grand maréchal de la cour d'*Ottocare* roi de Bohème.

Les électeurs, partagés entre ces trois concurrens, s'en rapportent à la décision du comte palatin *Louis le sévère*, duc de Bavière, le même qui avait élevé & secouru en vain le malheureux *Conradin* & *Fréderic d'Autriche*. C'est-là le premier exemple d'un pareil arbitrage. *Louis de Bavière* nomme empereur *Rodolphe de Habsbourg*.

Le burgrave ou châtelain de Nuremberg en apporte la nouvelle à *Rodolphe*, qui, n'étant plus alors au service du roi de Bohème, s'occupait de ses petites guerres vers Bâle & vers Strasbourg.

Alfonse de Castille & le roi de Bohème protestent en vain contre l'élection. Cette protestation d'*Ottocare* ne prouve pas assurément qu'il eût refusé la couronne impériale.

Rodolphe était fils d'*Albert* comte de Habsbourg en Suiſſe. Sa mère était *Ulrike de Kybourg*, qui avait pluſieurs ſeigneuries en Alſace. Il était marié depuis long-temps avec *Anne de Hæneberg*, dont il avait quatre enfans. Son âge était de cinquante-cinq ans & demi, quand il fut élevé à l'Empire. Il avait un frère colonel au ſervice des Milanais, & un autre chanoine à Bâle. Ses deux frères moururent avant ſon élection.

Il eſt couronné à Aix-la-Chapelle ; on ignore par quel archevêque. Il eſt rapporté que le ſceptre impérial, qu'on prétendait être celui de *Charlemagne*, ne ſe trouvant pas, ce défaut de formalité commençait à ſervir de prétexte à pluſieurs ſeigneurs qui ne voulaient pas lui prêter ſerment. Il prit un crucifix : *Voilà mon ſceptre*, dit-il, & tous lui rendirent hommage. Cette ſeule action de fermeté le rendit reſpectable, & le reſte de ſa conduite le montra digne de l'Empire.

Il marie ſon fils *Albert* à la fille du comte de *Tirol*, ſœur utérine de *Conradin*. Par ce mariage, *Albert* ſemble acquérir des droits ſur l'Alſace & ſur la Suabe, héritage de la maiſon du fameux empereur *Fréderic II*. L'Alſace était alors partagée entre pluſieurs petits ſeigneurs. Il fallut leur faire la guerre. Il obtint par ſa prudence des troupes de l'Empire, & ſoumit tout par ſa valeur. Un préfet eſt nommé pour gouverner l'Alſace. C'eſt ici une des plus importantes époques pour l'intérieur de l'Allemagne. Les poſſeſſeurs des terres dans la Suabe & dans l'Alſace relevaient de la maiſon impériale de *Suabe;* mais après l'extinction de cette maiſon dans la perſonne de l'infortuné *Conradin*, ils ne voulurent plus relever que de l'Empire. Voilà la véritable origine de la nobleſſe immédiate ; & voilà pourquoi l'on trouve plus de cette nobleſſe en Suabe que dans les autres provinces. L'empereur *Rodolphe* vint à bout de ſoumettre les gentilshommes d'Alſace, & créa un préfet dans cette province ; mais après lui les barons d'Alſace

redevinrent, pour la plupart, barons libres & immédiats, souverains dans leurs petites terres, comme les plus grands seigneurs allemands dans les leurs. C'était dans presque toute l'Europe l'objet de quiconque possédait un château.

Trois ambassadeurs de *Rodolphe* font serment, de sa part, au pape *Grégoire X* dans le consistoire. Le pape écrit à *Rodolphe : De l'avis des cardinaux, nous vous nommons roi des Romains.* 1274.

Alfonse X, roi de Castille, renonce alors à l'Empire.

Rodolphe va trouver le pape à Lausanne. Il lui promet de lui faire rendre la Marche d'Ancone & les terres de *Mathilde*. Il promettait ce qu'il ne pouvait tenir. Tout cela était entre les mains des villes & des seigneurs, qui s'en étaient emparés aux dépens du pape & de l'Empire. L'Italie était partagée en vingt principautés ou républiques, comme l'ancienne Grèce, mais plus puissantes. Venise, Gènes & Pise avaient plus de vaisseaux que l'empereur ne pouvait entretenir d'enseignes. Florence devenait considérable, & déjà elle était le berceau des beaux arts. 1275.

Rodolphe pense d'abord à l'Allemagne. Le puissant roi de Bohème *Ottocare III*, duc d'Autriche, de Carinthie & de Carniole, lui refuse l'hommage. *Je ne dois rien à Rodolphe*, dit-il, *je lui ai payé ses gages.* Il se ligue avec la Bavière.

Rodolphe soutient la majesté de son rang. Il fait mettre au ban de l'Empire ce puissant *Ottocare*, & le duc de Bavière *Henri* qui est lié avec lui. On donne à l'empereur des troupes, & il va venger les droits de l'Empire allemand.

L'empereur *Rodolphe* bat l'un après l'autre tous ceux qui prennent le parti d'*Ottocare*, ou qui veulent profiter 1276.

de cette diviſion; le comte de Neubourg, le comte de Fribourg, le marquis de Bade, le comte de Virtemberg, & *Henri* duc de Bavière. Il finit tout d'un coup cette guerre avec les Bavarois, en mariant une de ſes filles au fils de ce prince, & en recevant quarante mille onces d'or, au lieu de donner une dot à ſa fille.

De-là il marche contre *Ottocare;* il le force de venir à compoſition. Le roi de Bohème cède l'Autriche, la Stirie & la Carniole. Il conſent de faire un hommage-lige à l'empereur dans l'île de Camberg au milieu du Danube, ſous un pavillon dont les rideaux devaient être fermés, pour lui épargner une mortification publique.

Ottocare s'y rend couvert d'or & de pierreries. *Rodolphe*, par un faſte ſupérieur, le reçoit avec l'habit le plus ſimple; & au milieu de la cérémonie, les rideaux du pavillon tombent, & font voir aux yeux du peuple & des armées qui bordaient le Danube, le ſuperbe *Ottocare* à genoux, tenant ſes mains jointes entre les mains de ſon vainqueur, qu'il avait ſi ſouvent appelé ſon maître-d'hôtel, & dont il devenait le grand-échanſon. Ce conte eſt accrédité, & il importe peu qu'il ſoit vrai.

1277. La femme d'*Ottocare*, princeſſe plus altière que ſon époux, lui fait tant de reproches de ſon hommage rendu, & de la ceſſion de ſes provinces, que le roi de Bohème recommence la guerre vers l'Autriche.

L'empereur remporte une victoire complète. *Ottocare* eſt tué dans la bataille le 26 août. Le vainqueur uſe de ſa victoire en légiſlateur. Il laiſſe la Bohème au fils du vaincu, le jeune *Venceſlas;* & la régence au marquis de Brandebourg.

1278. *Rodolphe* fait ſon entrée à Vienne, & s'établit dans l'Autriche. *Louis* duc de Bavière, qui avait plus d'un droit à ce duché, veut remuer pour ſoutenir ce droit.

Rodolphe tombe sur lui avec ses troupes victorieuses. Alors rien ne résiste ; & on voit ce prince, que les électeurs avaient appelé à l'Empire pour régner sans pouvoir, devenir en effet le conquérant de l'Allemagne.

Ce maître de l'Allemagne est bien loin de l'être en Italie. 1279.
Le pape *Nicolas III* gagne avec lui, sans peine, ce long procès que tant de pontifes ont soutenu contre tant d'empereurs. *Rodolphe*, par un diplome du 15 février 1279, cède au saint-siége les terres de la comtesse *Mathilde*, renonce au droit de suzeraineté, désavoue son chancelier qui a reçu l'hommage. Les électeurs approuvent la même année cette cession de *Rodolphe*. Ce prince, en abandonnant des droits pour lesquels on avait si long-temps combattu, ne cédait en effet que le droit de recevoir un hommage de seigneurs qui voulaient à peine le rendre. C'était tout ce qu'il pouvait alors obtenir en Italie, où l'Empire n'était plus rien. Il fallait que cette cession fût bien peu de chose, puisque l'empereur n'eut en échange que le titre de sénateur de Rome, & encore ne l'eut-il que pour un an.

Le pape vint à bout de faire ôter cette vaine dignité de sénateur à *Charles d'Anjou* roi de Sicile, parce que ce prince ne voulut pas marier son neveu avec la nièce de ce pontife, en disant que *quoiqu'il s'appelât Orsini, & qu'il eût les pieds rouges, son sang n'était pas fait pour se mêler au sang de France*.

Nicolas III ôte encore à *Charles d'Anjou* le vicariat de l'Empire en Toscane. Ce vicariat n'était plus qu'un nom, & ce nom même ne pouvait subsister depuis qu'il y avait un empereur.

La situation de *Rodolphe* en Italie était (à ce que dit *Girolamo Briani*) semblable à celle d'un négociant qui a fait faillite, & dont d'autres marchands partagent les effets.

L'empereur *Rodolphe* se raccommode avec *Charles de* 1280.
Sicile, par le mariage d'une de ses filles. Il donne cette

princeſſe, nommée *Clémence*, à *Charles-Martel* petit-fils de *Charles*. Les deux mariés étaient preſque encore au berceau.

Charles, au moyen de ce mariage, obtient de l'empereur l'inveſtiture des comtés de Provence & de Forcalquier.

Après la mort de *Nicolas III*, on élit un français nommé *Brion*, qui prend le nom de *Martin IV*. Ce français fait rendre d'abord la dignité de ſénateur au roi de Sicile, & veut lui faire rendre auſſi le vicariat de l'Empire en Toſcane. *Rodolphe* paraît ne guère s'en embarraſſer; il eſt aſſez occupé en Bohême. Ce pays s'était révolté par la conduite violente du margrave de Brandebourg, qui en était régent; & d'ailleurs, *Rodolphe* avait plus beſoin d'argent que de titres.

1281. 1282. Ces années ſont mémorables par la fameuſe conſpiration des vêpres ſiciliennes. *Jean de Procida*, gentilhomme de Salerne, riche, & qui malgré ſon état exerçait la profeſſion de médecin & de juriſconſulte, fut l'auteur de cette conſpiration, qui ſemblait ſi oppoſée à ſon genre de vie. C'était un gibelin paſſionnément attaché à la mémoire de *Fréderic II*, & à la maiſon de *Suabe*. Il avait été pluſieurs fois en Arragon auprès de la reine *Conſtance*, fille de *Mainfroi*. Il brûlait de venger le ſang que *Charles d'Anjou* avait fait répandre; mais ne pouvant rien dans le royaume de Naples, que *Charles* contenait par ſa préſence & par la terreur, il trama ſon complot dans la Sicile, gouvernée par des Provençaux plus déteſtés que leur maître, & moins puiſſans.

Le projet de *Charles d'Anjou* était la conquête de Conſtantinople. Un des grands fruits des croiſades de l'Occident avait été de prendre l'Empire des Grecs en 1204, & on l'avait perdu depuis, ainſi que les conquêtes ſur les Muſulmans. La fureur d'aller ſe battre en Paleſtine avait paſſé depuis les malheurs de *St Louis*; mais la proie de Conſtantinople paraiſſait facile à ſaiſir; & *Charles d'Anjou* eſpérait

eſpérait détrôner *Michel Paléologue*, qui poſſédait alors le reſte de l'Empire d'Orient.

Jean de Procida va déguiſé à Conſtantinople avertir *Michel Paléologue;* il l'excite à prévenir *Charles :* de là il court en Arragon voir en ſecret le roi *Pierre.* Il eut de l'argent de l'un & de l'autre; il gagne aiſément des conjurés. *Pierre d'Arragon* équipe une flotte; & feignant d'aller contre l'Afrique, il ſe tient prêt pour deſcendre en Sicile. *Procida* n'a pas de peine à diſpoſer les Siciliens.

Enfin le troiſième jour de pâques 1282, au ſon de la cloche des vêpres, tous les Provençaux ſont maſſacrés dans l'île, les uns dans les égliſes, les autres aux portes ou dans les places publiques, les autres dans leurs maiſons. On compte qu'il y eut huit mille perſonnes égorgées. Cent batailles ont fait périr le triple & le quadruple d'hommes, ſans qu'on y ait fait attention: mais ici ce ſecret gardé ſi long-temps par tout un peuple; des conquérans exterminés par la nation conquiſe; les femmes, les enfans maſſacrés; des filles ſiciliennes enceintes par des provençaux, tuées par leurs propres pères; des pénitentes égorgées par leurs confeſſeurs, rendent cette action à jamais fameuſe & exécrable. On dit toujours que ce furent des français qui furent maſſacrés à ces vêpres ſiciliennes, parce que la Provence eſt aujourd'hui à la France; mais elle était alors province de l'Empire; & c'était réellement des impériaux qu'on égorgeait.

Voilà comme on commença enfin la vengeance de *Conradin* & du duc d'Autriche : leur mort avait été le crime d'un ſeul homme, de *Charles d'Anjou;* & huit mille innocens l'expièrent!

Pierre d'Arragon aborde alors en Sicile avec ſa femme *Conſtance;* toute la nation ſe donne à lui, &, dès ce jour, la Sicile reſta à la maiſon d'*Arragon;* mais le royaume de Naples demeure au prince de France.

L'empereur inveſtit ſes deux fils aînés, *Albert* & *Rodolphe*, à la fois, de l'Autriche, de la Stirie, de la Carniole,

le 27 décembre 1282, dans une diète à Augsbourg, du consentement de tous les seigneurs, & même de celui de *Louis de Bavière* qui avait des droits sur l'Autriche. Mais comment donner à la fois l'investiture des mêmes Etats à ces deux princes ? n'en avaient-ils que le titre ? le puîné devait-il succéder à l'aîné ? ou bien le puîné n'avait-il que le nom, tandis que l'autre avait la terre ? ou devaient-ils posséder ces Etats en commun ? c'est ce qui n'est pas expliqué. Ce qui est incontestable, c'est qu'on voit beaucoup de diplomes dans lesquels les deux frères sont nommés conjointement ducs d'Autriche, de Stirie & de Carniole.

Il y a une seule vieille chronique anonyme, qui dit que l'empereur *Rodolphe* investit son fils *Rodolphe* de la Suabe; mais il n'y a aucun document, aucune charte où l'on trouve que ce jeune *Rodolphe* ait eu la Suabe. Tous les diplomes l'appellent duc d'Autriche, de Stirie, de Carniole, comme son frère. Cependant un historien ayant adopté cette chronique, tous les autres l'ont suivie; & dans les tables généalogiques, on appelle toujours ce *Rodolphe* duc de Suabe : s'il l'avait été, comment sa maison aurait-elle perdu ce duché ?

Dans la même diète l'empereur donne la Carinthie & la Marche Trévisane au comte de *Tirol* son gendre. L'avantage qu'il tira de sa dignité d'empereur fut de pourvoir toute sa maison.

1283. *Rodolphe* gouverne l'Empire aussi-bien que sa maison.
1284. Il apaise les querelles de plusieurs seigneurs & de plusieurs villes.

Les historiens disent que ses travaux l'avaient fort affaibli, & qu'à l'âge de 65 ans passés, les médecins lui conseillèrent de prendre une femme de 15 ans pour fortifier sa santé. Ces historiens ne sont pas physiciens. Il épouse *Agnès* fille d'un comte de Bourgogne.

Dans cette année 1284, le roi d'Arragon, *Pierre*, fait prisonnier le prince de Salerne fils de *Charles d'Anjou;*

mais sans pouvoir se rendre maître de Naples. Les guerres de Naples ne regardent plus l'Empire jusqu'à *Charles-Quint*.

Les Cumins, reste de tartares, dévastent la Hongrie. 1285.
L'empereur investit *Jean Davennes* du comté d'Alost, du pays de Vas, de la Zélande, du Hainaut. Le comté de Flandre n'est point spécifié dans l'investiture; il était devenu incontestable qu'il relevait de la France.

Pour mettre le comble à la gloire de *Rodolphe*, il eût 1286.
fallu s'établir en Italie, comme il l'était en Allemagne; 1287.
mais le temps était passé. Il ne voulut pas même aller se faire couronner à Rome. Il se contenta de vendre la liberté aux villes d'Italie, qui voulurent bien l'acheter. Florence donna quarante mille ducats d'or; Lucques douze mille; Gènes, Bologne six mille. Presque toutes les autres ne donnèrent rien du tout, prétendant qu'elles ne devaient point reconnaître un empereur qui n'était pas couronné à Rome.

Mais en quoi consistait cette liberté ou donnée ou confirmée? était-ce dans une séparation absolue de l'Empire? il n'y a aucun acte de ces temps-là qui énonce de pareilles conventions. Cette liberté consistait dans le droit de nommer des magistrats, de se gouverner suivant leurs lois municipales, de battre monnaie, d'entretenir des troupes. Ce n'était qu'une confirmation, une extension des droits obtenus de *Fréderic Barberousse*. L'Italie fut alors indépendante & comme détachée de l'Empire, parce que l'empereur était éloigné & trop peu puissant. Le temps eût pu assurer à ce pays une liberté pleine & entière. Déjà les villes de Lombardie, celles de la Suisse même, ne prêtaient plus de serment, & rentraient insensiblement dans leurs droits naturels.

A l'égard des villes d'Allemagne, elles prêtaient toutes serment; mais les unes étaient réputées *libres*, comme

Augsbourg, Aix-la-Chapelle & Metz; les autres avaient le nom d'*impériales*, en fourniſſant des tributs; les autres *ſujettes*, comme celles qui relevaient immédiatement des princes, & médiatement de l'Empire; les autres *mixtes*, qui, en relevant des princes, avaient pourtant quelques droits impériaux.

Les grandes villes impériales étaient toutes différemment gouvernées. Nuremberg était adminiſtrée par des nobles: les citoyens avaient, à Strasbourg, l'autorité.

1288. *Rodolphe* fait ſervir toutes ſes filles à ſes intérêts. Il marie
1289. encore une fille qu'il avait de ſa première femme au jeune
1290. *Venceſlas* roi de Bohème, devenu majeur, & lui fait jurer qu'il ne prétendra jamais rien aux duchés d'Autriche & de Stirie; mais auſſi en récompenſe il lui confirme la charge de grand-échanſon.

Les ducs de Bavière prétendaient cette charge de la maiſon de l'empereur. Il ſemble que la qualité d'électeur fût inſéparable de celle de grand-officier de la couronne: non que les ſeigneurs des principaux fiefs ne prétendiſſent encore le droit d'élire; mais les grands officiers voulaient ce droit de préférence aux autres. C'eſt pourquoi les ducs de Bavière diſputaient la charge de grand-maître à la branche de Bavière palatine, quoiqu'ainée.

Grande diète à Erfort, dans laquelle on confirme le partage déjà fait de la Thuringe. L'orientale reſte à la maiſon de *Miſnie*, qui eſt aujourd'hui de *Saxe*; l'occidentale demeure à la maiſon de *Brabant* héritière de la Miſnie par les femmes. C'eſt la maiſon de *Heſſe*.

Le roi de Hongrie *Ladiſlas III*, ayant été tué par les Tartares cumins qui ravageaient toujours ce pays, l'empereur, qui prétend que la Hongrie eſt un fief de l'Empire, veut donner ce fief à ſon fils *Albert*, auquel il avait donné déjà l'Autriche.

Le pape *Nicolas IV*, qui croit que tous les royaumes ſont des fiefs de Rome, donne la Hongrie à *Charles-*

Martel, petit-fils de *Charles d'Anjou* roi de Naples & de Sicile. Mais comme ce *Charles-Martel* se trouve gendre de l'empereur, & comme les Hongrois ne voulaient point du fils d'un empereur pour roi, de peur d'être asservis, *Rodolphe* consent que *Charles-Martel* son gendre tâche de s'emparer de cette couronne, qu'il ne peut lui ôter.

Voici encore un grand exemple qui prouve combien le droit féodal était incertain. Le comte de Bourgogne, c'est-à-dire de la Franche-Comté, prétendait relever du royaume de France, & en cette qualité il avait prêté serment de fidélité à *Philippe le bel*. Cependant jusque-là tout ce qui fesait partie de l'ancien royaume de Bourgogne relevait des empereurs.

Rodolphe lui fait la guerre : elle se termine bientôt par l'hommage que le comte de Bourgogne lui rend. Ainsi ce comte se trouve relever à la fois de l'Empire & de la France.

Rodolphe donne au duc de Saxe son gendre, *Albert II*, le titre de *palatin* de Saxe. Il faut bien distinguer cette maison de *Saxe* d'avec celle d'aujourd'hui, qui est, comme nous l'avons dit, celle de *Misnie*.

L'empereur *Rodolphe* meurt à Germesheim le 15 juillet 1291.
à l'âge de 73 ans, après en avoir régné dix-huit.

ADOLPHE DE NASSAU,

VINGT-NEUVIEME EMPEREUR,

après un interrègne de neuf mois.

Les princes allemands craignant de rendre héréditaire 1292.
cet empire d'Allemagne toujours nommé l'empire romain, & ne pouvant s'accorder dans leur choix, font un second compromis, dont on avait vu l'exemple à la nomination de *Rodolphe*.

L'archevêque de Maïence, auquel on s'en rapporte, nomme *Adolphe de Naſſau* par le même principe qu'on avait choiſi ſon prédéceſſeur. C'était le plus illuſtre guerrier de ces temps-là, & le plus pauvre. Il paraiſſait capable de ſoutenir la gloire de l'Empire à la tête des armées allemandes, & trop peu puiſſant pour l'aſſervir. Il ne poſſédait que trois ſeigneuries dans le comté de Naſſau.

Albert duc d'Autriche, fâché de ne point ſuccéder à ſon père, s'unit contre le nouvel empereur avec ce même comte de Bourgogne, qui ne veut plus être vaſſal de l'Allemagne, & tous deux obtiennent des ſecours du roi de France *Philippe le bel*. La maiſon d'Autriche commence par appeler contre l'empereur ces mêmes Français que les princes de l'Empire ont depuis ſi ſouvent appelés contre elle. *Albert d'Autriche*, avec le ſecours de la France, fait d'abord la guerre en Suiſſe, dont ſa maiſon réclame la ſouveraineté. Il prend Zurich avec des troupes françaiſes.

1293. *Albert d'Autriche* ſoulève contre *Adolphe* Strasbourg & Colmar. L'empereur à la tête de quelques troupes, que les fiefs impériaux lui fourniſſent, apaiſe ces troubles.

Un différent entre le comte de Flandre & les citoyens de Gand, eſt porté au parlement de Paris, & jugé en faveur des citoyens. Il était bien clairement reconnu que depuis Gand juſqu'à Boulogne, Arras & Cambrai, la Flandre relevait uniquement du roi de France.

1294. *Adolphe* s'unit avec *Edouard* roi d'Angleterre contre la France; mais comme il craint un auſſi puiſſant vaſſal que le duc d'Autriche, il n'entreprend rien. On a vu depuis renouveler plus d'une fois cette alliance dans des circonſtances pareilles.

1295. Une injuſtice honteuſe de l'empereur eſt la première origine de ſes malheurs & de ſa fin funeſte : grand

exemple pour les souverains. *Albert de Misnie*, landgrave de Thuringe, l'un des ancêtres de tous les princes de Saxe, qui font une si grande figure en Allemagne, gendre de l'empereur *Fréderic II*, avait trois enfans de la princesse sa femme. Il l'avait répudiée pour une maîtresse indigne de lui; & c'est pour cela que les Allemands lui avaient donné avec justice le surnom de *dépravé*. Ayant un bâtard de cette concubine, il voulait déshériter pour lui ses trois enfans légitimes. Il met ses fiefs en vente malgré les lois; & l'empereur, malgré les lois, les achète avec l'argent que le roi d'Angleterre lui avait donné pour faire la guerre à la France.

Les trois princes soutiennent hardiment leurs droits contre l'empereur. Il a beau prendre Dresde & plusieurs châteaux, il est chassé de la Misnie; & toute l'Allemagne se déclare contre cet indigne procédé.

La rupture contre l'empereur & le roi d'Angleterre d'un côté, & la France de l'autre, durait toujours. Le pape *Boniface VIII* leur ordonne à tous trois une trêve sous peine d'excommunication. 1296.

L'empereur avait plus besoin d'une trêve avec les seigneurs de l'Empire. Sa conduite les révoltait tous. *Venceslas* roi de Bohème, *Albert* duc d'Autriche, le duc de Saxe, l'archevêque de Maïence s'assemblent à Prague. Il y avait deux marquis de Brandebourg; non qu'ils possédassent tous deux la même marche; mais étant frères, ils prenaient tous deux le même titre. C'est un usage qui commençait à s'établir. On accuse l'empereur dans les formes, & on indique une diète à Egra pour le déposer. 1297.

Albert d'Autriche envoie à Rome solliciter la déposition d'*Adolphe*. C'est un droit qu'on reconnaît toujours dans les papes quand on croit en profiter.

Le duc d'Autriche feint d'avoir reçu le consentement du pape, qu'il n'a pourtant pas. L'archevêque de Maïence dépose solemnellement l'empereur au nom de tous les princes. Voici comment il s'exprime : *On nous a dit que nos envoyés avaient obtenu l'agrément du pape; d'autres assurent que le pape l'a refusé : mais n'ayant égard qu'à l'autorité qui nous a été confiée, nous déposons Adolphe de la dignité impériale, & nous élisons pour roi des Romains le seigneur Albert duc d'Autriche.*

1298. *Boniface VIII* défend aux électeurs sous peine d'excommunication, de sacrer le nouveau roi des Romains. Ils lui répondent que ce n'est pas là une affaire de religion.

Cependant *Adolphe*, ayant dans son parti quelques évêques & quelques seigneurs, avait encore une armée. Il donne bataille le 2 juillet auprès de Spire à son rival ; tous deux se joignent au fort de la mêlée. *Albert d'Autriche* lui porte un coup d'épée dans l'œil. *Adolphe* meurt en combattant, & laisse l'Empire à *Albert*.

ALBERT PREMIER D'AUTRICHE,

TRENTIEME EMPEREUR.

1298. ALBERT d'Autriche commence par remettre son droit aux électeurs afin de le mieux assurer. Il se fait élire une seconde fois à Francfort, puis couronner à Aix-la-chapelle par l'archevêque de Cologne.

Le pape *Boniface VIII* ne veut pas le reconnaître. Ce pape avait alors de violens démêlés avec le roi de France *Philippe le bel*.

1299. L'empereur *Albert* s'unit incontinent avec *Philippe*, & marie son fils aîné *Rodolphe* à *Blanche* sœur du roi. Les articles de ce mariage sont remarquables. Il s'engage de

donner à son fils l'Autriche, la Stirie, la Carniole, l'Alsace, Fribourg en Brisgau, & assigne pour douaire à sa belle-fille l'Alsace & Fribourg, s'en remettant pour la dot de *Blanche* à la volonté du roi de France.

Albert fait part de ce mariage au pape, qui pour toute réponse dit que l'empereur n'est qu'un usurpateur, & qu'il n'y a d'autre *César* que le souverain pontife des chrétiens.

Les maisons d'Autriche & de France semblaient alors étroitement unies par ce mariage, par leur haine commune contre *Boniface VIII*, par la nécessité où elles étaient de se défendre contre leurs vassaux. Car dans le même temps la Hollande & la Zélande, vassales de l'Empire, faisaient la guerre à *Albert;* & les Flamands, vassaux de la France, la faisaient au roi *Philippe le bel.* 1300. 1301.

Boniface VIII, plus fier encore que *Grégoire VII*, & plus impétueux, prend ce temps pour braver à la fois l'empereur & le roi de France. D'un côté il excite contre *Philippe le bel* son frère *Charles de Valois ;* de l'autre il soulève des princes de l'Allemagne contre *Albert.*

Nul pape ne poussa plus loin la manie de donner des royaumes. Il fait venir en Italie ce *Charles de Valois*, & le nomme vicaire de l'Empire en Toscane. Il marie ce prince à la fille de *Baudouin II*, empereur de Constantinople, dépossédé; & déclare hardiment *Charles de Valois* empereur des Grecs. Rien n'est plus grand que ces entreprises quand elles sont bien conduites & heureuses : rien de plus petit quand elles sont sans effet. Ce pape, en moins de trois ans, donna les Empires d'Orient & d'Occident, & mit en interdit le royaume de France.

Les circonstances où se trouvait l'Allemagne le mirent sur le point de réussir contre *Albert d'Autriche.*

Il écrivit aux archevêques de Maïence, de Trèves & de Cologne : *Nous ordonnons qu'Albert comparaisse devant nous dans six mois, pour se justifier, s'il peut, du crime de lèse-*

majesté, commis contre la personne de son souverain Adolphe. Nous défendons qu'on le reconnaisse pour roi des Romains, &c.

Ces trois archevêques qui n'aimaient pas *Albert*, conviennent avec le comte palatin du Rhin, de procéder contre lui, comme ils avaient procédé contre son prédécesseur; & ce qui montre bien qu'on a toujours deux poids & deux mesures, c'est qu'ils lui font un crime d'avoir vaincu & tué, en combattant, ce même *Adolphe* qu'ils avaient déposé, & contre lequel il avait été armé par eux-mêmes.

Le comte palatin fait en effet des informations contre l'empereur *Albert*. On sait que les comtes palatins étaient originairement juges dans le palais, & juges des causes civiles entre le prince & les sujets, comme cela se pratique dans tous les pays sous des noms différens.

Les palatins se croyaient en droit de juger criminellement l'empereur même. C'est sur cette prétention qu'on verra un palatin, un ban de Croatie condamner une reine.

Albert ayant pour lui les autres princes de l'Empire, répond aux procédures par la guerre.

1302. Bientôt ses juges lui demandent grace, & l'électeur palatin paie par une grosse somme d'argent ses procédures.

La Pologne, après beaucoup de troubles, élit pour son roi *Venceslas* roi de Bohême. *Venceslas* met quelque ordre dans un pays où il n'y en avait jamais eu. C'est lui qui institua le sénat. Ce *Venceslas* donne son fils pour roi aux Hongrois, qui le demandaient eux-mêmes.

Boniface VIII ne manque pas de prétendre que c'est un attentat contre lui, & qu'il n'appartient qu'à lui seul de donner un roi à la Hongrie. Il nomme à ce royaume *Carobert*, descendant de *Charles d'Anjou*. Il semblerait que l'empereur n'eût pas dû accoutumer le pape à donner des royaumes; cependant c'est ce qui le raccommoda avec lui. Il craignait plus la puissance de *Venceslas* que celle du pape. Il protège donc *Carobert*, & désole la Bohême avec

une armée. Les auteurs disent que cette armée fut empoisonnée par les Bohémiens, qui infectèrent les eaux voisines du camp; cela est assez difficile à croire.

Ce qui achève de mettre l'empereur dans les intérêts de *Boniface VIII*, c'est la sanglante querelle de ce pape avec *Philippe le bel*. *Boniface* très-mal traité par ce monarque, & qui méritait de l'être, reconnait enfin cet *Albert*, à qui il avait voulu faire le procès, pour roi légitime des romains, & lui promet la couronne impériale, pourvu qu'il déclare la guerre au roi de France. 1303.

Albert paie la complaisance du pape par une complaisance bien plus grande. Il reconnait *que l'Empire a été transféré des Grecs aux Allemands par le Saint-siége; que les électeurs tiennent leur droit du pape, & que les empereurs & les rois reçoivent de lui le droit du glaive*. C'est contre une telle déclaration que le comte palatin aurait dû faire des procédures.

Ce n'était pas la peine de flatter ainsi *Boniface VIII* qui mourut le 12 octobre, échappé à peine de la prison où le roi de France l'avait retenu aux portes même de Rome.

Cependant le roi de France confisque la Flandre sur le comte *Gui Dampierre*, & demeure, après une sanglante bataille, maître de Lille, de Douai, d'Orchies, de Béthune, & d'un très-grand pays, sans que l'empereur s'en mette en peine.

Il ne songe pas davantage à l'Italie toujours partagée entre les Guelfes & les Gibelins.

Ladislas, ce fils du respectable *Venceslas* roi de Bohème & de la Pologne, est chassé de la Hongrie. Son père en meurt, à ce qu'on prétend, de chagrin, si les rois peuvent mourir de cette maladie. 1304. 1305.

Le duc de Bavière *Othon* se fait élire roi de Hongrie, & se fait renvoyer dès la même année. *Ladislas* retourné en

Bohème y est assassiné. Ainsi voilà trois royaumes électifs à donner à la fois, la Hongrie, la Bohème & la Pologne.

L'empereur *Albert* fait couronner son fils *Rodolphe* en Bohème à main armée. *Carobert* se propose toujours pour la Hongrie ; & un seigneur polonais, nommé *Uladislas Locticus*, est élu, ou plutôt rétabli en Pologne ; mais l'empereur n'y a aucune part.

1306. Voici une injustice qui ne paraît pas d'un prince habile. L'empereur *Adolphe de Nassau* avait perdu la couronne & la vie pour s'être attiré la haine des Allemands, & cette haine fut principalement fondée sur ce qu'il voulut dépouiller à prix d'argent les héritiers légitimes de la Misnie & de la Thuringe.

Philippe de Nassau, frère de cet empereur, réclama ces pays si injustement achetés. *Albert* se déclare pour eux dans l'espérance d'en obtenir sa part. Les princes de Thuringe se défendent. Ils sont mis sans formalités au ban de l'Empire. Cette proscription leur donne des partisans & une armée. Ils taillent en pièces l'armée de l'empereur, qui est trop heureux de les laisser paisibles dans leurs Etats. On voit toujours en général dans les Allemands un grand fond d'attachement pour leurs droits ; & c'est ce qui a fait subsister si long-temps ce gouvernement mixte ; édifice souvent prêt à écrouler, & cependant toujours ferme.

1307. Le pape *Clément V* envoie un légat en Hongrie, qui donne la couronne à *Carobert* au nom du saint-siége. Autrefois les empereurs donnaient ce royaume : alors les papes en disposent ainsi que de celui de Naples. Les Hongrois aimaient mieux être vassaux des papes désarmés que des empereurs qui pouvaient les asservir. Il valait mieux n'être vassal de personne.

ORIGINE DE LA LIBERTÉ DES SUISSES.

La Suisse relevait de l'Empire, & une partie de ce pays était domaine de la maison d'*Autriche*, comme Fribourg,

Lucerne, Zug, Glaris. Ces petites villes, quoique sujettes, avaient de grands priviléges & étaient au rang des villes *mixtes* de l'Empire; d'autres étaient impériales, & se gouvernaient par leurs citoyens, comme Zurich, Bâle & Schaffouse. Les cantons d'Uri, de Schvitz & d'Undervald étaient sous le patronage de la maison d'*Autriche*, mais non sous sa domination.

L'empereur *Albert* voulut être despotique dans tout le pays. Les gouverneurs & les commissaires qu'il y envoya y exercèrent une tyrannie qui causa d'abord beaucoup de malheurs, & qui ensuite produisit le bonheur de la liberté.

Les fondateurs de cette liberté se nomment *Melchtad*, *Stauffager* & *Valtherfurst*. La difficulté de prononcer des noms si respectables nuit à leur célébrité. Ces trois payfans, hommes de sens & de résolution, furent les premiers conjurés. Chacun d'eux en attira trois autres. Ces neuf gagnèrent les cantons d'Uri, Schvitz & Undervald.

Tous les historiens prétendent que, tandis que la conspiration se tramait, un gouverneur d'Uri, nommé *Grisler*, s'avisa d'un genre de tyrannie ridicule & horrible. Il fit mettre, dit-on, un de ses bonnets au haut d'une perche dans la place, & ordonna qu'on saluât le bonnet sous peine de la vie. Un des conjurés, nommé *Guillaume Tell*, ne salua point le bonnet. Le gouverneur le condamna à être pendu, & ne lui donna sa grace qu'à condition que le coupable, qui passait pour archer adroit, abattrait d'un coup de flèche une pomme placée sur la tête de son fils. Le père tremblant tira, & fut assez heureux pour abattre la pomme. *Grisler*, apercevant une seconde flèche sous l'habit de *Tell*, demanda ce qu'il en prétendait faire. *Elle t'était destinée*, dit le suisse, *si j'avais blessé mon fils.*

Avouons que toutes ces histoires de pommes sont bien suspectes : celle-ci l'est d'autant plus qu'elle semble tirée d'une ancienne fable danoise. Mais enfin on tient pour constant que *Tell* ayant été mis aux fers tua ensuite le

gouverneur d'une flèche : que ce fut le signal des conjurés ; que les peuples se saisirent des forteresses, & démolirent ces instrumens de leur esclavage. Voyez l'*Essai sur les mœurs & l'esprit des nations.*

1308. *Albert*, près de commettre ses forces contre ce courage que donne l'enthousiasme d'une liberté naissante, perd la vie d'une manière funeste. Son propre neveu *Jean*, qu'on a appelé mal à propos duc de Suabe, qui ne pouvait obtenir de lui la jouissance de son patrimoine, conspire sa mort avec quelques complices. Il lui porta lui-même le dernier coup en se promenant avec lui auprès de Rheinsfeld, sur le bord de la rivière de Russ dans le voisinage de la Suisse. Peu de souverains ont péri d'une mort plus tragique, & nul n'a été moins regretté. Il est très-vraisemblable que le don de l'Autriche, de la Stirie, de la Carniole, fait par l'empereur *Rodolphe de Habsbourg* à ses deux enfans, fut la cause de cet assassinat. *Jean*, fils du prince *Rodolphe*, ayant en vain demandé à son oncle *Albert* sa part qu'il retenait, voulut s'en mettre en possession par un crime.

HENRI VII,

DE LA MAISON DE LUXEMBOURG,

TRENTE-UNIEME EMPEREUR.

1308. APRÈS l'assassinat d'*Albert*, le trône d'Allemagne demeure vacant sept mois. On compte parmi les prétendans à ce trône le roi de France *Philippe le bel* : mais il n'y a aucun monument de l'histoire de France qui en fasse la moindre mention.

Charles de Valois, frère de ce monarque, se met sur les rangs. C'était un prince qui allait par-tout chercher des royaumes. Il avait reçu la couronne d'Arragon des mains

du pape *Martin IV*, & lui avait prêté l'hommage & le ferment de fidélité, que les papes exigeaient des rois d'Arragon: mais il n'y avait plus qu'un vain titre. *Boniface VIII* lui avait promis de le faire roi des Romains, mais il n'avait pu tenir sa parole.

Bertrand de Got, gascon, archevêque de Bordeaux, élevé au pontificat de Rome par la protection de *Philippe le bel*, promet cette fois la couronne impériale à ce prince. Les papes y pouvaient beaucoup alors, malgré toute leur faiblesse, parce que leurs refus de reconnaître le roi des Romains élu en Allemagne, était souvent un prétexte de factions & de guerres civiles.

Ce pape *Clément V* fait tout le contraire de ce qu'il avait promis. Il fait presser sous main les électeurs de nommer *Henri* comte de Luxembourg.

Ce prince est le premier qui est nommé par six électeurs seulement, tous six grands officiers de la couronne: les archevêques de Maïence, Trèves & Cologne, chanceliers: le comte palatin de la maison de Bavière d'aujourd'hui, grand-maître de la maison: le duc de Saxe de la maison d'Ascanie, grand-écuyer: le marquis de Brandebourg de la même maison d'Ascanie, grand-chambellan.

Le roi de Bohème, grand-échanson, n'y assista pas, & personne même ne le représenta. Le royaume de Bohème était alors vacant, les Bohémiens ne voulant pas reconnaître le duc de Carinthie, qu'ils avaient élu, mais auquel ils faisaient la guerre comme à un tyran.

Ce fut le comte palatin qui nomma, au nom des six électeurs, *Henri comte de Luxembourg, roi des Romains, futur empereur, protecteur de l'Eglise romaine & universelle, & défenseur des veuves & des orphelins.*

Henri VII commence par venger l'assassinat de l'empe- 1309.
reur *Albert*. Il met l'assassin *Jean*, prétendu duc de Suabe, au ban de l'Empire. *Fréderic* & *Léopold d'Autriche*, ses cousins, descendans comme lui de *Rodolphe de Habsbourg*,

exécutent la ſentence, & reçoivent l'inveſtiture de ſes domaines.

Un des aſſaſſins, nommé *Rodolphe de Varth*, ſeigneur conſidérable, eſt pris ; & c'eſt par lui que commence l'uſage du ſupplice de la roue. Pour *Jean*, après avoir erré long-temps, il obtint l'abſolution du pape, & ſe fit moine.

L'empereur donne à ſon fils de Luxembourg le titre de duc, ſans ériger le Luxembourg en duché. Il y avait des ducs à brevet comme on en voit aujourd'hui en France ; mais c'étaient des princes. On a déjà vu que les empereurs feſaient des rois à brevet.

L'empereur ſonge à établir ſa maiſon, & fait élire ſon fils *Jean de Luxembourg* roi de Bohème. il fallut la conquérir ſur le duc de Carinthie ; & cela ne fut pas difficile, puiſque le duc de Carinthie avait contre lui la nation.

Tous les juifs ſont chaſſés d'Allemagne, & une grande partie eſt dépouillée de ſes biens. Ce peuple conſacré à l'uſure depuis qu'il eſt connu, ayant toujours exercé ce métier à Babylone, à Alexandrie, à Rome & dans toute l'Europe, s'était rendu par-tout également néceſſaire & exécrable. Il n'y avait guère de villes où l'on n'accuſât les juifs d'immoler un enfant le vendredi ſaint, & de poignarder une hoſtie. On fait encore dans pluſieurs villes des proceſſions en mémoire des hoſties qu'ils ont poignardées, & qui ont jeté du ſang. Ces accuſations ridicules ſervaient à les dépouiller de leurs richeſſes.

1310. L'ordre des templiers eſt traité plus cruellement que les juifs ; c'eſt un des événemens les plus incompréhenſibles. Des chevaliers qui feſaient vœu de combattre pour JESUS-CHRIST ſont accuſés de le renier, d'adorer une tête de cuivre, & de n'avoir pour cérémonies ſecrètes de réception dans l'ordre, que les plus horribles débauches. Ils ſont condamnés au feu en France, en conſéquence d'une bulle du pape *Clément V*, & de leurs grands biens. Le grand-maître

de

de l'ordre, *Jean de Nolai*, *Gui*, frère du dauphin d'Auvergne, & soixante & quatorze chevaliers jurèrent en vain que l'ordre était innocent. *Philippe le bel*, irrité contre eux, les fit trouver coupables. Le pape, dévoué au roi de France, les condamna ; il y en eut cinquante-neuf de brûlés à Paris : on les poursuivit par-tout. Le pape abolit l'ordre deux ans après ; mais en Allemagne on ne fit rien contre eux ; peut-être parce qu'on les persécutait trop en France. Il y a grande apparence que les débauches de quelques jeunes chevaliers avaient donné occasion de calomnier l'ordre entier. Cette Saint-Barthelemi de tant de chevaliers armés pour la défense du christianisme, jugés en France, & condamnés par un pape & par des cardinaux, est la plus abominable cruauté qui ait été jamais exercée au nom de la justice. On ne trouve rien de pareil chez les peuples les plus sauvages : ils tuent dans la colère ; mais les juges très-incompétens des templiers les livrèrent gravement aux plus affreux supplices, sans passion comme sans raison.

Henri VII veut rétablir l'empire en Italie. Aucun empereur n'y avait été depuis *Fréderic II*.

Diète à Francfort pour établir *Jean de Luxembourg* roi de Bohême, vicaire de l'Empire, & pour fournir au voyage de l'empereur ; ce voyage s'appelle, comme on sait, *l'expédition romaine*. Chaque état de l'Empire se cotise pour fournir des soldats, des cavaliers ou de l'argent.

Les commissaires de l'empereur qui le précèdent, font à Lausanne, le 11 octobre, le serment accoutumé aux commissaires du pape ; serment regardé toujours par les papes comme un acte d'obéissance & un hommage ; & par les empereurs comme une promesse de protection ; mais les paroles en étaient favorables aux prétentions des papes.

Les factions des Guelfes & des Gibelins partageaient toujours l'Italie : mais ces factions n'avaient plus le même objet qu'autrefois ; elles ne combattaient plus l'une pour 1311. 1312.

l'empereur, l'autre pour le pape; ce n'était plus qu'un mot de ralliement, auquel il n'y avait guère d'idée fixe attachée. C'eſt de quoi nous avons vu un exemple en Angleterre dans les factions des Whigs & des Toris.

Le pape *Clément V* fuyait Rome, où il n'avait aucun pouvoir; il établiſſait ſa cour à Lyon avec ſa maîtreſſe la comteſſe de Périgord, & amaſſait ce qu'il pouvait de tréſors.

Rome était dans l'anarchie d'un gouvernement populaire. Les *Colonna*, les *Urſini*, les barons romains partageaient la ville, & c'eſt la cauſe de ce long ſéjour des papes au bord du Rhône; de ſorte que Rome paraiſſait également perdue pour les papes & pour les empereurs.

La Sicile était reſtée à la maiſon d'Arragon. *Carobert*, roi de Hongrie, diſputait le royaume de Naples à *Robert* ſon oncle, fils de *Charles II* de la maiſon d'Anjou.

La maiſon d'Eſte s'était établie à Ferrare. Les Vénitiens voulaient s'emparer de ce pays.

L'ancienne ligue des villes d'Italie était bien loin de ſubſiſter; elle n'avait été faite que contre les empereurs: mais depuis qu'ils ne venaient plus en Italie, ces villes ne penſaient qu'à s'agrandir aux dépens les unes des autres.

Les Florentins & les Génois feſaient la guerre à la république de Piſe. Chaque ville d'ailleurs était partagée en factions; Florence entre les noirs & les blancs, Milan entre les Viſconti & les Turriani.

C'eſt au milieu de ces troubles que *Henri VII* paraît enfin en Italie. Il ſe fait couronner roi de Lombardie à Milan. Les Guelfes cachent cette ancienne couronne de fer des rois lombards, comme ſi c'était à un petit cercle de fer que fût attaché le droit de régner. L'empereur fait faire une nouvelle couronne.

Les Turriani, le propre chancelier de l'empereur conſpirent contre ſa vie dans Milan. Il condamne ſon chancelier au feu. La plupart des villes de Lombardie, Crême, Crémone, Lodi, Breſcia lui refuſent obéiſſance.

Il les soumet par force, & il y a beaucoup de sang répandu.

Il marche à Rome. *Robert* roi de Naples, de concert avec le pape, lui ferme les portes, en fesant marcher vers Rome *Jean*, prince de Morée, son frère, avec des gendarmes & de l'infanterie.

Plusieurs villes, comme Florence, Bologne, Lucques, se joignent secrètement à *Robert*. Cependant le pape écrit de Lyon à l'empereur qu'il ne souhaite rien tant que son gouvernement; le roi de Naples l'assure des mêmes sentimens, & lui proteste que le prince de Morée n'est à Rome que pour y mettre l'ordre.

Henri VII se présente à la porte de la ville Léonine, qui renferme l'Eglise de Saint-Pierre; mais il faut qu'il l'assiége pour y entrer. Il est battu au lieu d'être couronné. Il négocie avec l'autre partie de la ville, & demande qu'on le couronne dans l'Eglise de Saint-Jean de Latran. Les cardinaux s'y opposent, & disent que cela ne se peut sans la permission du pape.

Le peuple de ce quartier prend le parti de l'empereur. Il est couronné en tumulte par quelques cardinaux. Alors il fait examiner par des jurisconsultes la question, *si le pape peut ordonner quelque chose à l'empereur, & si le royaume de Naples relève de l'Empire, ou du saint-siége.* Ses jurisconsultes ne manquent pas de décider en sa faveur, & le pape a grand soin de faire décider le contraire par les siens.

C'est, comme on a vu, la destinée des empereurs de manquer de forces pour dominer dans Rome. *Henri VII* est obligé d'en sortir. Il va assiéger inutilement Florence, & cite non moins inutilement *Robert* roi de Naples à comparaître devant lui. Il met aussi vainement ce roi au ban de l'Empire, comme coupable de lèse-majesté, *& le bannit à perpétuité sous peine de perdre la tête.* L'arrêt est du 25 avril. 1313.

Il rend des arrêts à peu près semblables contre Florence & Lucques ; & permet par ces arrêts d'assassiner les habitans : *Venceslas* en démence n'aurait pas donné de tels rescrits.

Il fait lever des troupes en Allemagne par son frère archevêque de Trèves. Il obtient des Génois & des Pisans cinquante galères. On conspire dans Naples en sa faveur. Il pense conquérir Naples & ensuite Rome ; mais prêt à partir, il meurt auprès de la ville de Sienne. L'arrêt contre les Florentins était une invitation à l'empoisonner. Un dominicain, nommé *Politien de Montepulciano*, qui le communiait, mêla, dit-on, du poison dans le vin consacré. Il est difficile de prouver de tels crimes. Mais les dominicains n'obtinrent du fils de *Henri VII*, *Jean* roi de Bohême, des lettres qui les déclarent innocens que trente ans après la mort de l'empereur. Il eût mieux valu avoir ces lettres dans le temps même qu'on commençait à les accuser de cet empoisonnement sacrilége.

INTERREGNE DE QUATORZE MOIS.

Dans les dernières années de la vie de *Henri VII*, l'ordre teutonique s'agrandissait, & se fait des conquêtes sur les idolâtres & sur les chrétiens des bords de la mer baltique. Ils se rendirent même maîtres de Dantzick, qu'ils cédèrent après. Ils achetèrent la contrée de Prusse nommée Pomérélie, d'un margrave de Brandebourg qui la possédait.

Pendant que les chevaliers teutons devenaient des conquérans, les templiers furent détruits en Allemagne, comme ailleurs ; & quoiqu'ils se soutinssent encore quelques années vers le Rhin, leur ordre fut enfin entièrement aboli.

1314. Le pape *Clément V* condamne la mémoire de *Henri VII*, déclare que le serment que cet empereur avait fait, à son

couronnement dans Rome, était un *ſerment de fidélité*, & par conſéquent d'un vaſſal qui rend hommage.

Il caſſe la ſentence de *Henri VII* portée contre le roi de Naples, *attendu*, dit-il avec raiſon, *que le roi Robert eſt notre vaſſal.*

Mais le pape ajoute à cette raiſon des clauſes bien étonnantes. *Nous avons*, dit-il, *la ſupériorité ſur l'Empire, & nous ſuccédons à l'empereur pendant la vacance, par le plein pouvoir que* JESUS-CHRIST *nous a donné.* Il faut avouer que JESUS-CHRIST, comme homme, ne ſe doutait pas qu'un prêtre, qui ſe diſait dans Rome ſucceſſeur de *Simon*, fût un jour de droit divin empereur pendant la vacance.

En vertu de cette prétention, le pape établit le roi de Naples *Robert* vicaire de l'Empire en Italie. Ainſi les papes, qui ne craignent rien tant qu'un empereur, aident eux-mêmes à perpétuer cette dignité, en reconnaiſſant qu'il faut un vicaire dans l'interrègne; mais ils nomment ce vicaire pour ſe faire un droit de nommer un empereur.

Les électeurs en Allemagne ſont long-temps diviſés. Il était déjà établi dans l'opinion des hommes que le droit de ſuffrage n'appartenait qu'aux grands officiers de la maiſon, c'eſt-à-dire aux trois chanceliers eccléſiaſtiques, & aux quatre princes ſéculiers. Ces officiers avaient long-temps eu la première influence. Ils déclaraient la nomination faite par la pluralité des ſuffrages: peu-à-peu ils attirèrent à eux ſeuls le droit d'élire.

Cela eſt ſi vrai que le duc de Carinthie, *Henri* qui prenait le titre de roi de Bohème, diſputait en cette ſeule qualité le droit d'électeur à *Jean* de Luxembourg, fils de *Henri VII*, qui en effet était roi de Bohème.

Les ducs de Saxe, *Jean* & *Rodolphe*, qui avaient chacun une partie de la Saxe, prétendaient partager le droit d'élire, & être tous deux électeurs, parce qu'ils ſe diſaient tous deux grands maréchaux.

Le duc de Bavière *Louis*, le même qui fut empereur, chef de la branche bavaroise, voulait partager avec son frère aîné *Rodolphe*, comte palatin, le droit de suffrage.

Il y eut donc dix électeurs, qui représentaient sept officiers, sept charges principales de l'Empire. De ces dix électeurs cinq nomment *Louis* duc de Bavière, qui, ajoutant son suffrage, est ainsi élu par six voix.

Les quatre autres choisissent *Fréderic* duc d'Autriche, fils de l'empereur *Albert*; & ce duc d'Autriche ne compta point sa propre voix; ce qui prouve évidemment que l'Autriche n'avait point droit de suffrage, ne fournissant point de grand officier.

LOUIS V, OU LOUIS DE BAVIERE.

TRENTE-DEUXIEME EMPEREUR.

1315. ON ne compte pour empereur que *Louis de Bavière*, parce qu'il passe pour avoir été élu par le plus grand nombre, mais surtout parce que son rival *Fréderic le beau* fut malheureux. *Fréderic* est sacré à Cologne par l'archevêque du lieu; *Louis* à Aix-la-chapelle par l'archevêque de Maïence; & cet archevêque s'attribue ce privilége, malgré l'archevêque de Cologne métropolitain d'Aix.

Ces deux sacres produisent nécessairement des guerres civiles; & celui-ci d'autant plus que *Louis de Bavière* était oncle de *Fréderic* son rival. Quelques cantons suisses, déjà ligués, prennent les armes pour *Louis de Bavière*. Ils défendaient par-là leur liberté contre l'Autriche.

Mémorable bataille de Mortgat. Si les Suisses avaient eu l'éloquence des Athéniens comme le courage, cette journée serait aussi célèbre que celle des Thermopiles. Seize cents Suisses des cantons d'Uri, de Schvitz & d'Undervald dissipent, au passage des montagnes, une armée formidable du duc d'Autriche. Le champ de bataille de Mortgat est le vrai berceau de leur liberté.

Jean XXII, pape à Avignon & à Lyon comme ſes deux prédéceſſeurs, n'oſant pas mettre le pied en Italie, & abandonnant Rome, déclare cependant que l'Empire dépend de l'Egliſe romaine, & cite à ſon tribunal les deux prétendans à l'Empire. Il y a eu de plus grandes révolutions ſur la terre, mais il n'y en a pas eu une plus ſingulière dans l'eſprit humain que de voir les ſucceſſeurs des Céſars, créés ſur les bords du Mein, ſoumettre les droits qu'ils n'ont point ſur Rome, à un pontife de Rome créé dans Avignon; tandis que les rois d'Allemagne prétendent avoir le droit de donner les royaumes de l'Europe, que les papes prétendent nommer les empereurs & les rois, & que le peuple romain ne veut ni d'empereur ni de pape. 1316.

Il faut ſe repréſenter, dans ces temps-là, l'Italie auſſi diviſée que l'Allemagne. Les Guelfes, & les Gibelins la déchirent toujours. Les Guelfes, à la tête deſquels eſt le roi de Naples *Robert*, tiennent pour *Fréderic d'Autriche*. *Louis* a pour lui les Gibelins. Les principaux de cette faction ſont les *Viſcontis* à Milan. Cette maiſon établiſſait ſa puiſſance ſur le prétexte de ſoutenir celles des empereurs. La France voulait déjà ſe mêler des affaires du Milanais, mais faiblement. 1317.

Guerre entre *Eric* roi de Danemarck & *Valdemar* margrave de Brandebourg. Ce margrave ſoutient ſeul cette guerre ſans l'aide d'aucun prince de l'Empire. Quand un Etat faible tient tête à un plus fort, c'eſt qu'il eſt gouverné par un homme ſupérieur. 1318.

Le duc de Lavembourg, dans cette courte querelle bientôt accommodée, eſt priſonnier du margrave, & ſe rachète pour ſeize mille marcs d'argent. On pourrait par ces rançons juger à peu près de la quantité d'eſpèces qui roulaient alors dans ces pays, où les princes avaient tout, & les peuples preſque rien.

1319. Les deux empereurs consentent à décider leur querelle plus importante par trente champions : usage des anciens temps que la chevalerie a renouvelés quelquefois.

Ce combat d'homme à homme, de quinze contre quinze, fut comme celui des héros grecs & troyens. Il ne décida rien, & ne fut que le prélude de la bataille que les deux armées se livrèrent, après avoir été spectatrices du combat des trente. *Louis* est vainqueur dans cette bataille, mais sa victoire n'est point décisive.

1320. *Philippe de Valois*, neveu de *Philippe le bel* roi de France,
1321. accepte du pape *Jean XXII* la qualité de Lieutenant-général de l'Eglise contre les Gibelins en Italie. *Philippe de Valois* y va, croyant tirer quelque parti de toutes ces divisions. Les Viscontis trouvent le secret de lui faire repasser les Alpes, tantôt en affamant sa petite armée, & tantôt en négociant.

L'Italie est partagée en Guelfes & en Gibelins, sans prendre trop parti ni pour *Fréderic d'Autriche*, ni pour *Henri de Bavière*.

1322. Il se donne une bataille décisive entre les deux empereurs, encore assez près de Muldorf, le 28 septembre : le duc d'Autriche est pris avec le duc *Henri* son frère, & *Ferri* duc de Lorraine. Dès ce jour il n'y eut plus qu'un empereur.

Léopold d'Autriche, frère des deux prisonniers, continue en vain la guerre.

Jean de Luxembourg roi de Bohème, fatigué des contradictions qu'il éprouve dans son pays, envoie son fils en France pour l'y faire élever à la cour du roi *Charles le bel*. Il fait un échange de sa couronne contre le palatinat du Rhin, avec l'empereur. Cela paraît incroyable. Le possesseur du palatinat du Rhin était *Rodolphe de Bavière*, propre frère de l'empereur. Ce *Rodolphe* s'était jeté dans le parti de *Fréderic d'Autriche* contre son frère; & l'empereur *Louis de*

Bavière, qui venait de s'emparer du palatinat, gagne la Bohème à ce marché.

On ne peut pas toujours en tout pays acheter & vendre des hommes comme des bêtes. Toute la nobleſſe de Bohème ſe ſouleva contre cet accord, le déclara nul & injurieux; & il demeura ſans effet. Mais *Rodolphe* reſta privé de ſon palatinat.

Un événement plus extraordinaire encore arrivé dans 1323.
le Brandebourg. Le margrave de ce pays, de l'ancienne maiſon d'Aſcanie, quitte ſon margraviat pour aller en pélerinage à la Terre-ſainte. Il laiſſe ſes Etats à ſon frère, qui meurt vingt-quatre jours après le départ du pélerin. Il y avait beaucoup de parens capables de ſuccéder. L'ancienne maiſon de Saxe-Lavembourg & celle d'Anhalt avaient des droits. L'empereur, pour les accorder tous, & ſans attendre de nouvelles du pélerinage du véritable poſſeſſeur, voulut approprier à ſa maiſon les Etats de Brandebourg, & il en inveſtit ſon fils *Louis*.

L'empereur épouſe en ſecondes noces la fille d'un comte de Hainaut & de Hollande, qui lui apporte pour dot ces deux provinces avec la Zélande & la Friſe. Aucun Etat vers les Pays-Bas n'était regardé comme un fief maſculin. Les empereurs ſongeaient à l'établiſſement de leurs maiſons auſſi bien qu'à l'Empire.

L'empereur, ayant vaincu ſon concurrent, a le pape encore à vaincre. *Jean XXII* dès bords du Rhône ne laiſſait pas d'influer beaucoup en Italie. Il animait la faction des Guelfes contre les Gibelins. Il déclare les Viſcontis hérétiques; & comme l'empereur favoriſe les Viſcontis, il déclare l'empereur fauteur d'hérétiques: &, par une bulle du 9 octobre, il ordonne à *Louis de Bavière* de ſe déſiſter dans trois mois de l'adminiſtration de l'Empire, *pour avoir pris le titre de roi des Romains ſans attendre que le pape ait examiné ſon élection*. L'empereur ſe contente de proteſter contre cette bulle, ne pouvant encore faire mieux.

1324. *Louis de Bavière* soutient le reste de la guerre contre la maison d'Autriche, pendant qu'il était attaqué par le pape.

Jean XXII, par une nouvelle bulle du 15 juillet déclare l'empereur *contumax*, & le prive de tout droit à l'Empire, s'il ne comparaît devant sa sainteté avant le 1er octobre. *Louis de Bavière* donne un rescrit, par lequel il invite l'Eglise de déposer le pape, & appelle au futur concile.

Marcile de Padoue & Jean de Gent franciscain viennent offrir leur plume à l'empereur contre le pape, & prétendent prouver que le saint père est hérétique. Il avait en effet des opinions singulières qu'il fut obligé de rétracter.

1325. Quand on voit ainsi les papes, n'ayant pas une ville à eux, parler aux empereurs en maîtres, on devine aisément qu'ils ne font que mettre à profit les préjugés des peuples, & les intérêts des princes. La maison d'Autriche avait encore un parti en Allemagne, quoique le chef fût en prison; & ce n'est qu'à la tête d'un parti qu'une bulle peut être dangereuse.

L'Alsace & le pays Messin, par exemple, tenaient pour cette maison. L'empereur fit une alliance avec le duc de Lorraine son prisonnier, avec l'archevêque de Trèves & le comte de Bar, pour prendre Metz. Metz fut prise en effet, & paya environ quarante mille livres tournois à ses vainqueurs.

Fréderic d'Autriche étant toujours en prison, le pape veut faire donner l'Empire à *Charles le bel* roi de France. Il eût été naturel qu'un pape eût fait nommer un empereur en Italie. C'était ainsi qu'on en avait usé envers *Charlemagne*; mais le long usage prévalait, & il fallait que l'Allemagne fît l'élection. On gagne en faveur du roi de France quelques princes d'Allemagne, qui donnèrent rendez-vous au roi à Bar-sur-Aube. Le roi de France s'y transporte, & n'y trouve que *Léopold d'Autriche*.

Le roi de France retourne chez lui, affligé de sa fausse démarche. *Léopold d'Autriche*, sans ressource, renvoie à *Louis*

de Bavière la lance, l'épée & la couronne de *Charlemagne*. L'opinion publique attachait encore à ces ſymboles un droit qui confirmait celui de l'élection.

Louis de Bavière élargit enfin ſon priſonnier, & lui fait ſigner une renonciation à l'Empire pour le temps de la vie de *Louis*. On prétend que *Fréderic d'Autriche* conſerva toujours le titre de roi des Romains.

Léopold d'Autriche meurt. Il faut bien obſerver que, malgré les lois, l'uſage conſtant était que les grands fiefs ſe partageaſſent encore entre les héritiers. Trente enfans auraient partagé le même Etat en trente parts, & auraient tous porté le même titre. Tous les agnats de *Rodolphe de Habsbourg* portaient le nom de ducs d'*Autriche*. 1326.

Léopold avait eu pour ſon partage l'Alſace, la Suiſſe, la Suabe & le Briſgau. Ses frères ſe diſputent cet héritage ; ils choiſiſſent le roi de Bohème *Jean de Luxembourg*, pour auſtrègue, c'eſt-à-dire pour arbitre.

Louis de Bavière va enfin en Italie ſe mettre à la tête des Gibelins, & le pape anime de loin les Guelfes contre lui. L'ancienne querelle de l'Empire & du pontificat ſe renouvelle avec fureur. 1327.

Louis marche avec une petite armée à Milan ; il eſt accompagné d'une foule de moines franciſcains. Ces moines étaient excommuniés par le pape *Jean XXII*, pour avoir ſoutenu que leur capuchon devait être plus pointu, & que leur boire & leur manger ne leur appartenait pas en propre.

Ces mêmes franciſcains traitaient le pape d'hérétique & de damné au ſujet de ſon opinion ſur la viſion béatifique.

L'empereur eſt couronné roi de Lombardie à Milan, non par l'archevêque, qui le refuſe, mais par l'évêque d'Arezzo.

Dès que ce prince ſe prépare à aller à Rome, la faction des Guelfes preſſe le pape d'y revenir. Le pape n'oſe y aller, tant il craint le parti Gibelin & l'empereur.

Les Pisans offrent à l'empereur soixante mille livres, pour qu'il ne passe point par leur ville dans son voyage à Rome. *Louis de Bavière* assiége Pise, & se fait donner au bout de trois jours trente autre mille livres pour y séjourner deux mois. Les historiens disent que ce sont des livres d'or, mais cette somme ferait six millions d'écus d'Allemagne, ce qu'il est plus aisé de coucher par écrit que de payer.

Nouvelle bulle de *Jean XXII*, à Avignon le 23 octobre. *Nous réprouvons ledit Louis comme hérétique. Nous dépouillons ledit Louis de tous ses biens meubles & immeubles, du palatinat du Rhin, de tout droit à l'Empire, défendons de fournir audit Louis du blé, du linge, du vin, du bois, &c.*

L'hérésie de l'empereur était d'aller à Rome.

1328. *Louis de Bavière* est couronné dans Rome sans prêter serment de fidélité. Le célèbre *Castruccio Castracani*, tyran de Lucques, créé d'abord par l'empereur comte du palais de Latran & gouverneur de Rome, le conduit à Saint-Pierre avec les quatre premiers barons romains, *Colonna*, *Ursini*, *Savelli*, *Conti*.

Louis est sacré par un évêque de Venise, assisté d'un évêque d'Aleria, tous deux excommuniés par le pape. Il y eut peu de troubles dans Rome à ce couronnement.

Le 18 avril l'empereur tient une assemblée générale. Il y préside revêtu du manteau impérial, la couronne en tête, & le sceptre à la main. Un moine augustin, *Nicolas Fabriano*, y accuse le pape & demande *s'il y a quelqu'un qui veuille défendre le prêtre de Cahors, qui se fait nommer le pape Jean.* L'ordre des augustins devait produire un jour un homme plus dangereux pour les papes.

On lut ensuite la sentence par laquelle l'empereur déposait le pape. *Nous voulons*, dit-il, *suivre l'exemple d'Othon I, qui avec le clergé & le peuple de Rome déposa le pape Jean XII, &c. Nous déposons de l'Evêché de Rome Jacques de Cahors, convaincu d'hérésie & de lèse-majesté, &c.*

Le jeune *Colonna*, attaché en secret au pape, publie son opposition dans Rome, l'affiche à la porte de l'église, & s'enfuit.

Enfin *Louis* prononce un arrêt de mort contre le pape, & même contre le roi de Naples, qui avait accepté du pape le vicariat de l'Empire en Italie. Il les condamne tous deux à être brûlés vifs : la colère outrée va quelquefois jusqu'au ridicule. Il crée pape le 22 mai, de son autorité, *Pierre Reinalucci*, de la ville de Corbiero ou Corbario, dominicain, & le fait agréer par le peuple romain. Il l'investit par l'anneau, au lieu de lui baiser les pieds, & se fait de nouveau couronner par lui.

Ce qui était arrivé à tous les empereurs depuis les *Othons*, arrive à *Louis de Bavière*. Les Romains conspirent contre lui. Le roi de Naples arrive avec des troupes aux portes de Rome. L'empereur & son pape sont obligés de s'enfuir.

L'empereur réfugié à Pise, est forcé d'en sortir. Il retourne sans armée en Bavière avec deux franciscains qui écrivaient contre le pape, *Michel de Cesène* & *Guillaume Okam*. L'anti-pape *Pierre de Corbiero* se cache de ville en ville. 1329.

Le roi de Naples *Robert* fait rentrer sous la domination, ou plutôt sous la protection papale, Rome & plusieurs villes d'Italie.

Les Visconti, toujours puissans dans Milan, & qui ne pouvaient plus être défendus par l'empereur, l'abandonnent. Ils se rangent du parti de *Jean XXII* qui, toujours réfugié dans Avignon, semble donner des lois à l'Europe, & en donne en effet, quand ces lois sont exécutées par les forts contre les faibles.

Louis de Bavière, étant à Pavie, fait un traité mémorable avec son neveu *Robert*, fils de l'électeur palatin *Rodolphe*, mort en exil en Angleterre, & tige de toute la branche palatine. Par ce traité il partage avec son neveu les terres

de la maison palatine; il lui rend le palatinat du Rhin & le haut palatinat, & il garde pour lui la Bavière. Il règle qu'après l'extinction d'une des deux maisons palatine & de Bavière, qui ont une souche commune, la survivante entrera en possession de toutes les terres & dignités de l'autre, & que cependant le suffrage dans les élections des empereurs appartiendra alternativement aux deux maisons. Le droit de suffrage, accordé ainsi à la maison de Bavière, ne dura pas long-temps. La division que cet accord mit entre les deux maisons, fut plus longue.

1330. Le pape, frère *Pierre de Corberio*, caché dans un château d'Italie, entouré de soldats envoyés par l'archevêque de Pise, demande grace à *Jean XXII*, qui lui promet la vie sauve & trois mille florins d'or de pension pour son entretien.

Ce pape frère *Pierre* va, la corde au col, se présenter devant le pape, qui le fait enfermer dans une prison, où il mourut au bout de trois ans. On ne sait s'il avait stipulé ou non qu'il ne serait pas enfermé.

Christophe roi de Danemarck est déposé par les états du pays. Il a recours à l'Empire. Les ducs de Saxe, de Meklembourg & de Poméranie sont nommés par l'empereur pour juger entre le prince & les sujets. C'était faire revivre les droits éteints de l'Empire sur le Danemarck. Mais *Gérard* comte de Holstein, régent du royaume, ne voulut pas reconnaître cette commission. Le roi *Christophe*, avec les forces de ces princes & du margrave de Brandebourg, chasse le régent & remonte sur le trône.

Louis de Bavière veut se réconcilier avec le pape, & lui envoie une ambassade. *Jean XXII*, pour réponse, mande au roi de Bohême qu'il ait à faire déposer l'empereur.

1331. Le roi de Bohême *Jean*, au lieu d'obéir au pape, se lie avec l'empereur & marche en Italie avec une armée, en qualité de vicaire de l'Empire. Ayant réduit quelques villes,

comme Crémone, Parme, Pavie, Modène, il eſt tenté de les garder pour lui, & dans cette idée il s'unit ſecrètement avec le pape. Les Guelfes & les Gibelins alarmés ſe réuniſſent contre *Jean XXII* & contre *Jean de Bohème*.

L'empereur, craignant un vicaire ſi dangereux, excite contre lui *Othon d'Autriche*, frère de ce même *Fréderic* ſon rival pour l'Empire; tant les intérêts changent en peu de temps.

Il ſuſcite le marquis de Miſnie, & *Carobert* roi de Hongrie, & juſqu'à la Pologne. Il eſt donc prouvé qu'alors il pouvait bien peu par lui-même. L'Empire fut rarement plus faible: mais l'Allemagne dans tous ces troubles eſt toujours reſpectée des étrangers, toujours hors d'atteinte.

Le roi de Bohème, revenu en Allemagne, bat tous ſes ennemis l'un après l'autre. Il laiſſe ſon fils *Charles* vicaire en Italie malgré *Louis de Bavière*, & pour lui il va juſqu'en Pologne. Ce roi de Bohème *Jean* était alors le véritable empereur par ſon pouvoir.

Les Guelfes & les Gibelins, malgré leur antipathie, ſe liguent contre le prince *Charles de Bohème* en Italie. Le roi ſon père, vainqueur en Allemagne, paſſe les Alpes pour ſecourir ſon fils. Il arrive lorſque ce jeune prince vient de remporter une victoire ſignalée le 25 novembre vers le Tirol.

Il rentre avec ſon fils triomphant dans Prague, & lui donne la marche, ou marquiſat, ou margraviat de Moravie, en lui feſant prêter un hommage-lige.

Le pape continue d'employer la religion dans l'intrigue. 1332.
Othon duc d'Autriche, gagné par lui, quitte le parti de l'empereur, & gagné par des moines il ſoumet ſes Etats au ſaint-ſiége. Il ſe déclare vaſſal de Rome. Quel temps, où une telle action ne fut ni abhorrée ni punie! peu de gens ſavent que l'Autriche a été donnée aux papes, ainſi que l'Angleterre; c'eſt l'effet de la ſuperſtition & de la barbare ſtupidité dans laquelle l'Europe était plongée.

Ce temps était celui de l'anarchie. Le roi de Bohème se fesait craindre de l'empereur, & songeait à établir son crédit dans l'Allemagne. Lui & son fils avaient gagné des batailles en Italie, mais des batailles inutiles. Toute l'Italie était armée alors, Gibelins contre Guelfes, les uns & les autres contre les Allemands; toutes les villes s'accordaient dans leur haine contre l'Allemagne, & toutes se fesaient la guerre, au lieu de s'entendre pour briser à jamais leurs chaînes.

Pendant ces troubles l'ordre teutonique est toujours une milice de conquérans vers la Prusse. Les Polonais leur prennent quelques villes. Ce même *Jean* roi de Bohème marche à leur secours. Il va jusqu'à Cracovie. Il apaise des troubles en Silésie. Ce prince maître de la Bohème, de la Silésie, de la Moravie fesait alors tout trembler.

Strasbourg, Fribourg en Brisgaw, & Bâle s'unissent dans ces temps de trouble contre les tyrans voisins. Plusieurs villes entrent dans cette association. Le voisinage de quatre cantons suisses, devenus libres, inspire à ces peuples des sentimens de liberté.

Othon d'Autriche assiége Colmar. L'empereur soutient cette ville contre le duc d'Autriche. Le comte de Virtemberg fournit des troupes à l'empereur; le roi de Bohème lui en donne. On voit de part & d'autre des armées de trente mille hommes, mais ce n'est jamais que pour une campagne. L'empereur n'est alors que comme un autre prince d'Allemagne qui a ses amis comme ses ennemis. Qu'eût-ce été, si tout eût été réuni pour subjuguer en effet toute l'Italie?

Mais l'Allemagne n'est occupée que de ses querelles intestines. Le duc d'Autriche se raccommode avec l'empereur. La face des affaires change continuellement, & la misère des peuples continue.

1333. On a vu *Jean* roi de Bohème combattre en Italie pour l'empereur, maintenant le voici armé pour le pape. On a vu

vu *Robert* roi de Naples défenſeur du pape; il eſt à préſent ſon ennemi. Ce même roi de Bohème, qui venait d'aſſiéger Cracovie, va en Italie de concert avec le roi de France, pour y établir le pouvoir du pape. C'eſt ainſi que l'ambition promène les hommes.

Qu'arrive-t-il ? il donne bataille près de Ferrare au roi *Robert de Naples*, aux *Viſcontis*, aux l'*Eſcales* princes de Vérone, réunis. Il eſt défait deux fois. Il retourne en Allemagne après avoir perdu ſes troupes, ſon argent & ſa gloire.

Troubles & guerres en Brabant au ſujet de la propriété de Malines, que le duc de Brabant & le comte de Flandre ſe diſputent. Le roi de Bohème s'en mêle encore. On s'accommode. Malines demeure à la Flandre.

Cependant l'empereur *Louis de Bavière* eſt tranquille 1334.
dans Munich, & ſemble ne plus prendre part à rien.

Le pape *Jean XXII*, plus remuant, ſollicite toujours les princes allemands à ſe ſoulever contre *Louis de Bavière*; & les franciſcains du parti de *Michel de Cesène*, condamnés par le pape, preſſent l'empereur d'aſſembler un concile pour faire déclarer le pape hérétique & pour le dépoſer.

La mort devait venger l'empereur plus promptement qu'un concile. *Jean XXII* meurt à quatre-vingt-dix ans, le 2 décembre, dans Avignon.

Villani prétend qu'on trouva dans ſon tréſor la valeur de vingt-cinq millions de florins d'or, dont dix-huit millions monnayés : *Je le ſais*, dit Villani, *de mon frère Rommone qui était marchand du pape*. On peut dire hardiment à *Villani* que ſon frère le marchand était un grand exagérateur. Cela ferait environ deux cents millions d'écus d'Allemagne d'aujourd'hui. On eût alors avec une pareille ſomme acheté toute l'Italie, & *Jean XXII* n'y mit jamais le pied. Il eut beau ajouter une troiſième couronne à la tiare pontificale, il n'en fut pas plus puiſſant. Il eſt vrai qu'il vendait beaucoup de bénéfices, qu'il inventa les annates, les réſerves,

les expectatives, qu'il mit à prix les dispenses, & les absolutions. Tout cela est une ressource plus faible qu'on ne pense, & a produit beaucoup plus de scandale que d'argent; les exacteurs de pareils tributs n'en font d'ordinaire aux maîtres qu'une part fort légère.

Ce qui est digne de remarque, c'est qu'il eut du scrupule en mourant sur la manière dont il avait dit qu'on voyait DIEU dans le ciel, & qu'il n'en eut point sur les trésors qu'il avait amassés sur la terre.

1335. Le vieux roi *Jean de Luxembourg* épouse une jeune princesse de la maison de France, de la branche de *Bourbon*; & par son contrat de mariage, il donne le duché de Luxembourg au fils qui naîtra de cette alliance. La plupart des clauses de contrats sont des semences de guerre.

Voici un autre mariage qui produit une guerre dès qu'il est consommé. Le vieux roi de Bohème avait un second fils, *Jean de Luxembourg*, duc de Carinthie. Ce jeune prince prenait le titre de duc de Carinthie, parce que sa femme avait des prétentions sur ce duché. Cette princesse de Carinthie, qu'on appelait *Marguerite la grande bouche*, prétend que son mari *Jean de Luxembourg* est impuissant. Elle trouve un évêque de Freisingen qui casse son mariage sans formalités, elle se donne au marquis de Brandebourg.

L'intérêt a autant de part que l'amour dans cet adultère. Le margrave de Brandebourg était le fils de l'empereur *Louis de Bavière*. *Marguerite la grande bouche* apportait le Tirol en dot & des droits sur la Carinthie: ainsi l'empereur ne fit aucune difficulté d'ôter cette princesse au prince de Bohème, & de la donner à son fils de Brandebourg. Ce mariage excite une guerre qui dure toute l'année; & après beaucoup de sang répandu, on en vient à un accommodement singulier. C'est que le jeune *Jean de Luxembourg* avoue que sa femme a raison de l'avoir quitté, & approuve son mariage avec le Brandebourgeois fils de l'empereur.

Petite guerre des Strasbourgeois contre les seigneurs des environs. Strasbourg agit en vraie république indépendante, à cela près que son évêque se mettait souvent à la tête des troupes, pour faire dépendre les citoyens de l'évêque.

On commence à négocier beaucoup en Allemagne pour la fameuse guerre que le roi d'Angleterre *Edouard III* méditait contre *Philippe de Valois*. Il s'agissait de savoir à qui la France appartiendrait. 1336. 1337.

Il est vrai que ce pays beaucoup plus resserré qu'il ne l'est aujourd'hui, affaibli par les divisions du gouvernement féodal, & n'ayant point de grand commerce maritime, n'était pas le plus grand théâtre de l'Europe, mais c'était toujours un objet très-important.

Philippe de Valois d'un côté, & *Edouard* de l'autre tâchent d'engager les princes d'Allemagne dans leur querelle: mais il paraît que l'anglais fit mieux sa partie que le français. *Philippe de Valois* a pour lui le roi de Bohème, & *Edouard* a tous les princes voisins de la France. Il a surtout pour lui l'empereur; il n'en obtient à la vérité que des lettres-patentes, mais ces lettres-patentes sont de vicaire de l'Empire. Le fier *Edouard* consent volontiers à exercer ce vicariat pour tâcher de faire déclarer guerre de l'Empire la guerre contre la France. Ses provisions portent qu'il pourra faire battre monnaie dans toutes les terres de l'Empire: rien ne prouve mieux ce respect secret qu'on avait dans toute l'Europe pour la dignité impériale.

Pendant qu'*Edouard* s'appuie des forces temporelles de l'Allemagne, *Philippe de Valois* cherche à faire agir les forces spirituelles du pape: elles étaient alors bien peu de chose.

Le pape *Benoît XI*, encore dans Avignon comme ses prédécesseurs, était dépendant du roi de France.

Il faut savoir que l'empereur, n'ayant point été absous par le pape, demeurait toujours excommunié, & privé de ses droits dans l'opinion vulgaire de ces temps-là.

Philippe de Valois, qui peut tout sur un pape d'Avignon, force *Benoît XI* à différer l'absolution de l'empereur. Ainsi l'autorité d'un prince dirige souvent le ministère pontifical, & ce ministère à son tour suscite quelques princes. Il y a un *Henri* duc de Bavière, parent de *Louis* l'empereur, prenant toujours selon l'usage ce titre de duc sans avoir le duché, mais possédant une partie de la Bavière inférieure. Cet *Henri* demande pardon au pape par ses députés, d'avoir reconnu son parent empereur. Cette bassesse ne produit dans l'Empire aucune des révolutions qu'on en attendait.

1338. Le pape *Benoît XI* avoue que c'est *Philippe de Valois* roi de France qui l'empêche de réconcilier à l'Eglise l'empereur *Louis*. Voilà comme presque tous les papes n'ont été que les instrumens d'une force étrangère. Ils ressemblaient souvent aux dieux des Indiens, à qui on demande de la pluie à genoux, & qu'on traîne dans la rivière quand on n'est pas exaucé.

Grande assemblée des princes de l'Empire à Rens sur le Rhin. On y déclare ce qui ne devrait pas avoir besoin d'être déclaré; *que celui qui a été élu par le plus grand nombre est véritable empereur; que la confirmation du pape est absolument inutile; que le pape a encore moins le droit de déposer l'empereur; & que l'opinion contraire est un crime de lèse-majesté.*

Cette déclaration passe en loi perpétuelle le 8 août à Francfort.

Albert d'Autriche, surnommé d'abord *le contrefait*, & qui ensuite changea ce surnom en celui de *sage*, l'un des frères de ce *Fréderic d'Autriche* qui avait disputé l'Empire, & le seul de tous ses frères par qui la race autrichienne s'est perpétuée, attaque encore en vain les Suisses. Ces peuples, qui n'avaient de bien que leur liberté, la défendent toujours avec courage. *Albert* est malheureux dans son entreprise, & mérite le nom de *sage* en l'abandonnant.

L'empereur *Louis* ne penſe plus qu'à reſter tranquille dans Munich, pendant qu'*Edouard*, roi d'Angleterre, ſon vicaire, traîne cinquante princes de l'Empire à la guerre contre *Philippe de Valois*, & va conquérir une partie de la France. Mais avant la fin de la campagne tous ces princes allemands ſe retirent chez eux; & *Edouard*, aſſiſté des Flamands, pourſuit ſes vues ambitieuſes. 1339.

L'empereur *Louis*, qui s'était repenti d'avoir donné le vicariat d'Italie à un roi de Bohème, guerrier & puiſſant, ſe répent d'avoir donné le vicariat d'Allemagne à un roi plus puiſſant & plus guerrier. L'empereur était le penſionnaire du vicaire; & le fier anglais ſe conduiſant en maître, & payant mal la penſion, l'empereur lui ôte ce vicariat, devenu un titre inutile. 1340.

L'empereur négocie avec *Philippe de Valois*. Pendant ce temps l'autorité impériale eſt abſolument anéantie en Italie, malgré la loi perpétuelle de Francfort.

Le pape de ſon autorité privée accorde aux deux frères *Viſcontis* le gouvernement de Milan, qu'ils avaient ſans lui, & les fait vicaires de l'Egliſe romaine; ils avaient été auparavant vicaires impériaux.

Le roi *Jean de Bohème* va à Montpellier pour ſe guérir par la ſalubrité de l'air d'un mal qui attaquait ſes yeux. Il n'en perd pas moins la vue, & il eſt connu depuis ſous le nom de *Jean l'aveugle*. Il fait ſon teſtament, donne la Bohème & la Siléſie à *Charles* depuis empereur; à *Jean*, la Moravie; à *Venceſlas*, né de *Béatrix de Bourbon*, le Luxembourg & les terres qu'il a en France du chef de ſa femme.

L'empereur cependant jouit de la gloire de décider en arbitre des querelles de la maiſon de Danemarck. Le duc de Sleſvich-Holſtein, par cet accommodement, renonce aux prétentions ſur le royaume de Danemarck : il marie ſa ſœur au roi *Valdemar III*, & reſte en poſſeſſion du Jutland.

1341. *Louis de Bavière* ſemble ne plus penſer à l'Italie, &
1342. donne des tournois dans Munich.

1343. *Clément VI* nouveau pape, né français, & réſidant à Avignon, eſt ſollicité de revenir enfin rétablir en Italie le pontificat, & d'y achever d'anéantir l'autorité impériale. Il ſuit les procédures de *Jean XXII* contre *Louis*. Il ſollicite l'archevêque de Trèves de faire élire en Allemagne un nouvel empereur. Il ſoulève en ſecret contre lui ce roi de Bohème *Jean l'aveugle*, toujours remuant, le duc de Saxe & *Albert d'Autriche*.

L'empereur *Louis*, qui a toujours à craindre qu'un défaut d'abſolution n'arme contre lui les princes de l'Empire, flatte le pape qu'il déteſte & lui écrit *qu'il remet à la diſpoſition de ſa ſainteté, ſa perſonne, ſon état, ſa liberté & ſes titres*. Quelles expreſſions pour un empereur qui avait condamné *Jean XXII* à être brûlé vif !

Les princes aſſemblés à Francfort ſont moins complaiſans, & maintiennent les droits de l'Empire.

1344. *Jean l'aveugle* ſemble plus ambitieux, depuis qu'il a
1345. perdu la vue, D'un côté il veut frayer le chemin de l'Empire à ſon fils *Charles;* de l'autre il fait la guerre à *Caſimir* roi de Pologne, pour la mouvance du duché de Schveidnitz dans la Siléſie.

C'eſt l'effet ordinaire de l'établiſſement féodal. Le duc de Schveidnitz avait fait hommage au roi de Pologne : *Jean de Bohème* réclame l'hommage en qualité de duc de Siléſie. L'empereur ſoutient en ſecret les intérêts du polonais ; & malgré l'empereur, la guerre finit heureuſement pour la maiſon de Luxembourg. Le prince *Charles de Luxembourg*, marquis de Moravie, fils de *Jean l'aveugle*, devenu veuf, épouſe la nièce du duc de Schveidnitz qui fait hommage à la Bohème ; & c'eſt une nouvelle confirmation que la Siléſie eſt une annexe de la couronne de Bohème.

L'impératrice *Marguerite* femme de l'empereur *Louis de Bavière*, & sœur de *Jean de Brabant*, se trouve héritière de la Hollande, de la Zélande & de la Frise; elle recueille cette succession. L'empereur son mari devait en être beaucoup plus puissant : il ne l'est pourtant pas.

En ce temps *Robert*, comte palatin, fonde l'université de Heidelberg sur le modèle de celle de Paris.

Jean l'aveugle & son fils *Charles* font un grand parti dans l'Empire, au nom du pape. 1346.

Les factions impériales & papales troublent enfin l'Allemagne, comme les Guelfes & les Gibelins avaient troublé l'Italie. *Clément VI* en profite. Il publie contre *Louis de Bavière* une bulle le 13 avril : *Que la colère de* DIEU, dit-il, *& celle de Saint-Pierre & Saint-Paul tombe sur lui dans ce monde-ci & dans l'autre; que la terre l'engloutisse tout vivant; que sa mémoire périsse; que tous les élémens lui soient contraires; que ses enfans tombent dans les mains de ses ennemis aux yeux de leur père.*

Il n'y avait point de protocole pour ces bulles; elles dépendaient du caprice du dataire qui les expédiait. Le caprice en cette occasion est un peu violent.

Il y avait alors deux archevêques de Maïence, l'un déposé en vain par le pape, l'autre élu, à l'instigation du pape, par une partie des chanoines. C'est à ce dernier que *Clement VI* adresse une autre bulle pour élire un empereur.

Le roi de Bohème *Jean l'aveugle* & son fils *Charles*, marquis de Moravie qui fut depuis l'empereur *Charles IV*, vont à Avignon marchander l'Empire avec le pape *Clément VI*. *Charles* s'engage à casser toutes les ordonnances de *Louis de Bavière*, à reconnaître que le comté d'Avignon appartenait de droit au saint-siége, ainsi que Ferrare & les autres terres; (il entendait celles de la comtesse *Mathilde*) les royaumes de Sicile, de Sardaigne & de Corse, & surtout Rome; que si l'empereur va à Rome se faire

couronner, il en sortira le même jour, qu'il n'y reviendra jamais sans une permission expresse du pape, &c.

Après ces promesses, *Clément VI* recommande aux archevêques de Cologne & de Trèves, & au nouvel archevêque de Maïence, d'élire empereur le marquis de Moravie. Ces trois prélats avec *Jean l'aveugle* s'assemblent à Rens près de Coblentz, le premier juillet. Ils élisent *Charles de Luxembourg*, marquis de Moravie, qu'on connaît sous le nom de *Charles IV*.

Le jésuite *Maimbourg* assure positivement qu'il acheta le suffrage de l'archevêque de Cologne huit mille marcs d'argent; il ajoute que le duc de Saxe, comme plus riche, *fit meilleur marché de sa voix, se contentant de deux mille marcs*.

1. Ce que le jésuite *Maimbourg* assure n'est rapporté que sur un ouï-dire par *Cuspinien*.

2. Comment peut-on être instruit de ces marchés secrets?

3. Voilà un beau désintéressement dans le duc de Saxe, de ne se déshonorer que pour deux mille marcs, parce qu'il est riche! c'est précisément parce qu'on est riche qu'on se vend plus cher, quand on fait tant que de se vendre.

4. Le sens commun permet-il de croire que *Charles IV* ait acheté chèrement un droit très-incertain & une guerre civile certaine?

Quoique l'Allemagne fût partagée, le parti de *Louis de Bavière* est tellement le plus fort que le nouvel empereur & son vieux père, au lieu de soutenir leurs droits en Allemagne, vont se battre en France contre *Edouard d'Angleterre* pour *Philippe de Valois*.

Le vieux roi *Jean de Bohème* est tué à la fameuse bataille de Créci le 25 ou 26 août, gagnée par les Anglais. *Charles* s'en retourne en Bohème sans troupes & sans argent: il est le premier roi de Bohème qui se soit fait couronner par l'archevêque de Prague; & c'est pour ce couronnement

que l'évêché de Prague, jusque-là suffragant de Maïence, fut érigé en archevêché.

Alors *Louis de Bavière* & l'anti-empereur *Charles* se font la guerre. *Charles de Luxembourg* est battu par-tout. 1347.

Il se passait alors une scène singulière en Italie. *Nicolas Rienzi* notaire à Rome, homme éloquent, hardi & persuasif, voyant Rome abandonnée des empereurs & des papes qui n'osaient y retourner, s'était fait tribun du peuple. Il régna quelque mois d'une manière absolue; mais le peuple, qui avait élevé cette idole, la détruisit. Rome depuis long-temps ne semblait plus faite pour des tribuns: mais on voit toujours cet ancien amour de la liberté qui produit des secousses & qui se débat dans ses chaînes. *Rienzi* s'intitulait, *Chevalier candidat du saint Esprit, sévère & clément libérateur de Rome, zélateur de l'Italie, amateur de l'univers & tribun auguste.* Ces beaux titres prouvent qu'il était un enthousiaste, & que par conséquent il pouvait séduire la vile populace, mais qu'il était indigne de commander à des hommes d'esprit. Il voulait en vain imiter *Gracchus*, comme *Crescence* avait voulu vainement imiter *Brutus*.

Il est certain que Rome alors était une république, mais faible, n'ayant de l'ancienne république romaine que les factions. Son ancien nom fesait toute sa gloire.

Il est difficile de dire s'il y eut jamais un temps plus malheureux depuis les inondations des barbares au cinquième siècle. Les papes étaient chassés de Rome; la guerre civile désolait toute l'Allemagne; les Guelfes & les Gibelins déchiraient l'Italie; la reine de Naples, *Jeanne*, après avoir étranglé son mari, fut étranglée elle-même; *Edouard III* ruinait la France où il voulait régner; & enfin la peste, comme on le verra, fit périr une partie des hommes échappés au glaive & à la misère.

Louis de Bavière meurt d'apoplexie le 11 octobre auprès d'Augsbourg. Des auteurs disent qu'il fut empoisonné par

une ducheſſe d'Autriche. Le prêtre *André*, & d'autres prétendent que cette ducheſſe d'Autriche eſt la même qu'on appelait la *grande bouche;* mais le prêtre *André* ne fait pas réflexion que *Marguerite la grande bouche* eſt la même qui avait quitté ſon mari pour le fils de l'empereur. Il fallait que les hiſtoriens de ce temps-là euſſent une grande haine pour les princes; ils les font preſque tous empoiſonner. Un *Hocſemius* s'exprime ainſi : *L'empereur bavarois, le damné, meurt d'un poiſon donné par la ducheſſe d'Oſtrogothie ou d'Autriche, femme du duc Albert. Struvius* dit qu'on prétend qu'il fut empoiſonné par une ducheſſe d'Autriche nommée *Anne.* Voilà donc trois prétendues ducheſſes d'Autriche différentes accuſées de cette mort, ſans la moindre apparence. C'eſt ainſi qu'on écrivait autrefois l'hiſtoire. On croirait en liſant le père *Barre* que *Louis de Bavière* fut empoiſonné par une quatrième princeſſe nommée *Maultaſch :* mais c'eſt qu'en allemand *Maultaſch* ſignifie *grande bouche* ou *bouche difforme;* & cette princeſſe eſt préciſément cette *Marguerite* bru de l'empereur. Il s'intitulait *Louis IV*, & non pas *Louis V*, parce qu'il ne comptait pas *Louis IV*, ſurnommé *l'enfant* parmi les empereurs.

Ce fut lui qui donna lieu à l'invention de l'aigle à deux têtes : il y avait deux aigles dans ſes ſceaux; & les deux têtes d'aigle qu'on a preſque toujours conſervées depuis, ſuppoſent auſſi deux corps, dont l'un eſt caché par l'autre. Le caprice des ouvriers a décidé de preſque toutes les armoiries des ſouverains.

CHARLES IV,

TRENTE-TROISIEME EMPEREUR.

CHARLES de Luxembourg, roi de Bohème, va d'abord de ville en ville se faire reconnaître empereur. *Louis*, margrave de Brandebourg, lui dispute la couronne. 1348.

L'ancien archevêque de Maïence l'excommunie; le comte palatin *Rupert*, le duc de Saxe s'assemblent, & ne veulent ni l'un ni l'autre des prétendans: ils cassent l'élection de *Charles de Bohème*, & nomment *Edouard III* roi d'Angleterre, qui n'y songeait pas.

L'Empire n'était donc alors qu'un titre onéreux, puisque l'ambitieux *Edouard III* n'en voulut point: il se garda bien d'interrompre ses conquêtes en France pour courir après un fantôme.

Au refus d'*Edouard*, les électeurs s'adressent au marquis de Misnie, gendre du feu empereur; il refuse encore. *Mutius* dit qu'il aima mieux dix mille marcs d'argent de la main de *Charles IV* que la couronne impériale. C'était mettre l'Empire à bien bas prix; mais il est fort douteux que *Charles IV* eût dix mille marcs à donner, lui qui, dans le même temps, fut arrêté à Vorms par son boucher, & qui ne put le satisfaire qu'en empruntant de l'argent de l'évêque.

Les électeurs, refusés de tous côtés, offrent enfin cet Empire, dont personne ne veut, à *Gunther de Schvarbourg*, noble thuringien. Celui qui était guerrier, & qui avait peu de chose à perdre, accepta l'offre pour le soutenir à la pointe de l'épée.

Les quatre électeurs élisent *Gunther de Schvartzbourg* auprès de Francfort. Les doubles élections, trop fréquentes, avaient introduit à Francfort une coutume singulière. 1349.

Celui des compétiteurs qui se présentait le premier devant Francfort attendait six semaines & trois jours, au bout desquels il était reçu & reconnu, si son concurrent ne venait pas. *Gunther* attendit le temps prescrit, & fit enfin son entrée : on espérait beaucoup de lui. On prétend que son rival le fit empoisonner : le poison de ces temps-là en Allemagne était la table.

Il faut avouer qu'il y a un peu loin de cet Empire germanique à l'Empire d'*Auguste*, de *Trajan*, de *Marc-Aurèle*. Quel allemand même se soucie de savoir aujourd'hui s'il y a eu un *Gunther* ? Ce *Gunther* tombe en apoplexie ; & devenu incapable du trône, il le vend pour une somme d'argent, que *Charles* ne lui paie point ; la somme était, dit-on, de vingt-deux mille marcs. Il meurt au bout de trois mois à Francfort.

A l'égard de *Louis de Bavière* margrave de Brandebourg, il cède ses droits pour rien, n'étant pas assez fort pour les vendre à *Charles*, vainqueur sans combat de quatre concurrens, qui se fait couronner une seconde fois à Aix-la-chapelle par l'archevêque de Cologne pour mettre ses droits hors de compromis.

Le marquis de Juliers, à la cérémonie du couronnement, dispute le droit de porter le sceptre au marquis de Brandebourg. Des ancêtres du marquis de Juliers avaient fait cette fonction ; mais ce prince n'était pas alors au rang des électeurs, ni par conséquent dans celui des grands officiers. Le margrave de Brandebourg est conservé dans son droit.

1350. Dans ce temps-là régnait en Europe le fléau d'une horrible peste, qui emporta presque par-tout la cinquième partie des hommes, & qui est la plus mémorable depuis celle qui désola la terre du temps d'*Hippocrate*. Les peuples en Allemagne, aussi furieux qu'ignorans, accusent les juifs d'avoir empoisonné les fontaines. On égorge & on brûle les juifs presque dans toutes les villes.

Ce qui eſt rare, c'eſt que *Charles IV* protégea les juifs qui lui donnaient de l'argent contre l'évêque; & les bourgeois de Strasbourg contre l'abbé prince de Mourbac & d'autres ſeigneurs de fief. Il fut près de leur faire la guerre en faveur des juifs.

Secte des flagellans renouvellée en Suabe. Ce ſont des milliers d'hommes qui courent toute l'Allemagne en ſe fouettant avec des cordes armées de fer pour chaſſer la peſte. Les anciens Romains en pareils cas avaient inſtitué des comédiens; ce remède eſt plus doux.

Un impoſteur paraît en Brandebourg, qui ſe dit l'ancien *Valdemar* revenu enfin de la terre-ſainte, & qui prétend rentrer dans ſon Etat, donné injuſtement, pendant ſon abſence, par *Louis de Bavière* à ſon fils *Louis*.

Le duc de Meckelbourg ſoutient l'impoſteur. L'empereur *Charles IV* le favoriſe. On en vient à une petite guerre; le faux *Valdemar* eſt abandonné, & s'éclipſe. On a recueilli dans un volume les hiſtoires de ces impoſteurs fameux; mais tous ne s'y trouvent pas.

Charles IV veut aller en Italie, où les papes & les 1351.
empereurs étaient oubliés. Les Viſcontis dominent toujours dans Milan. *Jean Viſconti* archevêque de cette ville devenait un conquérant. Il s'emparait de Bologne; il feſait la guerre aux Florentins & aux Piſans, & mépriſait également l'empereur & le pape. C'eſt lui qui fit la lettre du diable au pape aux cardinaux, qui commence ainſi: *Votre mère la ſuperbe vous ſalue avec vos ſœurs l'avarice & l'impudicité.*

Apparemment que le diable ménagea l'accommodement de *Jean Viſconti* avec le pape *Clément*, qui lui vendit l'inveſtiture de Milan pour douze ans, moyennant douze mille florins d'or par an.

La maiſon d'Autriche avait toujours des droits ſur 1352.
une grande partie de la Suiſſe. Le duc *Albert* veut ſoumettre

Zurich, qui s'allie avec les autres cantons déjà confédérés. L'empereur secourt la maison d'Autriche dans cette guerre, mais il la secourt en homme qui ne veut pas qu'elle réussisse. Il envoie des troupes pour ne point combattre, ou du moins qui ne combattent pas. La ligue & la liberté des Suisses se fortifient.

Les villes impériales voulaient toutes établir le gouvernement populaire à l'exemple de Strasbourg. Nuremberg chasse les nobles, mais *Charles IV* les rétablit. Il incorpora la Lusace à son royaume de Bohème; elle en a été détachée depuis.

1353. L'empereur *Charles IV*, dans le temps qu'il avait été le jeune prince de Bohème, avait gagné des batailles, & même contre le parti des papes en Italie. Dès qu'il est empereur il cherche des reliques, flatte les papes & s'occupe des règlemens, & surtout du soin d'affermir sa maison.

Il s'accommode avec les enfans de *Louis de Bavière*, & les réconcilie avec le pape.

Albert duc de Bavière se voyait excommunié, parce que son père l'avait été. Ainsi, pour prévenir la piété des princes qui pourraient lui ravir son Etat en vertu de son excommunication, il demande très-humblement pardon au nouveau pape *Innocent VI*, du mal que les papes ses prédécesseurs ont fait à l'empereur son père; il signe un acte qui commence ainsi : *Moi Albert, duc de Bavière, fils de Louis de Bavière, soi-disant autrefois empereur, & réprouvé par la sainte Eglise romaine, &c.*

Il ne paraît pas que ce prince fût forcé à cet excès d'avilissement; il fallait donc dans ces temps-là qu'il y eût bien peu d'honneur, & beaucoup de superstition.

1354. Il est remarquable que *Charles IV*, passant par Metz pour aller dans ses terres de Luxembourg, n'est point reçu comme empereur, parce qu'il n'avait pas encore été sacré.

Henri VII avait déjà donné à *Venceslas*, seigneur de Luxembourg, le titre de duc. *Charles* érige cette terre en duché; il érige Bar en margraviat; ce qui fait voir que Bar relevait alors évidemment de l'Empire. Pont-à-Mousson est aussi érigé en marquisat. Tout ce pays était donc réputé de l'Empire. Quel chaos !

Charles IV va en Italie se faire couronner; il y marche 1355.
plutôt en pélerin qu'en empereur.

Le saint-siége était toujours sédentaire à Avignon. Le pape *Innocent VI* n'avait nul crédit dans Rome, l'empereur encore moins. L'Empire n'était plus qu'un nom, & le couronnement qu'une vaine cérémonie. Il fallait aller à Rome comme *Charlemagne* & *Othon le grand*, ou n'y point aller.

Charles IV & *Innocent VI* n'aimaient que les cérémonies. *Innocent VI* envoie d'Avignon le détail de tout ce qu'on doit observer au couronnement de l'empereur. Il marque que le préfet de Rome doit porter le glaive devant lui, que ce n'est qu'un honneur, & non pas une marque de juriſdiction Le pape doit être sur son trône, entouré de ses cardinaux, & l'empereur doit commencer par lui baiser les pieds, puis il lui présente de l'or, & le baise au visage, &c. Pendant la messe l'empereur fait quelques fonctions dans le rang des diacres; on lui met la couronne impériale après la fin de la première épître. Après la messe l'empereur, sans couronne & sans manteau, tient la bride du cheval du pape.

Aucunes de ces cérémonies n'avaient été pratiquées depuis que les papes demeuraient dans Avignon. L'empereur reconnut d'abord par écrit l'authenticité de ces usages. Mais le pape étant dans Avignon & ne pouvant se faire baiser les pieds à Rome, ni se faire tenir l'étrier par l'empereur, déclara que ce prince ne baiserait point les pieds, ni ne conduirait la mule du cardinal qui représenterait sa sainteté.

Charles IV alla donc donner ce ſpectacle ridicule avec une grande ſuite, mais ſans armée; il n'oſa pas coucher dans Rome, ſelon la promeſſe qu'il en avait faite au ſaint père. *Anne* ſa femme, fille du comte palatin, fut couronnée auſſi; & en effet ce vain appareil était plutôt une vanité de femme qu'un triomphe d'empereur. *Charles IV*, n'ayant ni argent ni armée, & n'étant venu à Rome que pour ſervir de diacre à un cardinal pendant la meſſe, reçut des affronts dans toutes les villes d'Italie où il paſſa.

Il y a une fameuſe lettre de *Pétrarque* qui reproche à l'empereur ſa faibleſſe. *Pétrarque* était digne d'apprendre à *Charles IV* à penſer noblement.

1356. *Charles IV* prend tout le contrepied de ſes prédéceſſeurs; ils avaient favoriſé les Gibelins, qui étaient en effet la faction de l'Empire : pour lui il favoriſe les Guelfes & fait marcher quelques troupes de Bohême contre eux; cette faibleſſe & cette inconſéquence augmentèrent les troubles & les malheurs de l'Italie, diminuèrent la puiſſance de *Charles*, & flétrirent ſa réputation.

De retour en Allemagne, il s'applique à y faire régner l'ordre autant qu'il le peut, & à régler les rangs. Le nombre des électorats était fixé, par l'uſage plutôt que par les lois, depuis le temps de *Henri VII;* mais le nombre des électeurs ne l'était pas. Les ducs de Bavière ſurtout prétendaient avoir droit de ſuffrage auſſi-bien que les comtes palatins aînés de leur maiſon. Les cadets de Saxe ſe croyaient électeurs auſſi-bien que leurs aînés.

Diète de Nuremberg, dans laquelle *Charles IV* dépouille les ducs de Bavière du droit de ſuffrage, & déclare que le comte palatin eſt le ſeul électeur de cette maiſon.

BULLE D'OR.

Les vingt-trois premiers articles de la bulle d'or ſont publiés à Nuremberg avec la plus grande ſolemnité. Cette conſtitution de l'Empire, la ſeule que le public appelle bulle,

bulle, à cause de la petite bulle ou boîte d'or dans laquelle le sceau est enfermé, est regardée comme une loi fondamentale.

Il ne peut s'établir par les hommes que des lois de convention. Celles qu'un long usage consacre sont appelées fondamentales. On a changé selon les temps beaucoup de choses à cette bulle d'or.

Ce fut le jurisconsulte *Barthole* qui la composa. Le génie du siècle y paraît par les vers latins qui en sont l'exorde : *Omnipotens æterne Deus, spes unica mundi;* & par l'apostrophe aux sept péchés mortels, & par la nécessité d'avoir sept électeurs, à cause des sept dons du saint-Esprit, & du chandelier à sept branches.

L'empereur y parle d'abord en maître absolu, sans consulter personne.

Nous déclarons & ordonnons par le présent édit qui durera éternellement, de notre certaine science, pleine puissance & autorité impériale.

On n'y établit point les sept électeurs: on les suppose établis.

Il n'est question dans les deux premiers chapitres que de la forme & de la sureté du voyage des sept électeurs, qui doivent ne point sortir de Francfort, *avant d'avoir donné au monde ou au peuple chrétien un chef temporel, à savoir un roi des Romains futur empereur.*

On suppose ensuite, n° 8, article 2, que cette coutume a été toujours inviolablement observée, *& d'autant que tout ce qui est ci-dessus écrit a été observé inviolablement. Charles IV* & *Barthole* oubliaient qu'on avait élu les empereurs très-souvent d'une autre manière, à commencer par *Charlemagne* & à finir par *Charles IV* lui-même.

Un des articles les plus importans est que le droit d'élire est indivisible, & qu'il passe de mâle en mâle au fils aîné. Il fallait donc statuer que les terres électorales laïques ne seraient plus divisées, qu'elles appartiendraient

uniquement à l'aîné. C'eſt ce qu'on oublia dans les vingt-trois fameux articles publiés à Nuremberg avec tant d'appareil, & que l'empereur fit lire ayant un ſceptre dans une main & le globe de l'univers dans l'autre. Très-peu de cas ſont prévus dans cette bulle: nulle méthode n'y eſt obſervée, & on n'y traite point du gouvernement général de l'Empire.

Une choſe très-importante, c'eſt qu'il y eſt dit à l'article 7, nº 7, *que ſi une des principautés électorales vient à vaquer au profit de l'Empire*, (il entend ſans doute les principautés ſéculières) *l'empereur en pourra diſpoſer comme d'une choſe dévolue à lui légitimement & à l'Empire.* Ces mots confus marquent que l'empereur pourrait prendre pour lui un électorat, dont la maiſon régnante ſerait éteinte ou condamnée. Il eſt encore à remarquer combien la Bohème eſt favoriſée dans cette bulle; l'empereur était roi de Bohème. C'eſt le ſeul pays où les cauſes des procès ne doivent pas reſſortir à la chambre impériale. Ce droit de *non appellando* a été étendu depuis à beaucoup de princes, & les a rendus plus puiſſans.

Le lecteur peut conſulter la bulle d'or pour le reſte.

On met la dernière main à la bulle d'or dans Metz aux fêtes de Noël: on y ajoute ſept chapitres. On y répare l'inadvertance qu'on avait eue d'oublier la ſucceſſion indiviſible des terres électorales. Ce qui eſt de plus clair & de plus expliqué dans les derniers articles, c'eſt ce qui regarde la pompe & la vanité; on voit que *Charles IV* ſe complait à ſe faire ſervir par les électeurs, dans les cours plénières.

La table de l'empereur plus haute de trois pieds que celle de l'impératrice, & celle de l'impératrice plus haute de trois pieds que celle des électeurs, un gros tas d'avoine devant la ſalle à manger, un duc de Saxe venant prendre à cheval un picotin d'avoine dans ce tas; enfin tout cet appareil ne reſſemblait pas à la majeſtueuſe ſimplicité des premiers céſars de Rome.

Un auteur moderne dit qu'on n'a point dérogé au dernier article de la bulle d'or, parce que tous les princes parlent français. C'eſt préciſément en cela qu'on y a dérogé; car il eſt ordonné par le dernier article que les électeurs apprendront le latin & l'eſclavon auſſi bien que l'italien : or peu d'électeurs aujourd'hui ſe piquent de parler eſclavon.

La bulle fut enfin publiée à Metz toute entière; il y eut une de ces cours plénières; tous les électeurs y ſervirent l'empereur & l'impératrice à table; chacun y fit ſa fonction. Ce n'était pas en ces cas des princes qui devenaient officiers; c'étaient originairement des officiers qui, avec le temps, étaient devenus grands princes.

Le dauphin de France *Charles V*, depuis roi, vint à cette cour plénière. C'était peu de mois après la funeſte journée de Poitiers où ſon père *Jean* avait été pris par le fameux prince noir. Le dauphin venait implorer le ſecours de *Charles IV* ſon oncle, qui ne pouvait donner que des fêtes. L'héritier de la couronne de France céda le pas au cardinal de *Périgord* dans cette diète. Pourquoi les annaliſtes français paſſent-ils ce cérémonial ſous ſilence? L'hiſtoire eſt-elle un factum d'avocat où l'on amplifie les avantages, & où l'on tait les humiliations?

On voit aiſément, par l'excluſion donnée dans la bulle d'or aux ducs de Bavière & d'Autriche, que *Charles IV* n'était pas l'ami de ces deux maiſons. Le premier fruit de ce réglement pacifique fut une petite guerre. Les ducs de Bavière & d'Autriche lèvent des troupes. Ils aſſiégent dans Danuſtauffen un commiſſaire de l'empereur. L'empereur y arrive, il rompt la ligue de l'Autriche & de la Bavière, mais en rendant Danuſtauffen à l'électeur de Bavière, au lieu du droit de ſuffrage qu'il demandait. 1357.

Il y a une grande querelle dans l'Empire au ſujet des phalburgers, c'eſt-à-dire des faux-bourgeois; querelle dans laquelle il eſt fort vraiſemblable que les auteurs ſe ſont

mépris. La bulle d'or ordonne que les bourgeois qui appartiennent à un prince ne se fassent pas recevoir bourgeois des villes impériales pour se soustraire à leurs princes, à moins de résider dans ces villes. Rien de plus juste, rien même de plus facile à exécuter : car assurément un prince empêchera bien un citoyen de sa ville de lui désobéir sous prétexte qu'il est reçu bourgeois à Bâle ou à Constance.

Pourquoi donc y eut-il tant de troubles à Strasbourg pour ces faux-bourgeois ? pourquoi fut-on en armes ? Strasbourg pouvait-elle, par exemple, soutenir un sujet de Vienne à qui elle aurait donné des lettres de bourgeoisie, & qui s'en serait prévalu à Vienne ? non sans doute. Il s'agissait donc de quelque chose de plus important & de plus sacré. Des seigneurs voulaient ravir à leurs sujets le premier droit qu'ont les hommes de choisir leur domicile. Ils craignaient qu'on ne les quittât pour aller dans les villes libres. Voilà pourquoi l'empereur ordonne que les Strasbourgeois ne donneront plus de droit de citoyen à des étrangers, & que les Strasbourgeois veulent conserver ce droit qui peuple une ville, & qui l'enrichit.

1358. *Charles IV*, avec l'apparence de la grandeur, autrefois guerrier, à présent législateur, maître d'un beau pays & riche, a pourtant peu de crédit dans l'Empire. C'est qu'on ne voulait pas qu'il en eût. Quand il s'agit d'incorporer la Lusace à la Bohème, *Albert d'Autriche*, qui a des droits sur la Lusace, fait tout d'un coup la guerre à l'empereur, dont personne ne prend le parti ; & l'empereur ne peut se tirer d'affaire que par un stratagême qu'on accuse de bassesse. On prétend qu'il trompa le duc d'Autriche par des espions, & qu'il paya ensuite ces espions en fausse monnaie : ce conte a l'air d'une fable ; mais cette fable est fondée sur son caractère.

Il vendait des priviléges à toutes les villes ; il vendait au comte de Savoie le titre de vicaire de l'Empire ; il donne pour des sommes très-légères le titre de villes

impériales à Maïence, à Vorms, à Spire, & même à Genève; il confirmait la liberté de la ville de Florence à prix d'argent. Il en tirait de Veniſe pour la ſouveraineté de Vérone, de Padoue & de Vicence; mais ceux qui le payèrent le plus chèrement furent les Viſcontis, pour avoir la puiſſance héréditaire dans Milan ſous le titre de gouverneur : on prétend qu'il vendait ainſi en détail l'Empire qu'il avait acheté en gros.

Les princes de l'Empire, excités par les univerſités 1359.
d'Allemagne, repréſentent à *Charles IV* que, parmi les bulles de *Clément VI*, il y en a de déshonorantes pour lui & pour le corps germanique; entre autres, celle où il eſt dit *que les empereurs ſont les vaſſaux du pape, & lui prêtent ſerment de fidélité. Charles*, qui avait aſſez vécu pour ſavoir que toutes ces formules ne méritent d'attention que quand elles ſont ſoutenues par les armes, ſe plaint au pape pour ne pas fâcher le corps germanique, mais modérément pour ne pas fâcher le pape. *Innocent VI* lui répond que cette propoſition eſt devenue une loi fondamentale de l'Egliſe, enſeignée dans toutes les écoles de théologie; & pour appuyer ſa réponſe, il envoie d'Avignon en Allemagne, un évêque de Cavaillon demander pour l'entretien du ſaint-père le dixième de tous les revenus eccléſiaſtiques.

Le prélat de Cavaillon s'en retourna en Avignon après avoir reçu de fortes plaintes au lieu d'argent. Le clergé allemand éclata contre le pape, & c'eſt une des premières ſemences de la révolution dans l'Egliſe, qu'on voit aujourd'hui.

Reſcrit de *Charles IV* en faveur des eccléſiaſtiques pour les protéger contre les princes qui veulent les empêcher de recevoir des biens, & de contracter avec les laïques.

Charles IV, en feſant des réglemens en Allemagne, 1360.
abandonnait l'Italie. Les Viſcontis étaient toujours maîtres

de Milan. *Barnabo* veut conſerver Bologne, que ſon oncle, archevêque guerrier & politique, avait achetée pour douze années. C'eſt la première & dernière fois qu'on a vu faire un bail à ferme d'une principauté.

Un légat eſpagnol, nommé d'*Albornos*, entre dans cette ville au nom du pape qui eſt toujours à Avignon, & donne Bologne au pape.

Barnabo Viſconti aſſiége Bologne. Comment peut-on imprimer encore aujourd'hui que le ſaint-père, par un accommodement, promit de payer cent mille livres d'or annuellement, pendant cinq années, pour être maître de Bologne? Les hiſtoriens qui répètent ces exagérations, ſavent bien peu ce que c'eſt que cinq cents mille livres peſant d'or.

1361. Le ſiége de Bologne eſt levé ſans qu'il en coûte rien au pape. Un marquis de Malateſta, qui s'eſt jeté avec quelques troupes dans la ville, fait une ſortie, bat *Barnabo*, & le renvoie chez lui. L'empereur ne ſe mêle de cette affaire que par un reſcrit inutile en faveur du pape.

Des guerres s'étant élevées entre le Danemarck d'un côté, & le duc de Meckelbourg & les villes anſéatiques de l'autre, tout finit à l'ordinaire par un traité. Pluſieurs villes anſéatiques traitent de couronne à couronne avec le Danemarck dans la ville de Lubeck. C'eſt un beau monument de la liberté fondée ſur une induſtrie reſpectable. Lubeck, Roſtock, Stralſund, Hambourg, Viſmar, Brème, & quelques autres villes, font une paix perpétuelle avec le *roi de Danemarck*, *des Vandales & des Goths*, *les princes*, *négocians & bourgeois de ſon pays*; ce ſont les termes du traité, termes qui prouvent que le Danemarck était libre, & que les villes anſéatiques l'étaient davantage.

L'impératrice *Anne* étant accouchée de *Venceſlas*, l'empereur envoie le poids de l'enfant en or à une chapelle

de la vierge dans Aix; usage qui commençait à s'établir, & qui a été poussé à l'excès pour Notre-Dame de Lorette. Ses richesses sont aussi grandes que son voyage, par les airs, de Jérusalem à la Marche d'Ancone, est miraculeux.

L'évêque de Strasbourg achète plus cher le titre de landgrave de la basse Alsace. Les landgraves de l'Alsace de la maison d'Oettingue s'y opposent, & l'évêque les apaise avec le même moyen dont il a eu son landgraviat, avec de l'argent.

Grande division entre les maisons de Bavière & d'Autriche. Une femme en est la cause. *Marguerite de Carinthie*, veuve du duc de Bavière *Henri le vieux*, fils de l'empereur *Louis*, ennemie de la maison où elle était entrée, donne tous les droits sur le Tirol & ses dépendances à *Rodolphe* duc d'Autriche. 1362.

Etienne duc de Bavière s'allie avec plusieurs princes. L'Autrichien n'a dans son parti que l'archevêque de Saltzbourg. On fait une trève de trois ans; & l'inimitié secrète en est plus durable.

Charles IV, aussi sédentaire qu'il avait été actif dans sa jeunesse, reste toujours dans Prague. L'Italie est absolument abandonnée; chaque seigneur y achète un titre de vicaire de l'Empire. 1363.

Barnabo Visconti en veut toujours à Bologne, & est maître de beaucoup de villes dans la Romagne.

Le pape (c'était alors *Urbain V*) obtient aisément de vains ordres de l'empereur aux vicaires d'Italie. On a écrit que *Barnabo* vendit encore ses places de la Romagne pour cinq cents mille florins d'or au pape; mais *Urbain* dans Avignon aurait-il aisément trouvé cette somme?

On écrit encore que *Charles* voulut faire passer le Danube à Prague. Cela est encore plus incroyable que 1364.

les cinq cents mille florins du pape. Pour tirer seulement un canal du Danube à la Moldau dans la Bohème, il eût fallu conduire l'eau sur des montagnes, & dépendre encore de la maison de Bavière, maîtresse du cours du Danube. Le projet de *Charlemagne* de joindre le Danube & le Rhin dans un pays plat était bien plus praticable.

1365. Un fléau, formé en France au milieu des guerres funestes d'*Edouard III* & de *Philippe de Valois*, se répand dans l'Allemagne. Ce sont des brigands qui ont déserté de ces armées indisciplinées où on les payait mal, qui, joints à d'autres brigands, vont en Lorraine & en Alsace; & par-tout où ils trouvent les chemins ouverts, on les appelle *malandrins*, *tard venus*, *grandes compagnies*. L'empereur est obligé de marcher contre eux sur le Rhin avec les troupes de l'Empire. On les chasse; ils vont désoler la Flandre & la Hollande, comme des sauterelles qui ravagent les champs de contrées en contrées.

Charles IV va trouver le pape *Urbain V* à Avignon : il s'agissait d'une croisade, non plus pour aller prendre Jérusalem, mais pour empêcher les Turcs, qui avaient déjà pris Andrinople, d'accabler la chrétienté.

Un roi de Chypre, qui voyait le danger de plus près, sollicite dans Avignon cette croisade. On en avait fait plusieurs dans le temps que les Musulmans n'étaient point à craindre en Syrie; & maintenant que la chrétienté est envahie, on n'en fait plus.

Le pape, après avoir proposé la croisade par bienséance, fait un traité sérieux avec l'empereur, pour rendre au saint-siége son patrimoine usurpé. Il accorde à l'empereur des décimes sur le clergé d'Allemagne. *Charles IV* pouvait s'en servir pour aller reprendre en Italie les propres domaines de l'empereur, & non pour servir le pape.

1366. Les *grandes compagnies* reviennent encore sur le Rhin, & de-là vont tout dévaster jusqu'à Avignon. C'est une

des causes qui enfin engagent *Urbain V* à se réfugier à Rome, après que les papes ont été réfugiés soixante & deux ans sur les bords du Rhône.

Les Visconti, plus dangereux que les *grandes compagnies*, tenaient toutes les issues des Alpes; ils s'étaient emparés du Piémont, ils menaçaient la Provence. *Urbain*, n'ayant que des paroles de l'empereur pour secours, s'embarque sur une galère de la coupable & malheureuse *Jeanne*, reine de Naples.

L'empereur s'excuse de secourir le pape, pour être 1367.
spectateur de la guerre que la maison d'Autriche & la maison de Bavière se font dans le Tirol: & le pape *Urbain V*, après avoir fait quelques ligues inutiles avec l'Autriche & la Hongrie, fait voir enfin un pape aux Romains le 16 d'octobre. Il n'y est reçu qu'en premier évêque de la chrétienté, & non en souverain.

La ville de Fribourg en Brisgau, qui avait voulu être 1368.
libre, retombe au pouvoir de la maison d'Autriche par la cession d'un comte *Egon*, qui en était l'avoué, c'est-à-dire le défenseur, & qui se désista de cette protection pour douze mille florins.

Le rétablissement des papes à Rome n'empêchait pas les Visconti de dominer dans la Lombardie, & on était près de voir renaître un royaume plus puissant & plus étendu que celui des anciens Lombards.

L'empereur va enfin en Italie au secours du pape, ou plutôt à celui de l'Empire. Il avait une armée formidable dans laquelle il y avait de l'artillerie.

Cette affreuse invention commençait à s'établir; elle était encore inconnue aux Turcs; & si on s'en était servi contre eux, on les eût aisément chassés de l'Europe. Les chrétiens ne s'en servaient encore que contre les chrétiens.

Le pape attirait à la fois en Italie, d'un côté, le duc d'Autriche, de l'autre l'empereur, chacun avec une

puissante armée ; c'était de quoi exterminer à la fois la liberté de l'Italie, & celle même du pape. C'est la fatalité de ce beau & malheureux pays, que les papes y ont toujours appelé les étrangers, qu'ils auraient voulu éloigner.

L'empereur saccage Vérone, le duc d'Autriche Vicence. Les Viscontis se hâtent de demander la paix pour attendre un meilleur temps ; la guerre finit en donnant de l'argent à *Charles*, qui va se faire sacrer à Rome selon les cérémonies usitées.

1369. Diète à Francfort. Edit sévère qui défend aux villes & aux seigneurs de se faire la guerre. A peine l'édit est-il émané, que l'évêque de Hildesheim & *Magnus* duc de Brunswick, ayant chacun plusieurs seigneurs dans leur parti, se font une guerre sanglante.

Cela ne pouvait guère être autrement dans un pays où le peu de bonnes lois qu'on avait, étaient sans force : & cette continuelle anarchie servait d'excuse à l'inactivité de l'empereur. Il fallait ou hasarder tout pour être le maître, ou rester tranquille ; & il prenait ce dernier parti.

Urbain V, ayant fait venir les Autrichiens & les Bohémiens en Italie, qui s'en étaient retournés chargés de dépouilles, y appelle les Hongrois contre les Viscontis ; il n'y manquait que des Turcs.

L'empereur, pour prévenir ce coup fatal, réconcilie les Viscontis avec le saint-siège.

1370. *Valdemar* roi de Danemarck, chassé de Copenhague par le roi de Suède & par le comte de Holstein, se réfugie en Poméranie. Il demande des secours à l'empereur, qui lui donne des lettres de recommandation. Il s'adresse au pape *Grégoire XI*. Le pape lui envoie des exhortations, & le menace de l'excommunier, lui écrivant d'ailleurs comme à son vassal ; on prétend que *Valdemar* lui répondit : *Je tiens la vie de* DIEU, *la couronne*

de mes ſujets, mon bien de mes ancêtres, la foi ſeule de vos prédéceſſeurs ; ſi vous voulez vous en prévaloir, je vous la renvoie par la préſente. Cette lettre eſt apocryphe, c'eſt dommage.

Le roi *Valdemar* rentre dans ſes Etats ſans le ſecours de perſonne, par la déſunion de ſes ennemis.

L'Allemagne, dans ces temps encore agreſtes, polit pourtant la Pologne. *Caſimir* roi de Pologne, qu'on a ſurnommé le *grand*, commence à faire bâtir quelques villes à la manière allemande, & introduit quelques lois du droit ſaxon dans ſon pays qui manquait de lois. 1371.

Guerre particulière entre *Venceſlas* duc de Luxembourg & de Brabant, frère de l'empereur, & les ducs de Juliers & de Gueldres; tous les ſeigneurs des Pays-Bas y prennent parti.

Rien ne caractériſe plus la fatale anarchie de ces temps de brigandage. Le ſujet de cette guerre était une troupe de voleurs de grand chemin, protégés par le duc de Juliers : & malheureuſement un tel exemple n'était pas rare alors.

Venceſlas, vicaire de l'Empire, veut punir le duc de Juliers; mais il eſt défait & pris dans une bataille.

Le vainqueur, craignant le reſſentiment de l'empereur, court à Prague accompagné de pluſieurs princes, & ſurtout de ſon priſonnier; *Voilà votre frère que je vous rends*, dit-il à l'empereur, *pardonnez-moi tous deux.*

On voit beaucoup d'événemens de ce temps-là, mêlés de brigandage & de chevalerie.

Les édits contre ces guerres ayant été inutiles, une nouvelle diète à Nuremberg ordonne que les ſeigneurs & les villes ne pourront dorénavant s'égorger que ſoixante jours après l'offenſe reçue. Cette loi s'appelait *la ſoixantaine de l'Empire*, & elle fut exécutée toutes les fois qu'il 1372.

fallait plus de soixante jours pour aller assiéger son ennemi.

1373. Les affaires de Naples & de Sicile n'ont plus, depuis long-temps, aucune liaison avec celles de l'Empire. L'île de Sicile était toujours possédée par la maison d'Arragon, & Naples par la reine *Jeanne;* tout était fief alors. La maison d'Arragon, depuis les vêpres siciliennes, s'était soumise par des traités à relever du royaume de Naples, qui relevait du saint-siége.

Le but de la maison d'Arragon, en fesant un vain hommage à la couronne de Naples, avait été d'être indépendante de la cour romaine : & elle y avait réussi quand les papes étaient à Avignon.

Grégoire IX ordonne que les rois de Sicile fassent désormais hommage au roi de Naples & au pape à la fois. Il renouvelle l'ancienne loi, ou plutôt l'ancienne protestation, que jamais un roi de Sicile ou de Naples ne pourra être empereur; & il ajoute que ces royaumes seront incompatibles avec la Toscane & la Lombardie.

Charles abandonne toutes ces affaires de l'Italie, uniquement occupé de s'enrichir en Allemagne, & d'y établir sa maison. Il achète l'électorat de Brandebourg d'*Othon de Bavière* qui le possédait, pour se l'approprier à lui & à sa famille. Ce cas n'avait pas été spécifié dans la *bulle d'or*. Il donne d'abord cet électorat à son fils aîné *Venceslas*, puis au cadet *Sigismond*.

1374. Le saint-siége était revenu à Avignon. *Urbain V* y était mort après s'être montré à Rome un moment. *Grégoire IX* se résout enfin de rétablir le pontificat dans son lieu natal.

Les seigneurs & les villes qui se sont emparés des biens de la comtesse *Mathilde*, se liguent contre le pape, dès qu'il veut revenir en Italie. La plupart des villes mettaient alors sur leurs étendards & sur les portes ce beau mot *Libertas*, que l'on voit encore à Lucques.

Les Florentins commençaient à jouer dans l'Italie le rôle que les Athéniens avaient eu en Grèce. Tous les beaux arts, inconnus ailleurs, renaissaient à Florence. Les factions guelfe & gibeline, en troublant la Toscane, avaient animé les esprits & le courage; la liberté les avait élevés. Ce peuple était le plus considéré de l'Italie, le moins superstitieux, & celui qui voulait le moins obéir aux papes & aux empereurs. Le pape *Grégoire* les excommunie. Il était bien étrange que ces excommunications, auxquelles on était tant accoutumé, fissent encore quelque impression. 1375.

Charles fait élire roi des Romains son fils *Venceslas* à Rens sur le Rhin, au même lieu où lui-même avait été élu. 1376.

Tous les électeurs s'y trouvèrent en personne. Son second fils *Sigismond* y assistait, quoiqu'enfant, comme électeur de Brandebourg. Le père avait depuis peu transféré ce titre de *Venceslas* à *Sigismond*. Pour lui, il avait sa voix de Bohème. Il restait cinq électeurs à gagner. On dit qu'il leur promit à chacun cent mille florins d'or: plusieurs historiens l'assurent. Il n'est guère vraisemblable qu'on donne à chacun la même somme; ni que cinq princes aient la bassesse de la recevoir; ni qu'ils aient l'indiscrétion de le dire; ni qu'un empereur se vante d'avoir corrompu les suffrages.

Loin de donner de l'argent à l'électeur palatin, il lui vendait dans ce temps-là Guittenbourg, Falkenbourg, & d'autres domaines. Il vendait à vil prix, à la vérité, des droits régaliens aux électeurs de Cologne & de Maïence. Il gagnait ainsi de l'argent, & dépouillait l'Empire en l'assurant à son fils.

Charles IV, âgé de soixante-quatre ans, entreprend de faire le voyage de Paris, & on ajoute que c'était pour avoir la consolation de voir le roi de France *Charles V*, qu'il aimait tendrement; & la raison de cette tendresse pour un roi qu'il n'avait jamais vu, était qu'il avait épousé 1377.

autrefois une de ſes tantes. Une autre raiſon qu'on allègue du voyage, eſt qu'il avait la goutte, & qu'il avait promis à M. *Saint-Maur*, ſaint d'auprès de Paris, de faire un pélerinage à cheval chez lui pour ſa guériſon. La raiſon véritable était le dégoût, l'inquiétude & la coutume établie alors que les princes ſe viſitaſſent. Il va donc de Prague à Paris avec ſon fils *Venceſlas* roi des Romains. Il ne vit guère, depuis les frontières juſqu'à Paris, un plus beau pays que le ſien. Paris ne méritait pas ſa curioſité. L'ancien palais de *St Louis* qui ſubſiſte encore, & le château du Louvre qui ne ſubſiſte plus, ne valaient pas la peine du voyage. On ne ſe tirait de la barbarie qu'en Toſcane, & encore n'y avait-on pas réformé l'architecture.

S'il y eut quelque choſe de ſérieux dans ce voyage, ce fut la charge de vicaire de l'Empire dans l'ancien royaume d'Arles, qu'il donna au dauphin. Ce fut long-temps une grande queſtion entre les publiciſtes, ſi le Dauphiné devait toujours relever de l'Empire; mais depuis long-temps ce n'en eſt plus une entre les ſouverains. Il eſt vrai que le dernier dauphin *Humbert*, en donnant le Dauphiné au ſecond fils de *Philippe de Valois*, ne le donna qu'aux mêmes droits qu'il le poſſédait. Il eſt vrai encore qu'on a prétendu que *Charles IV* lui-même avait renoncé à tous ſes droits; mais ils ne furent pas moins revendiqués par ſes ſucceſſeurs. *Maximilien I* réclama toujours la mouvance du Dauphiné; mais il fallait que ce droit fût devenu bien caduc, puiſque *Charles-Quint*, en forçant *François I* ſon priſonnier à lui céder la Bourgogne par le traité de Madrid, ne fit aucune mention de l'hommage du Dauphiné à l'Empire. Toute la ſuite de cette hiſtoire fait voir combien le temps change les droits.

1378. Un gentilhomme français, *Enguerrant de Couci*, profite du voyage de l'empereur en France, pour lui demander une étrange permiſſion; celle de faire la guerre à la maiſon d'Autriche: il était arrière-petit-fils de l'empereur *Albert*

d'Autriche, par sa mère fille de *Léopold*. Il demandait tous les biens de *Léopold*, comme n'étant point des fiefs masculins. L'empereur lui donne toute permission. Il ne s'attendait pas qu'un gentilhomme picard pût avoir une armée. *Couci* en eut pourtant une très-considérable, fournie par ses parens & par ses amis, par l'esprit de chevalerie, par une partie de son bien qu'il vendit, & par l'espoir du butin qui enrôle toujours beaucoup de monde dans les entreprises extraordinaires. Il marche vers les domaines d'Alsace & de Suisse, qui appartiennent à la maison d'Autriche, il n'y avait pas là de quoi payer ses troupes ; quelques contributions de Strasbourg ne suffisent pas pour lui faire tenir long-temps la campagne. Son armée se dissipe bientôt, & le projet s'évanouit : mais il n'arriva à ce gentilhomme que ce qui arrivait alors à tous les grands princes qui levaient des armées à la hâte.

COMMENCEMENT DU GRAND SCHISME D'OCCIDENT.

Grégoire XI, après avoir vu enfin Rome en 1377, après y avoir reporté le siége pontifical, qui avait été dans Avignon soixante & douze ans, était mort le 27 mars au commencement de 1378.

Les cardinaux italiens prévalent enfin, & on choisit un pape italien : c'est *Prigano* napolitain, qui prend le nom d'*Urbain*, homme impétueux & farouche. *Prigano Urbain*, dans son premier consistoire, déclare qu'il fera justice du roi de France *Charles V*, & d'*Edouard III* roi d'Angleterre, qui troublent l'Europe. Le cardinal de *la Grange*, le menaçant de la main, lui répond *qu'il en a menti*. Ces trois mots plongent la chrétienté dans une guerre de plus de trente années.

La plupart des cardinaux, choqués de l'humeur violente & intolérable du pape, se retirent à Naples, déclarent l'élection de *Prigano Urbain* forcée & nulle, & choisissent

Robert fils d'*Amédée III* comte de Genève, qui prend le nom de *Clément*, & va établir son siége anti-romain dans Avignon. L'Europe se partage. L'empereur, la Flandre son alliée, la Hongrie appartenante à l'empereur, reconnaissent *Urbain*.

La France, l'Ecosse, la Savoie sont pour *Clément*. On juge aisément par le parti que prend chaque puissance quels étaient les intérêts politiques. Le nom d'un pape n'est là qu'un mot de ralliement.

La reine *Jeanne de Naples* est dans l'obédience de *Clément*, parce qu'alors elle était protégée par la France ; & que cette reine infortunée appelait *Louis d'Anjou*, frère du roi *Charles V*, à son secours.

Les fraudes, les assassinats, tous les crimes qui signalèrent ce grand schisme, ne doivent étonner personne. Ce qui doit étonner, c'est que chaque parti s'obstinât à regarder comme des dieux en terre, des scélérats qui se disputaient la papauté, c'est-à-dire le droit de vendre, sous cent noms différens, tous les bénéfices de l'Europe catholique.

Venceslas duc de Luxembourg, mourant sans enfans, laisse tous ses fiefs à son frère, & après lui à *Venceslas* roi des Romains.

L'empereur *Charles IV* meurt bientôt après, laissant la Bohème à *Venceslas* avec l'Empire ; le Brandebourg à *Sigismond* son second fils ; la Lusace & deux duchés dans la Silésie à *Jean* son troisième.

Il résulte que, malgré sa bulle d'or, il fit encore plus de bien à sa famille qu'à l'Allemagne.

VENCESLAS,

VENCESLAS,

TRENTE-QUATRIEME EMPEREUR.

LE règne de *Charles IV*, dont on se plaignit tant, & qu'on accuse encore, est un siècle d'or en comparaison des temps de *Venceslas* son fils. 1379. 1380. 1381.

Il commence par dissiper les trésors de son père dans des débauches à Francfort & à Aix-la-chapelle, sans se mettre en peine de la Bohème son patrimoine, ravagée par la contagion. 1382.

Tous les seigneurs bohémiens se révoltent contre lui au bout d'un an : & il se voit réduit tout d'un coup à n'oser attendre aucun secours de l'Empire, & à faire venir contre ses sujets de Bohème, ces restes de brigands qu'on appelait *grandes compagnies*, qui couraient alors l'Europe, cherchant des princes qui les employassent. Ils ravagèrent la Bohème pour leur solde. Dans le même temps, le schisme des deux papes divise l'Europe. Ce funeste schisme coûte d'abord la vie à l'infortunée *Jeanne de Naples*.

On se fesait encore alors un point de religion, comme de politique, de prendre parti pour un pape, quand il y en avait deux. Il eût été plus sage de n'en reconnaître aucun. *Jeanne*, reine de Naples, s'était déclarée malheureusement pour *Clément*, lorsqu'*Urbain* pouvait lui nuire. Elle était accusée d'avoir assassiné son premier mari *André de Hongrie*, & vivait alors tranquille avec *Othon de Brunsvick* son dernier époux.

Urbain, puissant encore en Italie, suscite contre elle *Charles de Durazzo*, sous prétexte de venger ce premier mari.

Charles de Durazzo arrive de Hongrie pour servir la colère du pape, qui lui promet la couronne. Ce qu'il y a de plus affreux, c'est que ce *Charles de Durazzo* était adopté par la reine *Jeanne* déjà avancée en âge. Il était déclaré son

héritier. Il aima mieux ôter la couronne & la vie à celle qui lui avait servi de mère, que d'attendre la couronne de la nature & du temps.

Othon de Brunſvick, qui combat pour ſa femme, eſt fait priſonnier avec elle. *Charles de Durazzo* la fait étrangler. Naples, depuis *Charles d'Anjou*, était devenu le théâtre des attentats contre les têtes couronnées.

1383. Le trône impérial eſt alors le théâtre de l'horreur & du
1384. mépris. Ce ne ſont que des ſéditions en Bohême contre
1385. *Venceſlas*. Toute la maiſon de Bavière ſe réunit pour lui
1386. déclarer la guerre. C'eſt un crime par les lois, mais il n'y a plus de lois.

L'empereur ne peut conjurer cet orage qu'en rendant au comte palatin de Bavière les villes du haut Palatinat, dont *Charles IV* s'était ſaiſi, quand cet électeur avait été malheureux.

Il cède d'autres villes au duc de Bavière, comme Mulberg & Bernau. Toutes les villes du Rhin, de Suabe & de Franconie ſe liguent entre elles. Les princes voiſins de la France en reçoivent des penſions. Il ne reſtait plus à *Venceſlas* que le titre d'empereur.

1387. Tandis qu'un empereur ſe déshonore, une femme rend ſon nom immortel. *Marguerite de Valdemar*, reine de Danemarck & de Norvège, devient reine de Suède par des victoires & des ſuffrages. Cette grande révolution n'a de rapport avec l'Allemagne que parce que les princes de Meckelbourg, les comtes de Holſtein, les villes de Hambourg & de Lubeck s'oppoſèrent inutilement à cette héroïne.

L'alliance des cantons ſuiſſes ſe fortifie alors, & toujours par la guerre. Le canton de Berne était depuis quelques années entré dans l'union. Le duc *Léopold d'Autriche* veut encore dompter ces peuples. Il les attaque & perd la bataille & la vie.

Les ligues des villes de Franconie, de Suabe & du Rhin pouvaient former un peuple libre, comme celui des Suiſſes, ſurtout ſous un règne anarchique, tel que celui de *Venceslas ;* mais trop de ſeigneurs, trop d'intérêts particuliers, & la nature de leur pays ouvert de tous côtés, ne leur permirent pas, comme aux Suiſſes, de ſe ſéparer de l'Empire. 1388.

Sigiſmond frère de *Venceslas* acquiert de la gloire en Hongrie. Il n'y était que l'époux de la reine, que les Hongrois appelaient le *roi Marie*, titre qu'ils ont renouvelé depuis peu pour *Marie-Thérèſe*, fille de *Charles VI. Marie* était jeune, & les états n'avaient point voulu que ſon mari gouvernât : ils avaient mieux aimé donner la régence à *Eliſabeth de Boſnie* mère de leur roi *Marie :* de ſorte que *Sigiſmond* ne ſe trouvait que l'époux d'une princeſſe en tutelle, à laquelle on donnait le titre de roi. 1389.

Les Etats de Hongrie ſont mécontens de la régence, & on ne ſonge pas ſeulement à ſe ſervir de *Sigiſmond*. On offre la couronne à ce *Charles de Durazzo* accoutumé à faire étrangler des reines. *Charles de Durazzo* arrive & eſt couronné.

La régente & ſa fille diſſimulent, prennent leur temps & le font aſſaſſiner à leurs yeux. Le ban ou palatin de Croatie ſe conſtitue juge des deux reines, fait noyer la mère & enfermer la fille. C'eſt alors que *Sigiſmond* ſe montre digne de régner ; il lève des troupes dans ſon électorat de Brandebourg, & dans les Etats de ſon frère. Il défait les Hongrois.

Le ban de Croatie vient lui ramener la reine ſa femme, à laquelle il avait fait promettre de le continuer dans ſon gouvernement. *Sigiſmond*, couronné roi de Hongrie, ne crut pas devoir tenir la parole de ſa femme, & fit écarteler le ban de Croatie dans la petite ville de Cinq-Egliſes.

Pendant ces horreurs, le grand ſchiſme de l'Egliſe augmente ; il pouvait être éteint après la mort d'*Urbain* en 1390.

reconnaiſſant *Clément*; mais on élit à Rome un *Pierre Thomaſſelli*, que l'Allemagne ne reconnaît que parce que *Clément* eſt reconnu en France. Il exige des annates, c'eſt-à-dire la première année du revenu des bénéfices; l'Allemagne paie & murmure.

Il ſemble qu'on voulut ſe dédommager ſur les juifs de l'argent qu'on payait au pape. Preſque tout le commerce intérieur ſe feſait toujours par eux, malgré les villes anſéatiques. On les croit ſi riches en Bohème, qu'on les y brûle, & qu'on les égorge. On en fait autant dans pluſieurs villes, & ſurtout dans Spire.

Venceſlas, qui rendait rarement des édits, en fait un pour annuller tout ce que l'on doit aux juifs. Il crut par-là ramener à lui la nobleſſe & les peuples.

Depuis 1391 juſqu'à 1397. La ville de Strasbourg eſt ſi puiſſante, qu'elle ſoutient la guerre contre l'électeur palatin & contre ſon évêque, au ſujet de quelques fiefs. On la met au ban de l'Empire; elle en eſt quitte pour trente mille florins au profit de l'empereur.

Trois frères, tous trois ducs de Bavière, font un pacte de famille, par lequel un prince bavarois ne pourra déſormais vendre ou aliéner un fief qu'à ſon plus proche parent; &, pour le vendre à un étranger, il faudra le conſentement de toute la maiſon: voilà une loi qu'on aurait pu inſérer dans la bulle d'or, pour toutes les grandes maiſons d'Allemagne.

Chaque ville, chaque prince, pourvoit, comme il peut, à ſes affaires.

Venceſlas, renfermé dans Prague, ne commet que des actions de barbarie & de démence. Il y avait des temps où ſon eſprit était entièrement aliéné. C'eſt un effet que les excès du vin, & même des alimens, font ſur beaucoup plus d'hommes qu'on ne penſe.

Charles VI roi de France, dans ce temps-là même, était attaqué d'une maladie à-peu-près ſemblable. Elle

lui ôtait souvent l'usage de la raison. Des anti-papes divisaient l'Eglise & l'Europe. Par qui le monde a-t-il été gouverné !

Venceslas, dans un de ses accès de fureur, avait jeté dans la Moldau & noyé le moine *Jean Népomucène*, parce qu'il n'avait pas voulu lui révéler la confession de la reine sa femme. On dit qu'il marchait quelquefois dans les rues accompagné du bourreau, & qu'il fesait exécuter sur le champ ceux qui lui déplaisaient. C'était une bête féroce qu'il fallait enchaîner. Aussi les magistrats de Prague se saisissent de lui comme d'un malfaiteur ordinaire, & le mettent dans un cachot.

On lui permet des bains pour lui rendre la santé & la raison.

Un pêcheur lui fournit une corde, avec laquelle il s'échappe, accompagné d'une servante dont il fait sa maîtresse. Dès qu'il est en liberté, un parti se forme dans Prague en sa faveur. *Venceslas* fait mourir ceux qui l'avaient mis en prison; il ennoblit le pêcheur, dont la famille subsiste encore.

Cependant les magistrats de Prague, traitant toujours *Venceslas* d'insensé & de furieux, l'obligent de s'enfuir de la ville.

C'était une occasion pour *Sigismond* son frère, roi de Hongrie, de venir se faire reconnaître roi de Bohème; il ne la manque pas; mais il ne peut se faire déclarer que régent. Il fait enfermer son frère dans le château de Prague; de là il l'envoie à Vienne en Autriche chez le duc *Albert*, & retourne en Hongrie s'opposer aux Turcs, qui commençaient à étendre leurs conquêtes de ce côté.

Venceslas s'échappe encore de sa nouvelle prison; il retourne à Prague; & ce qui est rare, il y trouve des partisans.

Ce qui est encore plus rare, c'est que l'Allemagne ne se mêle en aucune façon des affaires de son empereur,

ni quand il eſt à Prague & à Vienne dans un cachot, ni quand il revient régner chez lui en Bohème.

1398. Qui croirait que ce même *Venceslas*, au milieu des ſcandales & des viciſſitudes d'une telle vie, propoſe au roi de France, *Charles VI*, de l'aller trouver à Reims en Champagne, pour étouffer les ſcandales du ſchiſme?

Les deux monarques ſe rendent en effet à Reims, dans un des intervalles de leur folie. On remarque que, dans un feſtin que donnait le roi de France à l'empereur & au roi de Navarre, un patriarche d'Alexandrie, qui ſe trouva là, s'aſſit le premier à table. On remarque encore qu'un matin, qu'on alla chez *Venceslas* pour conférer avec lui des affaires de l'Egliſe, on le trouva ivre.

Les univerſités alors avaient quelque crédit, parce qu'elles étaient nouvelles, & qu'il n'y avait plus d'autorité dans l'Egliſe. Celle de Paris avait propoſé la première que les prétendans au pontificat ſe démiſſent, & qu'on élût un nouveau pape. Il s'agiſſait donc que le roi de France obtînt la démiſſion de ſon pape *Clément*, & que *Venceslas* engageât auſſi le ſien à en faire autant.

Aucun des prétendans ne voulut abdiquer. C'étaient les ſucceſſeurs d'*Urbain* & de *Clément*. Le premier était ce *Thomaſſelli* qui, élu après la mort d'*Urbain*, avait pris le nom de *Boniface;* l'autre *Pedro de Luna*, *Pierre de la Lune*, arragonais, qui s'appelait *Benoît*.

Ce *Benoît* ſiégeait dans Avignon. La cour de France tint la parole donnée à l'empereur : on alla propoſer à *Benoît* d'abdiquer; &, ſur ſon refus, on le tint priſonnier cinq ans entiers dans ſon propre château d'Avignon.

Ainſi l'Egliſe de France, en ne reconnaiſſant point de pape pendant ces cinq années, montrait que l'Egliſe pouvait ſubſiſter ſans pape, de même que les Egliſes grecque, arménienne, cophte, anglicane, ſuédoiſe, danoiſe, écoſſaiſe, augsbourgeoiſe, bernoiſe, zuricoiſe, génevoiſe, ſubſiſtent de nos jours.

Pour *Venceslas*, on disait qu'il aurait pu boire avec son pape, mais non négocier avec lui.

Il trouve pourtant une épouse, *Sophie de Bavière*, 1399.
après avoir fait mourir la première à force de mauvais traitemens. On ne voit point qu'après ce mariage il retombe dans ses fureurs ; il ne s'occupe plus qu'à amasser de l'argent comme *Charles IV* son père : il vend tout. Il vend enfin à *Galéas Visconti* tous les droits de l'Empire sur la Lombardie qu'il déclare, selon quelques auteurs, indépendante absolument de l'Empire, pour cent cinquante mille écus d'or. Aucune loi ne défendait aux empereurs de telles aliénations. S'il y en avait eu, *Visconti* n'aurait point hasardé une somme si considérable.

Les ministres de *Venceslas*, qui pillaient la Bohême, voulurent faire quelques exactions dans la Misnie. On s'en plaignit aux électeurs. Alors ces princes, qui n'avaient rien dit quand *Venceslas* était furieux, s'assemblent pour le déposer.

Après quelques assemblées d'électeurs, de princes, 1400.
de députés des villes, une diète solemnelle se tient à Lanstein près de Maïence. Les trois électeurs ecclésiastiques avec le palatin, déposent juridiquement l'empereur en présence de plusieurs princes, qui assistent seulement comme témoins. Les électeurs, ayant seuls le droit d'élire, en tiraient la conclusion nécessaire qu'ils avaient seuls le droit de destituer. Ils révoquèrent ensuite les aliénations que l'empereur avait faites à prix d'argent : mais *Galéas Visconti* n'en dominait pas moins depuis le Piémont jusqu'aux portes de Venise.

L'acte de la déposition de *Venceslas* est du 20 août au matin. Les électeurs, quelques jours après, choisissent pour empereur *Fréderic*, duc de Brunsvick, qui est assassiné par un comte de Valdeck, dans le temps qu'il se prépare à son couronnement.

ROBERT,

COMTE PALATIN DU RHIN,

TRENTE-CINQUIEME EMPEREUR.

1400. ROBERT, comte palatin du Rhin, eſt élu à Rens par les quatre mêmes électeurs. Son élection ne peut être du 22 août, comme on le dit, puiſque *Venceslas* avait été dépoſé le 20, & qu'il avait fallu plus de deux jours pour choiſir le duc de Brunſvick, préparer ſon couronnement, & l'aſſaſſiner.

Robert va ſe préſenter en armes devant Francfort ſuivant l'uſage, & y entre en triomphe au bout de ſix ſemaines & trois jours; c'eſt le dernier exemple de cette coutume.

1401. Quelques princes & quelques villes d'Allemagne tiennent encore pour *Venceslas*, comme quelques Romains regrettèrent *Néron*. Les magiſtrats de la ville libre d'Aix-la-chapelle ferment les portes à *Robert* quand il veut s'y faire couronner. Il l'eſt à Cologne par l'archevêque.

Pour gagner les Allemands, il veut rendre à l'Empire le Milanais que *Venceslas* en avait détaché. Il fait une alliance avec les villes de Suiſſe & de Suabe, comme s'il n'était qu'un prince de l'Empire, & lève des troupes contre les Viſcontis. La circonſtance était favorable. Veniſe & Florence s'armaient contre la puiſſance redoutable du nouveau duc de Lombardie.

Etant dans le Tirol, il envoie un défi à *Galéas : A vous Jean Galéas, comte de Vérone*, lequel lui répond : *A vous Robert de Bavière, nous duc de Milan par la grace de* DIEU *& de Venceslas, &c. :* puis il lui promet de le battre. Il lui tient parole au débouché des gorges des montagnes.

Quelques princes qui avaient accompagné l'empereur, s'en retournent avec le peu de soldats qui leur restent; & *Robert* se retire enfin presque seul.

Jean Galéas reste maître de toute la Lombardie, & protecteur de presque toutes les autres villes, malgré elles. 1402. 1403.

Il meurt, laissant, entre autres enfans, une fille mariée au duc d'Orléans, source de tant de guerres malheureuses.

A sa mort, l'un des papes, *Boniface*, qui n'est ni affermi dans Rome, ni reconnu dans la moitié de l'Europe, profite heureusement de la haine que les conquêtes de *Jean Galéas* avaient inspirée, & se saisit, par des intrigues, de Bologne, de Pérouse, de Ferrare, & de quelques villes de cet ancien héritage de la comtesse *Mathilde*, que le saint-siége réclame toujours.

Venceslas, éveillé de son sommeil léthargique, veut enfin défendre sa couronne impériale contre *Robert*. Les deux concurrens acceptent la médiation du roi de France, *Charles VI*, & les électeurs le prient de venir juger à Cologne *Venceslas* & *Robert*, qui seraient présens, & s'en rapporteraient à lui.

Les électeurs demandaient vraisemblablement le jugement du roi de France, parce qu'il n'était pas en état de le donner. Les accès de sa maladie le rendaient incapable de gouverner ses propres Etats; pouvait-il venir décider entre deux empereurs ?

Venceslas dépossé comptait alors sur son frère *Sigismond*, roi de Hongrie. *Sigismond*, par un sort bizarre, est dépossé lui-même, & mis en prison dans son propre royaume.

Les Hongrois choisissent *Ladislas*, roi de Naples, pour leur roi; & *Boniface*, qui ne sait pas encore s'il est pape, prétend que c'est lui qui donne la couronne de Hongrie à *Ladislas;* mais à peine *Ladislas* est-il sur les frontières

de Hongrie, que Naples se révolte. Il y retourne pour éteindre la rebellion.

Qu'on se fasse ici un tableau de l'Europe. On verra deux papes qui la partagent; deux empereurs qui déchirent l'Allemagne; la discorde en Italie après la mort de *Visconti;* les Vénitiens s'emparant d'une partie de la Lombardie, Gènes d'une autre partie; Pise assujettie par Florence; en France, des troubles affreux sous un roi en démence; en Angleterre, des guerres civiles; les Maures tenant encore les plus belles provinces de l'Espagne; les Turs avançant vers la Grèce, & l'empire de Constantinople touchant à sa fin.

1404. *Robert* acquiert du moins quelques petits terrains qui arrondissent son palatinat. L'évêque de Strasbourg lui vend Offenbourg, Celle, & d'autres seigneuries. C'est presque tout ce que lui vaut son Empire.

Le duc d'Orléans, frère de *Charles VI*, achète le duché de Luxembourg de *Josse*, marquis de Moravie, à qui *Venceslas* l'a vendu. *Sigismond* avait vendu aussi le droit d'hommage. Par-là le duché de Luxembourg & le duché du Milanais sont regardés par leurs nouveaux possesseurs comme détachés de l'Empire.

1405. Le nouveau duc de Luxembourg & le duc de Lorraine se font la guerre, sans que l'Empire y prenne part. Si les choses eussent continué encore quelques années sur ce pied, il n'y avait plus d'Empire ni de corps germanique.

1406. Le marquis de Bade & le comte de Virtemberg font impunément une ligue avec Strasbourg & les villes de Suabe contre l'autorité impériale. Le traité porte que, *si l'empereur ose toucher à un de leurs priviléges, tous ensemble lui feront la guerre.*

Les Suiſſes ſe fortifient toujours. Les ſeuls Bâlois ravagent les terres de la maiſon d'Autriche dans le Sundgau & dans l'Alſace.

Pendant que l'autorité impériale s'affaiblit, le ſchiſme de l'Egliſe continue. A peine un des anti-papes eſt mort, que ſon parti en fait un autre. Ces ſcandales euſſent fait ſecouer le joug de Rome à tous les peuples, ſi on eût été plus éclairé & plus animé, & ſi les princes n'avaient pas toujours eu en tête d'avoir un pape dans leur parti, pour avoir de quoi oppoſer les armes de la religion à leurs ennemis. C'eſt-là le nœud de tant de ligues qu'on a vues entre Rome & les rois; de tant de contradictions; de tant d'excommunications demandées en ſecret par les uns, & bravées par les autres. 1407. 1408.

Déjà l'Egliſe pouvait craindre la ſcience, l'eſprit & les beaux arts; ils avaient paſſé de la cour du roi de Naples, *Robert*, à Florence, où ils établiſſaient leur empire. L'émulation des univerſités naiſſantes commençait à débrouiller quelques chaos. La moitié de l'Italie était ennemie des papes. Cependant les Italiens, plus inſtruits alors que les autres nations, n'établirent jamais de ſecte contre l'Egliſe. Ils feſaient ſouvent la guerre à la cour romaine, non à l'Egliſe romaine. Les Albigeois & les Vaudois avaient commencé vers les frontières de la France. *Wiclef* s'éleva en Angleterre. *Jean Hus*, docteur de la nouvelle univerſité de Prague, & confeſſeur de la reine de Bohème, femme de *Venceslas*, ayant lu les manuſcrits de *Wiclef*, prêchait à Prague les opinions de cet Anglais. Rome ne s'était pas attendue que les premiers coups que lui porterait l'érudition, viendraient d'un pays qu'elle appela ſi long-temps barbare. La doctrine de *Jean Hus* conſiſtait principalement à donner à l'Egliſe les droits que le ſaint-ſiége prétendait pour lui ſeul.

Le temps était favorable. Il y avait déjà, depuis la naiſſance du ſchiſme, une ſucceſſion d'anti-papes des

deux côtés ; & il était assez difficile de savoir de quel côté était le Saint-Esprit.

Le trône de l'Eglise étant ainsi partagé en deux, chaque moitié en est rompue & sanglante. Il arrive la même chose à trente chaires épiscopales. Un évêque, approuvé par un pape, conteste à main armée sa cathédrale à un autre évêque confirmé par un autre pape.

A Liége, par exemple, il y a deux évêques qui se font une guerre sanglante. *Jean de Bavière*, élu par une partie du chapitre, se bat contre un autre élu ; & comme les papes opposés ne pouvaient donner que des bulles, l'évêque *Jean de Bavière* appelle à son secours *Jean*, duc de Bourgogne, avec une armée. Enfin, pour savoir à qui demeurera la cathédrale de Liége, la ville est saccagée & presque réduite en cendres.

Tant de maux, auxquels on ne remédie pour l'ordinaire que quand ils sont extrêmes, avaient produit un concile à Pise, où quelques cardinaux retirés appelaient le reste de l'Eglise. Ce concile est depuis transféré à Constance.

1409. S'il y avait une manière légale & canonique de finir le schisme qui déchirait l'Europe chrétienne, c'était l'autorité du concile de Pise.

Deux anti-papes, successeurs d'anti-papes, prêtent leur nom à cette guerre civile & sacrée. L'un est ce fier espagnol *Pierre Luna ;* l'autre, *Corrario* vénitien.

Le concile de Pise les déclare tous deux indignes du trône pontifical. Vingt-quatre cardinaux, avec l'approbation du concile, élisent, le 17 juin 1409, *Philargi* né en Candie. *Philargi*, pape légitime, meurt au bout de dix mois. Tous les cardinaux qui se trouvaient à Rome, nomment, d'un commun consentement, *Balthazar Cossa*, qui prend le nom de *Jean XXIII.* Il avait été nourri à la fois dans l'Eglise & dans les armes, s'étant fait

corsaire dès qu'il fut diacre. Il s'était signalé dans des courses sur les côtes de Naples en faveur d'*Urbain*. Il acheta depuis chèrement un chapeau de cardinal, & une maîtresse, nommée *Catherine*, qu'il enleva à son mari. Il avait, à la tête d'une petite armée, repris Bologne sur les Viscontis. C'était un soldat sans mœurs; mais enfin c'était un pape canoniquement élu.

Le schisme paraissait donc fini par les lois de l'Eglise; mais la politique des princes le fesait durer; si on appelle politique cet esprit de jalousie, d'intrigue, de rapine, de crainte & d'espérance, qui brouille tout dans le monde.

Une diète était assemblée à Francfort en 1409. L'empereur *Robert* y présidait; les ambassadeurs des rois de France, d'Angleterre, de Pologne, y assistaient. Mais qu'arrive-t-il? L'empereur soutenait une faction d'antipape; la France, une autre. L'empereur & l'Empire croyaient que c'était à eux d'assembler les conciles. La diète de Francfort traitait le concile de Pise, assemblé sans les ordres de l'Empire, de conciliabule; & on demandait un concile écuménique. Il était donc arrivé que le concile de Pise, en croyant tout terminer, avait laissé trois papes à l'Europe au lieu de deux.

Le pape canonique était *Jean XXIII*, nommé solemnellement à Rome. Les deux autres étaient *Corrario* & *Pierre Luna*: *Corrario* errant de ville en ville; *Pierre Luna* enfermé dans Avignon par l'ordre de la cour de France, qui, sans le reconnaître, conservait toujours ce fantôme, pour l'opposer aux autres dans le besoin.

Tandis que tant de papes agitent l'Europe, il y a une guerre sanglante entre les chevaliers teutons, maîtres de la Prusse & de la Pologne, pour quelques bateaux de blé. 1410.

Ces chevaliers, institués d'abord pour servir des Allemands dans les hôpitaux, étaient devenus une milice, comme celle des mammelucs.

Les chevaliers ſont battus, & perdent Thorn, Elbing, & pluſieurs villes qui reſtent à la Pologne.

L'empereur *Robert* meurt, le 10 mai, à Oppenheim *Venceslas* ſe dit toujours empereur ſans en faire aucune fonction.

JOSSE,

TRENTE-SIXIEME EMPEREUR.

1410. VENCESLAS n'était plus empereur qu'à Prague pour ſes domeſtiques. *Sigiſmond* ſon frère, roi de Hongrie, demande l'Empire. *Joſſe* margrave de Brandebourg & de Moravie, ſon couſin, le demande auſſi.

Non-ſeulement *Joſſe* diſpute l'Empire à ſon couſin, mais il lui diſpute auſſi le Brandebourg.

L'électeur palatin *Louis*, fils aîné du dernier empereur *Robert*, l'archevêque de Trèves, & les ambaſſadeurs de *Sigiſmond*, dont on compte la voix en vertu du margraviat de Brandebourg, nomment *Sigiſmond* empereur à Francfort.

Maïence, Cologne, l'ambaſſadeur de Saxe, & un député de Brandebourg pour *Joſſe*, nomment ce *Joſſe* dans la même ville.

Venceslas proteſte dans Prague contre ces deux élections. L'Allemagne a trois empereurs, comme l'Egliſe a trois papes ſans en avoir un.

SIGISMOND,

ROI DE BOHEME ET DE HONGRIE, MARGRAVE DE BRANDEBOURG,

TRENTE-SEPTIEME EMPEREUR.

LA mort de *Joſſe*, trois mois après ſon élection, délivre 1411.
l'Allemagne d'une guerre civile qu'il n'eût pu ſoutenir par lui-même, mais qu'on eût faite en ſon nom.

Sigiſmond reſte empereur de nom & d'effet.

Tous les électeurs confirment ſon élection le 21 juillet.

Les villes n'avaient alors d'évêques que par le ſort des armes; car, dans les brigues pour les élections, *Jean XXIII* approuvant un évêque, & *Corrario* un autre, la guerre civile s'enſuivait; & c'eſt ce qui arrive à Cologne comme à Liége. L'archevêque *Théodoric*, de la maiſon de Mœurs, ne prit poſſeſſion de ſon ſiége qu'après une bataille ſanglante où il avait vaincu ſon compétiteur de la maiſon de Berg.

Les chevaliers teutoniques reprennent les armes contre la Pologne. Ils étaient ſi redoutables, que *Sigiſmond* ſe ligue ſecrètement avec la Pologne contre eux. La Pologne avait cédé la Pruſſe aux chevaliers, & le grand-maître devenait inſenſiblement un ſouverain conſidérable

Sigiſmond paraît s'embarraſſer peu du grand ſchiſme 1412.
d'Occident. Il ſe voyait roi de Hongrie, margrave de Brandebourg, & empereur. Il voulait aſſurer tout à ſa poſtérité. Les Vénitiens, qui s'agrandiſſaient, avaient acquis une partie de la Dalmatie dans le temps des croiſades; il les défait dans le Frioul, & joint cette partie à la Hongrie.

D'un autre côté *Ladislas* ou *Lancelot*, ce roi de Hongrie chaſſé par *Sigiſmond*, ſe rend maître de Rome & de tout le pays juſqu'à Florence. Le pape *Jean XXIII* l'avait appelé d'abord, à l'exemple de ſes prédéceſſeurs, pour le défendre, & il s'était donné un maître dangereux, de crainte d'en trouver un dans *Sigiſmond*. C'eſt cette démarche forcée de *Jean XXIII* qui lui coûta bientôt le trône pontifical.

1413. *Jean* transférait les reſtes du concile de Piſe à Rome, pour extirper le ſchiſme & confirmer ſon élection. Il devait être le plus fort à Rome. L'empereur fait convoquer le concile à Conſtance pour perdre le pape. On voit peu de papes italiens pris pour dupes. Celui-ci le fut à la fois par *Sigiſmond* & par le roi de Naples *Ladislas* ou *Lancelot*. Ce prince, maître de Rome, était devenu ſon ennemi, & l'empereur l'était encore davantage. L'empereur écrit aux deux anti-papes, à *Pierre Luna* alors en Arragon, & à *Corrario* réfugié à Rimini; mais ces deux papes fugitifs proteſtent contre ſon concile de Conſtance.

Lancelot meurt. Le pape, délivré d'un de ſes maîtres, ne devait pas ſe mettre entre les mains de l'autre. Il va à Conſtance eſpérant la protection de *Fréderic* duc d'Autriche, héritier de la haine de la maiſon d'Autriche contre la maiſon de Luxembourg. Ce prince, à ſon tour protégé par le pape, accepte de lui le titre *in partibus* de général des troupes de l'Egliſe, & même avec une penſion de ſix mille florins d'or, auſſi vaine que le généralat. Le pape s'unit encore avec le marquis de *Bade*, & quelques autres princes. Il entre enfin en pompe dans Conſtance le 28 octobre, accompagné de neuf cardinaux.

Cependant *Sigiſmond* eſt couronné à Aix-la-chapelle, & tous les électeurs font au feſtin royal les fonctions de leurs dignités.

1414. *Sigiſmond* arrive à Conſtance le jour de Noël, le duc de Saxe portant l'épée de l'Empire nue devant lui, le burgrave de Nuremberg, qu'il avait fait adminiſtrateur de Brandebourg,

Brandebourg, portant le ſceptre. Le globe d'or était porté par le comte de *Cillei* ſon beau-père. Ce n'eſt pas une fonction électorale. Le pape l'attendait dans la cathédrale. L'empereur y fait la fonction de diacre à la meſſe; il y lit l'évangile; mais point de pieds baiſés, point d'étrier tenu, point de mule menée par la bride. Le pape lui préſente une épée. Il y avait trois trônes dans l'égliſe, un pour l'empereur, un pour le pape, un pour l'impératrice; l'empereur était au milieu.

Jean XXIII promet de céder le pontificat en cas que 1415.
les anti-papes en faſſent autant, & dans *tous les cas où ſa dépoſition ſera utile au bien de l'Egliſe*. Cette dernière clauſe le perdait. Ou il était forcé à cette déclaration, ou le métier de pirate ne l'avait pas rendu un pape habile. *Sigiſmond* baiſe les pieds de *Jean*, dès que *Jean* eut lu cette formule qui lui ôtait le pontificat.

Sigiſmond eſt aiſément le maître du concile en l'entourant de ſoldats. Il y paraiſſait dans toute ſa gloire. On y voyait les électeurs de Saxe, du Palatinat, de Maïence, l'adminiſtrateur de Brandebourg, les ducs de Bavière, d'Autriche, de Siléſie, cent vingt-huit comtes, deux cents barons qui étaient alors quelque choſe; vingt-ſept ambaſſadeurs y repréſentèrent leurs ſouverains. On y diſputait de luxe, de magnificence: qu'on en juge par le nombre de cinquante orfèvres qui vinrent s'établir à Conſtance. On y compta cinq cents joueurs d'inſtrumens: & ce que les uſages de ce temps-là rendent très-croyable, il y eut ſept cents dix-huit courtiſannes ſous la protection du magiſtrat de la ville.

Le pape s'enfuit déguiſé en poſtillon ſur les terres de *Jean d'Autriche*, comte de Tirol. Ce prince eſt obligé de livrer le pape & de demander pardon à genoux à l'empereur.

Tandis que le pape eſt priſonnier dans un château de ce duc d'Autriche ſon protecteur, on inſtruit ſon procès.

On l'accuse de tous les crimes, on le dépose le 29 mai; & par là sentence le concile se réserve le droit de le punir.

Le 6 juillet de la même année 1415, *Jean Hus*, confesseur de la reine de Bohème, docteur en théologie, est brûlé vif par sentence des pères du concile, malgré le sauf-conduit très-formel que *Sigismond* lui avait donné. Cet empereur le remet aux mains de l'électeur palatin, qui le conduisit au bûcher dans lequel il loua DIEU jusqu'à ce que la flamme étouffât sa voix.

Voici les propositions principales pour lesquelles on le condamna à ce supplice horrible. „ Qu'il n'y a qu'une „ Eglise catholique qui renferme dans son sein tous les „ prédestinés; que les seigneurs temporels doivent obliger „ les prêtres à observer la loi; qu'un mauvais pape n'est „ pas vicaire de JESUS-CHRIST.

„ *Croyez-vous l'universel* à parte rei, lui dit un cardinal? „ *je crois l'universel* à parte mentis, répondit *Jean Hus*: „ *Vous ne croyez donc pas la présence réelle?* s'écria le „ cardinal. „

Il est manifeste qu'on voulait que *Jean* fût brûlé, & il le fut.

1416. *Sigismond* après la condamnation du pape & de *Jean Hus*, occupé de la gloire d'extirper le schisme, obtient, à Narbonne, des rois de Castille, d'Arragon & de Navarre, leur renonciation à l'obédience de *Pierre de la Lune*, ou *Luna*.

Il va de là à Chambéri ériger la Savoie en duché, & en donne l'investiture à *Amédée VIII.*

Il va à Paris, se met à la place du roi dans le parlement, & y fait un chevalier. On dit que c'était trop, & que le parlement fut blâmé de l'avoir souffert. Pourquoi? si le roi lui avait donné sa place, il devait trouver très-bon qu'il conférât un honneur qui n'est qu'un titre.

De Paris il va à Londres. Il trouve en abordant des seigneurs qui avancent vers lui dans l'eau l'épée à la main, pour lui faire honneur & pour l'avertir de ne pas agir en maître. C'était un aveu des droits que pouvait donner dans l'opinion des peuples ce grand nom de césar.

Il disait qu'il était venu à Londres pour négocier la paix entre l'Angleterre & la France. C'était dans le temps le plus malheureux de la monarchie française, lorsque le roi anglais *Henri V* voulait avoir la France par conquête & par héritage.

L'empereur, au lieu de faire cette paix, s'unit avec l'Angleterre contre la France malheureuse. Il l'est lui-même davantage en Hongrie. Les Turcs qui avaient renversé l'empire des califes & qui menaçaient Constantinople, ayant inondé la terre depuis l'Inde jusqu'à la Grèce, dévastaient la Hongrie & l'Autriche; mais ce n'était encore que des incursions de brigands. On envoie des troupes contre eux quand ils se retirent.

Tandis que *Sigismond* voyage, le concile après avoir brûlé *Jean Hus*, cherche une autre victime dans *Jérôme de Prague*. *Hiéronime* ou *Jérôme de Prague*, disciple de *Jean Hus*, qui lui était très-supérieur en esprit & en éloquence, fut brûlé quelque temps après son maître. Il harangua l'assemblée avec une éloquence d'autant plus touchante qu'elle était intrépide. Condamné, comme *Socrate*, par des ennemis fanatiques, il mourut avec la même grandeur d'ame.

Les papes avaient prétendu juger les princes & les dépouiller quand ils l'avaient pu; le concile sans pape crut avoir les mêmes droits. *Fréderic d'Autriche* avait, vers le Tirol, pris des villes que l'évêque de Trente réclamait, & il retenait l'évêque prisonnier. Le concile lui ordonne de rendre l'évêque & les villes, sous peine d'être privé lui & ses enfans de tous leurs fiefs de l'Eglise & de l'Empire.

Ce *Fréderic d'Autriche*, souverain du Tirol, s'enfuit de Constance. Son frere *Ernest* lui prend le Tirol, & l'empereur met *Fréderic* au ban de l'Empire. Tout s'accommode sur la fin de l'année. *Fréderic* reprend son Tirol, & *Ernest* son frère s'en tient à la Stirie qui était son apanage. Mais les Suisses, qui s'étaient saisis de quelques villes de ce duc d'Autriche, les gardent & fortifient leur ligue.

1417. L'empereur retourne à Constance; il y donne avec la plus grande pompe l'investiture de Maïence, de la Saxe, de la Poméranie, de plusieurs principautés: investiture qu'il faut prendre à chaque mutation d'empereur ou de vassal.

Il vend son électorat de Brandebourg à *Fréderic de Hohenzollern*, burgrave de Nuremberg, pour la somme de quatre cents mille florins d'or, que le burgrave avait amassée; somme très-considérable en ce temps-là. Quelques auteurs disent seulement cent mille, & sont plus croyables.

Sigismond se réserve, par le contrat, la faculté de racheter le Brandebourg pour la même somme, en cas qu'il ait des enfans.

Sentence de déposition prononcée dans le concile en présence de l'empereur contre le pape *Pierre Luna*, déclaré dans la sentence *parjure*, *perturbateur du repos public*, *hérétique*, *rejeté de* DIEU, *& opiniâtre*. La qualité d'opiniâtre était la seule qu'il méritât bien.

L'empereur propose au concile de réformer l'Eglise avant de créer un pape. Plusieurs prélats crient à l'hérétique, & on fait un pape sans réformer l'Eglise.

Vingt-trois cardinaux & trente-trois prélats du concile, députés des nations, s'assemblent dans un conclave. C'est le seul exemple que d'autres prélats, que des cardinaux aient eu droit de suffrage, depuis que le sacré collége s'était réservé à lui seul l'élection des papes; car *Grégoire VII* fut élu par l'acclamation du peuple.

On élit le 11 novembre *Othon Colonne*, qui change ce beau nom contre celui de *Martin*; c'eſt de tous les papes celui dont la conſécration a été la plus auguſte. Il fut conduit à l'égliſe par l'empereur & l'électeur de Brandebourg qui tenaient les rênes de ſon cheval, ſuivis de cent princes, des ambaſſadeurs de tous les rois, & d'un concile entier.

Au milieu de ce vaſte appareil d'un concile, & parmi tant de ſoins apparens de rendre la paix à l'Egliſe, & à l'Empire ſa dignité, quelle fut la principale occupation de *Sigiſmond*? celle d'amaſſer de l'argent. 1184.

Non content de vendre ſon électorat de Brandebourg, il s'était hâté, pendant la tenue du concile, de vendre à ſon profit quelques villes qu'il avait confiſquées à *Fréderic d'Autriche*. L'accommodement fait, il fallait les reſtituer. Cet embarras & la diſette continuelle d'argent où il était, mêlaient de l'aviliſſement à ſa gloire.

Le nouveau pape *Martin V* déclare *Sigiſmond* roi des Romains, en ſuppléant aux défauts de formalité, qui ſe trouvèrent dans ſon élection à Francfort.

Le pape, ayant promis de travailler à la réformation de l'Egliſe, publie quelques conſtitutions touchant les revenus de la chambre apoſtolique & les habits des clercs.

Il accorde à l'empereur le dixième de tous les biens eccléſiaſtiques d'Allemagne pendant un an, pour l'indemniſer des frais du concile; & l'Allemagne en murmura.

Troubles apaiſés cette année dans la Hollande, le Brabant & le Hainaut. Tout ce qui en réſulte d'important pour l'hiſtoire, c'eſt que *Sigiſmond* reconnaît que la province de Hainaut ne relève pas de l'Empire. Un autre empereur pouvait enſuite admettre le contraire. Le Hainaut avait autrefois, comme on a vu, relevé quelque temps d'un évêque de Liége.

Comme le droit féodal n'eſt point un droit naturel, que ce n'eſt point la poſſeſſion d'une terre qu'on cultive,

mais une prétention sur des terres cultivées par autrui, il a toujours été le sujet de mille disputes indécises.

1419. De plus grands troubles s'élevaient en Bohème. Les cendres de *Jean Hus* & de *Jérôme de Prague* excitaient un incendie.

Les partisans de ces deux infortunés voulurent soutenir leur doctrine & venger leur mort. Le célèbre *Jean Ziska* se met à la tête des hussites, & tâche de profiter de la faiblesse de *Venceslas*, du fanatisme des Bohémiens, & de la haine qu'on commence à porter au clergé, pour se faire un parti puissant & s'établir une domination.

Venceslas meurt en Bohème presque ignoré. *Sigismond* a donc à la fois l'Empire, la Hongrie, la Bohème, la suzeraineté de la Silésie; & s'il n'avait pas vendu son électorat de Brandebourg, il pouvait fonder la plus puissante maison d'Allemagne.

1420. C'est contre ce puissant empereur que *Jean Ziska* se soutient, & lui fait la guerre dans ses Etats patrimoniaux. Les moines étaient le plus souvent les victimes de cette guerre; ils payaient de leur sang la cruauté des pères de Constance.

Jean Ziska fait soulever toute la Bohème. Pendant ce temps, il y a de grands troubles en Danemarck au sujet du duché de Slesvich. Le roi *Eric* s'empare de ce duché; mais la guerre des hussites est bien plus importante & regarde de plus près l'Empire.

Sigismond assiége Prague; *Jean Ziska* le met en déroute & lui fait lever le siége; un prêtre marchait avec lui à la tête des hussites, un calice à la main, pour marquer qu'ils voulaient communier sous les deux espèces.

Un mois après, *Jean Ziska* bat encore l'empereur. Cette guerre dura seize années. Si l'empereur n'avait

pas violé son sauf-conduit, tant de malheurs ne seraient pas arrivés.

Il y avait long-temps qu'on ne fesait plus de croisades que contre les chrétiens. *Martin V* en fait prêcher une en Allemagne contre les hussites, au lieu de leur accorder la communion avec du vin. 1421.

Un évêque de Trèves marche à la tête d'une armée de croisés contre *Jean Ziska* qui, n'ayant pas avec lui plus de douze cents hommes, taille les croisés en pièces.

L'empereur marche encore vers Prague, & est encore battu.

Coribut, prince de Lithuanie, vient se joindre à *Ziska*, dans l'espérance d'être roi de Bohème. *Ziska*, qui méritait de l'être, menace d'abandonner Prague. 1422.

Le mot *Ziska* signifiait *borgne* en langue esclavonne, & on appelait ainsi ce guerrier, comme *Horatius* avait été nommé *Coclès*. Il méritait alors celui d'*aveugle*, ayant perdu les deux yeux; & ce *Jean l'aveugle* était bien un autre homme que l'autre *Jean l'aveugle* père de *Sigismond*. Il croyait, malgré la perte de ses yeux, pouvoir régner, puisqu'il pouvait combattre & être chef de parti.

L'empereur, chassé de la Bohème par les vengeurs de *Jean Hus*, a recours à sa ressource ordinaire, celle de vendre des provinces. Il vend la Moravie à *Albert* duc d'Autriche; c'était vendre ce que les hussites possédaient alors. 1423.

Procope, surnommé *le rasé*, parce qu'il était prêtre, grand capitaine, devenu l'œil & le bras de *Jean Ziska*, défend la Moravie contre les Autrichiens.

1424. Non-seulement *Ziska l'aveugle* se soutient malgré l'empereur, mais encore malgré *Coribut* son défenseur, devenu son rival. Il défait *Coribut* après avoir vaincu l'empereur.

Sigismond pouvait au moins profiter de cette guerre civile entre ses ennemis; mais, dans ce temps-là même, il est occupé à des noces. Il assiste avec pompe dans Presbourg au mariage d'un roi de Pologne, tandis que *Ziska* chasse son rival *Coribut*, & entre dans Prague en triomphe.

Ziska meurt d'une maladie contagieuse au milieu de son armée. Rien n'est plus connu que la disposition qu'on prétend qu'il fit de son corps en mourant. *Je veux qu'on me laisse en plein champ*, dit-il; *j'aime mieux être mangé des oiseaux que des vers; qu'on fasse un tambour de ma peau: on fera fuir nos ennemis au son de ce tambour.*

Son parti ne meurt point. Ce n'était pas *Ziska*, mais le fanatisme qui l'avait formé. *Procope le rasé* succède à son gouvernement & à sa réputation.

1425. 1426. La Bohème est divisée en plusieurs factions, mais toutes réunies contre l'empereur, qui ne peut se resaisir des ruines de sa patrie. *Coribut* revient, & est déclaré roi. *Procope* fait la guerre à cet usurpateur & à *Sigismond*. Enfin, l'Empire fournit une armée de près de cent mille hommes à l'empereur, & cette armée est entièrement défaite. On dit que les soldats de *Procope*, qu'on appelait les *Taborites*, se servirent, dans cette grande bataille, de haches à deux tranchans, & que cette nouveauté leur donna la victoire.

1427. Pendant que l'empereur *Sigismond* est chassé de la Bohème, & que les étincelles, sorties des cendres de *Jean Hus*, embrasent ce pays, la Moravie & l'Autriche, les guerres entre le roi de Danemarck & le Holstein continuent. Lubeck, Hambourg, Vismar, Stralsund, sont déclarées contre lui. Quelle était donc l'autorité de

l'empereur *Sigiſmond?* il prenait le parti du Danemarck; il écrivait à ces villes pour leur faire mettre bas les armes, & elles ne l'écoutaient pas.

Il ſemble avoir perdu ſon crédit comme empereur, ainſi qu'en qualité de roi de Bohème.

Il fait marcher encore une armée dans ſon pays, & cette armée eſt encore battue par *Procope*. *Coribut*, qui ſe diſait roi de Bohème, eſt mis dans un couvent par ſon propre parti, & l'empereur n'a plus de parti en Bohème.

On voit que *Sigiſmond* était très-mal ſecouru de 1428.
l'Empire, & qu'il ne pouvait armer les Hongrois. Il était chargé de titres & de malheurs. Il ouvre enfin dans Presbourg des conférences pour la paix avec ſes ſujets. Le parti nommé *des orphelins*, qui était le plus puiſſant à Prague, ne veut aucun accommodement, & répond *qu'un peuple libre n'a pas beſoin de roi.*

Procope le raſé, à la tête de ſon régiment de frères, 1429.
(ſemblable à celui que *Cromwell* forma depuis) ſuivi 1430.
de ſes orphelins, de ſes taborites, de ſes prêtres, qui portaient un calice, & qui conduiſaient les caliſtins, continue à battre par-tout les impériaux. La Miſnie, la Luſace, la Siléſie, la Moravie, l'Autriche, le Brandebourg, ſont ravagés. Une grande révolution était à craindre. *Procope* ſe ſert de retranchemens de bagages avec ſuccès contre la cavalerie allemande. Ces retranchemens s'appellent des *Tabors*. Il marche avec ces tabors; il pénètre aux confins de la Franconie.

Les princes de l'Empire ne peuvent s'oppoſer à ces irruptions; ils étaient en guerre les uns contre les autres. Que feſait donc l'empereur? il n'avait ſu que tenir un concile & laiſſer brûler deux prêtres.

Amurat II dévaſte la Hongrie pendant ces troubles. L'empereur veut intéreſſer pour lui le duc de Lithuanie,

& le créer roi ; il ne peut en venir à bout : les Polonais l'en empêchent.

1431. Il demande encore la paix aux huſſites, il ne peut l'obtenir ; & ſes troupes ſont encore battues deux fois. L'électeur de Brandebourg & le cardinal *Julien*, legat du pape, ſont défaits la ſeconde fois à Riſemberg d'une manière ſi complète, que *Procope* parut être le maître de l'Empire intimidé.

Enfin, les Hongrois, qu'*Amurat II* laiſſe reſpirer, marchent contre le vainqueur, & ſauvent l'Allemagne qu'ils avaient autrefois dévaſtée.

Les huſſites, repouſſés dans un endroit, ſont formidables dans tous les autres. Le cardinal *Julien*, ne pouvant faire la guerre, veut un concile, & propoſe d'y admettre des prêtres huſſites.

Le concile s'ouvre à Bâle le 23 mai.

1432. Les pères donnent aux huſſites des ſaufs-conduits pour deux cents perſonnes.

Le concile de Bâle, tenu ſous *Eugène IV*, n'était qu'une prolongation de pluſieurs autres indiqués par le pape *Martin V*, tantôt à Pavie, tantôt à Sienne. Les pères commencent par déclarer que le pape n'a ni le droit de diſſoudre leur aſſemblée, ni même celui de la transférer, & qu'il leur doit être ſoumis ſous peine de punition. Les conciles ſe regardaient comme les états généraux de l'Europe, juges des papes & des rois. On avait détrôné *Jean XXIII* à Conſtance, on voulait à Bâle faire rendre compte à *Eugène IV*.

Eugène, qui ſe croyait au-deſſus du concile, le diſſout, mais en vain. Il s'y voit cité pour y comparaître, plutôt que pour y préſider ; & *Sigiſmond* prend ce temps pour s'aller faire inutilement couronner en Lombardie, & enſuite à Rome.

Il trouve l'Italie puissante & divisée. *Philippe Visconti* régnait sur le Milanais & sur Gènes, malheureuse rivale de Venise, qui avait perdu sa liberté, & qui ne cherchait plus que des maîtres. Le duc de Milan & les Vénitiens se disputaient Vérone & quelques frontières. Les Florentins prenaient le parti de Venise. Lucques, Sienne étaient pour le duc de Milan. *Sigismond* est trop heureux d'être protégé par ce duc pour aller recevoir à Rome la vaine couronne d'empereur. Il prend ensuite le parti du concile contre le pape, comme il avait fait à Constance. Les pères déclarent sa sainteté contumace, & lui donnent soixante jours pour se reconnaître, après quoi on le déposera.

Les pères de Bâle voulaient imiter ceux de Constance. Mais les exemples trompent. *Eugène* était puissant à Rome, & les temps n'étaient pas les mêmes.

Les députés de Bohème sont admis au concile. *Jean* 1433.
Hus & *Jérôme* avaient été brûlés à Constance. Ses sectateurs sont respectés à Bâle : ils y obtiennent que leurs voix seront comptées. Les prêtres hussites qui s'y rendent, n'y marchent qu'à la suite de ce *Procope le rasé*, qui vient avec trois cents gentilshommes armés ; & les pères disaient : *Voilà le vainqueur de l'Eglise & de l'Empire.* Le concile leur accorde la permission de boire en communiant, & on dispute sur le reste. L'empereur arrive à Bâle, il y voit tranquillement son vainqueur, & s'occupe du procès qu'on fait au pape.

Tandis qu'on argumente à Bâle, les hussites de Bohème, joints aux Polonais, attaquent les chevaliers teutons : & chaque parti croit faire une guerre sainte. Tous les ravages recommencent ; les hussites se font la guerre entre eux.

Procope quitte le concile qu'il intimidait, pour aller se battre en Bohème contre la faction opposée. Il est tué dans un combat près de Prague.

La faction victorieuse fait ce que l'empereur n'aurait osé faire ; elle condamne au feu un grand nombre de prisonniers. Ces hérétiques, armés si long-temps pour venger la cendre de leur apôtre, se livrent aux flammes les uns les autres.

1434. Si les princes de l'Empire laissaient leur chef dans l'impuissance de se venger, ils ne négligeaient pas toujours le bien public. *Louis de Bavière*, duc d'Ingolstadt, ayant tyrannisé ses vassaux, abhorré de ses voisins, & n'étant pas assez puissant pour se défendre, est mis au ban de l'Empire ; & il obtient sa grace en donnant de l'argent à *Sigismond*.

L'empereur était alors si pauvre qu'il accordait les plus grandes choses pour les plus petites sommes.

Le dernier de la branche électorale de Saxe, de l'ancienne maison d'Ascanie, meurt sans enfans. Plusieurs parens demandent la Saxe : & il n'en coûte que cent mille florins au marquis de Misnie *Fréderic le belliqueux* pour l'obtenir. C'est de ce marquis de Misnie, landgrave de Thuringe, que descend la maison de Saxe si étendue de nos jours.

1435. L'empereur, retiré en Hongrie, négocie avec ses sujets de Bohème. Les états lui fixent des conditions auxquelles il pourra être reconnu, & entre autres, ils demandent qu'il n'altère plus la monnaie. Cette clause fait sa honte, mais honte commune avec trop de princes de ces temps-là. Les peuples ne sont soumis à des souverains ni pour être tyrannisés, ni pour être volés.

Enfin l'empereur ayant accepté les conditions, les Bohémiens se soumettent à lui & à l'Eglise. Voilà un vrai contrat passé entre le roi & le peuple.

1436. *Sigismond* rentre dans Prague & y reçoit un nouvel
1437. hommage, comme tenant nouvellement la couronne

du choix de la nation. Après avoir apaisé le reste des troubles, il fait reconnaître en Bohème le duc *Albert d'Autriche* son gendre pour héritier du royaume. C'est le dernier événement de sa vie, qui finit en décembre 1437.

ALBERT II D'AUTRICHE,

TRENTE-HUITIEME EMPEREUR.

IL parut alors que la maison d'Autriche pouvait être déjà la plus puissante de l'Europe. *Albert II* gendre de *Sigismond*, se vit roi de Bohème & de Hongrie, duc d'Autriche, souverain de beaucoup d'autres pays, & empereur. Il n'était roi de Hongrie & de Bohème que par élection : mais quand le père & l'aïeul ont été élus, le petit-fils se fait aisément un droit héréditaire. 1438.

Le parti des hussites, qu'on nommait les *Calistins*, élit pour roi *Casimir*, frère du roi de Pologne. Il faut combattre. L'armée de l'empereur commandée par *Albert l'Achille*, alors burgrave de Nuremberg, & depuis électeur de Brandebourg, assure par des victoires la couronne de Bohème à *Albert II d'Autriche*.

Dans une grande diète à Nuremberg, on réforme l'ancien tribunal des austrègues; remède inventé, comme on a vu, pour prévenir l'effusion de sang dans les querelles des seigneurs. L'offensé doit nommer trois princes pour arbitres; ils doivent être approuvés par les états de l'Empire, & juger dans l'année.

On divise l'Allemagne en quatre parties, nommées *cercles*, Bavière, Rhin, Suabe & Vestphalie. Les terres électorales ne sont pas compriſes dans ces quatre cercles, chaque électeur croyant de sa dignité de gouverner son Etat sans l'assujettir à ce réglement. Chaque cercle a un directeur & un duc ou général, & chaque membre

du cercle est taxé à un contingent en hommes ou en argent pour la sureté publique.

On abolit dans cette diète cette ancienne loi veimique qui subsistait encore en quelques endroits de la Vestphalie; loi qui n'en mérite pas le nom, puisque c'était l'opposé de toutes les lois. Elle s'appelait le *jugement secret*, & consistait à condamner un homme à mort, sans qu'il en fût rien. Elle fut instituée, comme nous l'avons vu, par *Charlemagne* contre les Saxons.

Cette manière de juger, qui n'est qu'une manière d'assassiner, a été pratiquée dans plusieurs Etats, & surtout à Venise, lorsqu'un danger pressant, ou qu'un intérêt d'Etat, supérieur aux lois, pouvait servir d'excuse à cette barbarie. Mais le décret de la diète abolit en vain cette loi exécrable: le tribunal secret subsiste toujours. Les juges ne cessèrent point de nommer leurs assesseurs. Ils osèrent même citer l'empereur *Fréderic III.* Il n'y a point d'excès à quoi ne puisse se porter une compagnie qui croit n'avoir point de compte à rendre. Cette cour infame ne fut pleinement détruite que par *Maximilien I.*

1439. D'un côté, le concile de Bâle continue à troubler l'Occident: de l'autre, les Turcs & les Tartares, qui se disputent l'Orient, portent leurs dévastations aux frontières de la Hongrie.

L'empereur grec *Jean Paléologue*. auquel il ne restait guère plus que Constantinople, croit en vain pouvoir obtenir du secours des chrétiens. Il s'humilie jusqu'à venir dans Rome soumettre l'Eglise grecque au pape.

Ce fut dans le concile de Ferrare, opposé par *Eugène IV* au concile de Bâle, que *Jean Paléologue* & son patriarche furent d'abord reçus. L'empereur grec & son clergé, dans leur soumission réelle, gardèrent en apparence la majesté de leur Empire, & la dignité de leur Eglise. Aucun de ces fugitifs ne baisa les pieds du pape; ils avaient en

horreur cette cérémonie, reçue par les empereurs d'Occident, qui se disaient souverains du pape. Cependant on avait, dans les premiers siècles, baisé les pieds des évêques grecs.

Paléologue & ses prélats suivent le pape, de Ferrare à Florence. Il y est solemnellement décidé & convenu par les représentans des Eglises latine & grecque, *que le saint Esprit procède du Père & du Fils par la production d'inspiration; que le Père communique tout au Fils, excepté la paternité; & que le Fils a de toute éternité la vertu productive, par laquelle le saint Esprit procède du Fils comme du Père.*

Le grand point intéressant & glorieux pour Rome était l'aveu de sa primatie. Le pape fut solemnellement reconnu, le 6 juillet, pour le chef de l'Eglise universelle.

Cette union des Grecs & des Latins fut, à la vérité, désavouée bientôt après par toute l'Eglise grecque. La victoire du pape *Eugène* fut aussi vaine que les subtilités métaphysiques sur lesquelles on disputait.

Dans le même temps qu'il rend ce service aux Latins, & qu'il finit, autant qu'il est en lui, le schisme de l'Orient & de l'Occident, le concile de Bâle le dépose du pontificat, le déclare *rebelle, simoniaque, schismatique, hérétique & parjure.*

Il faut avouer que les pères de Bâle agirent quelquefois comme des factieux imprudens, & qu'*Eugène* se conduisit comme un homme habile. Mais c'était un grand exemple des inconséquences qui gouvernent le monde, que la religion chrétienne étant née & détruite en Judée, le chef de cette religion, souverain à Rome, fût jugé & condamné en Suisse.

On ne doit pas oublier que *Paléologue*, de retour à Constantinople, fut si odieux à son Eglise, pour l'avoir soumise à Rome, que son propre fils lui refusa la sépulture.

Cependant les Turcs avancent jusqu'à Semendria en Hongrie. Au milieu de ces alarmes, *Albert d'Autriche*,

dont on attendait beaucoup, meurt le 27 octobre, laissant l'Empire affaibli, comme il l'avait trouvé, & l'Europe malheureuse.

FREDERIC D'AUTRICHE,

TROISIEME DU NOM,

TRENTE-NEUVIEME EMPEREUR.

1440. ON s'assemble à Francfort, selon la coutume, pour le choix d'un roi des Romains. Les Etats de Bohème, qui étaient sans souverain, jouissent avec les autres électeurs du droit de suffrage; privilége qui n'a jamais été donné qu'à la Bohème.

Louis, landgrave de Hesse, refuse la couronne impériale. On en voit plusieurs exemples dans l'histoire. L'Empire passait depuis long-temps pour une épouse sans dot, qui avait besoin d'un mari très-riche.

Fréderic d'Autriche duc de Styrie, fils d'*Ernest*, qui était bien moins puissant que le landgrave de Hesse, n'est pas si difficile.

Dans la même année, *Albert*, duc de Bavière, refuse la couronne de Bohème qu'on lui offre : mais ce nouveau refus vient d'un motif qui doit servir d'exemple aux princes. La veuve de l'empereur roi de Bohème & de Hongrie, duc d'Autriche, venait d'accoucher d'un posthume nommé *Ladislas*. *Albert de Bavière* crut qu'on devait avoir égard au sang de ce pupille. Il regarda la Bohème comme l'héritage de cet enfant. Il ne voulut pas le dépouiller. L'intérêt ne gouverne pas toujours les souverains. Il y a aussi de l'honneur parmi eux; & ils devraient songer que cet honneur, quand il est assuré, vaut mieux qu'une province incertaine.

A l'exemple du bavarois, l'empereur *Fréderic III* refuſe auſſi la couronne de Bohème. Voilà ce que fait l'exemple de la vertu. *Fréderic III* ne veut pas être moins généreux que le duc de Bavière. Il ſe charge de la tutelle de l'enfant *Ladiſlas*, qui devait, par le droit de naiſſance, poſſéder la haute Autriche, où eſt Vienne, & qui était appelé au trône de la Bohème & de la Hongrie par le choix des peuples, qui reſpectaient en lui le ſang dont il ſortait.

Concile de Freiſingen dans lequel on prive de la ſépulture tous ceux qui ſeront morts en combattant dans un tournoi, ou qui ne ſe ſeront point confeſſés dans l'année. Ces décrets groſſiers & ridicules n'ont jamais de force.

Grande diète à Maïence. L'anti-pape *Amédée* de Savoie, *Felix*, créé par le concile de Bâle, envoie un légat *à latere* à cette diète; on lui fait quitter ſa croix & la pourpre qu'*Amédée* lui a donnée. Cet *Amédée* était un homme bizarre qui, ayant renoncé à ſon duché de Savoie pour la vie molle d'ermite, quittait ſa retraite de Ripaille pour être pape. Les pères du concile de Bâle l'avaient élu quoiqu'il fût ſéculier. Ils avaient en cela violé tous les uſages; auſſi ces pères n'étaient regardés à Rome que comme des ſéditieux. La diète de Maïence tient la balance entre les deux papes. 1441.

L'ordre teutonique gouverne ſi durement la Pruſſe, que les peuples ſe donnent à la Pologne.

L'empereur élève à ſa cour le jeune *Ladiſlas* roi de Bohème, & le royaume eſt adminiſtré au nom de ce jeune prince, mais au milieu des contradictions & des troubles. Tous les électeurs & beaucoup de princes viennent aſſiſter au couronnement de l'empereur à Aix-la-chapelle. Chacun avait à ſa ſuite une petite armée. Ils mettaient alors leur gloire à paraître avec éclat dans ces jours de cérémonie; ils la mettent aujourd'hui à n'y plus paraître.

Grand exemple de la liberté des peuples du Nord. *Eric*, roi du Danemarck & de Suède, déſigne ſon neveu

succeſſeur de ſon royaume. Les Etats s'y oppoſent, en diſant que, par les lois fondamentales, la couronne ne doit point être héréditaire. Leur loi fondamentale eſt bien différente aujourd'hui. Ils déposèrent leur vieux roi *Eric*, qui voulait être trop abſolu, & ils appelèrent à la couronne, ou plutôt à la première magiſtrature du royaume *Chriſtophe de Bavière*.

1443. 1444. La politique, les lois, les uſages, n'avaient rien alors de ce qu'ils ont de nos jours. On voit dans ces années la France unie avec la maiſon d'Autriche contre les Suiſſes. Le dauphin, depuis *Louis XI*, marche contre les Suiſſes, dont la France devait défendre la liberté. Les auteurs parlent d'une grande victoire que le dauphin remporta près de Bâle; mais s'il avait gagné une ſi grande bataille, comment put-il n'obtenir qu'à peine la permiſſion d'entrer dans Bâle avec ſes domeſtiques? Ce qui eſt certain, c'eſt que les Suiſſes ne perdirent point la liberté pour laquelle ils combattaient, & que cette liberté ſe fortifia de jour en jour malgré leurs diſſentions.

Ce n'était pas contre les Suiſſes qu'il fallait marcher alors; c'était contre les Turcs. *Amurat II*, après avoir abdiqué l'empire, l'avait repris à la prière des janiſſaires. Ce turc, qu'on peut compter parmi les philoſophes, était compté parmi les héros. Il pouſſait ſes conquêtes en Hongrie. Le roi de Pologne *Uladislas*, le ſecond des *Jagellons*, venait d'être élu par les Hongrois, au mépris du jeune *Ladislas d'Autriche*, élevé toujours chez l'empereur. Il venait de conclure avec *Amurat* la paix la plus ſolemnelle.

Amurat & *Uladislas* la jurèrent tous deux ſolemnellement, l'un ſur l'alcoran, l'autre ſur l'évangile.

Le cardinal *Julien Céſarini*, légat du pape en Allemagne, homme fameux par ſes pourſuites contre les partiſans de *Jean Hus*, par le concile de Bâle, auquel il avait d'abord préſidé, par la croiſade qu'il prêchait contre les Turcs,

crut que c'était une action sainte de violer un serment fait à des turcs. Cette piété lui parut d'autant plus convenable, que le sultan était alors occupé à réprimer des séditions en Asie. Il était du devoir des catholiques de ne pas tenir la foi aux hérétiques ; donc c'était une plus grande vertu d'être perfide envers les Musulmans qui ne croient qu'en DIEU. Le pape *Eugène IV*, pressé par le légat, ordonna au roi de Hongrie *Ladislas* d'être chrétiennement parjure.

Tous les chefs se laissèrent entraîner au torrent, & surtout *Jean Corvin Huniade*, ce fameux général des armées hongroises, qui combattit si souvent *Amurat* & *Mahomet II*. *Ladislas*, séduit par de fausses espérances & par une morale encore plus fausse, surprit les terres du sultan. Il le rencontra bientôt vers le Pont-Euxin, dans ce pays qu'on nomme aujourd'hui la Bulgarie, & qui était autrefois la Mœsie. La bataille se donna près de la ville de Varnes.

Amurat portait dans son sein le traité de paix qu'on venait de conclure. Il le tira au milieu de la mêlée, dans un moment où ses troupes pliaient, & pria DIEU, qui punit les parjures, de venger cet outrage fait aux lois des nations. Le roi *Ladislas* fut percé de coups. Sa tête, coupée par un janissaire, fut portée en triomphe de rang en rang dans l'armée turque, & ce spectacle acheva la déroute.

Quelques-uns disent que le cardinal *Julien*, qui avait assisté à la bataille, voulant, dans sa fuite, passer une rivière, y fut abymé par le poids de l'or qu'il portait ; d'autres disent que les Hongrois même le tuèrent. Il est certain qu'il périt dans cette journée.

L'Allemagne devait s'opposer au progrès des Ottomans : mais alors même *Fréderic III*, qui avait appelé les Français à son secours contre les Suisses, voyant que ces défenseurs inondent l'Alsace & le pays Messin, veut chasser ces alliés dangereux. 1445.

Charles VII réclamait le droit de protection dans la ville de Toul, quoique cette ville fût impériale. Il exige au même titre des préfens de Metz & de Verdun. Ce droit de protection fur ces villes dans leurs befoins eft l'origine de la fouveraineté qu'enfin les rois de France en ont obtenue.

On fait fur ces frontières une courte guerre aux Français, au lieu d'en faire aux Turcs une longue, vive & bien conduite.

La guerre eccléfiaftique entre le concile de Bâle & le pape *Eugène IV* dure toujours. *Eugène* s'avife de dépofer les archevêques de Cologne & de Trèves, parce qu'ils étaient partifans du concile de Bâle. Il n'avait nul droit de les dépofer comme archevêques, encore moins comme électeurs. Mais que fait-il? il nomme à Cologne un neveu du duc de Bourgogne, il nomme à Trèves un frère naturel de ce prince; car jamais pape ne put difpofer des Etats qu'en armant un prince contre un autre.

1446. Les autres électeurs, les princes prennent le parti des deux évêques vainement dépofés. Le pape l'avait prévu; il propofe un tempérament, rétablit les deux évêques, il flatte les Allemands : & enfin l'Allemagne, qui fe tenait neutre entre l'anti-pape & lui, reconnaît *Eugène* pour feul pape légitime. Alors le concile de Bâle tombe dans le mépris, & bientôt après il fe diffout infenfiblement de lui-même.

1447. Concordat germanique. Ce concile avait du moins établi des réglemens utiles, que le corps germanique adopta dès-lors, & qu'il foutient encore aujourd'hui. Les élections, dans les égliſes cathédrales & abbatiales, ſont rétablies.

Le pape ne nomme aux petits bénéfices que pendant fix mois de l'année.

On ne paie rien à la chambre apoftolique pour les petits bénéfices; plufieurs autres lois pareilles ſont confirmées par

le pape *Nicolas V*, qui par-là rend hommage à ce concile de Bâle, regardé à Rome comme un conciliabule.

Le ſultan *Amurat II* défait encore les Hongrois commandés par le fameux *Huniade*. L'Allemagne, à ces funeſtes nouvelles, ne s'arme point encore. 1448.

L'Allemagne n'eſt occupée que de petites guerres. *Albert l'Achille*, électeur de Brandebourg, en a une contre la ville de Nuremberg qu'il voulait ſubjuguer; preſque toutes les villes impériales prennent la défenſe de Nuremberg, & l'empereur reſte ſpectateur tranquille de ces querelles. Il ne veut point donner le jeune *Ladislas* à la Bohème qui le redemande, & laiſſe ſoupçonner qu'il veut garder le bien de ſon pupille. 1449.

Ce jeune *Ladislas* devait être à la fois roi de Bohème, duc d'une partie de l'Autriche, de la Moravie, de la Siléſie. Ces biens auraient pu tenter enfin la vertu.

Amédée de Savoie cède enfin ſon pontificat, & redevient ermite à Ripaille.

La Bohème, la Hongrie, la haute Autriche demandent à la fois le jeune *Ladislas* pour ſouverain. 1450. 1451.

Un gentilhomme, nommé *Eiſinger*, fait ſoulever l'Autriche en faveur de *Ladislas*. *Fréderic* s'excuſe toujours ſur ce que *Ladislas* n'eſt point majeur. Il envoie *Fréderic d'Autriche* ſon frère contre les ſéditieux, & prend ce temps-là pour ſe faire couronner en Italie. 1452.

Alfonſe d'Arragon régnait alors à Naples, & prenait les intérêts de l'empereur, parce qu'il craignait les Vénitiens trop puiſſans. Ils étaient maîtres de Ravenne, de Bergame, de Breſcia, de Crême. Milan était au fils d'un payſan, devenu l'homme le plus conſidérable de l'Italie. C'était *François Sforze* ſucceſſeur des Viſcontis. Florence était liguée avec le pape contre *Sforze*, le ſaint-ſiége avait

recouvré Bologne. Tous les autres Etats appartenaient à divers seigneurs qui s'en étaient rendus maîtres. Les choses demeurent en cet état pendant le voyage de *Fréderic III* en Italie. Ce voyage fut un des plus inutiles & des plus humilians qu'aucun empereur eût fait encore. Il fut attaqué par des voleurs sur le chemin de Rome. On lui prit une partie de son bagage; il y courut risque de la vie. Quelle manière de venir être couronné césar & chef du monde chrétien!

Il se fait à Rome une innovation unique jusqu'à ce jour. *Fréderic III* n'osait aller à Milan proposer qu'on lui donnât la couronne de Lombardie. *Nicolas V* la lui donne lui-même à Rome: & cela seul pouvait servir de titre aux papes pour créer des rois lombards, comme ils créaient des rois de Naples.

Le pape confirme à *Fréderic III* cette tutelle du jeune *Ladislas* roi de Bohême, de Hongrie, duc d'Autriche; tutelle qu'on voulait lui enlever; & excommunie ceux qui la lui disputent.

Cette bulle est tout ce que l'empereur remporte de Rome; & avec cette bulle il est assiégé à Neustad en Autriche par ceux qu'il appelle rebelles, c'est-à-dire par ceux qui lui redemandent son pupille *Ladislas*.

Enfin il rend le jeune *Ladislas* à ses peuples. On l'a beaucoup loué d'avoir été un tuteur fidèle, quoiqu'il n'eût rendu ce dépôt que forcé par les armes. Lui aurait-on fait une vertu de ne pas attenter à la vie de son pupille?

1453. Cette année est la mémorable époque de la prise de Constantinople par *Mahomet II*. Certes c'était alors qu'il eût fallu des croisades. Mais il n'est pas étonnant que les puissances chrétiennes qui, dans ces anciennes croisades même, avaient ravi Constantinople à ses maîtres légitimes, la laissassent prendre enfin par les Ottomans. Les Vénitiens s'étaient dès long-temps emparés d'une partie de la Grèce. Les Turcs avaient tout le reste. Il ne restait de l'ancien

empire que la seule ville impériale, assiégée par plus de deux cents mille hommes; & dans cette ville on disputait encore sur la religion. On agitait s'il était permis de prier en latin; si la lumière du Thabor était créée ou éternelle; si l'on pouvait se servir de pain azyme.

Le dernier empereur *Constantin* avait auprès de lui le cardinal *Isidore*, dont la seule présence irritait & décourageait les Grecs. *Nous aimons mieux*, disaient-ils, *voir ici le turban qu'un chapeau de cardinal.*

Tous les historiens, & même les plus modernes, répètent les anciens contes que firent alors les moines. *Mahomet*, selon eux, n'est qu'un barbare, qui met tout Constantinople à feu & à sang, & qui, amoureux d'une *Irène* sa captive, lui coupe la tête pour complaire à ses janissaires. Tout cela est également faux. *Mahomet II* était mieux élevé, plus instruit, & savait plus de langues qu'aucun prince de la chrétienté. Il n'y eut qu'une partie de la ville prise d'assaut par les janissaires. Le vainqueur accorda généreusement une capitulation à l'autre partie, & l'observa fidèlement: & quant au meurtre de sa maîtresse, il faut être bien ignorant des usages des Turcs pour croire que les soldats se mêlent de ce qui se passe dans le lit d'un sultan.

On assemble une diète à Ratisbonne pour tâcher de s'opposer aux armes ottomanes. *Philippe*, duc de Bourgogne, vient à cette diète, & offre de marcher contre les Turcs si on le seconde. *Fréderic* ne se trouva pas seulement à Ratisbonne. C'est cette année 1453 que l'Autriche est érigée en archiduché: le diplome en fait foi.

Le cardinal *Eneas Silvius*, qui fut depuis le pape *Pie II*, légat alors en Allemagne, sollicite tous les princes à défendre la chrétienté; il s'adresse aux chevaliers teutoniques, & les fait souvenir de leurs vœux; mais ils ne sont occupés qu'à combattre leurs sujets de la Poméranie & de la Prusse, qui secouent leur joug, & qui se donnent à la Pologne. 1454.

1455. Perſonne ne s'oppoſe donc aux conquêtes de *Mahomet II;* & par une fatalité cruelle, preſque tous les princes de l'Empire s'épuiſaient alors dans de petites guerres les uns contre les autres.

Le duché de Luxembourg était envahi par le duc de Saxe, & défendu par le duc de Bourgogne au ſujet de vingt-deux mille florins.

Le jeune *Ladislas*, roi de Hongrie & de Bohème, réclame ce duché. Il ne paraît pas que l'empereur prenne part à aucune de ces querelles. Le duché de Luxembourg reſta enfin à la maiſon de Bourgogne.

1456. Ce *Ladislas*, qui pouvait être un très-grand prince,
1457. meurt haï & mépriſé. Il s'était enfui à Vienne, quand les Turcs aſſiégeaient Belgrade. Il avait laiſſé au célèbre *Huniade* & au cordelier *Jean Capiſtran* la gloire de faire lever le ſiége.

L'empereur prend pour lui Vienne & la baſſe Autriche; le duc *Albert* ſon frère, la haute; & *Sigiſmond* leur couſin, la Carinthie.

1458. *Fréderic III* veut en vain avoir la Hongrie; elle ſe donne à *Mathias*, fils du grand *Huniade* ſon défenſeur. Il tente auſſi de régner en Bohème, & les états éliſent *George Podibrade* qui avait combattu pour eux.

1459. *Fréderic III* n'oppoſe au fils de *Huniade* & au vaillant *Podibrade* que des artifices. Ces artifices font voir ſa faibleſſe; & cette faibleſſe enhardit le duc de Bavière, le comte palatin, l'électeur de Maïence, pluſieurs princes, & juſqu'à ſon propre frère, à lui déclarer la guerre en faveur du roi de Bohème.

Il eſt battu à Eins par *Albert* ſon frère; il ne ſe tire d'affaire qu'en cédant quelques places de l'Autriche. Il

était traité par toute l'Allemagne plutôt comme membre, que comme chef de l'Empire.

Le nouveau pape *Eneas Silvius*, *Pie II*, avait convoqué 1460.
à Mantoue une assemblée de princes chrétiens pour former une croisade contre *Mahomet II;* mais les malheurs de ces anciens armemens, lorsqu'ils avaient été faits sans raison, empêchèrent toujours qu'on n'en fît de nouveaux, lorsqu'ils étaient raisonnables.

L'Allemagne est toujours désunie. Un duc d'une partie de la Bavière, dont Landshut est la capitale, songe plutôt, par exemple, à soutenir d'anciens droits sur Donavert qu'au bien général de l'Europe. Et au contraire, dans l'enthousiasme des anciennes croisades, on eût vendu Donavert pour aller à Jérusalem.

Ce duc de Bavière, *Louis*, ligué contre tous les princes de sa maison avec *Ulric* comte de Virtemberg, a une armée de vingt mille hommes.

L'empereur soutint les droits de Donavert, ville dès long-temps impériale, contre les prétentions du duc. Il se sert du fameux *Albert l'Achille*, électeur de Brandebourg, pour réprimer le duc de Bavière & sa ligue.

Autres troubles pour le comté de Holstein. Le roi de Danemarck, *Christiern*, s'en empare par droit de succession aussi-bien que de Slesvich, en donnant quelque argent aux autres héritiers, & fait hommage du Holstein à l'empereur.

Autres troubles beaucoup plus grands par la querelle 1461.
de la Bavière qui déchire l'Allemagne ; autres encore 1462.
par la discorde qui règne entre l'empereur & son frère 1463.
Albert duc de la haute Autriche. Il faut que l'empereur plie, & qu'il cède, par accommodement, le gouvernement de son propre pays de l'Autriche viennoise ou basse Autriche. Mais, sur le délai d'un paiement de quatorze

mille ducats, la guerre recommence entre les deux frères. Ils en viennent à une bataille, & l'empereur eſt battu.

Son ami *Albert l'Achille* de Brandebourg eſt auſſi, malgré ſon ſurnom, battu par le duc de Bavière. Tous ces troubles inteſtins anéantiſſent la majeſté de l'Empire, & rendent l'Allemagne très-malheureuſe.

1464. Autre aviliſſement encore. Il régnait toujours dans les nations un préjugé, que celui qui était poſſeſſeur d'un certain gage, d'un certain ſigne, avait de grands droits à un royaume. Dans le malheureux empire grec, un habit & des ſouliers d'écarlate ſuffiſaient quelquefois pour faire un empereur. La couronne de fer de *Monza* donnait des droits ſur la Lombardie; la lance & l'épée de *Charlemagne*, quand des rivaux ſe diſputaient l'Empire, attiraient un grand parti à celui qui s'était ſaiſi de ces vieilles armes. En Hongrie, il fallait avoir une certaine couronne d'or. Cet ornement était dans le tréſor de l'empereur *Fréderic*, qui ne l'avait jamais voulu rendre, en rendant aux Hongrois *Ladislas* ſon pupille.

Mathias Huniade redemande ſa couronne d'or à l'empereur, & lui déclare la guerre.

Fréderic III rend enfin ce *palladium* de la Hongrie. On fait un traité qui ne reſſemble à aucun traité. *Mathias* reconnaît *Fréderic* pour père, & *Fréderic* appelle *Mathias* ſon fils; & il eſt dit que, ſi ce prétendu fils meurt ſans enfans & ſans neveux, le prétendu père ſera roi de Hongrie. Enfin le fils donne au père ſoixante mille écus.

1465. C'était alors le temps des petiteſſes parmi les puiſſances
1466. chrétiennes. Il y avait toujours deux partis en Bohème, les catholiques & les huſſites. Le roi *George Podibrade*, au lieu d'imiter les *Scanderbeg* & les *Huniades*, favoriſe les huſſites contre les catholiques en Siléſie; & le pape *Paul II* autoriſe la révolte des Siléſiens par une bulle.

Enſuite il excommunie *Podibrade*, il le prive du royaume. Ces indignes querelles privent la chrétienté d'un puiſſant ſecours. *Mahomet II* n'avait point de muphti qui l'excommuniât.

Les catholiques de Bohème offrent la couronne de Bohème à l'empereur; mais dans une diète à Nuremberg, la plupart des princes prennent le parti de *Podibrade* en préſence du légat du pape; & le duc *Louis de Bavière-Landshut* dit qu'au lieu de donner la Bohème à *Fréderic*, il faut donner à *Podibrade* la couronne de l'Empire. La diète ordonne qu'on entretiendra un corps de vingt mille hommes pour défendre l'Allemagne contre les Turcs. L'Allemagne bien gouvernée eût pu en oppoſer trois cents mille. 1467.

Les chevaliers teutoniques, qui pouvaient imiter l'exemple de *Scanderbeg*, ne font la guerre que pour la Pruſſe: & enfin, par un traité ſolemnel, ils ſe rendent feudataires de la Pologne. Le traité fut fait à Thorn l'année précédente, & exécuté en 1467.

Le pape donne la Bohème à *Mathias Huniade*, ou *Corvin*, roi de Hongrie: c'eſt-à-dire, que le pape dont le grand intérêt était d'oppoſer une digue au progrès des Turcs, ſurtout après la mort du grand *Scanderbeg*, excite une guerre civile entre des chrétiens, & outrage l'empereur & l'Empire, en oſant dépoſer un roi électeur: car le pape n'avait pas plus de droit de dépoſer un roi de Bohème que ce prince n'en avait de donner le ſiége de Rome. 1468.

Mathias Huniade perd du temps, des troupes & des négociations, pour s'emparer de la Bohème.

L'empereur fait avec molleſſe le rôle de médiateur. Pluſieurs princes d'Allemagne ſe font la guerre; d'autres font des trèves. La ville de Conſtance s'allie avec les cantons ſuiſſes.

Un abbé de Saint-Gal unit le Tockembourg à sa riche abbaye, & il ne lui en coûte que quatorze mille florins. Les Liégeois ont une guerre malheureuse avec le duc de Bourgogne. Chaque prince est en crainte de ses voisins, il n'y a plus de centre : l'empereur ne fait rien.

1469. *Mathias Huniade* & *Podibrade* se disputent toujours la
1470. Bohème. La mort subite de *Podibrade* n'éteint point la
1471. guerre civile. Le parti hussite élit *Ladislas* roi de Pologne.
1472. Les catholiques tiennent pour *Mathias Huniade*.

La maison d'Autriche, qui devait être puissante sous *Fréderic III*, perd long-temps beaucoup plus qu'elle ne gagne. *Sigismond d'Autriche*, dernier prince de la branche du Tirol, vend au duc de Bourgogne, *Charles le téméraire*, le Brisgau, le Sundgau, le comté de Ferrete, qui lui appartenaient, pour quatre-vingts mille écus d'or. Rien n'est plus commun dans les quatorze & quinzième siècles que des Etats vendus à vil prix. C'était démembrer l'Empire, c'était augmenter la puissance d'un prince de France, qui alors possédait tous les Pays-Bas. On ne pouvait prévoir qu'un jour l'héritage de la maison de Bourgogne reviendrait à la maison d'Autriche. Les lois de l'Empire défendent ces aliénations, il y faut au moins le consentement de l'empereur; & on néglige même de le demander.

Dans le même temps, le duc *Charles de Bourgogne* achète, environ pour le même prix, le duché de Gueldres & le comté de Zutphen.

Ce duc de Bourgogne était le plus puissant de tous les princes qui n'étaient pas rois, & peu de rois étaient aussi puissans que lui. Il se trouvait à la fois vassal de l'empereur & du roi de France, mais très-redoutable à l'un & à l'autre.

1473. Ce duc de Bourgogne, aussi entreprenant que l'em-
1474. pereur l'était peu, inquiète tous ses voisins, & presque

tous à la fois. On ne pouvait mieux mériter le nom de *téméraire*.

Il veut envahir le palatinat. Il attaque la Lorraine & les Suiſſes. C'eſt alors que les rois de France traitent avec les Suiſſes pour la première fois. Il n'y avait encore que huit cantons d'unis : Schvitz, Uri, Undervald, Lucerne, Zurich, Glaris, Zug & Berne.

Louis XI leur donne vingt mille francs par an, & quatre florins & demi par ſoldat tous les mois.

C'eſt toujours la deſtinée des Turcs, que les chrétiens 1475.
ſe déchirent entre eux, comme pour faciliter les conquêtes de l'empire ottoman. *Mahomet*, maître de l'Epire, du Péloponèſe, du Négrepont, fait tout trembler. *Louis XI* ne ſonge qu'à ſapper la grandeur du duc de Bourgogne dont il eſt jaloux ; les provinces d'Italie, qu'à ſe maintenir les unes contre les autres ; *Mathias Huniade*, qu'à diſputer la Bohème au roi de Pologne ; & *Fréderic*, *III* qu'à amaſſer quelque argent dont il puiſſe un jour faire uſage pour mieux établir ſa puiſſance.

Mathias Huniade, après une bataille gagnée, ſe contente de la Siléſie & de la Moravie ; il laiſſe la Bohème & la Luſace au roi de Pologne.

Charles le téméraire envahit la Lorraine ; il ſe trouve, par cette uſurpation, maître d'un des plus beaux Etats de l'Europe, des portes de Lyon juſqu'à la mer de Hollande.

Sa puiſſance ne le ſatisfait pas ; il veut renouveler 1476.
l'ancien royaume de Bourgogne, & y enclaver les Suiſſes. Ces peuples ſe défendent contre lui, auſſi-bien qu'ils ont fait contre les Autrichiens ; ils le défont entièrement à la bataille de Grandſon ou de Morat. Leurs piques & leurs eſpadons triomphent de la groſſe artillerie & de la brillante gendarmerie de Bourgogne. Les Suiſſes étaient alors les ſeuls dans l'Europe qui combattiſſent pour la

liberté. Les princes, les républiques mêmes, comme Veniſe, Florence, Gènes, n'avaient preſque été en guerre que pour leur agrandiſſement. Jamais peuple ne défendit mieux cette liberté précieuſe que les Suiſſes. Il ne leur a manqué que des hiſtoriens.

C'eſt à cette bataille de Morat que *Charles le téméraire* perdit ce beau diamant, qui paſſa depuis au duc de Florence. Un ſuiſſe, qui le trouva parmi les dépouilles, le vendit pour un écu.

1477. *Charles le téméraire* périt enfin devant Nanci, trahi par le napolitain *Campo-Baſſo*, & tué, en fuyant après la bataille, par *Bauſemont* gentilhomme lorrain.

Par ſa mort, le duché de Bourgogne, l'Artois, le Charolais, Mâcon, Bar-ſur-Seine, Lille, Douai, les villes ſur la Somme, reviennent à *Louis XI* roi de France, comme des fiefs de la couronne; mais la Flandre qu'on nomme impériale, avec tous les Pays-Bas & la Franche-Comté, appartenaient à la jeune princeſſe *Marie*, fille du dernier duc.

Ce que fit certainement de mieux *Fréderic III*, fut de marier ſon fils *Maximilien* avec cette riche héritière.

Maximilien épouſe *Marie*, le 17 août, dans la ville de Gand, & *Louis XI*, qui avait pu la donner en mariage à ſon fils, lui fait la guerre. (1)

Ce droit féodal, qui n'eſt, dans ſon principe, que le droit du plus fort, & dans ſes conſéquences, qu'une ſource éternelle de diſcordes, allumait cette guerre contre la princeſſe. Le Hainaut devait-il revenir à la France? était-ce une province impériale? la France avait-elle

(1) M. de *Voltaire* ſuit ici l'opinion commune; mais il faut obſerver que la princeſſe était beaucoup plus âgée que le dauphin, & que les Flamands étaient ſi oppoſés à ce mariage, qu'ils condamnèrent à mort deux des principaux miniſtres de leur ſouveraine, ſoupçonnés de pencher pour la France, & les exécutèrent ſous les yeux même de la princeſſe qui demandait leur grace.

des droits sur Cambrai ? en avait-elle sur l'Artois ? la Franche-Comté devait-elle être encore réputée province de l'Empire ? était-elle de la succession de Bourgogne, ou reversible à la couronne de France ? *Maximilien* aurait bien voulu tout l'héritage. *Louis XI* voulait tout ce qui était à sa bienséance. C'est donc ce mariage qui est la véritable origine de tant de guerres malheureuses entre les maisons de France & d'Autriche ; c'est parce qu'il n'y avait point de loi reconnue que tant de peuples ont été sacrifiés.

Louis XI s'empare d'abord des deux Bourgognes, & vers les Pays-Bas, de tout ce qu'il peut prendre dans l'Artois & dans le Hainaut.

Un prince d'Orange, de la maison de Châlons en Franche-Comté, tâche de conserver cette province à *Marie*. Cette princesse se défend dans les Pays-Bas, sans que son mari puisse lui fournir des secours d'Allemagne. *Maximilien* n'était encore que le mari indigent d'une héroïne souveraine. Il presse les princes allemands d'embrasser sa cause. Chacun songeait à la sienne propre. Un landgrave de Hesse enlevait un électeur de Cologne & le retenait en prison. Les chevaliers teutons prenaient Riga en Livonie. *Mathias Huniade* était prêt à s'accommoder avec *Mahomet II*. 1478.

Enfin *Maximilien*, aidé des seuls Liégeois, se met à la tête des armées de sa femme ; on les appelait les *armées flamandes*, quoique la Flandre proprement dite, c'est-à-dire le pays depuis Lille jusqu'à Gand, fût en partie aux Français. La princesse *Marie* eut une armée plus forte que le roi de France. 1479.

Maximilien défait les Français à la journée de Guinegaste au mois d'août. Cette bataille n'est pas de celles qui décident du sort de toute une guerre. 1480.

On négocie. Le pape *Sixte IV* envoie un légat en Flandre. On fait une trève de deux années. Où eſt, pendant tout ce temps, l'empereur *Fréderic III*? Il ne fait rien pour ſon fils ni pendant la guerre, ni pendant les négociations; mais il lui avait donné *Marie* de Bourgogne, & c'était beaucoup.

1481. Cependant les Turcs aſſiégent Rhodes; le fameux grand-maître d'*Aubuſſon*, à la tête de ſes chevaliers, fait lever le ſiége au bout de trois mois.

Mais le bacha *Acomat* aborde dans le royaume de Naples avec cent cinquante galères. Il prend Otrante d'aſſaut. Tout le royaume eſt près d'être envahi. Rome tremble. L'indolence des princes chrétiens n'échappe à ce torrent que par la mort imprévue de *Mahomet II*. Et les Turcs abandonnent Otrante.

Accord bizarre de *Jean*, roi de Danemarck & de Suède, avec ſon frère *Fréderic* duc de Holſtein. Le roi & le duc doivent gouverner le Holſtein fief de l'Empire, & Sleſvich fief du Danemarck en commun. Tous les accords ont été des ſources de guerres, mais celui-ci ſurtout.

Les cantons de Fribourg en Suiſſe & de Soleure ſe joignent aux huit autres. C'eſt un très-léger événement par lui-même. Deux petites villes ne ſont rien dans l'hiſtoire du monde; mais devenues membres d'un corps toujours libre, cette liberté les met au-deſſus des plus grandes provinces qui ſervent.

1482. *Marie de Bourgogne* meurt. *Maximilien* gouverne ſes Etats au nom du jeune *Philippe* ſon fils. Les villes des Pays-Bas ont toutes des priviléges. Ces priviléges cauſent preſque toujours des diſſentions entre le peuple qui veut les ſoutenir, & le ſouverain qui veut les faire plier à ſes volontés. *Maximilien* réduit la Zélande, Leyde, Utrecht, Nimègue.

Preſque

Presque toutes les villes se soulèvent l'une après l'autre, 1483.
mais sans concert, & sont soumises l'une après l'autre. 1484.
Il reste toujours un levain de mécontentement. 1485.

On était si loin de s'unir contre les Turcs, que *Mathias* 1486.
Huniade roi de Hongrie, au lieu de profiter de la mort de *Mahomet II* pour les attaquer, attaque l'empereur. Quelle est la cause de cette guerre du prétendu fils contre le prétendu père ? il est difficile de la dire. Il veut s'emparer de l'Autriche. Quel droit y avait-il? ses troupes battent les impériaux, il prend Vienne : voilà son seul droit. L'empereur paraît insensible à la perte de la Basse-Autriche ; il voyage pendant ce temps-là dans les Pays-Bas, & de là il va à Francfort faire élire par tous les électeurs son fils *Maximilien* roi des Romains. On ne peut avoir moins de gloire personnelle, ni mieux préparer la grandeur de sa maison.

Maximilien est couronné à Aix-la-chapelle, le 9 avril, par l'archevêque de Cologne ; le pape *Innocent VIII* y donne son consentement, que les papes veulent toujours qu'on croie nécessaire.

L'empereur, qui a eu dans la diète de Francfort le crédit de faire son fils roi des Romains, n'a pas celui d'obtenir cinquante mille florins par mois pour recouvrer l'Autriche. C'est une de ces contradictions qu'on rencontre souvent dans l'histoire.

Ligue de Suabe pour prévenir les guerres particulières qui déchirent l'Allemagne, & qui l'affaiblissent. Ce fut d'abord un réglement de tous les princes à la diète de Francfort, une loi comminatoire qui met au ban de l'Empire tous ceux qui attaqueront leurs voisins. Ensuite tous les gentilshommes de Suabe s'associèrent pour venger les torts. Ce fut une vraie chevalerie. Ils allaient par troupes démolir des châteaux de brigands ; ils obligèrent même le duc *George de Bavière* à ne plus persécuter ses

voisins. C'était la milice du bien public : elle ne dura pas.

1487. L'empereur fait avec *Mathias Huniade* un traité qu'un vaincu seul peut faire. Il lui laisse la Basse-Autriche jusqu'à ce qu'il paie au vainqueur tous les frais de la guerre ; mais fesant toujours valoir son titre de père, & se réservant le droit de succéder à son fils adoptif dans le royaume de Hongrie.

1488. Le roi des Romains, *Maximilien*, se trouve dans les Pays-Bas attaqué à la fois par les Français & par ses sujets. Les habitans de Bruges, sur lesquels il voulait établir quelques impôts contre les lois du pays, s'avisent tout d'un coup de le mettre en prison, & l'y tiennent quatre mois ; ils ne lui rendirent sa liberté qu'à condition qu'il ferait sortir le peu de troupes allemandes qu'il avait avec lui, & qu'il ferait la paix avec la France.

Comment se peut-il faire que le ministère du jeune *Charles VIII*, roi de France, ne profitât pas d'une si heureuse conjoncture ! Le ministère alors était faible.

1489. *Maximilien* épouse secrètement en secondes noces, par procureur, la duchesse *Anne de Bretagne*. S'il l'eût épousée en effet, & qu'il en eût eu des enfans, la maison d'Autriche pressait la France par les deux bouts. Elle l'entourait à la fois par la Franche-Comté, l'Alsace, la Bretagne, & les Pays-Bas.

1490. *Mathias Corvin Huniade* étant mort, il faut voir si l'empereur *Fréderic*, son père adoptif, lui succédera en vertu des traités. *Fréderic* donne son droit à *Maximilien* son fils.

Mais *Béatrix*, veuve du dernier roi, fait jurer aux états qu'ils reconnaîtront celui qu'elle épousera ; elle

se remarie aussitôt à *Ladislas Jagellon* roi de Bohème; & les Hongrois le couronnent.

Maximilien reprend du moins sa Basse-Autriche, & porte la guerre en Hongrie.

On renouvelle entre *Ladislas Jagellon* & *Maximilien* ce même traité que *Fréderic III* avait fait avec *Mathias*. *Maximilien* est reconnu héritier présomptif de *Ladislas Jagellon* en Hongrie & en Bohème. 1491.

La destinée préparait ainsi de loin la Hongrie à obéir à la maison d'Autriche.

L'empereur dans ce temps de prospérité fait un acte de rigueur; il met au ban de l'Empire *Albert de Bavière* duc de Munich, son gendre. C'est une chose étonnante que le nombre des princes de cette maison auxquels on a fait ce traitement. De quoi s'agissait-il? d'une donation du Tirol, faite solemnellement à ce duc de Bavière par *Sigismond d'Autriche*; & cette donation ou vente secrète était regardée comme la dot de sa femme *Cunégonde*, propre fille de l'empereur *Fréderic III*.

L'empereur prétendait que le Tirol ne pouvait pas s'aliéner: tout l'Empire était partagé sur cette question, preuve indubitable qu'il n'y avait point de lois claires; & c'est en effet ce qui manque le plus aux hommes.

Le ban de l'Empire, dans un tel cas, n'est qu'une déclaration de guerre; mais on s'accommoda bientôt. Le Tirol resta à la maison d'Autriche: on fait quelques compensations à la Bavière, & le duc de Bavière rend Ratisbonne dont il s'était emparé depuis peu.

Ratisbonne était une ville impériale. Le duc de Bavière, fondé sur ses anciens droits, l'avait mise au rang de ses Etats; elle est de nouveau déclarée ville impériale: il resta seulement aux ducs de Bavière la moitié des droits de péages.

Le roi des Romains, *Maximilien*, qui comptait établir paisiblement la grandeur de sa maison en mariant sa 1492.

fille *Marguerite d'Autriche* à *Charles VIII* roi de France, chez qui elle était élevée, & en épousant bientôt *Anne de Bretagne*, épousée déjà en son nom par procureur, apprend que sa femme est mariée en effet à *Charles VIII*, le 6 décembre 1491, & qu'on va lui renvoyer sa fille *Marguerite*. Les femmes ne sont plus des sujets de guerre entre les princes, mais les provinces le sont.

L'héritage de *Marie de Bourgogne* fomentait une discorde éternelle, comme l'héritage de *Mathilde* avait si long-temps troublé l'Italie.

Maximilien surprend Arras; il conclut ensuite une paix avantageuse, par laquelle le roi de France lui cède la Franche-Comté en pure souveraineté, & l'Artois, le Charolais & Nogent à condition d'hommage.

Ce n'est pas à *Maximilien* proprement qu'on cède ces pays, c'est à *Philippe* son fils, comme représentant *Marie de Bourgogne* sa mère.

Il faut avouer que nul roi des Romains ne commença sa carrière plus glorieusement que *Maximilien*. La victoire de Guinegaste sur les Français, l'Autriche reconquise, Arras prise & l'Artois gagné d'un coup de plume, le couvraient de gloire.

1493. *Fréderic III* meurt, le 19 août, âgé de soixante-dix-huit ans; il en régna cinquante-trois. Nul règne d'empereur ne fut plus long, mais ce ne fut pas le plus glorieux.

MAXIMILIEN,

QUARANTIEME EMPEREUR.

VERS le temps de l'avénement de *Maximilien* à l'Empire, l'Europe commençait à prendre une face nouvelle. Les Turcs y poſsèdent déjà un vaſte terrain : les Vénitiens, qui leur oppoſent à peine une barrière, conſervaient encore Chypre, Candie, une partie de la Grèce, de la Dalmatie. Ils s'étendaient en Italie ; & la ville de Veniſe ſeule valait mieux que tous ſes domaines. L'or des nations coulait chez elle par tous les canaux du commerce.

Les papes étaient redevenus ſouverains de Rome, mais ſouverains très-gênés dans cette capitale ; & la plupart des terres qu'on leur avait données, & qui avaient toujours été conteſtées, étaient perdues pour eux.

La maiſon de *Gonzague* était en poſſeſſion de Mantoue, ville de la comteſſe *Mathilde ;* & jamais le ſaint-ſiége n'a poſſédé ce fief de l'Empire. Parme & Plaiſance qui ne leur avaient pas appartenu davantage, étaient entre les mains des *Sforzes* ducs de Milan. La maiſon d'*Eſte* régnait à Ferrare & à Modène. Les *Bentivoglio* avaient Bologne ; les *Bailloni*, Pérouſe ; les *Polentini*, Ravenne ; les *Manfredi*, Faenza ; les *Rimario*, Imola & Forli : preſque tout ce qu'on appelle la Romagne & le patrimoine de *St Pierre* était poſſédé par des ſeigneurs particuliers, dont la plupart avaient obtenu aiſément des diplomes de vicaires de d'Empire.

Les *Sforzes* depuis cinquante ans n'avaient pas même aigné prendre ce titre. Florence en avait un plus beau, celui de *libre*, ſous l'admniſtration, non ſous la puiſſance des *Médicis*.

L'Etat de Savoie encore très-reſſerré, manquant d'argent & de commerce, était alors bien moins conſidéré que les Suiſſes.

Si des Alpes on jette la vue ſur la France, on la voit commencer à renaître. Ses membres long-temps ſéparés ſe réuniſſent & font un corps puiſſant.

Le mariage d'*Anne de Bretagne* avec *Charles VIII* achève de fortifier ce royaume, accru ſous *Louis XI* de la Bourgogne & de la Provence. Elle n'avait influé en rien dans l'Europe depuis la décadence de la race de *Charlemagne*.

L'Eſpagne, encore plus malheureuſe qu'elle pendant ſept cents années, reprenait en même temps une vie nouvelle. *Iſabelle* & *Ferdinand* venaient d'arracher aux Maures le royaume de Grenade, & portaient leurs vues ſur Naples & Sicile.

Le Portugal a été occupé d'une entrepriſe & d'une gloire inouie juſqu'alors. Il commençait à ouvrir une nouvelle route au commerce du monde, en apprenant aux hommes à pénétrer aux Indes par l'Océan. Voilà les ſources de tous les grands événemens qui ont depuis agité l'Europe entière.

1494. Les Turcs ſous *Bajazet II*, moins terribles que ſous *Mahomet*, ne laiſſent pas de l'être encore. Ils font des incurſions en Hongrie, & ſur les terres de la maiſon d'Autriche; mais ce ne ſont que quelques vagues qui battent les rivages après une grande tempête. *Maximilien* va raſſurer la Croatie & la Carniole.

Il épouſe à Inſpruck la nièce de *Ludovic Sforze*, ou *Louis le Maure*, uſurpateur de Milan, empoiſonneur de ſon pupille, héritier naturel. Ce n'était pas d'ailleurs une maiſon où la nobleſſe du ſang pût illuſtrer les crimes. L'argent ſeul fit le mariage. *Maximilien* prit à la fois *Blanche de Sforze*, & donna l'inveſtiture du Milanais à *Louis le maure*. L'Allemagne en fut indignée.

Dans le même temps, ce *Louis le maure* appelle auſſi *Charles VIII* en Italie, & lui donne encore de l'argent. Un duc de Milan ſoudoyer à la fois un empereur & un roi de France !

Il les trompe tous deux. Il croit qu'il pourra partager avec *Charles VIII* la conquête de Naples, & il veut que pendant que *Charles VIII* ſera en Italie, l'empereur tombe ſur la France. Ce commencement du ſeizième ſiècle eſt fameux par les intrigues les plus profondes, par les perfidies les plus noires. C'était un temps de criſe pour l'Europe, & ſurtout pour l'Italie, où pluſieurs petits princes voulaient regagner par le crime ce qui leur manquait en pouvoir.

Nouvelle chambre impériale établie à Francfort. Le comte de Hohenzollern, aîné de la maiſon de Brandebourg, en eſt le premier préſident. C'eſt cette même chambre qui fut depuis transférée à Vorms, à Nuremberg, à Augsbourg, à Ratisbonne, à Spire, & enfin à Vetzlar, où elle a des procès à juger qui durent depuis ſa fondation. 1495.

Virtemberg érigé en duché.

Grande diſpute pour ſavoir ſi le duché de Lorraine eſt un fief de l'Empire. Le duc *René* fait hommage & ſerment de fidélité comme duc de Lorraine & de Bar, en proteſtant qu'il ne relève que pour quelques fiefs. Qui doit avoir plus de poids, ou l'hommage ou la proteſtation ?

Pendant que *Charles VIII*, appelé en Italie par *Louis le maure* & par le pape *Alexandre IV*, traverſe rapidement toute l'Italie en conquérant, & ſe rend maître du royaume de Naples ſur un bâtard de la maiſon d'Arragon, ce même *Louis le maure*, ce même pape *Alexandre IV*, s'uniſſent avec *Maximilien* & les Vénitiens pour l'en chaſſer. *Charles VIII* devait s'y attendre : il paraiſſait trop redoutable, & ne l'était pas aſſez.

1496. *Maximilien* va en Italie dès que *Charles VIII* en eſt chaſſé. Il y trouve ce qu'on y a toujours vu, la haine contre les Français & contre les Allemands, la défiance & la diviſion entre les puiſſances. Mais ce qui eſt à remarquer, c'eſt qu'il y arrive le plus faible. Il n'a que mille chevaux, & quatre ou cinq mille landskenets : il paraiſſait le penſionnaire de *Louis le maure*. Il écrit au duc de Savoie, au marquis de Saluces, au duc de Modène, feudataires de l'Empire, de venir le trouver & d'aſſiſter à ſon couronnement à Pavie. Tous ces ſeigneurs le refuſent ; tous lui font ſentir qu'il eſt venu trop mal accompagné ; & que l'Italie ſe croit indépendante.

Etait-ce la faute des empereurs, s'ils avaient en Italie ſi peu de crédit ? il paraît que non. Les princes, les diètes d'Allemagne ne leur fourniſſaient preſque point de ſubſides. Ils tiraient peu de choſe de leurs domaines. Les Pays-Bas n'appartenaient pas à *Maximilien*, mais à ſon fils. Le voyage d'Italie était ruineux.

1497. Le droit féodal cauſe toujours des troubles. Une diète de Vorms ayant ordonné une taxe légère pour les beſoins de l'Empire, la Friſe ne veut point payer cette taxe. Elle prétend toujours n'être point fief de l'Empire. *Maximilien* y envoie le duc de Saxe en qualité de gouverneur, pour réduire les Friſons, peuple pauvre & amoureux de ſa liberté, reſte (du moins en partie) des anciens Saxons qui avaient combattu *Charlemagne*. Ils ſe défendirent, mais non pas ſi heureuſement que les Suiſſes.

1498. *Charles VIII* venait de mourir ; & malgré les trèves, malgré les traités, *Maximilien* fait une irruption du côté de la Bourgogne ; irruption inutile, après laquelle on fait encore de nouvelles trèves. *Maximilien* perſiſtait toujours

à réclamer pour son fils *Philippe le beau* toute la succession de *Marie de Bourgogne*.

Louis XII rend plusieurs places à ce jeune prince, qui prête hommage-lige au chancelier de France dans Arras, pour le Charolais, l'Artois & la Flandre ; & l'on convient de part & d'autre qu'on se rapportera, pour le duché de Bourgogne, à la décision du parlement de Paris.

Maximilien négocie avec les Suisses, qu'on regardait comme invincibles chez eux.

Les dix cantons alliés font une ligue avec les Grisons. *Maximilien* espère les regagner par la douceur. Il leur écrit une lettre flatteuse. Les Suisses dans leur assemblée de Zurich s'écrient, *point de confiance en Maximilien.*

Les Autrichiens attaquent les Grisons. Les Suisses défont les Autrichiens, & soutiennent non-seulement leur liberté, mais celle de leurs alliés. Les Autrichiens sont encore défaits dans trois combats. 1499.

L'empereur fait enfin la paix avec les dix cantons comme avec un peuple libre.

La ville impériale de Bâle, Schaffouse, Appenzel, entrent dans l'union suisse, laquelle est composée de treize cantons. 1500.

Conseil aulique projeté par *Maximilien*. C'est une image de l'ancien tribunal qui accompagnait autrefois les empereurs. Cette chambre est approuvée des états de l'Empire dans la diète d'Augsbourg. Il est libre d'y porter les causes, ainsi qu'à la chambre impériale : mais le conseil aulique ayant plus de pouvoir, fait mieux exécuter des arrêts, & devient un des grands soutiens de la puissance impériale. Cette chambre ne prit sa forme qu'en 1512.

L'Empire est divisé en dix cercles. Les terres électorales y sont comprises, ainsi que tout le reste de l'Empire.

Et ce réglement n'eut encore force de loi que douze ans après, à la diète de Cologne.

Les directeurs de ces dix cercles sont d'abord nommés par l'empereur. Le cercle de Bourgogne, qui comprenait toutes les terres, & même toutes les prétentions de *Philippe d'Autriche*, est dans les commencemens un cercle electif comme les neuf autres.

Naissance de *Charles-Quint* dans la ville de Gand, le 24 février, jour de *St Mathias*, ce qu'on a remarqué parce que ce jour lui fut toujours depuis favorable. Il eut d'abord le nom de duc de Luxembourg.

Dans la même année, la fortune de cet enfant se déclare. Dom *Michel* infant d'Espagne meurt, & l'infante *Jeanne*, mère du jeune prince, devient l'héritière présomptive de la monarchie.

C'est dans ce temps qu'on découvrait un nouveau monde, dont *Charles-Quint* devait un jour recueillir les fruits.

1501. *Maximilien* avait été vassal de la France pour une partie de la succession de Bourgogne. *Louis XII* demande d'être le sien pour le Milanais. Il venait de conquérir cette province sur *Louis le maure*, oncle & feudataire de l'empereur, sans que *Maximilien* eût paru s'inquiéter de la destinée d'un pays si cher à tous ses prédécesseurs.

Louis XII avait aussi conquis & partagé le royaume de Naples avec *Ferdinand* roi d'Arragon, sans que *Maximilien* s'en fût inquiété davantage.

Maximilien promet l'investiture de Milan, à condition que madame *Claude*, fille de *Louis XII* & d'*Anne de Bretagne*, épousera le jeune *Charles de Luxembourg*. Il veut déclarer le Milanais fief féminin : il n'y a certainement ni fief féminin ni fief masculin par leur nature. Tout cela dépend de l'usage insensiblement établi, qu'une fille hérite ou n'hérite pas.

Louis XII devait bien regarder en effet le Milanais comme un fief féminin, puiſqu'il n'y avait prétendu que par le droit de ſon aïeule *Valentine Viſconti*.

Maximilien voulait qu'un jour le Milanais & la Bretagne duſſent paſſer à ſon petit-fils : en ce cas, *Louis XII* n'eût vaincu & ne ſe fût marié que pour la maiſon d'Autriche.

L'archiduc *Philippe* & ſa femme *Jeanne*, fille de *Ferdinand* & d'*Iſabelle*, vont ſe faire reconnaître héritiers du royaume d'Eſpagne. *Philippe* y prend le titre de prince des Aſturies.

Maximilien ne voit que des grandeurs réelles pour ſa poſtérité, & n'a guère que des titres pour lui-même ; car il n'a qu'une ombre de pouvoir en Italie, & la préſéance en Allemagne. Ce n'eſt qu'à force de politique qu'il peut exécuter ſes moindres deſſeins.

Il tente de faire un électorat de l'Autriche : il n'en peut venir à bout. 1503.

Les électeurs conviennent de s'aſſembler tous les deux ans pour maintenir leurs priviléges.

L'extinction des grands fiefs en France réveillait en Allemagne l'attention des princes.

Les papes commençaient à former une puiſſance temporelle, & *Maximilien* les laiſſait agir.

Urbin, Camerino, & quelques autres territoires, venaient d'être ravis à leurs nouveaux maîtres par un des bâtards du pape *Alexandre VI*. C'eſt ce fameux *Céſar Borgia*, diacre, archevêque, prince ſéculier ; il employa, pour envahir ſept ou huit petites villes, plus d'art que les *Alexandre*, les *Gengis* & les *Tamerlan* n'en mirent à conquérir l'Aſie. Son père le pape & lui réuſſirent par l'empoiſonnement & le meurtre ; & le bon roi *Louis XII* avait été long-temps lié avec ces deux hommes ſanguinaires, parce qu'il avait beſoin d'eux. Pour l'empereur, il ſemblait alors perdre de vue toute l'Italie.

La ville de Lubeck déclare la guerre au Danemarck. Il semblait que Lubeck voulût alors être dans le Nord ce que Venise était dans la mer adriatique. Comme il y avait beaucoup de troubles en Suède & en Danemarck, Lubeck ne fut pas écrasée.

1504. Les querelles du Danemarck & de la Suède n'appartiennent pas à l'histoire de l'Empire ; mais il ne faut pas oublier que les Suédois ayant élu un administrateur, & que le roi de Danemarck, *Jean*, ne le trouvant pas bon, & ayant condamné les sénateurs de Suède comme rebelles & parjures, envoya sa sentence à l'empereur pour la faire confirmer.

Ce roi *Jean* avait été élu roi de Danemarck, de Suède & de Norvège ; & cependant il a besoin qu'un empereur, qui n'était pas puissant, approuve & confirme sa sentence. C'est que le roi *Jean*, avec ses trois couronnes, n'était pas puissant lui-même, & surtout en Suède dont il avait été chassé. Mais ces déférences dont on voit de temps en temps des exemples, marquent le respect qu'on avait toujours pour l'Empire. On s'adressait à lui quand on croyait en avoir besoin ; comme on s'adressa souvent au saint-siége pour fortifier des droits incertains. *Maximilien* ne manqua pas de faire valoir, au moins par des rescrits, l'autorité qu'on lui attribuait. Il manda aux états de Suède qu'ils eussent à obéir, qu'autrement il procèderait contre eux selon les droits de l'Empire.

Cette année vit naître une guerre civile entre la branche palatine & celle qui possède la Bavière. La branche palatine est condamnée d'abord dans une diète à Augsbourg. Cependant on n'en fait pas moins la guerre : triste constitution d'un Etat, quand les lois sont sans force. La branche palatine perd dans cette guerre plus d'un territoire.

On conclut à Blois un traité singulier entre les ambassadeurs de *Maximilien*, & son fils *Philippe* d'une part, & le cardinal d'*Amboise* de l'autre, au nom de *Louis XII*.

Ce traité confirme l'alliance avec la maison d'Autriche; alliance par laquelle *Louis XII* devait à la vérité être investi du duché de Milan, mais par laquelle, si *Louis XII* rompait le mariage de madame *Claude* avec l'archiduc *Charles de Luxembourg*, le prince aurait en dédommagement le duché de Bourgogne, le Milanais & le comté d'Asti; comme aussi, en cas que la rupture vînt de la part de *Maximilien* ou de *Philippe*, prince d'Espagne, père du jeune archiduc, la maison d'Autriche cèderait non-seulement ses prétentions sur le duché de Bourgogne, mais aussi l'Artois & le Charolais, & d'autres domaines. On a peine à croire qu'un tel traité fût sérieux. Si *Louis XII* mariait la princesse, il perdait la Bretagne; s'il rompait le mariage, il perdait la Bourgogne. On ne pouvait excuser de telles promesses que par le dessein de ne les pas tenir. C'était sauver une imprudence par une honte. (2)

La reine de Castille, *Isabelle*, meurt. Son testament dés- 1505.
hérite son gendre *Philippe*, père de *Charles de Luxembourg*, & *Charles* ne doit régner qu'à l'âge de vingt ans; c'était pour conserver à *Ferdinand d'Arragon* son mari le royaume de Castille.

La mère de *Charles de Luxembourg*, *Jeanne* fille d'*Isabelle*, héritière de la Castille, fut, comme on sait, surnommée

(2) *Anne de Bretagne*, femme de *Louis XII*, avait conservé de l'amitié pour *Maximilien*, qui l'avait défendue contre la France. Elle haïssait le comte d'*Angoulême* & sa mère, & les conseillers bretons auraient voulu empêcher l'union de la Bretagne à la France, sachant bien qu'ils défendraient plus aisément les privilèges de la province, ou plutôt ceux de la noblesse, contre les rois d'Espagne que contre les rois de France. La faiblesse de *Louis XII* pour sa femme fut la seule cause de ce traité, que la politique fit violer bientôt.

Jeanne la folle. Elle mérita dès-lors ce titre. Un ambaſſadeur d'Arragon vint à Bruxelles, & l'engagea à ſigner le teſtament de ſa mère.

1506. Accord entre *Ferdinand d'Arragon* & *Philippe.* Celui-ci conſent à régner en commun avec ſa femme & *Ferdinand;* on mettra le nom de *Ferdinand* le premier dans les actes publics, enſuite le nom de *Jeanne*, & puis celui de *Philippe;* manière ſure de brouiller bientôt trois perſonnes, auſſi le furent-elles.

Les états de la France, d'intelligence avec *Louis XII* & avec le cardinal d'*Amboiſe*, s'oppoſent au traité qui donnait madame *Claude* & la Bretagne à la maiſon d'Autriche. On fait épouſer cette princeſſe à l'héritier préſomptif de la couronne, le comte d'Angoulême, depuis *François I. Charles VIII* avait eu la femme de *Maximilien; François I* eut celle de *Charles-Quint.*

Pendant qu'on fait tant de traités en-deçà des Alpes, que *Philippe* & *Jeanne* vont en Eſpagne, que *Maximilien* ſe ménage par-tout, & épie toujours l'héritage de la Hongrie, les papes pourſuivent leur nouveau deſſein de ſe faire une grande ſouveraineté par la force des armes. Les excommunications étaient des armes trop uſées. Le pape *Alexandre VI* avait commencé; *Jules II* achève: il prend Bologne ſur les *Bentivoglio;* & c'eſt *Louis XII*, ou plutôt le cardinal d'*Amboiſe* qui l'aſſiſte dans cette entrepriſe. Il avait déjà réuni au domaine du ſaint-ſiége ce que *Céſar Borgia* avait pris pour lui. *Alexandre VI* n'avait en effet agi que pour ſon fils; mais *Jules II* conquérait pour Rome.

Le roi titulaire d'Eſpagne, *Philippe*, meurt à Burgos. Il nomme en mourant *Louis XII* tuteur de ſon fils *Charles.* Ce teſtament n'eſt fondé que ſur la haine qu'il avait pour *Ferdinand* ſon beau-père; & malgré la rupture du mariage de madame *Claude*, il croyait *Louis XII* beaucoup plus honnête-homme que ſon beau-père *Ferdinand*

le catholique, monarque très-religieux, mais très-perfide, qui avait trompé tout le monde, surtout ses parens, & particulièrement son gendre.

Chose étrange ! les Pays-Bas, dans cette minorité de *Charles*, ne veulent point reconnaître l'empereur *Maximilien* pour régent. Ils disent que *Charles* est français, parce qu'il est né à Gand capitale de la Flandre dont son père a fait hommage au roi de France. Sur ce prétexte, les dix-sept provinces se gouvernent elles-mêmes pendant dix-huit mois, sans que *Maximilien* puisse empêcher cet affront. Il n'y avait point alors de pays plus libre sous des maîtres que les Pays-Bas. Il s'en fallait beaucoup que l'Angleterre fût parvenue à ce degré de liberté. 1507.

Une guerre contre la maison de Gueldre, chassée depuis long-temps de ses Etats, & qui en ayant recouvré une partie, combattait toujours pour l'autre, engage enfin les états à déférer la régence à *Maximilien ;* & *Marguerite d'Autriche*, fille chérie de *Maximilien*, en est déclarée gouvernante. 1508.

Maximilien veut enfin essayer si en se faisant couronner à Rome, il pourra reprendre quelque crédit en Italie. L'entreprise était difficile. Les Vénitiens, devenus plus puissans que jamais, lui déclarent hautement qu'ils l'empêcheront de pénétrer en Italie, s'il y arrive avec une escorte trop grande. Le gouverneur de Milan pour *Louis XII* se joint aux Vénitiens. Le pape *Jules II* lui fait dire qu'il lui accorde le titre d'empereur, mais qu'il ne lui conseille pas d'aller à Rome.

Il s'avance jusqu'à Vérone malgré les Vénitiens qui n'avaient pas assez tôt gardé les passages. Ils lui tiennent parole, & le forcent à rebrousser à Inspruck.

Le fameux *Alviano*, général des Vénitiens, défait entièrement la petite armée de l'empereur vers le Trentin. Les Vénitiens s'emparent de presque toute cette province ; &

leur flotte prend Trieste, Capo-d'Istria, & d'autres villes. L'*Alviano* rentre en triomphe dans Venise.

Maximilien alors, pour toute ressource, enjoint par une lettre circulaire à tous les états de l'Empire de lui donner le titre d'*empereur romain élu*, titre que ses successeurs ont toujours pris depuis à leur avénement. L'usage auparavant n'accordait le nom d'empereur qu'à ceux qui avaient été couronnés à Rome.

1509. Il s'en fallait bien alors que l'Empire existât dans l'Italie. Il n'y avait plus que deux grandes puissances avec beaucoup de petites. *Louis XII*, d'un côté maître du Milanais & de Gènes, & ayant une communication libre par la Provence, menaçait le royaume de Naples imprudemment partagé auparavant avec *Ferdinand d'Arragon*, qui prit tout pour lui avec la perfidie qu'on nomme politique. L'autre puissance nouvelle était Venise, rempart de la chrétienté contre les infidèles; rempart à la vérité éboulé en cent endroits, mais résistant encore par les villes qui lui restaient en Grèce, par les îles de Candie, de Chypre, par la Dalmatie. D'ailleurs elle n'était pas toujours en guerre avec l'empire ottoman; & elle gagnait beaucoup plus avec les Turcs par son commerce, qu'elle n'avait perdu dans ses possessions.

Son domaine en terre ferme commençait à être quelque chose. Les Vénitiens s'étaient emparés, après la mort d'*Alexandre VI*, de Faenza, de Rimini, de Cesène, de quelques territoires du Ferrarois & du duché d'Urbin. Ils avaient Ravenne; ils justifiaient la plupart de ces acquisitions, parce qu'ayant aidé les maisons dépossédées par *Alexandre VI* à reprendre leurs domaines, ils en avaient eu ces territoires pour récompense.

Ces républicains possédaient depuis long-temps Padoue, Vérone, Vicence, la marche Trévisane, le Frioul. Ils avaient vers le Milanais Bresse & Bergame. *François Sforze*

Sforze leur avait donné Crème : *Louis XII* leur avait cédé Crémone & la Guiara d'Adda.

Tout cela ne compoſait pas dans l'Italie un Etat ſi formidable que l'Europe dût y craindre les Vénitiens comme des conquérans. La vraie puiſſance de Veniſe était dans le tréſor de Saint-Marc. Il y avait alors de quoi ſoudoyer l'empereur & le roi de France.

Au mois d'avril 1509, *Louis XII* marche contre les Vénitiens ſes anciens alliés, à la tête d'une gendarmerie qui allait à quinze mille chevaux, douze mille hommes d'infanterie françaiſe, & huit mille ſuiſſes. L'empereur avance contre eux du côté de l'Iſtrie & du Frioul. *Jules II*, premier pape guerrier, entre à la tête de dix mille hommes dans les villes de la Romagne.

Ferdinand d'Arragon, comme roi de Naples, ſe déclare auſſi contre les Vénitiens, parce qu'ils avaient quelques ports dans le royaume de Naples pour ſureté de l'argent qu'ils avaient prêté autrefois.

Le roi de Hongrie ſe déclarait auſſi, eſpérant avoir la Dalmatie. Le duc de Savoie mettait la main à cette entrepriſe à cauſe de ſes prétentions ſur le royaume de Chypre. Le duc de Ferrare, vaſſal du ſaint-ſiége, en était auſſi. Enfin, hors le grand Turc, tout le continent de l'Europe veut accabler à la fois les Vénitiens.

Le pape *Jules II* avait été le premier moteur de cette ſingulière ligue des forts contre les faibles, ſi connue par le nom de *Ligue de Cambrai :* & lui qui aurait voulu fermer pour jamais l'Italie aux étrangers, en inondait ce pays.

Louis XII a le malheur de battre les Vénitiens à la journée de Guiara d'Adda d'une manière complète. Cela n'était pas bien difficile. Les armées mercenaires de Veniſe pouvaient bien tenir contre les autres *Condottieri* d'Italie, mais non pas contre la gendarmerie françaiſe.

Le malheur de *Louis XII* en battant les Vénitiens, était de travailler pour l'empereur. Maître de Gènes & de

Milan, il ne tenait qu'à lui de donner la main aux Vénitiens pour fermer à jamais l'entrée de l'Italie aux Allemands.

La crainte de la puiſſance de Veniſe était mal fondée. Veniſe n'était que riche; & il fallait fermer les yeux pour ne pas voir que les nouvelles routes de commerce par le cap de Bonne-Eſpérance & par les mers de l'Amérique, allaient tarir les ſources de la puiſſance vénitienne.

Louis XII pour ſurcroît avait encore donné cent mille écus d'or à *Maximilien*, ſans leſquels cet empereur n'aurait pu marcher de ſon côté vers les Alpes.

Le 14 juin 1509 l'empereur donne dans la ville de Trente l'inveſtiture du Milanais, que le cardinal d'*Amboiſe* reçoit pour *Louis XII*. Non-ſeulement l'empereur donne ce duché au roi : mais au défaut de ſes héritiers il le donne au comte d'Angoulême *François I*. C'était le prix de la ruine de Veniſe.

Maximilien pour ce parchemin avait reçu cent ſoixante mille écus d'or. Tout ſe vendait ainſi depuis près de trois ſiècles. *Louis XII* eût pu employer cet argent à s'établir en Italie : il s'en retourne en France après avoir réduit Veniſe preſque dans ſes ſeules lagunes.

L'empereur s'avance alors du côté du Frioul, & retire tout le fruit de la victoire des Français. Mais Veniſe, pendant l'abſence de *Louis XII*, reprend courage : ſon argent lui donne de nouvelles armées. Elle fait lever à l'empereur le ſiége de Padoue : elle ſe raccommode avec *Jules II*, le promoteur de la ligue, en lui cédant tout ce qu'il demande.

Le grand deſſein de *Jules II* était *di cacciare i barbari d'Italia* ; de défaire une bonne fois l'Italie des Français & des Allemands. Les papes autrefois avaient appelé ces nations pour s'appuyer tantôt de l'une tantôt de l'autre; *Jules* voulait un nom immortel en réparant les fautes de ſes prédéceſſeurs, en s'affermiſſant par lui-même, en

délivrant l'Italie. *Maximilien* aurait voulu aider *Jules* à chaſſer les Français.

Jules II ſe ſert d'abord des Suiſſes, qu'il anime contre *Louis XII*. Il excite le vieux *Ferdinand* roi d'Arragon & de Naples. Il veut ménager la paix entre l'empereur & Veniſe; & pendant ce temps-là il ſonge à s'emparer de Ferrare, de Bologne, de Ravenne, de Parme, de Plaiſance. 1510.

Au milieu de tant d'intérêts divers, une grande diète ſe tient à Augsbourg. On y agite ſi *Maximilien* accordera la paix à Veniſe.

On y aſſure la liberté de la ville de Hambourg, long-temps conteſtée par la maiſon de Danemarck.

Maximilien & *Louis XII* ſont encore unis; c'eſt-à-dire que *Louis XII* aide l'empereur à pourſuivre les Vénitiens, & que l'empereur n'aide point *Louis XII* à conſerver le Milanais & Gènes dont le pape le veut chaſſer.

Jules II accorde enfin au roi d'Arragon, *Ferdinand*, l'inveſtiture de Naples qu'il avait promiſe à *Louis XII*. *Ferdinand*, maître affermi dans Naples, n'avait pas beſoin de cette cérémonie : auſſi ne lui en coûta-t-il que ſept mille écus de redevance, au lieu de quarante-huit mille qu'on payait auparavant au ſaint-ſiége.

Jules II déclare la guerre au roi de France. Ce roi commençait donc à être bien peu puiſſant en Italie. 1511.

Le pape guerrier veut conquérir Ferrare, qui appartient à *Alfonſe d'Eſte*, allié de la France. Il prend la Mirandole & Concordia chemin feſant, & les rend à la maiſon de Mirandole, mais comme fiefs du ſaint-ſiége. Ce ſont de petites guerres : mais *Jules II* avait certainement plus de reſſources dans l'eſprit que ſes prédéceſſeurs, puiſqu'il trouvait de quoi faire ces guerres; & toutes les victoires des Français avaient bien peu ſervi, puiſqu'elles ne ſervaient pas à mettre un frein aux entrepriſes du pape.

Jules II cède à l'empereur Modène dont il s'était emparé, & ne le cède que dans la crainte que les troupes qui reſtent au roi de France dans le Milanais n'en faſſent le ſiége.

1512. Enfin le pape réuſſit à faire ſigner ſecrètement à *Maximilien* une ligue avec lui & le roi *Ferdinand* contre la France. Voilà quel fruit *Louis XII* retire de ſa ligue de Cambrai & de tant d'argent donné à l'empereur.

Jules II qui voulait *cacciare i barbari d'Italia*, y introduit donc à la fois des Arragonois, des Suiſſes, des Allemands.

Gaſton de Foix, neveu de *Louis XII*, gouverneur de Milan, jeune prince qui acquit la plus grande réputation parce qu'il ſe ſoutenait avec très-peu de forces, défait tous les alliés à la bataille de Ravenne; mais il eſt tué dans ſa victoire, & le fruit de la victoire eſt perdu, ce qui arrive preſque toujours aux Français en Italie. Ils perdent le Milanais après cette célèbre journée de Ravenne, qui en d'autres temps eût donné l'empire de l'Italie. Pavie eſt preſque la ſeule place qui leur reſte.

Les Suiſſes, qui excités par le pape avaient ſervi à cette révolution, reçoivent de lui au lieu d'argent le titre de défenſeurs du ſaint-ſiége.

Maximilien continue cependant la guerre contre les Vénitiens; mais ces riches républicains ſe défendent & réparent chaque jour leurs premières pertes.

Le pape & l'empereur négocient ſans ceſſe. C'eſt cette année que *Maximilien* fait propoſer à *Jules II* de l'accepter pour ſon coadjuteur dans le pontificat. Il ne voyait plus d'autre manière de rétablir l'autorité impériale en Italie. C'eſt dans cette vue qu'il prenait quelquefois le titre de *Pontifex Maximus*, à l'exemple des empereurs romains. Sa qualité laïque n'était point une excluſion au pontificat. L'exemple récent d'*Amédée de Savoie* le juſtifiait. Le pape s'étant moqué de la propoſition de la coadjutorerie,

Maximilien ſonge à lui ſuccéder: il gagne quelques cardinaux: il veut emprunter de l'argent pour acheter le reſte des voix à la mort de *Jules* qu'il croit prochaine. Sa fameuſe lettre à l'archiducheſſe *Marguerite* ſa fille en eſt un témoignage ſubſiſtant encore en original.

L'inveſtiture du duché de Milan, qui trois ans auparavant avait coûté cent ſoixante mille écus d'or à *Louis XII*, eſt donnée à *Maximilien Sforze* à plus bas prix: au fils de ce *Louis le maure* que *Louis XII* avait retenu dans une priſon ſi rude, mais ſi juſte. Les mêmes Suiſſes qui avaient trahi *Louis le maure* pour *Louis XII*, ramènent le fils en triomphe dans Milan.

Jules II meurt après avoir fondé la véritable grandeur des papes, la temporelle; car pour l'autre elle diminuait tous les jours. Cette grandeur temporelle pouvait faire l'équilibre de l'Italie, & ne l'a pas fait. La faibleſſe d'un gouvernement ſacerdotal & le népotiſme en ont été la cauſe.

Guerre entre le Danemarck & les villes anſéatiques 1513.
Lubeck, Dantzick, Viſmar, Riga. En voilà plus d'un exemple; on n'en verrait pas aujourd'hui. Les villes ont perdu, les princes ont gagné dans preſque toute l'Europe: tant la vraie liberté eſt difficile à conſerver.

Léon X, moins guerrier que *Jules II*, non moins entreprenant & plus artificieux ſans être plus habile, forme une ligue contre *Louis XII* avec l'empereur, le roi d'Angleterre *Henri VIII* & le vieux *Ferdinand d'Arragon*. Cette ligue eſt conclue à Malines le 5 avril, par les ſoins de cette même *Marguerite d'Autriche* gouvernante des Pays-Bas, qui avait fait la ligue de Cambrai.

L'empereur doit s'emparer de la Bourgogne; le pape, de la Provence; le roi d'Angleterre, de la Normandie; le roi d'Arragon, de la Guienne. Il venait d'uſurper la Navarre ſur *Jean d'Albret* avec une bulle du pape ſecondée d'une armée. Ainſi les papes toujours faibles donnaient

les royaumes au plus fort : ainſi la rapacité ſe ſervit toujours des mains de la religion.

Alors *Louis XII* s'unit à ces mêmes Vénitiens qu'il avait perdus avec tant d'imprudence. La ligue du pape ſe diſſipe preſque auſſitôt que formée. *Maximilien* tire ſeulement de l'argent de *Henri VIII :* c'était tout ce qu'il voulait. Que de faibleſſe, que de tromperies, que de cruautés, que d'inconſtance, que de rapacité dans preſque toutes ces grandes affaires !

Louis XII fait une vaine tentative pour reprendre le Milanais. *La Trimouille* y marche avec peu de forces. Il eſt défait à Navarre par les Suiſſes. On craignait alors que les Suiſſes ne priſſent le Milanais pour eux-mêmes. Milan, Gènes, ſont perdues pour la France, auſſi-bien que Naples.

Les Vénitiens, qui avaient eu dans *Louis XII* un ennemi ſi mal-aviſé & ſi terrible, n'ont plus en lui qu'un allié inutile. Les Eſpagnols de Naples ſe déclarent contre eux. Ils battent leur fameux général l'*Alviano*, comme *Louis XII* l'avait battu.

De tous les princes qui ont ſigné la ligue de Malines contre la France, *Henri VIII d'Angleterre* eſt le ſeul qui tienne ſa parole. Il s'embarque avec les préparatifs & l'eſpérance des *Edouard III* & des *Henri V. Maximilien* qui avait promis une armée ſuit le roi d'Angleterre en volontaire, & *Henri VIII* donne une ſolde de cent écus par jour au ſucceſſeur des céſars, qui avait voulu être pape. Il aſſiſte à une victoire que remporte *Henri* à la nouvelle journée de Guinegaſte, nommée *la journée des éperons*, dans le même lieu où lui-même avait gagné une bataille dans ſa jeuneſſe.

Maximilien ſe fait donner enſuite une ſomme plus conſidérable : il reçoit deux cents mille écus pour faire en effet la guerre.

La France ainſi attaquée par un jeune roi riche & puiſſant, était en grand danger après la perte de ſes tréſors & de ſes hommes en Italie.

Maximilien emploie du moins une partie de l'argent de *Henri* à faire attaquer la Bourgogne par les Suiſſes. *Ulric*, duc de Virtemberg, y amène de la cavalerie allemande. Dijon eſt aſſiégé. *Louis XII* allait encore perdre la Bourgogne après le Milanais, & toujours par la main des ſuiſſes, que *la Trimouille* ne put éloigner qu'en leur promettant quatre cents mille écus au nom du roi ſon maître. Quelles ſont donc les viciſſitudes du monde, & que ne doit-on pas eſpérer & craindre puiſqu'on voit les Suiſſes, encore fumans de tant de ſang répandu pour ſoutenir leur liberté contre la maiſon d'Autriche, s'armer en faveur de cette maiſon, & qu'on verra les Hollandais agir de même!

Maximilien ſecondé des Eſpagnols entretient toujours un reſte de guerre contre les Vénitiens. C'eſt tout ce qui reſte alors de la ligue de Cambrai: elle avait changé de principe & d'objet; les Français avaient été d'abord les héros de cette ligue, & en furent enfin les victimes. 1514.

Louis XII, chaſſé d'Italie, menacé par *Ferdinand d'Arragon*, battu & rançonné par les Suiſſes, vaincu par *Henri VIII d'Angleterre* qui feſait revivre les droits de ſes ancêtres ſur la France, n'a d'autre reſſource que d'accepter *Marie* ſœur de *Henri VIII* pour ſa ſeconde femme.

Cette *Marie* avait été promiſe à *Charles de Luxembourg*. C'était le ſort de la maiſon de France d'enlever toutes les femmes promiſes à la maiſon d'Autriche.

Le grand but de *Maximilien* eſt toujours d'établir ſa maiſon. Il conclut le mariage de *Louis*, prince de Hongrie & de Bohême, avec ſa petite-fille *Marie d'Autriche*; & 1515.

celui de la princeſſe *Anne de Hongrie*, avec l'un de ſes deux petits-fils *Charles* ou *Ferdinand*, qui furent depuis empereurs l'un après l'autre.

C'eſt le premier contrat par lequel une fille ait été promiſe à un mari ou à un autre au choix des parens. *Maximilien* n'oublie pas dans ce contrat que ſa maiſon doit hériter de la Hongrie, ſelon les anciennes conventions avec la maiſon de Hongrie & de Bohème. Cependant ces deux royaumes étaient toujours électifs ; ce qui ne s'accorde avec ces conventions que parce qu'on eſpère que les ſuffrages de la nation ſeconderont la puiſſance autrichienne.

Charles, déclaré majeur à l'âge de quinze ans commencés, rend hommage au roi de France *François I* pour la Flandre, l'Artois & le Charolais. *Henri de Naſſau* prête ſerment au nom de *Charles*.

Nouveau mariage propoſé encore à l'archiduc *Charles*. *François I* lui promet madame *René* ſa belle-ſœur. Mais cette apparence d'union couvrait une éternelle diſcorde.

Le duché de Milan eſt encore l'objet de l'ambition de *François I* comme de *Louis XII*. Il commence ainſi que ſon prédéceſſeur par une alliance avec les Vénitiens & par des victoires.

Il prend après la bataille de Marignan tout le Milanais en une ſeule campagne. *Maximilien Sforze* va vivre obſcurément en France avec une penſion de trente mille écus. *François I* force le pape *Léon X* à lui céder Parme & Plaiſance : il lui fait promettre de rendre Modène, Reggio, au duc de Ferrare : il fait la paix avec les Suiſſes qu'il a vaincus ; & devient ainſi en une ſeule campagne l'arbitre de toute l'Italie. C'eſt ainſi que les Français commencent toujours.

Ferdinand le catholique, roi d'Arragon, grand-père de *Charles-Quint*, meurt le 23 janvier, après avoir préparé la grandeur de ſon petit-fils qu'il n'aimait pas.

Les succès de *François I* raniment *Maximilien*. Il lève des troupes dans l'Allemagne avec l'argent que *Ferdinand d'Arragon* lui a envoyé avant de mourir ; car jamais les états de l'Empire ne lui en fournissent pour ces querelles d'Italie. Alors *Léon X* rompt les traités qu'il a faits par force avec *François I*, ne tient aucune de ses paroles, ne rend à ce roi ni Modène ni Reggio ni Parme ni Plaisance ; tant les papes avaient toujours à cœur ce grand dessein d'éloigner les étrangers de l'Italie, de les détruire tous les uns par les autres, & d'acquérir par-là un droit sur la liberté italique dont ils auraient été les vengeurs : grand dessein digne de l'ancienne Rome, que la nouvelle ne pouvait accomplir.

L'empereur *Maximilien* descend par le Trentin, assiége Milan avec quinze mille suisses : mais ce prince qui prenait toujours de l'argent & qui en manquait toujours, n'en ayant pas pour payer les Suisses, ils se mutinent. L'empereur craint d'être arrêté par eux, & s'enfuit. Voilà donc à quoi aboutit la fameuse ligue de Cambrai, à dépouiller *Louis XII*, & à faire enfuir l'empereur de crainte d'être mis en prison par ses mercenaires.

Il propose au roi d'Angleterre, *Henri VIII*, de lui céder l'Empire & le duché de Milan, dans le dessein seulement d'en obtenir quelque argent. On ne pourrait croire une telle démarche si le fait n'était attesté par une lettre de *Henri VIII*.

Autre mariage encore stipulé avec l'archiduc *Charles*, devenu roi d'Espagne. Jamais prince ne fut promis à tant de femmes avant d'en avoir une. *François I* lui donne sa fille madame *Louise*, âgée d'un an.

Ce mariage qui ne réussit pas mieux que les autres est stipulé dans le traité de Noyon. Ce traité portait que *Charles* rendrait justice à la maison de Navarre, dépouillée par *Ferdinand le catholique*, & qu'il engagerait l'empereur son grand-père à faire la paix avec les Vénitiens. Ce traité n'eut pas plus d'exécution que le mariage,

quoiqu'il dût en revenir à l'empereur deux cents mille ducats que les Vénitiens devaient lui compter. *François I* devait auſſi donner à *Charles* cent mille écus par an, juſqu'à ce qu'il fût en pleine poſſeſſion du royaume d'Eſpagne. Rien n'eſt plus petit ni plus bizarre. Il ſemble qu'on voie des joueurs qui cherchent à ſe tromper.

Immédiatement après ce traité, l'empereur en fait un autre avec *Charles* ſon petit-fils & le roi d'Angleterre contre la France.

1517. *Charles* paſſe en Eſpagne. Il eſt reconnu roi de Caſtille conjointement avec *Jeanne* ſa mère.

1518. Le pape *Léon X* avait deux grands projets; celui d'armer les princes chrétiens contre les Turcs, devenus plus formidables que jamais ſous le ſultan *Selim II* vainqueur de l'Egypte; l'autre était d'embellir Rome, & d'achever cette baſilique de Saint-Pierre commencée par *Jules II*, & devenue en effet le plus beau monument d'architecture qu'aient jamais élevé les hommes.

Il crut qu'il lui ſerait permis de tirer de l'argent de la chrétienté par la vente des indulgences. Ces indulgences étaient originairement des exemptions d'impôts accordées par les empereurs ou par les gouverneurs aux campagnes maltraitées.

Les papes & quelques évêques même avaient appliqué aux choſes divines ces indulgences temporelles, mais d'une manière toute contraire. Les indulgences des empereurs étaient des libéralités au peuple, & celles des papes étaient un impôt ſur le peuple; ſurtout depuis que la créance du purgatoire était généralement établie, & que le vulgaire, qui fait en tout pays au moins dix-huit parties ſur vingt, croyait qu'on pouvait racheter des ſiècles de ſupplices avec un morceau de papier acheté à vil prix. Une pareille vente publique eſt aujourd'hui un de ces ridicules qui ne tomberaient pas dans la tête la

moins fenſée ; mais alors on n'en était pas plus ſurpris qu'on ne l'eſt dans l'Orient de voir des bonzes & des talopoins vendre pour une obole la rémiſſion de tous les péchés.

Il y eut par-tout des bureaux d'indulgences : on les affermait comme des droits d'entrée & de ſortie. La plupart de ces comptoirs ſe tenaient dans des cabarets. Le prédicateur, le fermier, le diſtributeur, chacun y gagnait. Juſque-là tout fut paiſible en Allemagne. Les auguſtins qui avaient été long-temps en poſſeſſion de prendre cette marotte à ferme, furent jaloux des dominicains auxquels elle fut donnée : & voici la première étincelle qui embraſa l'Europe.

Le fils d'un forgeron né à Iſlèbe fut celui par qui commença la révolution. C'était *Martin Luther*, moine auguſtin que ſes ſupérieurs chargèrent de prêcher contre la marchandiſe qu'ils n'avaient pu vendre. La querelle fut d'abord entre les auguſtins & les dominicains ; mais bientôt *Luther*, après avoir décrié les indulgences, examina le pouvoir de celui qui les donnait aux chrétiens. Un coin du voile fut levé : les peuples animés voulurent juger ce qu'ils avaient adoré. Le vieux *Fréderic* électeur de Saxe, ſurnommé *le ſage*, celui-là même qui après la mort de *Maximilien* eut le courage de refuſer l'Empire, protégea *Luther* ouvertement.

Ce moine n'avait pas encore de doctrine ferme & arrêtée. Mais qui jamais en a eu ? Il ſe contenta dans ces commencemens de dire » qu'il fallait communier » avec du pain ordinaire & du vin : que le péché demeu- » rait dans un enfant après le baptême : que la confeſſion » auriculaire était aſſez inutile : que les papes & les » conciles ne peuvent faire des articles de foi : qu'on ne » peut prouver le purgatoire par les livres canoniques : » que les vœux monaſtiques étaient un abus : qu'enfin » tous les princes devaient ſe réunir pour abolir les » moines mendians. »

Fréderic duc & électeur de Saxe était, comme on l'a dit, le protecteur de *Luther* & de sa doctrine. Ce prince avait dit-on assez de religion pour être chrétien, assez de raison pour voir les abus, beaucoup d'envie de les réformer, & beaucoup plus peut-être encore d'entrer en partage des biens immenses que le clergé possédait dans la Saxe. Il ne se doutait pas alors qu'il travaillait pour ses ennemis, & que le riche archevêché de Magdebourg serait le partage de la maison de Brandebourg déjà sa rivale.

1519. Pendant que *Luther*, cité à la diète d'Augsbourg, se retire après y avoir comparu ; qu'il en appelle au futur concile, & qu'il prépare sans le savoir la plus grande révolution qui se soit faite en Europe dans la religion depuis l'extinction du paganisme, l'empereur *Maximilien*, déjà oublié, meurt d'un excès de melon à Inspruck, le 12 janvier.

INTERREGNE JUSQU'AU 1er OCTOBRE 1520.

Les électeurs de Saxe & du palatinat gouvernent conjointement l'Empire jusqu'au jour où le futur élu sera couronné.

Le roi de France *François I*, & le roi d'Espagne *Charles d'Autriche*, briguent la couronne impériale. L'un & l'autre pouvaient faire revivre quelque ombre de l'Empire romain. Le voisinage des Turcs, devenu si redoutable, mettait les électeurs dans la nécessité dangereuse de choisir un empereur puissant. Il importait à la chrétienté que *François* ou *Charles* fût élu ; mais il importait au pape *Léon X* que ni l'un ni l'autre ne fût à portée d'être son maître. Le pape avait à craindre également dans ce temps-là *Charles*, *François*, le grand-turc, & *Luther*.

Léon X traverse autant qu'il le peut les deux concurrens. Sept grands princes doivent donner cette première

place de l'Europe dans le temps le plus critique ; & cependant on achète des voix.

Parmi ces intrigues & dans cet interrègne, les lois de l'Allemagne anciennes & nouvelles ne ſont pas ſans vigueur. Les Allemands donnent une grande leçon aux princes de ne pas abuſer de leur pouvoir. La ligue de Suabe ſe rend recommandable en feſant la guerre au duc *Ulric* de Virtemberg qui maltraitait ſes vaſſaux.

Cette ligue de Suabe eſt la véritable ligue du bien public. Elle réduit le duc à s'enfuir de ſon Etat ; mais enſuite elle vend cet Etat à vil prix à *Charles d'Autriche*. Tout ſe fait donc pour de l'argent ! Comment *Charles*, près de parvenir à l'Empire, dépouillait-il ainſi une maiſon & achetait-il pour très-peu de choſe le bien d'un autre ?

Léon X veut gouverner deſpotiquement la Toſcane.

Les électeurs s'aſſemblent à Francfort. Eſt-il bien vrai qu'ils offrirent la couronne impériale à *Fréderic* ſurnommé *le ſage*, électeur de Saxe, ce grand protecteur de *Luther* ? fut-il ſolemnellement élu ? non. En quoi conſiſte donc ſon refus ? en ce que ſa réputation le feſait nommer par la voix publique, qu'il donna ſa voix à *Charles*, & que ſa recommandation entraîna enfin les ſuffrages.

Charles-Quint eſt élu d'une commune voix, le 28 juin 1519.

CHARLES-QUINT,

QUARANTE-UNIEME EMPEREUR.

CETTE année eſt celle de la première capitulation dreſſée pour les empereurs. On ſe contentait auparavant du ſerment qu'ils feſaient à leur ſacre. Un ſerment vague d'être juſte ouvre la porte à l'injuſtice. Il fallait une digue plus forte contre l'abus de l'autorité d'un prince ſi puiſſant par lui-même.

Par ce contrat véritable du chef avec les membres, l'empereur promet que s'il a quelque domaine qu'il ne poſsède pas à bon titre il le reſtituera à la première ſommation des électeurs. C'eſt promettre beaucoup.

Des auteurs conſidérables prétendent qu'on lui fit jurer auſſi de réſider toujours dans l'Allemagne ; mais la capitulation porte expreſſément qu'*il y réſidera autant qu'il ſera poſſible :* exiger une choſe injuſte eût fourni un trop beau prétexte de ne pas exécuter ce qui était juſte.

Le jour de l'élection de *Charles-Quint* eſt marqué par un combat entre un évêque de Hildesheim & un duc de Brunſvick dans le duché de Lunebourg. Ils ſe diſputaient un fief ; & malgré l'établiſſement des auſtrègues, de la chambre impériale, & du conſeil aulique, malgré l'autorité des deux vicaires de l'Empire, on voyait tous les jours princes, évêques, barons, donner des combats ſanglans pour le moindre procès. Il y avait quelques lois ; mais le pouvoir coactif, qui eſt la première des lois, manquait à l'Allemagne.

L'électeur palatin porte en Eſpagne à *Charles* la nouvelle de ſon élection. Les grands d'Eſpagne ſe diſaient alors égaux aux électeurs : les pairs de France à plus forte raiſon ; & les cardinaux prenaient le pas ſur eux tous.

L'Eſpagne craint d'être province de l'Empire. *Charles* eſt obligé de déclarer l'Eſpagne indépendante. Il va en Allemagne, mais il paſſe auparavant en Angleterre pour ſe lier déjà avec *Henri VIII* contre *François I.* Il eſt couronné à Aix-la-chapelle, le 23 octobre 1520.

1520. Au temps de cet avénement de *Charles-Quint* à l'Empire, l'Europe prend inſenſiblement une nouvelle face. La puiſſance ottomane s'affermit ſur des fondemens inébranlables dans Conſtantinople.

L'empereur, roi des deux Siciles & d'Eſpagne, parait fait pour oppoſer une digue aux Turcs. Les Vénitiens craignaient à la fois le ſultan & l'empereur.

Le pape *Léon X* eſt maître d'un petit Etat, & ſent déjà que la moitié de l'Europe va échapper à ſon autorité ſpirituelle. Car dès l'an 1520, depuis le fond du Nord juſqu'à la France les eſprits étaient ſoulevés & contre les abus de l'Egliſe romaine & contre ſes lois.

François I roi de France, plus brave chevalier que grand prince, avait plutôt l'envie que le pouvoir d'abaiſſer *Charles-Quint*. Comment eût-il pu à armes & à prudence égales l'emporter ſur un empereur roi d'Eſpagne & de Naples, ſouverain des Pays-Bas, dont les frontières allaient juſqu'aux portes d'Amiens, & qui commençait à recevoir déjà dans ſes ports d'Eſpagne les tréſors d'un nouveau monde?

Henri VIII roi d'Angleterre, prétendait d'abord tenir la balance entre *Charles-Quint* & *François I.* Grand exemple de ce que pouvait le courage anglais, ſoutenu déjà des richeſſes du commerce.

On peut obſerver dans ce tableau de l'Europe que *Henri VIII*, l'un des principaux perſonnages, était un des plus grands fléaux qu'ait éprouvés la terre; deſpotique avec brutalité, furieux dans ſa colère, barbare dans ſes amours, meurtrier de ſes femmes, tyran capricieux dans l'Etat & dans la religion. Cependant il mourut dans ſon lit; & *Marie Stuart* qui n'avait qu'une faibleſſe criminelle, & *Charles I* qui n'eut à ſe reprocher que ſa bonté, ſont morts ſur l'échafaud.

Un roi plus méchant encore que *Henri VIII*, c'eſt *Chriſtiern II*, naguère réuniſſant ſous ſon pouvoir le Danemarck la Norvège & la Suède, monſtre toujours ſouillé de ſang, ſurnommé *le Néron* du Nord, puni à la fin de tous ſes crimes quoique beau-frère de *Charles-Quint*, détroné & mort en priſon dans une vieilleſſe abhorrée & mépriſée.

Voilà à peu près les principaux princes chrétiens qui figuraient en Europe quand *Charles-Quint* prit les rênes de l'Empire.

L'Italie fut plus brillante alors par les beaux arts qu'elle ne l'a jamais été ; mais jamais on ne la vit plus loin du grand but que s'était proposé *Jules II*, *di cacciare i barbari d'Italia*.

Les puiſſances de l'Europe étaient preſque toujours en guerre : mais heureuſement pour les peuples les petites armées qu'on levait pour un temps retournaient enſuite cultiver les campagnes ; & au milieu des guerres les plus acharnées il n'y avait pas dans l'Europe la cinquième partie des ſoldats qu'on voit aujourd'hui dans la plus profonde paix. On ne connaiſſait point cet effort continuel & funeſte qui conſume toute la ſubſtance d'un gouvernement dans l'entretien de ces armées nombreuſes toujours ſubſiſtantes, qui en temps de paix ne peuvent être employées que contre les peuples, & qui un jour pourront être funeſtes à leurs maîtres.

La gendarmerie feſait toujours la principale force des armées chrétiennes : les fantaſſins étaient mépriſés ; c'eſt pourquoi les Allemands les appelaient *Lands-Knechte*, valets de terre. La milice des janiſſaires était la ſeule infanterie redoutable.

Les rois de France ſe ſervaient preſque toujours d'une infanterie étrangère ; les Suiſſes ne feſaient encore uſage de leur liberté que pour vendre leur ſang, & d'ordinaire celui qui avait le plus de ſuiſſes dans ſon armée ſe croyait sûr de la victoire. Ils eurent au moins cette réputation juſqu'à la bataille de Marignan, que *François I* gagna contre eux avec ſa gendarmerie quand il voulut pour la première fois deſcendre en Italie.

L'art de la guerre fut plus approfondi ſous *Charles-Quint* qu'il ne l'avait été encore. Ses grands ſuccès, le progrès des beaux arts en Italie, le changement de religion dans la moitié de l'Europe, le commerce des grandes Indes par l'Océan, la conquête du Mexique & du Pérou, rendent ce ſiècle éternellement mémorable.

Diète

Diète de Vorms, fameuſe par le rétabliſſement de la chambre impériale qui ne ſubſiſtait plus que de nom. 1521.

Charles-Quint établit deux vicaires, non pas de l'Empire, mais de l'empereur. Les vicaires nés de l'Empire ſont Saxe & Palatin ; & leurs arrêts ſont irrévocables. Les vicaires de l'empereur ſont des régens qui rendent compte au ſouverain. Ces régens furent ſon frère *Ferdinand*, auquel il avait cédé ſes Etats d'Autriche, le comte palatin & vingt-deux aſſeſſeurs.

Cette diète ordonne que les ducs de Brunſvick & de Lunebourg d'un côté, & les évêques d'Hildesheim & de Minden de l'autre, qui ſe feſaient la guerre, comparaîtront ; ils mépriſent cet arrêt : on les met au ban de l'Empire, & ils mépriſent ce ban. La guerre continue entre eux. La puiſſance de *Charles-Quint* n'eſt pas encore aſſez grande pour donner de la force aux lois. Deux évêques armés & rebelles n'indiſpoſent pas médiocrement les eſprits contre l'Egliſe & contre les biens de l'Egliſe.

Luther vient à cette diète avec un ſauf-conduit de l'empereur ; il ne craignait pas le ſort de *Jean Hus :* les prêtres n'étaient pas les plus forts à la diète. On confère avec lui ſans trop s'entendre ; on ne convient de rien ; on le laiſſe paiſiblement retourner en Saxe détruire la religion romaine. Le 6 mai, l'empereur donne un édit contre *Luther* abſent, & ordonne, ſous peine de déſobéiſſance, à tout prince & état de l'Empire d'empriſonner *Luther* & ſes adhérens. Cet ordre était contre le duc de Saxe. On ſavait bien qu'il n'obéirait pas : mais l'empereur, qui s'uniſſait avec le pape *Léon X*, contre *François I*, voulait paraître catholique.

Il veut, dans cette diète, faire conclure une alliance entre l'Empire & le roi de Danemarck *Chriſtiern II*, ſon beau-frère, & lui aſſurer des ſecours. Il règne toujours dans les grandes aſſemblées un ſentiment d'horreur pour la tyrannie ; le cri de la nature s'y fait entendre, & l'enthouſiaſme de la vertu ſe communique. Toute la

diète s'éleva contre un scélérat, teint du sang de quatre-vingt-quatorze sénateurs massacrés à ses yeux par des bourreaux dans Stockholm livrée au pillage. On prétend que *Charles-Quint* voulait s'assurer les trois couronnes du Nord en secourant son indigne beau-frère.

La même année, le pape *Léon X*, plus intrigant peut-être que politique, & qui, se trouvant entre *François I* & *Charles-Quint*, ne pouvait guère être qu'intrigant. fait presque à la fois un traité avec l'un & avec l'autre ; le premier, en 1520, avec *François I*, auquel il promet le royaume de Naples en se réservant Gayette, & cela en vertu de cette loi chimérique que jamais un roi de Naples ne peut être empereur; le second, en 1521, avec *Charles-Quint*, pour chasser les Français de l'Italie, & pour donner le Milanais à *François Sforze*, fils puîné de *Louis le maure*, & surtout pour donner au saint-siége Ferrare qu'on voulait toujours ôter à la maison d'*Este*.

Première hostilité qui met aux mains l'Empire & la France. Le duc de *Bouillon la Marck*, souverain du château de Bouillon, déclare solennellement la guerre par un héraut à *Charles-Quint*, & ravage le Luxembourg. On sent bien qu'il agissait pour *François I*, qui le désavouait en public.

Charles, uni avec *Henri VIII* & *Léon X*, fait la guerre à *François I*, du côté de la Picardie & vers le Milanais ; elle avait déjà commencé en Espagne, dès 1520 ; mais l'Espagne n'est qu'un accessoire à ces annales de l'Empire.

Lautrec, gouverneur du Milanais pour le roi de France, général malheureux, parce qu'il était fier & imprudent, est chassé de Milan, de Pavie, de Lodi, de Parme & de Plaisance par *Prosper Colonne*.

Léon X meurt, le 2 décembre. *George* marquis de Malaspina, attaché à la France, soupçonné d'avoir empoisonné le pape, est arrêté, & se justifie d'un crime qu'il est difficile de prouver.

Ce pape avait douze mille suisses à son service.

Le cardinal *Volsey*, tyran de *Henri VIII*, qui était le tyran de l'Angleterre, veut être pape. *Charles-Quint* le joue, & manifeste son pouvoir en fesant pape son précepteur *Adrien Florent*, natif d'Utrecht, alors régent en Espagne.

Adrien est élu, le 9 janvier. Il garde son nom, malgré la coutume établie dès l'onzième siècle. L'empereur gouverne absolument le pontificat.

L'ancienne ligue des villes de Suabe est confirmée à Ulm pour onze ans. L'empereur pouvait la craindre; mais il voulait plaire aux Allemands.

Charles va encore en Angleterre, reçoit à Windsor 1522.
l'ordre de la jarretière; il promet d'épouser sa cousine *Marie*, fille de sa tante *Catherine d'Arragon* & de *Henri VIII*, que son fils *Philippe* épousa depuis. Il se soumet par une clause étonnante à payer cinq cents mille écus s'il n'épouse pas cette princesse. C'est la cinquième fois qu'il est promis sans être marié. Il partage la France en idée avec *Henri VIII*, qui compte alors faire revivre les prétentions de ses aïeux sur ce royaume.

L'empereur emprunte de l'argent du roi d'Angleterre. Voilà l'explication de cette énigme du dédit de cinq cents mille écus. Cet argent prêté aurait servi un jour de dot; et ce dédit singulier est exigé de *Henri VIII* comme une espèce de caution.

L'empereur donne au cardinal-ministre, *Volsey*, des pensions qui ne le dédommagent pas de la tiare.

Pourquoi le plus puissant empereur qu'on ait vu depuis *Charlemagne* est-il obligé d'aller demander de l'argent à *Henri VIII* comme *Maximilien?* il fesait la guerre vers les Pyrénées, vers la Picardie, en Italie tout à la fois; l'Allemagne ne lui fournissait rien; l'Espagne peu de chose: les mines du Mexique ne fesaient pas encore un

produit réglé ; les dépenſes de ſon couronnement & des premiers établiſſemens en tout genre furent immenſes.

Charles-Quint eſt heureux par-tout. Il ne reſte à *François I* dans le Milanais que Crémone & Lodi. Gènes, qu'il tenait encore, lui eſt enlevée par les Impériaux. L'empereur permet que *François Sforze*, dernier prince de cette race, entre dans Milan.

Mais pendant ce temps-là même la puiſſance ottomane menace l'Allemagne. Les Turcs ſont en Hongrie. *Soliman*, auſſi redoutable que *Sélim* & *Mahomet II*, prend Belgrade ; & de là il va au ſiége de Rhodes, qui capitule après un ſiége de trois mois.

Cette année eſt féconde en grands événemens. Les états du Danemarck dépoſent ſolennellement le tyran *Chriſtiern*, comme on juge un coupable ; & en ſe bornant à le dépoſer, on lui fait grâce.

Guſtave Vaſa proſcrit en Suède la religion catholique. Tout le Nord juſqu'au Veſer eſt prêt à ſuivre cet exemple.

1523. Pendant que la guerre de controverſe menace l'Allemagne d'une révolution, & que *Soliman* menace l'Europe chrétienne, les querelles de *Charles-Quint* & de *François I* font les malheurs de l'Italie & de la France.

Charles & *Henri VIII*, pour accabler *François I*, gagnent le connétable de *Bourbon* qui, plus rempli d'ambition & de vengeance que d'amour pour la patrie, s'engage à attaquer le milieu de la France, tandis que ſes ennemis pénètreront par ſes frontières. On lui promet *Eléonore*, ſœur de *Charles-Quint*, veuve du roi de Portugal, & ce qui eſt plus eſſentiel, la Provence avec d'autres terres qu'on érigera en royaume.

Pour porter le dernier coup à la France, l'empereur ſe ligue encore avec les Vénitiens, le pape *Adrien* & les Florentins. Le duc *François Sforze* reſte poſſeſſeur du Milanais, dont *François I* eſt dépouillé : mais l'empereur

ne reconnaît point encore *Sforze* pour duc de Milan, & il différe à ſe décider ſur cette province dont il ſera toujours maître quand les Français n'y ſeront plus.

Les troupes impériales entrent dans la Champagne: le connétable de *Bourbon*, dont les deſſeins ſont découverts, fuit & va commander pour l'empereur en Italie.

Au milieu de ces grands troubles, une petite guerre s'élève entre l'électeur de Trèves & la nobleſſe d'Alſace, comme un petit tourbillon qui s'agite dans un grand. *Charles-Quint* eſt trop occupé de ſes vaſtes deſſeins & de la multitude de ſes intérêts, pour penſer à pacifier ces querelles paſſagères.

Clément VII ſuccède à *Adrien*, le 29 novembre; il était de la maiſon de *Médicis*. Son pontificat eſt éternellement remarquable par ſes malheureuſes intrigues & par ſa faibleſſe, qui causèrent depuis le pillage de Rome que ſaccagea l'armée de *Charles-Quint*, par la perte de la liberté des Florentins, & par l'irrévocable défection de l'Angleterre arrachée à l'Egliſe romaine.

Clément VII commence par envoyer à la diète de 1524.
Nuremberg un légat pour armer l'Allemagne contre *Soliman*, & pour répondre à un écrit intitulé: *Les cent griefs contre la cour de Rome.* Il ne réuſſit ni à l'un ni à l'autre.

Il n'était pas extraordinaire qu'*Adrien*, précepteur & depuis miniſtre de *Charles-Quint*, né avec le génie d'un ſubalterne, fût entré dans la ligue qui devait rendre l'empereur maître abſolu de l'Italie, & bientôt de l'Europe. *Clément VII* eut d'abord le courage de ſe détacher de cette ligue, eſpérant tenir la balance égale.

Il y avait alors un homme de ſa famille qui était véritablement un grand homme, c'eſt *Jean de Médicis*, général de *Charles-Quint*. Il commandait pour l'empereur en Italie avec le connétable de *Bourbon*; c'eſt lui qui acheva de chaſſer cette année les Français de la petite

partie du Milanais qu'ils occupaient encore, qui battit *Bonnivet* à Biagraſſe, où fut tué le chevalier *Bayard*, très-renommé en France.

Le marquis de *Peſcara*, que les Français appellent *Peſcaire*, digne émule de ce *Jean de Médicis*, marche en Provence avec le duc de *Bourbon*. Celui-ci veut aſſiéger Marſeille malgré *Peſcara*, & l'entrepriſe échoue : mais la Provence eſt ravagée.

François I a le temps d'aſſembler une armée ; il pourſuit les Impériaux qui ſe retirent ; il paſſe les Alpes. Il rentre pour ſon malheur dans ce duché de Milan pris & perdu tant de fois. La maiſon de Savoie n'était pas encore aſſez puiſſante pour fermer le paſſage aux armées de France.

Alors l'ancienne politique des papes ſe déploie, & la crainte qu'inſpire un empereur trop puiſſant, lie *Clément VII* avec *François I :* il veut lui donner le royaume de Naples. *François* y fait marcher un gros détachement de ſon armée. Par-là il s'affaiblit en diviſant ſes forces, & prépare ſes malheurs & ceux de Rome.

1525. Le roi de France aſſiége Pavie. Le comte de *Lanoy* vice-roi de Naples, *Peſcara* & *Bourbon* veulent faire lever le ſiége, en s'ouvrant un paſſage par le parc de Mirabel, où *François I* était poſté. La ſeule artillerie françaiſe met les Impériaux en déroute. Le roi de France n'avait qu'à ne rien faire, & ils étaient vaincus. Il veut les pourſuivre, & il eſt battu entièrement. Les Suiſſes, qui feſaient la force de ſon infanterie, s'enfuient & l'abandonnent ; & il ne reconnaît la faute de n'avoir eu qu'une infanterie mercenaire & d'avoir trop écouté ſon courage que, lorſqu'il tombe captif entre les mains des Impériaux & de ce *Bourbon* qu'il avait outragé, & qu'il avait forcé à être rebelle.

Charles-Quint, qui était alors à Madrid, apprend l'excès de ſon bonheur, & diſſimule celui de ſa joie. On lui envoie ſon priſonnier. Il ſemblait alors le maître de

l'Europe. Il l'eût été en effet ſi, au lieu de reſter à Madrid, il eût ſuivi ſa fortune à la tête de cinquante mille hommes: mais ſes ſuccès lui firent des ennemis d'autant plus aiſément que lui, qui paſſait pour le plus actif des princes, ne profita pas de ces ſuccès.

Le cardinal *Volſey*, mécontent de l'empereur, au lieu de porter *Henri VIII* qu'il gouvernait à entrer dans la France abandonnée, & à la conquérir, porte ſon maître à ſe déclarer contre *Charles-Quint*, & à tenir cette balance qui échappait aux faibles mains de *Clément VII*.

Bourbon que *Charles* flattait de l'eſpérance d'un royaume compoſé de la Provence, du Dauphiné & des terres de ce connétable, n'eſt que gouverneur du Milanais.

Il faut croire que *Charles-Quint* avait de grandes affaires ſecrètes en Eſpagne, puiſque, dans ce moment critique, il ne venait ni vers la France où il pouvait entrer, ni dans l'Italie qu'il pouvait ſubjuguer, ni dans l'Allemagne que les nouveaux dogmes & l'amour de l'indépendance rempliſſaient de troubles.

Les différens ſectaires ſavaient bien ce qu'ils ne voulaient pas croire; mais ils ne ſavaient pas ce qu'ils voulaient croire. Tous s'accordaient à s'élever contre les abus de la cour & de l'Egliſe romaine: tous introduiſaient d'autres abus. *Mélancton* s'oppoſe à *Luther* ſur quelques articles.

Storck, né en Siléſie, va plus loin que *Luther*. Il eſt le fondateur de la ſecte des anabaptiſtes; *Muncer* en eſt l'apôtre; tous deux prêchent les armes à la main. *Luther* avait commencé par mettre dans ſon parti les princes; *Muncer* met dans le ſien les habitans de la campagne. Il les flatte & les anime par cette idée d'égalité, loi primitive de la nature, que la force & les conventions ont détruite. Les premières fureurs des payſans éclatent dans la Suabe, où ils étaient plus eſclaves qu'ailleurs. *Muncer* paſſe en Thuringe. Il s'y rend maître de Mulhauſen en prêchant l'égalité, & fait porter à ſes pieds l'argent des habitans en prêchant le déſintéreſſement. Tous les payſans

se soulèvent en Suabe, en Franconie, dans une partie de la Thuringe, dans le Palatinat, dans l'Alsace.

A la vérité ces espèces de sauvages firent un manifeste que *Licurgue* aurait signé. Ils demandaient *qu'on ne levât sur eux que les dixmes des blés, & qu'elles fussent employées à soulager les pauvres; que la chasse & la pêche leur fussent permises; qu'ils eussent du bois pour se bâtir des cabanes & pour se garantir du froid; qu'on modérât leurs corvées.* Ils réclamaient les droits du genre humain : mais ils les soutinrent en bêtes féroces. Ils massacrent les gentilshommes qu'ils rencontrent. Une fille naturelle de l'empereur *Maximilien* est égorgée.

Ce qui est très-remarquable, c'est qu'à l'exemple de ces anciens esclaves révoltés qui, se sentant incapables de gouverner, choisirent, dit-on, autrefois pour leur roi le seul maître qui avait échappé au carnage, ces payſans mirent à leur tête un gentilhomme. Ils s'emparent de Heilbron, de Spire, de Vurtzbourg, de tous les pays entre ces villes.

Muncer & *Storck* conduisent l'armée en qualité de prophètes. Le vieux *Fréderic*, électeur de Saxe, leur livre une sanglante bataille près de Franchusen dans le comté de Mansfeld. En vain les deux prophètes entonnent des cantiques au nom du seigneur. Ces fanatiques sont entièrement défaits. *Muncer*, pris après la bataille, est condamné à perdre la tête. Il abjura sa secte avant de mourir. Il n'avait point été enthousiaste; il avait conduit ceux qui l'étaient; mais son disciple *Fiffer*, condamné comme lui, mourut persuadé. *Storck* retourne prêcher en Silésie, & envoie des disciples en Pologne. L'empereur cependant négociait tranquillement avec le roi de France son prisonnier à Madrid.

1526. Principaux articles du traité dont *Charles-Quint* impose les lois à *François I.*

Le roi de France cède à l'empereur le duché de Bourgogne et le comté de Charolais ; il renonce au droit de souveraineté sur l'Artois & sur la Flandre. Il lui laisse Arras, Tournai, Mortagne, Saint-Amand, Lille, Douai, Orchies, Hesdin. Il se désiste de tous ses droits sur les deux Siciles, sur le Milanais, sur le comté d'Asti, sur Gènes. Il promet de ne jamais protéger ni le duc de Gueldre, qui se soutenait toujours contre cet empereur si puissant, ni le duc de Virtemberg, qui revendiquait son duché vendu à la maison d'Autriche ; il promet de faire renoncer les héritiers de la Navarre à leur droit sur ce royaume ; il signe une ligue défensive & même offensive avec son vainqueur qui lui ravit tant d'Etats ; il s'engage à épouser *Eléonore*, sa sœur.

Il est forcé à recevoir le duc de Bourbon en grace, à lui rendre tous ses biens, à le dédommager lui & tous ceux qui ont pris son parti.

Ce n'était pas tout. Les deux fils aînés du roi doivent être livrés en otage jusqu'à l'accomplissement du traité ; il est signé, le 14 janvier.

Pendant que le roi de France fait venir ses deux enfans pour être captifs à sa place, *Lannoy*, vice-roi de Naples, entre dans sa chambre en bottes, & vient lui faire signer le contrat de mariage avec *Eléonore* qui était à quatre lieues de-là, & qu'il ne vit point : étrange façon de se marier !

On assure que *François I* fit une protestation pardevant notaire contre ses promesses, avant de les signer. Il est difficile de croire qu'un notaire de Madrid ait voulu & pu venir signer un tel acte dans la prison du roi.

Le dauphin & le duc d'Orléans sont amenés en Espagne, échangés avec leur père, au milieu de la rivière d'Andaye, & menés en otage.

Charles aurait pu avoir la Bourgogne, s'il se l'était fait céder avant de relâcher son prisonnier. Le roi de France exposa ses deux enfans au courroux de l'empereur en ne

tenant pas sa parole. Il y a eu des temps où cette infraction aurait coûté la vie à ces deux princes.

François I se fait représenter par les états de Bourgogne qu'il n'a pu céder cette grande province de la France. Il ne fallait donc pas la promettre. Ce roi était dans un état où tous les partis étaient tristes pour lui.

Le 22 mai, *François I*, à qui ses malheurs & ses ressources ont donné des amis, signe à Cognac une ligue avec le pape *Clément VII*, le roi d'Angleterre, les Vénitiens, les Florentins, les Suisses, contre l'empereur. Cette ligue est appelée *sainte*, parce que le pape en est le chef. Le roi stipule de mettre en possession du Milanais ce même duc *François Sforze* qu'il avait voulu dépouiller. Il finit par combattre pour ses anciens ennemis. L'empereur voit tout d'un coup la France, l'Angleterre, l'Italie armées contre sa puissance, parce que cette puissance même n'a pas été assez grande pour empêcher cette révolution, & parce qu'il est resté oisif à Madrid au lieu d'aller profiter de la victoire de ses généraux.

Dans ce chaos d'intrigues & de guerres, les Impériaux étaient maîtres de Milan & de presque toute la province. *François Sforze* avait le seul château de Milan.

Mais dès que la ligue est signée, le Milanais se soulève; il prend le parti de son duc. Les Vénitiens marchent & enlèvent Lodi à l'empereur. Le duc d'Urbin, à la tête de l'armée du pape, est dans le Milanais. Malgré tant d'ennemis, le bonheur de *Charles-Quint* lui conserve l'Italie. Il devait la perdre en restant à Madrid; le vieil *Antoine de Lève* & ses autres généraux la lui conservent. *François I* ne peut assez tôt faire partir des troupes de son royaume épuisé. L'armée du pape se conduit lâchement, celle de Venise mollement. *François Sforze* est obligé de rendre son château de Milan. Un très-petit nombre d'Espagnols & d'Allemands, bien commandés & accoutumés à la victoire, vaut à *Charles-Quint* tous ces avantages, dans le même temps de sa vie où il fit le moins de

choſes par lui-même. Il reſte toujours à Madrid. Il s'applique à régler les rangs & à former l'étiquette; il ſe marie avec *Iſabelle*, fille d'*Emmanuel le grand*. roi de Portugal, pendant que le nouvel électeur de Saxe, *Jean le conſtant*, fait profeſſion de la religion nouvelle, & abolit la romaine en Saxe; pendant que le landgrave de Heſſe, *Philippe*, en fait autant dans ſes Etats; que Francfort établit un ſénat luthérien, & qu'enfin un aſſez grand nombre de chevaliers teutons, deſtinés à défendre l'Egliſe, l'abandonnent pour ſe marier & approprier à leurs familles les commanderies de l'ordre.

On avait brûlé autrefois cinquante chevaliers du temple & aboli l'ordre, parce qu'il n'était que riche; celui-ci était puiſſant. *Albert de Brandebourg*, ſon grand-maître, partage la Pruſſe avec les Polonais, & reſte ſouverain de la partie qu'on appelle *la Pruſſe ducale*, en rendant hommage & payant tribut au roi de Pologne. On place d'ordinaire en 1525 cette révolution.

Dans ces circonſtances, les luthériens demandent hautement l'établiſſement de leur religion dans l'Allemagne à la diète de Spire. *Ferdinand*, qui tient cette diète, demande du ſecours contre *Soliman* qui revenait attaquer la Hongrie. La diète n'accorde ni la liberté de religion ni des ſecours aux chrétiens contre les Ottomans.

Le jeune *Louis*, roi de Hongrie & de Bohème, croit pouvoir ſoutenir ſeul l'effort de l'empire turc. Il oſe livrer bataille à *Soliman*. Cette journée appelée de *Mohats*, du nom du champ de bataille, non loin de Bude, eſt auſſi funeſte aux chrétiens que la journée de Varnes. Preſque toute la nobleſſe de Hongrie y périt. L'armée eſt taillée en pièces; le roi eſt noyé dans un marais en fuyant. Les écrivains du temps diſent que *Soliman* fit décapiter quinze cents nobles hongrois priſonniers après la bataille, & qu'il pleura en voyant le portrait du malheureux roi *Louis*. Il n'eſt guère croyable qu'un homme, qui fait couper de ſang froid quinze cents têtes nobles, en pleure une: & ces deux faits ſont également douteux.

Soliman prend Bude, & menace tous les environs. Ce malheur de la chrétienté fait la grandeur de la maison d'Autriche. L'archiduc *Ferdinand*, frère de *Charles-Quint*, demande la Hongrie & la Bohème, comme des Etats qui doivent lui revenir par les pactes de famille, comme un héritage. On concilie ce droit d'héritage avec le droit d'élection qu'avaient les peuples, en soutenant l'un par l'autre. Les états de Hongrie l'élisent, le 26 octobre.

Pendant ce temps-là même un autre parti venait de déclarer roi dans Albe-royale *Jean Zapoli*, comte de Scepus, vaivode de Transilvanie. Il n'y eut guère depuis ce temps-là de royaume plus malheureux que la Hongrie. Il fut presque toujours partagé en deux factions, & inondé par les Turcs. Cependant *Ferdinand* est assez heureux pour chasser en peu de jours son rival, & pour être couronné dans Bude d'où les Turcs s'étaient retirés.

1527. Le 24 février, *Ferdinand* est élu roi de Bohème sans concurrent; & il reconnaît qu'il tient ce royaume *ex liberâ & bonâ voluntate*, de la libre & bonne volonté de ceux qui l'ont choisi.

Charles-Quint est toujours en Espagne pendant que sa maison acquiert deux royaumes, & que sa fortune va en Italie plus loin que ses projets.

Il payait mal ses troupes commandées par le duc de *Bourbon* & par *Philibert* de Châlons, prince d'Orange; mais elles subsistaient par des rapines, qu'on appelle *contributions*. La sainte ligue était fort dérangée. Le roi de France avait négligé une vengeance qu'il cherchait, & n'avait point encore envoyé d'armée de-là les Alpes. Les Vénitiens agissaient peu, le pape encore moins, & il s'était épuisé à lever de mauvaises troupes. *Bourbon* mène ses soldats droit à Rome. Il monte à l'assaut, le 27; il est tué en appuyant une échelle à la muraille: mais le prince d'Orange entre dans la ville. Le pape se réfugie au château Saint-Ange, où

il devient prisonnier. La ville est pillée & saccagée, comme elle le fut autrefois par *Alaric* & par les autres barbares.

On dit que le pillage monta à quinze millions d'écus. *Charles*, en exigeant la moitié seulement de cette somme pour la rançon de la ville, eût pu dominer dans Rome. Mais après que ses troupes y eurent vécu près de neuf mois à discrétion, il ne put la garder. Il lui arriva ce qu'éprouvèrent tous ceux qui avaient saccagé cette capitale.

Il y eut dans ce désastre trop de sang répandu ; mais beaucoup de soldats enrichis s'habituèrent dans le pays, & on compta à Rome & aux environs, au bout de quelques mois, quatre mille sept cents filles enceintes. Rome fut peuplée d'Espagnols & d'Allemands, après l'avoir été autrefois de Goths, d'Hérules, de Vandales. Le sang des Romains s'était mêlé sous les césars à celui d'une foule d'étrangers. Il ne reste pas aujourd'hui dans Rome une seule famille qui puisse se dire romaine. Il n'y a que le nom & les ruines de la maîtresse du monde qui subsistent.

Pendant la prison du pape, le duc de Ferrare, *Alfonse I*, à qui *Jules II* avait enlevé Modène & Reggio, reprend cet Etat, quand *Clément VII* capitule dans le château Saint-Ange. Les *Malatesta* se refaisissent de Rimini. Les Vénitiens, alliés du pape, lui prennent Ravenne, mais pour le lui garder, disent-ils, contre l'empereur. Les Florentins secouent le joug des *Médicis*, & se remettent en liberté.

François I & *Henri VIII*, au lieu d'envoyer des troupes en Italie, envoient des ambassadeurs à l'empereur. Il était alors à Valladolid. La fortune, en moins de deux ans, avait mis entre ses mains Rome, le Milanais, un roi de France & un pape ; & il n'en profitait pas. Assez fort pour piller Rome, il ne le fut pas assez pour la garder ; & ce vieux droit des empereurs, cette prétention sur le domaine de Rome demeura toujours derrière un nuage.

Enfin *François I* envoie une armée dans le Milanais sous ce même *Lautrec* qui l'avait perdu, laissant toujours ses deux enfans en otage. Cette armée reprend encore le

Milanais, dont on se saisissait & qu'on perdait en si peu de temps. Cette diversion & la peste qui ravagent à la fois Rome & l'armée de ses vainqueurs, préparent la délivrance du pape. D'un côté, *Charles-Quint* fait chanter des psaumes & faire des processions en Espagne pour cette délivrance du saint père qu'il retient captif; de l'autre, il lui vend sa liberté quatre cents mille ducats. *Clément VII* en paie comptant près de cent mille, & s'évade avant d'avoir payé le reste.

Pendant que Rome est saccagée, & le pape rançonné au nom de *Charles-Quint*, qui soutient la religion catholique, les sectes ennemies de cette religion font de nouveaux progrès. Le saccagement de Rome & la captivité du pape enhardissaient les luthériens.

La messe est abolie à Strasbourg juridiquement, après une dispute publique. Ulm, Augsbourg, beaucoup d'autres villes impériales se déclarent luthériennes. Le conseil de Berne fait plaider devant lui la cause du catholicisme & celle des sacramentaires, disciples de *Zuingle*. Ces sectaires différaient des luthériens, principalement au sujet de l'eucharistie : les zuingliens disant que DIEU n'est dans le pain que par la foi, & les luthériens affirmant que DIEU était avec le pain dans le pain & sur le pain ; mais tous s'accordant à croire que le pain existe. Genève, Constance suivent l'exemple de Berne. Ces zuingliens sont les pères des calvinistes. Des peuples qui n'avaient qu'un bon sens simple & austère, les Bohèmes, les Allemands, les Suisses, sont ceux qui ont ravi la moitié de l'Europe au siége de Rome.

Les anabaptistes renouvellent leurs fureurs au nom du Seigneur, depuis le palatinat jusqu'à Vürtzbourg; l'électeur palatin, aidé des généraux *Truchses* & *Fronsberg*, les dissipe.

1528. Les anabaptistes reparaissent dans Utrecht, & ils sont cause que l'évêque de cette ville, qui en était seigneur, la

vend à *Charles-Quint*, de peur que le duc de Gueldre ne s'en rende le maître.

Ce duc, toujours protégé en secret par la France, résistait à *Charles-Quint*, à qui rien n'avait résisté ailleurs. *Charles* s'accommode enfin avec lui, à condition que le duché de Gueldre & le comté de Zutphen reviendront à la maison d'Autriche, si le duc meurt sans enfans mâles.

Les querelles de la religion semblaient exiger la présence de *Charles* en Allemagne, & la guerre l'appelait en Italie.

Deux hérauts, *Guienne* & *Clarence*, l'un de la part de la France, l'autre de l'Angleterre, viennent lui déclarer la guerre à Madrid. *François I* n'avait pas besoin de la déclarer, puisqu'il la faisait déjà dans le Milanais, & *Henri VIII* encore moins, puisqu'il ne la lui fit point.

C'est une bien vaine idée de penser que les princes n'agissent & ne parlent qu'en politiques : ils agissent & parlent en hommes. L'empereur reprocha aigrement au roi d'Angleterre le divorce que ce roi méditait avec *Catherine d'Arragon*, dont *Charles* était le neveu. Il chargea le héraut *Clarence* de dire que le cardinal *Volsey*, pour se venger de n'avoir pas été pape, avait conseillé ce divorce & la guerre.

Quant à *François I*, il lui reprocha d'avoir manqué à sa parole, & dit qu'il le lui soutiendrait seul à seul. Il était très-vrai que *François I* avait manqué à sa parole; il n'est pas moins vrai qu'elle était très-difficile à tenir.

François I lui répondit ces propres mots : *Vous avez menti par la gorge, & autant de fois que vous le direz, vous mentirez*, &c. *Assurez-nous le camp, & nous vous porterons les armes.*

L'empereur envoie un héraut au roi de France, chargé de signifier le lieu du combat. Le roi, avec le plus grand appareil, le reçoit, le 10 septembre, dans la grand'salle de l'ancien palais où l'on rend la justice. Le héraut voulut parler avant de montrer la lettre de son maître qui assurait

le camp. Le roi lui impose silence, & veut voir seulement la lettre; elle ne fut point montrée. Deux grands rois s'en tinrent à se donner des démentis par des hérauts-d'armes. Il y a dans ces procédés un air de chevalerie & de ridicule, bien éloigné de nos mœurs.

Pendant toutes ces rodomontades, *Charles-Quint* perdait tout le fruit de la bataille de Pavie, de la prise du roi de France & de celle du pape. Il allait même perdre le royaume de Naples. *Lautrec* avait déjà pris toute l'Abruzze. Les Vénitiens s'étaient emparés de plusieurs villes maritimes du royaume. Le célèbre *André Doria*, qui alors servait la France, avait, avec les galères de Gènes, battu la flotte impériale. L'empereur qui, six mois auparavant, était maître de l'Italie, allait en être chassé : mais il fallait que les Français perdissent toujours en Italie ce qu'ils avaient gagné.

La contagion se met dans leur armée : *Lautrec* meurt. Le royaume de Naples est évacué. *Henri* duc de Brunswick, avec une nouvelle armée, vient défendre le Milanais contre les Français & contre *Sforze*.

Doria qui avait tant contribué aux succès de la France, justement mécontent de *François I*, & craignant même d'être arrêté, l'abandonne & passe au service de l'empereur avec ses galères.

La guerre se continue dans le Milanais. Le pape *Clément VII*, en attendant l'événement, négocie. Ce n'est plus le temps d'excommunier un empereur, de transférer son sceptre dans d'autres mains par l'ordre de DIEU. On en eût agi ainsi autrefois pour le seul refus de mener la mule du pape par la bride; mais le pape après sa prison, après le saccagement de Rome, inefficacement secouru par les Français, craignant même les Vénitiens ses alliés, voulant établir sa maison à Florence, voyant enfin la Suède, le Danemarck, la moitié de l'Allemagne renoncer à l'Eglise romaine; le pape, dis-je, en ces extrémités ménageait & redoutait *Charles-Quint*, au point que, loin d'oser

casser

casser le mariage de *Henri VIII*, avec *Catherine*, tante de *Charles*, il était prêt à excommunier cet *Henri VIII*, son allié, dès que *Charles* l'exigerait.

Le roi d'Angleterre, livré à ses passions, ne songe plus qu'à se séparer de sa femme *Catherine d'Arragon*, femme vertueuse dont il a une fille depuis tant d'années, & à épouser sa maîtresse *Anne de Bolein*, ou *Bollen*, ou *Bowlen*. 1529.

François I laisse toujours ses deux enfans prisonniers auprès de *Charles-Quint* en Espagne, & lui fait la guerre dans le Milanais. Le duc *François Sforze* est toujours ligué avec ce roi, & demande grâce à l'empereur, voulant avoir son duché des mains du plus fort, & craignant de le perdre par l'un ou par l'autre. Les catholiques & les protestans déchirent l'Allemagne : le sultan *Soliman* se prépare à l'attaquer; & *Charles-Quint* est à Valladolid.

Le vieil *Antoine de Lève*, l'un de ses plus grands généraux, à l'âge de soixante & treize ans, malade de la goutte & porté sur un brancard, défait les Français dans le Milanais, aux environs de Pavie : ce qui en reste se dissipe, & ils disparaissent de cette terre qui leur a été si funeste.

Le pape négociait toujours, & avait heureusement conclu son traité avant que les Français reçussent ce dernier coup. L'empereur traita généreusement le pape; premièrement pour réparer aux yeux des catholiques, dont il avait besoin, le scandale de Rome saccagée; secondement, pour engager le pontife à opposer les armes de la religion à l'autre scandale qu'on allait donner à Londres, en cassant le mariage de sa tante, & en déclarant bâtarde sa cousine *Marie*, cette même *Marie* qu'il avait dû épouser; troisièmement, parce que les Français n'étaient pas encore exterminés en Italie quand le traité fut conclu.

L'empereur accorde donc à *Clément VII* Ravenne, Cervia, Modène, Reggio, le laisse en liberté de poursuivre ses prétentions sur Ferrare, lui promet de donner

la Toscane à *Alexandre de Médicis*. Ce traité si avantageux pour le pape est ratifié à Barcelone.

Immédiatement après il s'accommode aussi avec *François I*; il en coûte deux millions d'écus d'or à ce roi pour racheter ses enfans, & cinq cents mille écus que *François* doit encore payer à *Henri VIII*, pour le dédit auquel *Charles-Quint* s'était soumis en n'épousant pas sa cousine *Marie*.

Ce n'était certainement pas à *François I* à payer les dédits de *Charles-Quint*: mais il était vaincu; il fallait racheter ses enfans. Deux millions cinq cents mille écus d'or appauvrissaient à la vérité la France, mais ne valaient pas la Bourgogne que le roi gardait: d'ailleurs on s'accommoda avec le roi d'Angleterre, qui n'eut jamais l'argent du dédit.

Alors la France appauvrie ne paraît point à craindre; l'Italie attend les ordres de l'empereur; les Vénitiens temporisent; l'Allemagne craint les Turcs, & dispute sur la religion.

Ferdinand assemble la diète de Spire, où les luthériens prennent le nom de protestans; parce que la Saxe, la Hesse, le Lunebourg, Anhalt, quatorze villes impériales protestent contre l'édit de *Ferdinand*, & appellent au futur concile.

Ferdinand laisse croire & faire aux protestans tout ce qu'ils veulent; il le fallait bien. *Soliman*, qui n'avait point de disputes de religion à apaiser, voulait toujours donner la couronne de Hongrie à ce *Jean Zapoli*, vaivode de Transilvanie, concurrent de *Ferdinand*; & ce royaume devait être tributaire des Turcs.

Soliman subjugue toute la Hongrie, pénètre dans l'Autriche, emporte Altembourg d'assaut, met le siége devant Vienne, le 26 septembre; mais Vienne est toujours l'écueil des Turcs. C'est le sort de la maison de Bavière de défendre dans ses périls la maison d'Autriche. Vienne fut défendue par *Philippe le belliqueux*, frère de l'électeur palatin, dernier

électeur de la première branche palatine. *Soliman*, au bout de trente jours, lève le siége; mais il donne l'investiture de la Hongrie à *Jean Zapoli*, & y reste le maître.

Enfin *Charles* quittait alors l'Espagne, & était arrivé à Gènes qui n'est plus aux Français, & qui attend son sort de lui; il déclare Gènes libre & fief de l'Empire; il va en triomphe de ville en ville pendant que les Turcs assiégeaient Vienne. Le pape *Clément VII* l'attend à Bologne. *Charles* vient d'abord recevoir à genoux la bénédiction de celui qu'il avait retenu captif, & dont il avait désolé l'Etat; après avoir été aux pieds du pape en catholique, il reçoit en empereur *François Sforze*, qui vient se mettre aux siens, & lui demander pardon. Il lui donne l'investiture du Milanais pour cent mille ducats d'or comptant, & cinq cents mille payables en dix années; il lui fait épouser sa nièce, fille du tyran *Christiern*; ensuite il se fait couronner dans Bologne par le pape; il reçoit de lui trois couronnes, celle d'Allemagne, celle de Lombardie, & l'impériale, à l'exemple de *Fréderic III*. Le pape, en lui donnant le sceptre, lui dit: *Empereur notre fils, prenez ce sceptre pour régner sur les peuples de l'Empire, auxquels nous & les électeurs nous vous avons jugé digne de commander*. Il lui dit en lui donnant le globe: *Ce globe représente le monde que vous devez gouverner avec vertu, religion & fermeté*. La cérémonie du globe rappelait l'image de l'ancien empire romain, maître de la meilleure partie du monde connu, & convenait en quelque sorte à *Charles-Quint*, souverain de l'Espagne, de l'Italie, de l'Allemagne & de l'Amérique.

Charles baise les pieds du pape pendant la messe; mais il n'y eut point de mule à conduire. L'empereur & le pape mangent dans la même salle, chacun seul à sa table.

Il promet sa bâtarde *Marguerite* à *Alexandre de Médicis*, neveu du pape, avec la Toscane pour dot.

Par ces arrangemens & par ces concessions, il est évident que *Charles-Quint* n'aspirait point à être roi du continent chrétien, comme le fut *Charlemagne*: il aspirait à en être le

principal personnage, à y avoir la première influence, à retenir le droit de suzeraineté sur l'Italie. S'il eût voulu tout avoir pour lui seul, il aurait épuisé son royaume d'Espagne d'hommes & d'argent pour venir s'établir dans Rome, & gouverner la Lombardie comme une de ses provinces : il ne le fit pas ; car voulant trop avoir pour lui, il aurait eu trop à craindre.

1530. Les Toscans, voyant leur liberté sacrifiée à l'union de l'empereur & du pape, ont le courage de la défendre contre l'un & l'autre ; mais leur courage est inutile contre la force. Florence assiégée se rend à composition.

Alexandre de Médicis est reconnu souverain, & il se reconnaît vassal de l'Empire.

Charles-Quint dispose des principautés en juge & en maître ; il rend Modène & Reggio au duc de Ferrare, malgré les prières du pape ; il érige Mantoue en duché. C'est dans ce temps qu'il donne Malthe aux chevaliers de Saint-Jean qui avaient perdu Rhodes : la donation est du 24 mars. Il leur fit ce présent comme roi d'Espagne, & non comme empereur. Il se vengeait autant qu'il le pouvait des Turcs, en leur opposant ce boulevard qu'ils n'ont jamais pu détruire.

Après avoir ainsi donné des Etats, il va essayer de donner la paix à l'Allemagne ; mais les querelles de religion furent plus difficiles à concilier que les intérêts des princes.

Confession d'Augsbourg, qui a servi de règle aux protestans, & de ralliement à leur parti. Cette diète d'Augsbourg commence le 20 juin. Les protestans présentent leur confession de foi en latin & en allemand, le 26.

Strasbourg, Memmingen, Lindau & Constance présentent la leur séparément, & on la nomme *la confession des quatre villes ;* elles étaient luthériennes comme les autres, & différaient seulement en quelques points.

Zuingle envoie auſſi ſa confeſſion, quoique ni lui ni le canton de Berne ne fuſſent ni luthériens ni impériaux.

On diſpute beaucoup. L'empereur donne un décret, le 22 ſeptembre, par lequel il enjoint aux proteſtans de ne plus rien innover, de laiſſer une pleine liberté dans leurs Etats à la religion catholique, & de ſe préparer à préſenter leurs griefs au concile qu'il compte convoquer dans ſix mois.

Les quatre villes s'allient avec les trois cantons, Berne, Zurich & Bâle, qui doivent leur fournir des troupes en cas qu'on veuille gêner leur liberté.

La diète fait le procès au grand-maître de l'ordre teutonique, *Albert de Brandebourg*, qui, devenu luthérien, comme on l'a vu, s'était emparé de la Pruſſe-ducale, & en avait chaſſé les chevaliers catholiques. Il eſt mis au ban de l'Empire, & n'en garde pas moins la Pruſſe.

La diète fixe la chambre impériale dans la ville de Spire : c'eſt par-là qu'elle finit ; & l'empereur en indique une autre à Cologne pour y faire élire ſon frère *Ferdinand* roi des Romains.

Ferdinand eſt élu, le 5 janvier, par tous les électeurs, excepté par celui de Saxe, *Jean le conſtant*, qui s'y oppoſe inutilement.

Alors les princes proteſtans & les députés des villes luthériennes s'uniſſent dans Smalcade, ville du pays de Heſſe. La ligue eſt ſignée au mois de mars pour leur défenſe commune. Le zèle pour leur religion, & ſurtout la crainte de voir l'Empire électif devenir une monarchie héréditaire, furent les motifs de cette ligue entre *Jean*, duc de Saxe, *Philippe*, landgrave de Heſſe, le duc de Virtemberg, le prince d'Anhalt, le comte de Mansfeld, & les villes de leur communion.

François I, qui feſait brûler les luthériens chez lui, s'unit avec ceux d'Allemagne, & s'engage à leur donner de prompts ſecours. L'empereur alors négocie avec eux ; on 1531.

ne pourſuit que les anabaptiſtes qui s'étaient établis dans la Moravie. Leur nouvel apôtre *Hutter*, qui allait faire par-tout des proſélytes, eſt pris dans le Tirol, & brûlé dans Inſpruck.

Ce *Hutter* ne prêchait point la ſédition & le carnage, comme la plupart de ſes prédéceſſeurs; c'était un homme entêté de la ſimplicité des premiers temps; il ne voulait pas même que ſes diſciples portaſſent des armes : il prêchait la réforme & l'égalité, & c'eſt pourquoi il fut brûlé.

Philippe, landgrave de Heſſe, prince qui méritait plus de puiſſance & plus de fortune, entreprend le premier de réunir les ſectes ſéparées de la communion romaine; projet qu'on a tenté depuis inutilement, & qui eût pu épargner beaucoup de ſang à l'Europe. *Martin Bucer* fut chargé, au nom des ſacramentaires, de ſe concilier avec les luthériens. Mais *Luther* & *Mélanction* furent inflexibles, & montrèrent en cela bien plus d'opiniâtreté que de politique.

Les princes & les villes avaient deux objets, leur religion, & la réduction de la puiſſance impériale dans des bornes étroites : ſans ce dernier article il n'y eût point eu de guerre civile. Les proteſtans s'obſtinaient à ne vouloir point reconnaître *Ferdinand* pour roi des Romains.

1532. L'empereur, inquiété par les proteſtans & menacé par les Turcs, étouffe pour quelque temps les troubles naiſſans, en accordant dans la diète de Nuremberg, au mois de juin, tout ce que les proteſtans demandent, abolition de toutes procédures contre eux, liberté entière juſqu'à la tenue d'un concile; il laiſſe même le droit de *Ferdinand*, ſon frère, indécis.

On ne pouvait ſe relâcher davantage. C'était aux Turcs que les luthériens devaient cette indulgence.

La condeſcendance de *Charles* anima les proteſtans à faire au-delà de leur devoir. Ils lui fourniſſent une armée contre *Soliman*; ils donnent cent cinquante mille florins

par-delà les subsides ordinaires. Le pape, de son côté, fait un effort; il fournit six mille hommes & quatre cents mille écus. *Charles* fait venir des troupes de Flandre & de Naples. On voit une armée composée de plus de cent mille hommes, de nations différentes dans leurs mœurs, dans leur langage, dans leur culte, animées du même esprit, marcher contre l'ennemi commun. Le comte palatin, *Philippe*, détruit un corps de Turcs qui s'était avancé jusqu'à Gratz en Stirie. On coupe les vivres à la grande armée de *Soliman*, qui est obligée de retourner à Constantinople. *Soliman*, malgré sa grande réputation, parut avoir mal conduit cette campagne. Il fit à la vérité beaucoup de mal, il emmena près de deux cents mille esclaves: mais c'était faire la guerre en tartare, & non en grand capitaine.

L'empereur & son frère, après le départ des Turcs, congédient leur armée. La plus grande partie était auxiliaire & seulement pour le danger présent. Il ne resta que peu de troupes sous le drapeau. Tout se fesait alors par secousses; point de fonds assurés pour entretenir long-temps de grandes forces, peu de desseins long-temps suivis. Tout consistait à profiter du moment. *Charles-Quint* alors fit la guerre, qu'on fesait pour lui depuis si long-temps, car il n'avait jusque-là vu que le siége de la petite ville de Mouzon, en 1521; & n'ayant eu depuis que du bonheur, il voulut y joindre la gloire.

Il retourne en Espagne par l'Italie, laissant au roi des Romains, son frère, le soin de contenir les protestans. 1533.

A peine est-il en Espagne, que sa tante *Catherine d'Arragon* est répudiée par le roi d'Angleterre, & son mariage déclaré nul par l'archevêque de Cantorbéri, *Crammer*. *Clément VII*, qui craignait toujours *Charles-Quint*, ne peut se dispenser d'excommunier *Henri VIII*.

Le Milanais tenait toujours au cœur de *François I*. Ce prince voyant que *Charles* est paisible; qu'il n'a presque

plus de troupes dans la Lombardie ; que *François Sforze*, duc de Milan, eſt ſans enfans, eſſaye de le détacher de l'empereur. Il lui envoie un miniſtre ſecret, milanais de nation, nommé *Maraviglia*, avec ordre de ne point prendre de caractère, quoiqu'il ait des lettres de créance.

Le ſujet de la commiſſion de cet homme eſt pénétré. *Sforze*, pour ſe diſculper auprès de l'empereur, ſuſcite une querelle à *Maraviglia*. Un homme eſt tué dans le tumulte, & *Sforze* fait trancher la tête au miniſtre du roi de France qui ne peut s'en venger.

Tout ce que peut faire *François I*, pour ſe reſſentir de tant d'humiliations & de ſanglans outrages, c'eſt d'aider en ſecret le duc de Virtemberg, *Ulric*, à rentrer dans ſon duché & à ſecouer le joug de la maiſon d'Autriche. Ce prince proteſtant attendait ſon rétabliſſement de la ligue de Smalcade & du ſecours de la France.

Les princes de la ligue eurent aſſez d'autorité pour faire décider, dans une diète à Nuremberg, que *Ferdinand*, roi des Romains, rendrait le duché de Virtemberg dont il s'était emparé. La diète en cela ſe conformait aux lois. Le duc avait un fils, qui du moins ne devait point être puni des fautes de ſon père ; *Ulric* n'avait point été coupable de trahiſon envers l'Empire, & par conſéquent ſes Etats ne devaient point être enlevés à ſa poſtérité.

Ferdinand promit de ſe conformer au recès de l'Empire, & n'en fit rien. *Philippe*, landgrave de Heſſe, ſurnommé alors à bon droit *le magnanime*, prend les intérêts du duc de Virtemberg ; il va en France emprunter du roi cent mille écus d'or, lève une armée de quinze mille hommes, & rend le Virtemberg à ſon prince.

Ferdinand y envoie des troupes commandées par ce même comte palatin, *Philippe le belliqueux*, vainqueur des Turcs.

Philippe de Heſſe, *le magnanime*, bat *Philippe le belliqueux*. Alors le roi des Romains entre en compoſition.

Le duc *Ulric* fut rétabli, mais le duché de Virtemberg fut déclaré fief maſculin de l'archiduché d'Autriche ; &

comme tel, il doit retourner, au défaut d'héritiers mâles, à la maiſon archiducale.

C'eſt dans cette année que *Henri VIII* ſe ſouſtrait à la communion romaine, & ſe déclare chef de l'Egliſe anglicane. Cette révolution ſe fit ſans le moindre trouble. Il n'en était pas de même en Allemagne. La religion y feſait répandre du ſang dans la Veſtphalie.

Les ſacramentaires ſont d'abord les plus forts à Munſter, & en chaſſent l'évêque *Valdec;* les anabaptiſtes ſuccèdent aux ſacramentaires, & s'emparent de la ville. Cette ſecte s'étendait alors dans la Friſe & dans la Hollande. Un tailleur de Leyde, nommé *Jean*, va au ſecours de ſes frères avec une troupe de prophètes & d'aſſaſſins ; il ſe fait proclamer roi & couronner ſolennellement à Munſter, le 24 juin.

L'évêque *Valdec* aſſiége la ville, aidé des troupes de Cologne & de Clèves : les anabaptiſtes le comparent à *Holoferne*, & ſe croient le peuple de DIEU. Une femme veut imiter *Judith*, & ſort de la ville dans la même intention ; mais au lieu de rentrer dans ſa *Béthulie* avec la tête de l'évêque, elle eſt pendue dans le camp.

Charles en Eſpagne ſe mêlait peu alors des affaires du 1535.
corps germanique, qui n'était pour lui qu'une ſource continuelle d'inquiétude ſans aucun avantage ; il cherche la gloire d'un autre côté. Trop peu fort en Allemagne pour aller porter la guerre à *Soliman*, il veut ſe venger des Turcs ſur le fameux amiral *Chéredin Barberouſſe*, qui venait de s'emparer de Tunis & d'en chaſſer le roi *Muleiaſſem*. L'africain détrôné était venu lui propoſer de ſe rendre ſon tributaire. Il paſſe en Afrique, au mois d'avril, avec environ vingt-cinq mille hommes, deux cents vaiſſeaux de tranſport & cent quinze galères. Le pape *Paul III* lui avait accordé le dixième des revenus eccléſiaſtiques dans tous les Etats de la maiſon d'Autriche, & c'était beaucoup. Il avait joint neuf galères à la flotte eſpagnole. *Charles* en

personne va combattre l'armée de *Chéredin*, très-supérieure à la sienne en nombre, mais mal disciplinée.

Plusieurs historiens rapportent que *Charles*, avant la bataille, dit à ses généraux : *Les nèfles mûrissent avec la paille ; mais la paille de notre lenteur fait pourrir & non pas mûrir les nèfles de la valeur de nos soldats.* Les princes ne s'expriment point ainsi. Il faut les faire parler dignement, ou plutôt il ne faut jamais leur faire dire ce qu'ils n'ont point dit. Presque toutes les harangues sont des fictions mêlées à l'histoire.

Charles remporte une victoire complète, & rétablit *Muleiassem* qui lui cède la Goulette avec dix milles d'étendue à la ronde, & se déclare lui & ses successeurs vassal des rois d'Espagne, se soumettant à payer un tribut de vingt mille écus tous les ans.

Charles retourne vainqueur en Sicile & à Naples, menant avec lui tous les esclaves chrétiens qu'il a délivrés. Il leur donne à tous libéralement de quoi retourner dans leur patrie. Ce furent autant de bouches qui publièrent par-tout ses louanges ; jamais il ne jouit d'un si beau triomphe.

Dans ce haut degré de gloire, ayant repoussé *Soliman*, donné un roi à Tunis, réduit *François I* à n'oser paraître en Italie, il presse *Paul III* d'assembler un concile. Les plaies faites à l'Eglise romaine augmentaient tous les jours.

Calvin commençait à dominer dans Genève : la secte à laquelle il eut le crédit de donner son nom, se répandait en France, & il était à craindre pour l'Eglise romaine qu'il ne lui restât que les Etats de la maison d'Autriche & la Pologne.

Cependant le duc de Milan, *François Sforze*, meurt sans enfans. *Charles-Quint* s'empare du duché, comme d'un fief qui lui est dévolu. Sa puissance, ses richesses en augmentent, ses volontés sont des lois dans toute l'Italie ; il y est bien plus maître qu'en Allemagne.

Il célèbre dans Naples le mariage de sa fille naturelle *Marguerite* avec *Alexandre de Médicis*, le crée duc de Toscane; ces cérémonies se font au milieu des plus brillantes fêtes, qui augmentent encore l'affection des peuples.

François I ne perd point de vue le Milanais, ce tombeau des Français. Il en demande l'investiture au moins pour son second fils *Henri*. L'empereur ne donne que des paroles vagues. Il pouvait refuser nettement. 1536.

La maison de Savoie, long-temps attachée à la maison de France, ne l'était plus; tout était à l'empereur: il n'y a point de prince dans l'Europe qui n'ait des prétentions à la charge de ses voisins; le roi de France en avait sur le comté de Nice & sur le marquisat de Saluces. Le roi y envoie une armée, qui s'empare de presque tous les Etats du duc de Savoie dès qu'elle se montre: ils n'étaient pas alors ce qu'ils sont aujourd'hui.

Le vrai moyen pour avoir & pour garder le Milanais eût été de garder le Piémont, de le fortifier. La France, maîtresse des Alpes, l'eût été tôt ou tard de la Lombardie.

Le duc de Savoie va à Naples implorer la protection de l'empereur. Ce prince si puissant n'avait point alors une grande armée en Italie. Ce n'était alors l'usage d'en avoir que pour le besoin présent; mais il met d'abord les Vénitiens dans son parti; il y met jusqu'aux Suisses, qui rappellent leurs troupes de l'armée française; il augmente bientôt ses forces; il va à Rome en grand appareil. Il y entre en triomphe, mais non pas en maître, ainsi qu'il eût pu y entrer auparavant. Il va au consistoire, & y prend place sur un siége plus bas que celui du saint-père. On est étonné d'y entendre un empereur romain victorieux plaider sa cause devant le pape; il y prononce une harangue contre *François I*, comme *Cicéron* en prononçait contre *Antoine*. Mais, ce que *Cicéron* ne fesait pas, il propose de se battre en duel avec le roi de France. Il y avait dans tout cela un mélange des mœurs de l'antiquité avec

l'esprit romanesque. Après avoir parlé du duel, il parle du concile.

Le pape *Paul III* publie la bulle de convocation.

Le roi de France avait envoyé assez de troupes pour s'emparer des Etats du duc de Savoie, alors presque sans défense; mais non assez pour résister à l'armée formidable, que l'empereur eut bientôt, & qu'il conduisait avec une foule de grands hommes formés par des victoires en Italie, en Hongrie, en Flandre, en Afrique.

Charles reprend tout le Piémont, excepté Turin. Il entre en Provence avec une armée de cinquante mille hommes. Une flotte de cent quarante vaisseaux, commandée par *Doria*, borde les côtes. Toute la Provence, excepté Marseille, est conquise & ravagée; il pouvait alors faire valoir les anciens droits de l'Empire sur la Provence, sur le Dauphiné, sur l'ancien royaume d'Arles. Il presse la France, à l'autre bout en Picardie, par une armée d'Allemands qui, sous le comte de *Reux*, prend Guise & s'avance encore plus loin.

François I, au milieu de ces désastres perd son dauphin *François*, qui meurt à Lyon d'une pleurésie. Vingt auteurs prétendent que l'empereur le fit empoisonner. Il n'y a guère de calomnie plus absurde & plus méprisable. L'empereur craignait-il ce jeune prince qui n'avait jamais combattu? que gagnait-il à sa mort? quel crime bas & honteux avait-il commis, qui pût le faire soupçonner? On prétend qu'on trouva des poisons dans la cassette de *Montécuculi* domestique du dauphin, venu en France avec *Catherine de Médicis*. Ces poisons prétendus étaient des distillations chimiques.

Montécuculi fut écartelé, sous prétexte qu'il était chimiste, & que le dauphin était mort. On lui demanda à la question s'il avait jamais entretenu l'empereur. Il répondit que lui ayant été présenté une fois par *Antoine de Lève*, ce prince lui avait demandé quel ordre le roi de France tenait dans ses repas. Etait-ce-là une raison pour soupçonner

Charles-Quint d'un crime si abominable & si inutile? le supplice de *Montécuculi*, ou plutôt *Montécuculo*, est au rang des condamnations injustes qui ont déshonoré la France. Il faut la mettre avec celles d'*Enguerrant de Marigni*, de *Samblançai*, d'*Anne du Bourg*, d'*Augustin de Thou*, du maréchal de *Marillac*, de la maréchale d'*Ancre*, & de tant d'autres qui rempliraient un volume. L'histoire doit au moins servir à rendre les juges plus circonspects & plus humains.

L'invasion de la Provence est funeste aux Français, sans être fructueuse pour l'empereur; il ne peut prendre Marseille. Les maladies détruisent une partie de son armée. Il s'en retourne à Gènes sur sa flotte. Son autre armée est obligée d'évacuer la Picardie. La France, toujours près d'être accablée, résiste toujours. Les mêmes causes qui avaient fait perdre le royaume de Naples à *François I*, font perdre la Provence à *Charles-Quint*. Des entreprises lointaines réussissent rarement.

L'empereur retourne en Espagne, laissant l'Italie soumise, la France affaiblie, & l'Allemagne toujours dans le trouble.

Les anabaptistes continuent leurs ravages dans la Frise, dans la Hollande, dans la Vestphalie. Cela s'appelait *combattre les combats du Seigneur*. Ils vont au secours de leur prophète-roi, *Jean de Leyde;* ils sont défaits par *George Shenk*, gouverneur de Frise. La ville de Munster est prise *Jean de Leyde* & ses principaux complices sont promenés dans une cage. On les brûle, après les avoir déchirés avec des tenailles ardentes. Le parti des luthériens se fortifie; les animosités s'augmentent; la ligue de Smalcade ne produit point encore de guerre civile.

Charles en Espagne n'est pas tranquille; il faut soutenir 1537.
cette guerre légèrement commencée par *François I*, & que ce prince rejetait sur l'empereur.

Le parlement de Paris fait ajourner l'empereur, le déclare vassal rebelle, & privé des comtés de Flandre, d'Artois &

de Charolais. Cet arrêt eût été bon après avoir conquis ces provinces : il n'eſt que ridicule après toutes les défaites & toutes les pertes de *François I.* Les troupes impériales, malgré cet arrêt, avancent en Picardie. *François I* va en perſonne aſſiéger Heſdin dans l'Artois, mais il eſt repris; on donne de petits combats dont le ſuccès eſt indécis.

François I voulait frapper un plus grand coup. Il haſardait la chrétienté pour ſe venger de l'empereur. Il s'était engagé avec *Soliman* à deſcendre dans le Milanais avec une grande armée, tandis que les Turcs tomberaient ſur le royaume de Naples & ſur l'Autriche.

Soliman tint ſa parole, mais *François I* ne fut pas aſſez fort pour tenir la ſienne. Le fameux capitan pacha *Chéredin* deſcend avec une partie de ſes galères dans la Pouille, l'autre aborde vers Otrante : il ravage ces pays, & fait ſeize mille eſclaves chrétiens. Ce *Chéredin*, vice-roi d'Alger eſt le même que les auteurs nomment *Barberouſſe*. Ce ſobriquet avait été donné à ſon frère, conquérant d'une partie des côtes de la Barbarie, mort en 1519.

Soliman s'avance en Hongrie. Le roi des Romains, *Ferdinand*, marche au-devant des Turcs entre Bude & Belgrade. Une ſanglante bataille ſe donne, dans laquelle *Ferdinand* prend la fuite, après avoir perdu vingt-quatre mille hommes. On croirait l'Italie & l'Autriche au pouvoir des Ottomans, & *François I* maître de la Lombardie; mais non. *Barberouſſe*, qui ne voit point venir *François I* dans le Milanais, s'en retourne à Conſtantinople avec ſon butin & ſes eſclaves. L'Autriche eſt miſe en ſureté. L'empereur avait retiré ſes troupes de l'Artois & de la Picardie. Ses deux ſœurs, l'une *Marie* de Hongrie, gouvernante des Pays-Bas, l'autre *Eléonore* de Portugal, femme de *François I*, ayant ménagé une trève ſur ces frontières, l'empereur avait conſenti à cette trève pour avoir de nouvelles troupes à oppoſer aux Turcs, & *François I*, afin de pouvoir paſſer en liberté en Italie.

Déjà le dauphin *Henri* était dans le Piémont, les Français étaient les maîtres de presque toutes les villes; le marquis *del Vasto*, que les Français appellent *Duguast*, défendait le reste. Alors on conclut une trève de quelques mois dans ce pays. C'était ne pas faire la guerre sérieusement, après de si grands & de si dangereux projets. Celui qui perdit le plus à cette paix & à cette trève fut le duc de Savoie, dépouillé par ses ennemis & par ses amis; car les Impériaux & les Français retinrent presque toutes ses places.

La trève se prolonge pour dix années entre *Charles-Quint* & *François I*, & aux dépens du duc de Savoie. 1538.

Soliman, mécontent de son allié, ne poursuit point sa victoire. Tout se fait à demi dans cette guerre.

Charles, ayant passé en Italie pour conclure la trève, marie sa bâtarde *Marguerite*, veuve d'*Alexandre de Médicis*, à *Octavio Farnèse*, fils d'un bâtard de *Paul III*, duc de Parme, de Plaisance & de Castro. Ces duchés étaient un ancien héritage de la comtesse *Mathilde*; elle les avait donnés à l'Eglise, & non pas aux bâtards des papes. On a vu qu'ils avaient été annexés depuis au duché de Milan. Le pape *Jules II* les incorpora à l'Etat ecclésiastique; *Paul III* les en détacha, & en revêtit son fils. L'empereur en prétendait bien la suzeraineté, mais il aima mieux favoriser le pape que de se brouiller avec lui. C'était hasarder beaucoup pour un pape de faire son bâtard souverain, à la face de l'Europe indignée, dont la moitié avait déjà quitté la religion romaine avec horreur; mais les princes insultent toujours à l'opinion publique, jusqu'à ce que cette opinion publique les accable.

Après toutes ces grandes levées de boucliers, *François I*, qui était sur les frontières du Piémont, s'en retourne. *Charles-Quint* fait voile pour l'Espagne, & voit *François I* à Aigues-mortes avec la même familiarité que si ce prince n'eût été jamais son prisonnier; qu'ils ne se fussent jamais

donné de démentis, point appelés en duel ; que le roi de France n'eût point fait venir les Turcs, & qu'il n'eût point souffert que *Charles-Quint* eût été traité d'empoisonneur.

1539. *Charles-Quint* apprend en Espagne que la ville de Gand, lieu de sa naissance, soutient ses priviléges jusqu'à la révolte. Chaque ville des Pays-Bas avait des droits ; on n'a jamais rien tiré de ce florissant pays par des impositions arbitraires : les états fournissaient aux souverains des dons gratuits dans le besoin : & la ville de Gand avait, de temps immémorial, la prérogative d'imposer elle-même sa contribution. Les états de Flandre, ayant accordé douze cents mille florins à la gouvernante des Pays-Bas, en répartirent quatre cents mille sur les Gantois ; ils s'y opposèrent, ils montrèrent leurs priviléges. La gouvernante fait arrêter les principaux bourgeois : la ville se soulève, prend les armes ; c'était une des plus riches & des plus grandes de l'Europe : elle veut se donner au roi de France comme à son seigneur suzerain ; mais le roi, qui se flattait toujours de l'espérance d'obtenir de l'empereur l'investiture du Milanais pour un de ses fils, se fait un mérite auprès de lui de refuser les Gantois. Qu'arriva-t-il ? *François I* n'eut ni Gand ni Milan ; il fut toujours dupe de *Charles-Quint*, & son inférieur en tout, excepté en valeur.

L'empereur prend alors le parti de demander passage par la France pour aller punir la révolte de Gand. Le dauphin & le duc d'Orléans vont le recevoir à Bayonne ; *François I* va au-devant de lui à Chatelleraut : il entre dans Paris, le premier janvier ; le parlement & tous les corps, viennent le complimenter hors de la ville ; on lui porte les clefs, les prisonniers sont délivrés en son nom ; il préside au parlement, & il fait un chevalier. On avait trouvé mauvais, dit-on, cet acte d'autorité dans *Sigismond :* on le trouva bon dans *Charles-Quint.* Créer un chevalier alors, c'était seulement déclarer un homme noble, ou ajouter à sa noblesse un titre honorable & inutile.

La

La chevalerie avait été en grand honneur dans l'Europe; mais elle n'avait jamais été qu'un nom qu'on avait donné insensiblement aux seigneurs de fief distingués par les armes. Peu à peu ces seigneurs de fief avaient fait de la chevalerie une espèce d'ordre imaginaire, composé de cérémonies religieuses, d'actes de vertu & de débauche; mais jamais ce titre de chevalier n'entra dans la constitution d'aucun Etat: on ne connut jamais que les lois féodales. Un seigneur de fief, reçu chevalier, pouvait être plus considéré qu'un autre, dans quelques châteaux, mais ce n'était pas comme chevalier qu'il entrait aux diètes de l'Empire, aux états de France, aux *cortes* d'Espagne, au parlement d'Angleterre: c'était comme baron, comte, marquis ou duc. Les seigneurs bannerets, dans les armées, avaient été appelés chevaliers; mais ce n'était pas en qualité de chevaliers qu'ils avaient des bannières; de même qu'ils n'avaient point des châteaux & des terres en qualité de preux: mais on les appelait *preux*, parce qu'ils étaient supposés faire des prouesses.

En général, ce qu'on a appelé la chevalerie, appartient beaucoup plus au roman qu'à l'histoire, & ce n'était guère qu'une momerie honorable. *Charles-Quint* n'aurait pas pu créer en France un bailli de village, parce que c'est un emploi réel. Il donna le vain titre de chevalier, & l'effet le plus réel de cette cérémonie fut de déclarer noble un homme qui ne l'était pas. Cette noblesse ne fut reconnue en France que par courtoisie, par respect pour l'empereur; mais ce qui est de la plus grande vraisemblance, c'est que *Charles-Quint* voulut faire croire que les empereurs avaient ce droit dans tous les Etats. *Sigismond* avait fait un chevalier en France; *Charles* voulut en faire un aussi. On ne pouvait refuser cette prérogative à un empereur à qui on donnait celle de délivrer les prisonniers.

Ceux qui ont imaginé qu'on délibéra si on retiendrait *Charles* prisonnier, l'ont dit sans aucune preuve. *François I* se serait couvert d'opprobre s'il eût retenu, par une basse perfidie, celui dont il avait été le captif par le sort des

armes. Il y a des crimes d'Etat que l'usage autorise ; il y en a d'autres que l'usage, & surtout la chevalerie de ce temps-là n'autorisait pas. On tient que le roi lui fit seulement promettre de donner le Milanais au duc d'Orléans, frère du dauphin *Henri*, & qu'il se contenta d'une parole vague ; il se piqua, dans cette occasion, d'avoir plus de générosité que de politique.

Charles entre dans Gand avec deux mille cavaliers & six mille fantassins qu'il avait fait venir. Les Gantois pouvaient mettre, dit-on, quatre-vingts mille hommes en armes, & ne se défendirent pas.

1540. Le 12 mai, on fait pendre vingt-quatre bourgeois de Gand ; on ôte à la ville ses priviléges ; on jette les fondemens d'une citadelle, & les citoyens sont condamnés à payer trois cents mille ducats pour la bâtir, & neuf mille par an pour l'entretien de la garnison. Jamais on ne fit mieux valoir la loi du plus fort ; la ville de Gand avait été impunie quand elle versa le sang des ministres de *Marie de Bourgogne*, aux yeux de cette princesse : elle fut accablée quand elle voulut soutenir de véritables droits.

François I envoie à Bruxelles sa femme *Eléonore* solliciter l'investiture du Milanais ; & pour la faciliter, non-seulement il renonce à l'alliance des Turcs, mais il fait une ligue offensive contre eux avec le pape. Le dessein de l'empereur était de lui faire perdre son allié, & de ne lui point donner le Milanais.

En Allemagne, la religion luthérienne & la ligue de Smalcade prennent de nouvelles forces par la mort de *George de Saxe*, puissant prince souverain de la Misnie & de la Thuringe ; c'était un catholique très-zélé, & son frère, *Henri*, qui continua sa branche, était un luthérien déterminé. *George*, par son testament, déshérite son frère & ses neveux, en cas qu'ils ne retournent point à la religion de leurs pères, & donne ses Etats à la maison d'Autriche : c'était un cas tout nouveau. Il n'y avait point de loi dans

l'Empire qui privât un prince de ſes Etats pour cauſe de religion. L'électeur de Saxe, *Jean-Fréderic*, & le magnanime landgrave de Heſſe, gendre de *George*, conſervent la ſucceſſion à l'héritier naturel, en lui fourniſſant des troupes contre ſes ſujets catholiques. *Luther* vient les prêcher, & tout le pays eſt bientôt auſſi luthérien que la Saxe & la Heſſe.

Le luthéraniſme ſe ſignale en permettant la polygamie. La femme du landgrave, fille de *George*, indulgente pour ſon mari, à qui elle ne pouvait plaire, lui permit d'en avoir une ſeconde. Le landgrave, amoureux de *Marguerite de Saal*, fille d'un gentilhomme de Saxe, demande à *Luther*, à *Mélancton* & à *Bucer* s'il peut, en conſcience, avoir deux femmes, & ſi la loi de la nature peut s'accorder avec la loi chrétienne; les trois apôtres embarraſſés lui en donnent ſecrètement la permiſſion par écrit. Tous les maris pouvaient en faire autant, puiſqu'en fait de conſcience il n'y a pas plus de privilége pour un landgrave que pour un autre homme; mais cet exemple n'a pas été ſuivi: la difficulté d'avoir deux femmes chez ſoi étant plus grande que le dégoût d'en avoir une ſeule.

L'empereur fait ſes efforts pour diſſiper la ligue de Smalcade; il ne peut en détacher qu'*Albert de Brandebourg*, ſurnommé l'*Alcibiade*. On tient des aſſemblées & des conférences entre les catholiques & les proteſtans, dont l'effet ordinaire eſt de ne pouvoir s'accorder.

Le 8 juillet, l'empereur publie à Ratisbonne ce qu'on 1541.
appelle un *interim*, un *inhalt*; c'eſt un édit par lequel chacun reſtera dans ſa croyance en attendant mieux, ſans troubler perſonne.

Cet *interim* était néceſſaire pour lever des troupes contre les Turcs. On a déjà remarqué qu'alors on ne formait de grandes armées que dans le beſoin. On a vu que *Soliman* avait été le protecteur de *Jean Zapoli*, qui avait toujours diſputé la couronne de Hongrie à *Ferdinand*; cette

protection avait été le prétexte des invasions des Turcs. *Jean* était mort, & *Soliman* servait de tuteur à son fils.

L'armée impériale assiége le jeune pupille de *Soliman* dans Bude ; mais les Turcs viennent à son secours, & défont sans ressource l'armée chrétienne.

Le sultan, lassé enfin de se battre & de vaincre tant de fois pour des chrétiens, prend la Hongrie pour prix de ses victoires, & laisse la Transilvanie au jeune prince qui, selon lui, ne pouvait avoir par droit d'héritage un royaume électif comme la Hongrie.

Le roi des Romains, *Ferdinand*, offre alors de se rendre tributaire de *Soliman*, s'il veut lui rendre ce royaume : le sultan lui répond qu'il faut qu'il renonce à la Hongrie, & qu'il lui fasse hommage de l'Autriche.

Les choses restent en cet état ; &, tandis que *Soliman*, dont l'armée est diminuée par la contagion, retourne à Constantinople, *Charles* va en Italie : il s'y prépare à aller attaquer Alger, au lieu d'aller enlever la Hongrie aux Turcs : c'était être plus soigneux de la gloire de l'Espagne que de celle de l'Empire. Maître de Tunis & d'Alger, il eût rangé toute la Barbarie sous la domination espagnole, & l'Allemagne se serait défendue contre *Soliman* comme elle aurait pu. Il débarque sur la côte d'Alger, le 23 octobre, avec autant de monde à peu-près qu'il en avait quand il prit Tunis ; mais une tempête furieuse ayant submergé quinze galères & quatre-vingt-six vaisseaux, & ses troupes sur terre étant assaillies par les orages & par les Maures, *Charles* est obligé de se rembarquer sur les bâtimens qui restaient, & arrive à Carthagène, au mois de novembre, avec les débris de sa flotte & de ses troupes : sa réputation en souffrit. On accusa son entreprise de témérité ; mais s'il eût réussi, comme à Tunis, on l'eût appelé le vengeur de l'Europe. Le fameux *Fernand Cortez*, triomphateur de tant d'Etats en Amérique, avait assisté en soldat volontaire à l'entreprise d'Alger ; il y vit quelle est la différence d'un petit nombre d'hommes qui sait se défendre, & des multitudes qui se laissent égorger.

On ne voit pas pourquoi *Soliman* demeure oisif après ses conquêtes ; mais on voit pourquoi l'Allemagne les lui laisse. C'est que les princes catholiques s'unissent contre les princes protestans ; c'est que la ligue de Smalcade fait la guerre au duc de Brunsvick catholique ; qu'elle le chasse de son pays, & rançonne tous les ecclésiastiques ; c'est enfin que le roi de France, fatigué des refus de l'investiture du Milanais, préparait contre l'empereur les plus fortes ligues & les plus grands armemens.

L'Empire & la vie de *Charles-Quint* ne sont qu'un continuel orage. Le sultan, le pape, Venise, la moitié de l'Allemagne, la France lui sont presque toujours opposés, & souvent à la fois : l'Angleterre tantôt le seconde, tantôt le traverse. Jamais empereur ne fut plus craint & n'eut plus à craindre.

François I envoyait un ambassadeur à Constantinople, & un autre à Venise en même temps. Celui qui allait vers *Soliman* était un navarrois nommé *Rinçone* ; l'autre était *Frégose*, génois. Tous deux embarqués sur le Pô sont assassinés par ordre du gouverneur de Milan. Ce meurtre ressemble parfaitement à celui du colonel *Saint-Clair*, assassiné de nos jours en revenant de Constantinople en Suède ; ces deux événemens furent les causes ou les prétextes de guerres sanglantes. *Charles-Quint* désavoua l'assassinat des deux ambassadeurs du roi de France. Il les regardait, à la vérité, comme des hommes nés ses sujets & devenus infidèles ; mais il est bien mieux prouvé que tout homme est né avec le droit naturel de se choisir une patrie, qu'il n'est prouvé qu'un prince a le droit d'assassiner ses sujets. Si c'était une des prérogatives de la royauté, elle lui serait trop funeste. *Charles*, en désavouant l'attentat commis en son nom, avouait en effet que ce n'était qu'un crime honteux.

La politique & la vengeance pressaient également les armemens de *François I*.

Il envoie le dauphin dans le Rouſſillon avec une armée de trente mille hommes, & ſon autre fils, le duc d'Orléans, avec un pareil nombre dans le Luxembourg.

Le duc de Clèves, héritier de la Gueldre envahie par *Charles-Quint*, était avec le comte de *Mansfeld* dans l'armée du duc d'Orléans.

Le roi de France avait encore une armée dans le Piémont.

L'empereur eſt étonné de trouver tant de reſſources & de forces dans la France, à laquelle il avait porté de ſi grands coups. La guerre ſe fait à armes égales & ſans avantage décidé de part ni d'autre. C'eſt au milieu de cette guerre qu'on aſſemble le concile de Trente. Les Impériaux y arrivent le 28 janvier. Les proteſtans refuſent de s'y rendre, & le concile eſt ſuſpendu.

1543. Tranſaction du duc de Lorraine avec le corps germanique dans la diète de Nuremberg, le 26 août. Son duché eſt reconnu ſouveraineté libre & indépendante, à la charge de payer à la chambre impériale les deux tiers de la taxe d'un électeur.

Cependant on publie la nouvelle ligue conclue entre *Charles-Quint* & *Henri VIII* contre *François I;* c'eſt ainſi que les princes ſe brouillent & ſe réuniſſent. Ce même *Henri VIII*, que *Charles* avait fait excommunier pour avoir répudié ſa tante, s'allie avec celui qu'on croyait ſon ennemi irréconciliable. *Charles* va d'abord attaquer la Gueldre, & s'empare de tout ce pays appartenant au duc de Clèves, allié de *François I.* Le duc de Clèves vient lui demander pardon à genoux. L'empereur le fait renoncer à la ſouveraineté de Gueldre, & lui donne l'inveſtiture de Clèves & de Juliers.

Il prend Cambrai alors libre, que l'Empire & la France ſe diſputaient. Tandis que *Charles* ſe ligue avec le roi d'Angleterre pour accabler la France, *François I* appelle

les Turcs une seconde fois. *Chéredin*, cet amiral des Turcs, vient à Marseille avec ses galères; il va assiéger Nice avec le comte d'*Enghien*; ils prennent la ville, mais le château est secouru par les Impériaux, & *Chéredin* se retire à Toulon. La descente des Turcs ne fut mémorable que parce qu'ils étaient armés au nom du roi très-chrétien.

Dans le temps que *Charles-Quint* fait la guerre à la France, en Picardie, en Piémont & dans le Roussillon; qu'il négocie avec le pape & avec les protestans; qu'il presse l'Allemagne de se mettre en sureté contre les invasions des Turcs, il a encore une guerre avec le Danemarck.

Christiern II, retenu en prison par ceux qui avaient été autrefois ses sujets, avait fait *Charles-Quint* héritier de ses trois royaumes, qu'il n'avait point, & qui étaient électifs. *Gustave Vasa* régnait paisiblement en Suède. Le duc de Holstein avait été élu roi de Danemarck, en 1536. C'est ce roi de Danemarck, *Christiern III*, qui attaquait l'empereur en Hollande avec une flotte de quarante vaisseaux; mais la paix est bientôt faite. Ce *Christiern III* renouvelle avec ses frères, *Jean* & *Adolphe*, l'ancien traité qui regardait les duchés de Holstein & de Slesvich. *Jean* & *Adolphe* & leurs descendans devaient posséder ces duchés en commun avec les rois de Danemarck.

Alors *Charles* assemble une grande diète à Spire, où se trouvent *Ferdinand* son frère, tous les électeurs, tous les princes catholiques & protestans. *Charles-Quint* & *Ferdinand* y demandent du secours contre les Turcs & contre le roi de France. On y donne à *François I* les noms de *renégat*, de *barbare*, & d'*ennemi de* DIEU.

Le roi de France veut envoyer des ambassadeurs à cette grande diète. Il dépêche un héraut-d'armes pour demander un passe-port. On met son héraut en prison.

La diète donne des subsides et des troupes; mais ces subsides ne sont que pour six mois, & les troupes ne se montent qu'à quatre mille gendarmes, & vingt mille

hommes de pied ; faible secours pour un prince qui n'aurait pas eu de grands Etats héréditaires.

L'empereur ne put obtenir ce secours qu'en se relâchant beaucoup en faveur des luthériens. Ils gagnent un point bien important, en obtenant dans cette diète que la chambre impériale de Spire sera composée moitié de luthériens & moitié de catholiques. Le pape s'en plaignit beaucoup, mais inutilement. (*a*)

Le vieil amiral *Barberousse*, qui avait passé l'hiver à Toulon & à Marseille, va encore ravager les côtes d'Italie, & ramène ses galères chargées de butin & d'esclaves à Constantinople, où il termine une carrière qui fut longtemps fatale à la chrétienté. Il était triste que le roi nommé *très-chrétien* n'eût jamais eu d'amiral redoutable à son service, qu'un mahométan barbare ; qu'il soudoyât des Turcs en Italie, tandis qu'on assemblait un concile ; & qu'il fît brûler à petit feu des luthériens dans Paris, en payant des luthériens en Allemagne.

François I jouit d'un succès moins odieux & plus honorable, par la bataille de Cérisoles, que le comte d'*Enghien* gagne dans le Piémont, le 11 avril, sur le marquis *del Vasto*, fameux général de l'empereur ; mais cette victoire

(*a*) Le P. *Barre*, auteur d'une grande histoire de l'Allemagne, met dans la bouche de *Charles-Quint* ces paroles : „ Le pape est bien heureux que les „ princes de la ligue de Smalcade ne m'aient pas proposé de me faire „ protestant ; car s'ils l'avaient voulu, je ne sais pas ce que j'aurais fait. „ On sait que c'est la réponse de l'empereur *Joseph I*, quand le pape *Clément XI* se plaignit à lui de ses condescendances pour *Charles XII*. Le P. *Barre* ne s'est pas contenté d'imputer à *Charles-Quint* ce discours qu'il ne tint jamais ; mais il a, dans son histoire, inséré un très-grand nombre de faits & de discours pris mot pour mot de l'histoire de *Charles XII*. Il en a copié plus de deux cents pages. Il n'est pas impossible, à la rigueur, qu'on ait dit & fait, dans les douzième, treizième & quatorzième siècles, précisément les mêmes choses que dans le dix-huitième ; mais cela n'est pas bien vraisemblable. On a été obligé de faire cette note parce que des journalistes, ayant vu dans l'histoire d'Allemagne tant de traits absolument semblables, ont accusé l'historien de *Charles XII* de plagiat, ne sesant pas réflexion que cet historien avait écrit plus de quinze ans avant l'autre.

fut plus inutile encore que tous les succès passagers de *Louis XII* & de *Charles VIII*. Elle ne peut conduire les Français dans le Milanais, & l'empereur pénètre jusqu'à Soissons, & menace Paris.

Henri VIII, de son côté, est en Picardie. La France, malgré la victoire de Cérisoles, est plus en danger que jamais. Cependant, par un de ces mystères que l'histoire ne peut guère expliquer, *François I* fait une paix avantageuse. A quoi peut-on l'attribuer qu'aux défiances que l'empereur & le roi d'Angleterre avaient l'un de l'autre? Cette paix est conclue à Crépi, le 18 septembre. Le traité porte que le duc d'Orléans, second fils du roi de France, épousera une fille de l'empereur ou du roi des Romains, & qu'il aura le Milanais ou les Pays-Bas. Cette alternative est étrange. Quand on promet une province ou une autre, il est clair qu'on ne donnera aucune des deux. *Charles*, en donnant le Milanais, ne donnait qu'un fief de l'Empire; mais en cédant les Pays-Bas, il dépouillait son fils de son héritage.

Pour le roi d'Angleterre, ses conquêtes se bornèrent à la ville de Boulogne; & la France fut sauvée contre toute attente.

On fait enfin l'ouverture du concile de Trente, au mois d'avril. Les protestans déclarent qu'ils ne reconnaissent point ce concile. Commencement de la guerre civile. 1545.

Henri, duc de Brunsvick, dépouillé de ses Etats, comme on l'a vu, par la ligue de Smalcade, y rentre avec le secours de l'archevêque de Brème, son frère. Il y met tout à feu & à sang.

Philippe, ce fameux landgrave de Hesse, & *Maurice de Saxe*, neveu de *George*, réduisent *Henri de Brunsvick* aux dernières extrémités. Il se rend à discrétion à ces princes, marchant tête nue, avec son fils *Victor*, entre les troupes des vainqueurs. *Charles* approuve & félicite ces vainqueurs dangereux. Il les ménageait encore.

Tandis que le concile commence, *Paul III*, avec le consentement de l'empereur, donne solennellement l'investiture de Parme & de Plaisance à son fils aîné *Pierre-Louis Farnèse*, dont le fils *Octave* avait déjà épousé la bâtarde de *Charles-Quint*, veuve d'*Alexandre de Médicis*. Ce couronnement du bâtard d'un pape faisait un beau contraste avec un concile convoqué pour réformer l'Eglise.

L'électeur palatin prit ce temps pour renoncer à la communion romaine. C'était alors l'intérêt de tous les princes d'Allemagne de secouer le joug de l'Eglise romaine. Ils rentraient dans les biens prodigués par leurs ancêtres au clergé & aux moines. *Luther* meurt bientôt après à Islèbe, le 18 février 1545, à compter selon l'ancien calendrier. Il avait eu la satisfaction de soustraire la moitié de l'Europe à l'Eglise romaine; & il mettait cette gloire au-dessus de celle des conquérans.

1546. La mort du duc d'Orléans, qui devait épouser une fille de l'empereur, & avoir les Pays-Bas ou le Milanais, tire *Charles-Quint* d'un grand embarras. Il en avait assez d'autres : les princes protestans de la ligue de Smalcade avaient en effet divisé l'Allemagne en deux parties. Dans l'une, il n'avait guère que le nom d'empereur; dans l'autre, on ne combattait pas ouvertement son autorité, mais on ne la respectait pas autant qu'on eût fait, si elle n'eût pas été presque anéantie chez les princes protestans.

Ces princes signalent leur crédit en ménageant la paix entre les rois de France & d'Angleterre. Ils envoient des ambassadeurs dans ces deux royaumes; cette paix se conclut; & *Henri VIII* favorise la ligue de Smalcade.

Le luthéranisme avait fait tant de progrès que l'électeur de Cologne, *Herman de Neuvid*, tout archevêque qu'il était, l'introduisait dans ses Etats, & n'attendait que le moment de pouvoir se séculariser lui & son électorat. *Paul III* l'excommunie & le prive de son archevêché. Un pape peut excommunier qui il veut; mais il n'est pas si aisé de

dépouiller un prince de l'Empire : il faut que l'Allemagne y consente. Le pape ordonne en vain qu'on ne reconnaisse plus qu'*Adolphe de Schavembourg*, coadjuteur de l'archevêque, mais non coadjuteur de l'électeur. *Charles-Quint* reconnaît toujours l'électeur *Herman de Neuvid*, & le menace, afin qu'il ne donne point de secours aux princes de la ligue de Smalcade; mais, l'année suivante, *Herman* fut enfin dépossé, & *Schavembourg* eut son électorat.

La guerre civile avait déjà commencé par l'aventure de *Henri de Brunsvick*, prisonnier chez le landgrave de Hesse. *Albert de Brandebourg*, margrave de Culembach, se joint à *Jean de Brunsvick*, neveu du prisonnier, pour le délivrer & le venger. L'empereur les encourage & les aide sous main. Ce n'est point-là le grand empereur *Charles-Quint*; ce n'est qu'un prince faible qui se plie aux conjonctures.

Alors les princes & les villes de la ligue mettent leurs troupes en campagne. *Charles*, ne pouvant plus dissimuler, commence par obtenir de *Paul III* environ dix mille hommes d'infanterie & cinq cents chevaux légers pour six mois, avec deux cents mille écus romains, & une bulle pour lever la moitié des revenus d'une année des bénéfices d'Espagne, & pour aliéner les biens des monastères jusqu'à la somme de cinq cents mille écus. Il n'osait demander les mêmes concessions sur les églises d'Allemagne. Les luthériens étaient trop voisins, & quelques églises eussent mieux aimé se sécularisser que de payer.

Les protestans sont déjà maîtres des passages du Tirol; ils s'étendent de là jusqu'au Danube. L'électeur de Saxe, *Jean-Fréderic-Philippe*, landgrave de Hesse, marche par la Franconie. *Philippe*, prince de la maison de Brunsvick, & ses quatre fils, trois princes d'Anhalt, *George de Virtemberg*, frère du duc *Ulric*, sont dans cette armée; on y voit les comtes d'Oldenbourg, de Mansfeld, d'Oettingen, de Henneberg, de Furstemberg, beaucoup d'autres seigneurs immédiats à la tête de leurs soldats. Les villes d'Ulm, de Strasbourg, de Norlingue, d'Augsbourg y ont envoyé

leurs troupes. Il y a huit régimens des cantons proteſtans fuiſſes. L'armée était de plus de ſoixante mille hommes de pied, & de quinze mille chevaux.

L'empereur, qui n'avait que peu de troupes, agit cependant en maître, en mettant l'électeur de Saxe au ban de l'Empire, le 18 juillet, dans Ratisbonne. Bientôt il a une armée capable de ſoutenir cet arrêt. Les dix mille Italiens envoyés par le pape arrivent. Six mille Eſpagnols de ſes vieux régimens du Milanais & de Naples ſe joignent à ſes Allemands. Mais il fallait qu'il armât trois nations, & il n'avait pas encore une armée égale à celle de la ligue, qui venait d'être renforcée par la gendarmerie de l'électeur palatin.

Les deſtinées des princes & des Etats ſont tellement le jouet de ce qu'on appelle la fortune, que le ſalut de l'empereur vint d'un prince proteſtant. Le prince *Maurice de Saxe*, marquis de Miſnie & de Thuringe, couſin de l'électeur de Saxe, gendre du landgrave de Heſſe, le même à qui ce landgrave & l'électeur de Saxe avaient conſervé ſes Etats, & dont l'électeur avait été le tuteur, oublia ce qu'il devait à ſes proches, & ſe rangea du parti de l'empereur. Ce qui eſt ſingulier, c'eſt qu'il était, comme eux, proteſtant très-zélé; mais il diſait que la religion n'a rien de commun avec la politique.

Ce *Maurice* aſſembla dix mille fantaſſins & trois mille chevaux, fit une diverſion dans la Saxe, défit les troupes que l'électeur *Jean-Fréderic-Henri* y envoya, & fut la première cauſe du malheur des alliés. Le roi de France leur envoya deux cents mille écus : c'était aſſez pour entretenir la diſcorde, & non aſſez pour rendre leur parti vainqueur.

L'empereur gagne du terrain de jour en jour. La plupart des villes de Franconie ſe rendent, & payent de groſſes taxes.

L'électeur palatin, l'un des princes de la ligue, vient demander pardon à *Charles*, & ſe jette à ſes genoux. Preſque tout le pays juſqu'à Heſſe-Caſſel eſt ſoumis.

Le pape *Paul III* retire alors ses troupes qui n'avaient dû servir que six mois. Il craint de trop secourir l'empereur, même contre des protestans. *Charles* n'est que médiocrement affaibli par cette perte. La mort du roi d'Angleterre, *Henri VIII*, arrivée le 18 janvier, & la maladie qui conduisait dans le même temps *François I* à sa fin, le délivraient des deux protecteurs de la ligue de Smalcade.

Charles réussit aisément à détacher le vieux duc de 1547.
Virtemberg de la ligue. Il était alors si irrité contre les révoltes dont la religion est la cause ou le prétexte, qu'il voulut établir à Naples l'inquisition, dès long-temps reçue en Espagne; mais il y eut une si violente sédition, que ce tribunal fut aboli aussitôt qu'établi. L'empereur aima mieux tirer quelque argent des Napolitains, pour l'aider à dompter la ligue de Smalcade, que de s'obstiner à faire recevoir l'inquisition dont il ne tirait rien.

La ligue semblait presque détruite par la soumission du Palatinat & du Virtemberg; mais elle prend de nouvelles forces par la jonction des citoyens de Prague & de plusieurs cantons de la Bohème, qui se révoltent contre *Ferdinand* leur souverain, & qui vont secourir les confédérés. Le margrave de Culembach, *Albert de Brandebourg*, surnommé l'*Alcibiade*, dont on a déjà parlé, est à la vérité pour l'empereur; mais ses troupes sont défaites, & il est pris par l'électeur de Saxe.

Pour compenser cette perte, l'électeur de Brandebourg, *Jean le Sévère*, tout luthérien qu'il est, prend les armes en faveur du chef de l'Empire, & donne du secours à *Ferdinand* contre les Bohémiens.

Tout était en confusion vers l'Elbe, & on n'entendait parler que de combats & de pillages. Enfin l'empereur passe l'Elbe, avec une forte armée, vers Mulberg. Son frère l'accompagnait avec ses enfans, *Maximilien* & *Ferdinand*, & le duc d'*Albe* était son principal général.

On attaque l'armée de *Jean-Fréderic-Henri*, duc électeur de Saxe, si célèbre par son malheur. Cette bataille de Mulberg près de l'Elbe fut décisive. On dit qu'il n'y eut que quarante hommes de tués du côté de l'empereur : ce qui est bien difficile à croire. L'électeur de Saxe blessé est prisonnier avec le jeune prince *Ernest de Brunsvick*. *Charles* fait condamner, le 12 mai, l'électeur de Saxe, par le conseil de guerre, à perdre la tête. Le sévère duc *d'Albe* présidait à ce tribunal. Le secrétaire du conseil signifia, le même jour, la sentence à l'électeur, qui se mit à jouer aux échecs avec le prince *Ernest de Brunsvick*.

Le duc *Maurice*, qui devait avoir son électorat, voulut encore avoir la gloire aisée de demander sa grâce. *Charles* accorde la vie à l'électeur, à condition qu'il renoncera pour lui & ses enfans à la dignité électorale, en faveur de *Maurice*. On lui laissa la ville de Gotha & ses dépendances ; mais on en démolit la fortereſſe. C'est de lui que descendent les ducs de *Gotha* & de *Veimar*. Le duc *Maurice* s'engagea à lui faire une pension de cinquante mille écus d'or, & à lui en donner cent mille une fois payés, pour acquitter ses dettes. Tous les prisonniers qu'il avait faits, & surtout *Albert de Brandebourg* & *Henri de Brunsvick* furent relâchés ; mais l'électeur n'en demeura pas moins prisonnier de *Charles*.

Sa femme *Sibille*, sœur du duc de Clèves, vint inutilement se jeter aux pieds de l'empereur, & lui demander en larmes la liberté de son mari.

Les alliés de l'électeur se dissipèrent bientôt. Le landgrave de Hesse ne pensa plus qu'à se soumettre. On lui imposa pour condition de venir embrasser les genoux de l'empereur, de raser toutes ses fortereſſes, à la réserve de Cassel ou de Ziegenheim, en payant cent cinquante mille écus d'or.

Le nouvel électeur, *Maurice de Saxe*, & l'électeur de Brandebourg promirent par écrit au landgrave qu'on

ne ferait aucune entrepriſe ſur ſa liberté. Ils s'en rendirent caution, & conſentirent d'être appelés en juſtice par lui ou par ſes enfans, & à ſouffrir eux-mêmes le traitement que l'empereur lui ferait contre la foi promiſe.

Le landgrave, ſur ces aſſurances, conſentit à tout. *Granvelle*, évêque d'Arras, depuis cardinal, rédigea les conditions que *Philippe* ſigna. On a toujours aſſuré que le prélat trompa ce malheureux prince, lequel avait expreſſément ſtipulé qu'en venant demander grâce à l'empereur, il ne reſterait pas en priſon. *Granvelle* écrivit qu'il ne reſterait pas toujours en priſon. Il ne fallait qu'un *v* à la place d'une *n* pour faire cette étrange différence en langue allemande. Le traité devait porter *nicht mit einiger gefængniſs*, & *Granvelle* écrivit *eviger*.

Le landgrave n'y prit pas garde en reliſant l'acte. Il crut voir ce qui devait y être; &, dans cette confiance, il alla ſe jeter aux genoux de *Charles-Quint*. En effet, il paraît indubitable qu'il ne ſerait pas ſorti de chez lui pour aller recevoir ſa grâce, s'il avait cru qu'on le mettrait en priſon. Il fut arrêté quand il croyait s'en retourner en ſureté, & conduit long-temps à la ſuite de l'empereur.

Le vainqueur ſe ſaiſit de toute l'artillerie de l'électeur de Saxe, *Jean Fréderic*, du landgrave de Heſſe, & même du duc de Virtemberg. Il confiſqua les biens de pluſieurs chefs du parti; il impoſa des taxes ſur ceux qu'il avait vaincus, & n'en exempta pas les villes qui l'avaient ſervi. On prétend qu'il en retira ſeize cents mille écus d'or.

Le roi des Romains, *Ferdinand*, punit de ſon côté les Bohémiens. On ôta aux citoyens de Prague leurs priviléges & leurs armes. Pluſieurs furent condamnés à mort, d'autres à une priſon perpétuelle. Les taxes & les confiſcations furent immenſes. Elles entrent toujours dans la vengeance des ſouverains.

Le concile de Trente s'était disperſé pendant ces troubles. Le pape voulait le transférer à Bologne.

L'empereur avait vaincu la ligue, mais non pas la religion proteſtante. Ceux de cette communion demandent, dans la diète d'Augsbourg, que les théologiens proteſtans aient voix délibérative dans le concile.

L'empereur était plus mécontent du pape que des théologiens proteſtans. Il ne lui pardonnait pas d'avoir rappelé les troupes de l'Egliſe dans le plus fort de la guerre de Smalcade. Il lui fit ſentir ſon indignation au ſujet de Parme & de Plaiſance. Il avait ſouffert que le ſaint-père en donnât l'inveſtiture à ſon bâtard, dans le temps qu'il le voulait ménager; mais, quand il en fut mécontent, il ſe reſſouvint que Parme & Plaiſance avaient été une dépendance du Milanais, & que c'était à l'empereur ſeul à en donner l'inveſtiture. *Paul III*, de ſon côté, alarmé de la puiſſance de *Charles-Quint*, négociait contre lui avec *Henri II* & les Vénitiens.

Dans ces circonſtances, le fils du pape, odieux à toute l'Italie par ſes crimes, eſt aſſaſſiné par des conjurés. L'empereur alors s'empare de Plaiſance, qu'il ôte à ſon propre gendre, malgré ſa tendreſſe de père pour *Marguerite* ſa fille.

1548. L'empereur, brouillé avec le pape, en ménageait davantage les proteſtans. Ils avaient toujours voulu que le concile ſe tînt dans une ville d'Allemagne. *Paul III* venait de le transférer à Bologne. C'était encore un nouveau ſujet de querelle, qui envenimait celle de Plaiſance. D'un côté, le pape menaça l'empereur de l'excommunication, s'il ne reſtituait cette ville; & par-là, il donnait trop de priſe ſur lui aux proteſtans qui relevaient, comme il faut, le ridicule de ſes armes ſpirituelles, employées par un pape en faveur de ſes fils; de l'autre côté, *Charles-Quint* ſe feſait, en quelque manière, chef de la religion en Allemagne.

Il

Il publie dans la diète d'Augsbourg, le 15 mai, le grand *interim*. C'eſt un formulaire de foi & de diſcipline. Les dogmes en étaient catholiques ; on y permettait ſeulement la communion ſous les deux eſpèces aux laïques, & le mariage aux prêtres. Pluſieurs cérémonies indifférentes y étaient ſacrifiées aux luthériens, pour les engager à recevoir des choſes qu'on diſait plus eſſentielles.

Ce tempérament était raiſonnable ; c'eſt pourquoi il ne contenta perſonne. Les eſprits étaient trop aigris : l'Egliſe romaine & les luthériens ſe plaignirent ; & *Charles-Quint* vit qu'il eſt plus aiſé de gagner des batailles que de gouverner les opinions. *Maurice*, le nouvel électeur de Saxe, voulut en vain, pour lui complaire, faire recevoir le nouveau formulaire dans ſes Etats ; les miniſtres proteſtans furent plus forts que lui. L'électeur de Brandebourg, l'électeur palatin acceptent l'*interim*. Le landgrave de Heſſe s'y ſoumet pour obtenir ſa liberté, qu'il n'obtient pourtant pas.

L'ancien électeur de Saxe, *Jean Fréderic*, tout priſonnier qu'il eſt, refuſe de le ſigner. Quelques autres princes & pluſieurs villes proteſtantes ſuivent ſon exemple. Et par-tout le cri des théologiens s'élève contre la paix que l'*interim* leur préſentait.

L'empereur ſe contente de menacer ; &, comme il en veut alors plus au pape qu'aux luthériens, il fait décréter par la diète que le concile reviendra à Trente, & ſe charge du ſoin de l'y faire transférer.

On met, dans cette diète, les Pays-Bas ſous la protection du corps germanique. On les déclare exempts des taxes que les états doivent à l'Empire, & de la juriſdiction de la chambre impériale, tout compris qu'ils étaient dans le dixième cercle. Ils ne ſont obligés à rendre aucun ſervice à l'Empire, excepté dans les guerres contre les Turcs ; alors ils doivent contribuer autant que trois

électeurs. Ce réglement est souscrit par *Charles-Quint*, le 26 juin.

Les habitans du Valais sont mis au ban de l'Empire pour n'avoir pas payé les taxes ; ils en sont exempts aujourd'hui qu'ils ont su devenir libres.

La ville de Constance ne reçoit l'*interim* qu'après avoir été mise au ban de l'Empire.

La ville de Strasbourg obtient que l'*interim* ne soit que pour les églises catholiques de son district, & que le luthéranisme y soit professé en liberté.

Christiern III, roi de Danemarck, reçoit par ses ambassadeurs l'investiture du duché de Holstein, en commun avec ses frères, *Jean* & *Adolphe*.

Maximilien, fils de *Ferdinand*, épouse *Marie*, sa cousine, fille de l'empereur. Le mariage se fait à Valladolid, les derniers jours de septembre ; & *Maximilien* & *Marie* sont conjointement régens d'Espagne ; mais c'est toujours le conseil d'Espagne, nommé par *Charles-Quint*, qui gouverne.

1549. L'empereur, retiré dans Bruxelles, fait prêter hommage à son fils aîné, *Philippe*, par les provinces de Flandre, de Hainaut & d'Artois.

Le concile de Trente restait toujours divisé. Quelques prélats attachés à l'empereur étaient à Trente. Le pape en avait assemblé d'autres à Bologne. On craignait un schisme. Le pape craignait encore plus que la maison de *Bentivoglio*, dépossédée de Bologne par *Jules II*, n'y rentrât avec la protection de l'empereur. Il dissout son concile de Bologne.

Octavio Farnèse, gendre de *Charles-Quint* & petit-fils de *Paul III*, a également à se plaindre de son beau-père & de son grand-père. Le beau-père lui retenait Plaisance, parce qu'il était brouillé avec le pape ; & son grand-père lui retenait Parme, parce qu'il était brouillé avec l'empereur. Il veut se saisir au moins de Parme,

& n'y réuſſit pas. On prétend que le pape mourut des chagrins que lui cauſaient ſa famille & l'empereur ; mais on devait ajouter qu'il avait plus de quatre-vingts & un ans.

Les Turcs n'inquiétent point l'Empire ; *Soliman* était vers l'Euphrate. Les Perſans ſauvaient l'Autriche ; mais les Turcs reſtaient toujours maîtres de la plus grande partie de la Hongrie. 1550.

Henri II, roi de France, paraiſſait tranquille. Le nouveau pape, *Jules III*, était embarraſſé ſur l'affaire du concile & ſur celle de Plaiſance. L'empereur l'était davantage de ſon *interim*, qui cauſait toujours des troubles en Allemagne. Quand on voit des hommes auſſi peu ſcrupuleux que *Paul III*, *Jules III* & *Charles-Quint*, décider de la religion, que peuvent penſer les peuples ?

La ville de Magdebourg, très-puiſſante, était en guerre contre le duc de Meckelbourg, & était liguée avec la ville de Brême. L'empereur condamne les deux villes, & charge le nouvel électeur de Saxe, *Maurice*, de réduire Magdebourg ; mais il l'irritait en lui marquant cette confiance. *Maurice* juſtifiait ſon ambition qui avait dépouillé ſon tuteur & ſon parent de l'électorat de Saxe, par les lois qui l'avaient attaché au chef de l'Empire ; mais il croyait ſon honneur perdu par la priſon du landgrave de Heſſe, ſon beau-père, retenu toujours captif, malgré ſa garantie, & malgré celle de l'électeur de Brandebourg. Ces deux princes preſſaient continuellement l'empereur de dégager leur parole. *Charles* prend le ſingulier parti d'annuller leur promeſſe. Le landgrave tente de s'évader. Il en coûte la tête à quelques-uns de ſes domeſtiques.

L'électeur *Maurice*, indigné contre *Charles-Quint*, n'eſt pas fort empreſſé à combattre pour un empereur dont la puiſſance ſe fait ſentir ſi deſpotiquement à tous les princes : il ne fait nul effort contre Magdebourg. Il

laiſſa tranquillement les aſſiégeans battre le duc de Meckelbourg, & le prendre priſonnier ; & l'empereur ſe repentit de lui avoir donné l'électorat. Il n'avait que trop de raiſon de ſe repentir. *Maurice* ſongeait à ſe faire chef du parti proteſtant, à mettre non-ſeulement Magdebourg dans ſes intérêts, mais auſſi les autres villes, & à ſe ſervir de ſon nouveau pouvoir pour balancer celui de l'empereur. Déjà il négociait ſur ces principes avec *Henri II*, & un nouvel orage ſe préparait dans l'Empire.

1551. *Charles-Quint*, qu'on croyait au comble de la puiſſance, était dans le plus grand embarras. Le parti proteſtant ne pouvait ni lui être attaché, ni être détruit. L'affaire de Parme & de Plaiſance, dont le roi de France commençait à ſe mêler, lui feſait enviſager une guerre prochaine. Les Turcs étaient toujours en Hongrie. Tous les eſprits étaient révoltés, dans la Bohème, contre ſon frère *Ferdinand*.

Charles imagine de donner un nouveau poids à ſon autorité, en engageant ſon frère à céder à ſon fils, *Philippe*, le titre de roi des Romains, & la ſucceſſion à l'Empire. La tendreſſe paternelle pouvait ſuggérer ce deſſein ; mais il eſt sûr que l'autorité impériale avait beſoin d'un chef qui, maître de l'Eſpagne & du nouveau monde, aurait aſſez de puiſſance pour contenir à la fois les ennemis & les princes de l'Empire. Il eſt sûr auſſi que les princes auraient vu par-là leurs prérogatives bien haſardées, & qu'ils ſe feraient difficilement prêtés aux vues de l'empereur. Elles ne ſervirent qu'à indigner *Ferdinand*, & à brouiller les deux frères.

Charles rompt ouvertement avec *Ferdinand*, demande ſa dépoſition aux électeurs, & leurs ſuffrages en faveur de ſon fils. Il ne recueille de toute cette entrepriſe que le chagrin d'un refus, & de voir les électeurs du Palatinat, de Saxe & de Brandebourg s'oppoſer ouvertement à ſes deſſeins plus dangereux que ſages.

L'électeur *Maurice* entre enfin dans Magdebourg par capitulation ; mais il soumet cette ville pour lui-même, quoiqu'il la prenne au nom de l'empereur. La même ambition, qui l'avait porté à recevoir l'électorat de Saxe des mains de *Charles-Quint*, le porte à s'unir contre lui, avec *Joachim*, électeur de Brandebourg ; *Fréderic*, comte palatin ; *Christophe*, duc de Virtemberg ; *Erneste*, marquis de Bade-Dourlach, & plusieurs autres princes.

Cette ligue fut plus dangereuse que celle de Smalcade. Le roi de France, *Henri II*, jeune & entreprenant, s'unit avec tous ces princes. Il devait fournir deux cents quarante mille écus pour les trois premiers mois de la guerre, & soixante mille pour chaque mois suivant. Il se rend maître de Cambrai, Metz, Toul & Verdun, pour les garder, *comme vicaire du Saint-Empire ;* titre singulier qu'il prenait alors comme un prétexte, comme si c'en était un.

Le roi de France s'etait déjà servi du prétexte de Parme pour porter la guerre en Italie. Il ne paraissait pas dans l'ordre des choses que ce fût lui qui dût protéger *Octave Farnèse* contre l'empereur, son beau-père ; mais il était naturel que *Henri II* tâchât, par toutes sortes de voies, de rentrer dans le duché de Milan, l'objet des prétentions de ses prédécesseurs.

Henri s'unissait aussi avec les Turcs, selon le plan de *François I ;* & l'amiral *Dragut*, non moins redoutable que ce *Chéredin*, surnommé *Barberousse*, avait fait une descente en Sicile, où il avait pillé la ville d'Agosta.

L'armée de *Soliman* s'avançait en même temps par la Hongrie. *Charles-Quint* alors n'avait plus pour lui que le pape *Jules III*, & il s'unissait avec lui contre *Octave Farnèse*, son gendre, quoique, dans le fond, l'empereur & le pape eussent des droits & des intérêts différens, l'un & l'autre prétendant être suzerains de Parme & de Plaisance.

Les Français portaient aussi la guerre en Piémont & dans le Montferrat. Il s'agissait donc de résister, à la fois, à une

armée formidable de Turcs, en Hongrie, à la moitié de l'Allemagne liguée & déjà en armes, & à un roi de France, jeune, riche & bien servi, impatient de se signaler & de réparer les malheurs de son prédécesseur.

L'intérêt & le danger raccommodèrent alors *Charles* & *Ferdinand*. On a d'abord, en Hongrie, quelques succès contre les Turcs.

Ferdinand fut assez heureux dans ce temps-là même pour acquérir la Transilvanie. La veuve de *Jean Zapoli*, reine de Hongrie, qui n'avait plus que le nom de reine, gouvernait la Transilvanie, au nom de son fils, *Etienne Sigismond*, sous la protection des Turcs; protection tyrannique dont elle était lasse. *Martinusius*, évêque de Varadin, depuis cardinal, porta la reine à céder la Transilvanie à *Ferdinand* pour quelques terres en Silésie, comme Oppelen & Ratibor. Jamais reine ne fit un si mauvais marché. *Martinusius* est déclaré, par *Ferdinand*, vaivode de Transilvanie. Ce cardinal la gouverne, au nom de ce prince, avec autorité & avec courage. Il se met lui-même à la tête des Transilvains, contre les Turcs. Il aide les impériaux à les repousser; mais *Ferdinand*, étant entré en défiance de lui, le fait assassiner par *Pallavicini*, dans le château de Vintz.

Le pape, lié alors avec l'empereur, n'ose pas d'abord demander raison de cet assassinat; mais il excommunia *Ferdinand*, l'année suivante. L'excommunication ne fit ni bruit ni effet. C'est ce qu'on a souvent appelé *brutum fulmen*. C'était pourtant une occasion où les hommes qui parlent au nom de la Divinité semblent en droit de s'élever, en son nom, contre les souverains qui abusent à cet excès de leur pouvoir: mais il faut que ceux qui jugent les rois soient irrépréhensibles.

1552. L'électeur *Maurice de Saxe* lève le masque, & publie par un manifeste qu'il s'est allié avec le roi de France pour la liberté de ce même *Jean Fréderic*, ci-devant

électeur, que lui-même avait dépossédé, pour celle du landgrave de Hesse, & pour le soutien de la religion.

L'électeur de Brandebourg, *Joachim*, se joint à lui. *Guillaume*, fils du landgrave de Hesse, prisonnier; *Henri Othon*, électeur palatin; *Albert de Meckelbourg*, sont en armes avant que l'empereur ait assemblé des troupes.

Maurice & les confédérés marchent vers les défilés du Tirol, & chassent le peu d'impériaux qui les gardaient. L'empereur & son frère *Ferdinand*, sur le point d'être pris, sont obligés de fuir en désordre. *Charles* menait toujours avec lui son prisonnier, l'ancien électeur de Saxe. Il lui offre sa liberté. Il est difficile de rendre raison pourquoi ce prince ne voulut pas l'accepter. La véritable raison peut-être, c'est que l'empereur ne la lui offrit pas.

Cependant le roi de France s'était saisi de Toul, de Verdun & de Metz, dès le commencement du mois d'avril. Il prend Haguenau & Vissembourg. De là il tourne vers le pays de Luxembourg, & s'empare de plusieurs villes.

L'empereur, pour comble de disgraces, apprend dans sa fuite que le pape l'a abandonné, & s'est déclaré neutre entre lui & la France. C'est alors que son frère *Ferdinand* fut excommunié pour avoir fait assassiner le cardinal *Martinusius*. Il eût été plus beau au pape de ne pas attendre que ces censures ne parussent que l'effet de sa politique.

Au milieu de tous ces troubles, les pères du concile se retirent de Trente, & le concile est encore suspendu.

Dans ce temps funeste toute l'Allemagne est en proie aux ravages. *Albert de Brandebourg* pille toutes les commanderies de l'ordre teutonique, les terres de Bamberg, de Nuremberg, de Vurtzbourg, & plusieurs villes de Suabe. Les confédérés mettent à feu & à sang les Etats de l'électeur de Maïence, Vorms, Spire, & assiégent Francfort.

Cependant l'empereur, retiré dans Paſſau, & ayant raſſemblé une armée, après tant de diſgraces, amène les confédérés à un traité. La paix eſt conclue, le 12 août. Il accorde par cette paix célèbre de Paſſau une amniſtie générale à tous ceux qui ont porté les armes contre lui, depuis l'année 1546. Non-ſeulement les proteſtans obtiennent le libre exercice de la religion ; mais ils ſont admis dans la chambre impériale, dont on les avait exclus après la victoire de Mulberg. Il y a ſujet de s'étonner qu'on ne rende pas une liberté entière au landgrave de Heſſe par ce traité, qu'il ſoit confiné dans le fort de Rheinfeld juſqu'à ce qu'il donne des aſſurances de ſa fidélité ; & qu'il ne ſoit rien ſtipulé pour *Jean Fréderic*, l'ancien électeur de Saxe.

L'empereur cependant rendit, bientôt après, la liberté à ce malheureux prince, & le renvoya dans les Etats de Thuringe qui lui reſtaient.

L'heureux *Maurice de Saxe*, ayant fait triompher ſa religion, & ayant humilié l'empereur, jouit encore de la gloire de le défendre. Il conduit ſeize mille hommes en Hongrie ; mais *Ferdinand*, malgré ce ſecours, ne peut reſter en poſſeſſion de la haute Hongrie, qu'en ſouffrant que les états ſe ſoumettent à payer un tribut annuel de vingt mille écus d'or à *Soliman*.

Cette année eſt funeſte à *Charles-Quint*. Les troupes de France ſont dans le Piémont, dans le Montferrat, dans Parme. Il était à craindre que de plus grandes forces n'entraſſent dans le Milanais, ou dans le royaume de Naples. *Dragut* infeſtait les côtes de l'Italie ; & l'Europe voyait toujours les troupes du roi très-chrétien jointes avec les Turcs, contre les chrétiens, tandis qu'on ne ceſſait de brûler les proteſtans, en France, par arrêt des tribunaux nommés parlemens.

Les finances de *Charles* étaient épuiſées, malgré les taxes impoſées en Allemagne, après ſa victoire de Mulberg, & malgré les tréſors du Mexique. La vaſte étendue de ſes

Etats, ſes voyages, ſes guerres abſorbaient tout : il emprunte deux cents mille écus d'or au duc de Florence, *Coſme de Médicis*, & lui donne la ſouveraineté de Piombino, & de l'île d'Elbe : aidé de ce ſecours, il ſe ſoutient du moins en Italie, & il va aſſiéger Metz avec une puiſſante armée.

Albert de Brandebourg, le ſeul des princes proteſtans qui était encore en armes contre lui, abandonne la France dont il a reçu de l'argent, & ſert ſous *Charles-Quint*, au ſiége de Metz. Le fameux *François*, duc de Guiſe, qui défendait Metz avec l'élite de la nobleſſe françaiſe, l'oblige de lever le ſiége, le 26 décembre, au bout de ſoixante-cinq jours : *Charles* y perdit plus du tiers de ſon armée.

Charles ſe venge du malheur qu'il a eſſuyé devant Metz, en envoyant les comtes de *Lalain* & de *Reux* aſſiéger Térouane : la ville eſt priſe & raſée.

Philibert Emmanuel, prince de Piémont, depuis duc de Savoie, qui devient bientôt un des plus grands généraux de ce ſiècle, eſt mis à la tête de l'armée de l'empereur ; il prend Heſdin, qui eſt raſé comme Térouane. Mais le duc d'*Arſcot*, qui commandait un corps conſidérable, ſe laiſſe battre, & la fortune de *Charles* eſt encore arrêtée.

Les affaires en Italie reſtent dans la même ſituation ; l'Allemagne n'eſt pas tranquille. L'inquiet *Albert de Brandebourg*, qu'on nommait l'*Alcibiade*, toujours à la tête d'un corps de troupes, les fait ſubſiſter de pillage ; il ravage les terres de *Henri de Brunſvick*, & même de l'électeur *Maurice de Saxe*.

L'électeur *Maurice* lui livre bataille auprès de Hildesheim, au mois de juillet ; il la gagne, mais il y eſt tué. Ce prince n'avait que trente-deux ans, mais il avait acquis la réputation d'un grand capitaine & d'un grand politique : ſon frère *Auguſte* lui ſuccède.

Albert l'Acibiade fait encore la guerre civile ; la chambre impériale lui fait ſon procès ; il n'en continue pas moins

ſes ravages : mais enfin, manquant d'argent & de troupes, il ſe réfugie en France. L'empereur pour mieux ſoutenir cette grande puiſſance, qui avait reçu tant d'accroiſſement & tant de diminution, arrête le mariage de ſon fils *Philippe* avec *Marie*, reine d'Angleterre, fille de *Henri VIII* & de *Catherine d'Arragon*.

Quoique le parlement d'Angleterre ajoutât aux clauſes du contrat de mariage, que l'alliance entre les Français & les Anglais ſubſiſterait, *Charles* n'en eſpérait pas moins, & avec raiſon, que cette alliance ſerait bientôt rompue. C'était en effet armer l'Angleterre contre la France, que de lui donner ſon fils pour roi ; & ſi *Marie* avait eu des enfans, la maiſon d'Autriche voyait ſous ſes lois tous les Etats de l'Europe, depuis la mer Baltique, excepté la France.

1554. *Charles* céde à ſon fils *Philippe*, le royaume de Naples & de Sicile, avant que ce prince s'embarque pour l'Angleterre, où il arrive au mois de juillet, & eſt couronné roi conjointement avec *Marie* ſon épouſe, comme, depuis, le roi *Guillaume* l'a été avec une autre *Marie*, mais non pas avec le pouvoir qu'a eu *Guillaume*.

Cependant la guerre dure toujours entre *Charles-Quint* & *Henri II*, ſur les frontières de la France & en Italie, avec des ſuccès divers & toujours balancés.

Les troupes de France étaient toujours dans le Piémont & dans le Montferrat, mais en petit nombre. L'empereur n'avait pas de grandes forces dans le Milanais ; il ſemblait qu'on fût épuiſé des deux côtés.

Le duc de Florence, *Coſme*, armait pour l'empereur. Sienne qui craignait de tomber un jour au pouvoir des Florentins, comme il lui eſt arrivé, était protégée par les Français. *Medequino*, marquis de Marignan, général de l'armée du duc de Florence, remporte une victoire ſur quelques troupes de France & ſur leurs alliés, le 2 août ; c'eſt en mémoire de cette victoire que *Coſme* inſtitua

l'ordre de Saint-Etienne, parce que c'était le jour de Saint-Etienne que la bataille avait été gagnée.

Erneſt comte de Mansfeld, gouverneur de Luxem- 1555.
bourg, eſt près de reprendre, par les artifices d'un cordelier, la ville de Metz, que l'empereur n'avait pu réduire avec cinquante mille hommes. Ce cordelier, nommé *Léonard*, gardien du couvent, qui avait été confeſſeur du duc de *Guiſe*, & qu'on reſpectait dans la ville, feſait entrer tous les jours de vieux ſoldats, allemands, eſpagnols & italiens déguiſés en cordeliers, ſous prétexte d'un chapitre général qui devait ſe tenir.

Un chartreux découvre le complot; on arrête le père *Léonard*, qu'on trouva mort le lendemain; ſon corps fut porté au gibet, & on ſe contenta de faire aſſiſter dix-huit cordeliers à la potence. Tant d'exemples du danger d'avoir des moines n'ont pu encore les faire abolir.

L'ancienne politique des papes ſe renouvelle ſous *Paul IV*, de la maiſon de *Caraffe*; cette politique eſt, comme on a vu dans le cours de cet ouvrage, d'empêcher l'empereur d'être trop puiſſant en Italie.

Paul IV ne ſonge point au concile de Trente, mais à faire la guerre dans le royaume de Naples, & dans le Milanais, avec le ſecours de la France, pour donner, s'il le peut, des principautés à ſes neveux. Il s'engage à joindre dix mille hommes aux nouvelles troupes que *Henri II* doit envoyer.

La guerre allait donc devenir plus vive que jamais. *Charles* voyait qu'il n'aurait pas un moment de repos dans ſa vie; la goutte le tourmentait; le fardeau de tant d'affaires devenait peſant; il avait joué long-temps le plus grand rôle dans l'Europe: il voulut finir par une action plus ſingulière que tout ce qu'il avait fait dans ſa vie, par abdiquer toutes ſes couronnes & l'empire.

Tandis qu'il ſe préparait à renoncer à tant d'Etats pour s'enſevelir dans un monaſtère, il aſſurait la liberté des

protestans dans la diète d'Augsbourg ; il leur abandonnait les biens ecclésiastiques dont ils s'étaient emparés ; on changeait en leur faveur la formule du serment des conseillers de la chambre impériale ; on ne devait plus jurer par les saints, mais seulement par les évangiles. Le vainqueur de Mulberg cédait ainsi à la nécessité ; &, près d'aller vivre en moine, il agissait en philosophe.

Le 24 novembre, il assemble les états à Bruxelles, & remet les Pays-Bas à son fils *Philippe* : le 10 janvier suivant, il lui cède l'Espagne, le nouveau monde, & toutes ses provinces héréditaires.

Il pardonne à *Octave Farnèse*, son gendre ; il lui rend Plaisance & le Novarois, & se prépare à céder l'Empire à son frère, le roi des Romains.

1556. Tout le dégoûtait. Les Turcs étaient toujours maîtres de la Hongrie jusqu'à Bude, & inquiétaient le reste ; les Transilvains souffraient impatiemment le joug ; le protestantisme pénétrait dans les Etats autrichiens ; & l'empereur avait résolu, depuis long-temps, de dérober à tant de soins une vieillesse prématurée & infirme, & un esprit détrompé de toutes les illusions ; il ne voulait pas montrer sur le trône sa décadence.

Ne pouvant donc céder l'Empire à son fils, il le cède à son frère ; il demande préalablement l'agrément du saint siége, lui qui n'avait pas certainement demandé cet agrément pour être élu empereur.

Paul IV abuse de la soumission de *Charles-Quint*, & le refuse ; ce pontife était à la fois très-satisfait de le voir quitter l'Empire, & de le chagriner.

Charles-Quint, sans consulter le pape davantage, envoie de Bruxelles son abdication, le 17 septembre 1556, la trente-sixième année de son empire.

Le prince d'Orange porte la couronne & le sceptre impérial à *Ferdinand*. *Charles* s'embarque aussitôt pour l'Espagne, & va se retirer dans l'Estramadure, au monastère

de Saint-Juſt, de l'ordre des hiéronymites. La commune opinion eſt qu'il ſe repentit; opinion fondée ſeulement ſur la faibleſſe humaine, qui croit impoſſible de quitter ſans regret ce que tout le monde envie avec fureur. *Charles* oublia abſolument le théâtre où il avait joué un ſi grand perſonnage, & le monde qu'il avait troublé, parce qu'il ſentait bien dans ſon affaibliſſement qu'il ne pouvait le troubler davantage.

Paul IV engage les électeurs eccléſiaſtiques à ne point admettre la démiſſion de *Charles-Quint*, & à ne point reconnaître *Ferdinand*. Son intérêt était de mettre la diviſion dans l'Empire, pour avoir plus de pouvoir en Italie; en effet, tous les actes dans l'Empire furent promulgués au nom de *Charles-Quint*, juſqu'à l'année de ſa mort; fait auſſi important que véritable, & qu'aucun hiſtorien n'a rapporté.

FERDINAND PREMIER,

QUARANTE-DEUXIEME EMPEREUR.

L'ABDICATION de *Charles-Quint* laiſſe la puiſſance des princes d'Allemagne affermie. La maiſon d'Autriche diviſée en deux branches, eſt ce qu'il y a de plus conſidérable dans l'Europe : mais la branche eſpagnole, très-ſupérieure à l'autre, toute occupée d'intérêts ſéparés de l'Empire, ne fait plus ſervir les troupes eſpagnoles, italiennes, flamandes, à la grandeur impériale. 1557.

Ferdinand I a de grands Etats en Allemagne; mais la haute Hongrie, qu'il poſsède, ne lui rapporte pas, à beaucoup près, de quoi entretenir aſſez de troupes pour faire tête aux Turcs. La Bohème ſemble porter le joug à regret, & *Ferdinand* ne peut être puiſſant que quand l'Empire ſe joint à lui.

La première année de son règne est remarquable par la diète de Ratisbonne, qui confirme la paix de la religion, par l'accommodement de la maison de Hesse & de celle de Nassau.

L'électeur palatin, celui de Saxe, & le duc de Clèves choisis pour austrègues, adjugent le comté de Darmstadt à *Philippe*, landgrave de Hesse; & le comté de Dietz, à *Guillaume de Nassau*.

Cette année est encore marquée par une petite guerre, qu'un archevêque de Brème, de la maison de Brunsvick, fait à la Frise. On vit alors de quelle utilité pouvait être la sage institution des cercles & des directeurs des cercles, par *Fréderic III* & *Maximilien*. L'assemblée du cercle de la basse Saxe rétablit la paix.

Enfin, le 28 février, les électeurs confirment, à Francfort, l'abdication de *Charles* & le règne de son frère. On envoie une ambassade au pape qui ne veut pas la recevoir, & qui prétend toujours que *Ferdinand* n'est pas empereur. Les ambassadeurs font leur protestation, & se retirent de Rome. *Ferdinand* n'en est pas moins reconnu en Allemagne. Quelle étrange idée dans un prêtre élu évêque de Rome, de prétendre qu'on ne peut être empereur sans sa permission!

Le duché de Slesvich est encore reconnu indépendant de l'Empire.

1558. Le plus grand événement de cette année est la mort de *Charles-Quint*, le 21 septembre. On sait que, par une dévotion bizarre, il avait fait célébrer ses obsèques avant sa dernière maladie, qu'il y avait assisté lui-même en habit de deuil, & s'était mis dans la bière au milieu de l'église de Saint-Just, tandis qu'on lui chantait un *de profundis*. Il sembla, dans les dernières actions de sa vie, tenir un peu de *Jeanne*, sa mère, lui qui n'avait sur le trône agi qu'en politique, en héros & en homme sensible aux plaisirs. Son esprit rassemblait tant de contrastes,

qu'avec cette dévotion plus que monacale, il fut soupçonné de mourir attaché à plus d'un dogme de *Luther*. Jusqu'où va la faiblesse & la bizarrerie humaine! *Maximilien* voulut être pape: *Charles-Quint* meurt moine, & meurt soupçonné d'hérésie.

Depuis les funérailles d'*Alexandre*, rien de plus superbe que les obsèques de *Charles-Quint*, dans toutes les principales villes de ses Etats. Il en coûta soixante & dix mille ducats à Bruxelles, dépenses nobles qui, en illustrant la mémoire d'un grand homme, emploient & encouragent les arts. Il vaudrait mieux encore élever des monumens durables. Une ostentation passagère est trop peu de chose. Il faut, autant qu'on le peut, agir pour l'immortalité.

Ferdinand tient une diète à Augsbourg, dans laquelle 1559.
les ambassadeurs du roi de France, *Henri II*, sont introduits. La France venait de faire la paix avec *Philippe II*, roi d'Espagne, à Cateau-Cambresis. Les Français, par cette paix, ne gardaient plus, dans l'Italie, que Turin & quelques villes qu'ils rendirent ensuite; mais ils gardaient Metz, Toul & Verdun, que l'Empire pouvait redemander. A peine en parla-t-on à la diète. On dit seulement aux ambassadeurs qu'il sera difficile que la bonne intelligence subsiste entre la France & l'Allemagne, tant que ces trois villes resteront à la France.

Le nouveau pape, *Pie IV*, n'est pas si difficile que *Paul IV*, & reconnaît sans difficulté *Ferdinand* pour empereur.

Le concile de Trente, si long-temps suspendu, est enfin 1560.
rétabli par une bulle de *Pie IV*, du 29 novembre. Il indique la tenue du concile à tous les princes; il la signifie même aux princes protestans d'Allemagne: mais, comme l'adresse des lettres portait, *à notre très-cher fils*, ces princes, qui ne veulent point être enfans du pape, renvoient la lettre sans l'ouvrir.

1561. La Livonie, qui avait jusque-là appartenu à l'Empire, en est détachée. Elle se donne à la Pologne. Les chevaliers de Livonie, branche des chevaliers teutoniques, s'étaient depuis long-temps emparés de cette province, sous la protection de l'Empire : mais ces chevaliers ne pouvant point résister aux Russes, & n'étant point secourus des Allemands, cèdent cette province à la Pologne. Le roi des Polonais, *Sigismond*, donne le duché de Courlande à *Godar Ketler*, & le fait vice-roi de la Livonie.

On recommence à tenir des séances à Trente.

1562. L'ambassadeur de Bavière conteste, dans le concile, la préséance à l'ambassadeur de Venise. Les Vénitiens sont maintenus dans la possession de leur rang. Une des premières choses qu'on discute dans le concile, est la communion sous les deux espèces. Le concile ne la permet ni ne la défend aux séculiers. Son décret porte seulement que l'Eglise a eu de justes causes de la prohiber ; & les pères s'en rapportèrent, pour la décision, au jugement seul du pape.

Le 24 novembre, les électeurs, à Francfort, déclarent unanimement *Maximilien*, fils de *Ferdinand*, roi des Romains. Tous les électeurs sont en personne, à cette cérémonie, les fonctions de leurs charges, selon la teneur de la bulle d'or. Un ambassadeur de *Soliman* assiste à cette solennité, & la rend plus glorieuse, en signant, entre les deux Empires, une paix par laquelle les limites de la Hongrie autrichienne & de la Hongrie ottomane étaient réglées. *Soliman* vieillissait & n'était plus si terrible. Cependant cette paix ne fut pas de longue durée ; mais le corps de l'Empire fut alors tranquille.

1563. Cette année est mémorable par la clôture du concile de Trente. Ce concile si long, le dernier des œcuméniques, ne servit ni à ramener les ennemis de l'Eglise romaine, ni

ni à le subjuguer. Il fit des décrets sur la discipline, qui ne furent admis chez presque aucune nation catholique, & il ne produisit nul grand événement. Celui de Bâle avait déchiré l'Eglise, & fait un anti-pape. Celui de Constance alluma, à la lueur des bûchers, l'incendie de trente ans de guerre. Celui de Lyon déposa un empereur, & attira ses vengeances. Celui de Latran dépouilla le comte *Raimond* de ses Etats de Toulouse. *Grégoire VII* mit tout en feu, au huitième concile de Rome, en excommuniant l'empereur *Henri IV*. Le quatrième de Constantinople, contre *Photius*, du temps de *Charles le Chauve*, fut le champ des divisions. Le second de *Nicée*, sous *Irène*, fut encore plus tumultueux, & plus troublé pour la querelle des images. Les disputes des monothélites furent sur le point d'enfanglanter le troisième de Constantinople. On sait quels orages agitèrent les conciles tenus au sujet d'*Arius*. Le concile de Trente fut presque le seul tranquille.

Ferdinand meurt, le 25 juillet. Un testament qu'il avait 1564.
fait vingt ans auparavant, en 1543, auquel il ne dérogea point par ses dernières volontés, jeta de loin la semence de la guerre qui a troublé l'Europe deux cents ans après.

Ce fameux testament de 1543 ordonnait qu'en cas que la postérité mâle de *Ferdinand* & de *Charles-Quint* s'éteignît, les Etats autrichiens reviendraient à sa fille *Anne*, seconde fille de *Ferdinand*, épouse d'*Albert* second duc de Bavière & à ses enfans. L'événement prévu est arrivé de nos jours, & a ébranlé l'Europe. Si le testament de *Ferdinand*, aussi-bien que le contrat de mariage de sa fille, avaient été énoncés en termes plus clairs, il eût prévenu des événemens funestes.

On peut remarquer que cette duchesse de Bavière, *Anne*, avait pris, ainsi que toutes ses sœurs, le titre de reine de Hongrie dans son contrat de mariage. On peut en effet s'intituler reine sans l'être, comme on se nomme archiduchesse sans posséder l'archiduché : mais cet usage n'a pas été suivi.

Au reste, *Ferdinand* laissa par son testament à *Maximilien*, son fils, roi des Romains, la Hongrie, la Bohème, la haute & basse Autriche.

A son second fils *Ferdinand*, le Tirol & l'Autriche antérieure.

A *Charles*, la Stirie, la Carinthie, la Carniole, & ce qu'il possédait en Istrie.

Alors tous les domaines autrichiens furent divisés: mais l'Empire, qui resta toujours dans la maison, fut l'étendard auquel se réunissaient tous les princes de cette race.

Ferdinand ne fut couronné ni à Rome ni en Lombardie. On s'apercevait enfin de l'inutilité de ces cérémonies, & il était bien plus essentiel que les deux branches principales de la maison impériale, c'est-à-dire, l'espagnole & l'autrichienne, fussent toujours d'intelligence. C'était-là ce qui rendait l'Italie soumise, & mettait le saint-siége dans la dépendance de cette maison.

MAXIMILIEN II.

QUARANTE-TROISIEME EMPEREUR.

1564 L'EMPIRE, comme on le voit, était devenu héréditaire sans cesser d'être électif. Les empereurs, depuis *Charles-Quint*, ne passaient plus les Alpes pour aller chercher une couronne de fer & une couronne d'or. La puissance prépondérante en Italie était *Philippe II* qui, vassal à la fois de l'Empire & du saint-siége, dominait dans l'Italie & dans Rome par sa politique, & par les richesses du nouveau monde dont son père n'avait eu que les prémices, & dont il recueillait la moisson.

L'empire, sous *Maximilien II*, comme sous *Ferdinand I*, était donc en effet l'Allemagne suzeraine de la Lombardie;

mais cette Lombardie, étant entre les mains de *Philippe II*, appartenait plutôt à un allié qu'à un vaſſal. La Hongrie devenait le domaine de la maiſon d'Autriche, domaine qu'elle diſputait ſans ceſſe contre les Turcs, & qui était l'avant-mur de l'Allemagne.

Maximilien dès la première année de ſon règne eſt obligé, comme ſon père & ſon aïeul, de ſoutenir la guerre contre les armées de *Soliman*.

Ce ſultan, qui avait laſſé les généraux de *Charles-Quint* & de *Ferdinand*, fait encore la guerre par ſes lieutenans, dans les dernières années de ſa vie. La Tranſilvanie en était le prétexte ; il y voulait toujours nommer un vaivode tributaire : & *Jean Sigiſmond*, fils de cette reine de Hongrie qui avait cédé ſes droits pour quelques villes en Siléſie, était revenu mettre ſon héritage ſous la protection du ſultan, aimant mieux être ſouverain tributaire des Turcs que ſimple ſeigneur. La guerre ſe feſait donc en Hongrie. Les généraux de *Maximilien* prennent Tokay, au mois de janvier. L'électeur de Saxe, *Auguſte*, était le ſeul prince qui ſecourût l'empereur dans cette guerre. Les princes catholiques & proteſtans ſongeaient tous à s'affermir. La religion occupait plus alors les peuples qu'elle ne les diviſait. La plupart des catholiques, en Bavière, en Autriche, en Hongrie, en Bohême, en acceptant le concile de Trente, voulaient ſeulement qu'on leur permît de communier avec du pain & du vin. Les prêtres, à qui l'uſage avait permis de ſe marier avant la clôture du concile de Trente, demandaient à garder leurs femmes. *Maximilien II* demande au pape ces deux points ; *Pie IV*, à qui le concile avait abandonné la déciſion du calice, le permet aux laïques allemands & refuſe les femmes aux prêtres ; mais enſuite on a ôté le calice aux ſéculiers.

On fait une trève avec les Turcs qui reſtent toujours maîtres de Bude : & le prince de Tranſilvanie demeure ſous leur protection. 1565.

Soliman envoie le bacha *Muſtapha* aſſiéger Malthe. Rien n'eſt plus connu que ce ſiége où la fortune de *Soliman* échoua.

1566. Malgré l'affaibliſſement du pouvoir impérial depuis le traité de Paſſau, l'autorité légiſlative réſidait toujours dans l'empereur, & cette autorité était en vigueur quand il n'avait pas à faire à des princes trop puiſſans.

Maximilien II déploie cette autorité contre le duc de Meckelbourg, *Jean-Albert*, & ſon frère *Ulric*. Ils prétendaient tous deux les mêmes droits ſur la ville de Roſtock. Les habitans prouvaient qu'ils étaient exempts de ces droits. Les deux frères ſe feſaient la guerre entre eux, & s'accordaient ſeulement à dépouiller les citoyens.

L'empereur a le crédit de terminer cette petite guerre civile par une commiſſion impériale qui achève de ruiner la ville.

La flotte de *Soliman* prend la ville de Chio ſur les Vénitiens. *Maximilien* en prend occaſion de demander, dans la diète d'Augsbourg, plus de ſecours qu'on n'en avait accordés à *Charles-Quint*, lorſque *Soliman* était devant Vienne. La diète ordonne une levée de ſoldats, & accorde des mois romains pour trois ans, ce qu'on n'avait point fait encore.

Soliman, qui touchait à ſa fin, n'en feſait pas moins la guerre. Il ſe fait porter à la tête de cent mille hommes, & vient aſſiéger la ville de Zigeth. Il meurt devant cette place ; ſes janiſſaires y entrent le ſabre à la main, deux jours après ſa mort.

Ce comte de *Serin*, qui commandait dans Zigeth, eſt tué en ſe défendant, après avoir mis lui-même la ville en flammes. Le grand-viſir envoie la tête de *Serin* à *Maximilien*, & lui fait dire que lui-même aurait dû haſarder la ſienne, pour venir défendre ſa ville, puiſqu'il était à la tête de près de cent vingt mille hommes.

L'armée de *Maximilien*, la mort de *Soliman*, & l'approche de l'hiver ſervent au moins à arrêter les progrès des Turcs.

Les états de l'Autriche & de la Bohême profitent du mauvais ſuccès de la campagne de l'empereur, pour lui demander le libre exercice de la confeſſion d'Augsbourg.

Les troubles des Pays-Bas commençaient en même temps, & tout était déjà en feu en France, au ſujet du calviniſme: mais *Maximilien* fut plus heureux que *Philippe II* & que le roi de France. Il refuſa la liberté de conſcience à ſes ſujets; & ſon armée, qui avait peu ſervi contre les Turcs, mit chez lui la tranquillité.

Cette année fut le comble des malheurs pour l'ancienne 1567.
branche de la maiſon électorale de Saxe, dépouillée de ſon électorat par *Charles-Quint*.

L'électorat donné, comme on a vu, à la branche cadette, devait être l'objet des regrets de l'ainée. Un gentilhomme nommé *Groumbach*, proſcrit avec pluſieurs de ſes complices pour quelques crimes, s'était retiré à Gotha, chez *Jean-Frédéric*, fils de ce *Jean-Frédéric*, à qui la bataille de Mulberg avait fait perdre le duché & l'électorat de Saxe.

Groumbach avait principalement en vue de ſe venger de l'électeur de Saxe, *Auguſte*, chargé de faire exécuter contre lui l'arrêt de ſa proſcription. Il était aſſocié avec pluſieurs brigands qui avaient vécu avec lui de rapines & de pillage. Il forme avec eux une conſpiration pour aſſaſſiner l'électeur. Un des conjurés, pris à Dreſde, avoua le complot. L'électeur *Auguſte*, avec une commiſſion de l'empereur, fait marcher ſes troupes à Gotha. *Groumbach*, que le duc de Gotha ſoutenait, était dans la ville avec pluſieurs ſoldats déterminés, attachés à ſa fortune. Les troupes du duc & les bourgeois défendirent la ville; mais enfin il fallut ſe rendre. Le duc *Jean-Frédéric*, auſſi malheureux que ſon père, eſt arrêté, conduit à Vienne

dans une charrette, avec un bonnet de paille attaché sur sa tête, ensuite à Naples; & ses états sont donnés à *Jean-Guillaume*, son frère. Pour *Groumbach* & ses complices, ils furent tous exécutés à mort.

1568. Les troubles des Pays-Bas augmentaient. Le prince d'Orange, *Guillaume le taciturne*, déjà chef de parti, qui fonda la république des Provinces-Unies, s'adresse à l'empereur, comme au premier souverain des Pays-Bas, toujours regardés comme appartenans à l'Empire : & en effet l'empereur envoie en Espagne son frère, *Charles d'Autriche*, archiduc de Gratz, pour adoucir l'esprit de *Philippe II* : mais il ne put ni fléchir le roi d'Espagne, ni empêcher que la plupart des princes protestans d'Allemagne n'envoyassent du secours au prince d'Orange.

Le duc d'*Albe*, gouverneur sanguinaire des Pays-Bas, presse l'empereur de lui livrer le prince d'Orange, qui alors levait des troupes en Allemagne. *Maximilien* répond que, l'Empire ayant la juridiction suprême sur les Pays-Bas, c'est à la diète impériale qu'il faut s'adresser. Une telle réponse montre assez que le prince d'Orange n'était pas un homme qu'on pût arrêter.

L'empereur laisse le prince d'Orange faire la guerre dans les Pays-Bas, à la tête des troupes allemandes contre d'autres troupes allemandes, sans se mêler de la querelle. Il était pourtant naturel qu'il assistât *Philippe II*, son cousin, dans cette affaire importante : d'autant plus que cette année-là même il fit la paix avec *Selim II*, successeur du grand *Soliman*. Délivré du Turc, il semblait que son intérêt fût d'affermir la religion catholique : mais apparemment qu'après cette paix on ne lui payait plus de mois romains.

Loin d'aider le roi d'Espagne à soumettre ses sujets des Pays-Bas, qui demandaient la liberté de conscience, il parut désapprouver la conduite de *Philippe*, en accordant

bientôt dans l'Autriche la permiſſion de ſuivre la confeſſion d'Augsbourg. Il promit après au pape de révoquer cette permiſſion. Tout cela découvre un gouvernement gêné, faible, inconſtant. On eût dit que *Maximilien* craignait la puiſſance des ennemis de ſa communion, & en effet toute la maiſon de Brandebourg était proteſtante. Un fils de l'électeur *Jean-George*, élu archevêque de Magdebourg, profeſſait publiquement le proteſtantiſme ; un évêque de Verdun en feſait autant ; le duc de Brunſvick, *Jules*, embraſſait cette religion qui était déjà celle de ſes ſujets ; l'électeur palatin & preſque tout ſon pays étaient calviniſtes. Le catholiciſme ne ſubſiſtait plus guère en Allemagne que chez les électeurs eccléſiaſtiques, dans les Etats des évêques & des abbés, dans quelques commanderies de l'ordre teutonique, dans les domaines héréditaires de la maiſon d'Autriche & dans la Bavière, & encore y avait-il beaucoup de proteſtans dans tous ces pays ; ils feſaient même en Bohême le plus grand nombre. Tout cela autoriſait la liberté que *Maximilien* donnait en Autriche à la religion proteſtante ; mais une autre raiſon plus forte s'y joignait ; c'eſt que les états d'Autriche avaient promis à ce prix des ſubſides conſidérables. Tout ſe feſait pour de l'argent dans l'Empire, qui, dans ce temps-là, n'en avait guère.

Au milieu de tant de guerres de religion & de politique, 1529.
voici une diſpute de vanité. Le duc de Florence, *Coſme II*, & le duc de Ferrare, *Alfonſe*, ſe diſputaient la préſéance. Les rangs étaient réglés dans les diètes, en Allemagne : mais en Italie il n'y avait point de diète ; & ces querelles de rang étaient indéciſes. Les deux ducs tenaient tous deux à l'empereur. *François*, prince héréditaire de Florence, & le duc de Ferrare, avaient épouſé les ſœurs de *Maximilien*. Les ducs remettent leur différent à ſon arbitrage. Mais le pape *Pie V*, qui regardait le duc de Ferrare comme ſon feudataire, le duc de Florence comme ſon allié, & toutes les dignités de ce monde comme des conceſſions

du saint-siége, se hâte de donner un titre nouveau à *Cosme;* il lui confère la dignité de grand-duc avec beaucoup de cérémonie ; comme si le mot de *grand* ajoutait quelque chose à la puissance. *Maximilien* est irrité que le pape s'arroge le droit de donner des titres aux feudataires de l'Empire, & de prévenir son jugement. Le duc de Florence prétend qu'il n'est point feudataire. Le pape soutient qu'il a non-seulement la prérogative de faire des grands-ducs, mais des rois. La dispute s'aigrit : mais enfin le grand-duc, qui était très-riche, fut reconnu par l'empereur.

1570. Diète de Spire, dans laquelle on rend presque tous les Etats de la branche ainée de la maison de Saxe à un frère du malheureux duc de Gotha qui reste confiné à Naples. On y conclut une paix entre l'empereur & *Jean-Sigismond*, prince de Transilvanie, qui est reconnu souverain de cette province, & renonce au titre de roi de Hongrie, titre d'ailleurs très-vain, puisque l'empereur avait une partie de ce royaume, & les Turcs l'autre.

1571. On y termine de très-grands différens qui avaient long-temps troublé le Nord, au sujet de la Livonie. La Suède, le Danemarck, la Pologne, la Russie s'étaient disputé cette province que l'on regardait encore en Allemagne comme province de l'Empire. Le roi de Suède, *Sigismond*, cède à *Maximilien* ce qu'il a dans la Livonie. Le reste est mis sous la protection du Danemarck ; on convient d'empêcher que les Moscovites ne s'en emparent. La ville de Lubeck est comprise dans cette paix, comme partie principale. Tous les priviléges de son commerce sont confirmés avec la Suède & le Danemarck. Elle était encore puissante.

Les Vénitiens, à qui les Turcs enlevaient toujours quelque possession, avaient fait une ligue avec le pape & le roi d'Espagne. L'empereur refusait d'y entrer, dans la crainte d'attirer encore en Hongrie les forces de l'empire ottoman. *Philippe II* n'y entrait que pour la forme.

Le gouverneur du Milanais leva des troupes; mais ce fut pour envahir le marquisat de Final appartenant à la maison de *Caretto*. Les Génois avaient des vues sur ce coin de terre, & inquiétaient le possesseur. La France pouvait les aider. Le marquis de *Caretto* était à Vienne où il demandait justice en qualité de vassal de l'Empire; & pendant ce temps-là *Philippe II* s'emparait de son pays, & trouvait aisément le moyen d'avoir raison dans le conseil de l'empereur.

Après la mort de *Sigismond II*, roi de Pologne, dernier roi de la race des *Jagellons*, *Maximilien* brigue sous main ce trône, & se flatte que la république de Pologne le lui offrira par une ambassade. 1572.

La république croit que son trône vaut bien la peine d'être demandé; elle n'envoie point d'ambassade; & les brigues secrètes de *Maximilien* sont inutiles.

Le duc d'Anjou, l'un de ses compétiteurs, est élu, le 1 mai, au grand mécontentement des princes protestans d'Allemagne, qui virent passer chez eux avec horreur ce prince teint du sang répandu à la journée de la Saint-Barthelemi. 1573

Le prince d'Orange, qui se soutenait dans les Pays-Bas, par sa valeur & par son crédit, contre toute la puissance de *Philippe II*, tient à Dordrecht une assemblée de tous les seigneurs & de tous les députés des villes de son parti. *Maximilien* y envoie un commissaire impérial pour soutenir en apparence la majesté de l'Empire, & pour ménager un accommodement entre *Philippe* & les confédérés. 1574.

Maximilien II fait élire son fils ainé, *Rodolphe*, roi des Romains, dans la diète de Ratisbonne. La possession du trône impérial dans la maison d'Autriche devenait nécessaire par le long usage, par la crainte des Turcs & par la convenance d'avoir un chef capable de soutenir par lui-même la dignité impériale. 1575.

Les princes de l'Empire n'en jouiſſaient pas moins de leurs droits. L'électeur palatin fourniſſait des troupes aux calviniſtes de France, & d'autres princes en fourniſſaient toujours aux calviniſtes des Pays-Bas.

Le duc d'Anjou, roi de Pologne, devenu roi de France par la mort de *Charles IX*, ayant quitté la Pologne, comme on ſe ſauve d'une priſon, & le trône ayant été déclaré vacant, *Maximilien* a enfin le crédit de ſe faire élire roi de Pologne, le 15 décembre.

Mais une faction oppoſée fait un ſanglant affront à *Maximilien*. Elle proclame *Etienne Battori*, vaivode de Tranſilvanie, vaſſal du ſultan, & qui n'était regardé à la cour de Vienne que comme un rebelle & un uſurpateur. Les Polonais lui font épouſer la ſœur de *Sigiſmond-Auguſte*, reſte du ſang des *Jagellons*.

Le czar, ou tzar de Ruſſie, *Jean*, offre d'appuyer le parti de *Maximilien*, eſpérant qu'il pourra regagner la Livonie. La cour de Moſcou, toute groſſière qu'elle était alors, avait déjà les mêmes vues qui ſe ſont manifeſtées de nos jours avec tant d'éclat.

La Porte ottomane de ſon côté menaçait de prendre le parti d'*Etienne Battori* contre l'empereur. C'était encore la même politique qu'aujourd'hui.

Maximilien eſſayait d'engager tout l'Empire dans ſa querelle; mais les proteſtans, au lieu de l'aider à devenir plus puiſſant, ſe contentèrent de demander la libre profeſſion de la confeſſion d'Augsbourg pour la nobleſſe proteſtante qui habitait les pays eccléſiaſtiques.

1576. *Maximilien*, très-incertain de pouvoir ſoutenir ſon élection à la couronne de Pologne, meurt à l'âge de quarante-neuf ans, le 12 d'octobre.

RODOLPHE II,

QUARANTE-QUATRIEME EMPEREUR.

RODOLPHE, couronné roi des Romains du vivant de son père, prend les rênes de l'Empire qu'il tient d'une main faible. Il n'y avait point d'autre capitulation que celle de *Charles-Quint*. Tout se fesait à l'ordinaire dans les diètes ; même forme de gouvernement, mêmes intérêts, mêmes mœurs. *Rodolphe* promet seulement à la première diète tenue à Francfort de se conformer aux réglemens des diètes précédentes. Il est remarquable que les princes d'Allemagne proposent dans cette diète d'apaiser les troubles des Pays-Bas en diminuant l'autorité, ainsi que la sévérité de *Philippe II ;* par-là ils fesaient sentir que les intérêts des princes & des seigneurs flamands leur étaient chers, & qu'ils ne voulaient point que la branche aînée de la maison autrichienne, en écrasant ses vassaux, apprît à la branche cadette à abaisser les siens. 1577.

Tel était l'esprit du corps germanique ; & il parut bien que l'empereur *Rodolphe* n'était pas plus absolu que *Maximilien*, puisqu'il ne put empêcher son frère, l'archiduc *Mathias*, d'accepter le gouvernement des Pays-Bas de la part des confédérés qui étaient en armes contre *Philippe II;* de sorte qu'on voyait d'un côté dom *Juan d'Autriche*, fils naturel de *Charles-Quint*, gouverneur au nom de *Philippe II*, en Flandre ; & de l'autre, son neveu *Mathias* à la tête des rebelles, l'empereur neutre, & l'Allemagne vendant des soldats aux deux partis.

Rodolphe ne se remuait pas davantage pour l'irruption que les Russes fesaient alors en Livonie.

Les Pays-Bas devenaient le théâtre de la confusion, de la guerre, de la politique ; & *Philippe II* n'ayant point 1578.

pris le parti de venir de bonne heure y remettre l'ordre, comme avait fait *Charles-Quint*, jamais cette faute ne fut réparée. L'archiduc *Mathias*, ne contribuant que de son nom à la cause des confédérés, avait moins de pouvoir que le prince d'Orange; & le prince d'Orange n'en avait pas assez pour se passer de secours. Le prince palatin *Casimir*, tuteur du jeune électeur *Fréderic IV*, qui avait marché en France avec une petite armée au secours des protestans, venait avec les débris de cette armée & de nouvelles troupes soutenir la cause des protestans & des mécontens dans les Pays-Bas. Le frère du roi de France, *Henri III*, qui portait le titre de duc d'Anjou, était aussi déjà appelé par les confédérés, tout catholique qu'il était. Il y avait ainsi quatre puissances qui cherchaient à profiter de ces troubles, l'archiduc, le prince *Casimir*, le duc d'Anjou & le prince d'Orange, tous quatre désunis; & dom *Juan d'Autriche*, célèbre par la bataille de Lépante, seul contre eux. On prétendait que ce même dom *Juan* aspirait aussi à se faire souverain. Tant de troubles étaient la suite de l'abus que *Philippe II* avait fait de son autorité, & de ce qu'il n'avait pas soutenu cet abus par sa présence.

Dom *Juan d'Autriche* meurt, le 1 octobre, & on accuse *Philippe II*, son frère de sa mort, sans autre preuve que l'envie de le rendre odieux.

1579. Pendant que la désolation est dans les Pays-Bas, & que le grand capitaine *Alexandre Farnèse*, prince de Parme, successeur de dom *Juan*, soutient la cause de *Philippe II* & de la religion catholique par les armes, *Rodolphe* fait l'office de médiateur, ainsi que son père. La reine d'Angleterre *Elisabeth* & la France secouraient les confédérés d'hommes & d'argent, & l'empereur ne donne à *Philippe II* que de bons offices qui furent inutiles. *Rodolphe* était peu agissant par son caractère, & peu puissant par la forme que l'Empire avait prise. Sa

médiation est éludée par les deux partis. L'inflexible *Philippe II* ne voulait point accorder la liberté de conscience, & le prince d'Orange ne voulait point d'une paix qui l'eût réduit à l'état d'un homme privé. Il établit la liberté des Provinces-Unies, à Utrecht, dans cette année mémorable.

Le prince d'Orange avait trouvé le secret de résister aux succès de *Farnèse*, & de se débarrasser de l'archiduc *Mathias :* cet archiduc se démit de son gouvernement équivoque, & demanda aux états une pension, qu'on lui assigna sur les revenus de l'évêché d'Utrecht. 1580.

Mathias se retire des Pays-Bas, n'y ayant rien fait que de stipuler sa pension, dont on lui retranche la moitié, comme à un officier inutile. Les Etats-Généraux se soustraient juridiquement par un édit, le 26 juillet, à la domination du roi d'Espagne; mais ils ne renoncent point à être Etat de l'Empire. Leur situation avec l'Allemagne reste indécise; & le duc d'Anjou qu'on venait d'élire duc de Brabant, ayant depuis voulu asservir la nation qu'il venait défendre, fut obligé de s'en retourner, en 1583, & d'y laisser le prince d'Orange plus puissant que jamais. 1581.

Grégoire XIII ayant signalé son pontificat par la réforme du calendrier, les protestans d'Allemagne, ainsi que tous les autres de l'Europe, s'opposent à la réception de cette réforme nécessaire. Ils n'avaient d'autre raison, sinon que c'était un service que Rome rendait aux nations. Ils craignaient que cette cour ne parût trop faire pour instruire, & que les peuples, en recevant des lois dans l'astronomie, n'en reçussent dans la religion. L'empereur, dans une diète à Augsbourg, est obligé d'ordonner que la chambre impériale conservera l'ancien style de *Jules-César*, qui était bon du temps de *César*, mais que le temps avait rendu mauvais. 1582.

Un évènement tout nouveau inquiéte, cette année, l'Empire. *Gebhard de Truchsès*, archevêque de Cologne, qui n'était pas prêtre, avait embrassé la confession d'Augsbourg, & s'était marié secrètement, dans Bonn, avec *Agnès de Mansfeld*, religieuse du monastère de Guerichen. Ce n'était pas une chose bien extraordinaire qu'un évêque marié; mais cet évêque était électeur : il voulait épouser sa femme publiquement, & garder son électorat. Un électorat est incontestablement une dignité séculière. Les archevêques de Maïence, de Trèves, & de Cologne, ne furent point originairement électeurs parce qu'ils étaient prêtres, mais parce qu'ils étaient chanceliers. Il pouvait arriver très-aisément que l'électorat de Cologne fût séparé de l'archevêché, ou que le prélat fût à la fois évêque luthérien & électeur. Alors il n'y aurait eu d'électeur catholique que le roi de Bohème, & les archevêques de Maïence & de Trèves. L'Empire serait bientôt tombé dans les mains d'un protestant, & cela seul pouvait donner à l'Europe une face nouvelle.

Gebhard de Truchsès essayait de rendre Cologne luthérienne. Il n'y réussit pas. Le chapitre & le sénat étaient d'autant plus attachés à la religion catholique, qu'ils partageaient en beaucoup de choses la souveraineté avec l'électeur, & qu'ils craignaient de la perdre. En effet, l'électeur, quoique souverain, était bien loin d'être absolu. Cologne est une ville libre impériale, qui se gouverne par ses magistrats. On leva des soldats de part & d'autre, & l'archevêque fit d'abord la guerre avec succès pour sa maîtresse.

1583. Les princes protestans prirent le parti de l'électeur de Cologne. L'électeur palatin, ceux de Saxe & de Brandebourg écrivirent en sa faveur à l'empereur, au chapitre, au sénat de Cologne; mais ils s'en tinrent là; & comme ils n'avaient point un intérêt personnel & présent à faire la guerre pour le mariage d'une religieuse, ils ne la firent point.

Truchsès ne fut secouru que par des princes peu puissans. L'archevêque de Brême, marié comme lui, amena de la cavalerie à son secours. Le comte de Solms & quelques gentilshommes luthériens de Vestphalie donnèrent des troupes dans la première chaleur de l'événement. Le prince de Parme, d'un autre côté, en envoyait au chapitre. Un chanoine de l'ancienne maison de Saxe, qui est la même que celle de Brunsvick, commandait l'armée du chapitre, & prétendait que c'était une guerre sainte.

L'électeur de Cologne, n'ayant plus rien à ménager, célébra publiquement son mariage à Rosendal, au milieu de cette petite guerre.

L'empereur *Rodolphe* ne s'en mêle qu'en exhortant l'archevêque à quitter son église & son électorat, s'il veut garder sa nouvelle religion & sa religieuse.

Le pape *Grégoire XIII* l'excommunie comme un membre pourri, & ordonne qu'on élise un nouvel archevêque. Cette bulle du pape révolte les princes protestans; mais ils ne font que des instances. *Ernest de Bavière*, évêque de Liége, de Freisingen & d'Hildesheim, est élu électeur de Cologne, & soutient son droit par la voie des armes. Il n'y eut alors que le prince palatin, *Casimir*, qui secourut l'électeur dépossédé, mais ce fut pour très-peu de temps. Il ne resta bientôt plus à *Truchsès* que la ville de Bonn. Les troupes envoyées par le duc de Parme, jointes à celles de son compétiteur, en firent le siége, & Bonn se rendit bientôt.

L'ancien électeur luttait encore contre sa mauvaise 1584.
fortune. Il lui restait quelques troupes qui furent défaites; & enfin, n'ayant pu être ni assez habile ni assez heureux pour armer de grands princes en sa faveur, il n'eut d'autre ressource que d'aller vivre à la Haie avec sa femme, dans un état au-dessous de la médiocrité, sous la protection du prince d'Orange.

L'intérieur de l'Empire resta paisible. Le nouveau calendrier romain fut reçu par les catholiques. La trêve avec les Turcs fut prolongée. C'était, à la vérité, à la charge d'un tribut, & *Rodolphe* se croyait encore trop heureux d'acheter la paix d'*Amurat III.*

1585. L'exemple de *Gebhard de Truchsès* engage deux évêques à quitter leurs évêchés. L'un est un fils de *Guillaume*, duc de Clèves, qui renonce à l'évêché de Munster pour se marier; l'autre est un évêque de Minden, de la maison de Brunsvick.

1586. Le fanatisme délivre *Philippe II* du prince d'Orange, ce que dix ans de guerre n'avaient pu faire. Cet illustre fondateur de la liberté des Provinces-Unies est assassiné par *Balthasard Gerard*, franc-comtois : il l'avait déjà été auparavant par un nommé *Jaurigni*, biscayen; mais il était guéri de sa blessure. *Salcède* avait conspiré contre sa vie, & on observa que *Jaurigni* & *Gerard* avaient communié pour se préparer à cette action. *Philippe II* anoblit tous les descendans de la famille de l'assassin : singulière noblesse ! L'intendant de la Franche-Comté, M. de *Vanolles*, les a remis à la taille.

Maurice, son second fils, succède, à l'âge de dix-huit ans, à *Guillaume le taciturne.* C'est lui qui devint le plus célèbre général de l'Europe. Les princes protestans d'Allemagne ne le secoururent pas, quoique ce fût l'intérêt de leur religion; mais ils envoyèrent des troupes en France, au roi de Navarre, qui fut depuis *Henri IV.* C'est que le parti des calvinistes de France était assez riche pour soudoyer ses troupes, & que *Maurice* ne l'était pas.

1587. Le prince *Maurice* continue toujours la guerre, dans les Pays-Bas, contre *Alexandre Farnèse.* Il fait quelques levées, aux dépens des états, chez les protestans d'Allemagne : c'est tout le secours qu'il en tire.

Un

Un nouveau trône s'offrit alors à la maiſon d'Autriche, mais cet honneur ne devint qu'une nouvelle preuve du peu de crédit de *Rodolphe*.

Le roi de Pologne, *Etienne Battori*, vaivode de Tranſilvanie, étant mort, le 13 décembre 1586, le czar de Ruſſie, *Fœdor*, ſe met ſur les rangs, mais il eſt unanimement refuſé. Une faction élit *Sigiſmond*, roi de Suède, fils de *Jean III*, & d'une princeſſe du ſang des *Jagellons*. Une autre faction proclame *Maximilien*, frère de l'empereur. Tous deux ſe rendent en Pologne, à la tête de quelques troupes. *Maximilien* eſt défait, il ſe retire en Sicile, & ſon compétiteur eſt couronné.

Maximilien eſt vaincu une ſeconde fois par le général 1588.
de la Pologne, *Zamoski*. Il eſt enfermé dans un château auprès de Lublin; et tout ce que fait en ſa faveur l'empereur *Rodolphe*, ſon frère, c'eſt de prier *Philippe II* d'engager le pape *Sixte V*, à écrire en faveur du priſonnier.

Maximilien eſt enfin élargi, après avoir renoncé au 1589.
royaume de Pologne. Il voit le roi *Sigiſmond* avant de partir. On remarque qu'il ne lui donna point le titre de *majeſté*, parce qu'en Allemagne on ne le donnait qu'à l'empereur.

Le ſeul événement qui peut regarder l'Empire, c'eſt 1590.
la guerre des Pays-Bas, qui déſole les frontières du côté du Rhin & de la Veſtphalie. Les cercles de ces provinces ſe contentent de s'en plaindre aux deux partis. L'Allemagne était alors dans une langueur que le chef avait communiquée aux membres.

Henri IV, qui avait ſon royaume de France à conquérir, 1591.
envoie le vicomte de *Turenne* en Allemagne, négocier des troupes avec les princes proteſtans: l'empereur s'y oppoſe en vain; l'électeur de Saxe, *Chriſtiern*, excité par le vicomte de *Turenne*, prêta de l'argent & des troupes,

mais il mourut lorsque cette armée était en chemin, & il n'en arriva, en France, qu'une petite partie. C'est tout ce qui se passait alors de considérable en Allemagne.

1592. La nomination à l'évêché de Strasbourg cause une guerre civile, comme à Cologne, mais pour un autre sujet. La ville de Strasbourg était protestante. L'évêque catholique, résidant à Saverne, était mort. Les protestans élisent *Jean-George de Brandebourg*, luthérien; les catholiques nomment le cardinal de Lorraine. L'empereur *Rodolphe* donne en vain l'administration à l'archiduc *Ferdinand*, l'un de ses frères, avec une commission pour apaiser ce différent. Ni les catholiques ni les protestans ne le reçoivent. Le cardinal de Lorraine soutient son droit avec dix mille hommes. Les cantons de Berne, de Zurich & de Bâle, donnent des troupes à l'évêque protestant; elles sont jointes par un prince d'Anhalt, qui revenait de France, où il avait servi inutilement *Henri IV*. Ce prince d'Anhalt défait le cardinal de Lorraine. Cette affaire est mise en arbitrage, l'année suivante; & il fut enfin convenu, en 1603, que le cardinal de Lorraine resterait évêque de Strasbourg, mais en payant cent trente mille écus d'or au prince de Brandebourg, *Jean-George*. On ne peut guère acheter un évêché plus cher.

1593. Une affaire plus considérable réveillait l'indifférence de *Rodolphe*. *Amurat III* rompait la trêve, & les Turcs ravageaient déjà la haute Hongrie. Il n'y eut que le duc de Bavière, & l'archevêque de Saltzbourg, qui fournirent d'abord des secours. Ils joignirent leurs troupes à celles des Etats héréditaires de l'empereur.

Ferdinand, frère de *Rodolphe*, avait un fils nommé *Charles d'Autriche*, qu'il avait eu d'un premier mariage avec la fille d'un sénateur d'Augsbourg. Ce fils n'était point reconnu prince, mais il méritait de l'être. Il commandait un corps considérable. Un comte *Montecuculi* en

commandait un autre ; ceux qui ont porté ce nom ont été destinés à combattre heureusement pour la maison d'Autriche. Les *Serin*, les *Nadasti*, les *Palfi*, étaient à la tête des milices hongroises. Les Turcs furent vaincus dans plusieurs combats ; la haute Hongrie fut en sureté, mais Bude resta toujours aux Ottomans.

Les Turcs étaient en Campagne, & *Rodolphe* tenait une diète à Augsbourg, au mois de juin, pour s'opposer à eux. Croirait-on qu'il fut ordonné de mettre un tronc à la porte de toutes les églises d'Allemagne, pour recevoir des contributions volontaires ? C'est la première fois qu'on a demandé l'aumône pour faire la guerre. Cependant les troupes impériales & hongroises, quoique mal payées, combattirent toujours avec courage. L'archiduc *Mathias* voulut commander l'armée, & la commanda. L'archiduc *Maximilien*, qui gouvernait la Carinthie & la Croatie au nom de l'empereur son frère, se joint à lui ; mais ils ne peuvent empêcher les Turcs de prendre la ville de Javarin. 1594.

Par bonheur pour les impériaux, *Sigismond Battori*, vaivode de Transilvanie, secoue le joug des Ottomans pour prendre celui de Vienne. On voit souvent ces princes passer, tour à tour, d'un parti à l'autre ; destinée des faibles, obligés de choisir entre deux protecteurs trop puissans. *Battori* s'engage à prêter foi & hommage à l'empereur pour la Transilvanie, & pour quelques places de Hongrie, dont il était en possession. Il stipule que, s'il meurt sans enfans mâles, l'empereur, comme roi de Hongrie, se mettra en possession de son Etat, & on lui promet, en récompense, *Christine*, fille de l'archiduc *Charles*, le titre d'*Illustrissimus*, & l'ordre de la toison d'or. 1595.

La campagne fut heureuse, mais les troncs, établis à la porte des églises pour payer l'armée, n'étaient pas

assez remplis; les troupes impériales se révoltèrent, & pillèrent une partie du pays qu'ils étaient venus défendre.

1596. L'archiduc *Maximilien* commande cette année contre les Turcs. *Mahomet III*, nouveau sultan, vient en personne dans la Hongrie. Il assiége Agria qui se rend à composition; mais la garnison est massacrée en sortant de la ville. *Mahomet*, indigné contre l'aga des janissaires, qui avait permis cette perfidie, lui fait trancher la tête.

Mahomet défait *Maximilien*, dans une bataille, le 26 octobre.

Pendant que l'empereur *Rodolphe* reste dans Vienne, s'occupe à distiller, à tourner, à chercher la pierre philosophale, que *Maximilien*, son frère, est battu par les Turcs, que *Mathias* songe déjà à profiter de l'inaction de *Rodolphe* pour s'élever, *Albert*, l'un de ses frères, qui était cardinal, & dont on n'avait point entendu parler encore, était, depuis peu, gouverneur de la partie des Pays-Bas restée à *Philippe II.* Il avait succédé, dans ce gouvernement, à un autre de ses frères, l'archiduc *Ernest*, qui venait de mourir après l'avoir possédé deux années sans avoir rien fait de mémorable. Il n'en fut pas de même du cardinal *Albert d'Autriche.* Il faisait la guerre à *Henri IV*, que *Philippe II* avait toujours inquiété depuis la mort de *Henri III.* Il prit Calais & Arles.

Henri IV, à peine vainqueur de la ligue, demande du secours aux princes protestans; il n'en obtint pas, & se défend lui-même.

1597. Les Turcs sont toujours dans la Hongrie. Les payſans de l'Autriche, foulés par les troupes impériales, se soulèvent, & mettent eux-mêmes le comble à la désolation de ce pays. On est obligé d'envoyer contre eux une partie de l'armée. C'était une bien favorable occasion pour les Turcs; mais, par une fatalité singulière, la haute Hongrie a presque toujours été le terme de leurs progrès,

& cette année les révoltes des janissaires firent le salut de l'armée impériale.

Le comté de Simeren retombe, par la mort du dernier comte, à l'électeur palatin. 1598.

Le roi d'Espagne, *Philippe II*, meurt à 72 ans, après quarante-deux de règne. Il avait troublé une partie de l'Europe, sans que jamais, ni son oncle *Ferdinand*, ni son cousin *Maximilien*, ni son neveu *Rodolphe*, eussent servi à ses desseins, ni qu'il eût contribué à leur grandeur. Il avait donné, avant sa mort, les Pays-Bas à l'infante *Isabelle*, sa fille; ce fut sa dot en épousant le cardinal archiduc *Albert*. C'était priver son fils *Philippe III*, & la couronne d'Espagne, d'une belle province; mais les troubles qui la déchiraient la rendaient onéreuse à l'Espagne; & ce pays devait revenir à la couronne espagnole, en cas que l'archiduc *Albert* n'eût point d'enfans mâles, ce qui arriva en effet.

Il s'agissait de chasser les Turcs de la haute Hongrie. La diète accorde vingt mois romains, pendant trois ans, pour cette guerre.

Le même *Sigismond Battori*, qui avait quitté les Turcs, & fait hommage de la Transilvanie à l'empereur, se repent de ces deux démarches. On lui avait donné, en échange de sa souveraineté & de la Valachie, les mêmes terres qu'à la reine, mère d'*Etienne Jean Sigismond*, c'est-à-dire, Opelen & Ratibor en Silésie. Il ne fut pas plus content de son marché que cette reine. Il quitte la Silésie, il rentre dans ses Etats: mais, toujours inconstant & faible, il les cède à un cardinal, son cousin. Ce cardinal, *André Battori*, se met aussitôt sous la protection des Turcs, reçoit du sultan une veste, comme un gage de la faveur qu'il demande. Semblable à *Martinusius*, il se met, comme lui, à la tête d'une armée, mais il est tué en combattant contre les impériaux.

1599. Par la mort du cardinal *Battori*, & par la fuite de *Sigiſmond*, la Tranſilvanie reſte à l'empereur ; mais la Hongrie ne ceſſe d'être dévaſtée par les Turcs. Ceux qui s'étonnent aujourd'hui que ce pays ſi fertile ſoit ſi dépeuplé, en trouveront aiſément la raiſon dans le nombre d'eſclaves des deux ſexes, que les Turcs ont ſi ſouvent enlevés.

L'empereur, dans cette année, ſe réſolut à affranchir enfin le Virtemberg de l'inféodation de l'Autriche. Le Virtemberg ne releva plus que de l'Empire ; mais il doit toujours revenir à la maiſon d'Autriche, au défaut d'héritiers.

1600. Les Turcs s'avancent juſqu'à Caniſe ſur la Drave, vers la Stirie. Le duc de *Mercœur*, célèbre prince de la maiſon de Lorraine, ne put empêcher la priſe de cette forte place. Alors les peuples de Tranſilvanie & de Valachie refuſent de reconnaître l'empereur.

1601. La fortune de *Sigiſmond Battori* eſt auſſi inconſtante que lui-même : il rentre en Tranſilvanie, mais il y eſt défait par le parti des impériaux. Ce ne ſont que des révolutions continuelles dans ces provinces. Heureuſement ce même duc de *Mercœur*, qui n'avait pu ni défendre ni reprendre Caniſe, prend ſur les Turcs Albe-Royale.

1602. Enfin, l'archiduc *Mathias*, plus agiſſant que ſon frère, & ſecondé du duc de *Mercœur*, pénètre juſqu'à Bude, mais il l'aſſiége inutilement. Tout cela ne fait qu'une guerre ruineuſe, à charge à l'empereur & à l'Empire.

Sigiſmond Battori, beaucoup plus malheureux, & mépriſé par les Turcs qui ne le ſecouraient pas, va ſe rendre enfin aux troupes impériales ſans aucune condition ; & ce prince, qui devait épouſer une archiducheſſe, eſt alors trop heureux d'être baron en Bohème avec une penſion très-modique.

Il y a toujours une fatalité qui arrête les conquêtes des Turcs. *Mahomet III*, qui menaçait de venir commander, en perſonne, une armée formidable, meurt à la fleur de ſon âge. Il laiſſe, ſur le trône des Ottomans, ſon fils *Achmet*, âgé de treize ans. Les factions troublent le ſérail, & la guerre de Hongrie languit. 1603.

La diète de Ratisbonne promet cette fois quatre-vingts mois romains. Jamais l'Empire n'avait encore donné un ſi puiſſant ſecours, mais il ne fut guère fourni qu'en paroles.

Dans cette année, Lubeck, Dantzick, Cologne, Hambourg & Brême, villes de l'ancienne hanſe d'Allemagne, obtiennent en France des priviléges que ces villes prétendaient avoir eus, & que le temps avait abolis. Les négocians de ces villes furent exemptés du droit d'aubaine, & le ſont encore. Ce ne ſont pas-là des événemens d'éclat, mais ils contribuent au bien public; & preſque tous ceux qu'on a vus le détruiſent.

L'empereur eſt ſur le point de perdre la partie de la haute Hongrie qui lui reſtait. Les exactions d'un gouverneur de Caſſovie en ſont cauſe. Ce gouverneur ayant exigé de l'argent d'un ſeigneur hongrois, nommé *Sotskai*, ce hongrois ſe ſoulève, fait révolter une partie de l'armée, & ſe déclare ſeigneur de la haute Hongrie, ſans oſer prendre le titre de roi. 1604.

Il ne reſte à l'empereur, en Hongrie, que Presbourg. Les Turcs & le révolté *Sotskai* avaient le reſte. L'archiduc *Mathias* était dans Presbourg avec une armée, mais le grand-viſir était dans la ville de Peſt. *Sotskai* ſe fait proclamer prince de Tranſilvanie, & reçoit ſolennellement, dans Peſt, la couronne de Hongrie, par les mains du grand-viſir. L'archiduc *Mathias* eſt obligé de s'accommoder avec les ſeigneurs hongrois, pour conſerver ce qui reſte de ce pays. Il fut ſtipulé que dans la ſuite les 1605.

états de Hongrie, qui avaient toujours élu leur roi, éliraient eux-mêmes leur gouverneur, au nom de leur roi. La nomination aux évêchés était un droit de la couronne, mais les états exigèrent qu'on ne nommerait jamais que des hongrois, & que les évêques, nommés par l'empereur, n'auraient point de part au gouvernement du royaume. Moyennant ces conceſſions & quelques autres, l'archiduc *Mathias* obtint que *Sotskai* cèderait la Tranſilvanie, & qu'il ne garderait de la Hongrie que la couronne d'or qu'il avait reçue du grand-viſir. Les Hongrois ſtipulèrent expreſſément que les religions luthérienne & calviniſte ſeraient autoriſées.

Sous ce gouvernement faible de *Rodolphe*, l'Allemagne n'était pourtant pas troublée. Il n'y avait alors que de très-petites guerres inteſtines, comme celle du duc de Brunſvick, qui voulait ſoumettre la ville de Brunſvick, & du duc de Bavière, qui voulait ſubjuguer Donavert. Le duc de Bavière, riche & puiſſant, vint à bout de Donavert, mais le duc de Brunſvick ne put prévaloir contre Brunſvick, qui reſta long-temps encore libre & impériale. Elle était ſoutenue par la hanſe teutonique. Les grandes villes commerçantes pouvaient alors ſe défendre aiſément contre les princes. On ne levait, comme on ſait, des troupes qu'en cas de guerre. Ces milices nouvelles des princes & des villes étaient également mauvaiſes : mais depuis que les princes ſe ſont appliqués à tenir, en tout temps, des troupes diſciplinées, les choſes ont bien changé.

L'Allemagne d'ailleurs fut tranquille, malgré trois religions oppoſées l'une à l'autre, malgré les guerres des Pays-Bas, qui inquiétaient ſans ceſſe les frontières, malgré les troubles de la Hongrie & de la Tranſilvanie. La faibleſſe de *Rodolphe*, en Allemagne, n'eut pas le même ſort que celle de *Henri III*, en France. Tous les ſeigneurs, ſous *Henri III*, voulurent devenir indépendans & puiſſans; ils troublèrent tout : mais les ſeigneurs

allemands étaient ce que les seigneurs français voulaient être.

L'archiduc *Mathias* traite avec les Turcs, mais sans effet. Tant de traités avec les Turcs, avec les Hongrois, avec les Transilvains, ne sont que de nouvelles semences de troubles. Les Transilvains, après la mort de *Sotskai*, élisent *Sigismond Ragotski* pour vaivode, malgré les traités faits avec l'empereur; & l'empereur le souffre. 1606.

Rodolphe, qui achetait si chèrement la paix chez lui, négocie pour l'établir enfin dans les Pays-Bas; on ne pouvait l'avoir qu'aux dépens de la branche d'Autriche-espagnole, comme il l'avait à ses dépens, en Hongrie. La fameuse union d'Utrecht, de 1579, était trop puissante pour céder. Il fallait reconnaître les Etats-Généraux des sept Provinces-Unies, libres & indépendans. C'était principalement de l'Espagne que les sept Provinces exigeaient cette reconnaissance authentique. *Rodolphe* leur écrit : *Vous êtes des Etats mouvans de l'Empire; votre constitution ne peut changer sans le consentement de l'empereur, votre chef.* Les Etats-Généraux ne firent pas seulement de réponse à cette lettre. Ils continuent à traiter avec l'Espagne, qui reconnut enfin, en 1609, leur indépendance. 1607. 1608.

Cependant cette philosophie tranquille & indifférente de *Rodolphe*, plus convenable à un homme privé qu'à un empereur, enhardit enfin l'ambition de l'archiduc *Mathias*, son frère; il songe à ne lui laisser que le titre d'empereur, & à se faire souverain de la Hongrie, de l'Autriche, de la Bohème, dont *Rodolphe* négligeait le gouvernement. La Hongrie était envahie presque toute entière par les Turcs, & déchirée par ses factions; l'Autriche exposée; la Bohème mécontente. L'inconstant *Battori*, par une nouvelle vicissitude de sa fortune, venait encore d'être rétabli en Transilvanie par les suffrages de la nation, & par la protection du sultan.

Mathias négociait avec *Battori*, avec les Turcs, avec les mécontens de la Hongrie. Les états d'Autriche lui avaient fourni beaucoup d'argent. Il était à la tête d'une armée; il prenait sur lui tous les soins, & voulait en recueillir le fruit.

L'empereur, retiré dans Prague, apprend les desseins de son frère; il craint pour sa sureté. Il ordonne quelques levées à la hâte. *Mathias*, son frère, lève le masque; il marche vers Prague. Les protestans de la Bohême prennent ce temps de crise pour demander de nouveaux priviléges à *Rodolphe* qu'ils menacent d'abandonner. Ils obtiennent que le clergé catholique ne se mêlera plus des affaires civiles, qu'il ne fera aucune acquisition de terres sans le consentement des états, que les protestans seront admis à toutes les charges. Cette condescendance de l'empereur irrite les catholiques; il se voit réduit à recevoir la loi de son frère.

Il lui cède, le 11 mai, la Hongrie, l'Autriche, la Moravie, & il se réserve seulement, dans ce triste accord, l'usufruit de la Bohême, & la suzeraineté de la Silésie. Il se dépouillait de ce qu'il avait gouverné avec faiblesse, & qu'il ne pouvait plus garder. Son frère n'acquérait d'abord en effet que de nouveaux embarras. Il avait à se concilier les protestans de l'Autriche, qui demandaient, les armes à la main, à leur nouveau maître l'exercice libre de leur religion, & auxquels il fallut l'accorder, du moins hors des villes. Il avait à ménager les Hongrois, qui ne voulaient pas qu'aucun Allemand eût chez eux de charge publique. *Mathias* fut obligé d'ôter aux Allemands leurs emplois en Hongrie. Voilà comme il tâchait de s'affermir pour être en état de résister enfin à la puissance ottomane.

1609. Plus la religion protestante gagnait de terrain dans les domaines autrichiens, plus elle devenait puissante en Allemagne. La succession de Clèves & de Juliers mit

aux mains les deux partis, qui s'étaient long-temps ménagés depuis la paix de Paſſau. Elle fit renaître une ligue proteſtante plus dangereuſe que celle de Smalcade; & produiſit une ligue catholique. Ces deux factions furent prêtes de ruiner l'Empire.

Les maiſons de Brandebourg, de Neubourg, de Deux-Ponts, de Saxe, & enfin *Charles d'Autriche*, marquis de Burgau, ſe diſputaient l'héritage de *Jean-Guillaume*, dernier duc de Clèves, Berg & Juliers, mort ſans enfans.

L'empereur crut mettre la paix entre les prétendans, en ſéqueſtrant les Etats que l'on diſputait. Il envoie l'archiduc *Léopold*, ſon couſin, prendre poſſeſſion du duché de Clèves; mais d'abord l'électeur de Brandebourg, *Jean-Sigiſmond*, s'accorde avec le duc de Neubourg, ſon compétiteur, pour s'y oppoſer. L'affaire devient bientôt une querelle de princes proteſtans avec la maiſon d'Autriche. Les princes de Brandebourg déjà en poſſeſſion & unis par le danger en attendant que l'intérêt les diviſât, ſoutenus de l'électeur palatin *Fréderic IV*, implorent le ſecours de *Henri IV*, roi de France.

Alors ſe formèrent les deux ligues oppoſées; la proteſtante qui ſoutenait les maiſons de Brandebourg & de Neubourg; la catholique qui prenait le parti de la maiſon d'Autriche. L'électeur palatin, *Fréderic IV*, quoique calviniſte, était à la tête de tous les confédérés de la confeſſion d'Augsbourg; c'était le duc de Virtemberg, le landgrave de Heſſe-Caſſel, le margrave d'Anſpach, la margrave de Bade-Dourlach, le prince d'Anhalt, pluſieurs villes impériales. Ce parti prit le nom d'*Union évangélique*.

Les chefs de la ligue catholique oppoſée, étaient *Maximilien*, duc de Bavière, les électeurs catholiques, & tous les princes de cette communion. L'électeur de Saxe même ſe mit dans ce parti, tout luthérien qu'il était, dans l'eſpérance de l'inveſtiture des duchés de Clèves & de Juliers. Le landgrave de Heſſe-Darmſtadt, proteſtant,

était aussi de la ligue catholique. Il n'y avait aucune raison qui pût faire de cette querelle une querelle de religion : mais les deux partis se servaient de ce nom pour animer les peuples. La ligue catholique mit le pape *Paul V*, & le roi d'Espagne, *Philippe III*, dans son parti. L'*Union évangélique* mit *Henri IV* dans le sien. Mais le pape & le roi d'Espagne ne donnaient que leur nom : & *Henri IV* allait marcher en Allemagne à la tête d'une armée disciplinée & victorieuse, avec laquelle il avait déjà détruit une ligue catholique.

1610. Ces mots de ralliement *catholique*, *évangélique*, ce nom du *pape* dans une querelle toute profane, furent la véritable & unique cause de l'assassinat du grand *Henri IV*, tué, comme on sait, le 14 mai, au milieu de Paris, par un fanatique imbécille & furieux. On ne peut en douter; l'interrogatoire de *Ravaillac*, ci-devant moine, porte qu'il assassina *Henri IV*, parce qu'on disait par-tout *qu'il allait faire la guerre au pape, & que c'était la faire à* DIEU.

Les grands desseins de *Henri IV* périrent avec lui. Cependant il resta encore quelque ressort de cette grande machine qu'il avait mise en mouvement. La ligue protestante ne fut pas détruite. Quelques troupes françaises, sous le commandement du maréchal de *la Châtre*, soutinrent le parti de Brandebourg & de Neubourg.

En vain l'empereur adjuge Clèves & Juliers, par provision, à l'électeur de Saxe, à condition qu'il prouvera son droit. Le maréchal de *la Châtre* n'en prend pas moins Juliers, & n'en chasse pas moins les troupes de l'archiduc *Léopold*. Juliers reste en commun, pour quelque temps, à Brandebourg & à Neubourg.

1611. L'extrême confusion où était alors l'Allemagne montre ce que *Henri IV* aurait fait s'il eût vécu. *Rodolphe* philosophait & s'occupait à fixer le mercure dans Prague. L'archiduc *Léopold*, chassé de Juliers avec son armée mal

payée, va en Bohème la faire subsister de pillage. Il y usurpe toute l'autorité de l'empereur, qui se voit dépouillé de tous côtés par les princes de son sang. *Mathias*, qui avait déjà forcé son frère à lui céder tant d'Etats, ne veut pas qu'un autre que lui dépouille le chef de sa maison. Il vient à Prague avec des troupes, & y force son frère à prier les Etats de le couronner *par excès d'affection fraternelle.*

Mathias est sacré roi de Bohème, le 21 mai; il ne reste à *Rodolphe* que le titre de roi, aussi vain pour lui que celui d'empereur.

Rodolphe meurt, le 20 janvier, à compter selon le nouveau calendrier. Il n'avait jamais voulu se marier. Sa maison, dont on avait tant craint la vaste puissance, n'eut presque aucune considération, de son temps, en Europe, depuis le commencement du dix-septième siècle. Sa nonchalance & la faiblesse de *Philippe III*, en Espagne, en furent la cause. *Rodolphe* avait perdu ses Etats, & conservé de l'argent comptant. On prétend qu'on trouva dans son épargne quatorze millions d'écus. Cela découvre une ame petite. Avec ces quatorze millions & du courage, il eût pu reprendre Bude sur les Turcs, & rendre l'Empire respectable : mais son caractère le fit vivre en homme privé sur le trône, il fut plus heureux que ceux qui le dépouillèrent & le méprisèrent. 1612.

MATHIAS,

QUARANTE-CINQUIEME EMPEREUR.

MATHIAS, frère de *Rodolphe*, est élu unanimement, & cette unanimité surprend l'Europe. Mais les trésors de son frère l'avaient enrichi, & le voisinage des Turcs rendait nécessaire l'élection d'un prince de la maison d'Autriche, roi de Hongrie. 1612.

La capitulation de *Charles-Quint* n'avait point jusque-là été augmentée. Elle le fut de quelques articles pour *Mathias*, dont l'ambition s'était assez manifestée.

La Hongrie & la Transilvanie étaient toujours dans le même état. L'empereur avait peu de terrain par-delà Presbourg ; & le nouveau prince de Transilvanie, *Gabriel Battori*, était vassal du sultan.

1613. Ces deux grandes ligues, la protestante & la catholique, qui avaient menacé l'Allemagne d'une guerre civile, s'étaient comme dissipées elles-mêmes, après la mort de *Henri IV*. Les protestans se contentaient seulement de refuser de l'argent à l'empereur dans les diètes. La querelle sur la succession de Juliers, qu'on croyait devoir embraser l'Europe, ne devint plus qu'une de ces petites guerres particulières qui ont troublé, de tous temps, quelques cantons d'Allemagne, sans dissoudre le corps germanique.

Le duc de Neubourg & l'électeur de Brandebourg, s'étant mis en possession de Clèves & de Juliers, devaient être nécessairement brouillés pour le partage. Un soufflet, donné par l'électeur de Brandebourg au duc de Neubourg, ne pacifia pas le différent. Les deux princes se firent la guerre. Le duc de Neubourg se fit catholique pour avoir la protection de l'empereur & du roi d'Espagne. L'électeur de Brandebourg introduisit le calvinisme dans le pays pour animer la ligue protestante en sa faveur.

Cependant les autres princes demeuraient dans l'inaction ; & l'électeur de Saxe lui-même, malgré le jugement impérial rendu en sa faveur, ne remuait pas. Les Pays-Bas espagnols & hollandais se mêlaient de la querelle. Deux grands généraux, le marquis de *Spinola*, de la part de l'Espagne, secourait Neubourg; le comte *Maurice*, de la part des Etats-Généraux, était armé pour Brandebourg. C'est une suite de la constitution de l'Allemagne, que des puissances étrangères puissent prendre plus

de part à ces querelles inteſtines que l'Allemagne même. L'intérieur du corps germanique n'en était point ébranlé. Cette paix intérieure était ſouvent troublée par les fréquens démêlés d'une ville avec une autre, des princes avec les villes, des princes avec les princes : mais le corps germanique ſubſiſtait par ces diviſions mêmes, qui mettaient une balance à peu-près égale entre ſes membres.

Il n'en était pas de même en Hongrie & en Tranſilva- 1614.
nie. L'empereur *Mathias*, ſe préparait contre le Turc. Le vaivode de Tranſilvanie, *Gabriel Battori* ſe ménageait entre l'empereur chrétien, et l'empereur muſulman. Les Turcs pourſuivent *Battori* : il eſt abandonné de ſes ſujets ; l'empereur ne peut le ſecourir. *Battori* ſe fait donner la mort par un de ſes ſoldats. Exemple unique parmi les princes modernes.

Un bacha inveſtit *Betlem-Gabor* de la Tranſilvanie. Cette province ſemblait à jamais perdue pour la maiſon d'Autriche. Le nouveau ſultan *Achmet*, maître d'une ſi grande partie de la Hongrie, jeune & ambitieux, feſait craindre que Presbourg ou Vienne ne devînt les limites des deux empires. On avait été toujours dans ces alarmes ſur la fin du règne de *Rodolphe ;* mais la vaſte étendue de l'empire ottoman, qui depuis ſi long-temps inquiétait les chrétiens, fut ce qui les ſauva. Les Turcs étaient ſouvent en guerre avec les Perſans. Leurs frontières, du côté de la mer Noire, ſouffraient beaucoup des révoltes des Géorgiens & des Mingréliens. On contenait difficilement les Arabes ; & il arrivait ſouvent que dans le temps même qu'on craignait en Hongrie & en Italie une nouvelle inondation de Turcs, ils étaient obligés de faire une paix même déſavantageuſe pour la défenſe de leur propre pays.

L'empereur *Mathias* a le bonheur de conclure avec le 1615.
ſultan *Achmet*, un traité plus favorable que la guerre n'eût

pu l'être. Il ſtipule, ſans tirer l'épée, la reſtitution d'Agria, de Caniſe, d'Albe-Royale, de Peſt, & même de Bude : ainſi il eſt en poſſeſſion de preſque toute la Hongrie, en laiſſant toujours la Tranſilvanie & *Betlem-Gabor* ſous la protection des Ottomans. Ce traité augmente la puiſſance de *Mathias*. L'affaire de la ſucceſſion de Juliers eſt preſque la ſeule choſe qui inquiéte l'intérieur de l'Empire ; mais *Mathias* ménage les princes proteſtans, en laiſſant toujours ce pays partagé entre la maiſon palatine de Neubourg, & celle de Brandebourg. Il avait beſoin de ces ménagemens pour perpétuer l'Empire dans la maiſon d'Autriche.

1616. Cette année & les ſuivantes ſont remplies de négociations & d'intrigues. *Mathias* était ſans enfans, & avait perdu ſa ſanté & ſon activité. Il fallait, pour aſſurer l'Empire à ſa maiſon, commencer par lui aſſurer la Bohème & la Hongrie. Les conjonctures étaient délicates, les états de ces deux royaumes étaient jaloux du droit d'élection ; l'eſprit de parti y régnait, & l'eſprit d'indépendance encore plus : la différence des religions y nourriſſait la diſcorde : mais les proteſtans & les catholiques aimaient également leurs priviléges. Les princes d'Allemagne paraiſſaient encore moins diſpoſés à choiſir un empereur autrichien ; & l'union évangélique, toujours ſubſiſtante, laiſſait peu d'eſpérance à cette maiſon.

Il lui faut donc commencer par aſſurer la ſucceſſion de la Bohème & de la Hongrie. Il avait ravi ces Etats à ſon frère ; il n'en fait point paſſer l'héritage aux frères qui lui reſtent, *Maximilien* & *Albert*. Il n'y a guère d'apparence qu'ils y aient tous deux renoncé de bon gré. *Albert* ſurtout, à qui le roi d'Eſpagne avait laiſſé les Pays-Bas, aurait été plus qu'un autre en état de ſoutenir la dignité impériale, s'il eût régné ſur la Hongrie & ſur la Bohème. C'eſt ſur un couſin, ſur *Ferdinand de Gratz*, duc de Stirie, que *Mathias* veut faire tomber ces couronnes. Le droit du ſang fut donc peu conſulté.

Ferdinand

Ferdinand eſt élu & reconnu ſucceſſeur au royaume de Bohême par les états, & couronné en cette qualité, le 29 juin. L'union évangélique commence à s'effaroucher de voir ces premiers pas de *Ferdinand de Gratz* vers l'Empire. *Mathias* & *Ferdinand* ménagent plus que jamais l'électeur de Saxe, qui n'eſt point de l'union évangélique, & qui, dans l'eſpérance d'avoir Clèves, Berg & Juliers, embraſſe toujours le parti de la maiſon d'Autriche. La maiſon palatine, ayant des intérêts tout contraires, eſt toujours à la tête des proteſtans : & c'eſt-là l'origine de la funeſte guerre entre *Ferdinand* & la maiſon palatine ; c'eſt celle de la guerre de trente ans, qui déſola tant de provinces, qui fit venir les Suédois au milieu de l'Allemagne, & qui produiſit enfin le traité de Veſtphalie, & donna une nouvelle face à l'Empire. 1617. 1618.

Mathias engage la branche d'Autriche-eſpagnole à céder les prétentions qu'elle peut avoir ſur la Hongrie & ſur la Bohême. *Philippe III*, roi d'Eſpagne, abandonne ſes droits ſur ces royaumes à *Ferdinand*, à condition qu'au défaut de la poſtérité mâle de *Ferdinand*, la Hongrie & la Bohême appartiendront aux fils de *Philippe III*, ou à ſes filles, & aux enfans de ſes filles, ſelon l'ordre de la primogéniture. Par ce pacte de famille ces Etats pouvaient aiſément tomber à la maiſon de France : car ſi une fille, héritière de *Philippe III*, épouſait un roi de France, le fils aîné de ce roi acquérait un droit à la Hongrie & à la Bohême.

Ce pacte de famille était évidemment contraire au teſtament de l'empereur *Ferdinand I.* Les diſpoſitions des hommes, pour établir la paix dans l'avenir, préparent preſque toujours la diviſion. Enfin ce nouveau traité révoltait les Hongrois & les Bohémiens, qui voyaient qu'on diſpoſait d'eux ſans les conſulter. Les proteſtans de Bohême commencent par ſe conſédérer, à l'exemple de l'union évangélique ; bientôt ils entraînent les catholiques dans leur parti, parce qu'il s'agit des droits de

l'Etat & non de la religion. La Siléfie, ce grand fief de la Bohême, ſe joint à elle : la guerre civile eſt allumée. Un comte de Turm, ou de la Tour, homme de génie, eſt à la tête des confédérés ; il fait la guerre régulièrement & avec avantage ; ſes partis vont juſqu'aux portes de Vienne.

1619. L'empereur *Mathias* meurt, au mois de mars, au milieu de cette révolution ſubite, ſans pouvoir prévoir quel ſera le deſtin de ſa maiſon.

Son couſin, *Ferdinand de Gratz*, eſt aſſez heureux d'abord pour ne point éprouver de grandes contradictions en Hongrie, dont il avait chaſſé les Turcs par un traité qui le rendait agréable au royaume ; mais il voit la Bohême, la Siléfie, la Moravie, la Luſace, liguées contre lui, les proteſtans de l'Autriche prêts à éclater, & ceux de l'Allemagne peu diſpoſés à l'élever à l'Empire. La maiſon d'Autriche n'avait point encore eu de moment plus critique ; d'un côté, quatre électeurs offrent la couronne impériale à *Maximilien*, duc de Bavière ; de l'autre, la Bohême offre ſa ſouveraineté, d'abord au duc de Savoie, trop éloigné pour l'accepter ; & enſuite à l'électeur palatin, *Fréderic V*, qui l'obtint pour ſon malheur : cependant on s'aſſemble à Francfort, pour élire un roi des Romains, un roi d'Allemagne, un empereur. Preſque toutes les cours de l'Europe ſont en mouvement pour cette grande affaire ; les états de la Bohême députent à Francfort, pour faire exclure *Ferdinand* du droit de ſuffrage : ils ne le reconnaiſſaient pas pour roi ; & conſéquemment ils ne voulaient pas qu'il eût de voix : non-ſeulement il était menacé de n'être pas empereur, mais même de n'être pas électeur ; il fut l'un & l'autre. Il ſe donna ſa voix pour l'Empire, il eut celles des catholiques & même des proteſtans. Chaque électeur fut tellement ménagé, que chacun crut voir ſon intérêt particulier dans l'élévation de *Ferdinand de Gratz*. L'électeur palatin

lui-même, à qui la Bohême déférait la couronne, fut obligé de donner sa voix, dont le refus aurait été inutile. Cette élection fut faite, le 19 août 1619; il est couronné à Aix-la-Chapelle, le 9 septembre; il signe auparavant une capitulation un peu plus étendue que celle de ses prédécesseurs.

FERDINAND II,

QUARANTE-SIXIEME EMPEREUR.

DANS le temps même que *Ferdinand II* est couronné empereur, les états de Bohême nomment pour roi l'électeur palatin. Cet honneur était devenu plus dangereux qu'auparavant par la nomination de *Ferdinand* à l'Empire; c'était le temps d'une grande crise pour le parti protestant. Si *Fréderic* eût été secouru par son beau-père *Jacques*, roi d'Angleterre, le succès paraissait assuré; mais *Jacques* ne lui donna que des conseils, & ces conseils furent de refuser; il ne le crut pas, & s'abandonna à la fortune. 1619.

Il est solennellement couronné dans Prague, le 4 novembre, avec l'électrice princesse d'Angleterre; mais il est couronné par l'administrateur des Hussites, non par l'archevêque de Prague.

Cela seul annonçait une guerre de religion, aussi-bien que de politique; tous les princes protestans, hors l'électeur de Saxe, étaient pour lui: il avait dans son armée quelques troupes anglaises, que des seigneurs d'Angleterre lui avaient amenées par amitié pour lui, par haine pour la religion catholique, & par la gloire de faire ce que son beau-père, *Jacques I*, ne sesait pas. Il était secondé par le vaivode de Transilvanie, *Betlem-Gabor*, qui attaquait le même ennemi en Hongrie. *Gabor* pénétra même jusqu'aux portes de Vienne, & de là il retourna sur ses pas prendre Presbourg. La Silésie était

toute soulevée contre l'empereur; le comte de Mansfeld soutenait en Bohème le parti du palatin; les protestans même de l'Autriche inquiétaient l'empereur. Si la maison bavaroise avait été réunie, comme celle d'Autriche le fut toujours, le parti du nouveau roi de Bohème aurait été le plus fort : mais le duc de Bavière, riche & puissant, était loin de contribuer à la grandeur de la branche aînée de sa maison. La jalousie, l'ambition, la religion le jetèrent dans le parti de l'empereur; de sorte qu'il arriva à la maison bavaroise, sous *Ferdinand de Gratz*, ce qui était arrivé à la maison de Saxe, sous *Charles-Quint*.

La ligue protestante & la ligue catholique étaient à peu-près également puissantes dans l'Allemagne, mais l'Espagne & l'Italie appuyaient *Ferdinand*; elles lui fournissaient de l'argent levé sur le clergé, & des troupes. La France, qui n'était pas encore gouvernée par le cardinal de *Richelieu*, oubliait ses anciens intérêts. La cour de *Louis XIII*, faible & orageuse, semblait avoir des vues (supposé qu'elle en eût) toutes contraires aux desseins du grand *Henri IV*.

1620. *Louis XIII* envoie en Allemagne le duc d'Angoulême, à la tête d'une ambassade solennelle, pour offrir ses bons offices, au lieu d'y marcher avec une armée. Les princes assemblés à Ulm écoutent le duc d'Angoulême, & ne concluent rien; la guerre en Bohème continue. *Betlem-Gabor* se fait reconnaître roi en Hongrie, comme le palatin, *Frédéric V*, en Bohème. Un ambassadeur de la Porte & un de Venise favorisent cette révolution des états de Hongrie dans la ville de Neuhausel. On n'était pas accoutumé à voir ainsi les Turcs & les Vénitiens réunis; mais Venise avait tant de démêlés avec la branche d'Autriche-espagnole, qu'elle déclarait ouvertement ses sentimens contre toute la maison.

Toute l'Europe était partagée dans cette querelle, mais plutôt par des vœux que par des effets : & l'empereur

était bien mieux fecondé en Allemagne que l'électeur palatin.

D'un côté, l'électeur de Saxe, déclaré pour l'empereur, entre dans la Luface : de l'autre, le duc de Bavière pénètre en Bohème avec une puiſſante armée, tandis que les armes de l'empereur réſiſtent, au moins en Hongrie, contre *Betlem-Gabor*.

Le palatin eſt attaqué à la fois & dans ſon nouveau royaume de Bohème, & dans ſon électorat. *Henri-Fréderic de Naſſau*, frère, & depuis ſucceſſeur de *Maurice*, le ſtathouder des Provinces-Unies, y combattait pour lui. Il y avait encore des Anglais; mais contre lui était le célèbre *Spinola*, avec l'élite des troupes des Pays-Bas eſpagnols. Le Palatinat eſt ravagé. Une bataille décide en Bohème du ſort de la maiſon d'Autriche & de la maiſon palatine.

Fréderic eſt entièrement défait, le 19 novembre, auprès de Prague, par ſon parent, *Maximilien de Bavière*. Il fuit d'abord en Siléſie avec ſa femme & deux de ſes enfans, & perd en un jour les Etats de ſes aïeux & ceux qu'il avait acquis.

Le roi d'Angleterre, *Jacques*, négocie en faveur de ſon malheureux gendre auſſi infructueuſement qu'il s'était conduit faiblement. 1621.

L'empereur met l'électeur palatin au ban de l'Empire, par un arrêt de ſon conſeil aulique, le 20 janvier. Il proſcrit le duc de *Jagendorff*, en Siléſie, le prince d'Anhalt, les comtes de *Hoenlo*, de *Mansfeld*, de *la Tour*, tous ceux qui ont pris les armes pour *Fréderic*.

Ce prince vaincu n'a pour lui que des interceſſeurs & point de vengeur. Le roi de Danemarck preſſe l'empereur d'uſer de clémence. *Ferdinand* n'en fait pas moins paſſer, par la main du bourreau, un grand nombre de gentilshommes bohémiens.

Un de ses généraux, le comte de *Buquoy*, achève de soumettre ce qui reste de rebelles en Bohême, & de là il court assurer la haute Hongrie contre *Betlem-Gabor*. *Buquoy* est tué dans cette campagne; & *Ferdinand* s'accommode bientôt avec le transilvain, auquel il cède un grand terrain, pour être plus sûr du reste.

Cependant l'électeur palatin se réfugie de Sicile en Danemarck, & de Danemarck en Hollande. Le duc de Bavière s'empare du haut Palatinat; tandis que le marquis de *Spinola* répand dans le Palatinat les troupes espagnoles, fournies par l'archiduc, gouverneur des Pays-Bas.

Le palatin n'avait pu obtenir de son beau-père le roi *Jacques*, & du roi de Danemarck, que de bons offices & des ambassades inutiles à Vienne. Il n'obtenait rien de la France, dont l'intérêt était de prendre son parti. Ses seules ressources étaient alors dans deux hommes qui devaient naturellement l'abandonner. C'était le duc de *Jagendorff*, en Silésie, & le comte de *Mansfeld*, dans le Palatinat, tous deux proscrits par l'empereur, & pouvant mériter leur grace en quittant le parti du palatin. Ils firent pour lui des efforts incroyables. *Mansfeld*, surtout, fut toujours à la tête d'une petite armée, qu'il conserva malgré la puissance autrichienne. Elle n'avait pour toute solde que l'art de *Mansfeld*, de faire la guerre en partisan habile, art assez en usage alors, dans un temps où l'on ne connaissait pas ces grandes armées toujours subsistantes, & où un chef résolu pouvait se maintenir quelque temps à la faveur des troubles. *Mansfeld* réveillait & encourageait les princes protestans voisins.

Christiern surtout, prince de Brunsvick, administrateur, ce qui, au fond, ne veut dire qu'usurpateur de l'évêché d'Halberstadt, se joignit à *Mansfeld*. Ce *Christiern* s'intitulait, *ami de* DIEU *& ennemi des prêtres*; il n'était pas moins ennemi des peuples dont il ravageait le territoire, *Mansfeld* & lui firent beaucoup de mal au pays, sans faire du bien à l'électeur palatin.

Les princes d'Orange & les Provinces-Unies, qui fesaient la guerre contre les Espagnols, au Pays-Bas, étaient obligés d'y employer toutes leurs forces, & n'étaient pas en état de donner au palatin des secours efficaces. Son parti était accablé; mais il ne laissait pas de donner de temps en temps de violentes secousses: &, à la moindre occasion, il se trouvait quelque prince protestant qui armait en sa faveur. Le landgrave de Hesse-Cassel disputait quelques terres au landgrave de Darmstadt. Piqué contre l'empereur, qui favorisait son compétiteur, il soutenait, autant qu'il le pouvait, le parti de l'électeur palatin. Le margrave de Bade-Dourlach s'unissait avec *Mansfeld*; &, en général, tous les princes protestans, craignant de se voir bientôt forcés de restituer les biens ecclésiastiques, paraissaient disposés à prendre les armes, dès qu'ils seraient secondés de quelques puissances.

C'est toujours le duc de Bavière qui fait le bonheur 1622.
de *Ferdinand*. Ce sont ses généraux & ses troupes qui achèvent de ruiner le parti du palatin, son parent. *Tilli*, général bavarois, qui depuis fut un des plus grands généraux de l'empereur, défait entièrement, auprès d'Aschafenbourg, ce prince de Brunswick, surnommé à bon droit l'*ennemi des prêtres*, puisqu'il venait de piller l'abbaye de Fulde, & toutes les terres ecclésiastiques de cette partie de l'Allemagne.

Il ne restait plus que *Mansfeld* qui pût défendre encore le Palatinat, & il en était capable, étant à la tête d'une petite armée qui, avec les débris de celle de *Brunswick*, allait jusqu'à dix mille hommes. *Mansfeld* était un homme extraordinaire, bâtard d'un comte de ce nom, n'ayant de fortune que son courage & son habileté; secouru en secret des princes d'Orange & des autres protestans, il se trouvait général d'une armée qui n'appartenait qu'à lui.

Le malheureux *Frédéric* fut assez mal conseillé, pour renoncer à ce secours, dans l'espérance qu'il obtiendrait

de l'empereur des conditions favorables qu'il ne pouvait obtenir que par la force. Il preſſa lui même *Brunſvick* & *Manſfeld* de l'abandonner. Ces deux chefs errans paſſent en Lorraine & en Alſace, & cherchent de nouveaux pays à ravager.

Alors *Ferdinand II*, pour tout accommodement avec l'électeur palatin, envoie *Tilli* victorieux, prendre Heidelberg, Manheim & le reſte du pays; tout ce qui appartenait à l'électeur fut regardé comme le bien d'un proſcrit. Il avait la plus nombreuſe & la plus belle bibliothèque d'Allemagne, ſurtout en manuſcrits; elle fut tranſportée chez le duc de Bavière, qui l'envoya par eau à Rome. Plus du tiers fut perdu par un naufrage, & le reſte eſt conſervé encore dans le Vatican.

La religion & l'amour de la liberté excitent toujours quelques troubles en Bohème; mais ce ne ſont plus que des ſéditions qui finiſſent par des ſupplices. L'empereur fait ſortir de Prague tous les miniſtres luthériens, & fait fermer leurs temples. Il donne aux jéſuites l'adminiſtration de l'univerſité de Prague. Il n'y avait plus alors que la Hongrie qui pût inquiéter la proſpérité de l'empereur. Il achève de s'aſſurer la paix avec *Betlem-Gabor*, en le reconnaiſſant ſouverain de la Tranſilvanie, & en lui cédant, ſur les frontières de ſon Etat, ſept comtés qui compoſent cinquante lieues de pays. Le reſte de la Hongrie, théâtre éternel de la guerre, ravagé depuis long-temps ſans interruption, n'était encore à la maiſon d'Autriche d'aucune reſſource, mais c'était toujours un boulevard des Etats autrichiens.

1623. L'empereur, affermi en Allemagne, aſſemble une diète à Ratisbonne, dans laquelle il déclare » que l'électeur » palatin s'étant rendu criminel de lèſe-majeſté, ſes » Etats, ſes biens & ſes dignités ſont dévolus au domaine » impérial; mais que, ne voulant pas diminuer le nom- » bre des électeurs, il veut, commande & ordonne que

» *Maximilien*, duc de Bavière, soit investi dans cette » diète de l'électorat palatin. » C'était parler en maître. Les princes catholiques accédèrent tous à la volonté de l'empereur. Les protestans firent quelques remontrances publiques. L'électeur de Brandebourg, les ducs de Brunsvick, de Holstein, de Meckelbourg, les villes de Brême, de Hambourg, de Lubeck, & d'autres renouvelèrent la ligue évangélique. Le roi de Danemarck se joignit à eux; mais cette ligue, n'étant que défensive, laissa l'empereur en pleine liberté d'agir.

Le 25 février, *Ferdinand*, sur son trône, investit le duc de Bavière de l'électorat palatin. Le vice-chancelier dit expressément que l'*empereur lui confère cette dignité de sa pleine puissance*.

On ne donna point, par cette investiture, les terres du Palatinat au duc de Bavière; c'était un article important qui fesait encore de grandes difficultés.

Jean-George de Hohenzollern, l'aîné, de la maison de Brandebourg, est fait prince de l'Empire à cette diète.

Brunsvick, *l'ennemi des prêtres*, & le fameux général *Mansfeld*, toujours secrètement appuyés par les princes protestans, reparaissent dans l'Allemagne. *Brunsvick* s'établit d'abord dans la Basse-Saxe, & ensuite dans la Vestphalie. Le comte de *Tilli* défait son armée & la disperse. *Mansfeld* demeure toujours inébranlable & invincible. C'était le seul appui qu'eût alors le palatin; & cet appui ne suffisait pas pour lui faire rendre ses domaines.

La ligue protestante couvait toujours un feu prêt à éclater contre l'empereur. Le roi d'Angleterre, *Jacques I*, n'ayant pu rien obtenir en faveur du palatin, son gendre, par les négociations, s'unit enfin avec la ligue de la Basse-Saxe; & le roi de Danemarck, *Christiern IV*, est déclaré chef de la ligue; mais ce n'était pas encore-là le chef qu'il fallait pour tenir tête à la fortune de *Ferdinand II.* 1624.

Le roi d'Angleterre fournit de l'argent, le roi de Danemarck, *Chriſtiern IV*, amène des troupes. Le fameux *Mansfeld* groſſit ſa petite armée, & on ſe prépare à la guerre.

1625. A peine le roi d'Angleterre a-t-il pris enfin la réſolution de ſecourir efficacement ſon gendre, & de ſe déclarer contre la maiſon d'Autriche, qu'il meurt, au mois de mars, & laiſſe les confédérés privés de leur plus puiſſant ſecours.

Ce n'était qu'une partie de l'union évangélique qui avait levé l'étendard. La Baſſe-Saxe était le théâtre de la guerre.

1626. Les deux grands généraux de l'empereur, *Tilli* & *Valſtein*, arrêtent les progrès du roi de Danemarck & des confédérés. *Tilli* défait le roi de Danemarck en bataille rangée, près de Northeim, dans le pays de Brunſvick. Cette victoire paraît laiſſer le palatin ſans reſſources. *Mansfeld*, qui ne perdait jamais courage, tranſporte ailleurs le théâtre de la guerre, & va par le Brandebourg, la Siléſie, la Moravie, attaquer en Hongrie l'empereur. *Betlem-Gabor*, avec qui l'empereur n'avait pas tenu tous ſes engagemens, reprend les armes, ſe joint à *Mansfeld*, & lui amène dix mille hommes. Il arme les Turcs qui étaient toujours maîtres de Bude; mais ce projet ſi grand & ſi hardi avorte ſans qu'il en coûte de peine à *Ferdinand*. Les maladies détruiſent l'armée de *Mansfeld*. Il meurt de la contagion, à la fleur de ſon âge, en exhortant ce qui lui reſte de ſoldats à ſacrifier leur vie pour la liberté germanique.

Le prince de Brunſvick, cet autre ſoutien de l'électeur palatin, était mort quelque temps auparavant. La fortune ôtait au palatin tous les ſecours, & favoriſait en tout *Ferdinand*: cet empereur venait de faire élire ſon fils *Ferdinand-Erneſt*, roi de Hongrie. *Betlem-Gabor* veut en vain ſoutenir ſes droits ſur ce royaume; les Turcs, dans

la minorité du sultan *Amurat IV*, ne peuvent le secourir; il désole, à la vérité, la Stirie, mais *Valstein* le repousse comme il a repoussé les Danois; enfin l'empereur, heureux par ses ministres comme par ses généraux, contient *Betlem-Gabor* par un traité qui, en lui laissant la Transilvanie & les sept comtés adjacens, assure le tout à l'Autriche après la mort de *Gabor*.

Tout réussit à *Ferdinand* sans qu'il ait d'autre soin que de souhaiter & d'ordonner. Le comte de *Tilli* poursuit le roi de Danemarck & les confédérés. Ce roi se retire dans ses Etats. Les ducs de Holstein & de Brunsvick désarment presqu'aussitôt qu'ils ont armé. L'électeur de Brandebourg, qui avait seulement permis que ses sujets s'enrôlassent au service du Danemarck, les rappelle, & rompt toute association. Le comte de *Tilli*, & *Valstein*, devenu duc de Friedland, font vivre par-tout à discrétion leurs troupes victorieuses. 1627.

Ferdinand, joignant les intérêts de la religion à ceux de sa politique, veut retirer l'évêché de Halberstadt des mains de la maison de Brunsvick, & les archevêchés de Magdebourg & de Brême des mains de la maison de Saxe, pour les donner à un de ses fils avec plusieurs abbayes.

Il avait fait élire son fils, *Ferdinand-Enest*, roi de Hongrie: il le fait couronner roi de Bohême sans élection; car les Hongrois, voisins des Turcs & de *Betlem-Gabor*, devaient être ménagés: mais la Bohême était regardée comme asservie.

Ferdinand jouit alors de l'autorité absolue. 1628.

Les princes protestans & le roi de Danemarck, *Christiern IV*, s'adressent secrètement au ministère de France, que le cardinal de *Richelieu* commençait à rendre respectable dans l'Europe. Ils se flattaient avec raison que ce cardinal, qui voulait écraser les protestans de France, soutiendrait ceux d'Allemagne. Le cardinal de *Richelieu* fait donner

de l'argent au roi de Danemarck, & encourage les princes proteſtans. Les Danois marchent vers l'Elbe : mais la ligue proteſtante effrayée n'oſe ſe déclarer ouvertement pour lui, & le bonheur de l'empereur n'eſt point encore interrompu. Il proſcrit le duc de Meckelbourg, que les Danois avaient forcé à ſe déclarer pour eux. Il donne ſon duché à *Valſtein*.

1629. Le roi de Danemarck, toujours malheureux, eſt obligé de faire ſa paix avec l'empereur, au mois de juin. Jamais *Ferdinand* n'eut plus de puiſſance & ne la fit plus valoir.

Chriſtiern IV, qui avait des démêlés avec le duc de Holſtein, ravageait le duché de Sleſvich avec ſes troupes qui ne ſervaient plus contre *Ferdinand*. La cour de Vienne lui envoie des lettres monitoriales, comme à un membre de l'Empire, & lui enjoint d'évacuer les terres de Sleſvich. Le roi de Danemarck répond que jamais ce duché n'a été un fief impérial comme celui de Holſtein. La cour de Vienne replique que le royaume de Danemarck lui-même eſt un fief de l'Empire. Le roi eſt enfin obligé de ſe conformer à la volonté de l'empereur. On ne pouvait guère ſoutenir les prétentions de l'Empire, du côté du Nord, avec plus de grandeur.

Juſque-là l'Empire avait paru comme entièrement détaché de l'Italie depuis *Charles-Quint*. La mort d'un duc de Mantoue, marquis de Montferrat, fit revivre ces anciens droits qu'on avait été hors de portée d'exercer. Ce duc de Mantoue, *Vincent II*, était mort ſans enfans. Son gendre, *Charles de Gonzague*, duc de Nevers, prétendait la ſucceſſion, en vertu de ſes conventions matrimoniales. Son parent, *Céſar Gonzague*, duc de Guaſtalle, avait reçu de l'empereur l'inveſtiture éventuelle.

Le duc de Savoie, troiſième prétendant, voulait exclure les deux autres, & le roi d'Eſpagne voulait les exclure tous trois. Le duc de Nevers avait déjà pris poſſeſſion & ſe feſait reconnaître duc de Mantoue ; mais le roi d'Eſpagne

& le duc de Savoie s'uniſſent enſemble pour s'emparer, dans le Montferrat, de ce qui peut leur convenir.

L'empereur exerce alors, pour la première fois, ſon autorité en Italie; il envoie le comte de Naſſau, en qualité de commiſſaire impérial, pour mettre en ſéqueſtre le Mantouan & le Montferrat, juſqu'à ce que le procès ſoit jugé à Vienne.

Ces procédures étaient inouies en Italie depuis ſoixante ans. Il était viſible que l'empereur voulait à la fois ſoutenir les anciens droits de l'empire & enrichir la branche d'Autriche-eſpagnole de ces dépouilles.

Le miniſtère de France, qui épiait toutes les occaſions de mettre une digue à la puiſſance autrichienne, ſecourt le duc de Mantoue; elle s'était déjà mêlée des affaires de la Valteline; elle avait empêché la branche d'Autriche-eſpagnole de s'emparer de ce pays, qui eût ouvert une communication du Milanais au Tirol, & qui eût rejoint les deux branches d'Autriche par les Alpes, comme elles l'étaient par le Rhin, par les Pays-Bas. Le cardinal de *Richelieu* prend donc, dans cet eſprit, le parti du duc de Mantoue.

Les Vénitiens, plus voiſins & plus expoſés, envoient dans le Mantouan une armée de quinze mille hommes. L'empereur déclare rebelles tous les vaſſaux de l'Empire, en Italie, qui prendront parti pour le duc. Le pape *Urbain VIII* eſt obligé de favoriſer ces décrets.

Le pontificat alors était dépendant de la maiſon d'Autriche; & *Ferdinand*, qui ſe voyait à la tête de cette maiſon par ſa dignité impériale, était regardé comme le plus puiſſant prince de l'Europe.

Les troupes allemandes, avec quelques régimens eſpagnols, prennent Mantoue d'aſſaut, & la ville eſt livrée au pillage.

Ferdinand, heureux par-tout, croit enfin que le temps eſt venu de rendre la puiſſance impériale deſpotique, & la religion catholique entièrement dominante. Par un édit

de son conseil, il ordonne que les protestans restituent tous les biens ecclésiastiques dont ils s'étaient emparés depuis le traité de Passau, signé par *Charles-Quint*. C'était porter le plus grand coup au parti protestant; il fallait rendre les archevêchés de Magdebourg & de Brême, les évêchés de Brandebourg, de Lebus, de Camin, d'Havelberg, de Lubeck, de Misnie, de Naumbourg, de Mersebourg, de Schverin, de Minden, de Verden, de Halberstadt, une foule de bénéfices. Il n'y avait point de prince soit luthérien, soit calviniste, qui n'eût des biens de l'Eglise.

Alors les protestans n'ont plus de mesures à garder. L'électeur de Saxe, que l'espérance d'avoir Clèves & Juliers avait long-temps retenu, éclate enfin: cette espérance s'affaiblit d'autant plus que l'électeur de Brandebourg & le duc de Neubourg s'étaient accordés: le premier jouissait de Clèves paisiblement, & le second de Juliers, sans que l'empereur les inquiétât. Ainsi le duc de Saxe voyait ces provinces lui échapper, & allait perdre Magdebourg & le revenu de plusieurs évêchés.

L'empereur alors avait près de cent cinquante mille hommes en armes; la ligue catholique en avait environ trente mille. Les deux maisons d'Autriche étaient intimement unies. Le pape & toutes les églises catholiques encourageaient l'empereur dans son projet: la France ne pouvait encore s'y opposer ouvertement; & il ne paraissait pas qu'aucune puissance de l'Europe fût en état de le traverser. Le duc de *Valstein*, à la tête d'une puissante armée, commença par faire exécuter l'édit de l'empereur dans la Suabe, & dans le duché de Virtemberg; mais les églises catholiques gagnaient peu à ces restitutions: on prenait beaucoup aux protestans, les officiers de *Valstein* s'enrichissaient, & ses troupes vivaient aux dépens des deux partis qui se plaignirent également.

1630. *Ferdinand* se voyait précisément dans le cas de *Charles-Quint*, au temps de la ligue de Smalcade. Il fallait ou que

tous les princes de l'Empire fussent entièrement soumis, ou qu'il succombât; c'était la lutte du pouvoir impérial despotique contre le gouvernement féodal; & les peuples, pressés par ces deux colosses étaient écrasés. L'électeur de Saxe se repentait alors d'avoir aidé à accabler le palatin; & ce fut lui qui, de concert avec les autres princes protestans, engagea secrètement *Gustave-Adolphe*, roi de Suède, à venir en Allemagne, au lieu du roi de Danemarck, dont le secours avait été si inutile.

L'électeur de Bavière n'était guère plus attaché alors à l'empereur; il aurait voulu toujours commander les armées de l'Empire, & par-là tenir *Ferdinand* lui-même dans la dépendance: enfin il aspirait à se faire élire un jour roi des Romains, & négociait en secret avec la France, tandis que les protestans appelaient le roi de Suède.

Ferdinand assemble une diète à Ratisbonne; son dessein était de faire élire roi des Romains *Ferdinand-Ernest*, son fils; il voulait engager l'Empire à le seconder contre *Gustave-Adolphe*, si ce roi venait en Allemagne; & contre la France, en cas qu'elle continuât à protéger contre lui le duc de Mantoue: mais, malgré sa puissance, il trouve si peu de bonne volonté dans l'esprit des électeurs qu'il n'ose pas même proposer l'élection de son fils.

Les électeurs de Saxe & de Brandebourg, n'étant point venus à cette assemblée, y exposent leurs griefs par des députés. L'électeur de Bavière même est le premier à dire *qu'on ne peut délibérer librement dans les diètes, tant que l'empereur aura cent cinquante mille hommes.* Les électeurs ecclésiastiques, & les évêques qui sont à la diète, pressent la restitution des biens de l'Eglise: ce projet ne peut se consommer qu'en conservant l'armée; & l'armée ne peut se conserver qu'aux dépens de l'Empire qui est en alarmes. L'électeur de Bavière, qui veut la commander, exige de *Ferdinand* la déposition du duc de *Valstein*. *Ferdinand* pouvait commander lui-même, & ôter ainsi tout prétexte à l'électeur de Bavière; il ne prit point ce parti glorieux:

il ôta le commandement à *Valſtein*, & le donna à *Tilli* : par-là il acheva d'aliéner le bavarois ; il eut des ſoldats & n'eut plus d'amis.

La puiſſance de *Ferdinand II*, qui feſait craindre aux Etats d'Allemagne leur perte prochaine, inquiétait en même temps la France, Veniſe, & juſqu'au pape. Le cardinal de *Richelieu* négociait alors avec l'empereur, au ſujet de Mantoue ; mais il rompt le traité dès qu'il apprend que *Guſtave-Adolphe* ſe prépare à entrer en Allemagne. Il traite alors avec ce monarque. L'Angleterre & les Provinces-Unies en font autant. L'électeur palatin, qui était, un moment auparavant, abandonné de tout le monde, ſe trouve tout d'un coup prêt d'être ſecouru par toutes ces puiſſances. Le roi de Danemarck, affaibli par ſes pertes précédentes, & jaloux du roi de Suède, reſte dans l'inaction.

Guſtave part enfin de Suède, le 23 juin, s'embarque avec treize mille hommes, & aborde en Poméranie. Il prétendait déjà cette province en tout ou en partie pour le fruit de ſes expéditions. Le dernier duc de Poméranie qui régnait alors n'avait point d'enfans. Ses Etats, par des actes de confraternité, devaient revenir à l'électeur de Brandebourg. *Guſtave* ſtipula qu'au cas de la mort du dernier duc, il garderait la Poméranie en ſéqueſtre, juſqu'au rembourſement des frais de la guerre. Or ſéqueſtrer une province & l'uſurper, c'eſt à peu-près la même choſe.

1631. Le cardinal de *Richelieu* ne conſomme l'alliance de la France avec *Guſtave*, que lorſque ce roi eſt en Poméranie. Il n'en coûta à la France que trois cents mille livres une fois payées, & neuf cents mille par an. Ce traité eſt un des plus habiles qu'on ait jamais faits. On y ſtipule la neutralité pour l'électeur de Bavière, qui pouvait être le plus grand ſupport de l'empereur. On y ſtipule celle de tous les Etats de la ligue catholique, qui n'aideront pas

l'empereur

l'empereur contre les Suédois ; & on a ſoin de faire promettre en même temps à *Guſtave* de conſerver tous les droits de l'Egliſe romaine dans tous les lieux où elle ſubſiſte. Par-là on évite de faire de cette guerre une guerre de religion ; & on donne un prétexte ſpécieux aux catholiques mêmes d'Allemagne de ne pas ſecourir l'empereur. Cette ligue eſt ſignée, le 23 janvier, dansle Brandebourg. Ce traité eſt regardé comme le triomphe de la politique du cardinal de *Richelieu* & du grand *Guſtave*.

Les états proteſtans encouragés s'aſſemblent à Leipſick. Ils y réſolvent de faire de très-humbles remontrances à *Ferdinand*, & d'appuyer leur requête de quarante mille hommes pour rétablir la paix dans l'Empire. *Guſtave* avance en augmentant toujours ſon armée. Il eſt à Francfort-ſur-l'Oder : il ne peut de là empêcher le général *Tilli* de prendre Magdebourg d'aſſaut, le 20 mai. La ville eſt réduite en cendres. Les habitans périſſent par le fer & par les flammes : événement horrible, mais confondu aujourd'hui dans la foule des calamités de ce temps-là. *Tilli*, maître de l'Elbe, comptait empêcher le roi de Suède de pénétrer plus avant.

L'empereur, après s'être accommodé avec la France, au ſujet du duc de Mantoue, rappelait toutes ſes troupes d'Italie. La ſupériorité était encore toute entière de ſon côté. L'électeur de Saxe, qui le premier avait appelé *Guſtave-Adolphe*, eſt alors très-embarraſſé ; & l'électeur de Brandebourg, ſe trouvant préciſément entre les armées impériale & ſuédoiſe, eſt très-irréſolu.

Dans cette criſe *Guſtave* force, les armes à la main, l'électeur de Brandebourg à ſe joindre à lui. L'électeur *George-Guillaume* lui livre la fortereſſe de Spandau pour tout le temps de la guerre, lui aſſure tous les paſſages, le laiſſant recruter dans le Brandebourg, & ſe ménageant auprès de l'empereur la reſſource de s'excuſer ſur la contrainte.

L'électeur de Saxe donne à *Guſtave* ſes propres troupes à commander. Le roi de Suède s'avance à Leipſick. *Tilli* marche au devant de lui & de l'électeur de Saxe à une lieue de la ville. Les deux armées étaient chacune d'environ trente mille combattans. Les troupes de Saxe nouvellement levées ne font aucune réſiſtance, & l'électeur de Saxe eſt entraîné dans leur fuite. La diſcipline ſuédoiſe répara ce malheur. *Guſtave* commençait à faire de la guerre un art nouveau. Il avait accoutumé ſon armée à un ordre & à des manœuvres qui n'étaient point connus ailleurs; & quoique *Tilli* fût regardé comme un des meilleurs généraux de l'Europe, il fut vaincu d'une manière complète; cette bataille ſe donna le 27 ſeptembre.

Le vainqueur pourſuit les impériaux dans la Franconie; tout ſe ſoumet à lui depuis l'Elbe juſqu'au Rhin. Toutes les places lui ouvrent leurs portes, pendant que l'électeur de Saxe va juſque dans la Bohème & dans la Siléſie. *Guſtave* rétablit tout d'un coup le duc de Meckelbourg dans ſes Etats, à un bout de l'Allemagne; & il eſt déjà à l'autre bout, dans le Palatinat, après avoir pris Maïence.

L'électeur palatin dépoſſédé vient l'y trouver, pour combattre avec ſon protecteur. Les Suédois vont juſqu'en Alſace. L'électeur de Saxe, de ſon côté, ſe rend maître de la capitale de la Bohème, & fait la conquête de la Luſace. Tout le parti proteſtant eſt en armes dans l'Allemagne, & profite des victoires de *Guſtave*. Le comte de *Tilli* fuyait dans la Veſtphalie avec les débris de ſon armée, renforcée des troupes que le duc de Lorraine lui amenait; mais il ne feſait aucun mouvement pour s'oppoſer à tant de progrès rapides.

L'empereur, tombé en moins d'une année de ce haut degré de grandeur qui avait paru ſi redoutable, eut enfin recours à ce duc de *Valſtein* qu'il avait privé du généralat, & lui remit le commandement de ſes troupes, avec le pouvoir le plus abſolu qu'on ait jamais donné à un général. *Valſtein* accepta le commandement, & on ne laiſſa à *Tilli*

que quelques troupes, pour se tenir au moins sur la défensive. La protection que le roi de Suède donnait à l'électeur palatin rendait, à la vérité, l'électeur de Bavière à l'empereur; mais le bavarois ne se rapprocha de *Ferdinand*, dans ces premiers temps critiques, que comme un prince qui le ménageait, & non comme un ami qui le défendait.

L'empereur n'avait plus de quoi entretenir ses nombreuses armées, qui l'avaient rendu si formidable; elles avaient subsisté aux dépens des états catholiques & protestans, avant la bataille de Leipsick; mais depuis ce temps il n'avait plus les mêmes ressources. C'était à *Valstein* à former, à recruter & à conserver son armée comme il pouvait.

Ferdinand fut réduit alors à demander au pape *Urbain VIII* de l'argent & des troupes. On lui refusa l'un & l'autre. Il voulut engager la cour de Rome à publier une croisade contre *Gustave*; le saint-père promit un jubilé au lieu de croisade.

Cependant le roi de Suède repasse les bords du Rhin, 1632.
vers la Franconie. Nuremberg lui ouvre ses portes. Il marche à Donavert, vers le Danube; il rend à la ville son ancienne liberté; & la soustrait au domaine du duc de Bavière. Il met à contribution dans la Suabe tout ce qui appartient aux maisons d'Autriche & de Bavière. Il force le passage du Leck, malgré *Tilli* qui est blessé à mort dans la retraite. Il entre dans Augsbourg en vainqueur, & y rétablit la religion protestante. On ne peut guère pousser plus loin les droits de la victoire. Les magistrats d'Augsbourg lui prêtèrent serment de fidélité. Le duc de Bavière, qui alors était comme neutre, & qui n'était armé, ni pour l'empereur, ni pour lui-même, est obligé de quitter Munich qui se rend au conquérant, le 7 mai, & qui lui paie trois cents mille rixdalers pour se racheter du pillage. Le palatin eut du moins la consolation d'entrer avec *Gustave* dans le palais de celui qui l'avait dépossédé.

Les affaires de l'empereur & de l'Allemagne semblaient désespérées. *Tilli*, grand général, qui n'avait été malheureux que contre *Gustave*, était mort. Le duc de Bavière, mécontent de l'empereur, était sa victime, & se voyait chassé de sa capitale. *Valstein* créé duc de Friedland, plus mécontent encore du duc électeur de Bavière, *Maximilien*, son rival déclaré, avait refusé de marcher à son secours: & l'empereur *Ferdinand*, qui n'avait jamais voulu paraître en campagne, attendait sa destinée de ce *Valstein*, qu'il n'aimait pas, & dont il était en défiance. *Valstein* s'occupait alors à reprendre la Bohème sur l'électeur de Saxe, & il avait autant d'avantage sur les Saxons que *Gustave* en avait sur les Impériaux.

Enfin l'électeur de Bavière obtient avec peine que *Valstein* se joigne à lui. L'armée bavaroise, levée en partie aux dépens de l'électeur, & en partie aux dépens de la ligue catholique, était d'environ vingt-cinq mille hommes. Celle de *Valstein* était de près de trente mille vieux soldats. Le roi de Suède n'en avait pas vingt mille; mais on lui amène des renforts de tous côtés. Le landgrave de Hesse-Cassel, *Guillaume* & *Bernard de Saxe-Veimar*, le prince palatin de Birckenfeld se joignent à lui. Son général *Banier* lui amène de nouvelles troupes. Il marche, auprès de Nuremberg, avec plus de cinquante mille combattans, au camp retranché des ducs de Bavière & de *Valstein*. Ils donnent une bataille qui n'est point décisive. *Gustave* reporte la guerre dans la Bavière: *Valstein* la reporte dans la Saxe, & tous ces différens mouvemens achèvent le ravage de ces provinces.

Gustave revole vers la Saxe en laissant douze mille hommes dans la Bavière. Il arrive près de Leipsick par des marches précipitées, & se trouve devant *Valstein* qui ne s'y attendait pas. A peine est-il arrivé qu'il se prépare à donner bataille.

Il la donne dans la grande plaine de Lutzen, le 15 novembre. La victoire est long-temps disputée. Les

Suédois la remportent; mais ils perdent leur roi, dont le corps fut trouvé parmi les morts, percé de deux balles & de deux coups d'épée. Le duc *Bernard de Saxe-Veimar* acheva la victoire que *Guſtave* avait commencée avant d'être tué. Que n'a-t-on pas écrit ſur la mort de ce grand homme ? On accuſa un prince de l'Empire, qui ſervait dans ſon armée, de l'avoir aſſaſſiné : on imputa ſa mort au cardinal de *Richelieu* qui avait beſoin de ſa vie. N'eſt-il donc pas naturel qu'un roi, qui s'expoſait en ſoldat, ſoit mort en ſoldat ?

Cette perte fut fatale au palatin qui attendait de *Guſtave* ſon rétabliſſement. Il était malade alors à Maïence. Cette nouvelle augmenta ſa maladie, dont il mourut, le 19 novembre.

Valſtein, après la journée de Lutzen, ſe retire dans la Bohème. On s'attendait dans l'Europe que les Suédois, n'ayant plus *Guſtave* à leur tête, ſortiraient bientôt de l'Allemagne ; mais le général *Bannier* les conduiſit en Bohème. Il feſait porter au milieu d'eux le corps de leur roi, pour les exciter à le venger.

Guſtave laiſſait ſur le trône de Suède une fille âgée de 1633.
ſix ans, & par conſéquent des diviſions dans le gouvernement. La même diviſion ſe trouvait dans la ligue proteſtante par la mort de celui qui en avait été le chef & le ſoutien. Tout le fruit de tant de victoires devait être perdu, & ne le fut pourtant pas. La véritable raiſon peut-être d'un événement ſi extraordinaire, c'eſt que l'empereur n'agiſſait que de ſon cabinet, dans le temps qu'il eût dû faire les derniers efforts à la tête de ſes armées. Le ſénat de Suède chargea le chancelier *Oxenſtiern* de ſuivre en Allemagne les vues du grand *Guſtave*, & lui donna un pouvoir abſolu. *Oxenſtiern* alors joua le plus beau rôle que jamais particulier ait eu en Europe. Il ſe trouva à la tête de tous les princes proteſtans d'Allemagne.

Ces princes s'assemblent à Heilbron, le 19 mars. Les ambassadeurs de France, d'Angleterre, des Etats-Généraux se rendent à l'assemblée. *Oxenstiern* en fait l'ouverture dans sa maison, & il se signala d'abord en fesant restituer le haut & le bas Palatinat à *Charles-Louis*, fils du palatin dépossédé. Ce prince, *Charles-Louis*, parut comme électeur dans une des assemblées; mais cette cérémonie ne lui rendait pas ses Etats.

Oxenstiern renouvelle avec le cardinal de *Richelieu* le traité de *Gustave-Adolphe;* mais on ne lui donne qu'un million de subsides par an, au lieu de douze cents mille livres qu'on avait continué de donner à son maître. Il semble petit & honteux que le cardinal de *Richelieu* marchande & dispute sur le prix de la destinée de l'Empire : mais la France n'était pas riche; & il fallait soudoyer le Nord.

Ferdinand négocie avec chaque prince protestant. Il veut les diviser, il ne réussit pas. La guerre continue toujours avec des succès balancés dans l'Allemagne désolée. L'Autriche est le seul pays qui n'en fut pas le théâtre, soit du temps de *Gustave*, soit après lui. La branche d'Autriche-espagnole n'avait encore secouru que faiblement la branche impériale : elle fait enfin un effort; elle envoie le duc de *Céria* d'Italie en Allemagne, avec environ vingt mille hommes, mais il perd une grande partie de son armée dans ses marches & dans ses manœuvres.

L'électeur de Trèves, évêque de Spire, avait bâti & fortifié Philipsbourg. Les troupes impériales s'en étaient emparées malgré lui. *Oxenstiern* la fait rendre à l'électeur par les armes des Suédois, malgré le duc de *Féria*, qui veut en vain faire lever le siége. Cette sage politique tendait à faire voir à l'Europe que ce n'était pas à la religion catholique qu'on en voulait, & que la Suède, toujours victorieuse, même après la mort de son roi, protégeait également les protestans & les catholiques;

conduite qui mettait encore plus le pape en droit de refuſer à l'empereur des troupes, de l'argent & une croiſade.

La France n'était encore qu'une partie ſecrète dans ce grand démêlé : il ne lui en coûtait qu'un ſubſide médiocre pour voir le trône de *Ferdinand* ébranlé par les armes ſuédoiſes : mais le cardinal de *Richelieu* ſongeait déjà à profiter de leurs conquêtes. Il avait voulu en vain avoir Philipsbourg en ſéqueſtre ; mais à chaque occaſion qui ſe préſentait, la France ſe rendait maîtreſſe de quelques villes en Alſace, comme de Haguenau, de Saverne, qu'elle force le comte de *Salms*, adminiſtrateur de Strasbourg à lui céder par un traité. *Louis XIII*, qui ne déclarait point la guerre à la maiſon d'Autriche, la déclarait au duc de Lorraine, *Charles*, parce qu'il était partiſan de cette maiſon. Le miniſtère de France n'oſait pas encore attaquer ouvertement l'empereur & l'Eſpagne qui pouvaient ſe défendre, & tombait ſur la faible Lorraine. Le duc dépoſſédé était *Charles IV*, prince célèbre par ſes bizarreries, ſes amours, ſes mariages & ſes infortunes. 1634.

Les Français avaient une armée dans la Lorraine & des troupes dans l'Alſace, prêtes d'agir ouvertement contre l'empereur, & de ſe joindre aux Suédois à la première occaſion qui pourrait juſtifier cette conduite.

Le duc de *Féria*, pourſuivi par les Suédois juſqu'en Bavière, était mort après la diſperſion preſque entière de ſon armée.

Le duc de *Valſtein*, au milieu de ces troubles & de ces malheurs, s'occupait du projet de faire ſervir l'armée qu'il commandait dans la Bohême à ſa propre grandeur, & à ſe rendre indépendant d'un empereur qui ſemblait ne ſe pas aſſez ſecourir lui-même, & qui était toujours en défiance avec ſes généraux. On prétend que *Valſtein* négociait avec les princes proteſtans, & même avec la Suède & la France : mais ces intrigues dont on l'accuſa

ne furent jamais manifestées. La conspiration de *Valstein* est au rang des histoires reçues; & on ignore absolument quelle était cette conspiration. On devinait ses projets. Son véritable crime était d'attacher son armée à sa personne, & de vouloir s'en rendre le maître absolu. Le temps & les occasions eussent fait le reste. Il se fit prêter serment par les principaux officiers de cette armée, qui lui étaient le plus dévoués. Ce serment consistait à promettre *de défendre sa personne & de s'attacher à sa fortune*. Quoique cette démarche pût se justifier par les amples pouvoirs que l'empereur avait donnés à *Valstein*, elle devait alarmer le conseil de Vienne. *Valstein* avait contre lui, dans cette cour, le parti d'Espagne & le parti bavarois. *Ferdinand* prend la résolution de faire assassiner *Valstein* & ses principaux amis. On charge de cet assassinat *Butler*, irlandais, à qui *Valstein* avait donné un régiment de dragons; un écossais nommé *Lescy*, qui était capitaine de ses gardes, & un autre écossais nommé *Gordon*. Ces trois étrangers ayant reçu leur commission dans Egra, où *Valstein* se trouvait pour lors, font égorger d'abord, dans un souper, quatre officiers qui étaient les principaux amis du duc, & vont ensuite l'assassiner lui-même dans le château, le 15 février. Si *Ferdinand II* fut obligé d'en venir à cette extrémité odieuse, il faut la compter pour un de ses plus grands malheurs.

Tout le fruit de cet assassinat fut d'aigrir tous les esprits en Bohème & en Silésie. La Bohème ne remua pas, parce qu'on fut la contenir par l'armée; mais les Silésiens se révoltèrent & s'unirent aux Suédois.

Les armées de Suède tenaient toute l'Allemagne en échec, comme du temps de leur roi: le général *Bannier* dominait sur tout le cours de l'Oder; le maréchal de *Horn*, vers le Rhin; le duc *Bernard de Veimar*, vers le Danube; l'électeur de Saxe, dans la Bohème & dans la Lusace. L'empereur restait toujours dans Vienne. Son bonheur voulut que les Turcs ne l'attaquassent pas dans

ces funeſtes conjonctures. *Amurat IV* était occupé contre les Perſans, & *Bethlem-Gabor* était mort.

Ferdinand, aſſuré de ce côté, tirait toujours des ſecours de l'Autriche, de la Carinthie, de la Carniole, du Tirol. Le roi d'Eſpagne lui fourniſſait quelque argent; la ligue catholique quelques troupes; & enfin l'électeur de Bavière, à qui les Suédois ôtaient le Palatinat, était dans la néceſſité de prendre le parti du chef de l'Empire. Les Autrichiens, les Bavarois réunis, ſoutenaient la fortune de l'Allemagne vers le Danube. *Ferdinand-Erneſt*, roi de Hongrie, fils de l'empereur, ranimait les Autrichiens en ſe mettant à leur tête. Il prend Ratisbonne à la vue du duc de *Saxe-Veimar*. Ce prince & le maréchal de *Horn*, qui le joint alors, ſont fermes à l'entrée de la Suabe; ils livrent aux Impériaux la bataille mémorable de Norlingue, le 5 ſeptembre. Le roi de Hongrie commandait l'armée; l'électeur de Bavière était à la tête de ſes troupes; le cardinal infant, gouverneur des Pays-Bas, conduiſait quelques régimens eſpagnols. Le duc de Lorraine, *Charles IV*, dépouillé de ſes Etats par la France, y commandait ſa petite armée de dix à douze mille hommes, qu'il menait ſervir tantôt l'empereur, tantôt les Eſpagnols, & qu'il feſait ſubſiſter aux dépens des amis & des ennemis. Il y avait de grands généraux dans cette armée combinée, tels que *Picolomini* & *Jean de Vert*. La bataille dura tout le jour & le lendemain encore juſqu'à midi. Ce fut une des plus ſanglantes; preſque toute l'armée de *Veimar* fut détruite; & les Impériaux ſoumirent la Suabe & la Franconie, où ils vécurent à diſcrétion.

Ce malheur commun à la Suède, aux proteſtans d'Allemagne & à la France, fut préciſément ce qui donna la ſupériorité au roi très-chrétien, & qui lui valut enfin la poſſeſſion de l'Alſace. Le chancelier *Oxenſtiern* n'avait point voulu juſque-là que la France s'agrandît trop dans ces pays; il voulait que tout le fruit de la guerre fût pour les Suédois, qui en avaient tout le

fardeau. Auſſi *Louis XIII* ne s'était point déclaré ouvertement contre l'empereur. Mais, après la bataille de Norlingue, il fallut que les Suédois priaſſent le miniſtère de France de vouloir bien ſe mettre en poſſeſſion de l'Alſace, ſous le nom de protecteur, à condition que les princes & les états proteſtans ne feraient ni paix ni trève avec l'empereur, que du conſentement de la France & de la Suède. Ce traité eſt ſigné à Paris, le premier novembre.

1635. En conſéquence, le roi de France envoie une armée en Alſace, met garniſon dans toutes les villes, excepté dans Strasbourg, alors indépendante, & qui fait dans la ligue le perſonnage d'un allié conſidérable. L'électeur de Trèves était ſous la protection de la France. L'empereur le fit enlever : ce fut une raiſon de déclarer enfin la guerre à l'empereur. Cet électeur était en priſon à Bruxelles, ſous la garde du cardinal infant : & ce fut encore un prétexte de déclarer la guerre à la branche autrichienne-eſpagnole.

La France n'unit donc ſes armes à celles des Suédois, que quand les Suédois furent malheureux, & lorſque la victoire de Norlingue relevait le parti impérial. Le cardinal de *Richelieu* partageait déjà en idée la conquête des Pays-Bas eſpagnols avec les Hollandais : il comptait alors y aller commander lui-même & avoir un prince d'Orange (*Fréderic-Henri*) ſous ſes ordres. Il avait en Allemagne, vers le Rhin, *Bernard de Veimar* à ſa ſolde : l'armée de *Veimar*, qu'on appelait les troupes veimariennes, était devenue, comme celle de *Charles IV* de Lorraine & celle de *Mansfeld*, une armée iſolée, indépendante, appartenante à ſon chef : on la fit paſſer pour l'armée des cercles de Suabe, de Franconie, du haut & bas Rhin, quoique ces cercles ne l'entretinſſent pas, & que la France les payât.

C'eſt-là le ſort de la guerre de trente ans. On voit d'un côté toute la maiſon d'Autriche, la Bavière, la

ligue catholique ; & de l'autre la France, la Suède, la Hollande & la ligue protestante.

L'empereur ne pouvait pas négliger de désunir cette ligue protestante après la victoire de Norlingue : & il y a grande apparence que la France s'y prit trop tard pour déclarer la guerre. Si elle l'eût faite dans le temps que *Gustave-Adolphe* débarquait en Allemagne, les troupes françaises entraient alors sans résistance dans un pays mécontent & effarouché de la domination de *Ferdinand;* mais, après la mort de *Gustave*, après Norlingue, elles venaient dans un temps où l'Allemagne était lasse des dévastations des Suédois, & où le parti impérial reprenait la supériorité.

Dans le temps même que la France se déclarait, l'empereur ne manquait pas de faire avec la plupart des princes protestans un accommodement nécessaire. L'électeur de Saxe, celui-là même qui avait appelé, le premier, les Suédois, fut le premier à les abandonner par ce traité, qui s'appelle la paix de Prague. Peu de traités font mieux voir combien la religion sert de prétexte aux politiques, comme on s'en joue, & comme on la sacrifie dans le besoin.

L'empereur avait mis l'Allemagne en feu pour la restitution des bénéfices ; &, dans la paix de Prague, il commence par abandonner l'archevêché de Magdebourg & tous les biens ecclésiastiques à l'électeur de Saxe, luthérien, moyennant une pension qu'on paiera sur ces mêmes bénéfices à l'électeur de Brandebourg, calviniste. Les intérêts de la maison palatine, qui avaient allumé cette longue guerre, furent le moindre objet de ce traité. L'électeur de Bavière devait seulement donner une subsistance à la veuve de celui qui avait été roi de Bohème, & au palatin son fils, quand il serait soumis à l'autorité impériale.

L'empereur s'engageait d'ailleurs à rendre tout ce qu'il avait pris sur les confédérés de la ligue protestante

qui accéderaient à ce traité; & ceux-ci devaient rendre tout ce qu'ils avaient pris sur la maison d'Autriche; ce qui était peu de chose, puisque les terres de la maison impériale, excepté l'Autriche antérieure, n'avaient jamais été exposées dans cette guerre.

Une partie de la maison de Brunsvick, le duc de Meckelbourg, la maison d'Anhalt, la branche de Saxe, établie à Gotha, & le propre frère du duc *Bernard de Saxe-Veimar*, signent le traité, ainsi que plusieurs villes impériales; les autres négocient encore, & attendent les plus grands avantages.

Le fardeau de la guerre, que les Français avaient laissé porter tout entier à *Gustave-Adolphe*, retomba donc sur eux, en 1635; & cette guerre, qui s'était faite des bords de la mer Baltique jusqu'au fond de la Suabe, fut portée en Alsace, en Lorraine, en Franche-Comté, sur les frontières de la France. *Louis XIII*, qui n'avait payé que douze cents mille francs de subsides à *Gustave-Adolphe*, donnait quatre millions à *Bernard de Veimar* pour entretenir les troupes veimariennes: & encore le ministère français cède-t-il à ce duc toutes ses prétentions sur l'Alsace, & on lui promet qu'à la paix, on le fera déclarer landgrave de cette province.

Il faut avouer que, si ce n'était pas le cardinal de *Richelieu* qui eût fait ce traité, on le trouverait bien étrange. Comment donnait-il à un jeune prince allemand, qui pouvait avoir des enfans, cette province d'Alsace qui était si fort à la bienséance de la France, & dont elle possédait déjà quelques villes? Il est bien probable que le cardinal de *Richelieu* n'avait point compté d'abord garder l'Alsace. Il n'espérait pas non plus annexer à la France la Lorraine, sur laquelle on n'avait aucun droit, & qu'il fallait bien rendre à la paix. La conquête de la Franche-Comté paraissait plus naturelle, mais on ne fit de ce côté que de faibles efforts.

L'espérance de partager les Pays-Bas avec les Hollandais, était le principal objet du cardinal de *Richelieu*; & c'était-là ce qu'il avait tellement à cœur, qu'il avait résolu, si sa santé & les affaires le lui eussent permis, d'y aller commander en personne. Cependant l'objet des Pays-Bas fut celui dans lequel il fut le plus malheureux; & l'Alsace, qu'il donnait si libéralement à *Bernard de Veimar*, fut, après la mort de ce cardinal, le partage de la France. Voilà comme les événemens trompent presque toujours les politiques; à moins qu'on ne dise que l'intention du ministère de France était de garder l'Alsace, sous le nom du duc de *Veimar*, comme elle avait une armée, sous le nom de ce grand capitaine.

L'Italie entrait encore dans cette grande querelle, 1636.
mais non pas comme du temps des maisons impériales de Saxe & de Suabe, pour défendre sa liberté contre les armes allemandes. C'était à la branche autrichienne d'Espagne, dominante dans l'Italie, qu'on voulait disputer, en-delà des Alpes, cette même supériorité qu'on disputait à l'autre branche, en-delà du Rhin. Le ministère de France avait alors pour lui la Savoie; il venait de chasser les Espagnols de la Valteline: on attaquait de tous côtés ces deux vastes corps autrichiens.

La France seule envoyait à la fois cinq armées, & attaquait ou se soutenait vers le Piémont, vers le Rhin, sur les frontières de la Flandre, sur celles de la Franche-Comté & sur celles d'Espagne. *François I* avait fait autrefois un pareil effort; & la France n'avait jamais montré depuis tant de ressources.

Au milieu de tous ces orages, dans cette confusion de puissances qui se choquent de tous les côtés; tandis que l'électeur de Saxe, après avoir appelé les Suédois en Allemagne, mène contre eux les troupes impériales, & qu'il est défait dans la Vestphalie par le général *Bannier*, que tout est ravagé dans la Hesse, dans la Saxe,

& dans cette Veſtphalie ; *Ferdinand*, toujours uniquement occupé de ſa politique, fait enfin déclarer ſon fils *Ferdinand-Erneſt*, roi des Romains, dans la diète de Ratisbonne, le 12 décembre. Ce prince eſt couronné le 20. Tous les ennemis de l'Autriche crient que cette élection eſt nulle. L'électeur de Trèves, diſent-ils, était priſonnier : *Charles-Louis*, fils du palatin, roi de Bohème, *Fréderic*, n'eſt point rentré dans les droits de ſon palatinat : les électeurs de Maïence & de Cologne ſont penſionnaires de l'empereur : tout cela, diſait-on, eſt contre la bulle d'or. Il eſt pourtant vrai que la bulle d'or n'avait ſpécifié aucun de ces cas, & que l'élection de *Ferdinand III*, faite à la pluralité des voix, était auſſi légitime qu'aucune autre élection d'un roi des Romains, faite du vivant d'un empereur, eſpèce dont la bulle d'or ne parle point du tout.

1637. *Ferdinand II* meurt, le 15 février, à cinquante-neuf ans, après dix-huit ans d'un règne toujours troublé par des guerres inteſtines & étrangères, n'ayant jamais combattu que de ſon cabinet. Il fut très-malheureux, puiſque, dans ſes ſuccès, il ſe crut obligé d'être ſanguinaire, & qu'il fallut ſoutenir enſuite de grands revers. L'Allemagne était plus malheureuſe que lui ; ravagée tour à tour par elle-même, par les Suédois & par les Français, éprouvant la famine, la diſette, & plongée dans la barbarie, ſuite inévitable d'une guerre ſi longue & ſi malheureuſe.

FERDINAND III,

QUARANTE-SEPTIEME EMPEREUR.

Ferdinand III monta sur le trône d'Allemagne, dans un temps où les peuples fatigués commençaient à espérer quelque repos; mais ils s'en flattaient bien vainement. On avait indiqué un congrès à Cologne & à Hambourg, pour donner au moins au public les apparences de la réconciliation prochaine: mais ni le conseil autrichien ni le cardinal de *Richelieu* ne voulaient la paix. Chaque parti espérait des avantages qui les mettraient en état de donner la loi. 1637.

Cette longue & funeste guerre, fondée sur tant d'intérêts divers, se continuait donc parce qu'elle était entreprise. Le général suédois, *Bannier*, désolait la haute Saxe; le duc *Bernard de Veimar*, les bords du Rhin; les Espagnols étaient entrés dans le Languedoc, après avoir pris auparavant les îles de Sainte-Marguerite: & ils avaient pénétré, par les Pays-Bas, jusqu'à Pontoise. Le vicomte de *Turenne* se signalait déjà dans les Pays-Bas contre le cardinal infant, gouverneur de Flandre. Tant de dévastations n'avaient plus le même objet que dans le commencement des troubles. Les ligues catholique & protestante, & la cause de l'électeur palatin les avaient excités; mais alors l'objet était la supériorité que la France voulait arracher à la maison d'Autriche: & le but des Suédois était de conserver une partie de leurs conquêtes en Allemagne: on négociait, & on était en armes dans ces deux vues.

Le duc *Bernard de Veimar* devient un ennemi aussi dangereux pour *Ferdinand III*, que *Gustave-Aldophe* l'avait été pour *Ferdinand II*. Il donne deux batailles en quinze jours, auprès de Rheinfeld, l'une des quatre villes forestières dont il se rend maître; & à la seconde bataille, il 1638.

détruit toute l'armée de *Jean de Vert*, célèbre général de l'empereur ; il le fait prisonnier avec tous les officiers généraux. *Jean de Vert* est envoyé à Paris. *Veimar* assiége Brisac ; il gagne une troisième bataille, aidé du maréchal de *Guébriant* & du vicomte de *Turenne*, contre le général *Gœuts* ; il en gagne une quatrième contre le duc de Lorraine, *Charles IV*, qui, comme *Veimar*, n'avait pour tout Etat que son armée.

Après avoir remporté quatre victoires en moins de quatre mois, il prend, le 18 décembre, la forteresse de Brisac, regardée alors comme la clef de l'Alsace.

Le comte palatin, *Charles-Louis*, qui avait enfin rassemblé quelques troupes, & qui brûlait de devoir son rétablissement à son épée, n'est pas si heureux en Vestphalie, où les impériaux défont sa faible armée ; mais les Suédois, sous le général *Bannier*, font de nouvelles conquêtes en Poméranie. La première année du règne de *Ferdinand III* n'est presque célèbre que par des disgraces.

1639. La fortune de la maison d'Autriche le délivre de *Bernard de Veimar*, comme elle l'avait délivré de *Gustave-Adolphe*. Il meurt de maladie, à la fleur de son âge, le 18 juillet ; il n'était âgé que de trente-cinq ans.

Il laissait pour héritage son armée & ses conquêtes ; cette armée était à la vérité soudoyée secrètement par la France ; mais elle appartenait à *Veimar* : elle n'avait fait serment qu'à lui. Il faut négocier avec cette armée, pour qu'elle passe au service de la France & non à celui de la Suède ; la laisser aux Suédois, c'était dépendre de son allié. Le maréchal de *Guébriant* achète le serment de ces troupes ; & *Louis XIII* est le maître de cette armée veimarienne, de l'Alsace & du Brisgau, à peu de chose près.

Les traités & l'argent faisaient tout pour lui ; il disposait de la Hesse entière, province qui fournit de bons soldats.

La

La célèbre *Amélie de Hanau*, landgrave douairière, l'héroïne de son temps, entretenait, à l'aide de quelques subsides de la France, une armée de dix mille hommes dans ce pays ruiné qu'elle avait rétabli; jouissant à la fois de cette considération que donnent toutes les vertus de son sexe, & de la gloire d'être un chef de parti redoutable.

La Hollande, à la vérité, était neutre dans la querelle de l'empereur; mais elle occupait toujours l'Espagne dans les Pays-Bas, & par-là opérait une diversion considérable.

Le général *Bannier* était vainqueur dans tous les combats qu'il donnait; il soumettait la Thuringe & la Saxe, après s'être assuré de toute la Poméranie.

Mais le principal objet de tant de troubles, le rétablissement de la maison palatine, était ce qu'il y avait de plus négligé; &, par une fatalité singulière, le prince palatin fut mis en prison par les Français mêmes qui, depuis si long-temps, semblaient vouloir le placer sur le siége électoral. Le comte palatin, à la mort du duc de *Veimar*, avait conçu un dessein très-beau & très-raisonnable; c'était de rentrer dans ses Etats avec l'armée veimarienne, qu'il voulait acheter avec l'argent de l'Angleterre. Il passa en effet à Londres; il y obtint de l'argent; il retourna par la France: mais le cardinal de *Richelieu*, qui voulait bien le protéger, & non le voir indépendant, le fit arrêter; & ne le relâcha que quand Brisac & les troupes veimariennes furent assurées à la France; alors il lui donna un appui, que ce prince fut contraint d'accepter.

Les progrès des Français & des Suédois continuent. Le duc de *Longueville* & le maréchal de *Guébriant* se joignent au général *Bannier*. Les troupes de Hesse & de Lunebourg augmentent encore cette armée. 1640.

Sans le général *Picolomini* on marchait à Vienne ; mais il arrêta tant de progrès par des marches savantes. Il était d'ailleurs très-difficile à des armées nombreuses d'avancer en présence de l'ennemi, dans des pays ruinés depuis si long-temps, & où tout manquait aux soldats comme aux peuples.

La fin de cette année 1640 est encore très-fatale à la maison d'Autriche. La Catalogne se soulève & se donne à la France. Le Portugal, qui depuis *Philippe II* n'était qu'une province d'Espagne appauvrie, chasse le gouvernement autrichien, & devient bientôt pour jamais un royaume séparé & florissant.

Ferdinand commence alors à vouloir traiter sérieusement de la paix ; mais en même temps il demande à la diète de Ratisbonne une armée de quatre-vingt-dix mille hommes pour soutenir la guerre.

1641. Tandis que l'empereur est à la diète de Ratisbonne, le général *Bannier* est sur le point de l'enlever lui & tous les députés ; il marchait avec son armée sur le Danube glacé ; & sans un dégel qui survint, il prenait *Ferdinand* dans Ratisbonne qu'il foudroya de son canon.

La même fortune, qui avait fait périr & *Gustave* & *Veimar* au milieu de leurs conquêtes, délivre encore les Impériaux de ce fameux général *Bannier :* il meurt dans le temps qu'il était le plus à craindre ; une maladie l'emporte, le 20 mai, à l'âge de quarante ans, dans Halberstadt. Aucun des généraux suédois n'eut une longue carrière.

On négociait toujours ; le cardinal de *Richelieu* pouvait donner la paix & ne la voulait pas : il sentait trop les avantages de la France ; & il voulait se rendre nécessaire pendant la vie & après la mort de *Louis XIII*, dont il prévoyait la fin prochaine ; il ne prévoyait pas que lui-même mourrait avant le roi. Il conclut donc avec la

reine de Suède, *Chriſtine*, un nouveau traité d'alliance offenſive pour préliminaires de cette paix, dont on flattait les peuples oppreſſés ; & il augmenta le ſubſide de la Suède de deux cents mille livres.

Le comte de *Torſtenſon* ſuccède au général *Bannier*, dans le commandement de l'armée ſuédoiſe, qui était en effet une armée d'allemands. Preſque tous les ſuédois qui avaient combattu ſous *Guſtave* & ſous *Bannier* étaient morts ; & c'était ſous le nom de la Suède que les Allemands combattaient contre leur patrie. *Torſtenſon*, élève du grand *Guſtave*, ſe montre d'abord digne d'un tel maître. Le maréchal de *Guébriant* & lui défont encore les Impériaux, près de Volffenbuttel.

Cependant, malgré tant de victoires, l'Autriche n'eſt jamais entamée ; l'empereur réſiſte toujours. L'Allemagne, depuis le Mein juſqu'à la mer Baltique, était toute ruinée ; on ne porta jamais la guerre dans l'Autriche. On n'avait donc pas aſſez de forces : ces victoires tant vantées n'étaient donc pas entièrement déciſives : on ne pouvait donc pourſuivre à la fois tant d'entrepriſes, & attaquer puiſſamment un côté, ſans dégarnir l'autre.

Le nouvel électeur de Brandebourg, *Fréderic-Guillaume*, traite avec la France & avec la Suède, dans l'eſpérance d'obtenir le duché de Jagendorff en Siléſie ; duché donné autrefois par *Ferdinand I* à un prince de la maiſon de Brandebourg, qui avait été ſon gouverneur, confiſqué depuis par *Ferdinand II*, après la victoire de Prague & après le malheur de la maiſon palatine. L'électeur de Brandebourg eſpérait de rentrer dans cette terre dont ſon grand-oncle avait été privé. 1642.

Le duc de Lorraine implore auſſi la faveur de la France pour rentrer dans ſes Etats ; on les lui rend, en retenant les villes de guerre ; c'eſt encore un appui qu'on enlève à l'empereur.

Malgré tant de pertes, *Ferdinand III* réſiſte toujours : la Saxe, la Bavière ſont toujours dans ſon parti ; les provinces héréditaires lui fourniſſent des ſoldats. *Torſtenſon* défait encore en Siléſie ſes troupes commandées par l'archiduc *Léopold*, par le duc de Saxe-Lavembourg & *Picolomini ;* mais cette victoire n'a point de ſuite ; il repaſſe l'Elbe ; il rentre en Saxe, il aſſiége Leipſick : il gagne encore une bataille ſignalée dans ce pays où les Suédois avaient toujours été vainqueurs. *Léopold* eſt vaincu dans les plaines de Breitenfelt, le 2 novembre. *Torſtenſon* entre dans Leipſick, le 15 décembre. Tout cela eſt funeſte, à la vérité, pour la Saxe, pour les provinces de l'Allemagne ; mais on ne pénètre jamais juſqu'au centre, juſqu'à l'empereur ; & après plus de vingt défaites il ſe ſoutient.

Le cardinal de *Richelieu* meurt, le 4 décembre ; ſa mort donne des eſpérances à la maiſon d'Autriche.

1643. Les Suédois, dans le cours de cette guerre, étaient pluſieurs fois entrés en Bohème, en Siléſie, en Moravie, & en étaient ſortis pour ſe rejeter vers les provinces de l'Occident. *Torſtenſon* veut entrer en Bohème, & n'en peut venir à bout, malgré toutes ſes victoires.

On négocie toujours très-lentement à Hambourg pendant qu'on fait la guerre vivement. *Louis XIII* meurt, le 14 mai. L'empereur en eſt plus éloigné d'une paix générale ; il ſe flatte de détacher les Suédois de la France dans les troubles d'une minorité : mais dans cette minorité de *Louis XIV*, quoique très-orageuſe, il arriva la même choſe que dans celle de *Chriſtine :* la guerre continua aux dépens de l'Allemagne.

D'abord le parti de l'empereur ſe fortifie du duc de Lorraine, qui revient à lui après la mort de *Louis XIII.*

C'eſt encore une reſſource pour *Ferdinand* que la mort du maréchal de *Guébriant*, qui eſt tué en aſſiégeant Rothuel : c'eſt le quatrième grand général qui périt au

milieu de ſes victoires contre les Impériaux. Le bonheur de l'empereur veut encore que le maréchal de *Rantzau*, ſucceſſeur de *Guébriant*, ſoit défait à Dutlinge, en Suabe, par le général *Mercy*.

Ces viciſſitudes de la guerre retardent les conférences de la paix à Munſter & à Oſnabruch, où le congrès était enfin fixé.

Ce qui contribue encore à faire reſpirer *Ferdinand III*, c'eſt que la Suède & le Danemarck ſe font la guerre pour quelques vaiſſeaux que les Danois avaient ſaiſis aux Suédois. Cet accident pouvait rendre la ſupériorité à l'empereur. Il montra quelles étaient ſes reſſources, en feſant marcher *Galas*, à la tête d'un petit corps d'armée, au ſecours du Danemarck. Mais cette diverſion ne ſert qu'à ruiner le Holſtein, théâtre de cette guerre paſſagère; & c'eſt dans l'Allemagne une province de plus ravagée. Les hoſtilités entre la Suède & le Danemarck ſurprirent d'autant plus l'Europe, que le Danemarck s'était porté pour médiateur de la paix générale. Il fut exclus, & dès-lors Rome & Veniſe ont ſeules la médiation de cette paix encore très-éloignée.

Le premier pas que fait le comte d'*Avaux*, plénipotentiaire à Munſter, pour cette paix, y met d'abord le plus grand obſtacle. Il écrit aux princes, aux états de l'Empire aſſemblés à Ratisbonne, pour les engager à ſoutenir leurs prérogatives, à partager avec l'empereur & les électeurs le droit de la paix & de la guerre. C'était un droit toujours conteſté entre les électeurs & les autres états impériaux. Ces états inſiſtaient à la diète ſur leur droit d'être reçus aux conférences de la paix, comme parties contractantes : ils avaient en cela prévenu les miniſtres de France. Mais ces miniſtres ſe ſervirent dans leur lettre de termes injurieux à *Ferdinand*. Ils révoltèrent à la fois l'empereur & les électeurs; ils les mirent en droit de ſe plaindre, & de faire retomber ſur la France le reproche de la continuation des troubles d'Europe.

1643. Heureuſement pour les plénipotentiaires de France, on apprend dans le même temps que le duc d'*Enghien*, le grand *Condé*, vient de remporter à Rocroi, ſur l'armée d'Autriche-eſpagnole, la plus mémorable victoire; & qu'il a détruit, dans cette journée, la célèbre infanterie caſtillane & vallonne qui avait tant de réputation. Des plénipotentiaires, ſoutenus par de telles victoires, peuvent écrire ce qu'ils veulent.

1644. L'empereur pouvait au moins ſe flatter de voir le Danemarck déclaré pour lui. On lui ôte encore cette reſſource. Le cardinal *Mazarin*, ſucceſſeur de *Richelieu*, ſe hâte de réunir le Danemarck à la Suède. Ce n'eſt pas tout. Le roi de Danemarck s'engage encore à ne ſecourir aucun des ennemis de la France.

Les négociations & la guerre ſont également malheureuſes pour les Autrichiens. Le duc d'*Enghien*, qui avait vaincu les Eſpagnols l'année précédente, donne vers Fribourg trois combats de ſuite en quatre jours, du cinq au neuvième août, contre le général *Mercy*; & vainqueur toutes les trois fois, il ſe rend maître de tout le pays, de Maïence juſqu'à Landau, pays dont *Mercy* s'était emparé.

Le cardinal *Mazarin* & le chancelier *Oxenſtiern*, pour ſe rendre plus maîtres des négociations, ſuſcitent encore un nouvel ennemi à *Ferdinand III.* Ils encouragent *Ragotski*, ſouverain de Tranſilvanie, depuis 1626, à lever enfin l'étendard contre *Ferdinand*. Ils lui ménagent la protection de la Porte. *Ragotski* ne manquait pas de prétextes ni même de raiſons. Les proteſtans hongrois perſécutés, les priviléges des peuples mépriſés, quelques infractions aux anciens traités forment le manifeſte de *Ragotski*, & l'argent de la France lui met les armes à la main.

Pendant ce temps-là même *Toſtenſon* pourſuit les Impériaux dans la Franconie : le général *Galas* fuit par-tout

devant lui & devant le comte de *Konigſmarck*, qui marchait déjà ſur les traces des grands capitaines ſuédois.

Ferdinand & l'archiduc *Léopold*, ſon parent, étaient dans Prague. *Torſtenſon*, victorieux, entre dans la bohème. L'empereur & l'archiduc, ſe réfugient à Vienne. 1645.

Torſtenſon pourſuit l'armée impériale à Tabor. Cette armée était commandée par le général *Gœuts* & par ce même *Jean de Vert*, racheté de priſon. *Gœuts* eſt tué, *Jean de Vert* fuit. C'eſt une défaite complète.

Le vainqueur marche à Brinn, l'aſſiége, & Vienne enfin eſt menacée.

Il y a toujours, dans cette longue ſuite de déſaſtres, quelque circonſtance qui ſauve l'empereur. Le ſiége de Brinn traîne en longueur; &, au lieu que les Français devaient alors marcher en vainqueurs vers le Danube, & aller donner la main aux Suédois, le vicomte de *Turenne*, au commencement de ſa route, eſt battu par le général *Mercy*, à Mariendal, & ſe retire dans la Heſſe.

Le grand *Condé* accourt contre *Mercy*, & il a la gloire de réparer la défaite de *Turenne*, par une victoire ſignalée, dans la même plaine de Norlingue, où les Suédois avaient été vaincus après la mort de *Guſtave*. *Turenne* contribua autant que *Condé* au gain de cette bataille meurtrière. Mais plus elle eſt ſanglante des deux côtés, moins elle eſt déciſive. L'empereur retire en hâte ſes troupes de la Hongrie, & traite avec *Ragotski*, pour empêcher les Français d'aller à Vienne par la Bavière, tandis que les Suédois menaçaient d'y aller par la Moravie.

Il eſt à croire que dans ce torrent de proſpérités des armes françaiſes & ſuédoiſes, il y eut toujours un vice radical qui empêcha de recueillir tout le fruit de tant de progrès. La crainte mutuelle qu'un des deux alliés ne prît trop de ſupériorité ſur l'autre, le manque

d'argent, le défaut de recrues, tout cela mettait un terme à chaque succès.

Après la célèbre bataille de Norlingue, on ne s'attendait pas que les Autrichiens & les Bavarois regagneraient tout d'un coup le pays perdu par cette bataille, & qu'ils poursuivraient jusqu'au Necker l'amée victorieuse, où *Condé* n'était plus, mais où était *Turenne*. De telles vicissitudes ont été fréquentes dans cette guerre.

Cependant l'empereur, fatigué de tant de secousses, pense sérieusement à la paix. Il rend la liberté enfin à l'électeur de Trèves, dont la prison avait servi de prétexte à la déclaration de guerre de la France; mais ce sont les Français qui rétablissent cet électeur dans sa capitale. *Turenne* en chasse la garnison impériale : & l'électeur de Trèves s'unit à la France, comme à sa bienfaitrice. L'électeur palatin eût pu lui avoir les mêmes obligations; mais la France ne fesait encore rien pour lui de décisif.

Ce qui avait fait principalement le salut de l'empereur, c'était la Saxe & la Bavière, sur qui le fardeau de la guerre avait presque toujours porté. Mais enfin l'électeur de Saxe épuisé fait une trève avec les Suédois.

Ferdinand n'a donc plus pour lui que la Bavière. Les Turcs menaçaient de venir en Hongrie, tout eût été perdu. Il s'empresse de satisfaire *Ragotski*, pour ne se pas attirer les armes ottomanes. Il le reconnaît prince souverain de Transilvanie, prince de l'Empire, & lui rend tout ce qu'il avait donné à son prédécesseur, *Betlem-Gabor*. Il perd ainsi à tous les traités, & presse la conclusion de la paix de Vestphalie, où il doit perdre davantage.

1646. Le pape *Innocent V* était le premier médiateur de cette paix, dans laquelle les catholiques devaient faire de si grandes pertes. La république de Venise était la

seconde médiatrice. Le cardinal *Chigi*, depuis le pape *Alexandre VII*, présidait dans Munster au nom du pape; *Contarini*, au nom de Venise. Chaque puissance intéressée fesait des propositions selon ses espérances & ses craintes: mais ce sont les victoires qui font les traités.

Pendant ces premières négociations, le maréchal de *Turenne*, par une marche imprévue & hardie, se joint à l'armée suédoise vers le Necker, à la vue de l'archiduc *Léopold*. Il s'avance jusqu'à Munich, & augmente les alarmes de l'Autriche. Un autre corps de suédois va encore ravager la Silésie; mais toutes ces expéditions ne sont que des courses. Si la guerre s'était faite pied à pied, sous un seul chef qui eût suivi toujours opiniâtrement le même dessein, l'empereur n'eût pas été en état, dans ce temps-là même, de faire couronner son fils aîné, *Ferdinand*, à Prague, au mois d'août, & ensuite à Presbourg. Ce jeune roi mourut ensuite sans jouir de ces Etats. D'ailleurs, son père ne pouvait donner alors que des trônes bien chancelans.

L'empereur, en voulant assurer des royaumes à son 1647.
fils, paraît plus que jamais prêt de tout perdre. L'électeur de Saxe avait été forcé, par les malheurs de la guerre, de l'abandonner. L'électeur *Maximilien de Bavière*, son beau-frère, est enfin obligé d'en faire autant. L'électeur de Cologne suit cet exemple. Ils signent un traité de neutralité avec la France. Le maréchal de *Turenne* met aussi l'électeur de Maïence dans la nécessité de prendre ce parti. Le landgrave de Hesse-Darmstadt fait le même traité par la même crainte. L'empereur reste seul, & aucun prince n'ose prendre sa querelle. Exemple unique jusque-là dans une guerre de l'Empire.

Alors un nouveau général suédois, *Vrangel*, qui avait succédé à *Torstenson*, prend Egra. La Bohême tant de fois saccagée l'est encore. Le danger parut si grand que l'électeur de Bavière, malgré son grand âge & le

péril où il mettait ses Etats, ne put laisser le chef de l'Empire sans secours, & rompit son traité avec la France. La guerre se fesait toujours dans plusieurs endroits à la fois, selon qu'on y pouvait subsister. Au moindre avantage qu'avait l'empereur, ses ministres au congrès demandaient des conditions favorables; mais au moindre échec, ils essuyaient des propositions plus dures.

1648. Le retour du duc de Bavière à la maison d'Autriche n'est pas heureux. *Turenne* & *Vrangel* battent ses troupes & les autrichiennes, à Summerhausen & à Lavingen, près du Danube; malgré la résistance d'un prince de Virtemberg, & de ce *Montécuculi* qui était déjà digne d'être opposé à *Turenne*. Le vainqueur s'empare de la Bavière; l'électeur se réfugie à Saltzbourg.

En même temps le comte de *Konigsmarck*, à la tête des Suédois, surprend, en Bohème, la ville de Prague: ce fut le coup décisif. Il était temps enfin de faire la paix: il fallait en recevoir les conditions, ou risquer l'Empire. Les Français & les Suédois n'avaient plus dans l'Allemagne d'autre ennemi que l'empereur. Tout le reste était allié ou soumis, & on attendait les lois que l'assemblée de Munster & d'Osnabruck donnerait à l'Empire.

PAIX DE VESTPHALIE.

CETTE paix de Vestphalie, signée enfin à Munster, & à Osnabruck, le 14 octobre 1648, fut convenue, donnée & reçue *comme une loi fondamentale & perpétuelle*, ce sont les propres termes du traité. Elle doit servir de base aux capitulations impériales. C'est une loi aussi reçue, aussi sacrée jusqu'à présent que la bulle d'or, & bien supérieure à cette bulle par le détail de tous les intérêts divers que ce traité embrasse, de tous les droits

qu'il assure, & des changemens faits dans l'état civil & dans la religion.

On travaillait dans Munster & dans Osnabruck, depuis six ans, presque sans relâche à cet ouvrage. On avait d'abord perdu beaucoup de temps dans les disputes du cérémonial. L'empereur ne voulait point donner le titre de *majesté* aux rois ses vainqueurs. Son ministre *Lutzau*, dans le premier acte de 1641, qui établissait les sauf-conduits & les conférences, parle des préliminaires *entre sa sacrée majesté césarienne, & le sérénissime roi très-chrétien.* Le roi de France, de son côté, refusait de reconnaître *Ferdinand* pour empereur; & la cour de France avait eu de la peine à donner le titre de *majesté* au grand *Gustave*, qui croyait tous les rois égaux, & qui n'admettait de supériorité que celle de la victoire. Les ministres suédois au congrès de Vestphalie affectaient l'égalité avec ceux de France. Les plénipotentiaires d'Espagne avaient voulu en vain qu'on nommât leur roi immédiatement après l'empereur. Le nouvel Etat des Provinces-Unies demandait à être traité comme les rois. Le terme d'*excellence* commençait à être en usage. Les ministres se l'attribuaient; & il fallait de longues négociations pour savoir à qui on le donnerait.

Dans le fameux traité de Munster, on nomme sa sacrée majesté impériale, sa sacrée majesté très-chrétienne, & sa sacrée majesté royale de Suède.

Le titre d'excellence ne fut donné dans le cours des conférences à aucun plénipotentiaire des électeurs. Les ambassadeurs de France ne cédaient pas même le pas aux électeurs chez ces princes; & le comte d'*Avaux* écrivait à l'électeur de Brandebourg: *Monsieur, j'ai fait ce que j'ai pu pour vous servir.* On qualifiait d'ordinaire les Etats-Généraux des Provinces-Unies, *les sieurs états*, quand c'était le roi de France qui parlait; & même quand le comte d'*Avaux* alla de Munster en Hollande en 1644, il ne les appela jamais que *messieurs.* Ils ne

purent obtenir que leurs plénipotentiaires eussent le titre d'excellence. Le comte d'*Avaux* avait refusé même ce nouveau titre à un ambassadeur de Venise, & ne le donna à *Contarini* que parce qu'il était médiateur. Les affaires furent retardées par ces prétentions & ces refus que les Romains nommaient *gloriole*, que tout le monde condamne quand on est sans caractère, & sur lesquels on insiste dès qu'on en a un.

Ces usages, ces titres, ces cérémonies, les dessus des lettres, les suscriptions, les formules, ont varié dans tous les temps. Souvent la négligence d'un secrétaire suffit pour fonder un titre. Les langues dans lesquelles on écrit établissent des formules qui passent ensuite dans d'autres langues où elles prennent un air étranger. Les empereurs, qui envoyaient, avant *Rodolphe I*, tous leurs mandats en latin, tutoyaient tous les princes dans cette langue qui admet cette grammaire. Ils ont continué à tutoyer les comtes de l'Empire dans la langue allemande, qui réprouve ces expressions. On trouve partout de tels exemples, & ils ne tirent plus aujourd'hui à conséquence.

Les ministres médiateurs furent plutôt témoins qu'arbitres, surtout le nonce *Chigi*, qui ne fut là que pour voir l'Eglise sacrifiée. Il vit donner à la Suède luthérienne les diocèses de Brême & de Verden; ceux de Magdebourg, d'Halberstadt, de Minden, de Camin, à l'électeur de Brandebourg.

Les évêchés de Ratzebourg & de Schverin ne furent plus que des fiefs du duc de Meckelbourg.

Les évêchés d'Osnabruck & de Lubeck ne furent pas, à la vérité, sécularisés, mais alternativement destinés à un évêque luthérien & à un évêque catholique; réglement délicat qui n'aurait jamais pu avoir lieu dans les premiers troubles de religion, mais qui ne s'est pas démenti chez une nation naturellement tranquille, dans laquelle la fureur du fanatisme était éteinte.

La liberté de conscience fut établie dans toute l'Allemagne. Les sujets luthériens de l'empereur, en Silésie, eurent le droit de faire bâtir de nouvelles églises ; & l'empereur fut obligé d'admettre des protestans dans son conseil aulique.

Les commanderies de Malthe, les abbayes, les bénéfices dans les pays protestans furent donnés aux princes, aux seigneurs, qu'il fallait indemniser des frais de la guerre.

Ces concessions étaient bien différentes de l'édit de *Ferdinand II*, qui avait ordonné la restitution des biens ecclésiastiques dans le temps de ses prospérités. La nécessité, le repos de l'Empire, lui firent la loi. Le nonce protesta, fulmina. On n'avait jamais vu encore de médiateur condamner le traité auquel il avait présidé ; mais il ne lui seyait pas de faire une autre démarche. Le pape, par sa bulle, *casse de sa pleine puissance, annulle tous les articles de la paix de Vestphalie concernant la religion ;* mais s'il avait été à la place de *Ferdinand II*, il eût ratifié le traité qui subsista malgré les bulles du pape : bulles autrefois si révérées & aujourd'hui si méprisées !

Cette révolution pacifique dans la religion était accompagnée d'une autre dans l'Etat. La Suède devenait membre de l'Empire. Elle eut toute la Poméranie citérieure, & la plus belle, la plus utile partie de l'autre, la principauté de Rugen, la ville de Visмar, beaucoup de bailliages voisins, le duché de Brême & de Verden. Le duc de Holstein y gagna aussi quelques terres.

L'électeur de Brandebourg perdait, à la vérité, beaucoup dans la Poméranie citérieure, mais il acquérait le fertile pays de Magdebourg, qui valait mieux que son margraviat. Il avait Camin, Halberstadt, la principauté de Minden.

Le duc de Meckelbourg perdait Visмar, mais il gagnait le territoire de Ratzebourg & de Schverin.

Enfin, on donnait aux Suédois cinq millions d'écus d'Allemagne, que sept cercles devaient payer. On donnait à la princesse landgrave de Hesse six cents mille écus; & c'était sur les biens des archevêchés de Maïence, de Cologne, de Paderborn, de Munster & de l'abbaye de Fulde, que cette somme devait être payée. L'Allemagne s'appauvrissant par cette paix, comme par la guerre, ne pouvait guère payer plus cher ses protecteurs.

Ces plaies étaient adoucies par les réglemens utiles qu'on fit pour le commerce & pour la justice; par les soins qu'on prit de remédier aux griefs de toutes les villes, de tous les gentilshommes qui présentèrent leurs droits au congrès, comme à une cour suprême qui réglait le sort de tout le monde. Le détail en fut prodigieux.

La France s'assura pour toujours la possession des Trois-Evêchés, & l'acquisition de l'Alsace, excepté Strasbourg; mais au lieu de recevoir de l'argent, comme la Suède, elle en donna: les archiducs de la branche du Tirol eurent trois millions de livres pour la cession de leurs droits sur l'Alsace, & sur le Sundgau. La France paya la guerre & la paix, mais elle n'acheta pas cher une si belle province; elle eut encore l'ancien Brisac & ses dépendances, & le droit de mettre garnison dans Philipsbourg. Ces deux avantages ont été perdus depuis; mais l'Alsace est demeurée; & Strasbourg, en se donnant à la France, a achevé d'incorporer l'Alsace à ce royaume.

Il y a peu de publicistes qui ne condamnent l'énoncé de cette cession de l'Alsace, dans ce fameux traité de Munster; ils en trouvent les expressions équivoques: en effet, céder *toute sorte de juridictions & de souverainetés*, & céder *la préfecture de dix villes libres impériales*, sont deux choses différentes. Il y a grande apparence que les plénipotentiaires virent cette difficulté, & ne voulurent pas l'approfondir, sachant bien qu'il y a des choses qu'il

faut laiſſer derrière un voile que le temps & la puiſſance font tomber.

La maiſon palatine fut enfin rétablie dans tous ſes droits, excepté dans le haut Palatinat qui demeura à la branche de Bavière. On créa un huitième électorat en faveur du palatin. On entra avec tant d'attention dans tous les droits, & dans tous les griefs, qu'on alla juſqu'à ſtipuler vingt mille écus que l'empereur devait donner à la mère du comte palatin, *Charles-Louis*, & dix mille à chacune de ſes ſœurs. Le moindre gentilhomme fut bien reçu à demander la reſtitution de quelques arpens de terre; tout fut diſcuté & réglé; il y eut cent quarante reſtitutions ordonnées. On remit à un arbitrage la reſtitution de la Lorraine, & l'affaire de Juliers. L'Allemagne eut la paix après trente ans de guerre, mais la France ne l'eut pas.

Les troubles de Paris, vers l'an 1647, enhardirent l'Eſpagne à s'en prévaloir; elle ne voulut plus entrer dans les négociations générales. Les Etats-Généraux, qui devaient, ainſi que l'Eſpagne, traiter à Munſter, firent une paix particulière avec l'Eſpagne, malgré toutes les obligations qu'ils avaient à la France, malgré les traités qui les liaient, & malgré les intérêts qui ſemblaient les attacher encore à leurs anciens protecteurs. Le miniſtère eſpagnol ſe ſervit d'une ruſe ſingulière pour engager les états à ce manque de foi; il leur perſuada qu'il était prêt de donner l'infante à *Louis XIV*, avec les Pays-Bas en dot. Les Etats tremblèrent & ſe hâtèrent de ſigner; cette ruſe n'était qu'un menſonge; mais la politique eſt-elle autre choſe que l'art de mentir à propos? *Louis XI* n'avait-il pas raiſon, quand ſon ambaſſadeur, ſe plaignant que les miniſtres du duc de Bourgogne mentaient toujours, il lui répondait: *Eh! bête, que ne mens-tu plus qu'eux?*

Dans cet important traité de Veſtphalie il ne fut preſque point queſtion de l'Empire romain. La Suède n'avait d'intérêt à démêler qu'avec le roi d'Allemagne, & non

avec le fuzerain de l'Italie ; mais la France eut quelques points à régler, fur leſquels *Ferdinand* ne pouvait tranſiger que comme empereur. Il s'agiſſait de Pignerol, de la ſucceſſion de Mantoue, & du Montferrat ; ce ſont des fiefs de l'Empire. Il fut réglé que le roi de France payerait encore ſix cents mille livres *à monſieur le duc de Mantoue, à la décharge de monſieur le duc de Savoie*, moyennant quoi il garderait Pignerol & Caſal en pleine ſouveraineté indépendante de l'Empire. Ces poſſeſſions ont été perdues depuis pour la France, comme Brême, Verden, & une partie de la Poméranie ont été enlevés à la Suède. Mais le traité de Veſtphalie, en ce qui concerne la légiſlation de l'Allemagne, a toujours été réputé, & eſt toujours demeuré inviolable.

TABLEAU DE L'ALLEMAGNE, DEPUIS LA PAIX DE VESTPHALIE, JUSQU'A LA MORT DE FERDINAND III.

Ce chaos du gouvernement allemand ne fut donc bien débrouillé qu'après ſept cents ans, à compter du règne de *Henri l'oiſeleur ;* & avant le temps de *Henri* il n'avait pas été un gouvernement. Les prérogatives des rois d'Allemagne ne furent reſtreintes dans des bornes connues, la plupart des droits des électeurs, des princes, de la nobleſſe immédiate & des villes, ne furent fixés & inconteſtables, que par les traités de Veſtphalie. L'Allemagne fut une grande *ariſtocratie*, à la tête de laquelle était un roi, à peu-près comme en Angleterre, en Suède, en Pologne, & comme anciennement tous les Etats fondés par les peuples venus du Nord & de l'Orient furent gouvernés. La diète tenait lieu de parlement. Les villes impériales y eurent droit de ſuffrage pour réſoudre la paix & la guerre.

Ces villes impériales jouiſſent de tous les droits régaliens comme les princes d'Allemagne : elles ſont Etats de l'Empire,

l'Empire, & non de l'empereur; elles ne payent pas la moindre impoſition, & ne contribuent aux beſoins de l'Empire que dans les cas urgens; leur taxe eſt réglée par la matricule générale. Si elles avaient le droit de juger en dernier reſſort, qu'on appelle *de non appellando*, elles ſeraient des Etats abſolument ſouverains; cependant avec tant de droits elles ont très-peu de puiſſance, parce qu'elles ſont entourées de princes qui en ont beaucoup. Les inconvéniens attachés à un gouvernement ſi mixte & ſi compliqué, dans une ſi grande étendue de pays, ont ſubſiſté; mais l'Etat auſſi. La multiplicité des ſouverainetés ſert à tenir la balance, juſqu'à ce qu'il ſe forme, dans le ſein de l'Allemagne, une puiſſance aſſez grande pour engloutir les autres.

Ce vaſte pays, après la paix de Veſtphalie, répara inſenſiblement ſes pertes: les campagnes furent cultivées, les villes rebâties; ce furent-là les plus grands événemens des années ſuivantes dans un corps percé & déchiré de toutes parts, qui ſe rétabliſſait des bleſſures que lui-même s'était faites pendant trente années.

Quand on dit que l'Allemagne fut libre alors, il faut l'entendre des princes & des villes impériales; car pour les villes médiates, elles ſont ſujettes des grands vaſſaux auxquelles elles appartiennent: & les habitans des campagnes forment un état mitoyen entre l'eſclave & le ſujet, mais plus approchant de l'eſclave, ſurtout en Suabe & en Bohème.

La Hongrie était comme l'Allemagne, reſpirant à peine après ſes guerres inteſtines & les invaſions ſi fréquentes des Turcs, ayant beſoin d'être défendue, repeuplée, policée, mais toujours jalouſe de ſon droit d'élire ſon ſouverain, & de conſerver ſous lui ſes priviléges. Quand *Ferdinand III* fit élire, en 1654, ſon fils *Léopold*, âgé de dix-ſept ans, roi de Hongrie, on fit ſigner à *ſa ſérénité* (car le mot de majeſté n'était pas donné par les Hongrois à qui n'était pas empereur ou roi des Romains), on lui

fit signer, dis-je, une capitulation aussi restreignante que celle des empereurs: mais les seigneurs hongrois n'étaient pas aussi puissans que les princes d'Allemagne. Ils n'avaient point les Français & les Suédois pour garants de leurs priviléges; ils étaient plutôt opprimés que soutenus par les Ottomans: c'est pourquoi la Hongrie a été enfin entièrement soumise de nos jours, après de nouvelles guerres intestines.

L'empereur, après la paix de Vestphalie, se trouva paisible possesseur de la Bohème, devenue son patrimoine, de la Hongrie qu'il regardait aussi comme un héritage, mais que les Hongrois regardaient comme un royaume électif, & de toutes ses provinces jusqu'à l'extrémité du Tirol. Il ne possédait aucun terrain en Italie.

Le nom de saint Empire romain subsista toujours. Il était difficile de définir ce que c'était que l'Allemagne, & ce que c'était que cet Empire. *Charles-Quint* avait bien prévu que si son fils *Philippe II* n'était pas sur le trône impérial, si la même tête ne portait pas les couronnes d'Espagne, d'Allemagne, de Naples, de Milan, il ne resterait guère que ce nom d'Empire. En effet, quand le grand fief de Milan fut, aussi-bien que Naples, entre les mains de la branche espagnole, cette branche se trouva à la fois vassale titulaire de l'Empire & du pape, en protégeant l'un, & en donnant des lois à l'autre. La Toscane, les principales villes d'Italie, s'affermirent dans leur ancienne indépendance des empereurs. Un césar qui n'avait pas en Italie un seul domaine, & qui n'était en Allemagne que le chef d'une république de princes & de villes, ne pouvait pas ordonner comme un *Charlemagne* & un *Othon*.

On voit, dans tout le cours de cette histoire, deux grands desseins soutenus pendant huit cents années, celui des papes d'empêcher les empereurs de régner dans Rome, et celui des seigneurs allemands de conserver et d'augmenter leurs priviléges.

Ce fut dans cet état que *Ferdinand III* laissa l'Empire, à sa mort, en 1657, pendant que la maison d'Autriche-espagnole soutenait encore contre la France cette longue guerre qui finit par le traité des Pyrénées, & par le mariage de l'infante *Marie-Thérèse* avec *Louis XIV*.

Tous ces événemens sont si récens, si connus, écrits par tant d'historiens, qu'on ne répétera pas ici ce qu'on trouve par-tout ailleurs. On finira par se retracer une idée générale de l'Empire depuis ce temps jusqu'à nos jours.

ETAT DE L'EMPIRE SOUS LEOPOLD.

QUARANTE-HUITIEME EMPEREUR.

On peut d'abord considérer qu'après la mort de *Ferdinand III*, l'Empire fut prêt de sortir de la maison d'Autriche, mais que les électeurs se crurent enfin obligés de choisir, en 1658, *Léopold-Ignace*, fils de *Ferdinand III*. Il n'avait que dix-huit ans : mais le bien de l'Etat, le voisinage des Turcs, les jalousies particulières, contribuèrent à l'élection d'un prince dont la maison était assez puissante pour soutenir l'Allemagne, & pas assez pour l'asservir. On avait autrefois élu *Rodolphe de Habsbourg*, parce qu'il n'avait presque point de domaine : l'Empire était continué à sa race parce qu'elle en avait beaucoup.

Les Turcs toujours maîtres de Bude, les Français possesseurs de l'Alsace, les Suédois de la Poméranie & de Brême, rendaient nécessaire cette élection ; tant l'idée de l'équilibre est naturelle chez les hommes. Dix empereurs de suite dans la maison de *Léopold*, étaient encore, en sa faveur, autant de sollicitations qui sont toujours écoutées, quand on ne croit point la liberté publique en danger.

C'est ainsi que le trône, toujours électif en Pologne, fut toujours héréditaire dans la race des *Jagellons*.

L'Italie ne pouvait être un objet pour le ministère de *Léopold* ; il n'était plus question de demander une

couronne à Rome, encore moins de faire sentir ses droits de suzerain à la branche d'Autriche qui avait Naples & Milan. Mais la France, la Suède, la Turquie, occupèrent toujours les Allemands sous ce règne : ces trois puissances furent l'une après l'autre, ou contenues, ou repoussées, ou vaincues, sans que *Léopold* tirât l'épée.

Ce prince, le moins guerrier de son temps, attaqua toujours *Louis XIV* dans les temps les plus florissans de la France ; d'abord après l'invasion de la Hollande, lorsqu'il donna aux Provinces-Unies un secours qu'il n'avait pas donné à sa propre maison dans l'invasion de la Flandre ; ensuite quelques années après la paix de Nimègue, lorsqu'il fit cette fameuse ligue d'Augsbourg contre *Louis XIV* ; enfin, à l'avénement étonnant du petit-fils du roi de France au trône d'Espagne.

Léopold fut dans toutes ces guerres intéresser le corps de l'Allemagne, & les faire déclarer ce qu'on appelle guerres de l'Empire. La première fut assez malheureuse, & l'empereur reçut la loi à la paix de Nimègue. L'intérieur de l'Allemagne ne fut pas saccagé par ces guerres comme il l'avait été dans celle de trente ans : mais les frontières du côté du Rhin furent maltraitées. *Louis XIV* eut toujours la supériorité ; cela ne pouvait arriver autrement : des ministres habiles, de très-grands généraux, un royaume dont toutes les parties étaient réunies, & toutes les places fortifiées, des armées disciplinées, une artillerie formidable, d'excellens ingénieurs, devaient nécessairement l'emporter sur un pays à qui tout cela manquait. Il est même surprenant que la France ne remportât pas de plus grands avantages contre des armées levées à la hâte, souvent mal payées & mal pourvues, & surtout contre des corps de troupes commandés par des princes qui s'accordaient peu, & qui avaient des intérêts différens. La France, dans cette guerre terminée par la paix de Nimègue, triompha par la supériorité de son gouvernement de l'Allemagne,

de l'Espagne, de la Hollande réunies, mais mal réunies.

La fortune fut moins inégale dans la seconde guerre, produite par la ligue d'Augsbourg. *Louis XIV* eut alors contre lui l'Angleterre jointe à l'Allemagne & à l'Espagne. Le duc de Savoie entra dans la ligue. La Suède, si long-temps alliée de la France, l'abandonna, & fournit même des troupes contre elle, en qualité de membre de l'Empire. Cependant tout ce que tant d'alliés purent faire, ce fut de se défendre. On ne put même, à la paix de Ryswick arracher Strasbourg à *Louis XIV*.

La troisième guerre fut la plus heureuse pour *Léopold* & pour l'Allemagne, quand le roi de France était plus puissant que jamais, quand il gouvernait l'Espagne sous le nom de son petit-fils, qu'il avait pour lui tous les Pays-Bas espagnols & la Bavière, que ses armées étaient au milieu de l'Italie & de l'Allemagne. La mémorable bataille d'Hochstet changea tout. *Léopold* mourut l'année suivante, en 1705, avec l'idée que la France ferait bientôt accablée, & que l'Alsace ferait réunie à l'Allemagne.

Ce qui servit le mieux *Léopold* dans tous le cours de son règne, ce fut la grandeur même de *Louis XIV*. Cette grandeur se produisit avec tant de faste, avec tant de fierté, qu'elle irrita tous ses voisins, surtout les Anglais, plus qu'elle ne les intimida.

On lui imputait l'idée de la monarchie universelle : mais si *Léopold* avait eu la succession de l'Autriche espagnole, comme il fut long-temps vraisemblable qu'il l'aurait, alors c'était cet empereur qui, maître absolu de la Hongrie dont les bornes étaient reculées, devenu presque tout-puissant en Allemagne, possédant l'Espagne, le domaine direct de la moitié de l'Italie, souverain de la moitié du nouveau monde, & en état de faire valoir les droits ou les prétentions de l'Empire, se serait vu en effet assez près de cette monarchie universelle. On affecta de la craindre dans *Louis XIV*, lorsqu'il voulut, après la paix de Nimègue, faire dépendre des Trois-

Evêchés quelques terres qui relevaient de l'Empire; & on ne la craignit ni dans *Léopold* ni dans ſes enfans, lorſqu'ils furent près de dominer ſur l'Allemagne, l'Eſpagne & l'Italie. *Louis XIV*, en effarouchant trop ſes voiſins, fit plus de bien à la maiſon d'Autriche qu'il ne lui avait fait de mal par ſa puiſſance.

DE LA HONGRIE ET DES TURCS, DU TEMPS DE LEOPOLD.

DANS les guerres que *Léopold* fit de ſon cabinet à *Louis XIV*, il ne riſqua jamais rien. L'Allemagne & ſes alliés portaient tout le fardeau, & défendaient ſes pays héréditaires. Mais du côté de la Hongrie & des Turcs il n'y eut que du trouble & du danger. Les Hongrois étaient les reſtes d'une nation nombreuſe; échappés aux guerres civiles & au ſabre des Ottomans, ils labouraient, les armes à la main, des campagnes arroſées du ſang de leurs pères. Les ſeigneurs de ces cantons malheureux voulaient à la fois défendre leurs priviléges contre l'autorité de leur roi, & leur liberté contre le Turc, qui protégeait la Hongrie & la dévaſtait. Le Turc feſait préciſément en Hongrie ce que les Suédois & les Français avaient fait en Allemagne; mais il fut plus dangereux: & les Hongrois furent plus malheureux que les Allemands.

Cent mille turcs marchent juſqu'à Neuhauſel, en 1663. Il eſt vrai qu'ils ſont vaincus, l'année d'après, à Saint-Gothard ſur le Raab, par le fameux *Montecuculi*. On vante beaucoup cette victoire; mais certainement elle ne fut pas déciſive. Quel fruit d'une victoire qu'une trève honteuſe par laquelle on cède au ſultan la Tranſilvanie, avec tout le terrain de Neuhauſel, & on raſe juſqu'aux fondemens les citadelles voiſines!

Le Turc donna, ou plutôt confirma la Tranſilvanie à *Abaſſi*, & dévaſta toujours la Hongrie, malgré la trève.

Léopold n'avait alors d'enfans que l'archiducheſſe qui

fut depuis électrice de Bavière. Les seigneurs hongrois songent à se donner un roi de leur nation, en cas que *Léopold* meure.

Leurs projets, leur fermeté à soutenir leurs droits, & enfin leurs complots, coûtent la tête à *Serini*, à *Frangipani*, à *Nadasti*, à *Tattenback*. Les Impériaux s'emparent des châteaux de tous les amis de ces infortunés. On supprime les dignités de palatin de Hongrie, de juge du royaume, de ban de Croatie; & le pillage est exercé avec les formes de la justice. Cet excès de sévérité produit d'abord la consternation, & ensuite le désespoir. *Emerick Tekeli* se met à la tête des mécontens: tout est en combustion dans la haute Hongrie.

Tekeli traite avec la Porte. Alors la cour de Vienne ménage les esprits irrités. Elle rétablit la charge de palatin; elle confirme tous les priviléges pour lesquels on combattait; elle promet de rendre les biens confisqués: mais cette condescendance, qui vient après tant de duretés, ne paraît qu'un piége. *Tekeli* croit plus gagner à la cour ottomane qu'à celle de Vienne. Il est fait prince de Hongrie par les Turcs, moyennant un tribut de quarante mille sequins. Déjà en 1682, *Tekeli*, aidé des troupes du bacha de Bude, ravageait la Silésie; & ce bacha prenait Tokai & Eperies, tandis que le sultan, *Mahomet IV*, préparait l'armement le plus formidable que jamais l'empire ottoman ait destiné contre les chrétiens.

Si les Turcs eussent pris ce parti avant la paix de Nimègue, on ne voit pas ce que l'empereur eût pu leur opposer; car après la paix de Nimègue même il opposait peu de forces.

Le grand-visir, *Kara Mustapha*, traverse la Hongrie avec deux cents cinquante mille hommes d'infanterie, trente mille spahis, une artillerie, un bagage proportionné à cette multitude. Il pousse le duc de Lorraine, *Charles V*, devant lui. Il met le siége sans résistance devant Vienne.

SIEGE DE VIENNE, EN 1683, ET SES SUITES.

Ce siége de Vienne doit fixer les regards de la postérité. La ville était devenue, sous dix empereurs consécutifs de la maison d'Autriche, la capitale de l'Empire romain en quelque sorte; mais elle n'était ni forte ni grande. Cette capitale prise, il n'y avait jusqu'au Rhin aucune place capable de résistance.

Vienne & ses faubourgs contenaient environ cent mille citoyens, dont les deux tiers habitaient ces faubourgs sans défense. *Kara Mustapha* s'avançait sur la droite du Danube, suivi de trois cents trente mille hommes, en comptant tout ce qui servait à cet armement formidable. On a prétendu que le dessein de ce grand-visir était de prendre Vienne pour lui-même, & d'en faire la capitale d'un nouveau royaume indépendant de son maître. *Tekeli*, avec ses mécontens de Hongrie, était vers l'autre rive du Danube. Toute la Hongrie était perdue, & Vienne menacée de tous côtés. Le duc *Charles de Lorraine* n'avait qu'environ vingt-quatre mille combattans à opposer aux Turcs qui précipitaient leur marche. Un petit combat à Petronel, non loin de Vienne, venait encore de diminuer la faible armée de ce prince.

Le 7 juillet, l'empereur *Léopold*, l'impératrice sa belle-mère, l'impératrice sa femme, les archiducs, les archiduchesses, toute leur maison, abandonnent Vienne & se retirent à Lintz. Les deux tiers des habitans suivent la cour en désordre. On ne voit que des fugitifs, des équipages, des chariots chargés de meubles; & les derniers tombèrent entre les mains des Tartares. La retraite de l'empereur ne porte à Lintz que la terreur & la désolation. La cour ne s'y croit pas en sureté. On se réfugie de Lintz à Passau. La consternation en augmente dans Vienne: il faut brûler les faubourgs, les maisons de plaisance, fortifier en hâte le corps de la place, y faire

entrer des munitions de guerre & de bouche. On ne s'était préparé à rien, & les Turs allaient ouvrir la tranchée. Elle fut en effet ouverte, le 16 juillet, au faubourg Saint-Ulric, à cinquante pas de la contreſcarpe.

Le comte de *Staremberg*, gouverneur de la ville, avait une garniſon dont le fonds était de ſeize mille hommes, mais qui n'en compoſait pas en effet plus de huit mille. On arma les bourgeois qui étaient reſtés dans Vienne: on arma juſqu'à l'univerſité. Les profeſſeurs, les écoliers, montèrent la garde, & ils eurent un médecin pour major.

Pour comble de diſgrace, l'argent manquait, & on eut de la peine à ramaſſer cent mille rixdalers.

Le duc de Lorraine avait en vain tenté de conſerver une communication de ſa petite armée avec la ville; mais il n'avait pu que protéger la retraite de l'empereur. Forcé enfin de ſe retirer par les ponts qu'il avait jetés ſur le Danube, il était loin au ſeptentrion de la ville, tandis que les Turcs, qui l'environnaient, avançaient leurs tranchées au midi. Il feſait tête aux Hongrois de *Tekeli*, & défendait la Moravie; mais la Moravie allait tomber avec Vienne au pouvoir des Ottomans. L'empereur preſſait les ſecours de Bavière, de Saxe & des cercles, & ſurtout celui du roi de Pologne, *Jean Sobieski*, prince long-temps la terreur des Turcs, tandis qu'il avait été général de la couronne, & qui devait ſon trône à ſes victoires; mais ces ſecours ne pouvaient arriver que lentement.

On était déjà au mois de ſeptembre, & il y avait enfin une brèche de ſix toiſes au corps de la place. La ville paraiſſait abſolument ſans reſſource. Elle devait tomber ſous les Turcs plus aiſément que Conſtantinople; mais ce n'était pas un *Mahomet II* qui l'aſſiégeait. Le mépris brutal du grand-viſir pour les chrétiens, ſon inactivité, ſa molleſſe, firent languir le ſiége.

Son parc, c'eſt-à-dire l'enclos de ſes tentes, était auſſi grand que la ville aſſiégée. Il y avait des bains, des

jardins, des fontaines ; on y voyait par-tout l'excès du luxe, avant-coureur de la ruine.

Enfin, *Jean Sobieski*, ayant passé le Danube, quelques lieues au-dessus de Vienne, les troupes de Saxe, de Bavière & des cercles étant arrivées, on fit, du haut de la montagne de Calemberg, des signaux aux assiégés. Tout commençait à leur manquer, & il ne leur restait plus que leur courage.

Les armées impériale & polonaise descendirent du haut de cette montagne de Calemberg, dont le grand-visir avait négligé de s'emparer ; elles s'y étendirent en formant un vaste amphithéâtre. Le roi de Pologne occupait la droite, à la tête d'environ douze mille gens-d'armes, & de trois à quatre mille hommes de pied. Le prince *Alexandre*, son fils, était auprès de lui. L'infanterie de l'empereur & de l'électeur de Saxe marchait à la gauche. Le duc *Charles de Lorraine* commandait les Impériaux. Les troupes de Bavière montaient à dix mille hommes ; celles de Saxe à peu-près au même nombre.

Jamais on ne vit plus de grands princes que dans cette journée. L'électeur de Saxe, *Jean George III*, était à la tête de ses Saxons. Les Bavarois n'étaient point conduits par l'électeur *Marie-Emmanuel*, leur duc. Ce jeune prince voulut servir comme volontaire auprès du duc de Lorraine. Il avait reçu de l'empereur une épée enrichie de diamans ; & lorsque *Léopold* revint dans Vienne, après sa délivrance, le jeune électeur, le saluant avec cette même épée, lui fit voir à quel usage il employait ses présens. C'est le même électeur qui fut mis depuis au ban de l'Empire.

Le prince de *Saxe-Lavembourg*, de l'ancienne & malheureuse maison d'Ascanie, menait la cavalerie impériale ; le prince *Herman de Bade* l'infanterie ; les troupes de Franconie, au nombre d'environ sept mille, marchaient sous le prince de *Valdeck*.

On distinguait, parmi les volontaires, trois princes de la maison d'Anhalt, deux de Hanovre, trois de la maison de Saxe, deux de Neubourg, deux de Virtemberg, tandis qu'un troisième se signalait dans la ville, deux de Holstein, un prince de Hesse-Cassel, un prince de Hohenzollern : il n'y manquait que l'empereur.

Cette armée montait à soixante & quatre mille combattans. Celle du grand-visir était supérieure de plus du double; ainsi cette bataille peut être comptée parmi celles qui font voir que le petit nombre l'a presque toujours emporté sur le grand, peut-être, parce qu'il y a trop de confusion dans les armées immenses, & plus d'ordre dans les autres.

Ce fut le 12 septembre que se donna cette bataille, si c'en est une, & que Vienne fut délivrée. Le grand-visir laissa vingt mille hommes dans les tranchées, & fit donner un assaut à la place, dans le temps même qu'il marchait contre l'armée chrétienne. Ce dernier assaut pouvait réussir contre des assiégés qui commençaient à manquer de poudre, & dont les canons étaient démontés, mais la vue du secours ranima leurs forces. Cependant le roi de Pologne, ayant harangué ses troupes de rang en rang, marchait d'un côté contre l'armée ottomane, & le duc de Lorraine de l'autre. Jamais journée ne fut moins meurtrière & plus décisive. Deux postes pris sur les Turcs décidèrent de la victoire. Les chrétiens ne perdirent pas plus de deux cents hommes. Les Ottomans en perdirent à peine mille : c'était sur la fin du jour. La terreur se mit pendant la nuit dans le camp du visir. Il se retira précipitamment avec toute son armée. Cet aveuglement, qui succédait à une longue sécurité, fut si prodigieux qu'ils abandonnèrent leurs tentes, leurs bagages, & jusqu'au grand étendard de *Mahomet*. Il n'y eut, dans cette grande journée, de faute comparable à celle du visir, que celle de ne le point poursuivre.

Le roi de Pologne envoya l'étendard de *Mahomet* au pape. Les Allemands & les Polonais s'enrichirent des dépouilles des Turcs. Le roi de Pologne écrivit à la reine sa femme, qui était une française, fille du marquis d'*Arquien*, que le grand-visir l'avait fait son héritier, & qu'il avait trouvé dans ses tentes la valeur de plusieurs millions de ducats. On connaît assez cette lettre, dans laquelle il lui dit : *Vous ne direz pas de moi ce que disent les femmes tartares, quand elles voient rentrer leurs maris les mains vides : Vous n'êtes pas un homme, puisque vous revenez sans butin.*

Le lendemain, 13 septembre, le roi, *Jean Sobieski*, fit chanter le *Te Deum* dans la cathédrale, & l'entonna lui-même. Cette cérémonie fut suivie d'un sermon, dont le prédicateur prit pour texte : *Il fut un homme envoyé de* DIEU, *nommé Jean.*

Toute la ville s'empressait de venir rendre grace à ce roi, & de baiser les mains de son libérateur, comme il le raconte lui-même. L'empereur arriva, le 14, au milieu des acclamations qui n'étaient pas pour lui. Il vit le roi de Pologne hors des murs, & il y eut de la difficulté pour le cérémonial, dans un temps où la reconnaissance devait l'emporter sur les formalités.

Cette gloire & ce bonheur de *Jean Sobieski* furent bientôt sur le point d'être éclipsés par un désastre qu'on ne devait pas attendre après une victoire si facile. Il s'agissait de soumettre la Hongrie & de marcher à Gran, qui est la même ville que Strigonie. Pour aller à Gran, il fallait passer par Barcam, où un bacha avait un corps de troupes considérable. Le roi de Pologne s'avançait de ce côté avec ses gens-d'armes, & ne voulut point attendre le duc de Lorraine qui le suivait. Les Turcs tombent, auprès de Barcam, sur les troupes polonaises, les chargent en flanc, leur tuent deux mille hommes ; le vainqueur des Ottomans est obligé de fuir ; il est poursuivi, il échappe à peine en laissant son manteau à un turc qui

l'avait déjà joint. Le duc *Charles* arriva enfin au secours des Polonais ; & après avoir eu la gloire de seconder *Jean Sobieski*, dans la délivrance de Vienne, il eut celle de le délivrer lui-même.

Bientôt la Hongrie, des deux côtés du Danube jusqu'à Strigonie, retombe sous le pouvoir de l'empereur. On prend Strigonie : elle avait appartenu aux Turcs près de cent cinquante années ; enfin on tente deux fois le siége de Bude, & on le prend d'assaut, en 1686 : ce ne fut depuis qu'un enchaînement de victoires. Le duc de Lorraine défait, avec l'électeur de Bavière, les Ottomans dans les mêmes plaines de Mohatz, où *Louis II*, roi de Hongrie, avait péri, lorsqu'en 1526, *Soliman II*, vainqueur des chrétiens, couvrit ces plaines de vingt-cinq mille morts.

Les divisions, les séditions de Constantinople, les révoltes des armées ottomanes combattaient encore pour l'heureux & tranquille *Léopold*. Le soulèvement des janissaires, la déposition de *Mahomet IV*, l'imbécille *Soliman III*, placé sur le trône après une prison de quarante années, les troupes ottomanes mal payées, découragées, fuyant devant un petit nombre d'allemands, tout favorisa *Léopold*. Un empereur guerrier, secondé des Polonais victorieux, eût pu aller assiéger Constantinople après avoir été sur le point de perdre Vienne.

Léopold jugea plus à propos de se venger sur les Hongrois de la crainte que les Turcs lui avaient donnée. Ses ministres prétendaient qu'on ne pouvait contenir la puissance ottomane, si la Hongrie n'était pas réunie sous un pouvoir absolu. Cependant on avait chassé les Turcs devant Vienne, avec les troupes de Saxe, de Bavière, de Lorraine, & des autres princes allemands qui n'étaient pas sous un joug despotique ; on avait surtout vaincu avec les secours des Polonais alliés. Les Hongrois auraient donc pu servir l'empereur comme les Allemands le servaient, en demeurant libres comme

les Allemands ; mais il y avait trop de factions en Hongrie ; les Turcs n'étaient pas hommes à faire des traités de Veſtphalie en faveur de ce royaume, & n'étaient alors en état ni d'opprimer les Hongrois ni de les ſecourir.

Il n'y eut d'autre congrès entre les mécontens de Hongrie & l'empereur qu'un échafaud ; on l'éleva dans la place publique d'Eperies, au mois de mars 1687, & il y reſta juſqu'à la fin de l'année.

Les bourreaux furent laſſés à immoler les victimes qu'on leur abandonnait ſans beaucoup de choix, ſi l'on en croit pluſieurs hiſtoriens contemporains. Il n'y a point d'exemple dans l'antiquité d'un maſſacre ſi long & ſi terrible : il y a eu des ſévérités égales, mais aucune n'a duré ſi long-temps. L'humanité ne frémit pas du nombre d'hommes qui périſſent dans tant de batailles : on y eſt accoutumé ; ils meurent les armes à la main & vengés ; mais voir pendant neuf mois ſes compatriotes trainés juridiquement à une boucherie toujours ouverte, c'était un ſpectacle qui ſoulevait la nature, & dont l'atrocité remplit encore aujourd'hui les eſprits d'horreur.

Ce qu'il y a de plus affreux pour les peuples, c'eſt que quelquefois ces cruautés réuſſiſſent ; & le ſuccès encourage à traiter les hommes comme des bêtes farouches.

La Hongrie fut ſoumiſe, le Turc deux fois repouſſé, la Tranſilvanie conquiſe, occupée par les Impériaux. Enfin tandis que l'échafaud d'Eperies ſubſiſtait encore, on convoqua les principaux de la nobleſſe de Hongrie à Vienne, qui déclarèrent au nom de la nation la couronne héréditaire ; enſuite les états aſſemblés à Presbourg en portèrent le décret, & on couronna *Joſeph*, à l'âge de neuf ans, roi héréditaire de Hongrie.

Léopold alors fut le plus puiſſant empereur depuis *Charles-Quint ;* un concours de circonſtances heureuſes le met en état de ſoutenir à la fois la guerre contre la France juſqu'à la paix de Ryſvick, & contre la Turquie

jusqu'à la paix de Carlovitz, conclue en 1699. Ces deux paix lui furent avantageuses, il négocia avec *Louis XIV*; à Ryswick, sur un pied d'égalité qu'on n'attendait pas après la paix de Nimègue; & il traita avec le Turc en vainqueur. Ces succès donnèrent à *Léopold*, dans les diètes d'Allemagne, une supériorité qui n'ôta pas la liberté des suffrages, mais qui les rendit toujours dépendans de l'empereur.

DE L'EMPIRE ROMAIN SOUS LEOPOLD.

Ce fut encore sous ce règne que l'Allemagne renoua la chaîne dont elle tenait autrefois l'Italie : car dans la guerre terminée à Ryswick, lorsque *Léopold* ligué avec le duc de Savoie, ainsi qu'avec tant de princes contre la France, envoya des troupes vers le Pô, il exigea des contributions de tout ce qui n'appartenait pas à l'Espagne. Les états de Toscane, de Venise en terre ferme, de Gènes, du pape même, payèrent plus de trois cents mille pistoles. Quand il fallut, au commencement du siècle, disputer les provinces de la monarchie d'Espagne au petit-fils de *Louis XIV*, *Léopold* exerça l'autorité impériale, en proscrivant le duc de Mantoue, en donnant le Montferrat-mantouan au duc de Savoie. Ce fut encore en qualité d'empereur romain qu'il donna le titre de roi à l'électeur de Brandebourg : car les nations ne sont pas convenues que le roi d'Allemagne fasse des rois; mais un ancien usage a voulu que des princes reçussent le titre de roi de celui que ce même usage appelait le successeur des césars.

Ainsi le chef de l'Allemagne, ayant ce nom, donnait des noms; & *Léopold* fit un roi sans consulter les trois colléges. Mais quand il créa un neuvième électorat en faveur du duc de Hanovre, il créa cette dignité allemande avec le suffrage de quatre électeurs, en qualité de chef de l'Allemagne; encore ne put-il le faire admettre dans le

collége des électeurs, où le duc de Hanovre n'obtint séance qu'après la mort de *Léopold*.

Il est vrai que dans toutes les capitulations on appelle l'Allemagne l'*Empire*; mais c'est un abus des mots autorisé dès long-temps. Les empereurs jurent dans leurs capitulations *de ne faire entrer aucunes troupes dans l'Empire sans le consentement des électeurs, princes & états*: mais il est clair qu'ils entendent alors par ce mot Empire, l'Allemagne & non Milan & Mantoue; car l'empereur envoie des troupes à Milan sans consulter personne. L'Allemagne est appelée l'Empire, comme siége de l'Empire romain: étrange révolution dont *Auguste* ne se doutait pas. Un seigneur italien s'adresse sans difficulté à la diète de Ratisbonne; il s'adresse aux électeurs de Saxe, de Bavière & du Palatinat pendant la vacance du trône; il en obtient des titres & des terres quand personne ne s'y oppose. Le pape, à la vérité, ne demande point à la diète la confirmation de son élection, mais le duc de Mantoue lui présenta requête quand *Léopold* l'eut mis au ban de l'Empire, en 1790. Cet Empire est donc le droit du plus fort, le droit de l'opinion, fondé sur les heureuses incursions que *Charlemagne* & *Othon le grand* firent dans l'Italie.

La diète de Ratisbonne est devenue perpétuelle sous ce même *Léopold*, depuis 1664: il semble qu'elle devrait en avoir plus de puissance, mais c'est précisément ce qui l'a énervée. Les princes, qui composaient autrefois ces célèbres assemblées, n'y viennent pas plus que les électeurs n'assistent au sacre. Ils ont à la diète des députés; & tel député agit pour deux ou trois princes. Les grandes affaires ou ne s'y traitent plus, ou languissent: & l'Allemagne est en secret divisée sous l'apparence de l'union.

DE L'ALLEMAGNE DU TEMPS DE JOSEPH I ET DE CHARLES VI.

L'EMPEREUR *Joseph I* avait été élu roi des Romains, à l'âge de douze ans, par tous les électeurs, en 1690; preuve évidente de l'autorité de *Léopold*, son père; preuve de la sécurité où les électeurs étaient sur tous leurs droits, qu'ils n'auraient pas voulu sacrifier; preuve du concert de tous les Etats d'Allemagne avec son chef, que la puissance de *Louis XIV* réunissait plus que jamais.

Il signa dans sa capitulation qu'il observerait les traités de Vestphalie, *excepté dans ce qui concernait l'avantage de la France.*

Le règne de *Joseph I* fut encore plus heureux que celui de *Léopold;* l'argent des Anglais & des Hollandais, les victoires du prince *Eugène* & du duc de *Marlborough* le rendirent par-tout victorieux, & ce bonheur le rendit presque absolu. Il commença, en 1706, par mettre de son autorité au ban de l'Empire les électeurs de Bavière & de Cologne, partisans de la France, & s'empara de leurs Etats. Voici la sentence que porta la chambre impériale de Vienne au nom de l'empereur, malgré les lois de l'Empire.

„ Nous déclarons que *Maximilien*, jusqu'à présent „ électeur & duc de Bavière... a encouru de fait le ban „ & le reban de nous & du saint Empire romain, ainsi „ que toutes les peines qui sont attachées de droit & par „ l'usage à de semblables déclarations & publications, „ ou qui en sont la conséquence: Nous le déposons, le „ déclarons & dénonçons dépose, privé & déchu des „ graces, priviléges, droits régaliens, dignités, titres, „ scels, propriétés, expectatives, états, possessions, „ vassaux & sujets, tels qu'ils soient, qu'il tient de nous „ & de l'Empire: Nous abandonnons aussi le corps dudit

„ *Maximilien*, ci-devant électeur de Bavière, à tous &
„ à un chacun, de manière qu'étant privé, de notre part
„ & de celle de l'Empire, de toute paix & de toute
„ protection, & ayant été mis, ou plutôt s'étant mis
„ par son propre fait, dans un état où il ne devait avoir
„ ni paix ni sureté, un chacun pourra tout entreprendre
„ contre lui, impunément & sans forfaire.... Défendons
„ aussi à tous & à un chacun, dans l'Empire, d'avoir avec
„ lui aucun commerce, de lui donner l'hospitalité ni
„ prêter secours ou protection, &c. „

Les électeurs réclamèrent contre cet acte de despotisme; on les apaisa en leur promettant de le faire ratifier à la diète de Ratisbonne; & leur haine contre *Louis XIV* l'emporta sur la considération de leurs propres intérêts. *Joseph I* donna le haut Palatinat à la branche palatine, qui l'avait perdu sous *Ferdinand II*, & qui le rendit ensuite à la branche de Bavière, à la paix de Rastadt & de Bade.

Il agit véritablement en empereur romain dans l'Italie; il confisqua tout le Mantouan à son profit, prit d'abord pour lui le Milanais, qu'il donna ensuite à son frère l'archiduc, mais dont il garda les places & les revenus, en démembrant de ce pays Alexandrie, Valenza, la Lomeline, en faveur du duc de Savoie, auquel il donna encore l'investiture du Montferrat pour le retenir dans ses intérêts. Il dépouilla le duc de la Mirandole, & fit présent de son Etat au duc de Modène; *Charles-Quint* n'avait pas été plus souverain en Italie. Le pape *Clément XI* fut aussi alarmé que l'avait été *Clément VII*. *Joseph I* allait lui ôter le duché de Ferrare, pour le rendre à la maison de Modène que les papes en avaient privée.

Ses armées, maîtresses de Naples au nom de l'archiduc son frère, & maîtresses en son propre nom du Bolonais, du Ferrarois, d'une partie de la Romagne, menaçaient déjà Rome. C'était l'intérêt du pape qu'il y eût une balance en Italie; mais la victoire avait brisé cette

balance. On fesait sommer tous les princes, tous les possesseurs des fiefs de produire leurs titres.

On ne donna que quinze jours au duc de Parme, qui relevait alors du saint-siége, pour faire hommage à l'empereur. On distribuait dans Rome un manifeste qui attaquait la puissance temporelle du pape, & qui annullait toutes les donations des empereurs, faites sans l'intervention de l'Empire. Il est vrai que, si par ce manifeste on soumettait le pape à l'empereur, on y fesait dépendre aussi les décrets impériaux du corps germanique : mais on se sert dans un temps des armes qu'on rejette dans un autre : & il ne s'agissait que de dominer en Italie à quelque titre & à quelque prix que ce fût.

Tous les princes étaient consternés. On ne se serait pas attendu que trente-quatre cardinaux eussent eu alors la hardiesse & la générosité de faire ce que ni Venise, ni Florence, ni Gènes, ni Parme, n'osaient entreprendre. Ils levèrent une petite armée à leurs dépens ; l'un donna cent mille écus, l'autre quatre-vingt mille ; celui-ci cent chevaux, cet autre cinquante fantassins ; les payſans furent armés : mais tout le fruit de cette entreprise fut de se soumettre, les armes à la main, aux conditions que prescrivit *Joseph*. Le pape fut obligé de congédier son armée, de ne conserver que cinq mille hommes dans tout l'Etat ecclésiastique, de nourrir les troupes impériales, de leur abandonner Comachio, & de reconnaître l'archiduc *Charles* pour roi d'Espagne. Amis & ennemis, tout ressentit le pouvoir de *Joseph* ; il ôte, en 1709, le Vigevanasc & les fiefs de Langhes au duc de Savoie, & cependant ce prince n'ose quitter son parti.

Joseph I meurt à trente-trois ans, en 1711, dans le cours de ses prospérités.

Charles VI, son frère, se trouve maître de presque toute la Hongrie soumise, des Etats héréditaires d'Allemagne florissans, du Milanais, du Mantouan, de Naples & Sicile, de neuf provinces des Pays-Bas ; & si on avait

écouté, en 1709, les propositions de la France alors accablée, ce même *Charles VI* aurait eu encore l'Espagne & le nouveau monde. C'était alors qu'il n'y aurait point eu de balance en Europe. Les Anglais, qui avaient combattu uniquement pour cette balance, murmurèrent contre la reine *Anne*, qui la rétablit par la paix d'Utrecht; tant la haine contre *Louis XIV* prévalait sur les intérêts réels. *Charles VI* resta encore le plus puissant prince de l'Europe, après sa paix particulière de Bade & de Rastadt.

Mais quelque puissant qu'il fût quand il prit possession de l'Empire, le corps germanique soutint plus que jamais ses droits, il les augmenta même. La capitulation de *Charles VI* porte qu'aucun prince, aucun Etat de l'Allemagne ne pourra être mis au ban de l'Empire que par un jugement des trois colléges, &c. On rappelle encore dans cette capitulation les traités de Vestphalie, regardés toujours comme une loi fondamentale.

L'Allemagne fut tranquille & florissante sous ce dernier empereur de la maison d'Autriche: car la guerre de 1716 contre les Turcs, ne se fit que sur les frontières de l'empire ottoman, & rien ne fut plus glorieux.

Le prince *Eugène* y accrut encore cette grande réputation qu'il s'était acquise en Italie, en Flandre, en Allemagne. La victoire de Petervaradin, la prise de Temesvar, signalèrent la campagne de 1716, & la suivante eut des succès encore plus étonnans: car le prince *Eugène*, en assiégeant Belgrade, se trouva lui-même assiégé dans son camp par cent cinquante mille turcs. Il était dans la même situation où fut *César*, au siége d'Alexie, & où le czar *Pierre* s'était trouvé, au bord du Pruth. Il n'imita point l'empereur russe, qui mendia la paix. Il fit comme *César;* il battit ses nombreux ennemis, & prit la ville. Couvert de gloire, il retourna à Vienne, où l'on parlait de lui faire son procès, pour avoir hasardé l'Etat qu'il avait sauvé, & dont il avait reculé les bornes. Une paix avantageuse fut le fruit de ces victoires. Le système de

l'Allemagne ne fut dérangé ni par cette guerre, ni par cette paix, qui augmentait les Etats de l'empereur : au contraire, la conſtitution germanique s'affermiſſait. Les diſgraces du roi de Suède, *Charles XII*, accrurent les domaines des électeurs de Brandebourg & de Hanovre. Le corps de l'Allemagne en devenait plus conſidérable.

Les traités de Veſtphalie reçurent, à la vérité, une atteinte dans ces acquiſitions; mais on conſerva tous les droits acquis aux Etats d'Allemagne par ces traités, en enlevant les provinces aux Suédois, à qui on devait en partie ces droits mêmes dont on jouiſſait. Les trois religions établies dans l'Allemagne s'y maintinrent paiſiblement à l'ombre de leurs priviléges, & les petits différens inévitables n'y causèrent point de troubles civils.

Il faut ſurtout obſerver que l'Allemagne changea entièrement de face, du temps de *Léopold*, de *Joſeph I* & de *Charles VI*. Les mœurs auparavant étaient rudes, la vie dure, les beaux arts preſque ignorés, la magnificence commode inconnue, preſque pas une ville agréablement bâtie, aucune maiſon d'une architecture régulière & noble, point de jardins, point de manufactures de choſes précieuſes & de goût. Les provinces du Nord étaient entièrement agreſtes. La guerre de trente ans les avait ruinées. L'Allemagne en ſoixante années de temps a été plus différente d'elle-même, qu'elle ne le fut depuis *Othon* juſqu'à *Léopold*.

Charles VI fut conſtamment heureux juſqu'en 1734.

Les célèbres victoires du prince *Eugène* ſur les Turcs, à Temeſvar & à Belgrade, avaient reculé les frontières de la Hongrie. L'empereur dominait dans l'Italie. Il y poſſédait le domaine direct de Naples & Sicile, du Milanais, du Mantouan. Le domaine impérial & ſuprême de la Toſcane, de Parme & Plaiſance, ſi long-temps conteſté, lui était confirmé par l'inveſtiture même qu'il donna de ces Etats à dom *Carlos*, fils de *Philippe V*, qui par-là devenait ſon vaſſal. Les droits de l'Empire exercés en

Italie par *Léopold* & par *Joseph I*, étaient donc encore en vigueur; & certainement, si un empereur avait conservé en Italie tant d'Etats, tant de droits avec tant de prétentions, ce combat de sept cents années de la liberté italique contre la domination allemande pouvait aisément finir par l'asservissement.

Ces prospérités eurent un terme par l'exercice même que *Charles VI* fit de son crédit dans l'Europe, en procurant conjointement avec la Russie le trône de Pologne à *Auguste III*, électeur de Saxe.

Ce fut une singulière révolution que celle qui lui fit perdre pour jamais Naples & Sicile, & qui enrichit encore le roi de Sardaigne à ses dépens, pour avoir contribué à donner un roi aux Polonais. Rien ne montre mieux quelle fatalité enchaîne tous les événemens, & se joue de la prévoyance des hommes. Son bonheur l'avait deux fois rendu victorieux de cent cinquante mille turcs; & Naples & Sicile lui furent enlevés par dix mille espagnols, en une seule campagne. Aurait-on imaginé, en 1700, que *Stanislas*, palatin de Posnanie, serait fait roi de Pologne par *Charles XII*; qu'ayant perdu la Pologne, il deviendrait duc de Lorraine, & que, pour cette raison-là même, la maison de Lorraine aurait la Toscane? Si on réfléchit à tous les événemens qui ont troublé & changé les Etats, on trouvera que presque rien n'est arrivé de ce que les peuples attendaient, & de ce que les politiques avaient préparé.

Les dernières années de *Charles VI* furent encore plus malheureuses; il crut que le prince *Eugène* ayant défait les Turcs avec des armées allemandes inférieures, il les vaincrait à plus forte raison quand l'empire ottoman serait attaqué à la fois par les Allemands & par les Russes: mais il n'avait plus le prince *Eugène*; & tandis que les armées de la czarine *Anne* prenaient la Crimée, entraient dans la Valachie, & se proposaient de pénétrer à Andrinople, les Allemands furent vaincus. Une paix

dommageable suivit leur défaite. Belgrade, Temesvar, Orsova, tout le pays entre le Danube & la Save demeura aux Ottomans, le fruit des conquêtes du prince *Eugène* fut perdu; & l'empereur n'eut que la ressource cruelle de mettre en prison les généraux malheureux, de faire couper la tête à des officiers qui avaient rendu des villes, & de punir ceux qui se hâtèrent de faire, suivant ses ordres, une paix nécessaire.

Il mourut bientôt après. Les révolutions qui suivirent sa mort sont du ressort d'une autre histoire; & ces plaies qui saignent encore, sont trop récentes pour les découvrir.

Un lecteur philosophe, après avoir parcouru cette longue suite d'empereurs, pourra faire réflexion qu'il n'y a eu que *Fréderic III* qui ait passé soixante & quinze ans; comme parmi les rois de France, il n'y a eu que le seul *Louis XIV*. On voit, au contraire, un très-grand nombre de papes dont la carrière a été au-delà de quatre-vingts années. Ce n'est pas qu'en général, les lois de la nature accordent une vie plus longue en Italie qu'en Allemagne & en France; mais c'est qu'en général, les pontifes ont mené une vie plus sobre que les rois, qu'ils commencent plus tard à régner, & qu'il y a plus de papes que d'empereurs & de rois de France.

La durée des règnes de tous les empereurs qui ont passé en revue sert à confirmer la règle qu'a donnée *Newton*, pour réformer l'ancienne chronologie. Il veut que les générations des anciens souverains se comptent à vingt & un ans environ, l'une portant l'autre. En effet les cinquante empereurs, depuis *Charlemagne* jusqu'à *Charles VI*, composent une période de près de mille années; ce qui donne à chacun d'eux vingt ans de règne. On peut même réduire encore beaucoup cette règle de *Newton*, dans les Etats sujets à des révolutions fréquentes.

Sans remonter plus haut que l'empire romain, on trouvera environ quatre-vingt-dix règnes, depuis *Céſar* juſqu'à *Auguſtule*, dans l'eſpace de cinq cents années.

Une autre réflexion importante qui ſe préſente, c'eſt que de tous ces empereurs on n'en voit preſque pas un, depuis *Charlemagne*, dont on puiſſe dire qu'il a été heureux. *Charles-Quint* eſt celui dont l'éclat fait diſparaître tous les autres devant lui; mais, laſſé des ſecouſſes continuelles de ſa vie, & fatigué des tourmens d'une adminiſtration ſi épineuſe, plus encore que détrompé du néant des grandeurs, il alla cacher dans une retraite une vieilleſſe prématurée.

Nous avons vu depuis peu un empereur, plein de qualités reſpectables, eſſuyer les plus violens revers de la fortune, tandis que la nature le conduiſait au tombeau par des maladies cruelles, au milieu de ſa carrière.

Cette hiſtoire n'eſt donc preſque autre choſe qu'une vaſte ſcène de faibleſſes, de fautes, de crimes, d'infortunes, parmi leſquels on voit quelques vertus & quelques ſuccès, comme on voit des vallées fertiles dans une longue chaîne de rochers & de précipices: & il en eſt ainſi des autres hiſtoires.

ROIS DE BOHEME,

DEPUIS LA FIN DU TREIZIEME SIECLE.

OTTOCARE, fils du roi *Venceslas le borgne*, tué en 1280, dans la bataille contre l'empereur *Rodolphe*.

VENCESLAS *le vieux*, eſt mis, après la mort de ſon père, ſous la tutelle d'*Othon de Brandebourg* : mort en 1305.

VENCESLAS *le jeune*, mort de débauche, un an après la mort de ſon père.

HENRI, duc de Carinthie, comte de Tirol, beau-frère de *Venceslas le jeune*, dépouillé deux fois de ſon royaume ; la première, par *Rodolphe d'Autriche*, fils d'*Albert I* ; la ſeconde, par *Jean de Luxembourg*, fils de l'empereur *Henri VII*.

JEAN *de Luxembourg*, maître de la Bohème, de la Siléſie & de la Luſace, tué en France, à la bataille de Créci, en 1346.

L'empereur CHARLES IV.

L'empereur VENCESLAS.

L'empereur SIGISMOND.

L'empereur ALBERT *d'Autriche*.

LADISLAS *le poſthume*, fils de l'empereur *Albert d'Autriche* : mort en 1457, dans le temps que *Magdelène*, fille du roi de France, *Charles VII*, paſſait en Allemagne pour l'épouſer.

GEORGE PODIBRAD, vaincu par *Mathias de Hongrie* : mort en 1471.

LADISLAS *de Pologne*, roi de Bohème & de Hongrie : mort en 1516.

LOUIS, fils de *Ladislas*, auſſi roi de Bohème & de Hongrie, tué à l'âge de vingt ans, en combattant contre les Turcs.

L'empereur FERDINAND I, & depuis lui, les empereurs de la maiſon d'Autriche.

ELECTEURS DE MAIENCE,

DEPUIS LA FIN DU TREIZIEME SIECLE.

VERNIER, comte de Falkenſtein, celui qui ſoutint le plus ſes prétentions ſur la ville d'Erfort : mort en 1284.

HENRI KENODERER, moine franciſcain, confeſſeur de l'empereur *Rodolphe* : mort en 1288.

GERARD, baron d'Eppenſtein, qui combattit à la bataille où *Adolphe de Naſſau* fut tué : mort en 1305.

PIERRE AICHSPALT, bourgeois de Trèves, médecin de *Henri de Luxembourg*, & qui guérit le pape *Clément V*, d'une maladie jugée mortelle : mort en 1320.

MATHIAS, comte de Burgeck : mort en 1328.

BAUDOUIN, frère de l'empereur *Henri de Luxembourg*, eut Trèves & Maïence pendant trois ans ; c'eſt un exemple unique.

HENRI, comte de Virnebourg, excommunié par *Clément V*, ſe ſoutient par la guerre : mort en 1353.

GERLACH *de Naſſau* : mort en 1371.

JEAN *de Luxembourg*, comte de Saint-Paul : mort en 1373.

ADOLPHE *de Naſſau*, à qui *Charles IV* donna la petite ville d'Hœhſt : mort en 1390.

CONRAD *de Vinsberg* ; il fit brûler des vaudois : mort en 1396.

JEAN *de Naſſau* ; c'eſt celui qui dépoſa l'empereur *Venceslas* : mort en 1419.

CONRAD, comte de Rens, battu par le landgrave de Heſſe : mort en 1431.

THEODORE *d'Urback* ; il aurait dû contribuer à protéger l'imprimerie inventée de ſon temps, à Maïence : mort en 1459.

DITRICH, comte d'Iſembourg, & un ADOLPHE *de Naſſau*, ſe diſputent long-temps l'archevêché, à main armée. *Iſembourg* cède l'électorat à ſon compétiteur *Naſſau*, en 1463.

ADOLPHE *de Naſſau :* mort en 1475.

DITRICH remonte ſur le ſiége électoral, bâtit le château de Maïence : mort en 1482.

ALBERT *de Saxe :* mort en 1484.

BERTOLD *de Hanneberg*, principal auteur de la ligue de Suabe, grand réformateur des couvens de religieuſes : mort en 1504. *Gualtiéri* prétend fauſſement qu'il mourut d'une maladie peu convenable à un archevêque.

JACQUES *de Libeſtein :* mort en 1508.

URIEL *de Gueminguen :* mort en 1514.

ALBERT *de Brandebourg*, fils de l'électeur *Jean*, archevêque de Maïence, de Magdebourg & d'Halberſtad à la fois, voulut bien encore être cardinal : mort en 1545.

SEBASTIEN *de Hœuenſtein*, docteur ès lois. De ſon temps, un prince de Brandebourg brûla Maïence : mort en 1555.

DANIEL BRENDEL DE HOMBOURG ; il laiſſa de lui une mémoire chère & reſpectée : mort en 1582.

VOLFGANG *de Dalbourg :* il ſe priva de gibier, parce que la chaſſe feſait tort aux campagnes de ſes ſujets : mort en 1601.

JEAN-ADAM *de Bicken ;* il aſſiſta en France à la diſpute du cardinal *du Perron* & de *Mornai :* mort en 1604.

JEAN SCHVEIGHARD *de Cronberg*, long-temps perſécuté par le prince de Brunſvick, *l'ami de Dieu*, *& l'ennemi des prêtres*, délivré par les armes de *Tilli :* mort en 1626.

GEORGE-FREDERIC *de Greiffenclau*, principal auteur du fameux édit de la reſtitution des bénéfices, qui cauſa la guerre de trente ans : mort en 1629.

ANSELME-CASIMIR VAMBOLD *d'Umſtad*, chaſſé par les Suédois : mort en 1647.

JEAN-PHILIPPE *de Schœnborn*, remit la ville d'Erfort ſous ſa puiſſance, par le ſecours des armes françaiſes & des diplomes de l'empereur *Léopold :* mort en 1673.

LOTHAIRE-FREDERIC *de Metternich*, obligé de céder des terres à l'électeur palatin : mort en 1675.

DAMIEN HARTARD von der Leyen ; il fit bâtir le palais de Maïence : mort en 1678.

CHARLES-HENRI *de Metternich :* mort en 1689.

ANSELME-FRANÇOIS *d'Ingelheim*. Les Français s'emparèrent de sa ville : mort en 1695.

LOTHAIRE-FRANÇOIS *de Schœnborn*, coadjuteur en 1694, estimé de tous ses contemporains : mort en 1729.

FRANÇOIS-LOUIS, comte palatin : mort en 1732.

PHILIPPE-CHARLES *d'Eltz* : mort en 1743.

JEAN-FREDERIC-CHARLES, comte d'Olstein.

ELECTEURS DE COLOGNE.

ENGELBERG, comte de Falckenstein, bon soldat & malheureux archevêque, pris en guerre par les habitans de Cologne : mort vers l'an 1274.

SIFROI, comte de Vesterbuch, non moins soldat & plus malheureux que son prédécesseur, prisonnier de guerre pendant sept ans : mort en 1298.

VICKBOLD *de Holt*, autre guerrier, mais plus heureux : mort en 1305.

HENRI, comte de Vinnanbuch, dispute l'électorat contre deux compétiteurs & l'emporte : mort en 1338.

VALRAME, comte de Juliers, prince pacifique : mort en 1352.

GUILL *de Geneppe*, qui amassa & laissa de grands trésors : mort en 1362.

JEAN *de Virnenbourg*, força le chapitre à l'élire, & dissipa tout l'argent de son prédécesseur : mort en 1363.

ADOLPHE, comte de la Marche, résigne l'archevêché en 1364, se fait comte de Clèves, & a des enfans.

ENGHELBERG, comte de la Marche.

CONON *de Falckenstein*, coadjuteur du précédent, & en même temps archevêque de Trèves, gouverne Cologne pendant trois ans, & est obligé de résigner Cologne, en 1370. On apporta à Cologne, sous son gouvernement, le corps tout frais d'un des petits innocens qu'*Hérode* avait autrefois fait massacrer, comme on sait ; ce qui donna un nouveau relief aux reliques conservées dans la ville.

FREDERIC, comte de Sarverde, prince paisible : mort en 1414.

THEODORE, comte de Mœurs, dispute l'archevêché à *Guillaume de Ravensberg*, évêque de Paderborn ; mais cet évêque de Paderborn s'étant marié, le comte de Mœurs eut les deux diocèses ; il eut encore Halberstad : mort en 1457.

ROBERT *de Bavière*, se servit de *Charles le téméraire*, duc de Bourgogne, pour assujettir Cologne, obligé ensuite de s'enfuir : mort en 1480.

HERMAN, landgrave de Hesse, qui gouverna quelques années, du temps de *Robert de Bavière* : mort en 1508.

PHILIPPE, comte d'Oberstein : mort en 1515.

HERMAN *de Veda* ou *Newid*, après trente-deux ans d'épiscopat, embrassa la religion luthérienne : mort, en 1552, dans la retraite.

ADOLPHE *de Schaumbourg*, un des plus savans hommes de son temps, coadjuteur du précédent archevêque luthérien, & ensuite son successeur : mort en 1556.

ANTOINE, frère d'*Adolphe*, évêque de Liége & d'Utrecht : mort en 1558.

JEAN, comte de Mansfeld, né luthérien : mort en 1562.

FREDERIC *de Veda*, abdique, en 1568, se réserve une pension de trois mille florins d'or qu'on ne lui paie point, & meurt de misère.

SALENTIN, comte d'Isembourg, après avoir gouverné dix ans, assemble le chapitre & la noblesse, leur reproche les soins qu'il s'est donnés pour eux, & l'ingratitude dont il a été payé, abdique l'archevêché & se marie à une comtesse de la Marche.

GHEBHARD TRUCHSES *de Valbourg*, quitta son archevêché pour la belle *Agnès de Mansfeld*, que le père *Kolbs* appelle *sa sacrilége épouse* ; ce père *Kolbs* n'est pas poli : mort en 1583.

ERNEST *de Bavière*, au lieu d'une femme, eut les évêchés de Liége, Hildesheim & Freisingen ; il fit long-temps la guerre & agrandit Cologne : mort en 1612.

FERDINAND ; ses Etats furent désolés par le grand *Gustave* : mort en 1650.

MAXIMILIEN-HENRI ; il recueillit le cardinal *Mazarin* dans sa retraite : mort en 1688.

JOSEPH-CLEMENT, qui l'emporta sur le cardinal de Furstemberg : mort en 1723.

AUGUSTE-CLEMENT.

ELECTEURS DE TREVES.

HENRI *de Vestigen*, subjugue Coblentz : mort en 1286.

BOEMOND *de Vansberg*, détruit des châteaux de barons voleurs : mort en 1299.

DITRICH *de Nassau*, cité à Rome pour répondre aux plaintes de son clergé qui lui refusa la sépulture : mort en 1307.

BAUDOUIN *de Luxembourg*, qui prit le parti de *Philippe de Valois*, contre *Edouard III* : mort en 1354.

BOHEMOND *de Sarbruck*, qui eut, dans sa vieillesse, de grands démêlés avec le palatinat : mort en 1368.

CONRAD *de Falckenstein* ; il fit de grandes fondations & résigna l'électorat à son neveu, malgré les chanoines, en 1388.

VERNIER *de Kœnigsten*, neveu du précédent, réduisit Vésel avec de l'artillerie, & fit presque toujours la guerre : mort en 1418.

OTHON *de Ziegenheym*, battu par les hussites, & mort dans cette expédition, en 1430.

RABAN *de Helmstadt*, en guerre avec ses voisins, engagea tout ce qu'il possédait, & mourut insolvable, en 1439.

JACQUES *de Sirck*. L'électorat de Trèves, ruiné, ne suffisait pas pour sa subsistance ; il eut l'évêché de Metz : mort en 1501.

JEAN *de Bade* ; ce fut lui qui conclut le mariage de *Maximilien* & de *Marie de Bourgogne* : mort en 1501.

JACQUES *de Bade*, arbitre entre Cologne & l'archevêque : mort en 1511.

RICHARD *de Volfrat*, qui tint long-temps le parti de *François I*, dans la concurrence de ce roi & de *Charles-Quint* pour l'Empire : mort en 1531.

JEAN *de Metzenhauſen*, fit fleurir les arts, & cultiva les vertus de ſon état : mort en 1540.

JEAN-LOUIS *de Hagen*, ou *de la Haye :* mort en 1547.

JEAN *d'Iſembourg ;* ſous lui Trèves ſouffrit beaucoup des armes luthériennes : mort en 1556.

JEAN *de Leyen ;* il aſſiégea Trèves : mort en 1567.

JACQUES *d'Els ;* on trouve, de ſon temps, à Trèves, la robe de JESUS-CHRIST, mais on ne ſait pas préciſément d'où cette robe eſt venue : mort en 1599.

LOTHAIRE *de Metternich ;* il entra vivement dans la ligue catholique : mort en 1623.

PHILIPPE-CHRISTOPHE *de Sotern ;* il fut pris par les Eſpagnols, & ce fut le prétexte pour lequel *Louis XIII* déclara la guerre à l'Eſpagne ; rétabli dans ſon ſiége par les victoires de *Condé*, de *Turenne :* mort à quatre-vingt-ſept ans, en 1652.

CHARLES-GASPARD *de Leyden*, chaſſé de ſa ville par les armes de la France, y rentra par la défaite du maréchal de *Créqui :* mort en 1676.

JEAN-HUGUES *d'Orsbeck ;* il vit Trèves preſque détruite par les Français. La guerre lui fut toujours funeſte : mort en 1711.

CHARLES-JOSEPH *de Lorraine*, coadjuteur, en 1710, eut encore beaucoup à ſouffrir de la guerre : mort en 1715.

FRANÇOIS-LOUIS, comte palatin, évêque de Breſlau, Vorms, & grand-maître de l'ordre teutonique : mort en 1729.

FRANÇOIS-GEORGE *de Schœnborn.*

ELECTEURS PALATINS,

DEPUIS LA FIN DU TREIZIEME SIECLE.

LOUIS, mort en 1285 ; ſon père, *Othon*, fut le premier comte palatin de ſa maiſon.

RODOLPHE, fils de *Louis* & frère de l'empereur *Louis de Bavière :* mort en Angleterre, en 1319.

ADOLPHE *le ſimple :* mort en 1327.

RODOLPHE II, frère d'*Adolphe le simple*, & fils de *Rodolphe I*, beau-père de l'empereur *Charles IV* : mort en 1353.

ROBERT *le roux* : mort en 1390.

ROBERT *le dur* : mort en 1398.

ROBERT l'empereur.

LOUIS *le barbu* & *le pieux* : mort en 1436.

LOUIS *le vertueux* : mort en 1449.

FREDERIC *le belliqueux*, tuteur de *Philippe* & électeur, quoique son pupille vécût : mort en 1476.

PHILIPPE, fils de *Louis le vertueux* : mort en 1508.

LOUIS, fils de *Philippe* : mort en 1544.

FREDERIC *le sage*, frère de *Louis* : mort en 1556.

OTHON-HENRI, petit-fils de *Philippe* : mort en 1559.

FREDERIC III, de la branche de Limmeren : mort en 1576.

LOUIS VI, fils de *Fréderic* : mort en 1583.

FREDERIC IV du nom, petit-fils de *Louis* : mort en 1610.

FREDERIC V du nom, fils de *Fréderic IV*, gendre du roi d'Angleterre, *Jacques I*, élu roi de Bohème, & dépossédé de ses Etats : mort en 1632.

CHARLES-LOUIS, rétabli dans le Palatinat : mort en 1680.

CHARLES, fils du précédent : mort en 1685, sans enfans.

PHILIPPE-GUILLAUME, de la branche de Neubourg, beau-père de l'empereur *Léopold*, du roi d'Espagne, du roi de Portugal, &c. : mort en 1690.

JEAN-GUILLAUME, né en 1658, fils de *Charles-Philippe*. Son pays fut ruiné dans la guerre de 1689 ; & à la paix de Ryswick, les terres, que la maison d'Orléans lui disputait, furent adjugées à cet électeur, par la sentence arbitrale du pape : mort en 1716.

CHARLES-PHILIPPE, dernier électeur de la branche de Neubourg : mort en 1742.

CHRETIEN-PHILIPPE-THEODORE *de Sultzbach*.

ELECTEURS DE SAXE.

ALBERT II, arrière-petit-fils d'*Albert l'ours*, de la maison d'Anhalt, succède à ses ancêtres, en 1260, & gouverne la Saxe trente-sept ans : mort en 1297.

RODOLPHE I, fils de cet *Albert* : mort en 1356.

RODOLPHE II, fils de *Rodolphe I* : mort en 1370.

VENCESLAS, frère puîné de *Rodolphe II* : mort en 1388.

RODOLPHE III, fils de *Venceslas* : mort en 1419.

ALBERT III, frère de *Rodolphe III*, dernier des électeurs de la maison d'Anhalt, qui avait possédé la Saxe deux cents vingt-sept ans : mort en 1422.

FREDERIC I, de la maison de Misnie, surnommé le *belliqueux* : mort en 1428.

FREDERIC *l'affable* : mort en 1464.

ERNEST-FREDERIC *le religieux* : mort en 1486.

FREDERIC *le sage* : mort en 1525. C'est lui qu'on dit avoir refusé l'Empire.

JEAN, surnommé *le constant*, frère du *sage* : mort en 1532.

JEAN-FREDERIC *le magnanime*, mort en 1554, dépossédé de son électorat par *Charles-Quint*. Les branches de Gotha & de Veimar descendent de lui.

MAURICE, cousin au cinquième degré de *Jean-Fréderic*, revêtu de l'électorat par *Charles-Quint* : mort en 1553.

AUGUSTE *le pieux*, frère de *Maurice* : mort en 1586.

CHRISTIAN, fils d'*Auguste le pieux* : mort en 1591.

FREDERIC-GUILLAUME, administrateur pendant dix ans : mort en 1602.

CHRISTIAN II, fils de *Christian I* : mort en 1611.

JEAN-GEORGE, frère de *Christian* : mort en 1656.

JEAN-GEORGE II : mort en 1680.

JEAN-GEORGE III : mort en 1691.

JEAN-GEORGE IV : mort en 1694.

AUGUSTE, roi de Pologne, à qui les succès de *Charles XII* ôtèrent le royaume que les malheurs du même *Charles XII* lui rendirent : mort en 1733.

FREDERIC-AUGUSTE II, électeur & roi de Pologne.

ELECTEULS DE BRANDEBOURG,

APRÈS PLUSIEURS ELECTEURS DES MAISONS D'ASCANIE, DE BAVIERE ET DE LUXEMBOURG.

FREDERIC *de Hohenzollern*, burgrave de Nuremberg, achète cent mille florins d'or de l'empereur *Sigiſmond*, le marquiſat de Brandebourg, rachetable par le même empereur : mort en 1440.

JEAN I, fils de *Frédéric*, abdique en faveur de ſon frère, en 1464. Il n'eſt pas compté dans les mémoires de Brandebourg, ainſi on ne peut pas le regarder comme électeur.

FREDERIC *aux dents de fer*, frère du précédent : mort en 1471.

ALBERT *l'Achille*, frère des précédens. On prétend qu'il abdiqua en 1476, & qu'il mourut en 1486.

JEAN, ſurnommé le *Cicéron*, fils d'*Albert l'Achille* : mort en 1499.

JOACHIM I, *Neſtor*, fils de *Jean* : mort en 1535.

JOACHIM II, *Hector*, fils de *Joachim I* : mort en 1571.

JEAN-GEORGE, fils de *Joachim II* : mort en 1598.

JOACHIM-FREDERIC, fils de *Jean-George*, adminiſtrateur de Magdebourg : mort en 1608.

JEAN-SIGISMOND, fils de *Joachim-Frédéric*; il partagea la ſucceſſion de Clèves & de Juliers avec la maiſon de Neubourg : mort en 1619.

GEORGE-GUILLAUME, dont le pays fut dévaſté dans la guerre de trente ans : mort en 1640.

FREDERIC-GUILLAUME, qui rétablit ſon pays : mort en 1688.

FREDERIC, qui fit ériger en royaume la partie de la province de Pruſſe dont il était duc, & qui relevait auparavant de la Pologne : mort en 1713.

FREDERIC-GUILLAUME II, roi de Pruſſe, qui repeupla la Pruſſe entièrement dévaſtée : mort en 1740.

FREDERIC III, roi de Pruſſe.

ELECTEURS DE BAVIERE.

MAXIMILIEN, créé en 1623, & devenu alors premier des électeurs après le roi de Bohème : mort en 1651.

FERDINAND-MARIE, son fils : mort en 1679.

MAXIMILIEN-MARIE, qui servit beaucoup à délivrer Vienne des Turcs, se signala aux siéges de Bude & de Belgrade, mis au ban de l'Empire par l'empereur *Joseph*, en 1706, rétabli à la paix de Bade : mort en 1726.

CHARLES-ALBERT, son fils, empereur : mort en 1745.

CHARLES-MAXIMILIEN-JOSEPH, fils de *Charles-Albert*.

ELECTEURS DE HANOVRE.

ERNEST-AUGUSTE, duc de Brunswick, de Hanovre, &c. créé, en 1692, par l'empereur *Léopold*, à condition de fournir six mille hommes contre les Turcs, & trois mille contre la France : mort en 1698.

GEORGE-LOUIS, fils du précédent, admis dans le collége électoral à Ratisbonne, en 1708, avec le titre d'archi-trésorier de l'Empire, roi d'Angleterre, en 1714 : mort en 1727.

GEORGE, son fils, aussi roi d'Angleterre.

Cette liste des électeurs ne s'étend que jusqu'à l'époque où la nouvelle maison d'Autriche est montée sur le trone impérial.

DOUTES

SUR

QUELQUES POINTS

DE L'HISTOIRE

DE L'EMPIRE.

DOUTES

SUR QUELQUES POINTS DE L'HISTOIRE DE L'EMPIRE.

1753.

Tradidit mundum disputationi eorum.
DIEU abandonna la terre à leurs querelles.

I.

N'EST-CE pas-là l'origine de toutes les dominations & de toutes les lois? Quel était le droit de *Pepin* sur la France? quel était celui de *Charlemagne* sur les Saxons & sur la Lombardie? celui du plus fort.

On demande si *Pepin* donna l'exarchat de Ravenne aux papes? Qu'importe aujourd'hui qu'ils tiennent ces terres de *Pepin* ou d'un autre, ou de leur habileté, ou de la conjoncture des temps? Quel droit avaient des ultramontains d'aller prendre & donner des couronnes dans l'Italie? Il est très-vraisemblable que la donation de *Pepin* est une fable, comme la donation de *Constantin*.

Le pape *Etienne III* mande à *Charlemagne*, dans une de ses lettres, que le roi lombard *Didier*, qu'il avait auparavant appelé un *abominable & un lépreux*, lui a restitué les justices de *Saint-Pierre*, & qu'il est un très-excellent prince : or les justices de *Saint-Pierre* ne sont point l'exarchat de Ravenne. Et comment cet infidèle lépreux ou cet excellent prince aurait-il donné cette belle province, quand il n'y avait point d'armée en Italie qui le forçât à restituer au pape ce que ses pères avaient ravi aux empereurs?

La donation de *Charlemagne* n'eſt guère moins ſuſpecte, puiſque ni *Andelme*, ni *Aimoin*, ni même *Eginhard*, ſecrétaire de ce monarque, n'en parlent pas. *Eginhard* fait un détail très-circonſtancié des legs pieux que laiſſa *Charlemagne*, par ſon teſtament, à toutes les égliſes de ſon royaume. *On ſait*, dit-il, *qu'il y a vingt & une villes métropolitaines dans les Etats de l'empereur*. Il met Rome la première, & Ravenne la ſeconde. N'eſt-il pas certain, par cet énoncé, que Rome & Ravenne n'appartenaient point aux papes?

II.

Quel fut préciſément le pouvoir de *Charlemagne* dans Rome? C'eſt ſur quoi on a tant écrit, qu'on l'ignore. Y laiſſa-t-il un gouverneur? impoſait-il des tributs? gouvernait-il Rome comme l'impératrice-reine de Hongrie gouverne Milan & Bruxelles? C'eſt de quoi il ne reſte aucun veſtige.

III.

Je regarde Rome, depuis le temps de l'empereur *Léon l'Iſaurien*, comme une ville libre, protégée par les Francs, enſuite par les Germains; qui ſe gouverna, tant qu'elle put, en république, plutôt ſous le patronage que ſous la puiſſance des empereurs; dans laquelle le ſouverain pontife eut toujours le premier crédit, & qui enfin a été entièrement ſoumiſe aux papes.

IV.

Les prêtres ne ſe mariaient pas dans ce temps-là: je le veux croire. Tous les canons leur défendent le mariage. On craignit que les gros bénéfices ne devinſſent

héréditaires. Et les curés (surtout les curés de campagne) qui consument leurs jours dans les travaux pénibles, furent privés de cette consolation.

L'Etat y perdit de bons citoyens : on ne voit guère de meilleure éducation que celle des enfans des pasteurs en Angleterre, en Allemagne, en Suède, en Danemarck, en Hollande. Des vues supérieures ont astreint l'Eglise romaine à des lois plus austères. Mais d'où vient qu'il est dit que le chantre de Saint-Jean de Latran, & son fils, étaient dans Rome à la tête d'un parti, du temps du pape *Etienne III*? d'où vient que le pape *Formose* était fils d'un prêtre? d'où vient qu'*Etienne VI*, *Jean XV*, étaient fils d'un prêtre? Rien ne nous apprend que leurs pères avaient quitté ou perdu leurs femmes avant d'entrer dans les ordres.

V.

On regarde le dixième siècle comme un temps affreux : on l'appelle le siècle de fer. En quoi donc était-il plus horrible que le siècle du grand schisme d'Occident, & que celui d'*Alexandre VI*?

Théodora & *Marozie* gouvernèrent Rome : on installa des papes de douze ans, de dix-huit ans : *Marozie* donna le saint siége au jeune *Jean XI*, qu'elle avait eu de son adultère avec le pape *Sergius III*. Mais je ne vois pas pourquoi tant d'historiens se sont déchaînés contre cet infortuné *Jean XI*. Il fut l'instrument de l'ambition de sa mère, & la victime de son frère. Il vécut, il mourut en prison. Il me paraît bien plus à plaindre que condamnable.

VI.

Il eſt bien peu important que ce ſoit ce *Jean XI*, fils de *Marozie*, ou ſon petit-fils *Jean XII* qui, le premier, ait changé de nom à ſon avénement au pontificat; mais j'oſerai diſculper un peu la mémoire de ce *Jean XII*, contre ceux qui l'ont tant diffamé pour s'être oppoſé à *Othon le grand*. Il n'a certainement entrepris que ce qu'ont tenté tous les pontifes de Rome, quand ils l'ont pu, de ſouſtraire Rome à une puiſſance étrangère.

Je paraîtrai hardi en diſant qu'il avait plus de droit ſur Rome que l'empereur *Othon*. Ce duc de Saxe n'était point du ſang de *Charlemagne*. *Jean XII* était patrice. S'il avait pu chaſſer à la fois les *Bérengers* & les *Othons*, on lui eût érigé des ſtatues dans ſa patrie. On l'accuſe d'avoir eu des maîtreſſes : étrange crime pour un jeune prince! La plupart des autres chefs d'accuſation, intentés contre lui devant l'empereur & le peuple romain, ſont dignes de la ſuperſtitieuſe ignorance de ces temps-là. On lui fait ſon procès pour avoir bu à la ſanté du diable : cette accuſation reſſemble à celles dont *Grégoire IX* & *Innocent IV* chargèrent *Fréderic II.*

VII.

Doit-on compter parmi les empereurs, ceux qui régnèrent depuis *Arnould*, bâtard de la maiſon de *Charlemagne*? Juſqu'à *Othon I* ils ne furent que rois de Germanie. Il ſemble que les hiſtoriens ne les aient mis au catalogue des empereurs, que pour avoir une ſuite complète.

VIII.

Louis IV, surnommé *l'enfant*, était-il bâtard comme son père? On convient que ses frères n'étaient pas légitimes. *Hubner* le met au même rang que ses frères, sans aucune distinction. Il est dit dans les Annales de Fulde, que la femme d'*Arnould* vécut mal avec son mari; qu'elle fut accusée d'adultère. Il est rapporté que dans l'assemblée de Forkeim, les seigneurs statuèrent qu'un de ces frères de *Louis l'enfant* serait roi, s'il ne se trouvait point d'héritier né d'un mariage légitime.

Ces mêmes seigneurs, à la mort d'*Arnould*, produisirent *Louis*, âgé de sept ans. Il faut donc le regarder comme légitime; il faut donc dire dans les vers techniques: *Louis*, *le fils d'Arnould*, & non pas: *Louis*, *bâtard d'Arnould.*

IX.

L'histoire moderne, & surtout celle du moyen âge, est devenue une mer immense pleine d'écueils, où les plus habiles se brisent. Le très-savant auteur (*) de la Méthode pour étudier l'histoire, répète encore la fable de l'adultère & du supplice de *Marie d'Arragon*, & du miracle opéré par une comtesse de Modène; tandis que cette fable est traitée d'absurde par *Struvius*, & qu'elle est si bien réfutée par *Muratori.*

Est-il possible qu'on trouve encore dans ses Tablettes chronologiques, un archevêque de Maïence mangé par des rats! Mais ce ne sont pas-là aujourd'hui les plus dangereux écueils de l'histoire.

(*) L'abbé *Lenglet du Fresnoy*.

Les Grecs & les Romains écrivaient tout ce qu'ils voulaient : on n'a aucun document qui les juſtifie, aucun qui les réfute. On les croit ſur leur parole. Mais il faut à préſent s'appuyer toujours ſur des pièces originales. Il eſt plus difficile aujourd'hui d'écrire l'hiſtoire d'une province, que de compiler toute l'hiſtoire ancienne.

X.

C'eſt dans le choix de ces monumens que conſiſte le plus grand travail. Il n'y a que trop de matériaux à examiner, à employer, à rejeter.

Combien de fois nous a-t-on répété que le concile de Francfort, ſous *Charlemagne*, avait mal interprété l'adoration des images ordonnée par le ſecond concile de Nicée. Cependant, ce concile de Francfort condamne, au chapitre II, non-ſeulement l'adoration, qui eſt un terme équivoque, mais *ſervitium*, le *ſervice*, le *culte*, ce qui eſt la choſe du monde la plus claire.

Que ce concile de Francfort ait été réformé depuis; qu'on ait introduit dans le nord de l'empire de *Charlemagne* une diſcipline différente, des uſages plus conformes à la piété éclairée; ce n'eſt pas ce dont il s'agit. Il n'eſt queſtion que de faire voir ici que c'eſt un point de fait, une vérité conſtante, que le concile de Francfort rejeta le culte des images.

XI.

Je trouve un diplôme d'*Othon III*, de l'an 998, dans lequel il condamne *comme un menſonge, la donation de Conſtantin & celle de Charles le chauve*, ſans daigner dire ſeulement un mot des donations de *Pepin*, de *Charlemagne* & de *Louis I.* Que doit-on en conclure?

XII.

Je vois dans le Golstad une constitution de *Fréderic Barberousse*, en faveur d'Aix-la-chapelle : cette constitution rapporte tout au long une charte de *Charlemagne*.

Charlemagne s'y exprime ainsi : *Vous savez que chassant un jour auprès de cette ville, je trouvai les thermes & le palais que Granus, frère de Néron & d'Agrippa, avait autrefois bâtis.* Voilà, dit-on, pourquoi Aix est appelée *aquis grana.*

Ce diplôme de *Charlemagne* ressemble au discours de *Trimalcion* dans *Pétrone*, sur la guerre de Troye.

Le diplôme est-il faux ? ou doit-on seulement accuser celui qui fit parler *Charlemagne* ?

Combien d'anciennes pièces non moins fausses ! combien de suspectes ! & qu'il est pardonnable de se tromper !

LETTRE

A MADAME LA DUCHESSE

DE SAXE-GOTHA.

A Colmar, 8 mars 1754.

MADAME,

VOTRE auguſte nom a orné le commencement de ces annales : permettez qu'il en couronne la fin ; ce petit abrégé fut commencé dans votre palais avec le ſecours de l'ancien manuſcrit de mon eſſai ſur l'hiſtoire univerſelle, qu'elle poſsède depuis long-temps : & quoique ce manuſcrit ne ſoit qu'un amas très-informe de matériaux, je ne laiſſai pas de m'en ſervir. J'avais déjà fait imprimer tout le premier volume des Annales de l'Empire, lorſque j'appris que quelques cahiers de cet ancien manuſcrit étaient tombés dans les mains d'un libraire de la Haie.

Ces cahiers, ſans ordre, ſans ſuite, tranſcrits, ſans doute, par une main ignorante, défigurés & falſifiés, ont été, à mon grand regret, réimprimés pluſieurs fois à Paris & ailleurs.

Votre alteſſe ſéréniſſime m'en a marqué ſon indignation dans ſes lettres ; elle ſait à quel point le véritable manuſcrit, qui eſt en ſa poſſeſſion, diffère des fragmens qu'on a rendus publics. Je devais réprouver & condamner hautement un tel abus ; je m'acquittai de ce devoir, il y a quatre mois, dans la lettre à un profeſſeur d'hiſtoire, & je réitère aujourd'hui ſous vos auſpices, Madame, cette juſte proteſtation.

A l'égard de ce petit abrégé des Annales de l'Empire, entrepris par les ordres de votre alteſſe ſéréniſſime, ces ordres mêmes, & l'envie de vous plaire m'auraient rendu la vérité encore plus chère & plus ſacrée, ſi elle ne devait l'être uniquement par elle-même.

Cette vérité, à laquelle ſacrifia notre illuſtre *de Thou*, qui lui attira tant de chagrins, & qui rend ſa mémoire ſi précieuſe, pourrait-elle me nuire dans un ſiècle beaucoup plus éclairé que le ſien ?

Quel fanatique imbécille pourrait me reprocher d'avoir reſpecté les trois religions autoriſées dans l'Empire ? quel inſenſé voudrait que j'euſſe fait le controverſiſte, au lieu d'écrire en hiſtorien ? je me ſuis borné aux faits ; ces faits ſont avérés, ſont authentiques ; mille plumes les ont écrits ; aucun homme juſte ne peut s'en plaindre. Une grande reine diſait à propos d'un hiſtorien : *En nous parlant des fautes de nos prédéceſſeurs, il nous montre nos devoirs. Ceux qui nous entourent nous cachent la vérité ; les ſeuls hiſtoriens nous la diſent.*

Il y a eu des empereurs injuſtes & cruels, des papes & des évêques indignes de l'être : qui en doute ? la conſolation du genre humain eſt d'avoir des annales fidelles qui, en expoſant les crimes, excitent à la vertu. Qu'importe au ſage empereur qui règne de nos jours, que *Henri V* & *Henri VI* aient été cruels ? qu'importe au pontiſe éclairé, juſte, modéré, qui occupe aujourd'hui le trône de Rome, qu'*Alexandre VI* ait laiſſé une mémoire odieuſe ? Les horreurs des ſiècles paſſés font l'éloge du ſiècle préſent. Malheur à ceux qui, chargés de l'éducation des princes, leur cachent les antiques vérités ! ils les accoutument, dès leur enfance, à ne rien voir que de faux, & ils préparent, dans les berceaux des maîtres du monde, le poiſon du menſonge dont ils doivent être abreuvés toute leur vie.

Vous, Madame, qui aimez la vérité, & qui avez voulu que je la disse, recevez ce nouvel hommage, que je rends à vous & à elle.

Je suis avec le plus profond respect, & l'attachement le plus inviolable,

MADAME,

DE VOTRE ALTESSE SERENISSIME,

Le très-humble & très-obéissant serviteur.

V.

FIN.

22 g/h (23)
S

A2 = 22 g/h (23)

x 2384249

Dl 5472a

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-635558-p0569-5

OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.

TOME VINGT-CINQUIEME.

DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE-TYPOGRAPHIQUE.

1785.

Farbkarte #13 B.I.G.
Blue Cyan Green Yellow Red Magenta White 3/Color Black
Inches Centimetres
Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-635558-p0573-4